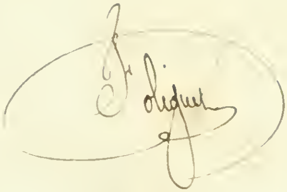


# LES PETITS

# APPARTEMENS.

# LES PETITS
# APPARTEMENS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAR MM. DUPIN ET VARNER,

MUSIQUE DE M. BERTON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 9 JUILLET 1827.

PRIX : 2 FR.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD S.-MARTIN, N° 29,
VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1827.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| LE GRAND DUC DE TOSCANE. | M. CHOLLET. |
| DE St-ALBAN, jeune Français, favori du Grand-Duc. | M. LEMONNIER. |
| LE BARON DE TRIGOSO premier Podesta de Sienne. | M. FÉRÉOL. |
| LA BARONNE, sa Femme. | Mme LEMONNIER. |
| Mlle D'ALBERTI, Nièce du Baron. | Mlle PREVOST. |
| FABRICE, valet de chambre du Grand-Duc. | M. TILLY. |
| BEATRIX, Nièce de Fabrice. | Mlle BOUSIGUE-LEMONNIER. |
| UN CAPITAINE DES GARDES. | |

La scène est à Florence, dans le palais du Grand-Duc.

Imprimerie de E. DUVERGER, rue de Verneuil, n° 4.

# LES PETITS
# APPARTEMENS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BEATRIX, FABRICE.

FABRICE *à la cantonnade.*

C'est bien... tout cela me paraît ordonné à merveille... le prince sera satisfait.

BÉATRIX.

Eh! mon Dieu! mon oncle, pourquoi tout ce mouvement?... tous ces apprêts?... qu'est-ce que cela signifie?

FABRICE.

Que le Grand-Duc de Toscane change d'appartement... Depuis plusieurs années il habitait l'extrémité opposée de son palais... c'est là qu'il donnait des fêtes galantes, des soupers mystérieux, où il recevait toutes les beautés de la ville... mais les appartemens secrets commençaient à être trop connus, et, par mesure de précaution, nous transportons ici notre quartier général.

BÉATRIX.

Mais je ne comprends pas bien...

FABRICE.

Il n'est pas nécessaire que tu comprennes... je serais même fâché que tu eusses trop de pénétration, cela ne te servirait à rien et cela pourrait te nuire. Je t'ai fait venir de ton village pour partager les soins que

m'impose ma charge : il faut t'en tenir là... on ne manque pas d'occupation quand on a comme moi l'honneur d'être valet de chambre de son altesse.

BÉATRIX.

Comment êtes vous donc parvenu à une place aussi élévée?

FABRICE.

A force de zèle et de discrétion. Voilà comme on fait son chemin.

AIR :

Fils d'un simple gondolier,
Je sais le fin du métier;
J'ai toujours conduit ma barque
En habile nautonnier,
Et chacun ici remarque
Ma prudence et mon esprit:
Car pour peu qu'on soit en crédit,
J'applaudis à tout ce que l'on dit.

Quand par mon heureuse étoile
Dans ces lieux je fus porté,
La fortune enfla ma voile
Et j'en ai bien profité;
Je ne crains plus la tempête;
Favorisé par le sort,
En ces beaux lieux je m'arrête
Et je jette l'ancre au port.
Non, je ne crains plus la tempête;
Je sais, oui je sais louvoyer...

Fils d'un simple gondolier, etc.

Te voilà installée dans le palais : tu pourras circuler librement dans les appartemens... ton air simple, tes manières naïves te feront regarder comme une personne sans conséquence... il faut tout voir, tout entendre, et ne rien dire.

BÉATRIX.

Mon oncle, c'est bien facile.

FABRICE.

Pas tant que tu crois... depuis dix ans que je fais métier d'être discret, je sais le mal que cela donne... mais enfin j'en suis venu à bout... J'ai conquis la confiance du prince... aussi l'on me met de toutes les parties de plaisir, de tous les soupers fins... pour servir à table; mais je crois que maintenant nous n'aurons plus ici beaucoup de fêtes.

BÉATRIX.

Et pourquoi?

FABRICE.

Parce qu'il va nous manquer celui qui en était l'ame, le favori du Grand-Duc, un jeune français, monsieur de Saint-Alban, le plus gai, le plus extravagant de tous les hommes... jadis compagnon d'armes du prince, et maintenant compagnon de ses plaisirs.

BÉATRIX.

Que lui est-il donc arrivé?

FABRICE.

Un accident très ordinaire; on l'a exilé hier au soir.

BÉATRIX.

Et pourquoi?

FABRICE.

Parce que cet étranger a de l'esprit... Il a voulu agir à la française; se moquer des sots, chansonner les ridicules, et il s'est fait des ennemis. En Italie nous voulons bien que l'on chante, mais à notre manière, rien que des cadences et des roulades; jamais d'épigrammes, ça résonne mal aux oreilles délicates.

BÉATRIX.

Ce pauvre jeune homme est sans doute bien à plaindre!...

FABRICE.

De quoi te mêles-tu? ne vas-tu pas t'aviser d'être sensible? nous avons bien autre chose à faire... Voyons

si tout est en ordre dans cette pièce. (*Une porte qui se trouvait masquée par un tableau s'ouvre tout à coup.*) Eh! mais, qui nous arrive par cette issue secrète qui n'est connue que du prince et de moi?

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *présentant un papier à Fabrice.*

Prenez communication de cet ordre.

FABRICE, *après avoir lu.*

Il suffit; je me retire.

BÉATRIX.

Faut-il aussi que je m'en aille?

FABRICE.

Sans doute.

BÉATRIX.

Ah! ça, et pourquoi? (*Fabrice fait un geste d'impatience.*) Pardon, j'oubliais que je ne dois rien demander. (*Elle sort avec Fabrice.*)

## SCÈNE III.

L'OFFICIER, *puis* SAINT-ALBAN, *un bandeau sur les yeux.*

L'OFFICIER.

Par ici, chevalier... Vous voilà arrivé à votre destination. (*Il lui ôte son bandeau.*)

SAINT-ALBAN.

C'est fort heureux!... Vous allez peut-être me dire où nous sommes?

L'OFFICIER.

Il m'est défendu de répondre à aucune de vos questions.

SAINT-ALBAN.

C'est différent... Au revoir, capitaine. (*L'officier sort et referme la porte sur lui.*)

## SCÈNE IV.

SAINT-ALBAN, *seul.*

Je ne sais trop que penser de cette aventure... elle commence à prendre une tournure fâcheuse... Me faire enlever de chez moi sans me dire pourquoi... m'amener en ces lieux avec tant de mystère!.. je me perds en conjectures! il est évident que je suis disgracié et que l'on m'a conduit en prison... C'est un de mes ennemis, c'est le grand chambellan qui me procure un logement. (*regardant autour de lui.*) Au surplus, il y a mis des procédés; tout cela me paraît élégant et commode : c'est sans doute une prison de luxe à l'usage des gens comme il faut... Le moment est bien choisi pour me punir... j'allais devenir raisonnable... j'allais me marier... si c'est comme ça que l'on encourage la sagesse...

RÉCITATIF.

Fermé sous les verroux je ne puis reparaître
Aux yeux de la beauté qui m'attend pour époux.
Que va-t-elle penser? quel sera son courroux?
Elle va m'accuser, et m'oublier peut-être,
Mais.

(RONDEAU.)

Espérons toujours. (*bis.*)
Des guerriers, des troubadours,
Aux combats, dans leurs amours,
La devise était, je pense:
Tant qu'il nous reste, une chance,
Espérons toujours. (*bis.*)

Le chevalier, allant chercher la gloire,
Laissait sa femme au fond d'un château fort;
Mais bien souvent, à ce que dit l'histoire,
L'amour prouva que les absens ont tort. (*bis.*)

Tous ces barons, terreur des infidèles,
Craignaient beaucoup les infidélités,
Et se disaient, en petits comités,
Quand on parlait des vertus de leurs belles :
Espérons, espérons toujours, etc.

Qui dit belle, dit inconstante,
C'est encor l'usage aujourd'hui;
A mon tour serai-je trahi
Par l'aimable objet qui m'enchante?
Non, de ses tendres sentimens
Mon ame doit être assurée ;
J'y puis compter, car ses sermens
Datent d'hier dans la soirée...
Espérons, espérons toujours, etc.

(*après avoir écouté un moment.*) On vient... c'est sans doute mon geolier... Tant mieux... nous causerons... et je pourrai peut-être apprendre quelque chose.

## SCÈNE V.

SAINT-ALBAN, LE PRINCE.

SAINT-ALBAN.

Que vois-je! votre altesse en ces lieux? quoi, mon prince, vous daignez me rendre visite dans ma prison!

LE PRINCE.

Non, monsieur, je m'en garderais bien. Nous n'avons pas l'habitude de visiter les gens en disgrace; c'est vous qui êtes venu chez moi.

SAINT-ALBAN.

Il se pourrait!.. je suis dans le palais de votre altesse?... vous avez donc daigné me pardonner?

LE PRINCE.

Au contraire: l'arrêt qui vous bannit est signé... je n'ai pas pu faire autrement, tout le monde le voulait; j'étais seul d'un avis contraire: il a fallu céder à la

majorité. (*avec affection.*) Mais, mon cher St-Alban, comme on na pas fixé le lieu de ton exil, je t'ai donné pour prison mes petits appartemens, et c'est moi qui serai ton geolier.

SAINT-ALBAN.

Ah! mon prince, que de bonté!

LE PRINCE.

Non; ne parlons pas du prince, il doit ignorer tout cela... c'est lui qui t'a exilé... heureusement qu'il te reste un ami qui craint peu la colère du Grand-Duc... tu demeureras en ces lieux jusqu'à nouvel ordre; et quand l'orage sera calmé, tu reparaîtras à la cour. En attendant, c'est moi qui viendrai te voir et te demander à souper... tu ne sais pas?.. j'ai un secret à t'apprendre.

DUO.

LE PRINCE.

De mes amours tu fus le confident,
Et tu m'as vu courir de belle en belle;
De mes exploits imitateur galant,
Tu sus parfois surpasser ton modèle.

SAINT-ALBAN.

Dans l'art heureux de tromper en aimant,
Oui, j'ai suivi vos traces, non sans peine;
Mauvais sujet, quoique vous imitant,
Entre nous deux la palme est incertaine.

LE PRINCE.

Voltigeant toujours,
J'avais pour devise,
Qu'un feu s'éternise
S'il dure huit jours.

SAINT-ALBAN.

Voltigeant toujours, etc.

LE PRINCE.

Mais tout à coup, oubliant mon système,
Par un regard je me trouve arrêté;
Je suis fixé.... C'est une nouveauté,
Je ne me connais plus moi-même.

SAINT-ALBAN.

En vérité?

LE PRINCE.

En vérité.

SAINT-ALBAN.

Eh bien! mon roman est le même.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Ah! c'est charmant!
Tous les deux au même instant
Déserteurs de la folie,
Nous quittons l'étourderie
Pour tomber dans le sentiment.

SAINT-ALBAN.

Ah! c'est charmant!
Tous les deux au même instant
Déserteurs de la folie,
Nous quittons l'étourderie
Pour tomber dans le sentiment.

LE PRINCE.

Allons, mon ami, bonne chance!
Tu m'apprendras le dénoûment.

SAINT-ALBAN.

Allons, monseigneur, bonne chance!

LE PRINCE.

Je te promets également
Confidence pour confidence.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Ah! vraiment!
Ce sera charmant.

SAINT-ALBAN.

Ah! vraiment!
Ce sera charmant!

SAINT-ALBAN.

Vous, mon prince, vos amours vont toujours bien!

LE PRINCE.

Ça va donc mal?... Ce pauvre Saint-Alban! Tu serais trahi!

SAINT-ALBAN.

Non.... mais ce sont les parens qui habitent la province... elle dépend d'un oncle qui est dans la magistrature, d'une tante qui est la pruderie même... J'ai

employé les grands moyens... les moyens légitimes, j'ai fait ma demande de mariage.

LE PRINCE.

Pas possible?

SAINT-ALBAN.

Ma parole d'honneur... on m'a refusé comme mauvais sujet... et puis parce que je suis le favori de votre altesse.

LE PRINCE.

Cela crie vengeance.

SAINT-ALBAN.

C'est que j'ai déjà fait une chanson charmante qui a couru la province.

LE PRINCE.

Voilà la tante bien punie.

SAINT-ALBAN.

Elle est furieuse... notre mariage est rompu.... elle ne s'arrêtera pas là... elle s'est promis de me faire pendre, et elle tiendra parole à la première occasion.

LE PRINCE.

Quel dommage qu'elle ne vienne pas à la cour!

SAINT-ALBAN.

Elle s'en garderait bien, elle n'y a mis les pieds de sa vie.

LE PRINCE.

J'entends, elle est vieille et laide.

SAINT-ALBAN.

Non pas... on assure qu'elle est jeune et jolie; mais élevée à la campagne par une vieille parente dont elle a adopté les idées surannées, elle vit dans la retraite, déclamant de confiance contre les plaisirs qu'elle ne connaît guère et la capitale qu'elle ne connaît pas.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur le premier podesta de la ville de Sienne demande à parler à son altesse.

SAINT-ALBAN.

Le baron de Trigoso?

LE PRINCE.

Oui; depuis hier il est à Florence pour solliciter.

SAINT-ALBAN.

C'est le magistrat dont je vous parlais tout à l'heure.

LE PRINCE, *avec inquiétude.*

Comment?

SAINT-ALBAN.

Eh! oui: l'oncle de mademoiselle d'Alberti, une des filles d'honneur de la princesse votre mère.

LE PRINCE, *à part.*

Dieu! Qu'entends-je? celle que j'aime! (*haut, à Saint-Alban.*) Tu ne dois point rester ici, il ne faut pas qu'il te voie.

SAINT-ALBAN *s'éloignant.*

Non, monseigneur.

LE PRINCE.

Sors, sors bien vite (*Saint-Alban sort; le prince à Fabrice.*) Qu'on introduise le baron. (*seul sur le devant de la scène.*) Conçoit-on une pareille audace de la part de Saint-Alban?... S'adresser à une jeune personne qui est la vertu même... qui n'a jamais voulu m'accorder un regard!... Ces mauvais sujets ne respectent rien.

## SCÈNE VII.

LE PRINCE, LE BARON.

LE BARON.

Monseigneur, un devoir impérieux me conduit

auprès de votre altesse... le zèle... le dévouement...

LE PRINCE, *l'interrompant.*

Après... après.

LE BARON.

Vous savez peut-être que j'étais lié avec monsieur Saint-Alban?

LE PRINCE, *avec impatience.*

Tant pis pour vous... un audacieux, un ingrat... dont je suis très mécontent... vous venez me solliciter en sa faveur?

LE BARON.

Au contraire.

LE PRINCE, *changeant de ton.*

Parlez, baron! parlez... je vous écoute.

LE BARON.

Vous l'avez exilé de votre cour, c'est très bien; mais cela ne suffit pas... à ce que dit ma femme, et je suis tout-à-fait de son avis.

LE PRINCE.

Votre femme le connaît donc?

LE BARON.

De réputation seulement... et elle est indignée... où croyez-vous qu'il soit maintenant?

LE PRINCE, *avec intention.*

Mais, je ne vous le dirai pas.

LE BARON.

Hé bien! moi, je vais vous l'apprendre.

LE PRINCE, *à part.*

C'est un peu fort.

LE BARON, *avec mystère.*

Il est dans les environs d'Orbitello, à ce que dit...

LE PRINCE, *avec incrédulité.*

Bah!

LE BARON.

C'est un bruit officiel. L'on ajoute qu'il est allé se mettre à la tête d'un parti de mécontens qui s'est formé sur la frontière.

LE PRINCE.

Je ne le croyais qu'un libertin... Il paraît que c'est un homme dangereux.

LE BARON.

Très dangereux... et qui ne doute de rien. Imaginez-vous qu'il avait osé me demander la main de ma nièce, a moi! ma femme s'est prononcée, et j'ai décidé qu'il ne l'aurait pas.

LE PRINCE.

Vous avez raison... vous agirez en sujet fidèle... un révolté! un homme qui a des intelligences avec mes ennemis! D'ailleurs un mauvais sujet... les mœurs avant tout. Il est capable d'entraîner votre nièce dans de fausses démarches... de la compromettre.

FABRICE, *bas à l'oreille du prince.*

Monseigneur, une jolie personne... mademoiselle d'Alberti.

LE PRINCE, *à part, avec une joie très marquée.*

Mademoiselle d'Alberti! (*haut.*) Pardon, magistrat, des affaires importantes me réclament.

LE BARON.

Un seul mot... J'ai réuni un certain nombre de plaintes contre M. de Saint-Alban; il y a là de quoi commencer son procès... j'ai fait un appel aux maris offensés ou qui croient l'être... et (*tirant de sa poche une énorme liasse de papiers.*) voici un premier résultat.

LE PRINCE.

C'est bien... laissez cela sur mon bureau. Nous en reparlerons une autre fois.

LE BARON.

Mais, monseigneur...

LE PRINCE.

Allez m'attendre dans la salle du conseil.

LE BARON.

Vous le voulez? je me retire.

LE PRINCE.

C'est fort heureux... Ce cher baron ne sait jamais s'en aller à propos... voilà la première fois qu'il montre autant d'intelligence.

## SCÈNE VIII.

LE PRINCE, MADEMOISELLE D'ALBERTI.

LE PRINCE, *allant au-devant d'elle.*

Quelle faveur! quel bonheur inespéré! mademoiselle d'Alberti venir en ces lieux!

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Ah! monseigneur!... je croyais trouver avec vous la princesse votre mère... je suis toute tremblante.

LE PRINCE.

Rassurez-vous... quel motif vous amène?

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Vous m'avez toujours dit : demandez-moi quelque chose, je serai trop heureux de vous l'accorder... Je viens aujourd'hui mettre vos promesses à l'épreuve.

LE PRINCE.

Tout ce que vous voudrez je l'accorde d'avance.

MADEMOISELLE D'ALBERTI, *à part.*

Il est sauvé! (*haut.*) Eh bien! on dit que monsieur de Saint-Alban est banni... je viens demander sa grace.

LE PRINCE.

Qu'entends-je? accorder la grace à un pareil homme, qu'à chaque instant tout rend plus coupable à mes yeux! je sais ce qui vous engage à parler en sa faveur: il vous aime? il est mon rival...

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

O ciel! il est perdu!

LE PRINCE.

Je devine facilement le motif secret de votre démarche, c'est parce que vous l'aimez.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Au contraire, monseigneur, c'est parce que je ne l'aime plus. Je lui avais promis de l'épouser, il est vrai; et quoique mon oncle et ma tante, de qui je dépends, s'opposassent à ce mariage, j'étais résolue à lui conserver ma foi; mais peu à peu ses étourderies, son inconstance m'ont inspiré des craintes pour l'avenir, et hier j'avais formé le projet de rompre avec lui.

LE PRINCE.

C'est très bien!... excellente idée! Qui vous a empêché de l'exécuter?

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Sa disgrace que j'ai apprise hier.

ROMANCE.

Je ne l'aime plus maintenant,
Mais je ne veux pas qu'il soupçonne
Que je m'éloigne au même instant
Où la fortune l'abandonne.
Le sort, pour lui si rigoureux,
M'impose une chaîne nouvelle,
Et tant qu'il sera malheureux,
Moi je lui resterai fidèle.

J'attendrai qu'il rentre en faveur,
Pour rompre avec lui, je vous jure...
Vous pouvez fixer, monseigneur,
L'époque de notre rupture.
Près de son prince, dans ces lieux,
Que votre bonté le rappelle...
Mais tant qu'il sera malheureux,
Moi je lui resterai fidèle.

LE PRINCE.

Ah! cruelle que vous êtes! c'est une ruse que vous employez pour me tromper!

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Vous refusez?... je vois alors que vous voulez prolonger notre bonne intelligence.

LE PRINCE.

Non; dussiez-vous me trahir, je veux me défaire de mon rival; je veux le perdre à jamais!... Il ne sera point exilé... il conservera ses places.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

J'entends, monseigneur.

LE PRINCE.

A votre tour maintenant de tenir votre promesse, et j'en demande un gage.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

J'ai promis d'être mal avec lui, mais non pas...

LE PRINCE.

C'est de la mauvaise foi, et je ne crois plus à la parole des femmes si vous ne consentez à embellir ce soir une petite réunion sans conséquence, une collation que je donne à plusieurs dames de la cour.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Comment, monseigneur?..

LE PRINCE.

Vous choisirez vos convives... Vous n'avez rien à m'objecter... c'est convenu... je vous attends ce soir.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE.

FABRICE, *au prince.*

Madame la baronne de Trigoso.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Dieu! ma tante!... si elle me rencontrait ici!

LE PRINCE.

Votre tante est donc arrivée de sa province!

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Oui; elle a aussi quelque chose à solliciter de votre altesse.

LE PRINCE, *à part.*

Allons, toute la famille s'en mêle.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Je ne veux pas qu'elle me voie; je m'en vais par là.

LE PRINCE.

Non; c'est l'entrée de la salle du conseil.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Par ici?

LE PRINCE, *la retenant.*

Non. (*à part.*) C'est de ce côté qu'est Saint-Alban. (*haut.*) Je ne vois que l'escalier dérobé. (*montrant de la main la porte qui y conduit.*) Fabrice, indique à mademoiselle... moi, je me rends au conseil... Quant à la baronne... (*à part.*) J'avais bien besoin de la visite de cette prude. (*haut, à Fabrice.*) Dis-lui de m'attendre ici... elle court grand risque d'attendre une ou deux heures. (*Il sort.*)

FABRICE.

Je m'en vais lui traduire ça en langage de cour. (*à la baronne qui entre.*) Madame, le prince vous prie de l'attendre; il sera tout au plus cinq minutes.

## SCÈNE X.

LA BARONNE.

Quelle démarche! et combien elle coûte à mes principes! Quitter tout à coup la retraite que j'habite; venir pour la première fois dans la capitale m'exposer à tous les regards! moi qui n'ai jamais voulu être présentée à la cour; j'ai même eu pour cela vingt fois des querelles avec mon mari... ça, c'est la moindre des choses... je suis résignée à tout plutôt que de souffrir cet odieux mariage... pour l'empêcher, j'aurai, s'il le faut, recours à l'intrigue... mais la résolution est grave... Que ne va-t-on pas dire!.., quelles interpréta-

tions malignes!... moi qui n'épargne personne, je ne dois pas compter sur l'indulgence... il me semble que je les entends déjà.

AIR.

« Comment, dira-t-on, c'est elle
« Qui vient se montrer à la cour?
« Vous vous trompez, fausse nouvelle!
« Sa vertu craint trop ce séjour.
« Cependant la chose est réelle,
« Vous pouvez y compter, d'honneur. »
Propageant bientôt la nouvelle
Chacun redit d'un ton railleur :
« C'est elle! c'est elle!
« Mais que vient-elle faire?
« Plus tard je le saurai,
« C'est encore un mystère;
« Pourtant je vous dirai :
« Son goût pour la retraite
« Commence à se passer·
« D'être toujours seulette
« On peut bien se lasser.
« La campagne paisible
« Offre beaucoup d'appas;
« Mais pour un cœur sensible
« Cela ne suffit pas. »
A tout cela je dois m'attendre;
Mais bravant les discours des sots,
Je sais fort bien comment m'y prendre
Pour punir tous ces vains propos.
En dépit d'un maintien sévère :
Tâcher de réussir, de plaire,
Et d'éclipser mainte beauté,
Puis me venger de leur colère
Aux dépens de leur vanité,
Voilà, voilà ce qu'il faut faire,
Et mon projet est arrêté.

Je m'en vais avoir une audience du prince... il faut en profiter pour obtenir... ô Ciel! on vient!... c'est lui sans doute. *(Elle se redresse et cherche à arranger les plis de ses vêtemens.)*

# SCÈNE XI.

LA BARONNE, SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN, *à part.*

J'ai entendu la voix d'une femme... je suis curieux de savoir qui ce peut être (*regardant la baronne.*) c'est singulier, ses traits me sont tout-à-fait inconnus... il faut que ce soit une beauté de province.

LA BARONNE, *à part.*

Comme il me regarde ! je ne puis me défendre d'un trouble. (*haut.*) Mon prince...

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! elle me prend pour le Grand-Duc ! et moi qui suis obligé de garder l'incognito.

LA BARONNE.

Votre altesse doit être informée du sujet qui m'amène.

SAINT-ALBAN, *avec un peu d'embarras.*

Sans doute : mais je serais charmé de l'apprendre de votre bouche.

LA BARONNE.

Je croyais que mon mari, le baron de Trigoso...

SAINT-ALBAN.

Qu'entends-je ?... Vous êtes la femme du baron ?... Ah ! si vous saviez combien je désirais vous voir ! quelle joie, quel plaisir j'éprouve en ce moment !... Vous ne pouvez vous figurer tout mon bonheur !

LA BARONNE, *à part.*

Il m'embarrasse ! je ne m'attendais pas à produire une si vive impression.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Si je profitais de la méprise pour la forcer de consentir à mon mariage ?... Oh ! non, mauvais moyen : lorsque je serais reconnu on ne tiendrait plus compte de mes ordres.

LA BARONNE, *à part.*

Quels sont donc ses projets?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Elle est prude; essayons de la compromettre... c'est plus sûr.

LA BARONNE.

Je viens réclamer la protection de votre altesse.

SAINT-ALBAN.

Ma protection?... et contre qui?

LA BARONNE.

Contre monsieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

LA BARONNE.

Votre altesse sait qu'il voulait entrer dans ma famille; j'ai dû m'y opposer... un homme sans principes; qui se fait gloire du scandale; qui a toujours en même temps cinq ou six intrigues secrètes... personne ne l'ignore.....

SAINT-ALBAN.

Cinq ou six?.. il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit.

LA BARONNE.

Ce qu'il y a de pis, c'est que ma nièce en est folle... elle a la tête perdue... elle prétend qu'elle l'épousera malgré nous.

SAINT-ALBAN, *avec joie.*

En vérité? (*à part.*) Si elle savait le plaisir qu'elle me fait!

LA BARONNE.

Mais certainement je ne céderai point; après la conduite de monsieur Saint-Alban, et la chanson qu'il a faite...

SAINT-ALBAN.

Ah! il fait des chansons?

LA BARONNE.

Des couplets affreux... où votre altesse elle-même

n'est point épargnée. Monsieur de Saint-Alban prétend que ma réserve est affectée, et qu'en dépit de mes scrupules, il lui suffirait d'un quart d'heure d'entretien pour faire ma conquête.

SAINT-ALBAN.

Voilà de l'exagération.

LA BARONNE.

C'est de la calomnie !... Si jamais il obtient de moi le moindre signe de bienveillance, je consens volontiers à son union avec ma nièce.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Oui ?.. Eh ! bien, nous allons voir.

LA BARONNE.

Votre altesse ne saurait nous laisser en butte aux poursuites de cet extravagant... Si les tribunaux sont impuissans pour réprimer de tels écarts, il appartient à votre autorité d'y mettre un terme... et il me semble qu'un ordre de votre main...

SAINT-ALBAN.

Ah ! c'est là ce que vous demandez ?

LA BARONNE.

Oui, monseigneur.

SAINT-ALBAN, *s'approchant de la baronne.*

Il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire. ( *la baronne fait un signe qui marque la joie.* ) Mais quel sera le prix de ce service ?

LA BARONNE.

Ne devez-vous pas rendre la justice pour rien ?

SAINT-ALBAN.

Sans doute; mais ce que vous demandez est peut-être une injustice, et cela se paye plus cher.

LA BARONNE.

Ne vous suffit-il pas de ma reconnaissance ?

SAINT-ALBAN.

C'est un sentiment fort respectable, mais ne puis-je aspirer à une plus douce récompense ?

## DUO.

LA BARONNE.

Un tel discours, que j'ai peine à comprendre,
De votre altesse a droit de m'étonner.
De mon respect quel prix peut-elle attendre?
J'ai beau chercher, je ne puis deviner.

SAINT-ALBAN.

Ah! vous voulez en vain vous en défendre,
Il est un prix que vous pouvez donner;
Mon espérance est facile à comprendre;
Sans que je parle, on peut la deviner.

LA BARONNE.

Je vous assure que j'ignore...

SAINT-ALBAN.

C'est difficile à concevoir.
Pouvez-vous ignorer encore
De vos yeux quel est le pouvoir?

| SAINT-ALBAN *à part.* | LA BARONNE *à part avec pruderie.* |
| --- | --- |
| Je crois qu'il n'est pas temps encore<br>De me jeter à ses genoux. | Il va déclarer qu'il m'adore<br>Et se jeter à mes genoux. |

SAINT-ALBAN.

Que cet instant me paraît doux!
C'est un des plus beaux de ma vie.

LA BARONNE.

Je sais que la galanterie
Autorise un tel compliment.

SAINT-ALBAN.

Non, c'est un profond sentiment...

LA BARONNE.

Prince!.. qu'osez-vous dire;
Vous plaisantez assurément...

LE PRINCE.

Ah! madame... (*à part.*) J'ai peine à m'empêcher de rire.
(*Haut.*)
Quand mon amour tient du délire,
Dans vos regards laissez-moi lire
Le pardon d'un amour malheureux.

LA BARONNE.

Votre altesse veut donc que je quitte ces lieux?...

LE PRINCE, *la retenant.*

Non, demeurez, madame, pardonnez mes vœux;
La faute en est à vos beaux yeux
Qui me rendirent si coupable.

LA BARONNE *laisse tomber un regard tendre, et reprend à part.*

Il est vraiment aimable!
Ah! défendons-nous mieux!

| LA BARONNE, | SAINT-ALBAN. |
| --- | --- |
| Quel trouble nouveau m'agite! | Ah! comme mon cœur palpite |
| Défendons bien notre cœur; | D'espérance et de frayeur! |
| En secret comme il palpite | Prononcez, prononcez vite |
| Et de crainte et de bonheur! | Sur mon sort, sur mon bonheur. |

SAINT-ALBAN, *haut,*

De vos bontés j'attends un gage.

LA BARONNE, *avec pruderie.*

Dois-je écouter un tel langage?

SAINT-ALBAN.

Je ne demande qu'un baiser.

LA BARONNE, *avec pruderie.*

Ah! qu'osez-vous me proposer!

SAINT-ALBAN.

Allons, soyez moins inhumaine,
Et Saint-Alban sera banni.

LA BARONNE.

Mais vous abusez de la haine
Que je puis avoir contre lui.

SAINT-ALBAN, *lui prenant la main.*

A mes désirs daignez vous rendre.

LA BARONNE.

Non, ce baiser,
Je dois le refuser.

SAINT-ALBAN.

Mais vous pouvez le laisser prendre. (*il l'embrasse.*)

LA BARONNE, *regardant de tous côtés.*

Oh!... ciel!... si l'on nous voyait...

SAINT-ALBAN.

Ne craignez rien, je suis discret,
Je sais garder un secret.

LA BARONNE, *à part.*

Maintenant j'en ai l'assurance,
Je puis au gré de mon désir
De Saint-Alban tirer vengeance.
Dieu! quel plaisir!

SAINT-ALBAN, *à part.*

Maintenant j'en ai l'assurance,
A mon gré tout va réussir.
Je suis certain de ma vengeance.
Dieu! quel plaisir!

# SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX, *un billet à la main.*

SAINT-ALBAN, *à la baronne.*

Vous n'avez plus qu'à me laisser votre plainte par écrit; l'usage le veut ainsi.

LA BARONNE.

Il suffit, mon prince. (*Elle s'asseoit à une table et écrit.*)

BÉATRIX, *à part.*

Ah! c'est là le prince! justement, moi qui le cherche partout. (*s'approchant et à demi-voix.*) Monseigneur, v'la un papier qu'on m'a donné pour vous.

SAINT-ALBAN.

Pour moi?

BÉATRIX.

Oui... vous savez bien... c'est c'te belle demoiselle...

SAINT-ALBAN.

Qui donc?.. (*prenant le papier.*) c'est l'écriture de mademoiselle d'Alberti!

BÉATRIX.

Elle n'a eu que le temps de tracer quelques mots au crayon... elle m'a bien recommandé de ne les remettre qu'à vous.

SAINT-ALBAN, *avec émotion.*

Elle aura su que j'étais ici... et sa tendre inquiétude... Voyons. (*il se met à lire.*) « Je vous remercie de vos

« soins; maintenant je suis en sûreté. » Ah! mon Dieu! aurait-elle couru quelque danger?

BÉATRIX.

Du tout : mais lorsque ce matin elle a quitté le petit escalier dérobé...

SAINT-ALBAN, *étonné.*

Le petit escalier dérobé?...

BÉATRIX.

Oui... sous la conduite de mon oncle le valet de chambre pour vous servir, elle était si émue qu'elle pouvait à peine se soutenir.

SAINT-ALBAN, *stupéfait.*

Comment?

BÉATRIX.

Aussi j'ai voulu la ramener jusque chez elle : à présent elle est mieux... et c'est pour rassurer monseigneur qu'elle a voulu lui écrire.

SAINT-ALBAN, *se parlant à lui-même.*

Quel motif a pu l'attirer en ces lieux?

BÉATRIX.

Son altesse doit le savoir mieux que moi.

SAINT-ALBAN, *à part.*

En effet, j'ai bien peur de deviner... j'éprouve une émotion.. j'ose à peine continuer la lecture de ce billet.. je crains maintenant d'en trop apprendre... Allons, du courage! (*lisant.*) « Votre altesse peut compter sur « mes promesses comme je compte sur les siennes : « vous n'ignorez pas tout le prix que j'y attache. A ce « soir. » — Voilà qui est clair... c'est un rendez-vous. (*à Béatrix.*) Mon enfant, ne vous éloignez pas, je vais vous remettre la réponse. (*Béatrix se retire dans une pièce voisine.*) Allons, le grand-duc n'a pas perdu de temps... Si j'avais pu prévoir... le moyen de l'emporter sur lui! Il est toujours sûr d'écarter ses rivaux... Je suis furieux!... non pas contre le prince... mais contre la perfide... moi qui l'aimais de confiance... Croyez donc encore aux grandes vertus!... je n'y croyais

guère, je n'y crois plus. Il faut que je me venge de la nièce, de l'oncle, de la tante, de toute la famille!

LA BARONNE, *se levant.*

Monseigneur, je ne sais comment rédiger cette plainte... voilà vingt fois que je la recommence.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ah! quelle idée! (*haut.*) Si vous le désirez, je suis prêt à vous servir de secrétaire.

LA BARONNE.

Mon prince, ce serait abuser...

SAINT-ALBAN.

Au contraire. (*avec intention.*) Je serai charmé de vous rendre ce service. (*continuant d'écrire.*) Il s'agit d'une grave requête : je conçois que cela vous embarrasse... mais pour moi ce n'est qu'un jeu... la grande habitude!

LA BARONNE.

Comment reconnaître?...

SAINT-ALBAN, *continuant d'écrire.*

Ne m'avez-vous pas payé d'avance?... Voilà qui est terminé... vous n'avez plus qu'à mettre votre nom.

LA BARONNE.

Où faut-il que je signe?

SAINT-ALBAN.

Là. (*Il lui montre de la main la place où elle doit signer, et à la faveur de ce mouvement cache ce qu'il vient d'écrire.*) Maintenant je m'en charge...

LA BARONNE.

Que comptez-vous faire de ma demande?

SAINT-ALBAN, *se dirigeant vers la table où le baron de Trigoso a déposé des papiers et les prenant à la main.*

La joindre aux autres pièces du procès contre Saint-Alban... (*Il la place dans le dossier.*) L'affaire est en bonnes mains, et pour la terminer, venez souper ici ce soir.

LA BARONNE, *avec pruderie.*

Comment! seule?

SAINT-ALBAN.

Non, avec votre époux, c'est trop juste. (*à part.*) Il faut bien que le mari soit là pour représenter la morale. (*La baronne sort et Saint-Alban la reconduit jusqu'à la porte du fond.*)

## SCÈNE XIII.

SAINT-ALBAN.

Au moins j'aurai troublé le rendez-vous... dérangé le tête-à-tête... L'oncle et la tante seront là... ça va devenir un souper de famille au lieu d'une partie de plaisir... c'est tout différent. Il ne me reste plus qu'à écrire la lettre d'adieu... (*il se met à la table et écrit.*) une lettre foudroyante... je n'ai plus rien à ménager... me voilà transformant le cabinet de son altesse en bureau de correspondance. C'est la faute du prince, c'est lui qui me donne de l'occupation.

## SCENE XIV.

SAINT-ALBAN, BÉATRIX, *rentrant.*

BÉATRIX.

Monseigneur, j'attends toujours la réponse.

SAINT-ALBAN.

La voilà : il faut la porter sur-le-champ.

BÉATRIX.

Avant cinq minutes je serai de retour... c'est tout près d'ici. (*à part, en s'en allant.*) Me voilà chargée des dépêches secrètes... mon oncle dit que c'est le chemin des honneurs, ne perdons pas de temps en route.

SAINT-ALBAN, *avec beaucoup d'émotion.*

A présent, je suis tranquille... mon cœur est soula-

gé... je ne veux plus penser à elle... non, j'y suis résolu... et pourtant je le sens, je la regrette... son inconstance même semble lui prêter de nouveaux charmes... et m'avoir donné un rival que je suis forcé de respecter, de chérir... c'est le trait le plus affreux!... c'est le comble de la perfidie!.. J'entends le prince, ah! fuyons, fuyons sa présence!

## SCENE XV.

LE PRINCE, FABRICE.

LE PRINCE, *bas à Fabrice.*

Tu as eu raison de me rappeler que la baronne m'attendait, je n'y pensais plus... j'ai une facilité pour oublier les visites qui m'ennuient... (*haut.*) Eh bien! où est-elle donc?

FABRICE.

Lassée d'attendre, elle sera partie.

LE PRINCE.

C'est une attention dont je lui sais gré... car je n'étais pas du tout disposé à une conversation grave. (*gaîment.*) Les ordres sont donnés pour le souper?

FABRICE.

Oui, mon prince.

LE PRINCE.

Mademoiselle d'Alberti sera des nôtres... et Saint-Alban qui ne se doute de rien!.. C'est charmant de lui jouer un tour comme ça, à lui qui a si souvent trompé les autres... il faut que justice se fasse... à la longue... et en conscience il y a assez long-temps que Saint-Alban attend son tour.

## SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, BÉATRIX.

FABRICE, *à Béatrix.*

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que tu tiens là?

BEATRIX, *à demi-voix.*

Une lettre de mademoiselle d'Alberti.

FABRICE.

Donne donc. (*haut et d'un air capable.*) Monseigneur, c'est une lettre de mademoiselle d'Alberti. (*Il la donne au prince.*)

BÉATRIX, *à Fabrice.*

Si vous saviez comme elle était désolée... le billet de son altesse l'a fait pleurer à chaudes larmes.

FABRICE, *sur le même ton.*

Le billet de votre altesse l'a fait pleurer à chaudes larmes.

LE PRINCE.

Qu'est-ce que tu me contes là?

BÉATRIX, *à Fabrice.*

Mais, mon oncle, vous faites une bêtise. Cette lettre est pour le prince.

LE PRINCE, *l'ouvrant.*

Justement, c'est pour moi.

BÉATRIX.

Mais ce n'est pas vous qui...

FABRICE, *l'interrompant avec impatience.*

Si fait.

BÉATRIX.

Pourtant, mon oncle....

FABRICE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence!

BÉATRIX, *à part.*

Si j'y comprends quelque chose...

FABRICE.

Je t'ai déjà dit que cela n'était pas nécessaire.

LE PRINCE, *à part.*

O ciel! que viens-je de lire! (*haut à Fabrice et à Béatrix.*) Laissez-moi.

FABRICE, *à Béatrix.*

Sortons, puisque son altesse l'ordonne.

BÉATRIX, *à Fabrice en s'en allant.*

Vous avez beau dire que c'est le prince, moi je parierais qu'il y en a un autre. (*Fabrice et Béatrix sortent.*)

## SCENE XVII.

LE PRINCE, *seul, montrant la lettre qu'il tient à la main.*

Voilà qui me confond! comment diable Saint-Alban a-t-il pu faire? je l'emprisonne en quelque sorte dans mes appartemens, je l'isole de tout le monde... Eh bien! il pénètre mes projets.., il les déjoue, il correspond avec celle qu'il aime... obtient une réponse des plus tendres, où l'on se justifie et où l'on me sacrifie sans pitié... le tour serait plaisant s'il ne me touchait pas... quel parti prendre? me fâcher? non... on court risque d'être ridicule; l'exiler réellement? mauvais moyen pour me faire aimer... Mademoiselle d'Alberti ne me le pardonnerait jamais... il est clair que pour le moment elle chérit Saint-Alban... qu'elle en est folle... provisoiremeut... c'est un mal sans remède... à moins qu'elle ne l'épouse. Au fait, je n'y avais pas pensé d'abord... si je favorisais leur mariage?.. Oui... c'est ça... cachons notre dépit... sauvons les apparences... il est toujours beau d'être généreux... même quand on ne peut pas faire autrement... je connais Saint-Alban... c'est un mauvais sujet, il rendra sa femme malheureuse... pauvre petite femme!... J'en suis fâché... mais elle me regrettera... c'est toujours une consolation.

AIR :

Ah! loin de nous toute plainte indiscrète,
Renfermons mon courroux, mon dépit dans mon cœur;
Je suis vaincu, joué par la coquette :
Mais en ce jour sachons avec honneur
Supporter ma défaite.

Mais quel soin m'inquiète,
S'il devient son époux : pour punir la coquette
Sur d'Alban je peux compter :
Qu'ai-je de mieux à souhaiter ?
Sur lui je peux compter.
D'humeur vive, inconstante,
Il ne peut, en honneur,
D'une femme charmante
Assurer le bonheur :
Celle qui me rejette
L'aura bientôt jugé.
Ah ! qu'elle me regrette,
Je me croirai vengé ;
C'est le sort ordinaire.
Le mari préféré,
Ne cherchant plus à plaire,
Cesse d'être adoré.
La constance, on le sait, est un vieux préjugé :
L'épouse se console,
L'illusion s'envole,
Et l'amour tôt ou tard par l'hymen est vengé.

## SCENE XVIII.

LE PRINCE, FABRICE.

FABRICE.

Monseigneur, mademoiselle d'Alberti vient d'arriver.

LE PRINCE.

Vivat !... Au moins je vais avoir avec elle un dernier entretien. Saint-Alban ne pourra pas l'empêcher.

FABRICE.

Elle est accompagnée de son oncle et de sa tante.

LE PRINCE.

Comment? qu'est-ce qu'ils me veulent?

FABRICE.

Avoir l'honneur de souper avec votre altesse. Ils disent que vous les avez invités.

LE PRINCE.

Moi ?... Il y a encore du Saint-Alban dans tout cela... avec ce diable d'homme rien ne peut me réussir... allons, qu'on les fasse entrer... il le faut bien.

## SCENE XIX.

LE PRINCE, MADEMOISELLE D'ALBERTI, LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.

Nous nous empressons de nous rendre à votre invitation; on avait oublié de me la transmettre, et c'est ma femme...

LE PRINCE.

Oui... je ne sais pas trop moi-même comment cela s'est fait.

LA BARONNE.

Monseigneur... (*levant les yeux sur le prince.*) Ciel! comment c'est le prince!

LE BARON.

Oui. Pourquoi cet étonnement?

LA BARONNE.

Je ne sais... mais il me semble que ce n'est pas lui que j'ai vu.

LE BARON, *souriant avec incrédulité.*

Par exemple! et qui donc auriez-vous vu?

MADEMOISELLE D'ALBERTI, *à part.*

Je m'en doute.

LA BARONNE, *après avoir de nouveau regardé le prince.*

Non, j'en suis sûre à présent, c'était un autre. Le trait est piquant.

LE PRINCE, *s'approchant de la baronne.*

Qu'avez-vous donc, madame, vous semblez inquiète, embarrassée?

LE BARON.

Du tout, mon prince.

LE PRINCE.

Mais, vous-même, je vous trouve l'air préoccupé....

LE BARON.

Comme à l'ordinaire... j'ai l'air pensif, mais je ne pense à rien.

LE PRINCE.

C'est autre chose.

LE BARON.

Puisqu'il nous reste un moment, plairait-il à votre altesse de nous occuper du procès de M. Saint-Alban?

LE PRINCE.

Eh quoi! devant ces dames?... cela pourrait les ennuyer.

LE BARON.

Non, monseigneur : ma femme sera enchantée... elle partage toute mon indignation... ou plutôt je partage la sienne... Quant à ma nièce...

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Je n'ai qu'un désir, c'est que l'on hâte cette affaire, afin de rendre plus prompte la justification de l'accusé.

LA BARONNE.

En vérité, vous ne doutez de rien.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

C'est que je connais la justice de son altesse (*à voix basse, se tournant du côté du prince.*) et l'engagement qu'elle a pris...

LE PRINCE, *également à voix basse.*

Je ne l'ai point oublié, mademoiselle.

LE BARON, *à Mlle d'Alberti.*

Mais vous ignorez la conduite coupable de cet étranger?

LE PRINCE.

Vous lui en voulez beaucoup?

LE BARON.

C'est mon devoir... premier magistrat d'une grande ville, j'ai entre les mains le dépôt des mœurs, je suis chargé d'entretenir l'union dans les familles et la paix entre les époux.

LE PRINCE.

Vous devez avoir de l'occupation.

LE BARON.

Plus que vous ne pensez... surtout depuis quelque temps, grace à M. Saint-Alban qui porte le trouble dans tous les ménages... qui ne respecte pas les maris les plus respectables. C'est au point que si madame (*montrant la baronne.*) était restée seulement cinq minutes avec lui, je ne serais pas tranquille, et cependant j'ai dans ma femme la plus entière confiance.

LE PRINCE.

En effet, je m'en aperçois.

LE BARON.

Heureusement tout va rentrer dans l'ordre, grace à la promesse que vous avez faite...

LE PRINCE, *étonné.*

La promesse que j'ai faite?

LA BARONNE, *avec empressement.*

Oui, monseigneur... j'ai parlé... ce matin... ici... à... votre secrétaire.

LE PRINCE, *à part.*

Je devine : c'était Saint-Alban. (*haut.*) Eh bien, mon secrétaire, que lui avez-vous demandé?

LA BARONNE, *avec embarras et à demi-voix.*

Ce que votre altesse peut facilement m'accorder : un ordre qui l'éloigne à jamais.

LE PRINCE.

Madame, cela est impossible.

LA BARONNE.

Cependant votre secrétaire n'y voyait point d'obstacle.

LE PRINCE.

Si cela lui convient, c'est différent.

LA BARONNE, *à part.*

Il paraît que le secrétaire a du crédit, cela me console.

LE PRINCE, *au baron qui tire de ses poches une grande quantité de papiers et les dépose sur le bureau.*

Eh! bon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout cela.

LE BARON.

Ce sont encore les pièces du procès. J'ai fait un nouvel appel aux maris offensés, et voici un second résultat.

MADEMOISELLE D'ALBERTI, *gaîment.*

Mais c'est un volume tout entier.

LE PRINCE.

Il faudrait au moins quinze jours pour lire ces pièces.

LE BARON.

Je les aurai examinées à fond en cinq minutes.

LE PRINCE, *promenant ses regards sur les papiers.*

Cela me paraît difficile, à moins que vous n'ayez un procédé particulier... Eh! mais, qu'est-ce que j'aperçois?... voici une déposition en sa faveur, une pièce justificative.

LE BARON.

Dans quel genre?

LE PRINCE.

Dans le genre moral... écoutez : « J'atteste que « M. Saint-Alban est fort aimable ; que je suis restée « avec lui un quart-d'heure ; que pendant ce temps il « ne m'a pris qu'un baiser, et qu'il aurait fort bien pu « m'en prendre deux. » Qu'en pensez-vous, magistrat?

LE BARON.

C'est une pièce fausse.

LE PRINCE.

Cependant c'est une dame digne de foi, une signature que je ne peux pas vous montrer, mais je veux que madame en soit juge. (*Il s'approche de la baronne et lui montre le papier.*)

LA BARONNE, *à part.*

Que vois-je! quelle trahison!... c'était Saint-Alban!

MADEMOISELLE D'ALBERTI, *s'approchant.*

Ne pourrais-je aussi connaître?

LA BARONNE, *la retenant.*

Non, mademoiselle, votre curiosité est déplacée.

LE BARON.

Cette attestation n'est pas croyable; et s'il est vrai qu'il ait eu avec cette dame un quart-d'heure de tête-à-tête, il ne s'est pas contenté...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous dites là, monsieur?

LE BARON.

Il est capable de tout.

LA BARONNE.

C'est aussi pousser trop loin les préventions. Moi, je soutiens...

LE BARON.

N'allez-vous pas prendre sa défense?

LA BARONNE.

Non, sans doute, je le déteste, et mes sentimens pour lui n'ont jamais changé; mais faut-il pour cela le calomnier, le supposer tout-à-fait étranger à la délicatesse et à l'honneur, capable d'oublier ce qu'il doit à une femme d'un certain rang, de mœurs irréprochables? (*s'adressant au prince.*) Mais, monseigneur, il a été votre ami, parlez donc pour lui, je vous en prie.

LE PRINCE.

Vous vous en acquittez trop bien.

LA BARONNE, *à mademoiselle d'Alberti.*

Et vous, ma nièce, vous gardez le silence? ce serait pourtant à vous...

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

On connaît l'affection que je porte à M. de Saint-Alban; sa justification a bien plus de prix dans votre bouche.

LE BARON.

C'est un homme qu'il est impossible d'absoudre,

d'abord sous le rapport moral; nous avons ensuite le côté politique...

LE PRINCE.

A propos, est-il toujours du côté d'Orbitello?

LE BARON.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Et l'insurrection dont vous m'aviez parlé?

LE BARON.

La nouvelle est positive.

LE PRINCE.

On a reçu un courrier?..

LE BARON.

Non; mais une lettre particulière qui donne des détails.

LE PRINCE.

Il n'y a plus à balancer... il faut s'assurer de la personne de Saint-Alban; mais vous me dites qu'il n'est plus à Florence; où le trouver?

LE BARON.

Je m'en charge.

LE PRINCE.

Moi-même je pourrai peut-être fournir quelques renseignemens sur l'endroit où il est caché.

LE BARON.

Je n'en ai pas besoin : pourvu que je sois muni d'un ordre...

LE PRINCE.

Mon secrétaire va vous l'expédier. *(désignant l'endroit où Saint-Alban s'est retiré.)* Vous le trouverez dans cette pièce... ah! remettez-lui ce papier... il est important qu'il en prenne connaissance. *(à part.)* C'est la lettre de mademoiselle d'Alberti.

LE BARON *s'inclinant.*

Il suffit, monseigneur. *(Il sort.)*

LE PRINCE, *à part, le suivant des yeux, tandis que mademoiselle d'Alberti remonte le théâtre pour observer de quel côté le baron se dirige.*

Délicieux! voila le baron transformé en messager

d'amour ! il ne se doute pas de la mission qu'il va remplir. (*à la baronne, à voix basse.*) J'espère, madame, que vous me saurez gré de ma discrétion : mais une autre fois, je vous conseille de ne pas délivrer de certificats semblables. On ne sait pas dans quelles mains ça peut tomber.

## SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE, BÉATRIX, *puis* SAINT-ALBAN *et* LE BARON.

FABRICE.

Son altesse est servie.

SEXTUOR.

LE BARON.

Ciel ! qu'ai-je vu ? surprise extrême !
C'est Saint-Alban, oui, c'est lui-même.

LA BARONNE, FABRICE, BÉATRIX.

Ciel ! qu'ai-je vu ? surprise extrême !
Oui, c'est bien lui ! c'est lui-même !

SAINT-ALBAN, M[lle] D'ALBERTI.

O bonheur, bonheur suprême !
Je revois tout ce que j'aime...

LE PRINCE.

Je conçois leur surprise extrême !
C'est Saint-Alban ! oui, c'est lui-même.

LE BARON.

Si je l'avais su plutôt,
J'aurais moins parlé tantôt.

FABRICE *à Béatrix.*

Du silence ! ne dis mot !
Ta prudence est en défaut.

BÉATRIX.

Rien n'égale ma surprise ;
C'n'est pas l'vrai prince que j'ai vu ;
Mais je n'frai plus de méprise
Maintenant qu'il m'est connu.

LE BARON.

Rien n'égale ma surprise
O ciel ! qui l'aurait prévu !
Oui, j'ai fait une sottise,
J'en reste tout confondu.

SAINT-ALBAN.

Rien n'égale leur surprise;
Ah! je l'avais bien prévu.
La baronne est indécise,
Et le baron confondu.

LE PRINCE.

Rien n'égale leur surprise;
Comme ils ont tous l'air ému!
La baronne est indécise,
Et le baron confondu.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Quelle est douce la surprise!
Enfin ils me l'ont rendu;
La baronne est indécise,
Et le baron confondu.

LA BARONNE.

Rien n'égale ma surprise;
Qui s'y serait attendu!
J'ai commis une méprise,
Combien mon cœur est ému!

FABRICE.

Rien n'égale leur surprise.
Comme ils ont tous l'air ému!
La baronne est indécise,
Et le baron confondu.

LE PRINCE. *au baron.*

Eh bien! ces factieux à la tête desquels il se trouvait, ils sont donc restés dans la pièce à côté... mon cher baron, vous direz à ses ennemis que vous l'avez trouvé conspirant dans le cabinet du prince.

SAINT-ALBAN. *à mademoiselle d'Alberti.*

Ah! mademoiselle... comment expier mes injustes soupçons?... Comment vous témoigner ma reconnaissance... ainsi qu'au baron?... car c'est lui qui m'a remis votre lettre.

MADEMOISELLE D'ALBERTI.

Quoi! mon oncle, vous avez eu la bonté?...

LE BARON, *embarrassé.*

Oui... j'étais bien aise... (*à part.*) Je ne sais pas seulement ce qu'ils veulent dire.

SAINT-ALBAN, *à la baronne.*

J'espère que madame se souviendra de ce qu'elle m'a dit ce matin.

LE BARON, *à sa femme.*

Vous avez donc vu ce cher Saint-Alban?

LA BARONNE.

Un moment.

SAINT-ALBAN.

Cinq minutes tout au plus.

LE BARON *à part.*

On ne m'avait pas parlé de ça. (*haut.*) Et que vous a-t-il dit?

LE PRINCE.

Ce qu'il répète sans cesse, que votre nièce occupe toutes ses pensées, qu'il ne saurait vivre sans elle. (*au baron.*) Tenez, c'est un mariage qu'il faut conclure dans l'intérêt de la tranquillité publique et de la sécurité des ménages... par là Saint-Alban cesse d'être à craindre: époux d'une jolie femme, c'est à lui de trembler.

LE BARON.

Vous avez raison, chacun son tour; c'est une garantie pour la morale; et si ma femme ne s'y oppose pas...

LA BARONNE.

Bien au contraire, j'ai promis.

LE BARON.

En ce cas, je n'ai plus rien à dire.

LE PRINCE.

Ton hymen va te réconcilier avec les maris... c'est parmi eux que tu comptais les adversaires les plus redoutables... voilà leur courroux désarmé... je vais profiter de ce moment pour révoquer l'ordre de ton exil.

CHOEUR FINAL.

LE PRINCE.

Mais prudemment sachons nous taire
Sur ce qui s'est passé céans;
Car le mystère
Est nécessaire
Dans les Petits Appartemens.

TOUS.

Oui, redoutons la médisance;
Craignons les méchans, les jaloux;
Et pour les forcer au silence,
Donnons l'exemple: taisons-nous.

FIN.

# LE
# LOUP-GAROU,

## opéra-comique en un acte,

PAR MM. SCRIBE ET MAZÈRES,

MUSIQUE DE Mlle ***,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 10 MARS 1827.

PRIX : 2 FR.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD S.-MARTIN, N° 29,
VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1827.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| LE COMTE ALBÉRIC. | M. CHOLLET. |
| RAIMBAUD. | M. VALÈRE. |
| BERTRAND. | M. VIZENTINI. |
| ALICE. | Mlle PRÉVOST. |
| CATHERINE. | Mme BOULANGER. |
| ARQUEBUSIERS. | |
| PAYSANS ET PAYSANNES. | |

La scène se passe dans un village, en Bourgogne.

Imprimerie de E. DUVERGER, rue de Verneuil, n° 4

# LE
# LOUP-GAROU,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, BERTRAND, RAIMBAUD, CHŒUR DE JEUNES FILLES.

(Alice est à droite du spectateur entourée de jeunes filles qui achèvent sa toilette de mariée ; à gauche Raimbaud assis près de la table, Bertrand nettoyant une arquebuse.)

CHŒUR.

Reçois, jeune fiancée,
Les vœux que forment nos cœurs.
Par nos mains que soit placée
Ta couronne de fleurs.

RAIMBAUD.

Eh bien, Bertrand, comment trouves-tu ma filleule?

BERTRAND.

Je dis, maître Raimbaud, qu'elle est digne de moi.

ALICE, *à part.*

Hélas! sa présence seule
A glacé mon cœur d'effroi!

BERTRAND.

Partons!... faut-il suivant l'usage
Au château nous rendre d'abord?

RAIMBAUD.

Mais à quoi bon? le seigneur du village,
Le vieux comte Albéric est mort!
Et son fils, notre jeune maître,

Que le duc de Bourgogne avait, dit-on, banni,
Ne songe guère à paraître
Dans des lieux qui jamais ne l'ont vu jusqu'ici.

BERTRAND.

Eh bien, tant mieux! les seigneurs de village
Ont des droits onéreux en fait de mariage!
Et pour ma part, moi, j'aime autant
Que l'on n'ait pas besoin de son consentement.
Partons!

CHŒUR.

Reçois, jeune fiancée,
Les vœux que forment nos cœurs,
Par nos mains que soit placée
Ta couronne de fleurs.

(Ils vont pour sortir.)

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, *suivie d'arquebusiers.*

CATHERINE, *entrant d'un air agité.*
Quelle rumeur! quel bruit dans le village!

RAIMBAUD.

Mais parle vite : qu'as-tu donc?

CATHERINE.

Mon tuteur, vous savez... Cet animal sauvage...
Ce loup qui, l'an dernier, causa tant de ravage,
Il reparaît dans le canton.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Grand Dieu! préserve-nous de sa dent assassine...

CATHERINE.

Messieurs les échevins de la ville voisine
En magistrats fermes et résolus,
Ont promis deux cents carolus
A qui rapporterait sa tête.

TOUS.

Deux cents carolus!

CATHERINE.

Aussi pour le chasser tout le monde s'apprête.

BERTRAND.

Moi, je l'ai déjà vu de près,
Depuis long-temps je le connais...
Et si je vous apprenais...
Mais je n'en dis pas davantage,
Mon arquebuse, Dieu merci,
Soutiendra l'honneur du village...

UNE JEUNE FILLE.

Je vais de mon amant exciter le courage.

TOUS LES AUTRES.

Nous aussi,
Nous aussi!

RAIMBAUD.

Allez!... allez exciter leur ardeur!

ENSEMBLE.

RAIMBAUD ET CATHERINE.

Courez!... le sort prospère
Va vous donner, j'espère,
La gloire et le salaire
Promis à la valeur!

BERTRAND ET LES ARQUEBUSIERS.

Courons!... ô sort prospère!
Courons!... oui, pour lui plaire,
Bientôt, mon cœur l'espère,
Je vais être vainqueur.

CHŒUR.

Courez!... ô sort prospère,
Déjà, mon cœur l'espère,
Celui que je préfère
Sera bientôt vainqueur!

(Raimbaud sort par la porte à gauche, Bertrand et le chœur par la porte du fond.)

## SCENE III.

ALICE, CATHERINE.

CATHERINE.

Voilà M. Bertrand qui s'éloigne! pourvu qu'il fasse une bonne chasse et qu'il gagne les deux cents carolus.

ALICE.

Ah! je n'y tiens pas...

CATHERINE.

Oh, sans doute! elle ne tient qu'à M. Bertrand son amoureux! est-elle heureuse... je vous le demande!

ALICE, *soupirant.*

Heureuse !

CATHERINE.

Dame ! quand on se marie ! et si j'étais à ta place...

ALICE.

Y penses-tu ? toi qui es une demoiselle noble !...

CATHERINE.

Je suis demoiselle, c'est vrai, du chef de ma mère, qui avait un peu dérogé en épousant un simple écuyer ; mais cette noblesse-là, et les vingt écus de rente que j'ai pour la soutenir, ne m'auraient pas empêchée de mourir de faim, comme une simple vassale, si le concierge de ce château, maître Raimbaud, ton parrain et mon tuteur, ne m'avait pas prise avec lui.

ALICE.

C'est vrai... orphelines toutes deux, il nous a élevées... nous sommes à sa charge... et il ne serait pas fâché de nous établir... c'est tout naturel.

CATHERINE.

Oui, mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'il commence par toi... et à cause des prérogatives de ma naissance... il me semble qu'il devrait...

ALICE.

Quoi ! tu voudrais épouser Bertrand ?...

CATHERINE.

C'est un rustre, c'est vrai ! mais ce rustre est le plus beau parti du pays ; de bonnes terres au soleil... et de plus, fauconnier de messieurs les échevins de la ville de Vezelai ; c'est là une place qui donne de la considération, et quand on est noble on tient à la considération.

ALICE.

Eh bien ! moi, je n'ai pas d'ambition, et si tu pouvais m'enlever mon prétendu...

CATHERINE, *avec joie.*

Que dis-tu ?... (*se reprenant.*) Certainement ce n'est pas que j'y tienne non plus, mais pour te rendre service... Dis donc, Alice, pendant que nous sommes seu-

les, nous pouvons parler franchement... Est-ce qu'en outre de ton prétendu, tu aurais encore un amoureux?..

ALICE, *avec effroi.*

Un amoureux! (*se rapprochant de Catherine, à demi-voix*). Je crois qu'oui.

CATHERINE.

J'en étais sûre... et où est-il?

ALICE.

Je n'en sais rien.

CATHERINE.

Qui est-il donc?

ALICE.

Je l'ignore.

CATHERINE.

Comment, tu ne le connais pas?

ALICE.

Eh non! vraiment.

CATHERINE.

Par exemple, je n'ai jamais entendu rien de pareil! et comment cela est-il arrivé?

ALICE.

Oh! mon Dieu, je m'en vais te le raconter. Tu sais bien, il y a deux mois, quand tu es partie avec ton tuteur Raimbaud pour ses vignes de Mailly.

CATHERINE.

Où nous sommes demeurés tout le temps des vendanges...

ALICE.

Moi, pendant votre absence j'étais restée seule ici... et un jour, sans m'en douter, j'avais conduit mon troupeau près du torrent de Saint-Hubert, vis-à-vis l'île aux Loups.

CATHERINE.

Tu oses aller dans un endroit comme celui-là, un endroit qui est le rendez-vous de tous les esprits du pays, et où on dit que les sorciers tiennent leur sabbat tous les treize du mois?

ALICE.

Aussi lorsqu'en levant les yeux je me suis vue au bord du torrent..... j'ai voulu m'enfuir..... mais la tête m'a tourné, le pied m'a glissé...

CATHERINE.

Voilà comme les malheurs arrivent!

ALICE.

Et je suis tombée au milieu des vagues où je ne sais pas ce que je suis devenue, car j'avais perdu connaissance... Mais quand j'ouvris les yeux, j'étais assise sur le gazon... et près de moi un beau jeune homme... C'était à lui que je devais la vie, et je ne savais comment m'acquitter envers lui, lorsqu'il me dit: Il faut que je m'éloigne, mais si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, venez m'en remercier demain, ici, au même endroit.

CATHERINE.

Et tu y es retournée?

ALICE.

Il aurait fallu avoir bien mauvais cœur pour y manquer? est-ce que tu aurais été assez ingrate pour cela?...

CATHERINE.

Dame! c'est selon! quel air avait-il?

ALICE.

Un air si noble et si distingué!

CATHERINE.

Ah! c'est différent!

ALICE.

Et une voix si douce, surtout quand il me disait qu'il m'aimait...

CATHERINE.

Ah! il te l'a dit!

ALICE.

Dès le lendemain, et après cela tous les jours.

CATHERINE.

C'est-à-dire que tous les jours tu te rendais à la fontaine?

ALICE.

Eh ! mon Dieu, oui, sans savoir comment ! mais un jour...

ROMANCE.

Le soleil dans la plaine
Apparaissait à peine...
Auprès de la fontaine
Je courus tout d'abord !
Inquiète... éperdue...
Rien ne s'offre à ma vue !
La nuit était venue,
Et j'attendais encor !

O funeste présage !
Hélas ! est-il volage ?
Ou loin de ce village
A-t-il fini ses jours ?
Après si longue absence
Je n'ai plus d'espérance !...
Et cependant j'y pense,
Et je l'attends toujours !

Et c'est tout cela, vois-tu, qui fait, je crois, du tort à Bertrand.

CATHERINE.

Je comprends, tu n'aimes que les absens...

ALICE.

Et Bertrand est toujours là...

CATHERINE.

C'est lui qui est dans son tort.

ALICE.

Mais comment faire pour ne pas l'épouser ? c'est aujourd'hui les fiançailles, c'était même aujourd'hui que la noce devait avoir lieu ; mais Bertrand qui a des idées n'a jamais voulu se marier un vendredi, et voilà pourquoi le mariage est remis à demain.

CATHERINE.

Alors il n'y a qu'un moyen... dis tout bonnement à

Bertrand que tu ne l'aimes pas... ça l'effraiera peut-être, puisqu'il a des idées!...

ALICE.

Si tu le crois, je vais essayer! mais taisons-nous, car les voici qui viennent.

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, *entrant par le fond*, RAIMBAUD, *sortant de la porte à gauche.*

RAIMBAUD.

Eh bien, Bertrand! quelles nouvelles? et la récompense promise?

BERTRAND.

Ah ben oui!... notre gratification court encore et le loup aussi; nous avons battu la forêt sans le voir! mais maintenant j'en sais la raison, et bien fin qui l'apercevra le jour...

RAIMBAUD.

Et pourquoi?

BERTRAND.

Parce que les loups de cette espèce-là ne se montrent que la nuit!

CATHERINE.

Les loups...

BERTRAND.

Oui, voilà justement l'erreur où vous êtes tous! vous croyez que celui dont il s'agit est un loup pur et simple? eh bien, pas du tout, c'est un loup-garou... un vrai loup-garou!

RAIMBAUD.

Tu crois?

BERTRAND.

Et de la plus haute espèce!... j'en suis sûr... puisque maintenant je sais qui...

CATHERINE et ALICE.

Ah, mon Dieu!

RAIMBAUD.

Bah! bah! on en dit peut-être là-dessus plus qu'il n'y en a...

BERTRAND.

Allons, voilà qu'il va être assez superstitieux pour ne pas croire aux loups-garoux!

RAIMBAUD.

Sais-tu ce que c'est?

BERTRAND.

Par exemple, ce serait fameux si un fauconnier qui passe sa vie dans les bois ne savait pas ce que c'est qu'un loup-garou. Un loup-garou, c'est tout simplement un homme sur lequel on a jeté un sort pour quelque grand crime ou toute autre chose, et qui est condamné à se changer en loup tous les soirs et à vivre comme tel jusqu'au lendemain matin, où alors il reprend sa forme humaine! J'en ai eu trois dans ma famille! deux mâles et.....

RAIMBAUD.

Allons! tais-toi... et n'effraye pas ces jeunes filles; je sais bien qu'il y en a... mais on exagère toujours.

BERTRAND.

Il ne veut pas... il ne veut pas qu'il y ait des loups-garoux!.. C'est inconcevable, il y a des gens bornés... et je vous dis, moi, que si nous ne le tuons pas, il arrivera quelque malheur à nos femmes ou à nos filles... car il rôde dans le bois, près de la Tourelle.

ALICE.

C'est fini, je n'irai plus!

CATHERINE.

Ni moi non plus.

RAIMBAUD.

Eh, laissez-moi donc tranquille... vous êtes tous plus poltrons les uns que les autres; quand on a été arquebusier dans l'armée du duc de Bourgogne, quand on a fait les campagnes de Flandre sous le comte Albéric, et sous son fils, qui est un brave chevalier... on ne s'effraye pas si aisément... et loup-garou ou non, qu'il vienne, il trouvera à qui parler.

BERTRAND.

C'est ça... on le recevra!

RAIMBAUD.

En attendant, songeons à notre noce de demain! car je suis trop heureux d'avoir marié une de mes pupilles... en voilà toujours une de placée... il ne reste plus maintenant que mademoiselle Catherine... celle-là, je ne sais pas comment je ferai, parce qu'avec ses idées de noblesse et de grandeur, c'est d'une défaite plus difficile.

CATHERINE.

Je ne vois pas cela... et si vous le vouliez bien...

RAIMBAUD.

C'est ça, je vais te trouver des comtes et des barons.. dans ce pays-ci surtout où il n'y en avait qu'un... notre jeune maître, le comte Albéric! et depuis qu'il est exilé, depuis que sous peine de mort il ne peut reparaître dans ses domaines... il n'y a plus que des roturiers dans le canton... ainsi il faut te résigner.

CATHERINE.

Mais, qui est-ce qui vous dit que je ne me résigne pas?

RAIMBAUD.

Tais-toi, nous parlerons de ça plus tard. Tous nos convives sont-ils arrivés pour le repas des fiançailles?

CATHERINE.

Oh! mon Dieu, oui... les quatre témoins et le tabellion.

BERTRAND.

Cinq.

CATHERINE.

Le pasteur.

BERTRAND.

Six.

CATHERINE.

Les trois arquebusiers qui sont venus pour la chasse.

BERTRAND.

Neuf.

RAIMBAUD.

Et quatre que nous voilà...

BERTRAND.

C'est juste ! ah, mon Dieu ! quelle imprudence !

RAIMBAUD.

Qu'est-ce que tu as donc ?

BERTRAND.

Comment ce que j'ai ?.. neuf et quatre, qu'est-ce que ça fait ?

RAIMBAUD.

Ça fait treize...

BERTRAND.

Et vous croyez que j'ai envie de m'asseoir à une table de treize, pour qu'il y en ait un qui meure avant les autres ?

RAIMBAUD.

Arrange-toi comme tu voudras ; on ne peut renvoyer personne.

BERTRAND.

Je ne dînerai plutôt pas.

CATHERINE.

C'est ça, un repas de fiançailles... sans le fiancé.

BERTRAND.

Mais un repas pareil, mademoiselle, ce serait un repas de funérailles, et non pas de fiançailles. Vous ne vous souvenez donc plus du grand Thomas, le boiteux ? il était treize à table, lui ! et bien, juste quarante-sept jours après... votre serviteur, de tout mon cœur.

RAIMBAUD.

Eh laisse-nous donc tranquilles... comment veux-tu que nous fassions...

BERTRAND.

Ce n'est pas malin... vaut mieux avoir un convive de plus qu'un de moins; faut envoyer inviter un quatorzième, le premier voisin, le premier venu, n'importe... il mangera pour sauver la vie aux autres...

RAIMBAUD.

A la bonne heure! et que ça finisse. Catherine charge-toi de cela, si toutefois ta dignité te le permet, parceque l'invitation d'une jolie fille, ça ne se refuse pas...

CATHERINE.

Oui, mon tuteur.

RAIMBAUD.

Et moi je vais retrouver nos convives.

CATHERINE, *bas à Alice.*

Allons, du courage, c'est le moment.

ALICE, *bas à Bertrand qui va pour sortir.*

M. Bertrand... M. Bertrand, avec la permission de mon parrain, j'aurais deux mots à vous dire...

RAIMBAUD.

Comme tu voudras mon enfant... la veille des noces, c'est permis. (*bas à Bertrand.*) Je n'aurais pas cru qu'elle t'aimât autant que cela...

BERTRAND.

Ni moi non plus.

CATHERINE.

Et moi, je vais chercher le quatorzième convive. J'amènerai celui qui aura l'air le plus comme il faut.

(*Elle sort.*)

## SCENE V.

BERTRAND, ALICE.

BERTRAND.

Eh bien, mamselle Alice, nous v'là seuls et en tête-à-

tête... comme si nous étions déjà dans notre ménage. Qu'est-ce que vous vouliez me dire...

ALICE.

Je le sais bien, M. Bertrand, mais je n'ose pas...

BERTRAND.

Vrai... eh bien! rien que cela c'est déjà gentil... parce que voilà comme j'étais le premier jour où je vous ai dit que je vous aimais, et dès que vous tremblez, je présume que c'est à peu près pour la même cause...

ALICE.

Oh! mon Dieu, non... au contraire...

BERTRAND.

Comment, au contraire... et pourquoi cela?

ALICE.

C'est qu'hélas!.. je ne vous aime pas, et je ne sais comment vous le dire.

BERTRAND.

Il me semble cependant que c'est assez clair... et que ça ne vous gêne pas... Mais je vous répondrai à cela, mademoiselle, que j'en suis fâché pour vous, mais que je ne peux pas entrer dans ces considérations-là... fallait le dire plus tôt, ou ne pas en parler du tout... Voilà comme ça se pratique d'ordinaire chez les demoiselles bien élevées.

ALICE.

Ce n'est pas de ma faute, M. Bertrand, si je n'ai osé que d'aujourd'hui... car, allez, il y a assez long-temps que j'y pensais...

BERTRAND.

Ah! il y a assez long-temps... Eh bien! j'y vois clair enfin, et je vous dirai depuis quel moment ces idées-là vous sont venues... C'est depuis deux mois... c'est depuis qu'un certain Hubert a paru mystérieusement dans le pays...

ALICE.

C'est vrai...

BERTRAND.

Et vous ne craignez pas d'en convenir... un étranger... un vagabond... tranchons le mot... un individu dont on ne connaît ni la famille ni les intentions; car enfin, moi je suis fauconnier, je suis Bertrand, né natif de Saint-Nicolas, près Vezelai... Je ne me cache pas, j'ai un état que j'exerce en plein jour... Mais lui, il s'en garderait bien... il craindrait trop les arquebuses des gardes forestiers.

ALICE.

Que dites-vous! est-ce qu'il n'est pas honnête homme!...

BERTRAND.

Honnête... homme... Non, il n'est ni l'un ni l'autre...

ALICE.

Qu'est-ce que cela signifie?

BERTRAND.

Que vous l'avez échappé belle, et que ça vous apprendra à aimer les gens sans les connaître! Excepté vous, à qui a-t-il parlé dans le village? quand il apercevait un archer ou un garde-chasse, ne semblait-il pas se cacher aussitôt, et où se cachait-il? dans les bois... où habitait-il toute la journée? dans les bois... où l'avez-vous rencontré pour la première fois? dans un endroit de sorcellerie... au torrent de Saint-Hubert, vis-à-vis l'île aux loups.

ALICE.

Dieux! vous me faites frémir.

BERTRAND.

Vous y êtes donc enfin... et si vous en doutez encore... je vous dirai, moi, que je l'ai vu, que je l'ai suivi, et que je connais le lieu de sa demeure, de sa caverne... Oui, mademoiselle... ce jour où vous causiez tendrement avec lui, et où il s'est enfui en m'apercevant... je ne l'ai pas quitté de l'œil, tout en me tenant à distance... j'étais toujours sur ses pas... il est entré dans le plus épais de la forêt... s'est tapi derrière un buisson... En ce

moment-là, neuf heures sonnaient à l'horloge du village... c'est là l'heure où il se change, et à la faveur de la lune qui donnait dans la clairière, je l'ai vu sortir du taillis sous son autre forme... un gros brun... qui trottait sur ses quatre pattes...

ALICE.

O ciel! je suis toute tremblante!

BERTRAND.

J'en ai d'abord fait autant... mais ensuite, saisissant mon arquebuse, je vous l'ai ajusté...

ALICE.

Vous avez voulu le tuer?

BERTRAND.

Certainement... mais je n'ai pas réussi, quoique je sois sûr de l'avoir touché à la patte... et la preuve, c'est que le lendemain, au marché de Vezelai, où j'avais à faire... qu'est-ce que je rencontre, notre homme!... Je dis notre homme, car alors c'en était un qui, enveloppé de son manteau, causait mystérieusement avec un échevin... mais il était pâle et souffrant, et boitait de la patte... de la jambe droite; il disait que le matin il s'était laissé tomber de cheval; mais moi qui savais ce qui en était... je me suis approché d'un air malin, il a encore disparu, et l'échevin à qui je voulais en parler, m'a dit à voix basse : si tu le connais et que tu tiennes à la vie, tais-toi... Voilà pourquoi, mademoiselle Alice, voilà pourquoi depuis deux mois vous êtes la première personne à qui j'en ai ouvert la bouche; mais puisqu'il a reparu dans le pays, nous allons voir... et si ce matin je l'avais rencontré au bout de mon arquebuse... son affaire était bonne...

ALICE.

Comment, M. Bertrand, vous croyez que c'était...

BERTRAND.

Celui à qui ce matin nous donnions la chasse; je l'ai bien reconnu, il ressemble au dernier que j'ai tué.

ALICE.

Dieu! ça fait peur... rien que d'y penser! A qui se fier désormais... un si beau jeune homme, un air si doux...

BERTRAND.

Vous le plaignez encore?

ALICE.

Sans doute, et si c'en est un, il fallait qu'il n'eût pas un mauvais naturel... car ce jour où j'étais tombée dans le torrent, c'est lui qui m'a sauvée!... ce jour où je conduisais mon troupeau... il avait là une belle occasion, une centaine de moutons bien beaux et bien gras. Eh bien! il n'y a seulement pas fait attention.

BERTRAND.

Je crois bien... ce n'était pas des moutons... c'est de la bergère qu'il avait faim. Et ce jour où vous avez eu l'imprudence de vous laisser embrasser, si je n'étais pas arrivé, ça allait commencer... aussi jusqu'à ce qu'il soit mort... je ne serai pas tranquille dans mon ménage... Mais écoutez... on vient, c'est Catherine avec un étranger... on peut alors se mettre à table. (*criant et entrant dans la chambre à droite.*) Maître Raimbaud, on peut servir!

## SCENE VI.

ALICE, CATHERINE, ALBÉRIC, *enveloppé dans son manteau.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CATHERINE, *à Albéric.*

Entrez, entrez, beau chevalier!
Entrez chez nous, je vous en prie!...

ALBÉRIC.

D'une pareille courtoisie
Comment donc vous remercier?

Bon repas!... et fille jolie
Qui daigne ici me convier?

CATHERINE, *à Alice.*

Tu le vois, ma chère, j'arrive
Avec notre nouveau convive!
Regarde-le donc... Dieu merci
J'espère que j'ai bien choisi?

ALICE, *levant les yeux et le regardant.*

Grand Dieu!

CATHERINE.

Qu'as-tu donc?

ALICE.

C'est Hubert!.. c'est lui!

ENSEMBLE.

ALICE.

O surprise extrême!
C'est lui!... c'est lui-même!
Ah! de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

ALBÉRIC.

O bonheur extrême!
C'est celle que j'aime!
Dieu! que de graces et d'appas!
Que j'aime ce doux embarras!

CATHERINE.

O bonheur extrême!
C'est celui qu'elle aime!
Ils n'osent pas faire un seul pas!
Je conçois bien leur embarras.

ALBÉRIC, *s'avançant vers elle.*

Ah! c'est donc vous que je revoi!

ALICE, *reculant vers la porte à droite.*

Hélas! hélas! c'est fait de moi!
(*appelant.*)
Bertrand! Bertrand!

## SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND.

D'où vient un bruit semblable?
Venez... on va se mettre table...
(*apercevant Albéric.*)
O ciel! qu'ai-je vu devant moi?...

Tout mon sang se glace d'effroi!

CATHERINE.

Qu'a-t-il donc? le voilà qui tremble aussi, je croi!

ENSEMBLE.

ALICE.

O surprise extrême!
C'est lui!... c'est lui-même!
Oui, de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

ALBÉRIC.

O bonheur extrême!
C'est celle que j'aime!
Dieu! que de graces et d'appas!
Que j'aime ce doux embarras!

CATHERINE.

O bonheur extrême!
C'est celui qu'elle aime!
Ils n'osent pas faire un seul pas.
Je conçois bien leur embarras.

BERTRAND.

O surprise extrême!
C'est lui!.. c'est lui-même!
Ah! de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

BERTRAND, *appelant près de la porte à droite.*

Maître Raimbaud!... un ancien homme d'armes,
Lui, du moins, il est brave!

# SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, RAIMBAUD, *sortant de la porte à droite.*

RAIMBAUD.

A qui donc en as-tu?

BERTRAND.

A qui j'en ai? Tenez...

RAIMBAUD, *regardant Albéric.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Quelle imprudence! ô mortelles alarmes!

BERTRAND, *à part.*

Allons, allons, voilà, je croi,
Qu'il tremble encore plus que moi?
(*bas à Raimbaud.*)
Vous savez donc qui c'est?

RAIMBAUD.

Sans doute
Et si tu le sais comme moi,
Et si tu tiens à vivre... écoute,
Regarde, et surtout tais-toi.

ENSEMBLE.

ALICE et BERTRAND.

O surprise extrême !
C'est lui!... c'est lui-même!
Oui, de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

ALBÉRIC.

O bonheur extrême!
C'est celle que j'aime!
Dieux! que de graces et d'appas!
Que j'aime ce tendre embarras!

CATHERINE.

O bonheur extrême!
C'est celui qu'elle aime!
Ils n'osent pas faire un seul pas :
Je conçois bien leur embarras.

RAIMBAUD.

O surprise extrême!
C'est lui!... c'est lui-même!
Je crains quelques fâcheux éclats,
Et pour lui seul je tremble, hélas!

RAIMBAUD.

Oserais-je vous demander au moins par quelle imprudence..... je veux dire par quel hasard nous vous voyons en ces lieux?

ALBÉRIC.

L'événement le plus simple... j'avais à parler à un ancien serviteur du comte Albéric... au brave Raimbaud.

BERTRAND, *à part.*

Oui, brave... pas plus que nous...

ALBÉRIC.

Et en entrant dans ce village, j'allais m'imformer de sa demeure, lorsqu'une gentille demoiselle est venue avec courtoisie me prier de vouloir bien dîner chez lui... en famille..... Vive Dieu! j'ai accepté sur-le-champ; d'abord, parce que dans mon état de chevalier errant je n'ai jamais refusé une jolie fille... et puis ensuite, s'il faut vous le dire, j'ai un appétit d'enfer.

BERTRAND, *bas à Alice.*

C'est ça; c'est la faim qui le chasse hors du bois.

ALBÉRIC.

Et si vous en doutez, bientôt j'espère vous en donner la preuve. Mais qu'as-tu donc? d'où vient cet air d'inquiétude?

BERTRAND.

Il n'y a peut-être pas de quoi...

RAIMBAUD.

Qui, moi... je n'ai rien... mais je voulais seulement

vous faire observer, pour vous et dans votre intérêt, que nous avons beaucoup de monde à ce repas... l'intendant de messieurs les échevins...

ALICE.

Trois arquebusiers!...

BERTRAND.

Et moi, qui suis là... Faut l'effrayer pour qu'il s'en aille.

ALBÉRIC.

Tant mieux; j'aime la bonne société, et nous ferons connaissance..... car, excepté toi, je présume que personne ici ne me connaît...

RAIMBAUD.

Il peut s'en trouver d'autres, et il ne serait pas prudent, peut-être...

ALBÉRIC, *regardant Alice.*

De quitter ces lieux... je m'en garderai bien... j'y suis trop heureux... Seulement, je te demanderai de me placer à table à côté de cette gentille enfant.

BERTRAND.

Oui, gentille à croquer!... Eh bien! c'est sans gêne... Est-ce qu'il se croit ici chez lui?... Est-ce que nous sommes dans un bois?...

CATHERINE.

Aimez-vous mieux qu'il soit à côté de vous?

BERTRAND.

Non pas, non pas; surtout après la pointe d'appétit qu'il a manifestée; parce que dans ce cas-là, on n'est pas difficile et on prend ce qu'on trouve... Mais quand je pense, mademoiselle Catherine, que c'est vous qui l'avez mené dans la bergerie...

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous dites donc?

BERTRAND.

C'est bon, mademoiselle, je m'entends.... car, ces jeunes filles, qui ne pensent à rien, vont comme ça,

sans s'en douter, se jeter à la... tête du... Allons, allons, à table. Venez, vous autres.

RAIMBAUD.

Mais, un instant, il faut procéder avant, à la cérémonie des fiançailles.

ALBÉRIC.

Des fiançailles... Et qui donc ici se marie? (*à Catherine.*) Est-ce vous, ma belle enfant?

CATHERINE.

Oh! non, monsieur; je ne suis pas assez heureuse pour cela... c'est Alice qui épouse Bertrand, le fauconnier...

ALBÉRIC.

Qu'entends-je?

BERTRAND.

Est-elle bavarde!

ALICE.

Elle avait bien besoin de lui dire cela!

ALBÉRIC.

Je ne puis le croire encore... et ce qu'on vient de me dire, Alice, est-ce la vérité?

ALICE.

Oui, monsieur Hubert.

RAIMBAUD.

Hubert!...

ALBÉRIC.

Tais-toi. (*à Alice.*) Oui, Hubert... Ce nom-là ne rappelle-t-il rien à votre souvenir? et avez-vous oublié qu'il y a deux mois...

ALICE.

Non, monsieur, je n'ai pas oublié...

ALBÉRIC.

Comment se fait-il donc que dans ce moment vous soyez la fiancée d'un autre?

ALICE.

Parce que je n'étais pas ma maîtresse... parce que

mon parrain a commandé, et que mon devoir était d'obéir.

ALBÉRIC.

Et si votre parrain vous laissait libre de votre choix?

RAIMBAUD.

Que dites-vous?

ALBÉRIC.

Je sais qu'elle est orpheline, qu'elle n'a rien : je sais aussi que Bertrand est le plus riche parti du village, et moi, inconnu, étranger, je n'ai aucun bien à offrir. Mais je veux être aimé pour moi-même, et c'est pour cela que je me présente... Parlez donc, Alice, et prononcez sans crainte; je vous réponds d'avance du consentement de votre parrain.

BERTRAND.

C'est ce que je voudrais bien voir...

RAIMBAUD.

Et c'est ce que tu verras... parce qu'enfin, puisque tu le connais... tu dois savoir, comme moi, que j'y consens de grand cœur.

BERTRAND.

Dieu! est-il poltron!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Qu'entends-je?

CATHERINE.

Quel bonheur pour vous!

(*bas à Alice.*)

Allons, Alice, réponds vite,
Et choisis-le pour ton époux!

(*à part.*)

Mais vraiment, je crois qu'elle hésite?

CATHERINE ET RAIMBAUD, *bas à Alice.*

Accepte-le pour ton époux!

BERTRAND, *de même.*

Refusez-le pour votre époux!

ALBÉRIC.

Sans avenir, sans espérance,

Je ne puis t'offrir en ce jour
Ni les honneurs, ni l'opulence;
Mon seul trésor est mon amour.
Veux-tu, loin du fracas des villes,
Recevoir mon cœur et ma main,
Et dans les lieux qui me servent d'asiles,
Quel qu'il soit, suivre mon destin?
Eh quoi! tu gardes le silence?

ALICE, *à part, le regardant.*

S'il devait toujours être ainsi,
Je ne dis pas... mais quand j'y pense,
La nuit... dans les bois... près de lui...
Et le suivre dans les forêts...

ALBÉRIC.

Eh bien! répondez?

ALICE.

Jamais.
Non, je ne le pourrai jamais!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Jamais! ah! quelle offense!
Voilà ma récompense!
Il n'est plus d'espérance
Pour moi qui l'adorais!

ALICE.

Hélas! à sa vengeance
Je me livre d'avance;
Mais je souffre en silence
De crainte et de regrets.

CATHERINE.

Jamais! à sa constance
Moi qui croyais d'avance!
Refuser l'alliance
Que je lui conseillais!

RAIMBAUD.

Jamais! ah! quelle offense!
Grand Dieu! quelle imprudence!
Refuser l'alliance
Que je lui conseillais!

BERTRAND.

C'est moi qui suis le plus aimable;
C'est moi qui l'emporte sur lui!

CATHERINE, *à part.*

Elle n'a fait un choix semblable
Que pour m'enlever un mari.

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

O trahison! ô perfidie!
Un autre obtient le nom d'époux!
Qu'il redoute ma jalousie!
Qu'il craigne mon juste courroux!

ALICE.

Il m'accuse de perfidie,
Et j'ai mérité son courroux;
Mais de peur mon ame est saisie.
Je ne puis prendre un tel époux!

RAIMBAUD.

Voyez, voyez quelle folie !
Refuser un pareil époux !
Lorsque cet hymen que j'envie
Faisait notre bonheur à tous !

CATHERINE.

Voyez, voyez la perfidie !
Venir m'enlever un époux,
Lorsque d'un autre elle est chérie !
C'est affreux... c'est indigne à vous !

BERTRAND.

J'ai déjoué sa perfidie :
C'est moi qui serai son époux ;
Mais je crains fort sa jalousie,
Et je crains surtout son courroux.

(*Bertrand donne la main à Alice et ils entrent par la porte à droite.*)

## SCENE IX.

ALBÉRIC, CATHERINE.

ALBÉRIC.

Je n'en puis revenir encore... et je ne me serais jamais attendu à une pareille trahison !

CATHERINE.

Ni moi non plus... Quand elle pouvait choisir celui qu'elle aimait et me laisser épouser Bertrand..... C'était là ce qu'elle devait faire, ne fût-ce que par procédés.

ALBÉRIC.

Croyez donc aux amours des champs...

CATHERINE.

Et aux amitiés de village... C'est une indignité !

ALBÉRIC.

N'est-il pas vrai?

CATHERINE.

Oui, monsieur Hubert ; je ne vous connais que d'aujourd'hui ; mais je suis aussi fâchée que vous de ce qui arrive, et quoiqu'elle soit mon amie intime... je ne peux pas l'excuser, ni la défendre ; c'est une conduite trop affreuse ?

ALBÉRIC.

N'est-ce pas, c'est affreux? mais... Il est dans ma destinée d'être toujours trahi des femmes que j'aime.

CATHERINE.

Il se pourrait?

ALBÉRIC.

Eh! oui vraiment, c'est pour une belle dame qui me trompait, que dernièrement encore j'ai eu des duels, des rivaux; que deux ou trois familles irritées m'ont poursuivi, ont demandé mon exil... Enfin on me rappelle... on me pardonne; mais à la condition expresse de me corriger, de me marier, de ne reparaître aujourd'hui même qu'avec ma femme; et en pensant à Alice, cette obligation me semblait bien douce... lorsque sa trahison... une trahison aussi imprévue.....

CATHERINE.

Pauvre jeune homme!

ALBÉRIC.

Vous, du moins, vous prenez part à mes peines... en voilà une qui ne m'aurait pas trahi; mais rassurez-vous... elle se repentira de son infidélité... Je me vengerai d'elle en faisant le bonheur d'une autre... d'une autre qui m'aimera pour moi-même, si je peux en trouver... dans ce pays!...

CATHERINE.

Eh bien! franchement, je ne le crois pas.

ALBÉRIC.

Et pourquoi?

CATHERINE.

Parce que toutes ces petites gens ont si peu d'élévation, si peu de noblesse dans les sentimens; ce n'est pas comme nous autres qui tenons ça de naissance.

ALBÉRIC.

Que dites-vous, Catherine... est-ce que vous êtes noble?

CATHERINE.

Et pourquoi pas?... tout comme une autre; demandez plutôt à maître Raimbaud, mon tuteur.

ALBÉRIC.

Vous, la pupille de Raimbaud, la compagne d'Alice... Eh bien! pour punir l'infidèle, pour qu'elle connaisse ce qu'elle a refusé... pour qu'elle puisse un jour avec dépit voir une de ses compagnes occuper la place qui lui était destinée... Catherine... vous avez un bon cœur, vous seule avez pris part à mes chagrins... et quoique vous me connaissiez à peine... quoique vous ne sachiez pas encore qui je suis... voulez-vous de moi pour votre mari?

CATHERINE.

Que dites-vous? comment, M. Hubert?

ALBÉRIC.

Oui ou non, il faut que je me venge d'Alice.

CATHERINE.

Vous êtes bien bon, mais on ne se décide pas ainsi, et il faut savoir avant tout... si les distances ne sont pas telles que mon tuteur veuille bien accorder son consentement.

## SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, RAIMBAUD.

RAIMBAUD.

Mon consentement! à quoi?

CATHERINE.

A ce que M. Hubert devienne mon mari.

RAIMBAUD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

CATHERINE.

Je sais bien que dans un village et à cause des mauvaises langues, il n'est pas agréable d'épouser quelqu'un qu'une autre a refusé...

RAIMBAUD.

Veux-tu te taire? es-tu folle?

ALBÉRIC, *bas à Raimbaud.*

Non, mon vieux camarade! pour des raisons que tu connaîtras, je suis obligé de me marier; demain, je l'ai promis, je dois présenter ma femme au duc de Bourgogne! mon rappel est à ce prix!... et s'il est vrai que ta pupille soit de noble extraction...

RAIMBAUD.

Je vous l'atteste... mais pas un sou vaillant, et je ne peux croire encore...

ALBÉRIC.

Eh bien! je vais te le prouver... et par ma foi de chevalier, à moins qu'elle ne renonce à moi, rien ne peut nous dégager.

ALBÉRIC.

Dame de ma pensée,
Gentille fiancée,
Reçois ici de moi
Ce gage de ma foi!
Voyant tant d'innocence,
Et surtout ces beaux yeux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux!

CATHERINE.

Deuxième couplet.

A vos lois enchaînée,
J'accepte l'hyménée
Que vous daignez m'offrir,
Pour vous faire plaisir!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Voyant tant d'innocence,
Et surtout ces beaux yeux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux!

CATHERINE.

Ah! quelle différence
Avec l'autre amoureux!
Mais... de l'obéissance,
Prenons, faute de mieux.

ALBÉRIC.

Trosième couplet.

Quoique discrète et sage,
Fillette qui s'engage
Ne saurait refuser
D'amour un seul baiser.
(*Il l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Voyant tant d'innocence,
Et surtout ces beaux yeux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux!

RAIMBAUD.

Ah! quelle différence
Avec l'autre amoureux!
Va... de l'obéissance:
Il vaut bien tes aïeux.

CATHERINE.

Ah! quelle différence
Avec l'autre amoureux!
Mais... de l'obéissance:
Prenons, faute de mieux.

RAIMBAUD.

Ah! j'en perdrai la tête... moi qui cherche à placer ma pupille... pouvais-je jamais espérer...

ALBÉRIC.

Raimbaud, du silence! c'est la seule condition que j'y mets; viens tout préparer pour mon départ! ce soir à neuf heures, ta pupille et toi viendrez me trouver à la Tourelle... au milieu du bois (*bas à Raimbaud.*); c'est là que j'ai donné ordre à ma suite de venir nous attendre.

CATHERINE.

A neuf heures, à la Tourelle...

RAIMBAUD.

Oui, morbleu! et garde-toi d'y manquer, parce que, vois-tu bien, Catherine, ou plutôt... quand je dis Catherine... c'est-à-dire, madame... Non, non, non, je ne dis rien, mais seulement prends garde de lui déplaire ou de le fâcher en rien; car il y va de notre avenir à tous deux... (*à Albéric.*) Voilà, voilà, je vous suis... je m'en vais avec vous. (*Il sort en ôtant son chapeau à Catherine, et en saluant respectueusement.*)

## SCENE XI.

CATHERINE, *puis* BERTRAND.

CATHERINE.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon tuteur... lui qui est d'or-

dinaire si calme et si tranquille; on dirait qu'il n'y est plus, et qu'il a perdu la tête. voilà M. Bertrand! comme il a l'air rêveur! M. Bertrand... M. Bertrand.

BERTRAND, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est vous, mademoiselle Catherine! pardon de ne pas vous avoir... c'est l'effet du trouble...

CATHERINE.

Et lui aussi, qu'est-ce qu'ils ont donc tous...

BERTRAND.

Il y a... il y a que mon mariage me donne des idées de toutes les couleurs. Voilà ma prétendue qui se désespère, et qui ne m'épouse que par frayeur, et ça m'en donne aussi... à cause des suites. Cet autre n'a qu'à vouloir se revenger, comme il l'a dit, ou sur elle ou sur moi...

CATHERINE.

C'est bien fait, vous voilà jaloux...

BERTRAND.

Oui, jaloux! si ce n'était que cela? Si c'était un homme comme un autre, un ami, par exemple, je ne dis pas... c'est tout naturel... ça se voit tous les jours, et on n'en meurt pas... Mais être inquiété dans son ménage par un individu pareil, avoir un rival de cette espèce-là, c'est ça qui est déshonorant... c'est là le vrai déshonneur... sans compter le danger... parce qu'enfin, je m'entends, on tient à ce qu'on a, on tient à vivre tout entier... et si ce n'était la crainte de fâcher Alice et surtout maître Raimbaud, j'aurais déjà renoncé à un mariage aussi équivoque...

CATHERINE.

Il serait possible?

BERTRAND.

Ah! mon Dieu, oui... Ce n'est pas d'aujourd'hui, mademoiselle Catherine, que j'ai eu de l'affection pour vous! ça aurait toujours empiré si le respect dû à votre naissance ne m'avait pas retenu, et puis si cette petite Alice n'était pas venue me jeter un sort... car c'en est un, que vous seule pouvez rompre...

CATHERINE.

Moi... M. Bertrand?...

BERTRAND.

Certainement... il ne tient qu'à vous que tout cela s'arrange, parce que maître Raimbaud ne peut pas m'en vouloir d'épouser une de ses pupilles, au lieu de l'autre.

CATHERINE, *avec joie.*

Que dites-vous! comment, M. Bertrand, vous voulez que je sois votre femme?...

BERTRAND.

Je vous le demande en grace... par pitié et par mesure de sûreté générale...

CATHERINE.

Eh, mon Dieu! c'est qu'il n'est plus temps...

BERTRAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

CATHERINE.

Que ce jeune homme que tantôt j'ai amené ici, ce monsieur Hubert...

BERTRAND.

Eh bien?

CATHERINE.

Eh bien... il m'a fiancée... et je dois l'épouser...

BERTRAND.

Là, encore une... il est donc enragé... Mais j'espère que votre oncle Raimbaud, qui sait ce qui en est, ne consentira pas à une union aussi périlleuse...

CATHERINE.

Au contraire... c'est qu'il y consent, c'est qu'il me l'a ordonné... et je n'ai jamais vu un trouble pareil au sien, il ne savait plus ce qu'il disait!

BERTRAND.

Et lui aussi aura eu peur des suites... Il y a des gens qui n'ont pas plus de caractère... laisser entrer dans sa famille un être qui n'a ni feu ni lieu!.. donner son nom à des louveteaux! oh!... Mais enfin, mademoiselle, achevez; quand ce beau mariage-là doit-il avoir lieu?...

CATHERINE.

Demain probablement... car ce soir, près de la Tourelle, je dois aller retrouver mon fiancé...

BERTRAND.

Qu'entends-je?... ce soir... dans le bois, près de la Tourelle... il vous y a donné rendez-vous?

CATHERINE.

Oui, sans doute... à neuf heures.

BERTRAND.

Neuf heures! juste au moment fatal, le moment... le moment où son autre caractère se developpe... et votre tuteur a pu y consentir?.. fraîche et appétissante comme vous êtes, il a pu vous exposer... il faut ne pas être homme pour souffrir une pareille idée, et je ne la souffrirai pas.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Que je puis vous sauver la vie en délivrant le pays et gagner la récompense promise... parce que, grace au ciel, voilà enfin une occasion, et je ne la laisserai pas échapper... Les arquebusiers et les forestiers sont là; ils n'attendent plus que le signal...

## SCENE XII.

LES MÊMES, ALICE, *une lampe à la main.*

ALICE, *effrayée.*

Oui... ils sont à l'entrée du bois... ils vont partir!

BERTRAND, *prenant son arquebuse.*

Où est mon arquebuse?

ALICE.

Comment... Bertrand... vous allez...

BERTRAND.

A la chasse de mon rival!...

CATHERINE.

Quoi!... ce M. Hubert?...

BERTRAND.

Oui, mam'selle, c'en est un!... et un fameux! Mais je connais ses habitudes de nuit... Nous nous mettrons à l'affût près de la Tourelle... et c'est moi qui aurai la gloire de le tuer!... la gloire, et deux cents carolus!.. c'est de l'argent de plus... et un rival de moins!... Soyez tranquille, je me charge de son affaire!.... je veux perdre la tête si je ne vous rapporte pas la sienne.

## SCENE XIII.

ALICE, CATHERINE.

ALICE.

Pauvre jeune homme! lui qui sera surpris... la nuit... à l'improviste... impossible qu'il leur échappe! Catherine, je t'en prie, cours après Bertrand, empêche-le d'aller à cette chasse.

CATHERINE.

Je ne demanderais pas mieux, je ne veux la mort de personne, au contraire, et encore moins la sienne, car il vient de me fiancer!

ALICE.

Qui donc?

CATHERINE.

Eh bien... lui... je ne sais comment l'appeler... au fait, il est encore M. Hubert! tiens, voilà son anneau.

ALICE.

L'infidèle! donne-le-moi, il ne me quittera plus, et s'il doit périr, que ce souvenir du moins me reste de lui.

CATHERINE.

Il ne périra pas... je l'espère... j'ai toujours entendu

dire que la nuit ces animaux-là avaient peur du feu... je vais dire à Jean d'allumer des fagots de sarment, aux environs de la Tourelle : la vue des flammes l'empêchera d'approcher...

ALICE.

A la bonne heure; mais va vite et ne perds pas de temps !

CATHERINE.

Sois donc tranquille, huit heures viennent à peine de sonner... et tu sais bien qu'on dit qu'il ne change qu'à neuf heures...

ALICE.

C'est égal, va toujours... si aujourd'hui, par hasard, il allait avancer...

CATHERINE.

C'est bien, j'y cours.

## SCENE XIV.

ALICE, *seule.*

Pourvu qu'elle arrive à temps ! pourvu surtout que cela suffise pour l'effrayer ! mais c'est qu'il n'a pas l'air d'un naturel peureux, et c'est là ce qui me fait trembler ; un coup d'arquebuse est sitôt parti ! Ah ! grand Dieu, le voici !

## SCENE XV.

ALBÉRIC, ALICE.

ALBÉRIC.

Eh bien ! Alice, ma vue vous effraye?

ALICE.

Oui, d'abord... dans le premier moment; (*à part.*)

mais maintenant, au contraire... j'ai une grace à vous demander.

ALBÉRIC.

Et laquelle?

ALICE.

C'est de ne pas aller ce soir dans la forêt...

ALBÉRIC.

Et pourquoi!

ALICE.

Pourquoi?... il me le demande! apprenez qu'ils sont tous partis pour la chasse... la chasse au loup...

ALBÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

ALICE.

Comment! ça ne lui fait rien... (*à part.*) il paraîtrait qu'ils ne connaissent pas leur état! il faut le sauver malgré lui. (*Elle va doucement fermer la porte à droite.*)

ALBÉRIC, *se retournant.*

Eh bien! que faites-vous?

ALICE.

C'est la seule porte qui donne sur le bois, et je l'ai fermée pour que vous ne puissiez pas sortir... vous allez rester seul ici jusqu'à demain matin; parce que, voyez-vous, voilà neuf heures, et si elles venaient à sonner pendant que je suis là avec vous... je crois que j'en mourrais de frayeur... Adieu, ne me retenez pas... (*reprenant la lampe.*) Adieu, bonne nuit; maintenant que je vous sais ici, je dormirai plus tranquille.

ALBÉRIC.

Je n'y comprends rien, et à moins que sa tête...

(Neuf heures sonnent, Alice pousse un cri et laisse tomber sa lampe; une obscurité totale règne sur le théâtre et au même moment on entend le bruit des cors de chasse et des fanfares.)

DUO.

ALICE.

Hélas! hélas!
N'approchez pas!
Monsieur le loup, ne me dévorez pas!

ALBÉRIC.

Qu'entends-je? ô ciel!... est-il possible?
Pour qui me prenez-vous?

ALICE.

Pour ce loup si terrible,
Que l'on poursuit en ce moment!

ALBÉRIC.

Qui vous l'a dit?

ALICE.

Mais c'est Bertrand,
C'est le village entier qui tremble et vous redoute!

ALBÉRIC.

Et ce matin, voilà pourquoi, sans doute,
Par vous mes vœux ont été repoussés?

ALICE.

Oh! oui vraiment!... n'est-ce pas bien assez?

ALBÉRIC, *à part.*

Moi qui voulais être aimé pour moi-même,
Je vais bien voir si c'est ainsi qu'on m'aime!
(*haut.*)
Eh bien!... le sort en est jeté,
Et sur ce funeste mystère,
Hélas! je ne puis plus me taire,
On vous a dit la vérité!

ALICE.

Ah! ciel!

ALBÉRIC.

Oui, dans mon sort funeste,
Tout change, hormis mon cœur;
Et l'amour qui me reste
Double encor mon malheur.

ALICE.

Ah! son destin funeste,
Hélas! touche mon cœur;
Et de lui, je l'atteste,
Déjà je n'ai plus peur.

ALBÉRIC, *ouvrant la porte.*

Oui, de mon sort telles sont les rigueurs,
Que je me livre à vos chasseurs!

ALICE, *l'arrêtant.*

O ciel! que dites-vous?

ALBÉRIC.

J'y cours à l'instant même,
Si je ne puis ici fléchir celle que j'aime!

ALICE.

Mais que demandez-vous?

ALBÉRIC.

Rien.. qu'un seul mot d'amour!

ALICE.

Pas à présent! demain! lorsque viendra le jour!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Mon amour, je le voi,
Dissipe son effroi;
Ce n'est plus la frayeur
Qui fait battre son cœur!

ALICE.

Oui, sa voix, malgré moi,
Dissipe mon effroi;
De trouble et de bonheur
Je sens battre mon cœur.

ALBÉRIC.

Tu m'appartiens, Alice, et ton cœur est à moi!
Que ta main soit ici le gage de ta foi!

ALICE.

La voici... Ciel! eh! mais... vraiment... je crois
Que c'est comme autrefois!

ALBÉRIC.

Je devais revenir à ma forme première
Du moment où ton cœur me serait engagé!

ALICE.

Ah! cela n'est pas vrai.

ALBÉRIC.

Mais pourquoi donc, ma chère?

ALICE.

C'est que voilà deux mois que vous seriez changé!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Mon amour, je le voi,
Dissipe son effroi ;
Ce n'est plus la frayeur
Qui fait battre son cœur.

ALICE.

Non, je n'ai plus d'effroi,
Je suis auprès de toi!
De trouble et de bonheur
Je sens battre mon cœur.

# SCENE XVI.

## ALICE, ALBÉRIC, RAIMBAUD, CATHERINE, BERTRAND, *tout le village.*

CHŒUR.

Victoire! victoire!

BERTRAND, *une tête de loup à la main.*

Ah! pour moi quelle gloire!
J'ai tué mon rival! le voici.
Grand Dieu!... c'est encor lui!
(*prenant son arquebuse.*)
Mais cette fois, du moins...

RAIMBAUD.

Que fais-tu? malheureux!
C'est le comte Albéric!

BERTRAND.

En croirai-je mes yeux!

TOUS.

Monseigneur en ces lieux?
O surprise extrême!
Monseigneur lui-même
Est parmi nous?
Pardonnez-nous!

RAIMBAUD, *à Catherine.*

C'est monseigneur dont l'auguste tendresse
Vient de te fiancer.

ALBÉRIC.

O fatale promesse!

RAIMBAUD.

Et son anneau?..

ALICE.

Le voici.

ALBÉRIC.

Quelle ivresse!
Envers lui seul je dois acquitter ma promesse.

BERTRAND.

Ah! quel excès d'amour et de vertu!
Elle a donc refusé pour moi d'être comtesse!

CATHERINE.

Oui, c'est bien vrai; mais si je l'avais su!

CHŒUR FINAL.

Fêtons leur hyménée!
Que ce moment est doux!
Chantons la destinée
De ces heureux époux.

FIN.

# LE TIMIDE,

OU

# LE NOUVEAU SÉDUCTEUR,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET XAVIER,

MUSIQUE DE M. AUBER;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 2 JUIN 1826.

PRIX : 2 FR.

**A PARIS,**

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVART ST.-MARTIN, N° 29,

VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

**1826.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| M. DE SAUVRÉ, ancien militaire, tuteur d'Ernestine. | M. HUET. |
| MADAME D'HÉRANCY, jeune veuve, sœur d'Ernestine. | Mme PONCHARD. |
| SAINT-ERNEST, colonel. | M. PONCHARD. |
| VALMONT, son cousin. | Mme LEMONNIER. |
| AMÉLIE, sœur de madame d'Hérancy. | Mlle COLON. |
| ADRIENNE, femme-de-chambre de madame d'Hérancy. | Mme BOULANGER. |

La scène se passe dans un château à trente lieues de Paris.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

# LE TIMIDE,

## OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un salon; porte au fond donnant sur des jardins, deux latérales.)

## SCENE PREMIERE.

MADAME D'HÉRANCY, ADRIENNE, AMÉLIE.

(Au lever du rideau madame d'Herancy et Amélie sont assises à gauche du théâtre et travaillent à différens ouvrages de femme; Adrienne est à droite, travaillant aussi, mais se levant de temps en temps et venant près de ses maîtresses.)

INTRODUCTION.

*TRIO.*

*Ensemble.*

MADAME D'HÉRANCY.

Des plaisirs de la campagne
Que mon cœur est enchanté!
Ici l'on n'a pour compagne
Que la douce liberté.

AMÉLIE ET ADRIENNE.

Des plaisirs de la campagne
Mon cœur n'est pas enchanté:
Moi, déjà l'ennui me gagne,
C'en est fait de ma gaîté.

MADAME D'HÉRANCY, *à Amélie qui est près d'elle.*

Achève ton récit; en travaillant j'écoute:
Ce jeune homme charmant tu le connais sans doute?

AMÉLIE.

Non, ma sœur, non vraiment, car il ne m'a parlé
Qu'une fois dans un bal... et d'un air si troublé ;
Mais depuis, au spectacle ainsi qu'aux Tuileries,
Il nous suivait toujours sans oser m'aborder ;
Son aspect est si doux, ses façons si polies !

ADRIENNE, *s'approchant.*

C'est quelque prétendu qui veut vous demander.

AMÉLIE.

Je l'aurais parié... Mais soudain, quel dommage!
Ma sœur part pour sa terre, et l'on ne voit céans
De spectacles... que dans les champs ;

MADAME D'HÉRANCY, *souriant.*

De concerts que dans le bocage ;

ADRIENNE, *montrant un livre qu'elle a dans la poche de son tablier.*

Et d'amour que dans les romans.
Ah!.. ah!..

*ENSEMBLE.*

| MADAME D'HÉRANCY. | ADRIENNE ET AMÉLIE. |
|---|---|
| Quel plaisir que la campagne! | Quel plaisir que la campagne! |
| C'est charmant, en vérité; | C'est un séjour enchanté. |
| Ici l'on n'a pour compagne | Moi, l'air du pays me gagne, |
| Que la douce liberté. | C'en est fait de ma gaîté. |

MADAME D'HÉRANCY, *à Amélie.*

Allons, rassure-toi, ma chère :
Quand nous reviendrons à Paris,
De l'inconnu qui t'a su plaire
Je prétends m'informer auprès de nos amis.

AMÉLIE, *se levant.*

Quand nous irons à Paris...

MADAME D'HÉRANCY, *de même.*

Oui, vraiment:
L'hiver prochain.

AMÉLIE.

Et le printemps commence ;
Que faire, hélas! en attendant?

ADRIENNE.

Afin de prendre patience,
Nous aurons dans ce vieux château
Les caquets et la médisance,
Et le boston et le loto...
Ah! ah!...

*ENSEMBLE.*

ADRIENNE ET AMÉLIE.

Quel plaisir que la campagne!
C'est un séjour enchanté.
Moi, l'air du pays me gagne,
C'en est fait de ma gaîté.

MADAME D'HÉRANCY.

Quel plaisir que la campagne!
C'est charmant, en vérité;
Ici l'on n'a pour compagne
Que la douce liberté.

UN VALET, *annonçant.*

M. le vicomte de Sauvré!

MADAME D'HÉRANCY.

Notre cher tuteur, qu'il soit le bienvenu.

# SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SAUVRÉ.

MADAME D'HÉRANCY, *allant au-devant de lui.*

Savez-vous, mon cher vicomte, que c'est fort aimable à vous d'arriver d'aussi bonne heure... Vous venez, sans doute, nous demander à déjeûner.

M. DE SAUVRÉ, *lui baisant la main et embrassant Ernestine sur le front.*

Oui, vraiment! après quinze jours d'absence mon premier devoir était de venir ici m'informer de la santé de mes aimables pupilles.... d'ailleurs ma terre est si proche de la vôtre que c'est une promenade, (*les regardant.*) et une promenade que je fais souvent....

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, je ne sais pas si ma sœur et moi devons vous en remercier.... ce n'est pas par plaisir que vous

venez.... c'est par devoir.... vous vous croyez obligé de nous surveiller.

M. DE SAUVRÉ.

En effet, je suis un tuteur bien sévère, bien rigide! j'ai passé ma vie à vous obéir et à vous demander des conseils.... et tout le temps que vous avez été ma pupille je puis dire que c'est moi qui ai été en tutelle! On a voulu vous marier; ce n'était pas mon avis, c'était le vôtre, et quoique ce parti me contrariât au dernier point.... je n'ai pas hasardé une objection et je vous ai répondu par mon refrain ordinaire: vous avez bien fait! Vous devenez veuve; vous désirez prendre avec vous votre jeune sœur qui était encore sous ma surveillance; je m'empresse d'y consentir, je vous cède tous mes droits, je ne m'en réserve qu'un, celui de venir vous voir de temps en temps pour vous demander vos volontés et vous apporter ma signature.... Enfin je suis un véritable tuteur de comédie, et madame m'accuse encore d'être défiant, soupçonneux et despote.

MADAME D'HÉRANCY.

Non, mon ami, je vous regarde comme le meilleur des hommes et le modèle des tuteurs, mais je dis que souvent vous êtes de mauvaise humeur, que vous nous grondez, que vous avez l'air d'un jaloux....

M. DE SAUVRÉ.

Moi jaloux?.... et de qui?.... et pourquoi?

ADRIENNE, *qui pendant toute cette scène s'est fréquemment approchée de la porte à gauche.*

Madame, Madame, j'ai entendu du bruit dans la chambre.

MADAME D'HÉRANCY.

C'est notre hôte qui s'est réveillé.

M. DE SAUVRÉ.

Qui s'est réveillé! et qui donc?.... est-ce qu'il y a un étranger dans la maison?

MADAME D'HÉRANCY.

Oui, vraiment.... mais rassurez-vous.... un jeune homme.... vingt-huit.... à vingt-neuf ans....

AMÉLIE.

Comment, ma sœur, un jeune homme!

M. DE SAUVRÉ, *vivement.*

Un jeune homme chez vous!

ADRIENNE.

C'est sans doute celui qui hier au soir....

MADAME D'HÉRANCY.

Ah! tu savais aussi?

ADRIENNE.

Nous autres nous savons toujours, mais je n'en parlais pas de peur de contrarier Madame... parce que Madame sait bien comme moi que les chaises de poste brisées.... les voyageurs égarés, c'est comme cela que commencent toutes les aventures.... du moins toutes celles que j'ai lues....

MADAME D'HÉRANCY.

Oh! dans celle-ci il n'y a pas de mystère... car on est venu à grand bruit frapper à la porte du château pour demander du secours.

AMÉLIE.

Et moi qui n'ai rien entendu!

MADAME D'HÉRANCY.

Tu es bien heureuse... Je suis descendue pour donner des ordres et offrir l'hospitalité aux voyageurs; je n'en ai trouvé qu'un : une physionomie très douce..... très timide... mais, je crois, peu d'usage du monde... car à peine a-t-il pu balbutier une phrase d'excuse ou de remercîment... Je me suis nommée; je lui ai offert une chambre, un lit, un souper... Après de grandes cérémonies, il a fini par accepter, et on l'a conduit à cet appartement, où probablement il dort encore... Voilà notre histoire!

M. DE SAUVRÉ.

A la bonne heure, au moins! Ce n'est pas ce que je

croyais... et je vous dirai encore, comme de coutume: vous avez bien fait!

MADAME D'HÉRANCY.

Vous pourriez supposer... nous qui vivons ici comme dans un ermitage... qui ne recevons personne...

ADRIENNE, *qui a regardé par la porte du fond.*

Madame.... Madame, monsieur le colonel qui entre dans la cour au grand galop.

M. DE SAUVRÉ.

Encore un... et un colonel!...

MADAME D'HÉRANCY.

Depuis quinze jours il est en garnison dans la ville voisine...

ADRIENNE.

Et comme hier Madame avait sa migraine... c'est sans doute pour savoir de ses nouvelles.

M. DE SAUVRÉ.

A merveille. Il paraît qu'il vient tous les jours... Si c'est là cette solitude dont vous me parlez...

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST.

*RÉCITATIF.*

Suivant de mes désirs la vive impatience,
Mon rapide coursier a franchi la distance,
Et près de vous j'arrive en un instant;
Moi... c'est connu... je vais toujours comme le vent!

RONDO.

Courons, courons, tel est l'adage
De la jeunesse et du plaisir;
La fortune est, dit-on, volage.
Pour la saisir il faut courir.

Pour nous dans les champs de bataille
Quand le signal a retenti,
Quand sous les feux de la mitraille
A nos yeux s'offre l'ennemi...
Entendez-vous chaque guerrier
A l'instant même s'écrier :

Courons, courons, tel est l'adage
De la valeur et du plaisir ;
La victoire est, dit-on, volage,
Pour la saisir il faut courir.

Mais la paix succède aux alarmes,
Et bientôt au sein de Paris
Mille plaisirs et mille charmes
Frappent nos regards éblouis.
Au même système fidèle,
Chacun de nous se dit gaîment :
Lorsque l'amitié nous appelle,
Lorsque la beauté nous attend,

Courons, courons, tel est l'adage
De la jeunesse et du plaisir;
On dit que l'amour est volage,
Pour le saisir il faut courir.

MADAME D'HÉRANCY.

Monsieur vient peut-être aussi déjeûner avec nous?

SAINT-ERNEST.

Mais, Madame...

MADAME D'HÉRANCY.

Je ne vous tiendrai pas compagnie, car je ne prends que mon chocolat. (*montrant M. de Sauvré.*) Mais voilà Monsieur qui vous fera les honneurs...

SAINT-ERNEST.

Je n'aurais pas osé prendre cette liberté. Je venais seulement... m'informer de votre santé... et vous rester à dîner.

M. DE SAUVRÉ.

Comment, colonel, vous qui n'osiez pas...

SAINT-ERNEST.

C'est bien différent, Monsieur, le dîner c'est sans

conséquence... c'est une affaire d'étiquette, de cérémonie... c'est un repas prié...

M. DE SAUVRÉ.

Pas toujours... à ce que je vois.

SAINT-ERNEST.

On dîne maintenant pour ses affaires, et on déjeûne pour son plaisir!... Le soir, on reçoit à sa table les personnes dont on a besoin... le matin, on y admet les gens que l'on aime.... et c'est à ce titre que j'ai déjeûné avant de partir... Je me rends justice, Mesdames, et n'ai pas encore assez d'amour-propre pour aspirer aux honneurs de la tasse de chocolat...

M. DE SAUVRÉ, *bas à madame d'Herancy.*

Quel est le nom de cet original-là?

MADAME D'HÉRANCY.

Le colonel Saint-Ernest. Vous devez le connaître ou en avoir entendu parler... C'est le neveu du général Valmont.

M. DE SAUVRÉ.

Le général Valmont!... mon plus ancien, mon meilleur ami!.. Nos guerres, nos dissensions civiles nous ont séparés pendant bien des années; mais nous nous aimions toujours... et il vous a quelquefois, peut-être, parlé du vicomte de Sauvré qui lui dut la vie dans la Vendée?

SAINT-ERNEST.

Comment, Monsieur, il ne jurait que par vous... et à votre franchise, à votre loyauté, j'aurais dû vous deviner... Monsieur de Sauvré! le tuteur de ces dames... propriétaire du château voisin... si je pouvais vous être bon à quelque chose... je vous prie de disposer de moi et de tout mon régiment!...

M. DE SAUVRÉ, *lui donnant une poignée de main.*

Ah! ça, j'espère que nous ferons une plus ample connaissance?..

SAINT-ERNEST.

Comment donc?... j'irai dès demain vous demander à dîner.

M. DE SAUVRÉ.

A dîner ! qu'est-ce que c'est que cela ? (*lui serrant la main.*) Ce sera, s'il vous plaît, à déjeûner !

SAINT-ERNEST.

Je vous entends et vous remercie.

M. DE SAUVRÉ.

Ah ! ça, mais dites-moi donc, colonel... j'ai entendu parler de vous... vous êtes un gaillard !!! Dernièrement encore, je causais avec votre oncle de vos exploits amoureux, et il m'en a tant dit que j'étais curieux de vous connaître.

MADAME D'HÉRANCY.

Comment, Monsieur serait...

M. DE SAUVRÉ.

Un séducteur... oui, Madame... séducteur par état.... et il exerce avec une supériorité qui lui fait le plus grand honneur. C'est le plus fort de Paris ! du moins en a-t-il la réputation.

SAINT-ERNEST.

Maudit homme !.. qui me perd... et impossible de lui faire comprendre...

M. DE SAUVRÉ.

Son oncle m'a raconté de lui des histoires incroyables... et des aventures qui seraient invraisemblables... même dans un roman anglais... et si je vous disais seulement...

MADAME D'HÉRANCY.

Il n'est point nécessaire, mon ami... J'ignorais la brillante réputation de Monsieur... Si nous avions su que ce fût un illustre... nous nous serions bien gardées de lui faire perdre des instans aussi précieux que les siens... dans une société qui ne peut ni comprendre ses talens, ni apprécier son mérite.

SAINT-ERNEST, *à part.*

C'est clair... me voilà congédié... (*haut.*) Je suis désolé, Madame, de ne point mériter des éloges aussi glorieux... mais, quelque flatteur, quelque utile même

que soit quelquefois le titre de conquérant et d'homme à bonnes fortunes... je ne veux point usurper plus longtemps des honneurs qui ne m'appartiennent point... je ne suis pas le héros en question...

M. DE SAUVRÉ.

Comment, Monsieur?.... je vous répète que votre oncle....

SAINT-ERNEST.

Eh! mais, mon oncle!... mon oncle a plus d'un neveu... ainsi qu'il est facile de vous le prouver... et je conviens que j'ai un cousin assez mauvais sujet... qui mérite peut-être à quelques égards la brillante réputation dont vous parlez... mais du reste, je lui rends justice... un excellent garçon... un homme charmant que, malgré ses erreurs et ses travers, je n'ai jamais pu m'empêcher d'aimer... voilà la vérité!

M. DE SAUVRÉ.

Comment? celui qui s'est battu pour la comtesse de Luzy?...

SAINT-ERNEST.

C'est mon cousin.

M. DE SAUVRÉ.

Celui qui, au bal de l'opéra, a eu cette aventure avec la femme d'un banquier?...

SAINT-ERNEST.

C'est mon cousin.

M. DE SAUVRÉ.

Oui... mais l'aventure la plus incroyable...

SAINT-ERNEST, *à part.*

Allons, il n'en finira pas!

M. DE SAUVRÉ.

Celle que je préfère... moi, parce qu'elle est un peu gaillarde....

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, mon cher vicomte, il me semble qu'en voilà bien assez... et je ne vous conçois pas... (*à sa sœur.*) Ernestine, voyez si l'on nous sert le déjeûner...

ERNESTINE.

Oui, ma sœur, j'y vais... (*à St-Ernest.*) Certainement, Monsieur, je vous plains de tout mon cœur... car vous avez là un cousin qui fait bien du tort à la famille. (*Elle sort.*)

## SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* ERNESTINE.

MADAME D'HÉRANCY.

En vérité, mon cher ami, vous oubliez qu'Ernestine était là. Vous avez aujourd'hui une fureur de conter...

M. DE SAUVRÉ.

Eh bien! maintenant que nous n'avons plus ici de demoiselles...

ADRIENNE.

Comment, Monsieur, qu'est-ce que vous dites donc là?....

M. DE SAUVRÉ.

Au fait, Adrienne... je n'y pensais plus... eh bien! mon enfant, s'il est vrai, retire-toi... Je vous disais donc que c'était dans un château...

ADRIENNE (*à madame d'Hérancy, montrant la porte à gauche.*)

Silence, la porte s'ouvre...

MADAME D'HÉRANCY.

C'est notre hôte, qui, sans doute, vient nous faire ses remercîmens.

QUINQUE.

SAINT-ERNEST, *bas à M. de Sauvré.*

Quel est cet illustre inconnu?

M. DE SAUVRÉ, *de même.*

Pour moi je ne l'ai jamais vu;
Mais je sais que la nuit dernière
Il reçut l'hospitalité.

VALMONT, *sortant de la chambre et saluant madame d'Hérancy d'un air embarrassé.*

De votre accueil plein de bonté
Permettez... que... d'un cœur... sincère...
Je... (*Levant les yeux et apercevant Saint-Ernest.*)
Tiens!.. Saint-Ernest, mon cousin!

SAINT-ERNEST, *allant à lui.*

Comment, te voilà!..

M. DE SAUVRÉ, MADAME D'HÉRANCY ET ADRIENNE.

Son cousin!

VALMONT.

Oui, vraiment, et cousin-germain!
(*Bas à Saint-Ernest.*)
Tu sais combien je suis timide,
Aux complimens je n'entends rien,
Près de ces dames sois mon guide.

SAINT-ERNEST, *de même.*

Je m'en charge... tout ira bien.

M. DE SAUVRÉ, *à Valmont.*

Du général Valmont, sans doute,
Vous êtes aussi le parent?

VALMONT, *toujours avec timidité.*

Oui... ce bon oncle...oui, vraiment!..
J'allais le voir... il a la goutte!

M. DE SAUVRÉ.

Il a donc beaucoup de neveux?

VALMONT.

Mais non, pas d'autres que nous deux;
Moi, Saint-Ernest, pas davantage.

M. DE SAUVRÉ.

J'entends; vous êtes le cousin
Dont ici Monsieur, ce matin,
Parlait avec tant d'avantage.

VALMONT, *montrant Saint-Ernest.*

Il daignait s'occuper de moi!
Ah! que de graces je lui doi!

MADAME D'HÉRANCY, *à Saint-Ernest, en montrant Valmont.*

Quoi! c'est lui-même?..

SAINT-ERNEST.

Eh oui! c'est lui!

M. DE SAUVRÉ.

C'est lui!..

MADAME D'HÉRANCY.

C'est lui!..

ADRIENNE.

C'est lui!..

TOUTES DEUX, *s'éloignant de Valmont avec effroi.*

Je frémi! je frémi!

*ENSEMBLE.*

| ADRIENNE, MAD. D'HÉRANCY. | M. DE SAUVRÉ. | VALMONT, *à Saint-Ernest.* |
|---|---|---|
| Comment! il est possible, | J'aurais fait l'impossible | Non, il est impossible |
| Voilà ce séducteur! | Pour voir ce séducteur, | D'avoir un meilleur cœur. |
| | | *(à M. de Sauvré.)* |
| Cet homme si terrible! | Cet homme si terrible! | Combien je suis sensible |
| | *(donnant une poignée de main à Valmont.)* | |
| Je tremble de frayeur.. | Ah! pour moi quel bonheur! | A cet accueil flatteur! |

SAINT-ERNEST, *les regardant tous.*

L'aventure est risible!
Voilà ce séducteur.
Cet homme si terrible:
Je ris de leur frayeur.

# SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, AMELIE.

AMÉLIE, *entrant en courant.*

Ma sœur, ma sœur, bonne nouvelle!
Et le déjeûner...

*(Elle aperçoit Valmont et s'arrête stupéfaite.)*

Ah! grands Dieux!

VALMONT, *de même.*

En croirai-je mes yeux?

MADAME D'HÉRANCY, *à Ernestine.*

Qu'avez-vous donc?

AMÉLIE, *bas à sa sœur.*

C'est lui.

VALMONT, *à part.*

C'est elle.

AMÉLIE, *à sa sœur.*

Celui dont nous parlions ici...

MADAME D'HÉRANCY.

Ce charmant jeune homme...

AMÉLIE.

C'est lui!

MADAME D'HÉRANCY.

Que tu vis dans un bal?..

AMÉLIE.

C'est lui!

MADAME D'HÉRANCY.

Et qui te plaisait tant?

AMÉLIE.

C'est lui!

M. DE SAUVRÉ, *le montrant à Saint-Ernest.*

C'est lui...

SAINT-ERNEST.

C'est lui...

MADAME D'HÉRANCY ET ERNESTINE.

C'est lui... c'est lui... je frémi.. je frémi!

ADRIENNE.

Voilà qu'il commence déjà.

*ENSEMBLE.*

| ADRIENNE, MAD. D'HÉRANCY. | M. DE SAUVRÉ. | VALMONT. *à Saint-Ernest.* |
|---|---|---|
| Comment! il est possible, | J'aurais fait l'impossible | Non, il est impossible |
| Voilà ce séducteur! | Pour voir ce séducteur, | D'avoir un meilleur cœur. |
| | | *(à M. de Sauvré.)* |
| Cet homme si terrible! | Cet homme si terrible! | Combien je suis sensible |
| | *(donnant une poignée de main à Valmont.)* | |
| Je tremble... de frayeur.. | Ah! pour moi quel bonheur! | A cet accueil flatteur! |

AMÉLIE, *bas à sa sœur.*

Oui, ma sœur... c'est ce jeune homme que j'ai vu à Paris au bal et sur qui vous deviez prendre des informations.

MADAME D'HÉRANCY.

Eh bien! elles sont toutes prises et elles sont jolies! (*haut à Valmont.*) J'ai donné des ordres, Monsieur, pour qu'on réparât promptement votre chaise de poste... et je me flatte que vous n'attendrez pas longtemps.

M. DE SAUVRÉ.

Eh! mais, rien ne presse.... et nous pouvons bien, j'espère, garder pendant quelques heures le neveu de mon ancien ami.... Moi qui avais tant d'envie de le connaître... Mais, qui, diable! se douterait en le voyant.... Allons, allons, nous causerons ensemble et vous m'en raconterez quelques-unes.... Voulez-vous, avant le déjeûner, faire une partie de billard?

VALMONT.

Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux.... c'est que je n'y joue pas.... et puis.... (*bas à Saint-Ernest.*) Je voudrais bien te parler.

SAINT-ERNEST.

C'est la chose la plus aisée.... Je vous demanderai la permission de faire dans le parc un tour de promenade, mon cousin a quelque chose à me raconter....

VALMONT, *lui faisant signe.*

Ne dis donc pas cela tout haut.

MADAME D'HÉRANCY.

Du tout, Messieurs, c'est nous qui vous laissons.... J'ai moi-même des ordres à donner.

M. DE SAUVRÉ.

D'ailleurs... à la campagne... liberté entière... pourvu qu'à onze heures, au premier coup de cloche, vous soyez dans la salle à manger.

SAINT-ERNEST.

Mon cousin sera exact.... il n'a jamais manqué un rendez-vous.

(*M. de Sauvré, madame d'Hérancy, Amélie et Adrienne sortent par la porte du fond.*)

# SCENE VI.

VALMONT, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST.

Comment, mon cher Valmont, tu as une confidence à me faire?...

VALMONT.

Sans doute... et je ne pouvais pas devant tout le monde.... Je ne connais rien de plus absurde et de plus nuisible que la timidité... c'est un métier de dupe.

SAINT-ERNEST.

Dans ce siècle-ci surtout où jamais défaut ne fut plus rare.

VALMONT.

De sorte que je suis seul de mon espèce; je suis comme un être perdu dans le monde civilisé : j'ai l'air d'un étranger qui n'entend pas la langue du pays! Les femmes se moquent de vous, les sots vous croient toujours en admiration devant leur mérite, et les gens d'esprit vous prennent pour une bête... je suis sûr qu'ici c'est déjà l'opinion qu'on a de moi.

SAINT-ERNEST.

Du tout... j'y ai mis bon ordre... Mais, ta confidence!... est-ce que tu serais amoureux?...

VALMONT.

Mais je crois bien qu'oui...

SAINT-ERNEST.

Il serait vrai!... (*à part.*) Et moi qui me reprochais déjà de l'avoir calomnié. (*haut.*) Eh bien! cousin, je suis enchanté de te savoir amoureux... (*à part.*) pour l'acquit de ma conscience.

VALMONT.

Que veux-tu? mon ami... je suis libre, garçon.... maître de ma fortune... le monde ne m'amuse pas et la solitude m'ennuie....

SAINT-ERNEST.

Il faut te marier.

VALMONT.

C'est mon seul désir. On m'avait proposé une jeune veuve dont l'âge, l'éducation, la fortune me convenaient à merveille... c'était madame d'Hérancy.

SAINT-ERNEST.

Il serait possible!... madame d'Hérancy!

VALMONT.

Elle-même... Mais, avant de lui en parler, un ami commun avait voulu nous faire trouver ensemble, et le lieu de l'entrevue était une société très nombreuse où l'on faisait de la musique et où cinquante personnes dansaient au piano, pour ne pas dire qu'on donnait un bal... Qu'est-ce que je vois? une femme charmante, entourée des jeunes gens les plus brillans... rien n'égalait sa grace, son amabilité, son esprit.... à coup sûr cela t'aurait enhardi... eh bien! moi, cela m'a déconcerté... j'hésitais encore si je me ferais présenter à elle, lorsqu'on l'a engagée à chanter... c'était bien pis... une méthode exquise, une voix délicieuse... ce fut le coup de grace... je n'aurais pas pu lui adresser la parole, tant tout cela m'imposait... et j'allais me retirer... lorsqu'on appelle au piano une jeune personne que l'on me dit être sa sœur... elle s'avance en tremblant et chante!...

SAINT-ERNEST.

J'y suis... des accens célestes!...

VALMONT.

Ah! mon ami, elle chantait faux!... mais avec tant de grace et de timidité... Elle avait tellement l'air de compatir au malheur de ceux qui l'écoutaient... qu'elle me parut charmante!.. Et sa danse donc!... elle brouillait toutes les figures...et moi à qui cela arrive si souvent, je ne pouvais m'empêcher, par la conformité de nos situations, de m'intéresser à elle... Enfin, mon ami, nous causâmes toute la soirée; j'étais heureux, j'étais à mon aise et je fus aimable pour la première fois de ma

vie... Tu sens bien que le lendemain j'étais amoureux fou. Je me disais : voilà la femme qu'il me faut... je vais me présenter chez elle, je saurai si elle m'aime, et en cas de réponse affirmative... je décline mon nom à sa famille et je la demande en mariage.

SAINT-ERNEST.

Eh! mais, tout cela était fort bien.

VALMONT.

Oui, mais il fallait l'exécuter... Si tu savais ce que c'est que de traverser le grand vestibule, de monter l'escalier... Croirais-tu qu'arrivé à la porte j'ai été dix minutes avant d'oser sonner?

SAINT ERNEST.

Dix minutes!...

VALMONT.

J'avais donc sonné et on ne venait pas m'ouvrir...

SAINT-ERNEST.

Il fallait recommencer.

VALMONT.

Ah! bien oui!.. j'étais si heureux qu'il n'y eût personne... que je suis bien vite redescendu... de peur qu'on ne se ravisât... parce que j'aimais bien mieux revenir une autre fois.

SAINT-ERNEST.

Eh bien! cette autre fois l'as-tu vue? car il n'y a pas de raison pour que ton histoire ne fasse pas douze volumes.

VALMONT.

Oui, mon ami, oui, j'y suis retourné (pas le lendemain), parce que le suisse qui m'avait vu se serait dit : ce monsieur-là vient donc tous les jours...Mais la semaine suivante je prends ma résolution... je franchis l'escalier et je sonne sur-le-champ, sans hésiter (je t'en donne ma parole d'honneur) ; seulement j'arrangeais un peu mes cheveux et m'a cravate pour gagner du temps. On ouvre, et qu'est-ce que j'apprends?... qu'il y a six jours que ces dames sont parties pour leur terre où

elles passent la belle saison... Tu penses bien que de m'y présenter de moi-même, cela ne me serait jamais entré dans l'idée. Je me rendais à la ville voisine, chez mon oncle Valmont, qui connaît un peu ces dames... espérant qu'il irait, peut-être, passer quelques soirées chez elles... et qu'il m'y mènerait.... ou bien qu'il les inviterait à dîner... ou enfin quelqu'autre moyen aussi romanesque... lorsque, hier au soir, par le plus grand des hasards, ma chaise se brise juste à la porte de ce château.

SAINT-ERNEST.

Comment, ce n'est pas un fait exprès?

VALMONT.

Du tout, mon ami. Comment peux-tu supposer?... Au contraire, quand j'ai sû chez qui j'étais je voulais m'en aller.

SAINT-ERNEST.

Pourquoi donc?

VALMONT.

Pourquoi? parce que ce serait si hardi... et puis, juge de mon embarras : comment me déclarer?... j'aurais l'air d'un intrigant...

SAINT-ERNEST.

Au contraire, ces dames seront enchantées de ton adresse, et je t'engage à continuer.

VALMONT.

Oui; mais il faudrait savoir avant tout si je suis aimé... car, enfin, si je ne l'étais pas, cela m'épargnerait une déclaration et une demande en mariage.

SAINT-ERNEST.

Je conçois; c'est une économie que tu ne serais pas fâché de faire.

VALMONT.

Justement. Et si je pouvais, sans me compromettre, parler un instant en particulier à sa sœur, madame d'Hérancy... je saurais...

SAINT-ERNEST.

Oui... j'entends... un tête-à-tête... (*à part.*) Je le crois bien... voilà huit jours que j'en cherche un sans en trouver l'occasion.

VALMONT, *regardant dans le jardin.*

Tiens, mon ami... je crois que c'est elle-même qui vient de ce côté... si je lui parlais...

SAINT-ERNEST.

Non, il vaut mieux que ce soit moi... je te dirai pourquoi... Pendant ce temps profite de tes avantages... fais la cour au tuteur, à Ernestine... et, surtout, tâche de mettre la soubrette dans tes intérêts; c'est l'essentiel.

VALMONT.

Tu crois? mon ami... eh bien! j'y vais. (*s'en allant.*) Tu parleras pour moi, n'est-ce pas?

SAINT-ERNEST.

Va-t-en donc... je commence.

(*Valmont sort.*)

## SCENE VII.

SAINT-ERNEST, MADAME D'HERANCY.

MADAME D'HÉRANCY.

Je vous avoue, colonel, que la visite de votre cousin me contrarie beaucoup, et que je m'en serais très bien passée; heureusement que dans quelques heures il nous aura quittés, et probablement pour toujours.

SAINT-ERNEST.

Pour toujours!.. c'est bien sévère; il faut que ce que vous a raconté monsieur de Sauvré vous ait bien prévenue contre lui.

MADAME D'HÉRANCY.

Prévenue... ah! vous êtes bien bon; apprenez, Monsieur, qu'il n'y a rien au monde que je déteste plus que les hommes qui lui ressemblent.

SAINT-ERNEST.

Je plains alors mon cousin, car, je ne sais pourquoi, j'ai idée qu'il vous aime sérieusement et qu'il ne cherche que l'occasion de vous le dire.

MADAME D'HÉRANCY.

Je ne lui conseille pas de le tenter, car au premier mot j'abandonnerai la place.

SAINT-ERNEST.

Eh bien! prenez-y garde, Madame, car il finira par se déclarer, je le connais, et peut-être même vous forcera-t-il à l'écouter.

MADAME D'HÉRANCY.

Par exemple, je serais curieuse de savoir comment il s'y prendra.

SAINT-ERNEST.

Je m'en vais vous le dire.

## DUO.

D'abord en voyant tant de charmes
Il sera timide et tremblant.

MADAME D'HÉRANCY, *souriant.*

Vous croyez?

SAINT-ERNEST.

Puis bannissant ses alarmes
Ses yeux vous diront tendrement :

De l'amour et de son empire
Jusqu'ici j'ai bravé les lois,
Mais je vous vois... je tremble, je soupire,
Et j'aime, hélas! pour la première fois.

Oui, Madame, voilà
Mot pour mot ce qu'il vous dira.

MADAME D'HÉRANCY.

Vous le croyez?

SAINT-ERNEST.

Oui... car voilà moi-même
Ce que je dis en vous voyant.

MADAME D'HÉRANCY.

O ciel! quelle surprise extrême!
Vous, colonel!...

SAINT-ERNEST, *baissant les yeux.*
Eh! oui, vraiment.

*ENSEMBLE.*

SAINT-ERNEST, *à part.*
Tout va bien... redoublons d'audace,
Et j'espère toucher son cœur.
O mon cousin! je te rends grace,
Sous ton nom je serai vainqueur;
Oui, par toi je serai vainqueur!

MADAME D'HÉRANCY.
Combien cet aveu m'embarrasse!
Aurais-je donc touché son cœur?
Que faire? et contre son audace
Dois-je ici m'armer de rigueur?

MADAME D'HÉRANCY, *affectant un air gai.*
Vous voulez plaisanter, je pense?

SAINT ERNEST.
Non pas, rien n'est plus sérieux;
Mais j'aurais gardé le silence,
Si je n'avais craint la présence
De ce cousin si dangereux.

MADAME D'HÉRANCY, *riant.*
C'est son arrivée en ces lieux
Qui vous a donné du courage.

SAINT-ERNEST.
De mon amour vous faut-il quelque gage?

MADAME D'HÉRANCY.
Je n'en veux qu'un.

SAINT-ERNEST.
Parlez?... Je m'y soumets.

MADAME D'HÉRANCY.
C'est de ne m'en parler jamais.

SAINT-ERNEST.
Jamais! jamais!... quelle rigueur extrême!
Mais à vous obéir je consacre mes jours!
En me taisant c'est dire, je vous aime...
Et je promets de me taire toujours!...

*ENSEMBLE.*

SAINT-ERNEST.
Tout va bien... redoublons d'audace,
Je commence à toucher son cœur!
O mon cousin! je te rends grace,
Je vais te devoir le bonheur.

MADAME D'HÉRANCY.
Combien cet aveu m'embarrasse!
Je n'ose interroger mon cœur.
Que faire? et contre son audace
Dois-je ici m'armer de rigueur?

# SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ERNESTINE, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Ah! Madame, je vous le déclare bien... Dieux! quel mauvais sujet! et pourquoi faut-il qu'il soit entré ici?

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? et qu'a-t-il fait?

ADRIENNE.

Rien, Madame.

ERNESTINE.

Oh! rien... rien du tout, ma sœur!

MADAME D'HÉRANCY.

Mais alors, que vous a-t-il dit?

ADRIENNE.

Oh! il n'a rien dit; mais, pendant le déjeûner, il regardait mademoiselle d'un air...

ERNESTINE.

Oui, il baissait les yeux, et puis il rougissait; et puis, ma sœur, je ne peux pas vous dire... mais enfin, voilà que ça commence!... Si bien que j'en étais toute émue et toute tremblante.

ADRIENNE.

Et lui aussi... Et ce trouble qu'il affectait, ce verre qu'il a renversé, cette assiette qu'il a cassée... tout cela annonce une fameuse habitude...

SAINT-ERNEST.

Il est certain qu'il a des intentions; mais je vous en avais prévenues, ainsi c'est à vous de vous en défier.

ADRIENNE.

Ah! Monsieur, que nous sommes heureuses de vous avoir!

SAINT-ERNEST.

Sans doute, parce que, moi, je connais toutes ses

ruses, et je pourrai les déjouer, pourvu que nous nous entendions bien, et que nous soyons toujours d'accord. Ainsi, Madame, s'il se permettait un mot d'amour, je vous prie de m'en prévenir, de même que vous, Ernestine!... Sans faire de bruit, d'éclat, il faudrait me dire tout cela en particulier. Vous sentez bien qu'avec une jeune personne sans expérience, il jouera la crainte, l'embarras. Avec toi, Adrienne, il s'y prendra autrement : ce seront des manières plus gaies, plus cavalières...; oh! il te traitera sans façons, tu peux en être sûre. (*lui prenant le menton.*) Bonjour, mon ange; tu es gentille à croquer. (*à Madame d'Hérancy.*) Avec vous, Madame, c'est tout ce que la galanterie aura de plus tendre et de plus soumis; c'est un regard passionné qu'il vous adressera avec timidité, c'est une main charmante qu'il portera respectueusement à ses lèvres. (*Il lui baise la main.*)

MADAME D'HÉRANCY.

Eh bien! que faites-vous?

SAINT-ERNEST.

Je vous mets en garde, et je vous avertis du danger.

ADRIENNE, *qui a regardé vers le fond.*

C'est lui... je l'entends. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

MADAME D'HÉRANCY ET AMÉLIE, *s'enfuyant par la porte à droite.*

Ah, mon Dieu! je ne veux pas le voir.

SAINT-ERNEST, *les suivant et regardant venir Valmont.*

A merveille!... voilà une terreur, et surtout une confiance bien placée. (*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

VALMONT, *seul, entrant par le fond.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous?.. sortir ainsi de table l'un après l'autre, et me laisser tête-à-tête avec ce monsieur de Sauvré, qui, depuis une heure, me tient des discours auxquels je ne puis rien comprendre.. et impossible de trouver une seule phrase pour lui dire qu'il m'ennuyait... Et ce Saint-Ernest, qui, pendant ce temps, me laisse tout seul, qui n'arrive pas à mon secours; ce n'est pas d'un bon parent. Qui vient là?... c'est la soubrette que mon cousin m'a recommandé de mettre dans mes intérêts... J'ai envie d'essayer; d'autant plus qu'une femme de chambre... cela me paraît moins effrayant.

(*Il remonte le théâtre; Adrienne sort doucement de la porte à gauche et traverse le théâtre.*)

## SCENE X.

VALMONT, *dans le fond*, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Il n'y est plus; je peux aller rejoindre ces dames. Ah! mon Dieu! le voilà encore.

VALMONT, *qui a redescendu le théâtre et qui se trouve en scène avec elle.*

Mademoiselle... n'est-ce pas mademoiselle Adrienne qu'on vous appelle?

ADRIENNE.

Oui, Monsieur!...

VALMONT.

Je vous demande pardon de vous retenir un instant.

ADRIENNE.

Il m'arrête!... Et me trouver ainsi avec lui. (*regardant autour d'elle.*) Eh bien! qu'est-ce que vous voulez?

## DUO.

VALMONT, *d'un air timide.*
Je veux...

ADRIENNE, *brusquement.*
Eh bien!

VALMONT, *de même.*
Vous dire...

ADRIENNE, *de même.*
Quoi?

VALMONT, *de même.*
Que je...

ADRIENNE, *de même.*
Après?

VALMONT.
Venais...

ADRIENNE.
Pourquoi?

VALMONT.
Ah! je n'achèverai jamais,
Si vous prenez cet air terrible!
On m'avait dit, et je croyais
Que vous seriez assez sensible...

ADRIENNE, *d'un air de fierté.*
Assez sensible!... on le prétend!

VALMONT.
Non, je voulais dire assez bonne!..

ADRIENNE.
D'un pareil soupçon je m'étonne!
Ah! vous croyez que je suis bonne!

VALMONT.
Non... je ne le crois plus, vraiment!
Mais je demande.

ADRIENNE.
Je le sais.

VALMONT.

Que vous daigniez...

ADRIENNE.

C'en est assez.

VALMONT.

Je me flattais...

ADRIENNE.

Vous aviez tort.

VALMONT.

Ne puis-je donc...

ADRIENNE.

C'est par trop fort!

VALMONT.

Entendez-moi...

ADRIENNE.

J'entends fort bien!

VALMONT.

Puis-je espérer?

ADRIENNE.

N'espérez rien!

VALMONT.

Souffrez...

ADRIENNE.

Non pas.

VALMONT.

Mais permettez...

ADRIENNE, *avec fierté.*

Jamais!...

VALMONT.

Ah j'y renonce désormais!

*ENSEMBLE.*

VALMONT.

C'est vraiment trop pénible;
Pourquoi ce bruit terrible?
De grace, apaisez-vous!
D'ou vient votre courroux?

ADRIENNE.

Ah! c'est vraiment terrible,
Mais je suis insensible!
Il n'aura rien de nous!
Je brave son courroux.

VALMONT.

Il n'est donc avec ces gens-là
Qu'un moyen de se faire entendre!

*(lui donnant une bourse).*

Tenez... j'espère que cela
Saura mieux me faire comprendre.

ADRIENNE, *avec dignité.*

Monsieur, pour qui me prenez-vous?

VALMONT.

Dieu! voilà qu'elle recommence.

ADRIENNE.

Monsieur, redoutez mon courroux!

VALMONT.

Est-ce donc une grande offense?
C'est aussi par trop de façons;
Allons, accepte!... et finissons!

ADRIENNE.

C'en est trop; je quitte la place,
La vertu m'en fait un devoir,
Et ma maîtresse va savoir...

VALMONT, *la retenant.*

Mais écoutez-moi donc, de grace.

ADRIENNE, *effrayée.*

Eh quoi! vous arrêtez mes pas!

VALMONT.

Ecoute-moi!

ADRIENNE.

Je ne veux pas.

(*voulant sortir*).

Elle saura...

VALMONT.

Tu n'iras pas!

ADRIENNE.

De ce pas à l'instant j'y cours.

VALMONT, *lui serrant fortement la main.*

Tu n'iras pas!

ADRIENNE, *saisissant de son autre main la sonnette qui est sur la table.*

Au secours! au secours!

VALMONT, *lui imposant silence.*

Mais tais-toi donc!

ADRIENNE, *criant et sonnant plus fort.*

Au secours! au secours!

*ENSEMBLE.*

| VALMONT. | ADRIENNE, *sonnant toujours.* |
| --- | --- |
| Ah c'est par trop pénible. | Grands Dieux ! quel homme horrible, |
| Dieux ! quel vacarme horrible ! | Quelle scène terrible ! |
| Et d'où vient ce courroux ? | Au secours !... venez tous... |
| De grace, taisez-vous ! | Ou bien c'est fait de nous. |

# SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SAUVRÉ.

M. DE SAUVRÉ, *la serviette à la boutonnière.*

Eh bien ! Eh bien !... qu'est-ce que c'est donc ?... je n'en ai pas achevé mon café.

ADRIENNE.

C'est Monsieur... qui tout à l'heure si vous n'étiez pas arrivé...

M. DE SAUVRÉ.

Eh bien !.... c'est bien la peine de crier si haut !.... qu'est-ce que c'est donc, Adrienne, que des enfantillages comme ceux-là ? et quand, par hasard, Valmont s'aviserait de t'en conter...

ADRIENNE.

Ah bien oui !... si ce n'était que cela !

M. DE SAUVRÉ.

Eh bien ! quand il aurait voulu t'embrasser...

VALMONT, *vivement.*

Mais, du tout, Monsieur ; comment, vous pourriez croire....

M. DE SAUVRÉ.

Ah ! vous, ne parlez pas !... je sais que vous êtes un gaillard..., c'est connu.

VALMONT.

Mais, Monsieur...

M. DE SAUVRÉ.

C'est plus fort que vous..., ainsi ce n'est pas de votre

faute... ; mais c'est à elle que j'en veux..., parce qu'elle m'a fait une frayeur... et qu'après déjeûner c'est dangereux. (*à Adrienne.*) Allons, va retrouver ta maîtresse, et que ça ne t'arrive plus... qu'est-ce que c'est donc que de s'habituer à crier comme cela?

## SCENE XII.

M. DE SAUVRÉ, VALMONT.

VALMONT, *à part.*

Je crois qu'elle a perdu la tête!... mais le tuteur m'a l'air d'un galant homme; si je m'adressais à lui, si je lui demandais comment il faut m'y prendre pour me déclarer...... (*haut.*) Je suis désolé, Monsieur, de cette aventure; mais je puis vous attester....

M. DE SAUVRÉ.

Allons, allons... il faut que jeunesse se passe... avec Adrienne, d'ailleurs, c'est sans conséquence, et il n'y a pas grand mal... mais il y a ici une autre personne qui m'intéresse plus vivement... c'est madame d'Hérancy... promettez-moi de ne pas lui faire la cour et je serai tranquille.

VALMONT.

Comment, Monsieur?

M. DE SAUVRÉ.

Oui; cela vous étonne... c'est la vérité, et, malgré mon âge, je crois vraiment que j'en suis amoureux.... je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à elle, mais je vous le dis à vous, parce que vous êtes expert..., et que j'ai besoin, dans cette occasion, de vos conseils et de votre expérience.

VALMONT, *à part.*

Parbleu! si c'est à moi qu'il s'adresse!...

M. DE SAUVRÉ.

Depuis long-temps je veux me déclarer de vive voix,

mais dès qu'elle me regarde cela me trouble et me déconcerte.

VALMONT.

Oui, on ne sait plus où l'on en est, on perd la tête, et on finit par dire des bêtises.

M. DE SAUVRÉ.

Précisément... Dieu! comme il connaît tout cela.... Alors j'ai résolu de lui écrire... et puisque vous êtes ici... je vous demanderai un service... qui vous coûtera bien peu... c'est de revoir ma lettre et de la corriger.

VALMONT.

Moi?

M. DE SAUVRÉ.

Oui... Je sais qu'il y a là-dessus des règles certaines, des principes connus!... Vous m'ajouterez seulement quelques mots, quelques effets de sentimens; parce que, pour le premier billet doux que je me permets, je ne suis pas fâché qu'il soit écrit à la mode... Allons donc, vous faites le modeste. Attendez-moi ici, je reviens dans l'instant. (*Il sort par la porte à droite.*)

## SCENE XIII.

VALMONT, *seul.*

Il n'y a pas de doute, c'est une conspiration; ces gens-là ont tous juré de me faire perdre patience; mais puisqu'il parle de déclaration, c'est une bonne idée qu'il m'a donnée là; je m'en vais, pour en finir, en faire une moi-même à la jeune personne... Oui, morbleu!... (*s'arrêtant.*) Le difficile... est de trouver du courage, et surtout la première phrase... car... jusqu'à présent... dans le peu de fois que j'ai essayées, je n'ai jamais pu en venir à bout.

5

COUPLETS.

Auprès d'une femme jolie
Si je veux peindre mes tourmens,
Je parle d'abord de la pluie,
Oui, de la pluie et du beau temps.
Qu'il est terrible
Pour un cœur
D'être sensible
Et d'avoir peur!

*Deuxième.*

Ensuite quand je veux lui dire
Le mal que ses beaux yeux me font,
Je balbutie et je soupire,
Puis je regarde le plafond.
Qu'il est terrible
Pour un cœur
D'être sensible
Et d'avoir peur!

Ah! mon Dieu!... qui vient là?... C'est elle!... Non, grace au ciel!.. c'est madame d'Hérancy... Il vaut mieux m'adresser à elle... c'est bien plus aisé à la troisième personne... Je vais tout uniment lui demander la main de sa sœur, et je saurai à quoi m'en tenir. (*s'enhardissant.*) C'est céla... une déclaration les yeux fermés.

## SCENE XIV.

VALMONT, MADAME D'HÉRANCY.

MADAME D'HÉRANCY.

On vient de m'apprendre, Monsieur, que votre chaise de poste était raccommodée.

VALMONT.

Comment, c'est fini? (*à part.*) Ah! mon Dieu! je ne pensais pas à cela.

MADAME D'HÉRANCY.

Je craindrais d'abuser de votre complaisance en vous retenant davantage. Vos momens sont précieux... et vous méditez sans doute d'autres conquêtes plus importantes que celle d'Adrienne.

VALMONT.

Comment, Madame, elle vous a dit...

MADAME D'HÉRANCY.

Ah! elle m'a tout raconté... la déclaration... l'or... les menaces... enfin, les grands moyens; et il me semble, s'il m'est permis de donner mon avis, que vous les prodiguez un peu.

VALMONT.

Quoi! Madame, vous pourriez croire que c'est sérieusement?...

MADAME D'HÉRANCY.

Du tout, Monsieur, je n'en crois pas un mot: vous vouliez rire, et voilà tout.

VALMONT.

Mais non... je vous atteste que je n'avais pas la moindre intention; et la preuve, c'est que je désirais vous voir et vous parler... parce que j'aurais une confidence à vous faire.

MADAME D'HÉRANCY, *riant.*

Une confidence? à moi?

VALMONT.

Oui; c'est un secret que j'étais fort embarrassé de vous dire... et dont, je suis bien sûr... vous ne vous doutez pas.

MADAME D'HÉRANCY, *le regardant en riant.*

C'est ce qui vous trompe... et j'ai deviné d'avance ce que vous alliez me dire.

VALMONT.

Comment!... Il serait possible?...

MADAME D'HÉRANCY, *toujours le raillant.*

Oui, sans doute... il n'y a pas moyen de s'y mé-

prendre... cet air ému, agité... ce trouble de rigueur!... Vous allez me dire que vous êtes amoureux?

VALMONT, *se jetant vivement à ses pieds.*

Oui, Madame, c'est la vérité! je n'osais pas vous l'avouer; mais enfin, puisque vous daignez m'encourager...

## SCENE XV.

MADAME D'HÉRANCY, VALMONT, *toujours à ses genoux*, M. DE SAUVRÉ.

M. DE SAUVRÉ, *sortant du cabinet, sa lettre à la main, et apercevant Valmont.*

Eh bien! qu'est-ce que je vois donc là?

MADAME D'HÉRANCY.

M. de Valmont... qui me fait une déclaration!

M. DE SAUVRÉ.

Il serait vrai?... Pendant qu'il m'en faisait composer une dans la chambre à côté!

MADAME D'HÉRANCY.

Comment! Monsieur fait aussi des élèves? C'est admirable!

M. DE SAUVRÉ, *à Valmont, qui veut parler.*

Fi, Monsieur! je vois que rien n'est sacré pour vous, pas même votre parole; car vous m'aviez juré de respecter Madame.

VALMONT.

Mais, un instant, Monsieur, et daignez m'entendre: vous croyez que j'étais là à faire une déclaration?...

M. DE SAUVRÉ.

Il me semble que cela en avait tous les caractères.

VALMONT.

Eh bien! vous êtes dans l'erreur, et ce n'était qu'une déclaration indirecte.

M. DE SAUVRÉ.

Indirecte !... qu'est-ce que cela veut dire?

VALMONT.

Cela veut dire que ce n'était pas à Madame qu'elle était adressée; et, si j'étais à ses genoux, c'était pour la supplier de parler pour moi auprès de sa sœur.

MADAME D'HÉRANCY.

J'avoue que je ne m'attendais pas à celui-là !

M. DE SAUVRÉ.

Ni moi non plus; et, quelqu'éloge qu'on m'eût fait de vos talens, je ne vous aurais jamais supposé tant de ressource et tant de présence d'esprit.

VALMONT.

Comment, Monsieur, vous ne me croyez pas?

M. DE SAUVRÉ.

A d'autres, Monsieur, je ne m'y laisse pas reprendre deux fois.

VALMONT.

Mais je vous répète que je ne suis venu ici que pour Amélie, que je l'aime, que je l'adore!

MADAME D'HÉRANCY.

Eh! mais, sans doute, ce ne peut être autrement : c'est ce que vous disiez à Adrienne; c'est ce que vous me disiez à moi-même.

M. DE SAUVRÉ.

Enfin, Monsieur, calculez... depuis une heure trois femmes à la fois !... Il est vrai qu'il n'y en a pas d'autres dans le château.

VALMONT.

Quoi! je ne pourrai pas vous convaincre; je ne sais pas, dans mon désespoir, de quoi je ne serais pas capable!

MADAME D'HÉRANCY.

Je m'y attendais... quelques scènes de pistolets!

VALMONT.

Eh! non, Madame; mais vous croirez du moins à la

parole d'un homme d'honneur... et quand je vous atteste que je n'aime et que je n'ai jamais aimé qu'Amélie, votre pupille...

M. DE SAUVRÉ.

Parbleu! c'est trop fort! et je veux me donner le plaisir de le convaincre. (*apercevant Amélie.*)

## SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, AMELIE, ADRIENNE.

M. DE SAUVRÉ, *bas à Valmont.*

Puisque vous l'aimez, Monsieur, puisque vous l'adorez, vous allez avoir la bonté de lui faire votre déclaration. ici, à l'instant même, (*on la voit.*) car elle vient de ce côté.

### QUINTETTE.

VALMONT, *à part.*

Quel bonheur et quel embarras!
(*à Sauvré.*)
Quoi! vous permettez?

M. DE SAUVRÉ.

Oui, vous dis-je!
S'il le faut même... je l'exige!
(*à Adrienne et à Amélie.*)
Approchez-vous.

AMÉLIE.

Que me veut-on? hélas!

M. DE SAUVRÉ, *à madame d'Hérancy.*

Voyez déjà son trouble extrême.

VALMONT, *à M. de Sauvré.*

Comment, il faut à l'instant même...

M. DE SAUVRÉ.

Oui devant nous et sur-le-champ.

VALMONT, *à part.*

Se déclarer à l'improviste!
Je n'en répondrais pas même en me préparant.

M. DE SAUVRÉ.

Allons, Monsieur, allons, j'insiste

AMÉLIE ET ADRIENNE.

Qu'a-t-il donc? comme il est tremblant!

VALMONT, *s'approchant d'Amélie.*

Certainement... Mademoiselle...
La circonstance ou je me voi
Est étrange... autant que nouvelle,
Car on semble... exiger de moi
Ce que d'abord. . et de moi-même...

M. DE SAUVRÉ, *bas à Valmont.*

Du positif...

VALMONT.

Ce que d'abord,
Et comme une faveur extrême,
J'aurais imploré... de moi-même,
Oui... de moi-même... et sans effort...
*(il s'arrête et ne peut continuer.)*

*ENSEMBLE.*

| VALMONT. | M. DE SAUVRÉ, MAD. D'HÉRANCY. | ADRIENNE ET AMÉLIE. |
|---|---|---|
| Ah! c'est vraiment trop difficile, | Il se trouble, il reste immobile, | Il se trouble, il reste immobile, |
| Rien n'égale mon embarras; | Voyez d'ici son embarras: | D'où provient donc son embarras? |
| J'ai beau faire, c'est inutile, | Oui, cette épreuve est inutile, | Mais est-ce donc si difficile? |
| Décidément je ne peux pas. | Décidément il ne veut pas. | Décidément il n'ose pas. |

M. DE SAUVRÉ, *à Valmont.*

Eh quoi! vous gardez le silence?

VALMONT, *à Amélie.*

Eh bien! si vous daignez d'avance
M'approuver, et si l'espérance...

M. DE SAUVRÉ, *bas à Valmont.*

Entendez-vous... du positif!

VALMONT, *de même.*

J'entends bien.
*(à Amélie.)*
Et si l'espérance
De voir approuver le motif,
C'est-à-dire... ou plutôt... non pas que je balance...

Mais vous-même devez bien voir...
Que la crainte... et l'espoir.

*ENSEMBLE.*

| VALMONT. | M. DE SAUVRÉ, MAD. D'HÉRANCY. | ADRIENNE ET AMÉLIE. |
|---|---|---|
| Ah! c'est vraiment trop difficile, | Il hésite... il reste immobile, | Il se trouble, il reste immobile, |
| Rien n'égale mon embarras; | Voyez d'ici son embarras: | D'où provient donc son embarras? |
| J'ai beau faire, c'est inutile, | Oui, cette épreuve est inutile, | Mais est-ce donc si difficile? |
| Décidément... je ne peux pas. | Décidément il ne veut pas. | Décidément il n'ose pas. |

M. DE SAUVRÉ, *prenant Valmont par la main et l'emmenant au bord du théâtre.*

J'en suis fâché, Monsieur. mais après l'outrage que vous venez de faire à la famille, vous allez avoir la bonté de vous battre avec moi ou de l'épouser.

VALMONT, *avec joie.*

Comment, Monsieur, vous voulez...

M. DE SAUVRÉ.

Oui, Monsieur, vous l'épouserez.

VALMONT. *vivement.*

Eh! Monsieur, voilà tout ce que je demande... c'est là mon seul espoir, mon seul vœu... (*apercevant Saint-Ernest qui se tient au fond du théâtre.*) et voici mon cousin qui va vous l'attester... Viens donc, mon ami. parle pour moi et dis à ces dames que je veux épouser Mademoiselle... positivement!

MADAME D'HÉRANCY.

Ah! vous le voulez enfin!

VALMONT.

Oui, Madame!

MADAME D'HÉRANCY.

Cela est fâcheux: car c'est moi, maintenant, qui ne le veux plus.

VALMONT

Allons, encore un obstacle; il est dit que nous n'en sortirons pas. Mais au moins, Madame, on ne refuse pas les gens sans leur donner des raisons.

MADAME D'HÉRANCY.

La raison est que je dois veiller au bonheur de ma

sœur, et je ne permettrai jamais qu'elle épouse un séducteur et un mauvais sujet.

VALMONT.

Moi, un mauvais sujet! vous n'avez donc pas été aux informations; or je vous demanderai qui a pu vous dire...

M. DE SAUVRÉ.

Une personne dont vous ne récuserez point le témoignage.

MADAME D'HÉRANCY, *montrant Saint-Ernest.*

Votre cousin lui-même.

VALMONT, *douloureusement en se tournant vers Saint-Ernest.*

Et toi aussi, mon cousin? oh! bien, alors si on est trahi par ses parens...

SAINT-ERNEST.

Que veux-tu? mon ami: lorsque dans une famille quelqu'un a une bonne réputation tout le monde s'en empare, et je voulais spéculer sur la tienne, mais jamais aux dépens de ton bonheur, et puisque les qualités sont connues, puisqu'il faut avouer la vérité...

MADAME D'HÉRANCY, *à Saint-Ernest.*

Comment, Monsieur, ce mauvais sujet?

VALMONT.

C'est lui, Madame.

MADAME D'HÉRANCY.

Celui qui s'est battu pour la comtesse de Luzy?

VALMONT.

C'est lui, Madame.

MADAME D'HÉRANCY.

Cette aventure au bal de l'Opéra?

VALMONT.

C'est lui, c'est toujours lui.

MADAME D'HÉRANCY.

Et ici même vous me trompiez encore?

SAINT-ERNEST.

Pour la dernière fois; car depuis le jour où je vous ai vue je suis aussi sage, aussi timide, je dirais même aussi gauche que mon cousin... Et quand je reviens à la vertu, quand je reviens à vous, vous ne voudrez pas me décourager, vous vous laisserez fléchir; nous vous en prions tous. (*montrant M. de Sauvré.*) Et voilà Monsieur, qui est un ami de mon oncle, un ami de la famille, qui daigne aussi s'intéresser à moi.

M. DE SAUVRÉ.

Du tout, Monsieur, (*montrant la lettre.*) car j'ai aussi des prétentions. et tout ce que je peux faire est de garder la neutralité... que Madame décide elle-même.

MADAME D'HÉRANCY.

Mon ami..., mon cher tuteur.., j'ai besoin de toute votre amitié..., de toute votre raison... car je crains bien de faire une folie.

M. DE SAUVRÉ, *remettant la lettre dans sa poche.*

Une folie! c'est fini! (*à Saint-Ernest.*) C'est vous qu'on préfère!

MADAME D'HÉRANCY, *à M. de Sauvré.*

Vous allez me blâmer et m'en vouloir peut-être?

M. DE SAUVRÉ.

Non, non!... c'était moi qui étais un insensé; et dès que j'aurai eu le temps et l'esprit de réfléchir, je vous dirai encore comme à mon ordinaire: Vous avez bien fait! (*montrant Saint-Ernest.*) Quant à lui, qu'il vous rende heureuse, et je sens que j'aurai aussi le courage de lui pardonner.

SAINT-ERNEST.

Oh! je vous le jure! une fois marié, je ne m'occuperai plus d'aucune autre femme que de la mienne! plus

d'amour; plus de galanterie, pas la moindre petite déclaration!

VALMONT.

C'est comme moi!.. voilà la dernière... (*s'essuyant le front.*) cela donne trop de peine!

CHŒUR.

Oui, que l'amour nous guide,
Qu'il charme notre cœur,
L'amant le plus timide
Bientôt n'aura plus peur.

FIN.

# PIECES NOUVELLES

## QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

C'est demain le Treize, vaudeville en un acte, par MM. *Arago* et *Desvergers*. 1 50

Le Tambour et la Musette, vaudeville par MM. *Jouslin de la Salle* et *Ernest*. 1 50

Le Corrégidor, mélodrame en trois actes, par MM. *Antony* et *Léopold*. 1 50

La Vieille, opéra-comique en un acte, par MM. *Scribe* et *G. Delavigne*. 2

Marguerite d'Anjou, opéra en trois actes, par M. *Sauvage*. 2

La Bégueule, vaudeville-féerie en deux actes, par MM. *Merle*, *Brazier* et *Carmouche*. 1 50

La petite Maison, comédie en trois actes, par M. *Mélesville*. 3

La Dame Blanche, opéra-comique en trois actes, par M. *Scribe*, troisième édition. 2 50

Le Maçon, opéra-comique en trois actes, par MM. *Scribe* et *G. Delavigne*, deuxième édition. 2 50

Les Prisonniers de Guerre, mélodrame en trois actes, par MM. *Antony et Léopold*. 1 50

Les Acteurs à l'Auberge, vaudeville en un acte, par MM. *Francis* et *Jouslin de la Salle*. 1 25

Cagliostro, mélodrame en trois actes, par MM. *Antony* et *Léopold*, deuxième édition. 1 50

L'école du Scandale, comédie en trois actes, par MM. *Jouslin de la Salle* et *Crosnier*. 1 50

Le Juif, vaudeville en deux actes, par M. *Désaugiers*, deuxième édition. 1 50

Le Manuel des Coulisses, ou le Guide de l'Amateur, vol. in-18, contenant les mots usités au théâtre. 1 50

L'Anonyme, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Dupeuty*, *Villeneuve* et *Jouslin de la Salle*. 1 80

Le Monstre et le Magicien, mélodrame en trois actes, par MM. *Merle* et *Antony*. 1 50

---

On trouve également chez le même libraire un assortiment complet de pièces de théâtre anciennes et nouvelles.

# LE FOU DE PÊRONNE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. EUG. SCRIBE ET H. DUPIN;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 JANVIER 1819.

NOUVELLE ÉDITION.

PRIX : 1 FR. 50 C.



**A PARIS,**

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. PAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVART ST.-MARTIN, N° 29,

VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1826.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| JACOTIN, négociant. | M. Philippe. |
| GERCOURT, receveur-général. | M. Édouard. |
| ESTELLE, sa nièce. | Mlle Clara. |
| ERNEST, capitaine de cavalerie. | M. Gontier. |
| DURAND, aubergiste. | M. Fontenay. |
| Madame DURAND, sa femme. | Mlle Rivière. |
| LA DOUCEUR, brigadier. | M. Laporte fils. |
| Choeur de Parens. | |

La scène se passe dans l'auberge de M. Durand, à Péronne

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

# LE FOU DE PÉRONNE,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURAND, MADAME DURAND, *écrivant à une table*, JACOTIN, *poudré et en robe de chambre, frappant à la porte, à gauche.*

JACOTIN.

Je suis à vous, madame Durand; nous allons régler le menu. (*Frappant.*) Le cher oncle est-il levé? Peut-on présenter ses respects au cher oncle?

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GERCOURT, *en robe de chambre.*

Tout à l'heure, mon cher Jacotin... Voilà bien l'impatience d'un nouveau marié... J'achève ma toilette et je suis à vous. (*Il referme la porte.*)

MADAME DURAND.

Ah! Monsieur venait toucher la dot.

DURAND.

Cent mille francs, ça en vaut la peine.

JACOTIN.

Certainement je ne regarde pas à cela, et Barnabé-Guillaume Jacotin, qui a déjà fondu une partie de ses capitaux dans une foule de fournitures plus avantageuses les unes que les autres, est, Dieu merci, un assez bon parti pour n'avoir qu'à choisir et jeter le mouchoir; mais, voyez-vous, une jolie femme et une jolie dot ne font jamais de tort à une maison de commerce quelque solidement établie qu'elle soit du reste... A propos, a-t-on envoyé mes billets de faire part?

DURAND.

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Soyez tranquille; à leurs adresses
Ce matin on les a portés;
Les oncles, les cousins, les nièces,
Monsieur, ils sont tous invités.
Plusieurs d'entr'eux avec tristesse
Ont prév'nu qu'ils ne pourraient pas
Assister peut-être à la messe,
Mais ils viendront tous au repas.

JACOTIN.

Diable! au repas... Et ils viendront beaucoup?

DURAND.

D'abord, trente cousins et cousines du côté de votre femme.

JACOTIN.

Ça n'en finit pas les familles de province... Ah ça! et les voitures?

DURAND.

On en a commandé douze.

JACOTIN.

Six, c'est assez... en se serrant un peu, huit dans chaque, cela pourra tenir.

DURAND.

Et ça fera au débarqué un coup d'œil superbe.

JACOTIN,

C'est cela : des bouquets aux cochers, des gants blancs à tout le monde, la pièce d'or pour le cierge; du luxe, de l'éclat, de l'économie, il n'y a que cela pour réussir. Par exemple, au retour je ne sais pas ce que nous ferons faire à tout ce monde-là.

MADAME DURAND.

Si Monsieur avait voulu donner un petit bal.

JACOTIN.

Fi donc! est-ce qu'on danse à présent? passe pour jouer l'écarté, à la bonne heure.

Air : A soixante ans.

On vient danser, on vous offre une carte.
Et vous perdez au son du galoubet;
Enfin il faut bien que l'on parte :
On rentre au bal sans argent au gousset.
Oui, le bon ton qui maintenant existe
A ses plaisirs ainsi que ses dangers.

Le bal peut-être en est un peu plus triste,
Mais les danseurs en sont bien plus légers.

(*On entend un prélude de guitare.*)

MADAME DURAND.

Silence! écoutez donc.

DURAND.

C'est lui.

MADAME DURAND.

Ah! mon Dieu! voilà qu'il s'éloigne; j'ai cru qu'il allait entrer.

JACOTIN.

Qui donc?

MADAME DURAND.

Le fou de Péronne, un original qui s'arrête quelquefois dans cette auberge; hier au soir encore, avant votre arrivée. C'est bien l'homme le plus amusant... Imaginez-vous qu'il a la manie des mariages?

JACOTIN.

Est-ce qu'il tiendrait une agence?

MADAME DURAND.

Non pas; c'est bien autre chose.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Soudain v'là son bon sens parti :
Dès qu'une femme à lui se montre,
Il se croit toujours le mari
De la dernière qu'il rencontre.
Il est à la noce en tous temps,
Tous les jours s'marie à sa guise.

DURAND.

Et n'a pas comme tant de gens
De lendemain qui le dégrise.

MADAME DURAND.

Au point que dernièrement il s'était imaginé qu'il était monsieur Durand; et qu'il voulait... non, vrai comme je vous le dis; et Monsieur qui avait la bonhomie de se fâcher; car il est jaloux, oh! jaloux comme un tigre.

DURAND.

Oh! ce n'est rien encore.

MADAME DURAND.

L'autre jour il rencontre une noce qui revenait de l'église; il se persuade tout à coup qu'il est le marié, il a fallu, bon gré, mal gré, qu'il ouvrît le bal avec la future.

DURAND.

Madame Durand ne vous dit pas tout. Le soir, après le bal, il ne voulait pas quitter sa femme.

JACOTIN.

Eh bien! tenez, madame Durand, voilà justement ce qu'il nous aurait fallu aujourd'hui, nous aurions eu la comédie gratis.

MADAME DURAND.

Si je l'avais su, je l'aurais fait rester, puisqu'il était ici hier au soir. (*On entend des tambours.*) Mais voilà une visite qui ne vous fera pas moins de plaisir : ce sont les tambours de la ville qui viennent vous présenter leurs bouquets et vous féliciter sur votre mariage.

JACOTIN.

Ah! mon Dieu! mon cher Durand, venez m'aider à renvoyer tout ce monde-là.

AIR : Vaudeville des Gascons.

Oui, j'entends d'ici les tambours,
J'entends la trompette
Indiscrète
Qui dans la ville et les faubourgs
Proclame déjà mes amours.
Un jour d'hymen en vain l'on compte
Rester tranquille dans son lit,
Dès le matin déjà du bruit...

DURAND.

Monsieur, c'est peut-être un à-compte.

CHOEUR.

Oui, j'entends, etc.

## SCENE III.

MADAME DURAND, ERNEST, *sortant de sa chambre, en bonnet militaire, et dans le plus grand désordre.*

ERNEST.

Eh! madame Durand!

MADAME DURAND.

C'est notre jeune officier.

ERNEST.

Est-ce que le diable s'est emparé de votre maison... hier au soir un fou qui faisait un vacarme... et dès le matin... des tambours : il y a donc une caserne ici?

MADAME DURAND.

Non, mais il y a un mariage.

ERNEST.

Ah! c'est vrai, j'oubliais... On voit bien que ces gens-là ne se sont pas couchés comme moi à cinq heures du matin.

MADAME DURAND.

N'avez-vous pas de honte? un jeune homme bien né, riche comme vous êtes... jouer ainsi toute la nuit.

ERNEST.

C'est vrai, ils m'ont gagné tout mon argent; mais, va, c'est bien la dernière fois. Je suis seulement fâché qu'ils soient partis ce matin; je leur aurais demandé une revanche sur parole.

MADAME DURAND.

Comment, sur parole? ... quand vous avez pour parent le premier banquier de Péronne.

ERNEST.

Bah! toutes les fois que je vais puiser à la caisse, ... ce sont des reproches, des lamentations... J'aimerais mieux qu'il prît quarante pour cent, et qu'il me fît grace des sermons. C'est ennuyeux avec ces négocians de province, on ne peut pas se ruiner à son aise... Parlez-moi des banquiers de Paris... A-propos, la mariée est-elle descendue?

MADAME DURAND.

Comment?

ERNEST.

Oui, cette jolie personne que j'ai vue arriver hier soir dans l'auberge... Que de graces! que de modestie!... Parbleu, il y a des gens bien heureux dans le monde! Et, si mon oncle m'avait proposé une femme comme celle-là, il y a long-temps que je serais marié.

MADAME DURAND.

Vous, marié?

ERNEST.

Oui, tout le monde le voulait... J'étais plus raisonnable qu'eux tous... Je ne voulais pas... J'ai même eu le courage de ne pas voir la future de peur de me laisser tenter!... Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

MADAME DURAND.

Je vous regarde... Voyez donc ce bonnet de travers, ... cette cravate en désordre... N'avez-vous pas l'air du plus franc mauvais sujet?... Je m'en rapporte aux gens qui s'y connaissent.

ERNEST.

Je m'en rapporte à vous, madame Durand. Ah! si tu voulais un peu devenir veuve! Mais, tiens, il faut que je te fasse ma confidence... Dans le peu d'heures que j'ai sommeillé, je n'ai fait que rêver à notre jeune mariée; c'est toujours si joli une mariée.

AIR : Vaudeville des Maris ont tort.

Je ne sais quel charme invisible
Rend encor ses attraits plus doux,
Et dans mon humeur irascible
Souvent j'en veux à son époux.
C'est un vol qu'il nous fait, je pense,
Et l'on se pendrait pour un rien
Si l'on n'avait pas l'espérance
De rentrer un jour dans son bien.

Mais, dis-moi, quel est son nom de famille? son futur? Que diable, causons donc un peu. Je ne te reconnais pas là, toi qui, d'ordinaire, ne demandes pas mieux.

MADAME DURAND.

Vous ne m'en laissez pas le temps. Le futur est un monsieur Jacotin, qui depuis long-temps s'est lancé dans les fournitures. Il avait l'entreprise de tout un corps d'armée, et roulait voiture pendant que nos régimens de cavalerie allaient à pied. Du reste, ni beau, ni laid, ni sot, ni spirituel, ni honnête homme, ni fripon, quoiqu'on prétende qu'il ait plus de crédit que de fortune, et que cette dot-là viendra bien à point pour faire face à plusieurs mauvaises affaires.

ERNEST.

Et sa femme?

MADAME DURAND.

Dix-huit ans, de jolis yeux, la douceur, l'ingénuité même... voilà mademoiselle Estelle de Gercourt.

ERNEST.

Comment dis-tu? Estelle de Gercourt, une jeune orpheline, qui dépend de son oncle, ... d'un tuteur.

MADAME DURAND.

C'est cela même!

ERNEST.

Ma chère madame Durand, il faut qu'à l'instant même je lui parle, à elle ou à M. de Gercourt. Je ne les connais pas; mais, n'importe, rends-moi ce service.

MADAME DURAND.

Ah ça! perdez-vous la tête?

ERNEST.

C'est celle que j'ai refusée. Tout était d'accord, ses parens et les miens... Moi seul...

MADAME DURAND.

C'est ça; et parce qu'elle est à un autre, voilà que vous y pensez.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Ah! mon dieu, voilà bien les hommes!
Qu'un' pauvre fille a de malheurs!
Elle trouve au siècle où nous sommes
Des amans et pas d'épouseurs.
Souvent enfin sur dix ou douze
Pas un seul n'a dit : me voici!
Mais sitôt que quelqu'un l'épouse,
Chacun veut être son mari.

ERNEST.

Eh! il s'agit bien de cela. Ne vas-tu pas me faire aussi de la morale, toi?... Donne-moi plutôt les moyens de lui parler. (*se mettant à genoux.*) Madame Durand, ma chère petite madame Durand, fais seulement que je puisse approcher d'elle, que j'aille à cette noce, que j'y sois invité.

## SCENE IV.

LES MÊMES, JACOTIN.

JACOTIN.

Un jeune homme à vos genoux!... Ah! ah! monsieur Durand le saura.

MADAME DURAND, *bas à Ernest qui est toujours à genoux.*

Mais, levez-vous donc; voilà quelqu'un; c'est le futur.

ERNEST.

Fût-ce le diable, il faut que tu m'accordes ce que je te demande.

JACOTIN, *en riant.*

Eh! parbleu! accordez-lui, et que ça finisse.

MADAME DURAND, *à part.*

Ah! quelle idée! (*haut à Jacotin.*) Eh bien! arrivez donc; c'est lui-même.

JACOTIN.

Qui, lui?

MADAME DURAND.

Ce fou dont je vous parlais tout-à-l'heure, et que vous désiriez tant!

ERNEST, *étonné.*

Hein?

MADAME DURAND, *avec intention.*

Ce fou qui se mêle de toutes les noces et qui prend tout le monde pour sa femme! Il m'a aperçue, et, crac, sur-le-champ il est entré en scène.

ERNEST, *se levant vivement, et mettant son bonnet de travers en faisant des grimaces.*

C'est charmant!

JACOTIN, *le regardant en riant.*

Comment, il serait vrai? Eh bien! rien qu'à sa mine je l'aurais reconnu... Ah! ah! a-t-il l'air original!

ERNEST, *allant à lui et le saluant.*

Monsieur me paraît un luron! Oserais-je le prier de me faire l'honneur d'assister à ma noce?

JACOTIN.

Il paraît que Monsieur est marié!

ERNEST, *prenant à Jacotin le bouquet qu'il a à sa boutonnière, et le mettant à la sienne.*

Oui, Monsieur; par état, j'exerce l'état de mari; je n'en ai pas d'autre.

JACOTIN.

C'est un bel état!

ERNEST.

C'est un de ceux qui rapportent le plus de considération, mais on finira par le faire tomber. Ce qui y fait du tort c'est la contrebande... Il y a une foule de gens qu'on nomme célibataires qui exercent en fraude sans être patentés,... et voilà...

AIR : L'étude est inutile. (Jeannot et Colin.)

On dit qu'en mariage
Il n'est point d'heureux jours;
Chez moi jamais d'orage
N'en a troublé le cours.
Jamais d'humeur jalouse,
Pour mon cœur tout est neuf:
Car aujourd'hui j'épouse,
Et demain je suis veuf.
Le flambeau des amours
Pour moi brûle toujours.

Ou bergère ou baronne,
Toute mine friponne
Est à moi : c'est mon bien :
Mais sans gêner personne
Et sans demander rien.
De l'époux titulaire
Les droits sont avant tout ;
Enfin je suis par goût
Mari surnuméraire,
Comme on en voit beaucoup.

Ce n'est pas tout :
De tant de femmes puisque
Je deviens le mari,
Plus qu'un autre je risque
D'être souvent trahi.
Je sais à mainte belle
Ce qu'on peut reprocher,
Mais pour m'être infidèle
Il faut se dépêcher :
De femmes et d'amours
Je change tous les jours.

JACOTIN.

Il est gai... Ah ça! mais, où en est votre femme d'aujourd'hui?

ERNEST.

Je ne l'ai pas encore aperçue; mais, la première fois que je la verrai, je profiterai de cette occasion pour vous la présenter.

JACOTIN, *montrant madame Durand.*

Il me semblait que c'était Madame, car je vous ai surpris dans un tête-à-tête conjugal.

ERNEST.

C'est vrai, c'est ma femme.

JACOTIN.

Et l'autre?

ERNEST.

Et l'autre aussi!... ça n'empêche pas... Vous ne savez donc pas... Je suis le sultan Saladin! Il ne savait pas cela... Est-il en retard?

JACOTIN.

Ah! ah! Il est amusant.

AIR : Quelle douce, aimable folie. (Un jour à Paris.)

Quelle douce, aimable folie!
Est-il un plus heureux destin?

Avec vous monsieur se marie,
Et c'est le sultan Saladin.

ERNEST.

Oui, c'est Roxelane elle-même.

JACOTIN.

Combien j'aime à le voir!

ERNEST.

Oui, de ce mois c'est la trentième
A qui j'ai donné le mouchoir.

*ENSEMBLE.*

ERNEST.

Non, ce n'est point une folie,
Est-il un plus heureux destin?
Avec elle je me marie,
Je suis le sultan Saladin.

JACOTIN ET MADAME DURAND.

Quelle douce, aimable folie!
Est-il un plus, etc.

JACOTIN.

Gardez-le-moi, madame Durand; je cours m'habiller et je reviens vous parler; attendez-moi. (*il sort.*)

# SCENE V.

## ERNEST, MADAME DURAND.

ERNEST.

Bon! il s'éloigne... me voilà de la noce.

MADAME DURAND.

Comment! est-ce que vous irez? Ah! mon dieu! qu'est-ce que j'ai fait là?... J'ai d'abord voulu vous servir, et je n'ai pas réfléchi aux suites.

ERNEST.

Il n'y en aura pas.

MADAME DURAND.

Si, Monsieur... je ne les devine que trop. Je vous en prie, revenez à la raison.

ERNEST.

La raison, non pas... j'aime mieux l'autre rôle; il est bien plus dans mes moyens... Ecoute. Personne ici ne me connaît, excepté toi qui ne me trahiras pas...

MADAME DURAND.

Mais finissez donc... vous n'êtes plus le sultan Saladin.

ERNEST.

Toujours, et ton mari à qui je donne vingt-cinq louis s'il veut soutenir aussi que je suis fou.

MADAME DURAND.

Mais, Monsieur...

ERNEST, *se fouillant.*

Tiens... ah! j'oubliais que je n'ai pas le sou... mais tu lui promettras... va vite.

MADAME DURAND.

Mais je ne puis; mademoiselle Estelle a des ordres ici à me donner.

ERNEST.

Elle va venir ici... eh! vite, cours faire la leçon à ton mari.

AIR : Vaudeville de Bedlam.

Devant toute la maison,
Quelque chose qu'il advienne,
Qu'il atteste, qu'il soutienne
Que j'ai perdu la raison.

MADAME DURAND.

Pourquoi vous inquiéter
Monsieur, de ce soin frivole?
Qu'est-il besoin d'attester?
On vous croira sur parole.

ENSEMBLE.

Devant, etc.

## SCENE VI.

ERNEST, *seul.*

Allons, Ernest, il n'y pas de temps à perdre... la voilà... je sens que tout mon courage m'abandonne.

## SCENE VII.

ERNEST, ESTELLE.

ERNEST.

Mille pardons, Mademoiselle, d'oser ainsi me présenter devant vous. Vous voyez un malheureux qui va perdre tout ce qu'il aime.

ESTELLE.

Est-ce à moi, Monsieur, que ce discours s'adresse?

ERNEST.

Je sais quelle opinion une pareille démarche va vous donner de moi ; mais les circonstances où je me trouve sont si bizarres, si inconcevables, qu'elles peuvent en quelque sorte excuser ma conduite.

ESTELLE.

En vérité, Monsieur, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ERNEST.

Oui, vous ne pouvez pas me connaître, et je crains moi-même de prononcer un nom qui vous serait odieux.

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter.

Déjà, par les droits les plus doux,
Vous deviez être à moi, madame;
N'importe qui soit votre époux,
Vous seule ici serez ma femme.
J'ai payé trop cher mon erreur,
Et ne veux plus, vous que j'adore,
Quand je retrouve le bonheur,
Le laisser échapper encore.

( *Il se jette à ses pieds.* )

## SCENE VIII.

LES MÊMES, JACOTIN, *habillé en grand costume.*

JACOTIN.

Encore une, c'est ça même, à merveille.

ESTELLE.

Ah ! Monsieur, vous me voyez toute tremblante; j'ignore ce que me veut ce jeune homme.

JACOTIN.

Je le sais bien ! Qu'est-ce qu'il vous disait ?

ESTELLE.

Il disait qu'il m'aimait, que je devais être sa femme.

JACOTIN.

C'est cela, il n'en fait jamais d'autres : c'est sa folie.

ESTELLE, *regardant Ernest.*

Comment! c'est un fou... eh bien! c'est étonnant : ce qu'il disait n'avait pas de suite, et pourtant ça avait un air raisonnable. Comment cet accident-là lui est-il arrivé?

JACOTIN.

Ma foi, demandez-lui.

ESTELLE.

Je n'oserais...

JACOTIN.

Bah! avec un fou est-ce qu'il y a à gêner ?

ESTELLE, *à Ernest.*

Est-il vrai, comme vous me le disiez tout à l'heure, que vous ayez perdu tout ce que vous aimiez?

ERNEST.

AIR : Vaudeville de Psyché.

Au sort d'une femme charmante
On voulait unir mon destin ;
Mais libre et d'humeur inconstante
Hélas! j'ai refusé sa main.
De mes dédains pour venger cette belle,
L'amour, justement irrité,
Me la fit voir, et j'ai perdu près d'elle
Ma raison et ma liberté.

JACOTIN.

Ta... ta, voilà-t-il pas une belle histoire? où diable a-t-il été chercher tout cela?

ESTELLE.

C'est égal, laissez-le dire. ( *à Ernest.* ) De sorte que vous n'avez plus l'espoir d'être à elle ?

ERNEST, *gaîment.*

Au contraire, je l'ai retrouvée.

ESTELLE.

Depuis quand ?

ERNEST.

Depuis que je vous ai vue. Vous ne connaissez donc pas tout mon bonheur?... elle sera ma femme, je l'épouse aujourd'hui.

JACOTIN.

A la bonne heure au moins, voilà qu'il s'y met.

ERNEST.

Quoi! vous gardez le silence! seriez-vous fâchée d'être ma femme? Voyez cependant, étant du même âge, du même caractère, combien dans notre ménage il nous serait plus facile d'être heureux que dans ces unions formées par les convenances ou par l'intérêt! tous les jours de ma vie seraient consacrés à embellir les vôtres ; quel bonheur de trouver dans sa femme, sa maîtresse, son amie, et, quelqu'amour qu'on ait pour elle, de n'avoir à se reprocher que des extravagances raisonnables ou des folies légitimes! voilà quel sera notre hymen ; ce tableau-là peut-il vous déplaire ?

JACOTIN.

Eh bien! répondez-lui donc.

ESTELLE.

Vous êtes bien sûr au moins qu'il est fou?

JACOTIN.

Parbleu! écoutez-le.

ERNEST.

AIR : Fille jeune et jolie. (de Sobieski.)

*Premier Couplet.*

Gentille fiancée,
Toi seule auras toujours
Et ma seule pensée
Et mes seules amours.
( *lui donnant une bague.* )
Que cet anneau, ma chère,
Brille à ce doigt joli.

ESTELLE.

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

*Ensemble.*

JACOTIN.

C'est charmant, et j'admire
Son amoureux délire;
C'est charmant, je l'admire.
( *à Estelle.* )
Faites ce qu'il dira;
Calmez-vous, je suis là.

ERNEST.

C'est charmant, et j'admire
Son complaisant délire;
C'est charmant, je l'admire.
C'est charmant, il est là.

ERNEST.

*Deuxième couplet.*

Crois-moi, ma douce amie,
Je t'aimerai toujours,
Puisqu'on dit la folie
Compagne des amours.
De mon ardeur sincère
Reçois le gage ici.
( *il lui baise la main.* )

ESTELLE, *lui laissant sa main.*

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

JACOTIN, *de même.*

C'est charmant, etc.

## SCENE IX.

LES MÊMES, GERCOURT.

GERCOURT.

Eh bien! qu'est-ce que je vois là?.. Comment, Jacotin? votre femme... en votre présence...

JACOTIN.

Qu'est-ce que ça fait?

GERCOURT.

Comment, qu'est-ce que ça fait?

JACOTIN.

Si vous étiez venu plus tôt, vous en auriez vu bien d'autres; regardez plutôt.

ERNEST.

Adieu, ma chère Estelle; n'oubliez pas que ce soir vous ne dansez qu'avec moi. Adieu, mon cher oncle; car je crois que c'est vous qui nous unissez, et je suis enchanté que mon mariage nous procure l'occasion de faire connaissance. (*A Jacotin.*) Vous, mon cher ami, que je ne connais pas, je compte toujours sur vous, et je vais donner mes ordres pour la noce. Adieu, Estelle... (*Il sort, et Estelle rentre dans son appartement.*)

## SCENE X.

GERCOURT, JACOTIN, DURAND

GERCOURT.

M'expliquera-t-on tout ce que cela signifie?

JACOTIN.

Ça signifie que c'est un fou; ce n'est pas si difficile à deviner; demandez plutôt.

DURAND, *à part.*

Je l'atteste... N'oublions pas la leçon qu'on m'a faite et les vingt-cinq louis qu'on m'a promis.

GERCOURT.

C'est différent, et vous faites bien de me le dire; car à la manière dont il en contait à votre future...

DURAND.

Comment, il en contait à votre future, là, devant vous?

JACOTIN.

Oui, parbleu! je l'ai surpris à ses pieds : c'est drôle, n'est-ce pas ?

DURAND, *riant.*

Est-il bon, le prétendu ! ça fera un excellent mari.

JACOTIN.

Bien mieux que cela encore, c'est qu'il prétendait être le sultan Saladin, et que tout à l'heure encore je l'ai trouvé ici avec madame Durand qu'il traitait en sultane favorite.

DURAND.

Hein? comment, qu'est-ce que vous dites donc là? (*à part.*) Ma femme ne m'a pas parlé de ça.

JACOTIN.

Bah! qu'est-ce ça fait? un fou...

DURAND.

Comment un fou? mais, pas du tout, c'est qu'il n'est pas...

JACOTIN.

Comment, il n'est pas...

DURAND.

Si, si fait vraiment! (*à part.*) Oh! mes vingt-cinq louis. (*haut.*) C'est que, voyez-vous, on n'est pas bien aise... parce qu'enfin il est des momens où un fou peut retrouver sa tête, et qu'alors il suffit d'un instant pour... enfin c'est clair...

JACOTIN.

L'imbécille !

DURAND.

Pas tant.

JACOTIN.

Dites-moi, mon cher oncle, n'avons-nous pas, avant la noce, certaine affaire à régler ensemble.

GERCOURT.

J'entends, mon neveu, vous voulez parler de la dot ?

JACOTIN.

Je vous demande pardon.

GERCOURT.

C'est trop juste. J'ai sur moi, en billets de caisse, cent mille francs qui vous sont destinés; les bons comptes font les bons amis; et ce qui m'a surtout décidé en votre faveur, mon cher Jacotin, c'est l'ordre que j'ai cru voir régner dans vos affaires; sans cela je ne vous aurais pas confié le bonheur et la fortune de ma nièce.

JACOTIN.

Confiance estimable que je justifierai.

DURAND.

A propos, monsieur Jacotin, j'oubliais de vous dire que j'ai vu rôder autour de la maison plusieurs militaires qui se sont informés si c'était ici que se faisait votre noce.

JACOTIN, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*haut.*) Ce sont des parens, sans doute. (*à part.*) Si c'était le quartier-maître, le porteur de mon effet... Comment diable a-t-il suivi mes traces? (*haut.*) Ce sont des parens éloignés que je ne vois plus, et j'aime autant que tu ne les reçoives pas.

DURAND.

C'est dit, on les mettra à la porte.

JACOTIN.

Honnêtement, cependant. (*à part.*) Les momens sont précieux. (*haut.*) Eh! vite Durand, vite, le déjeuner... Mon oncle, je suis à vous.

GERCOURT.

Je vous suis dans votre appartement.

(*Il va pour entrer chez Jacotin, qui est passé le premier.*)

## SCENE XI.

GERCOURT, ERNEST.

ERNEST, *accourant en désordre.*

Quel événement! Quelle heureuse découverte! (*apercevant Gercourt.*) Ah! Monsieur, je suis enchanté de vous rencontrer.

GERCOURT.

C'est ce fou de tout à l'heure.

ERNEST.

J'ai à vous parler d'une affaire importante.

GERCOURT.

Oui, de quelque mariage...

ERNEST.

Vous alliez perdre à jamais votre nièce, si le ciel ne m'avait envoyé à temps pour rompre cet hymen.

GERCOURT.

Nous y voilà, Monsieur, je suis bien votre serviteur.

ERNEST, *le retenant.*

Non; daignez m'écouter.

GERCOURT.

AIR de Partie carrée.

Allons, il n'en veut pas démordre.

ERNEST.

Vous resterez, c'est pour votre intérêt,
Du prétendu les biens sont en désordre,
Sachez, Monsieur, qu'il vous trompait :
Tous ses trésors ne sont qu'imaginaires.

GERCOURT.

Il doit avoir besoin de grands secours,
S'il ne met pas plus d'ordre en ses affaires,
Que vous dans vos discours.

Monsieur, dans tout autre moment... Mais, je suis pressé, je porte la dot au marié.

ERNEST, *vivement.*

Je ne le souffrirai pas, et m'y oppose de tout mon pouvoir... Apprenez qu'aujourd'hui même on le poursuit pour une dette de *dix mille francs*, des fournitures qu'il n'a pas livrées, dont il a reçu le paiement d'un quartier-maître... Qu'alors il est impossible qu'il épouse votre nièce, et que c'est moi, moi seul, qui dois être son mari.

GERCOURT.

Ah! c'en est trop! Laissez-moi tranquille; si vous êtes fou, ... ça n'est pas ma faute.

ERNEST.

Je n'ai jamais parlé plus sérieusement; j'ai toute ma tête à moi.

GERCOURT.

Par exemple, si celui-là n'est pas un échappé des Petites-Maisons... Eh! parbleu! mon cher Jacotin, ... arrivez donc à mon secours.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, JACOTIN.

JACOTIN.

Qu'y a-t-il donc, mon cher oncle, je ne vous voyais pas arriver. (*à part.*) Eh! morbleu! le temps presse.

GERCOURT.

C'est votre fou qui fait des siennes.

JACOTIN.

Vraiment!

GERCOURT, *riant.*

Mais, il n'est pas de vos amis, je vous en préviens. Il prétend... Ah! ah! que le désordre est dans vos affaires.

JACOTIN, *stupéfait.*

Ah! il prétend cela!

GERCOURT.

Bah! ce n'est rien encore; et un quartier-maître; et *dix mille francs* de fournitures; et le meilleur, c'est qu'il prétend qu'il n'est pas fou!

JACOTIN, *d'un air interdit.*

Ah! Monsieur dit qu'il n'est pas...

ERNEST.

Allons, ils ne voudront pas croire, à présent...

## SCENE XIII.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND.

Le déjeûner est servi.

ERNEST, *le prenant au collet.*

Viens ici, toi qui me connais, et dis à ces messieurs qui je suis.

DURAND.

Et parbleu, vous êtes un fou!

ERNEST.

Comment, je suis fou?

DURAND.

Et de la première qualité encore! J'en lèverai la main si vous voulez.

ERNEST.

Eh non! ce n'est pas cela dont il s'agit. Je demande que tu dises la vérité.

DURAND.

Eh! parbleu! j'entends bien, Messieurs: J'atteste et je certifie qu'il est timbré, et je ne sors pas de là.

ERNEST.

Comment, malheureux!

TOUS.

AIR des Gardes-marines.

C'est un fou! c'est un fou!
Voyez quel transport l'agite.

Du moindre mot il s'irrite,
Voyez quel transport l'agite :
Il vient de je ne sais où,
Vous le voyez, c'est un fou !

ERNEST.

Corbleu ! je le deviendrais, je crois. Eh bien, puisque je ne puis vous désabuser, je vous déclare donc que j'empêcherai bien que Monsieur ne mène sa femme à l'autel ; que je m'établis ici ;... que je n'en sortirai que l'époux de votre nièce, et que, malgré vous-même, j'empêcherai qu'on ne vous trompe.

GERCOURT.

Ah ça, Monsieur ! si je m'échauffe une fois.

JACOTIN.

Non, mon oncle, ne vous fâchez pas, nous serions plus extravagans que lui de prendre au sérieux... Laissez-nous ensemble un instant : je vais le gagner par la douceur, ou nous en débarrasser par quelque ruse.

GERCOURT.

A la bonne heure ; mais on ne devrait pas laisser en liberté des insensés comme celui-là ; car enfin, voilà toute la noce troublée.

JACOTIN.

On ne s'apercevra de rien... Faites les honneurs du déjeûner et hâtez-le surtout, pour qu'on se dépêche de partir.

DURAND.

J'espère que j'ai bien gagné mon argent.

(*Ils sortent.*)

## SCENE XIV.

JACOTIN, ERNEST, *dans un fauteuil et vis-à-vis la chambre d'Estelle.*

JACOTIN, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce que celui-là ?... Est-il fou ? Ne l'est-il pas ?... Je ne sais qu'en penser maintenant, et j'ose à peine l'interroger (*haut, après avoir toussé.*) : il paraît, Monsieur, que vous n'êtes plus le sultan Saladin...

ERNEST.

Non, Monsieur.

JACOTIN, *à part.*

Ah! mon Dieu! c'est fini,... il ne l'est plus; (*haut.*) de sorte que vous ne prétendez plus épouser ma femme?

ERNEST, *vivement.*

Si, vraiment, et plus que jamais.

JACOTIN, *à part.*

Allons; cependant,... il y a quelque chose...

ERNEST.

Apprenez que je destine à Estelle un galant homme, un homme riche.

JACOTIN.

Et c'est...

ERNEST.

C'est moi, Monsieur.

JACOTIN.

Ah! vous êtes riche.

ERNEST.

Beaucoup plus que vous! et je n'attends que votre départ pour passer chez mon banquier et me faire connaître, et je vais commencer par lui écrire.

JACOTIN, *à part.*

Allons, décidément, je puis me rassurer; le hasard seul lui aura fourni quelques renseignemens qu'il a déjà oubliés. Mais, il n'y a pas un instant à perdre, et si le porteur de ma lettre-de-change, si ce maudit quartier-maître se présentait avant que le mariage fût terminé et la dot touchée... Maudit fou! où diable ai-je été m'embarrasser! c'est qu'il est là établi, et nul moyen de le faire partir. (*Regardant vers le fond.*) Grands dieux! on vient de ce côté... Morbleu! je suis pris.

## SCENE XV.

LES MÊMES, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS.

LADOUCEUR.

AIR : du Carillon de Dunkerque.

Gardons bien cette porte;
Que personne ne sorte,
Et saisissons soudain
Notre monsieur Jacotin.

CHOEUR.

Gardons, etc.

LADOUCEUR.

N'est-ce point là M. Jacotin?

JACOTIN, *troublé.*

C'est selon ; nous sommes plusieurs Jacotins.

LADOUCEUR.

Celui qu'épouse....

JACOTIN.

Ah! celui qui se marie, je vais vous le montrer. (*haut à Ernest, qui est dans un fauteuil et qui écrit, le dos tourné.*) Monsieur le marié!

ERNEST, *sans se retourner.*

Qu'est-ce que c'est?

JACOTIN.

Vous le voyez, c'est lui... Nous, courons rejoindre mon oncle, toucher la dot, emmener ma femme,... et fouette cocher, à l'église. Ah! maudit fou, tu m'auras au moins servi à quelque chose.

## SCENE XVI.

ERNEST, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS, *qui entourent son fauteuil.*

ERNEST, *étonné, regardant autour de lui.*

Qu'y a-t-il donc, Messieurs? Eh! mon dieu! c'est tout un escadron.

LADOUCEUR.

Monsieur Jacotin?

ERNEST.

Eh! Messieurs, ce n'est pas moi ; vous venez de le laisser sortir.

LADOUCEUR.

Laissez donc ; le quartier-maître a fait cerner toute la noce par un piquet de cavalerie.

ERNEST.

Voilà une nouvelle manière de faire arrèter ses débiteurs ; mais je vous répète que ce n'est pas moi, que je suis connu dans cette ville, et que l'on vous dira...

LADOUCEUR.

On verra bien votre feuille de route, marchons toujours...

ERNEST.

Comment! marchons toujours : si j'abandonne la place seulement dix minutes, je retrouverai Estelle mariée.

LADOUCEUR.

AIR : Vaudeville de l'Ecu de six francs.

Ladouceur est mon nom de guerre,
Et doucement j'aurai l'honneur
D'exercer mon doux ministère.
Tout va se passer en douceur,
Et, grace au plus doux des carrosses,
Qui doucement va s'avancer,
En prison vous allez passer
Doucement la nuit de vos noces.

ERNEST.

Me voilà dans un bel embarras, et, pour un sot, mon rival ne s'en est pas mal tiré. Voyons donc ce billet. Dix mille francs ! Je ne les ai pas, il s'en faut ; et si je sors pour me les procurer, il emmène sa femme, et la noce est faite.

LADOUCEUR.

Allons, Monsieur, assez causé ; marche.

ERNEST.

Arrêtez... Le diable l'emporte avec ses manœuvres..... Vous tenez donc à être payé. Eh bien ! vous le serez. Ecoutez : Je devais me marier aujourd'hui...

LADOUCEUR.

C'est connu...

ERNEST.

Nous le savons.

ERNEST.

C'est de ce nantissement précieux que dépend votre créance et ma fortune... Eh bien! pour vous montrer que je ne veux pas vous tromper ( *il lui parle à l'oreille.*) là,.. dans ce corridor ;... et, au lieu de me conduire en prison, vous allez m'accompagner chez mon banquier, où je promets de vous payer. Il me semble que voilà une proposition.....

LADOUCEUR.

Très juste... Je vais toujours laisser un poste de quatre hommes à la porte de la mariée.

ERNEST.

C'est ce que je demande...

LADOUCEUR.

Vous entendez, vous autres, dans ce corridor, et gardez-vous de laisser entrer ni sortir personne... Marche...

ERNEST.

A merveille! je n'aurais pas mieux manœuvré.

AIR : Nous verrons, à ce qu'il dit.

Partons, mon cher créancier,
Votre complaisance me charme,
Et jamais, je crois, huissier
N'a fait aussi bien son métier.
Vienne mon rival,
De ce lieu fatal
Je m'éloigne sans alarme.
Tout sert mes projets,
Puisqu'ici je mets
La future aux arrêts.
Partons mon cher créancier.

CHOEUR.

Tout va se concilier;
Monsieur, votre discours me charme!
Pourquoi se faire prier,
Puisqu'il faut à la fin payer?

(*Il sort avec Ladouceur et les hussards. Quatre autres hussards entrent par la porte, à gauche.*)

## SCENE XVII.

JACOTIN, GERCOURT, TOUTE LA NOCE.

JACOTIN, *entrant avec précaution.*

Bon! voilà notre fou qu'ils emmènent. Je suis sauvé, et me voilà maître de la place.

AIR de la Danse interrompue.

Venez donc, mes chers parens,
Enfin mon bonheur s'approche;
Pour mon cœur quels doux instans!
Nous allons être parens.
(*à part.*)
Hâtons-nous, car jusques là,
Moi je crains quelqu'anicroche,
Et je voudrais bien déjà
Tenir la dot dans ma poche.

TOUS.

Ah! pour nous quels doux instans!
Cet heureux hymen s'approche;
Ah! pour nous quels doux instans!
Nous allons être parens.

JACOTIN.

Allons, partons, monsieur Durand; faites avancer les voitures, tout est prêt à l'église; il ne nous manque plus que madame Gercourt et la mariée... Mon cher oncle, voulez-vous donner la main à ces dames, ou plutôt j'y vais moi-même, j'aurai plus tôt fait. (*Il entre par la porte à gauche.*)

## SCÈNE XVIII.

GERCOURT, LA NOCE ET MADAME DURAND.

GERCOURT, *tirant sa montre.*

Il a raison, midi sont sonnés à la paroisse aussi... C'est ce fou qui nous a retardés. Mais, d'où vient ce bruit..... Serait-ce encore lui qui ferait des siennes?

## SCENE XIX.

LES MÊMES, JACOTIN *en désordre.*

JACOTIN, *à la cantonnade.*

Qu'est-ce que c'est que ça?.. Apprenez que vous êtes un brutal,... et je vous ferai bien voir...

GERCOURT, *et tout le monde.*

Qu'y a-t-il donc?

JACOTIN, *toujours à la cantonnade.*

Il n'est pas ici question de bourrades! Quand je vous répète que j'ai affaire dans la chambre de ces dames; que c'est ma femme que je vais chercher.

GERCOURT.

Qu'est-ce que cela signifie?

JACOTIN.

Ça signifie qu'il y a ici garnison, et qu'à la porte de l'appartement de la mariée ils sont une douzaine de fac-

tionnaires qui ne vous laissent seulement pas parler.... Impossible de leur faire entendre raison.

AIR : Gai, Coco.

Sans craindre l'embuscade,
J'allais en ambassade,
Voilà qu'une bourrade
M'arrête brusquement.
Ma place est usurpée,
Voyez quelle équipée!
Pour ma place usurpée
Dois-je tirer l'épée?
Puis-je enfin, moi présent,
Voir gaîment
Ma femme occupée
Militairement?

MADAME DURAND.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

JACOTIN.

Une plaisanterie!... une plaisanterie!.. On ne fait pas de ces farces-là... Je ne peux pas me marier sans ma femme (*montrant Gercourt.*), et voilà Monsieur qui a aussi besoin de la sienne.

GERCOURT.

Allons c'est juste ; il faut que ça finisse. Avançons. (*Ils vont pour entrer.*)

LES FACTIONNAIRES.

On ne passe pas.

## SCENE XX.

LES PRÉCEDENS, ERNEST, *en grand uniforme*, LADOUCEUR *dans le fond.*

ERNEST.

Arrêtez... arrêtez... qu'on ne se batte pas sans moi. (*à Jacotin.*) Que diable faisiez-vous donc là? vous alliez vous faire charger par la cavalerie.

GERCOURT.

Encore ce maudit fou! Mais quel changement!

JACOTIN.

Que ce soit lui ou le diable, il me faut ma femme, et on me la rendra.

ERNEST.

Votre femme!

AIR : Je t'aimerai.

Elle est à moi,
Je saurai la défendre;
Elle est à moi
Par la plus douce loi.
Oui, c'est l'époux, c'est l'amant le plus tendre,
Qui seul ici doit mériter sa foi :
Elle est à moi.

JACOTIN.

Elle est à moi... elle est à moi! encore s'il disait elle est à nous.

ERNEST, *à Ladouceur.*

Monsieur le commandant de la place, voulez-vous délivrer ces dames?... je sais qu'il n'y a pas de rançon qui puisse racheter de pareilles prisonnières; mais je puis consentir à un échange. (*Montrant Jacotin.*) Monsieur prendra leur place, vous pouvez l'emmener.

LADOUCEUR.

Oui, mon colonel... (*à Jacotin.*) En prison.

JACOTIN.

Comment, en prison?

ERNEST.

Monsieur, vous m'y aviez bien envoyé : chacun son tour.

GERCOURT, *montrant Ernest.*

Ah ça! la folie de Monsieur a-t-elle gagné tout le monde? et vous, Jacotin, m'expliquerez-vous enfin ce que cela signifie?

ERNEST.

Cela signifie que j'ai payé les dettes de votre futur neveu... Rassurez-vous; c'est mon dernier acte de folie, et cette lettre de change, qui est maintenant en mon pouvoir (*il lui remet un papier.*), ne m'aura pas coûté trop cher si elle vous éclaire sur la véritable situation de Monsieur, et vous empêche de faire le malheur de votre nièce.

GERCOURT, *lisant.*

Que vois-je? « Passé à l'ordre de monsieur *Ernest de Sainville.* »

ERNEST.

Oui, Monsieur; le neveu de votre ancien ami, celui à qui votre nièce était destinée, et qui avait trop de torts envers vous pour oser se faire connaître.

GERCOURT.

Vos torts... je veux bien les oublier... mais ma nièce.

ESTELLE.

Ah! mon oncle, je suis comme vous, je n'ai pas de rancune.

JACOTIN.

Quoi? Monsieur, vous êtes le porteur de ma lettre de change?

ERNEST.

Oui, Monsieur, je suis votre créancier; et comme tel, je vous laisse le choix d'être mon prisonnier en épousant, ou libre en restant garçon.

JACOTIN.

Monsieur... touchez là : je reste libre et célibataire.

ESTELLE.

Quoi! Monsieur, vous aviez votre raison.

DURAND.

Non pas, et j'atteste toujours...

ERNEST, *lui jetant une bourse.*

C'est inutile.

DURAND.

J'atteste que la raison lui est revenue.

ERNEST, *à Jacotin.*

Et pour vous le prouver, Monsieur, je n'abuserai point de votre position : vous prendrez, pour vous acquitter, tout le temps que vous jugerez convenable, et je ne veux d'autre sûreté que votre parole...

JACOTIN.

Jeune homme, qui que vous soyez, cette action-là vous assure mon estime... mais vous en serez récompensé! dès ce moment, je ne vous regarde plus comme mon créancier, ce serait vous confondre avec trop de gens, je vous regarde comme mon associé... je place dans mon entreprise de fournitures les dix mille francs que vous me confiez, et, dans un an, vos fonds seront doublés, si vous n'êtes pas ruiné : voilà le commerce en grand.

## VAUDEVILLE.

AIR : de Doche, ou Toto carabo

GERCOURT.

Quand du cœur d'une belle
Bien souvent un futur
Se croit sûr,
L'amour en sentinelle
Déjà dans ce cœur-là
Se posta,
Et lui dit tout bas ;
Vous perdez vos pas ;
La place est prise, hélas !
On n'entre pas ;
Mon cher, on n'entre pas.

DURAND.

Orgon est pauvre et blême ;
Chez lui tous ses amis
Sont admis,
Mais quittant son septième
Il prend, au Carrousel,
Un hôtel.
Soudain sans pitié,
Même à l'amitié
Le Suisse dit en bas :
On n'entre pas,
Monsieur, on n'entre pas.

MADAME DURAND.

Sitôt qu'un pauvre diable
A ma porte frappait
Il entrait,
Tant j'étais charitable ;
Mais tous ces voyageurs
Sont trompeurs,
J'ai fermé mon cœur,
Et je dis, de peur
De loger des ingrats :
On n'entre pas,
Chez moi l'on n'entre pas.

ERNEST.

Pendant qu'on se querelle,
Plus d'un voisin jaloux
Vient chez vous ;
Mais l'union, le zèle

Forment de toutes parts
Nos remparts ;
Plus de différens,
En serrant nos rangs
Nous dirons, l'arme au bras
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Morbleu ! l'on n'entre pas.

JACOTIN.

Dès qu'on entre en ménage,
Que de soins, d'embarras
N'a-t-on pas !
Des enfans... du tapage...
Tandis que sans façon
En garçon
Quand on a vécu,
J'en suis convaincu,
Dans le corps des papas,
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Au moins l'on n'entre pas.

ESTELLE.

Vous d'humeur pacifique,
Spectateurs, protecteurs
Des auteurs,
Messieurs, si la critique
Dans la salle ce soir
Veut s'asseoir,
Daignez à l'instant,
Et bien poliment,
Lui dire ici tout bas :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Ce soir on n'entre pas.

FIN.

# MONSIEUR

ET

# MADAME,

OU

# LES MORTS POUR RIRE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. PELLISSIER, CH. HUBERT ET DÉCOUR;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 2 SEPTEMBRE 1826.

**A PARIS,**

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1826.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| M. TRICOT, Vieux bonnetier retiré du commerce............. | M. *Granger.* |
| Mme. TRICOT................. | Mme. *Saint-Amand.* |
| CÉCILE, Parente de Mme. Tricot. | Mlle. *Stéphanie.* |
| JULIEN, Filleul de M. Tricot... | M. *Hypolite.* |
| FRIBOURG, Garde-chasse, Suisse. | M. *Moëssard.* |
| SUZETTE, Servante........... | Mme. *Zélie-Paul.* |

*La scène est à Gros-Bois, chez M. Tricot.*

DE L'IMPRIMERIE DE J.-S. CORDIER FILS;
Rue Thévenot, N°. 8.

# MONSIEUR ET MADAME,

## VAUDEVILLE EN UN ACTE.

*Le Théâtre représente une salle; au fond, une porte et des croisées qui ouvrent sur un jardin; à droite l'appartement de madame Tricot; à gauche le cabinet de M. Tricot.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, JULIEN, SUZETTE, *ils entrent en riant, et sont tous trois en demi-deuil.*

SUZETTE.

Ah! ah! ah! porter le deuil de M. Tricot, qui se porte comme quatre, ah! ah!

CÉCILE.

Il y a de quoi mourir de rire, ah! ah!

JULIEN.

Il est de fait que c'est terriblement farce, ah! ah!

SUZETTE.

Le cher oncle ne se doute guère, aux eaux d'Enghein, où il est allé, accompagné de notre ami Fribourg, que, grâce à la ruse de ce bon garde-chasse, nous portons à Gros-Bois l'uniforme de son enterrement.

JULIEN.

L'important, c'est que madame Tricot se croit veuve.

SUZETTE.

Si bien veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier, qu'elle veut nous le faire prendre tout-à-fait aujourd'hui, et voilà ce qui assure votre mariage avec mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Tu crois, Suzette?

SUZETTE.

J'en suis sûre. Le peu de fortune de Julien était le seul

obstacle qu'elle opposait à votre union ; comme filleul et parent du défunt, elle va le croire son héritier : plus de prétexte maintenant, et vous voyez bien que j'ai eu raison de conseiller à notre ami le garde-chasse de tuer M. Tricot pour une quinzaine de jours.

CÉCILE.

Mais Suzette, s'il allait être véritablement mort, car il est de fait qu'arrivé aux eaux d'Enghein, il est tombé malade.

SUZETTE.

Il est de fait aussi que Fribourg, en écrivant à madame Tricot que son mari venait de trépasser, nous écrit aussi qu'il se porte le mieux du monde.

CÉCILE.

Oui, mais les rechûtes!

JULIEN.

Elles ne seraient rien ; le danger, c'est qu'il y a quatre médecins, et puis, mon parrain est aussi faible de tempérament que de caractère.

Air : *Vaudeville de partie fine.*

Ce cher oncle ancien bonnetier,
Avec sa compagne chérie,
N'a quitté ce noble métier
Que pour cause de maladie ;
Il doit être de ce canton
Le plus douillet, quoiqu'on en dise ;
Son père vendait du coton,
Et dans son temps il fut, dit-on,
Elevé dans sa marchandise.

SUZETTE.

Encore une fois, il n'y a rien à craindre, les eaux d'Enghein opèrent des merveilles.

CÉCILE.

Et ce n'est pas à bon marché.

JULIEN.

Mais, si je ne me trompe, la grosse face que j'aperçois là bas, est celle de notre ami Fribourg.

SUZETTE.

Eh! oui, c'est lui-même... Il y a du nouveau.

## SCÈNE II.

### SUZETTE, FRIBOURG, CÉCILE, JULIEN.

FRIBOURG.

Air : *Soldat, voilà Catin.*

De biveur de vin et non d'eau,
L'dieu Bacchus que l'on chême,
Avec la bonde d'un tonneau,
A scellé mon diplôme.
Quand un flacon brille par là,
Lorsqu'un fillette crie holà,
A tous les deux j'dis : Alte-là,
Me voilà. (*bis.*)

Serviteur, mes petits amours, comment va le santé ?

JULIEN.

Bien, fort bien... Et mon oncle ?

FRIBOURG, *sans répondre.*

La mienne, il être toujours grandement belle.

CÉCILE.

Tant mieux!... et M. Tricot?

SUZETTE.

Où est-il, que fait-il, que dit-il, est-il malade encore, ou se porte-t-il bien ?

FRIBOURG.

Doucement, doucement, la p'tite espiègle ; il faut que c'he dise c'ha à vous par ordonnance, et que je conte toutes les circonstances de la voyage en arrangement par écriture.

SUZETTE.

Vous verrez qu'il aura fait un journal.

FRIBOURG.

Pas si bête, ma p'tite lutine ; ma journal à moi c'est mon parole, je avre tout dans mon mémoire, en trois chapitres : ce que nous partâmes, ce que nous séjournâmes, et ce que nous revenâmes. A l'égard de la premièrement,

Air : *Encore un quart'ron.*

Tandis que d'eau de nitre
Il courait s' rassasier,
Quel était mon arbitre ?

C'était la cabaretier ;
Voilà la premier
Chapître,
Voilà la premier.

SUZETTE.

Au fait, au fait.

FRIBOURG.

Il fit à plus d'un titre,
A la parque faux bon,
Et moi, dans mon épitre,
Che l'fis mort pour de bon ;
Voilà la second
Chapître,
Voilà la second.

JULIEN.

Après.

FRIBOURG.

L'eau qu'il bivait par litre
Vexa le bonnetier ;
Pour r'venir la bélitre
Reprit la voiturier ;
Voilà la dernier
Chapître,
Voilà la dernier.

CÉCILE.

M. Tricot revient ?

FRIBOURG.

Oui, la petite ange.

JULIEN.

Comment faire ?

SUZETTE.

Où avez-vous laissé le défunt ?

FRIBOURG.

A table, entre une bouteille et un pâté, à six lieues d'ici ; là, tout contre, son carriole renversît.

CÉCILE.

Il s'est blessé ?

FRIBOURG.

Ditout, ditout.

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Loin des eaux, pour être plus libre,
D'un trait l'cher oncle v'nait ici ;
Mais l'cheval perdit l'équilibre,
Et puis le carriole aussi.
Pour réparer cette algarade,
J'voyais le moment ous qu'au total,
L'cheval n'traînant plus l'malade,
L'malade allait traîner l'cheval.

JULIEN.

Ah! ah! les voyez-vous arriver l'un portant l'autre.

FRIBOURG.

Oui, mais la p'tite cheval y mettre de l'obstination ; elle n'voulait pas; aussi votre oncle avre dit à moi : Fribourg, va, toi, devant, car j'avre envie d'être malade ici tant qu'il sera dimanche, pour qu'on refasse mon carriole lundi, et que j'arrive chez mon femme mardi.

SUZETTE.

Mardi, c'est demain... Il faut agir aujourd'hui... M. Fribourg, écoutez bien votre consigne.

FRIBOURG.

Oui, ma commandant.

SUZETTE.

Il faut dire et affirmer à madame Tricot que quand son mari fut mort, il mourut tout-à-fait.

FRIBOURG.

J'entends; oh! la bonne drôlerie! par cette ruse, vous espérez avoir son consentement à la mariage.

SUZETTE.

J'en ai déjà glissé deux mots à notre veuve ; elle ne veut entendre parler de rien ; cela renouvelle sa peine ; mais nous avons la journée devant nous, agissons.

FRIBOURG.

Che demande pas mieux, p'tite ange, che agis beaucoup, moi, mais ce n'est pas à jeun.

JULIEN.

Voici la clé de la cave.

CÉCILE.

Et le chemin de la salle à manger.

FRIBOURG.

Tarteff, je vole à l'office prendre des forces pour pleurer avec la veuve, et rire avec vous.

CÉCILE.

Voici ma tante!

SUZETTE.

C'est le moment, M. Fribourg.

FRIBOURG.

Et mon soif!

SUZETTE.

Vite, vîte, le mouchoir à la main, et la larme à l'œil, si c'est possible... Elle entre; attention.

## SCÈNE III.

FRIBOURG, SUZETTE, Mme. TRICOT, CÉCILE, JULIEN.

Air : *Du bailleur éternel.*

*Ensemble.*

MAD. TRICOT.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel malheur, hélas!
Pauvre femme,
Il a rendu l'ame.
Ah! ah, ah! ah! ah! ah! ah!
Quel malheur, hélas!
D'honneur, je n'y survivrai pas.

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel malheur, hélas!
Pauvre femme,
Il a rendu l'ame.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel malheur, hélas!
D'honneur nous n'y survivrons pas.

SUZETTE.

N'avoir en ce siècle étrange
Qu'un époux!... c'est malheureux!
Que d'femmes en voudraient deux,
Pour en avoir un de r'change.

CHOEUR.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MAD. TRICOT.

Assez, mes amis, assez, vos ah! ah! me déchirent le cœur.

CÉCILE.

Laissez-nous pleurer, ma tante, ça soulage!

JULIEN.

Oui, pleurons ensemble ; c'est plus doux!

MAD. TRICOT, *surprise.*

Ah!... ah! c'est vous, Julien, vous m'avez toute saisie... J'ai cru entendre le pauvre défunt.

SUZETTE.

Julien, en effet, a son timbre de voix, tout le monde s'y trompait.

MAD. TRICOT, *pleurant.*

Il avait un si joli timbre mon mari, ah! ah!

SUZETTE.

Ménagez votre poitrine, madame.

MAD. TRICOT.

Non, je veux me désoler, ça me fait plaisir.

JULIEN.

Madame Tricot a raison.

Air : *Vaudeville de partie carrée.*

Elle n'est pas de ces femmes traitables,
Qui, sans éprouver de douleurs,
Ont grand soin d'être inconsolables,
Pour trouver des consolateurs.
A la ville, de son martyre,
Un tendre objet se voit bientôt guéri ;
Mais au village, ah! ce n'est pas pour rire
Que l'on pleure un mari.

MAD. TRICOT.

Songez que je ne suis encore qu'au quatrième jour de mon veuvage.

CÉCILE.

Au quatrième, mon dieu oui.

MAD. TRICOT.

Et cela sans prendre de nourriture.

SUZETTE.

Se nourrir d'affliction et de café au lait, c'est bien peu.

MAD. TRICOT.

Je ne serai pas vivante dans deux jours.

JULIEN.

Vivez et ne pleurez plus.

MAD. TRICOT.

Ah ! je pleurerai encore dans trente ans !

SUZETTE.

Mourir bientôt et pleurer longtemps, voilà ce qui s'appelle une vraie douleur conjugale.

MAD. TRICOT.

Suzette, je ne sais plus ce que je dis.

SUZETTE.

Je le vois bien, Madame.

FRIBOURG, *faisant un gros soupir.*

Oh !

MAD. TRICOT.

Qu'ai-je entendu ?

CÉCILE.

C'est M. Fribourg.

SUZETTE.

L'ami du défunt.

MAD. TRICOT.

Il est de retour ?... approchez, cher voisin... eh ! bien, il est donc mort ?

FRIBOURG.

Mort comme on ne l'est pas, j'en donne à vous mon parole.

MAD. TRICOT.

Quoi, les secours de l'art ?...

FRIBOURG.

N'ont servi qu'à hâter son trépassement.

Air : *Les lis arrosés.*

Il aurait pu tout seul peut-être,
Vîte échapper à son douleur ;
Mais la santé sort par la fenêtre,
Quand par la porte entre l'docteur...
Pour que leur drogue ou leur racine,
Pût nous rendre le corps plus sain,
Il faudrait que le médecine
Arrivât sans la médecin.

Mais comme l'un y être arrivé avec l'autre, ils avrent trouvé drôle de partir tous les trois.

MAD. TRICOT.

Pauvre bichon, ah!... il était syndic de sa corporation.

SUZETTE.

Quelle perte pour le respectable corps des bonnetiers!

MAD. TRICOT, *à Fribourg.*

En mourant, il ne vous a rien dit pour moi, voisin?

FRIBOURG.

Si fait, si fait, il avre dit de recommander à vous la mariage...

MAD. TRICOT.

Ah! jamais je ne me remarierai.

FRIBOURG.

Doucement, ce être la mariage de ces petits jeunes gens...

SUZETTE, *à part.*

Bon!

FRIBOURG.

Il me dit comme ça en me serrant la main.

Air : *L'asile aux Muses.*

Depuis un an, même au-delà,
Tous deux s'aiment à la folie;
Et pour calmer cet amour-là,
Che veux, mon cher, qu'on les marie;
Che touche à mon trépassement,
Qu'importe, il faut qu'on les rassemble...

SUZETTE.

Il avait raison.

(*Suite de l'air.*)

Un mariage, un enterr'ment,
Cela va bien souvent ensemble.

MAD. TRICOT.

Assez, assez, vous me déchirez l'ame.

FRIBOURG.

Il me dit qu'il voulait aussi qu'une bonne dot...

MAD. TRICOT.

Assez vous dis-je! je ne puis en entendre davantage... une dot... ah! mes nerfs, mes nerfs!

JULIEN.

Voilà une indisposition bien subite.

MAD. TRICOT.

Marier ma Cécile! je l'aime trop pour lui donner un mari, et un mari surtout qui ressemblant au défunt, n'aurait qu'à mourir comme lui, non, dans l'affliction où je suis, la retraite, voilà le seul parti que tu dois prendre, mon enfant.

SUZETTE.

Mais les volontés du défunt?...

MAD. TRICOT.

Ne me parlez plus de ce mariage, je suis trop affligée.

FRIBOURG.

Mais mon cher dame...

MAD. TRICOT.

Faites éloigner ce messager de malheur, sa présence me tue... j'ai besoin de prendre l'air... je vais au jardin, où je veux être seule, entendez-vous...

SUZETTE.

Avec votre douleur?

MAD. TRICOT.

Non, avec Julien... venez m'y joindre, mon ami... j'ai à vous parler... Ah! ah! mon pauvre Tricot... une dot... ah! je suffoque. (*Elle sort par le fond.*)

## SCÈNE IV.

FRIBOURG, SUZETTE, CÉCILE, JULIEN.

FRIBOURG.

Tarteff je avre dans le idée que l'acte testamentaire du parrain ne deviendra jamais l'acte de mariage de la filleul.

SUZETTE.

Si nous avons tué le bonnetier, il faut pourtant tâcher que ça soit pour quelque chose.

JULIEN.

Il serait contrariant de l'avoir fait mourir pour rien.

SUZETTE.

Suzette vous reste, rien n'est encore perdu.

FRIBOURG.

Ce qui reste à moi, c'est mon soif.

SUZETTE.

Air : *De Laurence de Sainte-Assise.*

Jeunes amans,
Espérance
Et prudence,
Tendres sermens,
Promettent doux momens.
Jeunes amans.

JULIEN, CÉCILE, FRIBOURG.

Jeunes amans.

SUZETTE.

Tendres sermens.

JULIEN, CÉCILE, FRIBOURG.

Tendres sermens.

SUZETTE.

Font de l'amour l'appui de l'innocence.
L'bonheur est là,
Ma fine, c'est toujours ça.

SUZETTE.

Jeunes époux,
Courage;
En mariage,
Soupçons jaloux
Doivent fuir de chez vous.
Soupçons jaloux.

JULIEN, CÉCILE FRIBOURG.

Soupçons jaloux.

SUZETTE.

Jeunes époux.

JULIEN, CÉCILE, FRIBOURG.

Jeunes époux.

SUZETTE.

Fermez les yeux sur les torts du ménage,
L'bonheur est là,
Ma fine, c'est toujours ça.

CHOEUR.

Fermez les yeux sur les torts du ménage, etc.

SUZETTE.

Voyons, résumons-nous... il faut d'abord...

FRIBOURG.

Mais che entendre...

SUZETTE

Ah! mon dieu, qu'est-ce que j'aperçois?

CÉCILE.

Ma tante?

SUZETTE.

Cent fois pis, le défunt.

FRIBOURG.

C'est le diable!

JULIEN.

Tout est perdu.

*(Ils se tiennent un peu à l'écart dans le fond.)*

## SCÈNE V.

### FRIBOURG, SUZETTE, M. TRICOT, CÉCILE, JULIEN.

M. TRICOT.

Ah! ça, me prend-on pour un revenant?... J'ai beau questionner, chacun semble fuir à mon approche... il me semble pourtant que je suis toujours Tricot, bonnetier honnête et délicat. Mais que vois-je! vous êtes en deuil... vous pleurez... qu'est-il donc arrivé?

Air : *Del senor Baroco.*

Ma surprise est profonde,
D'où vient votre chagrin?
J'interroge à la ronde,
Et c'est toujours en vain;
Parlera-t-on bientôt?

TOUS.

Oh!

M. TRICOT, *s'adressant à Cécile.*

Cécile m'apprendra...

CÉCILE, *pleurant.*

Ah! *(Elle sort.)*

M. TRICOT.

Julien, un petit mot...

JULIEN, *pleurant.*

Oh! *(Il sort.)*

M. TRICOT.

Fribourg, conte-moi ça.

FRIBOURG, *pleurant.*

Ah! (*Il sort.*)

## SCÈNE VI.

### SUZETTE, M. TRICOT.

M. TRICOT, *l'arrêtant.*

Suzette, toi qui parle tant qu'on veut, tu vas sans doute me dire...

SUZETTE, *allant pour sortir.*

Ah!

M. TRICOT, *la retenant.*

Doucement, tu m'expliqueras ce mystère.

SUZETTE.

Oh! (*A part.*) Que lui dire?

M. TRICOT.

Pourquoi cette tristesse?

SUZETTE, *pleurant.*

Parce qu'on n'est pas gaie.

M. TRICOT.

Ces habits noirs?

SUZETTE.

Parce que nous sommes en deuil.

M. TRICOT.

En deuil! juste ciel... mon estimable épouse, madame Tricot enfin serait-elle...

SUZETTE, *à part.*

Oh! la bonne idée. (*Haut.*) Monsieur, on devine, dit-on, d'abord ce qu'on craint ou ce qu'on souhaite le plus... Eh! bien oui, madame Tricot, cette moitié si chaste; cette épouse si tendre, est comme dit le magister, *ad patres.*

M. TRICOT.

Elle est morte!

SUZETTE.

Avant-hier, entre huit et neuf.

M. TRICOT.

Malheureux Tricot!

SUZETTE, *à part.*

Je tremble qu'elle ne rentre!

M. TRICOT.

Et vous ne m'avez pas informé de sa maladie!

SUZETTE.

Elle a été si peu de chose sa maladie, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Air : *Vaudeville du printemps.*

S'apercevant qu'votre voyage,
La privait d'un heureux soutien,
En vous traitant d'petit volage,
Ell' rendit l'ame en moins de rien.
Hélas! sans bruit et sans escorte,
Bref, elle partit si vîte là-bas,
Qu'on lui soutiendrait qu'elle est morte,
Qu'vraiment elle ne l'croirait pas.

Tant y a que vous êtes veuf.

M. TRICOT.

Veuf à mon âge! soixante-cinq ans! que vais-je devenir... maudit voyage!

SUZETTE.

Modérez votre chagrin. (*A part.*) Je suis sur les épines. (*Haut.*) Entrez dans votre appartement, Monsieur, les grandes souffrances ont besoin de solitude.

M. TRICOT.

Air : *De Céline.*

Ah! quelle perte irréparable!

SUZETTE.

Cessez donc de vous désoler.

M. TRICOT.

Ma femme était toujours aimable.

SUZETTE.

D'autres pourront vous consoler.

M. TRICOT.

Sincère, tendre, douce et bonne,
Elle avait toutes les vertus.

SUZETTE.

Elle avait celles que l'on donne
A tous ceux qui n'existent plus.

M. TRICOT.

Au fait, tu m'en fais souvenir, madame Tricot était vive.

SUZETTE.

Méchante même... entrez, Monsieur.

M. TRICOT.

Un peu sournoise.

SUZETTE.

Avare à l'excès... Vous serez mieux dans votre cabinet.

M. TRICOT.

Quel mauvais cœur!

SUZETTE.

Quelle dûreté... entrez vite...

M. TRICOT.

Un vrai diable... Suzette, je ne pleure plus.

SUZETTE.

Et vous faites bien, Monsieur. (*A part.*) Il ne sortira pas d'ici!

M. TRICOT.

Air : *Vaudeville de la Somnambule.*

Pourtant il faut sauver les apparences,
Au milieu même des plaisirs;
Par égard pour les bienséances,
Je dois encore pousser quelques soupirs.

SUZETTE.

Monsieur, quelle erreur est la vôtre,
Plus de chagrin, plus de souci;
Employez vîte à rire avec une autre,
L'temps que vous perdez à pleurer celle-ci.

M. TRICOT.

Tu es de bon conseil, Suzette, et parbleu, j'ai envie de rire avec toi.

SUZETTE.

Bah! riez plutôt avec mademoiselle Cécile, que vous aimez tant.

M. TRICOT.

Eh! mais tu m'y fais songer... elle est déjà bonne à marier, j'ai envie de lui donner...

SUZETTE.

Julien pour époux?

M. TRICOT.

Non pas, mais la survivance de la défunte, et d'en faire madame Tricot.

SUZETTE, *à part.*

En voici bien d'un autre!

M. TRICOT.

Le veuvage est une si triste chose, je m'ennuie déjà de mon état de célibataire.

SUZETTE, *paraissant avoir une idée subite, à part.*

Je le tiens. (*Haut.*) Eh! bien, Monsieur, s'il faut vous le dire, Cécile partage tous vos sentimens.

M. TRICOT.

Vrai... Tu m'enchantes.

SUZETTE.

Depuis le malheur qui vous est arrivé, elle ne rêve qu'à vous, ne pense qu'à vous, ne parle que de vous.

M. TRICOT.

J'ai toujours été l'homme des passions, toujours.

SUZETTE.

Si vous voulez, je vais lui parler, et vous pour lui prouver tout de suite qu'elle sera un jour votre femme, dressez en peu de mots une espèce de promesse... là... vous entendez, avec donation.

M. TRICOT.

De tous mes biens.

SUZETTE.

Présens et futurs.

M. TRICOT.

C'est dit.

SUZETTE.

Moi je me charge de vous ménager une entrevue avec elle, ne perdez pas de temps, entrez et surtout n'oubliez pas la promesse.

Air : *Quelle aimable et vive folie.*

Si votre amour d'un sacrifice
A votre belle offre le prix ;
L'hymen vous garde un bénéfice
Qu'il réserve à tous les maris.

M. TRICOT.

Lorsque nous serons en ménage,
Je veux rendre son sort heureux.

SUZETTE.

On peut tout promettre à votre âge;
Mais promettre et tenir sont deux.

*Ensemble.*

M. TRICOT.

Si mon amour d'un sacrifice
A ma Cécile offre le prix, etc.

SUZETTE.

Si votre amour d'un sacrifice
A votre belle offre le prix, etc.

(*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

## SCÈNE VII.

SUZETTE, *seule.*

Enfin! le voilà parti!... courons prévenir nos amans... oui, mais si le bonnetier sort, il peut rencontrer sa chère moitié. (*Elle va à la porte du cabinet.*) Point de verroux... allons la faire rentrer par la porte de la cour, et tâchons de l'endoctriner... mais il faudrait pendant mon absence que le garde-chasse... (*Elle appelle.*) Fribourg, M. Fribourg!

## SCÈNE VIII.

SUZETTE, FRIBOURG.

FRIBOURG, *gris.*

Qui appelle moi?

SUZETTE.

C'est Suzette, venez.

FRIBOURG.

Me voilà, petite la démon, et solide au poste encore.

SUZETTE.

Il y paraît.

FRIBOURG.

Je avre voulu mettre le bon ordre dans un bataillon de

Champagne qui s'insurgeait, et vous voyez moi ivre... de mon victoire.

SUZETTE.

Le vainqueur aurait grand besoin d'un lit de camp.

FRIBOURG.

C'était pas mon faute du tout.

Air : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

L'Aï, le Bordeaux, le Champagne,
Grâce à mon soif v'nant à manquer,
Ché vis quatre flacons d'Espagne,
Que ché résolus d'attaquer;
Envain ché déployai dans l'ombre
Un courage fort peu commun.
Ché dus succomber sous le nombre,
Car ils étaient quatre contre un.

Malgré ça, je avre mis deux prisonniers dans mon poche.

SUZETTE.

Justement, ça va nous servir. M. Tricot est faible, il ne boit ordinairement que de l'eau... Pour qu'il ne puisse nuire à nos projets, s'il vient...

FRIBOURG.

Ché comprendre fort, je barrerai à lui le chemin avec ce bouteille.

SUZETTE.

Je lui ai fait accroire que sa femme est morte.

FRIBOURG, *riant.*

Oh! oh! vous donc les faire tous les deux veufs.

SUZETTE.

S'il vous questionne, vous ne répondrez que ces mots : Elle est morte!... Mais quand cela? mais comment? mais pourquoi?

FRIBOURG, *d'une grosse voix.*

Elle est morte!

SUZETTE.

Fort bien... Empêchez-le surtout de sortir de cette salle.

FRIBOURG.

Suffit, je suivrai mon consigne.

SUZETTE.

Je cours agir et rejoindre nos amans... M. Fribourg, nous danserons à leur noce.

Air : *De la contredanse d'Emma.*

Tra la la la, tra la la la,
Allons, monsieur Fribourg, courage,
J'espère que ce mariage,
Grâce à nous deux réussira ;
Cécile heureuse applaudira
A notre esprit, à notre zèle ;
Et Julien, auprès de sa belle,
L'soir de la noc' (*bis*) redira :
Tra la la la, tra la la la.

(*Elle sort en dansant.*)

## SCÈNE IX.

FRIBOURG, *seul.*

Elle être choliment drôle la petite servante, avec sa

*Même Air.*

Tra la la la, tra la la la,
Le doux glou glou de ma bouteille,
J'en conviens, charme mon oreille ;
Mais si j'en crois c'cœur qui bat fort,
Le vin n'est pas le seul trésor ;
Comme Julien, en joyeux drille,
De temps en temps à jeune fille,
Je voudrais bien (*bis*) dire encore :
Tra la la la, tra la la la.

(*Il danse.*)

## SCÈNE X.

FRIBOURG, M. TRICOT.

M. TRICOT.

Quel sabbat... quoi, Fribourg, mon ami intime, se permet...

FRIBOURG.

Allons, chorus. (*Il chante.*)

Tra la la la, tra la la la.

M. TRICOT.

Insensible ami, savez-vous que ma femme...

FRIBOURG.

Elle est morte! (*Il chante.*)

Tra la la la, tra la la la.

M. TRICOT.

Ne crains-tu pas, malheureux, que l'ombre de madame Tricot...

FRIBOURG.

Elle est morte, et ne reviendra pas faire endever vous; par ainsi : (*Il danse.*)

Tra la la la, tra la la la.

M. TRICOT.

Dieu me pardonne, il est ivre.

FRIBOURG.

Ce était mon manière de désoler moi.

Air : *d'Aristipe.*

Chagrin, chagrin, contre ta noir visage,
Moi savoir prendre un joyeux trinquement.
Boire un p'tit coup pour un p'tit chagrinage,
Pour un plus grand, boire plus grandement.
Grâce au doux jus que produit une treille,
L'homme, dit-on, rend son destin meilleur,
Et c'est enfin, à l'aide d'un bouteille,
Qu'on peut d'un trait avaler son douleur.

M. TRICOT.

Ah! mon ami, en trente ans de ménage, je te prie de croire que j'en ai avalé de toutes les façons; c'est égal, la mort efface tout, cette pauvre madame Tricot!...

FRIBOURG, *lui versant.*

Elle est morte! encore une fois, et faloir boire l'affliction.

M. TRICOT, *prenant le verre*

Jamais.

FRIBOURG.

Rien n'altère comme la douleur, à la santé de la défunte.

M. TRICOT, *buvant.*

Fribourg, tu me fends le cœur!

FRIBOURG, *versant encore.*

Un second.

M. TRICOT, *buvant en pleurant.*

Ah! quel coup!

FRIBOURG.

Celui-ci ſera passer l'autre.

M. TRICOT, *un peu gris.*

La douleur me rend si faible que je ne puis plus me soutenir.

FRIBOURG.

Les grands bouteilles et les petites chagrins faire toujours cet effet-là.

M. TRICOT.

Ah ! je ne me consolerai jamais... (*En pleurant.*) Fribourg, mon ami, tu viendras à ma noce, n'est-ce pas ?

FRIBOURG.

Comment ?

M. TRICOT.

Oui, dans l'état où je suis, il me faut des distractions, et pour me distraire, j'épouse Cécile, nièce de la défunte.

FRIBOURG.

Terteff, voici ben autre chose.

M. TRICOT.

Je vais rédiger en pleurant le projet du contrat... Si Suzette revient, dis-lui que je l'attends.

Air : *De Pénélope.*

Afin que l'hymen, au fond de ses filets nous prenne,
Il n'est pas toujours
Besoin d'implorer les amours.
Il faut ici bas, chez nymphe la plus inhumaine,
Brusquer le plaisir,
C'est le moyen de réussir.

FRIBOURG.

Brusquer le plaisir, n'est pas chose toujours certaine ;
Près d'un frais tendron,
Vieillard n'est pas toujours luron.
De peur d'un affront, trop commun à la soixantaine,
Barbon, pour son bien,
Doit prudemment ne risquer rien.

(*M. Tricot rentre dans son cabinet.*)

## SCÈNE XI.

FRIBOURG, *seul.*

La petite, le bonnetier donner à lui un vilain chapeau... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! et son femme qui, dans son douleur, fait semblant de vouloir mourir... Tertell', c'être pas le coup qu'elle a reçu qui causera son mort, mais plutôt le contre-coup, quand elle apprendra..... ah ! ah !...

## SCÈNE XII.

CÉCILE, SUZETTE, FRIBOURG.

SUZETTE.

Eh ! bien, M. Fribourg ?

Air : *Vaudeville du piége.*

Notre defunt en ce moment,
Sans doute, hélas ! se désespère !

FRIBOURG.

Bah ! son chagrinage vraiment,
Au désespoir n'ressemble guère.
Le plaindre ici serait en vain,
Car il console, en homme habile,
Son estomac avec mon vin,
Et son cœur avec son pupille.

SUZETTE.

C'est comme madame Tricot qui, dans son affliction, veut obsolument épouser l'héritier de son mari.

FRIBOURG.

Voilà qui s'appelle jouer à qui perd gagne.

CÉCILE.

J'espère qu'il n'en sera rien.

SUZETTE.

Et vous avez raison ; j'ai ramené madame Tricot dans son appartement ; elle a cédé à ma ruse : je lui ai fait écrire une promesse qui nous servira en temps et lieux.

CÉCILE.

Que veux-tu dire ?

SUZETTE.

Vous voyez ce petit papier? eh bien! je tiens votre bonheur là dedans, écrit en petites pattes de mouche.

CÉCILE.

Comment?

SUZETTE.

Vous saurez tout: la nuit vient; laissez-moi faire, vous serez bientôt madame Julien.

FRIBOURG.

Quel petit bon diable de femme!

SUZETTE.

Air : *Des inséparables.*

Le moment
Est pressant,
Partez au plus vîte;
Le moment
Est pressant,
Sortez promptement.

CÉCILE.

Sur mon destin,
Mon cœur tremble et s'agite.

FRIBOURG.

Comptez enfin
Sur l'esprit féminin.

ENSEMBLE.

Le moment
Est pressant, etc.

## SCÈNE XIII.

SUZETTE, ensuite M. TRICOT.

SUZETTE.

Allons, ne perdons pas de temps, achevons notre ouvrage. (*Elle va à la porte du cabinet à gauche, et appelle.*) M. Tricot!... M. Tricot!... il ne m'entend pas... il dort déjà comme deux, après avoir bu comme quatre. M. Tricot!... M. Tricot!...

M. TRICOT, *en dedans.*

Heim!

SUZETTE.

Arrivez donc, Monsieur.

M. TRICOT, *paraissant.*

C'est toi, Suzette!... eh! bien, suis-je aimé?

SUZETTE.

Oh! comme on ne l'est pas.

M. TRICOT.

Air : *D'Ambroise.*

Pour moi quelle heureuse nouvelle!

SUZETTE.

Sachez, Monsieur, que votre belle
Viendra ce soir au rendez-vous.

M. TRICOT.

Qu'à mon cœur cet espoir est doux,
Deux fois je serai donc époux!

SUZETTE.

Mais la promesse...

M. TRICOT.

Elle est écrite.

SUZETTE.

Et vous promettez tous vos biens...
Donnez.

M. TRICOT, *lui remettant un papier.*

La voilà.

SUZETTE.

Donnez vîte.
Ah! je la tiens!

M. TRICOT, *à part.*

Ah! je la tiens!

*Ensemble.*

SUZETTE.

Ah! je la tiens!
Ah! je la tiens!

M. TRICOT, *se frottant les mains.*

Ah! je la tiens!
Ah! je la tiens!

*(La nuit est venue.)*

MAD. TRICOT, *en dedans.*

Suzette! Suzette!

M. TRICOT, *effrayé.*

Ah! mon Dieu!

SUZETTE, *à part.*

Ciel! madame Tricot!

M. TRICOT.

As-tu entendu?

SUZETTE.

Quoi?

M. TRICOT.

Cette voix lamentable!

SUZETTE.

Oui, Monsieur.

MAD. TRICOT, *en dedans.*

Suzette! Suzette!

M. TRICOT.

C'est la voix de la défunte... est-il possible!... ne me quitte pas, Suzette.

SUZETTE.

Ne tremblez pas, Monsieur... vous me faites peur. (*A part.*) Comment me tirer de là... ah! quelle idée!

Air : *De la Dame blanche.*

Profitant de cette nuit sombre,
Car les morts n'aiment pas le jour,
Comme vous, j'ai peur que son ombre
Vous reproche un nouvel amour.
Je vois son spectre menaçant,
Il vous regarde en grimaçant,
Prenez garde,
Votre défunte vous regarde,
Votre défunte vous entend.

M. TRICOT.

Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

## SCÈNE XIV.

MAD. TRICOT, SUZETTE, M. TRICOT.

MAD. TRICOT.

Suzette!... Suzette!... ah! te voilà...

M. TRICOT.

Je me meurs.

MAD. TRICOT, *que sa voix a frappée.*

Ah! mon dieu! qu'est-ce que j'entends!

SUZETTE.

Silence!

*Même Air.*

On est jaloux quoiqu'on succombe;
Or, pour votre manque de foi,
Votre époux a quitté la tombe,
Et vient vous redire : Aime moi.
De ce coin, vers vous s'avançant,
Je le vois pâle et frémissant.
Prenez garde,
Car votre défunt vous regarde,
Oui, votre défunt vous entend.

(*A part.*) A présent, qu'ils s'arrangent. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XV.

MAD. TRICOT, M. TRICOT.

M. TRICOT, *à part.*

Ah! pourquoi ai-je signé!... c'est ma faute.

MAD. TRICOT, *à part.*

Pourquoi ai-je promis!... J'ai mal fait.

M. TRICOT.

Je frissonne.

MAD. TRICOT.

Mon sang se glace.

M. TRICOT.

Dieu quel air accariâtre... c'est bien ma femme!

MAD. TRICOT.

O ciel! qu'un fantôme est laid... c'est bien mon mari.

M. TRICOT, *d'un côté du théâtre.*

Tâchons d'appaiser son ombre. (*Haut.*) Ah! madame Tricot, nous avons bien des choses à nous reprocher!

MAD. TRICOT, *de même.*

A qui le dites-vous, cher défunt!

M. TRICOT, , *à part.*

Comme une femme est raisonnable... après sa mort.

MAD. TRICOT, *à part.*

Quelle douceur ! comme le trépas change un mari !

M. TRICOT.

Enfin, s'il faut tout vous dire.

MAD. TRICOT.

Puisque vous m'encouragez à tout vous avouer.

M. TRICOT.

Malgré les sermens de l'hyménée...

MAD. TRICOT.

Malgré les doux nœuds qui nous unissaient...

M. TRICOT.

Une passion insensée...

MAD. TRICOT.

Un sentiment coupable...

M. TRICOT.

L'amour enfin...

MAD. TRICOT.

L'amour ?...

M. TRICOT.

Infidèle!

MAD. TRICOT.

Parjure !

M. TRICOT, *tombant à genoux et s'avançant.*

Air : *Du comte Ory.*

Ah! pardon! pardon ma femme,

MAD. TRICOT, *de même.*

Pardon, pardon, mon époux.

M. TRICOT.

Je m'accuse au fond de l'ame.

MAD. TRICOT.

Je m'accuse au fond de l'âme.

M. TRICOT.

Je me repends devant vous.

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

Tous les Personnages avec des flambeaux.

*(M. Tricot et madame Tricot se relèvent effrayés et s'éloignent l'un de l'autre en poussant un cri d'effroi.)*

TRICOT, MAD. TRICOT.

Ah !...

TOUS, *excepté Monsieur et madame Tricot.*

Quoi ! tous deux en tête à tête.

MAD. TRICOT.

Fuyez tous !

M. TRICOT.

N'approchez pas!

TOUS.

Quel est donc ce trouble fête ?

MAD. TRICOT ET M. TRICOT.

La mort seule est sur mes pas.

M. TRICOT.

Le fantôme s'élance.

MAD. TRICOT.

Je vois un spectre immense.

M. TRICOT.

Il me suit... ô douleur !

MAD. TRICOT.

Il vient... ah ! l'horreur !

TOUS.

Non, c'est une erreur.

SUZETTE.

est une erreu r, vous dis-je, regardez-vous bien.

FRIBOURG, *à Tricot.*

Voilà ton femme.

SUZETTE, *à madame Tricot.*

Voilà votre mari.

M. TRICOT.

O ciel! elle n'est pas morte!

MAD. TRICOT.

C'est mon mari, il vit encore!

FRIBOURG.

Eh! oui tarteff, la petite enterrement li avoir été de mon fabrique.

MAD. TRICOT, *à part.*

Quel tour affreux!

M. TRICOT, *à part.*

C'est un guet-à-pend!

MAD. TRICOT, *à part.*

J'étouffe!

M. TRICOT.

Je suffoque!

SUZETTE.

Allons, embrassez-vous... courage, Madame.

FRIBOURG, *à Tricot.*

Un petit effort... et vîte l'accolade maritale.

M. TRICOT.

Les jambes me manquent

FRIBOURG.

Ferme, mon ami.

MAD. TRICOT.

Je ne puis faire un pas.

SUZETTE.

Appuyez-vous sur moi, Madame.

M. TRICOT.

Chère femme!

MAD. TRICOT.

Cher époux!

(*Ils s'embrassent et se retournent vivement tous deux de l'autre côté.*)

M. TRICOT, *à part.*

Ahie!

MAD. TRICOT, *à part.*

Ouf!

M. TRICOT, *à sa femme.*

Quelle joie! (*A part.*) Plus de Cécile!

MAD. TRICOT, *à son mari.*

Quel bonheur! (*A part.*) Plus de Julien.

FRIBOURG.

Tarteff! quel tableau pathétique!

SUZETTE.

Vous voilà donc heureux! mais ça ne suffit pas, regardez ces jeunes amans.

Air : *Du final du premier acte de la Somnambule.*

Au jour de la reconnaissance
Unissez-les.

M. TRICOT ET MAD. TRICOT.

Non, non, jamais.

SUZETTE.

A se marier, ils sont prêts.

M. TRICOT ET MAD. TRICOT.

Il suffit, laissez-nous en paix.

SUZETTE, *à Tricot, lui montrant la promesse.*

Je puis rompre ici le silence.

(*De même à Madame Tricot.*)

Redoutez ma vengeance.

MAD. TRICOT.

Je suis jouée!

M. TRICOT.

Ah! je suis pris!

SUZETTE, *à tous deux.*

Cédez-vous à mon éloquence?

M. TRICOT ET MAD. TRICOT.

Il le faut bien... Soyez unis.

*Ensemble.*

CÉCILE, JULIEN, SUZETTE.

Oui, c'est à tort qu'on désespère,
De l'amour tout cède au pouvoir;
Ce jour heureux, ce jour prospère,
Comble { leurs / nos } vœux et { leur / mon } espoir.

M. TRICOT ET MAD. TRICOT.

Oui, c'est à tort que l'on espère,
Ici bas peut-on tout prévoir?
Ce jour qui, pour eux est prospère,
Détruit pour jamais mon espoir.

SUZETTE, *à Tricot.*

L'amour aime aussi la richesse,
Que donnez-vous?

M. TRICOT.

Oh! la tigresse!
Je donne...

SUZETTE.

En louis d'or,
Vingt mille francs ..

M. TRICOT.

Je suis mort!

SUZETTE.

Donnez-les... ou je vais tout dire.

M. TRICOT.

Tais-toi. *(bis.)*

MAD. TRICOT.

J'y consens.

M. TRICOT.

Quel martyre!

*Ensemble.*

M. ET MAD. TRICOT.

Oui, c'est à tort que l'on espère, etc.

CÉCILE, JULIEN, SUZETTE, FRIBOURG.

Oui, c'est à tort qu'on désespère, etc.

SUZETTE, *à Fribourg.*

Voilà donc notre ouvrage, deux sensibles époux réunis et un mariage de fait!

TRICOT.

Oui, mais plus de revenans.

SUZETTE.

A moins que ce ne soit des revenans bons.

FRIBOURG.

C'est dit, petite la démon... et vîte à table pour achever de vous ressuciter.

## VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville de la Chasse au Renard.*

FRIBOURG.

Sur l'appétit c'est à tort que l'on fronde,
L'art de manger, qu'on encense partout,
A son mérite ; et qui, dans ce bas monde,
Sait digérer, à mon avis sait tout
En vrai gourmet, sans que rien me chagrine,
D'un tonneau plein pour avoir le contour,
Chez l'un je soupe, et chez l'autre je dîne ;
Ne faut-il pas que chacun ait son tour?

JULIEN.

Ton noble espoir n'est plus une chimère,
Pays des arts, du génie et des lois,
Tu seras libre, et la lyre d'Homère,
De tes héros fêtera les exploits ;
Assez longtemps l'orgueilleux cimeterre
Livra tes fils à la faim du vautour.
Grèce! renaîs pour illustrer la terre;
Ne faut-il pas que chacun ait son tour?

MAD. TRICOT.

Des droits égaux, voilà ce que demande
Le pauvre hymen que l'on aime à fronder,
Donc aujourd'hui, si madame commande,
Le lendemain, monsieur doit commander.
Telle est hélas ! notre union chérie,
L'égalité chez nous fixe l'amour,
L'matin il groude et moi le soir je crie,
Ne faut-il pas que chacun ait son tour?

M. TRICOT.

Tout se détruit et tout se renouvelle,
Ce qui périt un jour reparaîtra,
Et la nature à chaque instant nouvelle,
Dit que le monde encor longtemps vivra.
Quand un vieillard s'incline vers la tombe,
Un jeune enfant souvent reçoit le jour,
L'un apparaît lorsque l'autre succombe,
Ne faut-il pas que chacun ait son tour?

SUZETTE, *au Public.*

Pour que l'anteur échappe à l'épigramme,
Et loin de nous pour chasser la frayeur,
Ce soir, Messieurs, applaudissez *Madame*,
Mesdames, vous, applaudissez *Monsieur*.
Et pour calmer la critique savante,
De grâce, avant de quitter ce séjour,
Applaudissez jusques à la servante,
Ne faut-il pas que chacun ait son tour?

FIN.

# EXTRAIT DU CATALOGUE

## De BEZOU, Libraire,

### *Boulevard Saint-Martin, N°. 29.*

*Monsieur et Madame*, folie-vaudeville en un acte, par Mrs. Pellissier, Ch. Hubert et Décour.... 1 50
*Le Monstre et le Magicien*, mélodrame en trois actes, par Mrs. Merle et Antony, 5e. édition... 1 50
*Marie*, opéra-comique en trois actes, par M. Planard.................................... 2 50
*La Brouette du Vinaigrier*, comédie de Mercier, réduite en un acte.................... 1 50
*Le Timide*, opéra-comique en un acte, par Mrs. Scribe et Xavier.................... 2 »
*L'Anonyme*, comédie-vaudeville en un acte, par Mrs. Dupeuty, de Villeneuve et Jouslin de Lasalle.................................... 1 80
*C'est demain le Treize*, vaudeville en un acte, par Mrs. Arago et Desvergers.............. 1 50
*Robin des Bois*, opéra féerie en trois actes, par Mrs. Sauvage et Castil-Blaze, 3e. édition...... 1 50
*Les Noces de Gamache*, opéra en trois actes, par Mrs. Sauvage et Dupin.................... 2 »
*Les Trois Sultanes*, vaudeville en un acte....... 1 50
*Marguerite d'Anjou*, opéra en trois actes, par M. Sauvage.................................... 2
*La Vieille*, opéra-comique, en un acte, par Mrs. Scribe et G. Delavigne.................... 2
*La Dame Blanche*, opéra-comique en trois actes, par M. Scribe, 4e. édition................ 2 50
*Le Maçon*, opéra-comique en trois actes, par Mrs. Scribe et G. Delavigne, 2e. édition..... 2 50
*Concert à la Cour*, opéra-comique en un acte, par Mrs. Scribe et Mélesville.................... 1 50
*Le Tambour et la Musette*, vaudeville en un acte, par Mrs. Jouslin de Lasalle et Ernest........ 1 50
*Le Manuel des Coulisses* ou *Guide de l'Amateur*, vol. in-18, contenant les mots usités au théâtre. 1 50

# LE SOLDAT

ET

# LE FOURNISSEUR,

## COMÉDIE EN UN ACTE,

### Par M. CARMOUCHE.

Representée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 août 1827.

Prix : 1 fr. 50 c.




PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1827.

| PERSONNAGES. | | ACTEURS. |
| --- | --- | --- |
| DUFOURAGE | | M. MERCIER. |
| JULIEN | | M. LÉOPOLD. |
| GUILLAUME, vieux soldat | | M. JULIEN. |
| GENEVIÈVE, paysanne allemande | | Mlle. GOUGIBUS. |
| LATULIPE | Militaires français. | M. JOSEPH. |
| SCHABRAQUE. | Militaires français. | M. PLANCON. |
| LAVALEUR | Militaires français. | M. DUMOUCHEL. |
| PAYSANS. | | |
| SOLDATS. | | |

*La Scène se passe dans un bourg d'Allemagne, près des frontières.*

# LE SOLDAT ET LE FOURNISSEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE.

*Le Theâtre représente l'entrée d'un bourg. A droite du spectateur la façade d'une Maison de jolie apparence. A gauche, l'entrée d'une Ferme, une table sous des arbres. Au fond, la campagne, et dans le lointain on aperçoit des fortifications et ouvrages avancés.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LAVALEUR, SCHABRAQUE, LATULIPE, *et trois ou quatre autres Soldats ; ils sont groupés autour de la table.* GENEVIÈVE *pose dessus une cruche d'eau de-vie.*

GENEVIÈVE.

T'nez, mes bons Messieurs, v'là tout ce que j'pouvons faire pour vous... c'est la dernière cruche d'la maison...

SCHABRAQUE.

Ben vrai, la p'tite mère?...

GENEVIÈVE.

Foi d'Geneviève... Mais j'vous la donne de bon cœur ; ça fait que Flimann boira moins, et qu'il ne dormira pas tant.

LATULIPE.

Flimann ! c'est son chef de file indubitablement?

GENEVIÈVE.

Quand j'dis mon chef de file !... pas du tout ; ce n'est que mon mari...

SCHABRAQUE.

Mille millions d'une pipe ! et vot' mari a le cœur de nous donner une cruche d'eau-de-vie pour six lurons qui ont desséché au feu de l'artillerie !

GENEVIÈVE.

Jésus mengott ! .. c'est pas assez ?...

LES SOLDATS, riant.

Ah ! ah ! ah !

SCHABRAQUE.

Vous ne connaissez pas la victoire... ça a toujours soif !...

GENEVIÈVE.

Ecoutez donc, faut ben garder queuque chose pour le lendemain.

LAVALEUR.

Le lendemain ?... Un soldat ne connaît pas ce mot là.

GENEVIÈVE.

Savez-vous que le pays est ben fatigué ? Encore ce matin on a tambouriné que tous ceux qui avaient des fourages *encoureraient* les peines les plus sévères, s'ils ne les donnaient pas pour la nourriture de l'armée... Depuis que c'te campagne dure, les pauvres paysans, ils en ont vu des soldats ! et nos champs d'blé et nos vignes, voyez-vous, ça ne comptait pas sur les logemens militaires.

LATULIPE.

Bien riposté, ma bergère... Elle est gentille... et il faut insensiblement que je lui paie son rogome...

GENEVIÈVE.

Oh ! grand merci, monsieur l'houzard, c'est de bon cœur.

LATULIPE.

Je n'ai pas l'intention de vous offrir du numeraire... Mais j'veux vous payer par un baiser... ( *Il s'approche d'elle et la lutine.* )

GENEVIÈVE, se défendant.

Finissez donc... Vous savez ben que vos générals ont défendu la maraude.

SCHABRAQUE, aux autres.

Pendant qu'il s'oublie, attaquons c'te petite là, nous autres.

LATULIPE, à Geneviève.

Non ; mais un baiser simplement... ça s'ra pour vot' solde...

GENEVIÈVE.

Eh bien, j'aime mieux vous la donner pour rien... j'y gagnerai encore. Adieu, M. le soldat. ( *Elle lui échappe et rentre.* )

SCHABRAQUE, buvant.

A la santé de Latulipe, le galant du régiment!

# SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté GENEVIÈVE.

LES AUTRES.

A la santé de Latulipe!...

LATULIPE.

Un moment.. j'en suis, moi, de ma santé... ( *Il tend son verre, on fait mine de lui verser.* ) Eh ben, v'là tout ce que l'on me laisse?

SCHABRAQUE, montrant la cruche.

Dame, elle est hors de service! Pendant que tu fesais le joli cœur...

LATULIPE.

Dieu de dieu!... est-il possible de réduire le soldat dans c't' extrémité... à la merci du paysan... qui rechigne toujours pour l'exhibition des vivres et du liquide!...

LAVALEUR.

Après tout il a raison... D'puis deux mois que nous sommes cantonnés ici... et que nous sommes à ses crochets...

SCHABRAQUE.

A qui la faute? à c'chien de fournisseur! (*Il montre la maison.*) V'là six jours que nous attendons ses convois et ses munitions de bouche.

LAVALEUR se lève ainsi que les autres.

Ah! ton fournisseur, n'm'en parle pas!... C't homme là est capable de tout...

LATULIPE.

Il regarde les militaires comme des zéros en chiffres... pas une idée de générosité...

SCHABRAQUE.

Il était procureur... et il est devenu fournisseur!...

LAVALEUR.

Et nous sommes nourris comme des clercs... et de l'ancien régime encore.

LATULIPE.

Si on disait qu'il tire au mur aussi, lui!... mais non; il a un gros Gargantua de maître d'hôtel qui, tous les matins... vous lève des conscriptions de basse-cour!... tout y passe, les chapons et les coqs, le ban et l'arrière-ban...

SCHABRAQUE.

Et y en a jamais un de réformé.

LATULIPE.

Enfin, hier, j'aperçois un lapin... qui cherchait à se sauver... un réfractaire... je veux le fusiller... je pensais à notre déjeûner, mes amis, voilà-t-il pas que le gros chef de cuisine me cherche querelle... en me disant que le déserteur devait être mis en gibelotte pour la table de M. le fournisseur!...

SCHABRAQUE.

Ah! mille escadrons!... si j'avais été là...

LATULIPE.

Sans le major qui nous a entendu... ça se serait mal fini... mais si jamais je me trouvais face à face avec M. Dufourage...

LRVALEUR.

C'est pas ça... c'est pas ça... le général qui est malade ne sait pas ce qui en est, j'en suis sûr... Faut lui faire une pétition.

LES AUTRES.

Oui, oui!

LATULIPE.

Tu as encore de l'esprit, toi!... une pétition, et pas plus tard que tout de suite.

SCHABRAQUE.

Oui, oui, allons-y...

( *Ils vont pour sortir.* )

## SCÈNE III.

Les Mêmes, JULIEN, *portant un paquet au bout d'un bâton.*

JULIEN.

Ah! bon, voilà des militaires qui pourront m'enseigner... Messieurs, connaissez-vous M. Dufourage?

LATULIPE.

Dufourage, le fournisseur?

JULIEN.

Oui, camarades.

SCHABRAQUE.

Nous ne le connaissons que trop.

JULIEN.

Pourriez-vous me dire où je le trouverai?

LATULIPE.

A c'te heure-ci?... dans son lit ou à l'office... Tenez, il demeure-là...

JULIEN.

Ah! grand merci.

SCHABRAQUE.

Vous allez le voir, dites-lui bien des choses pour nous.

LAVALEUR.

Oui, faites-lui nos complimens... dites-lui qu'il est encore un fameux français!

LATULIPE.

Oui, et qu'il aura de nos nouvelles.

*( Ils sortent par le fond, à gauche. )*

## SCÈNE IV.

JULIEN *seul, ensuite* DUFOURAGE *en robe de chambre blanche, pantalon, gros jabot, mouchoir blanc à la main, tabatière d'or.*

JULIEN.

De quel air ils parlent de lui!... ah! dame on dit qu'il est devenu si fier, si hautain.. depuis qu'il est dans les honneurs; il me semble que si je devenais plus heureux, je ne changerais pas ainsi... que j'aimerais toujours mes anciens amis, ma mère... et ma Louise surtout... mais n'y pensons plus... jamais il ne voudra que je l'épouse. ( *il regarde la maison.* ) Comment va-t-il me recevoir?... n'importe, il le faut.

*( Il s'approche. )*

DUFOURAGE, dans la coulisse.

Oui, le couvert à midi juste, et surtout qu'on serve chaud... et ne raisonnez pas drôle!

JULIEN.

C'est lui. . je reconnais sa voix.

DUFOURAGE, entrant.

Il est inconcevable que des domestiques se permettent de raisonner!... j'entends être servi comme un prince! et mieux même, si c'est possible.

JULIEN, le saluant.

Bonjour, M. Duf....

DUFOURAGE.

Que voulez-vous, mon cher?

JULIEN.

Vous ne me reconnaissez pas, M. Dufourage?

DUFOURAGE.

Ah! ah! c'est toi, Julien? que diable viens-tu chercher ici, mon cher?

JULIEN.

Vous connaissez la situation de ma mère... il dépend de vous de l'adoucir .. Par suite des malheurs que mon père éprouva... elle fut réduite à vivre dans la petite ferme qui lui restait... le procès que vous lui avez fait, pour lui contester cette propriété, vous l'avez gagné...

DUFOURAGE.

Ah! ah! bonne nouvelle... je t'en remercie... Mon homme d'affaires l'a gagné? il est adroit, ce gaillard-là... très-adroit... je sais bien que c'était juste.

JULIEN.

Eh! bien, je viens vous supplier de ne pas user de vos droits contre ma mère .. laissez-lui le dernier asile qui lui reste...

DUFOURAGE, pensif.

Diable! .. diable!...

JULIEN.

Ce n'est pas pour long-temps que je vous demande cette grâce... bientôt peut-être elle n'en aura plus besoin!... mais jusques-là, je travaillerai, peut-être pourrai-je parvenir à me placer...je vous laisserai ce que je gagnerai.

DUFOURAGE.

Cependant... la justice doit passer avant tout.

JULIEN.

L'humanité doit quelquefois passer avant la justice. Tenez... votre sœur, cette bonne Louise m'avait remis une lettre pour vous... Lisez.

DUFOURAGE.

Oui, oui, je sais que tu l'aimais... que tu voulais être son mari... Diable, diable, mon cher.

JULIEN.

Nous avons été élevés ensemble, nous sommes du même village.....

DUFOURAGE.

Raisons de petites gens, tout cela... vouloir s'épouser parce que l'on s'aime! c'est bon pour le peuple... Je l'ai signifié, jamais Louise ne sera ta femme; elle peut prétendre à un millionnaire... La sœur d'un fournisseur!

JULIEN.

Lisez sa lettre, et accordez-moi ce que je suis venu solliciter.

DUFOURAGE.

Je lirai ça plus tard...

JULIEN.

Songez que votre réponse doit décider...

DUFOURAGE.

Quel parti veux-tu donc prendre? te faire soldat?

JULIEN.

Non, si je mourais, et ma mère?

DUFOURAGE.

Te mettre dans le commerce?...

JULIEN, hochant la tête.

Hum! je suis parti du village avec trente francs... j'étais venu à pied.., j'avais fait des économies... mais hier, à la nuit tombante... j'ai trouvé un pauvre soldat couché par terre, accablé de fatigue, de faim, et le peu d'argent que j'avais lui a peut-être sauvé la vie.

DUFOURAGE.

Ainsi, ta caisse est à sec?

JULIEN.

Oui, mais tout pauvre que je suis, j'ai fait un peu de bien... et le pauvre soldat m'a dit avec de grosses larmes dans les yeux... que le ciel me le rendrait!...

DUFOURAGE.

Cela se peut bien... mais le remboursement peut se faire attendre... Ecoute, tu es un bon garçon...

JULIEN.

Je n'ai jamais pensé à faire du mal, et si tout le monde me ressemblait...

DUFOURAGE.

J'ai renvoyé mon secrétaire avant-hier... ça me gêne de n'en point avoir... à cause d'un tas de petites bêtises... les lettres... l'ortographe... je ne m'occupe pas de ces babioles-là... ce n'est pas un zéro de plus ou de moins par-ci par-là qui m'embarrasse, mais toi, tu es un savant... Pour t'obliger, je puis t'employer avec moi.

JULIEN.

Vraiment? j'y consens de grand cœur.

DUFOURAGE.

Tu es ferré sur ton barême... tu entends les additions, les soustractions?... tu es mon homme.

JULIEN.

Ah ! je vous en remercie...

DUFOURAGE.

Entre là dedans, et va t'installer.

JULIEN.

La première lettre que je vous ferai signer sera pour ma mère.

*( Il entre dans la maison. )*

DUFOURAGE.

Nous verrons, nous verrons.

## SCÈNE V.

DUFOURAGE, *seul.*

Encore une bonne acquisition que je viens de faire là... Il est intelligent... et mes affaires iront bien, si je puis le dresser à la tenue des livres... comme je la conçois. Il pourra même me donner des conseils... car je suis dans le plus grand embarras. Conçoit-on l'audace de ce feld-maréchal, qui me propose de faire tomber au pouvoir des assiégés, les convois que je destinais au détachement de l'armée qui est cantonné ici... je ne sais pas à quoi ces gens-là pensent... ma parole d'honneur... ils s'imaginent me séduire pour une misérable somme de cent mille francs... c'est inoui !... maintenant dois-je lui répondre, ou dois-je garder un silence héroïque?... avec cela, il y a un tas de gens qui viennent me dire qu'avant trois jours nous allons être cernés par un corps de troupes de vingt mille hommes !... mais c'est qu'il a poussé l'audace jusqu'à m'envoyer dix mille francs en bons billets de banque... Ces grands seigneurs se croient tout permis ! Ils sont là... ( *il met la main sur sa poche de côté.* ) C'est affreux ! on ne se conduit pas ainsi avec un honnête homme, sous prétexte qu'il est fournisseur... Mais qu'est-ce qui m'arrive-là?... c'est cette petite fermière, ma voisine; il s'agit sans doute d'avoine ou de foin... Bonne affaire pour moi.

## SCÈNE VI.

DUFOURAGE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, à part.

Il est seul... v'la le moment de lui parler.

DUFOURAGE.

Bonjour, la belle enfant...

GENEVIÈVE.

Vot' servante, M. le Fournisseur.

DUFOURAGE.

Venez-vous m'annoncer que vous avez de l'avoine ou du foin au service de notre brave cavalerie?

GENEVIÈVE, hésitant.

Oh! non... Je ne viens point pour vous annoncer çà... mais je voudrais savoir, si c'est vrai qu'on punirait un queuqu'-z-un qui pourrait par hasard en avoir...

DUFOURAGE.

Je vous comprends... écoutez, je m'intéresse à vous, et je ne voudrais pas vous voir dans une mauvaise affaire...

GENEVIÈVE.

Comment, mais je ne vous ons rien dit...

DUFOURAGE

Vous pensez bien qu'un administrateur de ma force... saisit les choses du premier coup d'œil... mais je suis étonné que votre mari n'ait pas déjà envoyé ses fourages au quartier général...

GENEVIÈVE.

Ah! mon dieu, mon dieu... Vous savez que j'en avons?..

DUFOURAGE.

Vous avez eu le plus grand tort de le garder...

GENEVIÈVE.

Mais dame, il ne faut donc pas que nos bêtes fassent leur quatre repas... parce qu'ils ne sont que des chevaux de campagne...

DUFOURAGE.

Oh! ma chère, où en est la nécessité? Allez-vous comparer les chevaux qui portent du beurre et des légumes aux nobles coursiers qui portent les housards du vingt-deuxième.

GENEVIÈVE.

Tout de même ils nous font plus de profit.

DUFOURAGE.

Il n'en est pas moins vrai que vous avez eu tort... car, avouez que vous avez dérobé peut-être une centaine de bottes de foin...

GENEVIÈVE.

Non, non, une soixantaine, tout au plus!... et c'est pour une misère comme ça, que vous nous feriez de la peine?

DUFOURAGE.

Ma foi, je ne vous cache pas que vous êtes fort exposés!

GENEVIÈVE.

Ah! vous me faites peur! Ce maudit foin, j'allons le brûler!..

DUFOURAGE.

Gardez-vous en bien! ce serait pire encore... vous tomberiez naturellement dans les incendiaires.

GENEVIÈVE.

Mais, comment donc faire!.. foi d'Geneviève, je voulais vous l'envoyer... mais vous savez que nos charettes ont été mises en réquisition.

DUFOURAGE.

Et quel honneur pour vous... Elles ont servi de char à la victoire.

GENEVIÈVE.

J'nous serions ben passé de c't honneur là, mais je vous en prions, M. le fournisseur... p't-être qu'on viendra tout piller chez nous...

DUFOURAGE.

On se contentera de vous faire payer une bonne amende et de confisquer ..

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas moi qui ai peur du pillage, mais c'est not' homme qui ne peut pas en entendre parler.

DUFOURAGE.

Eh bien! écoutez, je m'intéresse à vous... et pour vous rendre un vrai service, je vais vous envoyer un fourgon qui vous débarrassera de tout le foin que vous avez...

GENEVIÈVE.

Comment, nous débarrasser? vous ne me le paierez donc point?

DUFOURAGE.

Si, si... nous allons faire notre marché, soixante bottes de foin, qu'est-ce que ça peu valoir?.. quatre ou cinq ducats.

GENEVIÈVE.

Oh! mieux que ça!... C'est le plus beau foin qu'on peut vous donner...

DUFOURAGE.

Mettons en cinq .. Dans un moment comme celui-ci, les moyens de transport sont extrêmement chers. Vous ne trouveriez pas un fourgon quand vous le paieriez au poids de l'or... Mais je suis accommodant, je vous enverrai un fourgon... Vous me donnerez vingt ducats pour la location, et je vous achète votre foin...

GENEVIÈVE.

Ah! ça, comment que vous arrangez tout ça. . c'est un drôle

de marché... le foin d'un côté, le fourgon de l'autre..: et pis c'est moi qui vous redois de l'argent...

DUFOURAGE.

Oui, mais vous vous débarrassez de ce malheureux foin, de ce funeste foin, et vous y gagnez encore. Si vous ne comprenez pas ça, vous n'entendez rien à l'arithmétique...

GENEVIÈVE.

Ah ! ça se peut bien... mais pourtant il me semble ( *à part.* ) Par exemple, j'irai consulter là dessus mon oncle le bourgmestre.

DUFOURAGE.

Mon enfant... entrez là dedans, dites à mon secrétaire qu'il vous donne un laissez-passer... et remerciez moi de ma bonté.

GENEVIÈVE.

Allons... je vous remercie toujours... mais c'est drôle, quoique ça !

DUFOURAGE.

Dépêchez-vous... J'ai autre chose à faire que de rendre service à des paysans... ( *Il la pousse dans la maison.* ) Aussi bien, j'aperçois une figure qui semble vouloir me parler.

GENEVIÈVE.

Il a beau dire, j'sais pas, c'est un marché comme je n'en ons jamais fait.

## SCÈNE VII.

DUFOURAGE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Je tombe de fatigue... Ah ! voici quelqu'un .. Monsieur...

DUFOURAGE.

Que demandez-vous, mon cher.

GUILLAUME.

Monsieur Dufourage, le fournisseur.

DUFOURAGE.

Que désirez-vous de lui ?

GUILLAUME.

Quelque secours... J'ai été fait prisonnier après avoir été blessé à la dernière affaire, je suis parvenu à m'échapper...

DUFOURAGE.

Eh bien ! après...

GUILLAUME.

Eh bien, c'est déjà quelque chose, il me semble... j'ai servi ma patrie et je meurs de faim...

DUFOURACE.

Ce n'est pas très-glorieux...

GUILLAUME.

Je ne vous demande pas cela.. Je suis couvert de haillons... j'ai une chaussure qui refuse le service... et je viens m'adresser au fournisseur qui, sans doute, me prêtera son appui.

DUFOURACE.

Il vous prêtra son appui... mais cela ne vous aidera pas à marcher...

GUILLAUME.

Vous vous trompez, monsieur, il sera touché de la situation d'un vieux soldat... d'ailleurs il doit y avoir près de lui un jeune homme qui est de son pays, un nommé Julien qui me recommandera...

DUFOURACE.

Non, monsieur. ( *à part.* ) Il m'envoie là de jolies pratiques, M. Julien.

GUILLAUME.

Vous dites non?..

DUFOURACE.

Non, vous dis-je, allez rejoindre votre régiment et adressez-vous à vos officiers.

GUILLAUME.

Mon régiment... Je le représente tout entier... je suis resté seul!..

DUFOURACE.

C'est fâcheux, mais le fournisseur ne peut pas écouter tous les traînards qui viennent quêter...

GUILLAUME, avec fierté.

Quêter!.. Vous m'insultez monsieur.

DUFOURACE, reculant.

Ce n'est pas mon intention... mais les magasins sont très-pauvres dans ce moment-ci, et le fournisseur ne peut rien faire pour vous... à moins de vous donner ses bottes et son déjeûner, entendez-vous mon cher!..

GUILLAUME.

Qui êtes-vous donc, pour me parler sur ce ton?..

DUFOURACE.

J'ai l'honneur d'être le fournisseur de...

GUILLAUME.

Vous!.. mille carabines!.. Vous, le fournisseur!.. Je vous

aurais pris pour un ennemi... Je n'ai pas le droit d'exiger, je le sais, mais ce n'est plus au fournisseur que je m'adresse, c'est à un compatriote, à un homme... Vous avez p't-être ben quelque fois de la bonté.

DUFOURAGE.

J'ai de la bonté... mais je n'ai pas d'ordre pour habiller et restaurer tous ceux qui se présentent...

GUILLAUME.

Par mes moustaches .. vous avez donc moins de pitié pour moi que n'en ont eu les passans... Ce jeune homme... ce Julien dont je vous parle..., il m'a trouvé hier, couché dans la poussière... et il m'a secouru, il m'a donné tout ce qu'il avait...

DUFOURAGE.

C'est bien, ça... c'est un joli trait de sa part.

GUILLAUME.

Tandis que vous ne me montrez que du mépris, de la dureté.

DUFOURAGE.

Dans trois ou quatre jours... j'attends un convoi d'habillemens, de vivres... Attendez.

GUILLAUME.

Attendez! trois ou quatre jours!... Mille tonnerres! si vous portiez un sabre, vous m'auriez déjà fait raison.

DUFOURAGE.

Vous me menacez, je crois... Holà! mes gens!... Lafleur, Comtois!...

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, JULIEN.

JULIEN.

M. Dufourage, je viens vous dire qu'il m'est impossible de faire ce que vous attendiez de moi... Que vois-je? le soldat que j'ai rencontré hier!

GUILLAUME.

C'est vous, mon brave, vous qui m'avez secouru, et vous êtes à son service?

JULIEN.

Non, je renonce à ma place. Ainsi, Monsieur, ne comptez plus sur moi.

DUFOURAGE, surpris.

Tu ne veux plus être mon secrétaire?

GUILLAUME.

Non, non, jeune homme; vous avez trop bon cœur pour être même surnuméraire chez lui.

DUFOURAGE.

Ah! ça, voyons que signifie ces quolibets... ces jeux de mots?

JULIEN.

J'ai vu cette jeune femme, cette paysanne; ces pauvres gens, depuis si long-temps souffrent tous les maux de la guerre; et vous allez leur ravir encore les produits de leurs champs.

GUILLAUME.

C'est ce que disent tous les paysans. Il n'y a qu'un cri sur son compte.

DUFOURAGE.

Mais c'est inconcevable!... j'ai mission pour cela, Monsieur; nous sommes sur un terrain conquis... c'est autant de pris sur l'ennemi... Mais vous autres, petits cerveaux étroits, vous ne connaissez pas le métier de conquérant.

GUILLAUME.

Ce conquérant à coups de plume.

DUFOURAGE.

Je travaille pour ma patrie, M. le hussard... je tiens la plume, et vous tenez le sabre... chacun son genre... de quoi vous plaignez-vous? Ils ont de la renommée, des triomphes, de la gloire... et ces gaillards-là ne sont pas contens...

JULIEN.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de recevoir ma démission... je ne pourrais pas continuer...

DUFOURAGE.

Va-t-en au diable!... vous n'entendez rien aux matières administratives.

( *Il fait un pas pour sortir.* )

GUILLAUME, se mettant au-devant de lui.

Ainsi, vous allez me laisser là... sans me faire donner des souliers... du pain?

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le déjeûner de M. le fournisseur est servi.

DUFOURAGE.

Laisse-moi, je t'en prie; mon déjeûner va se refroidir...

JULIEN.

Vous voyez un pauvre soldat accablé de fatigue... et vous pouvez lui refuser...

DUFOURAGE.

Qu'il rejoigne son corps... je ne suis pas obligé d'avoir des vivres à la disposition de tous les soldats.

JULIEN.

Mais offrez-lui de partager votre déjeûner.

DUFOURAGE.

C'est cela !... des dindes truffées, des salmis de perdreaux !... Peste, la nourriture de l'armée coûterait chère !... en outre de cela, j'ai des officiers-généraux à traiter.

LE DOMESTIQUE.

Le premier service est sur la table... votre maître d'hôtel dit que le gibier ne peut pas attendre.

GUILLAUME.

Et pas de pain !

DUFOURAGE.

Allons, allons... je te suis.

GUILLAUME.

Jeune homme, cesse de le prier... un soldat peut mourir, mais il ne sait pas s'humilier.

DUFOURAGE.

A la bonne heure, il a un beau caractère, j'aime qu'un soldat soit fier.

## SCÈNE X.

GUILLAUME, JULIEN, *ensuite* GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Ah ! vous v'là, mon bon M. le secrétaire ; j' vous ons une fière obligation... aussi j' venons pour vous prévenir du grabuge. Ils vont joliment l'arranger, vot' M. Dufourage.

GUILLAUME.

Qui ça?

JULIEN.

Les habitans du pays?

GENEVIÈVE.

Tout juste. Il leur a acheté du foin au même prix qu'il voulait m'acheter le mien... tant y a, que les autres sont dans une colère qu'ils ne se possèdent plus, quoi! et il faut qu'ils aient la tête ben montée... Des Allemands!

GUILLAUME.

Enfin, que veulent-ils faire?

GENEVIÈVE.

Ils savent que les Français sont tout près de la ville; qu'ils doivent se battre ce matin.

GUILLAUME.

Ah! ah! on se battra!... je ne serai donc pas venu pour rien!

GENEVIÈVE.

Oui, oui, ils disent qu'ils veulent avoir encore des victoires... dame, c'est leux états... et pendant ce temps-là... les autres ont dit comme ça: mes amis, nous viendrons faire danser M. le fournisseur... *ya! ya!* qu'ils ont tous répondu... c'est un ci, c'est un cela... et bien d'autres choses. Enfin il y en a un qui a dit: il sera ben heureux s'il n'est que pendu pour c'te fois ci!

JULIEN.

Est-il possible? il faut le tirer de là, et peut-être cela lui servira de leçon.

GUILLAUME.

Oui, vous avez raison... (*on entend dans l'éloignement une fanfare de trompette.*) Mais j'entends la trompette, elle sonne le rappel... je ne peux pas manquer cette partie-là.

JULIEN.

Fatigué, souffrant, comme vous l'êtes?...

GUILLAUME.

Le canon est un bon médecin... Qu'est-ce qui sait? (*souriant.*) peut-être que c' te fois-ci il me guérira de toutes mes blessures!

GENEVIÈVE.

Que c'est drôle, ces soldats... faut toujours que ça travaille!

GUILLAUME, un peu ému.

Mon garçon... je serais fâché de vous quitter... mais si demain je ne vous revoyais plus .. (*il l'embrasse deux fois.*) Adieu... (*souriant.*) Dans tous les cas, je prierai pour le fournisseur.

JULIEN, ému.

Adieu!... brave homme, adieu.

GENEVIÈVE, émue aussi.

Eh! ben, suis-je bête... v'là que j' pleure aussi!

(*Guillaume s'en va par le fond.*)

GENEVIÈVE.

Ah ! ça, dites donc, je vous en prie, n'allez pas dire que je vous ai raconté ce qui se complotte... et si vous m'en croyez, ne prenez pas sa défense, parce que ça vous ferait peut-être du tort.....

JULIEN.

Soyez tranquille... mais il a voulu me rendre service... et je ne sais pas être ingrat !

GENEVIÈVE.

Dame, vous ne serez pas le plus fort, je vous en avertis... mais j'entends du bruit, je me sauve.

( *Elle rentre dans la Ferme.* )

## SCÈNE XI.

JULIEN, DUFOURAGE *entr'ouvre la porte, et passe la tête au travers.*

DUFOURAGE.

Julien !.. Julien !..

JULIEN.

Ah ! vous voilà !..

DUFOURAGE, s'avançant sur le seuil, il est pâle et défait.

Que se passe t-il donc mon cher ami ?..

JULIEN.

Si vous voulez le savoir, on dit qu'il y aura quelqu'un de pendu... et je crois que c'est vous...

DUFOURAGE, effrayé.

Qu'est-ce que c'est que ces plaisanteries là ?

JULIEN.

Tout le village est soulevé.

DUFOURAGE.

Oui, c'est ce que Lafleur est venu me dire au moment où j'allais me mettre à table, et j'avoue que cela m'a coupé l'appétit, mais c'est pour rire, je pense...

JULIEN.

Vous croyez ? cependant vous êtes bien pâle...

DUFOURAGE.

C'est l'appétit... mitigé par une légère peur... ( *tremblant.* ) Dis-moi donc, n'entends tu pas venir ?...

JULIEN.

Non, non... mais ne craignez rien, je ne vous abandonnerai pas.

DUFOURAGE.

Je te suis bien obligé... mais tu n'es pas très-fort... si j'en juge par ton physique... J'ai donné ordre à tous mes cuisiniers de s'armer de leurs couteaux de cuisine, de leurs tourne-broches et autres ustensiles... Mais ce soldat qui était avec toi, pourquoi l'as-tu laissé partir... il avait son sabre...

JULIEN.

Vous l'avez si maltraité...

DUFOURAGE.

Du tout, c'est lui qui n'a pas su me prendre... J'ai des momens où je suis très-bon...

JULIEN.

Oui, quand vous avez peur.

DUFOURAGE.

Je t'assure que je voulais faire ma paix avec lui... la preuve, tiens. ( *Il montre le domestique.* ) C'est que voilà une capote que je lui destinais... Je l'ai trouvée par hasard.

JULIEN.

Il est trop tard maintenant, une autrefois ne vous montrez pas si dur envers les malheureux.

DUFOURAGE.

Ah!.. ah! mon dieu! j'entends du bruit .. Ce sont ces maudits paysans!...

JULIEN.

En effet, les voilà...

DUFOURAGE, au comble de l'effroi.

Où me cacher ? je me sauve.

JULIEN.

Ils enfonceront la porte.

DUFOURAGE.

Ah! mon ami, tire moi d'embarras!

JULIEN, montrant l'habit que tient le domestique.

Prenez le costume d'un brave, on ne vous reconnaîtra pas!

DUFOURAGE.

Tu crois... Oui, oui... ils ne m'ont jamais vu... Lafleur! allons donc bélitre!

( *Il quitte son habit, passe la capote et met le bonnet de police.* )

JULIEN.

Bien! bien... c'est cela... vous êtes tout à-fait déguisé.

DUFOURAGE, au domestique.

Va-t-en, toi... Ah! et mon portefeuille, diable! dix mille francs en billets de banque.

( *Il reprend son portefeuille et le met dans la poche de sa capote.*)

Va-t-en, à présent.

LE DOMESTIQUE

Si l'on vient vous demander, je dirai que vous n'y êtes pas?.. n'est-ce pas, monsieur?

DUFOURAGE.

Eh! oui, butor! ( *A Julien* ) Toi, tu diras que je suis un conscrit, n'est-ce pas?

JULIEN.

Soyez tranquille, on le verra bien... Je réponds de vous à présent!.. ferme!

# SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAYSANS *armés*.

PREMIER PAYSAN.

Ne faites donc pas de bruit... tenez, vous autres, v'la sa maison...

GENEVIÈVE, sortant de chez elle.

Vous v'la?

DUFOURAGE, à mi-voix à Julien.

Ah! mon dieu, elle va me vendre!

PREMIER PAYSAN, montrant son bâton.

Nous apportons du bois à vot' fournisseur, et du solide encore.

GENEVIÈVE

Ah! vous allez chez lui...

TOUS.

Oui, oui, entrons!

JULIEN.

Vous demandez M. Dufourage, mes amis il; n'est pas chez lui.

GENEVIÈVE.

Il est sorti? ( *le reconnaissant.* ) Tiens!..

JULIEN, à mi-voix à Geneviève.

Dites comme moi, je vous en prie!

DUFOURAGE, bas.

Dites comme lui!

PREMIER PAYSAN.

Ah ! ah ! il n'y est pas... êtes vous bien sure ?

GENEVIÈVE, regardant Dufourage.

C'est vrai, il n'est pas chez lui dans ce moment-ci.

DUFOURAGE, tremblant.

Oh ! mon dieu non, il n'y est pas, le moins du monde.

GENEVIÈVE.

Il peut vous le dire, lui... il en sort...

DUFOURAGE.

Oui, j'en sors...

PREMIER PAYSAN.

Oh ! nous le retrouverons... J'allons l'attendre, et s'il rentre aujourd'hui... ( *Ils s'asseyent à gauche.* )

DUFOURAGE, à mi-voix.

Eh bien, il paraît qu'ils vont me laisser là de planton ?

PREMIER PAYSAN.

Faut nous mettre en embuscade ; mais comment est-il, pour que je le reconnaissions...

JULIEN.

Vous le reconnaîtrez facilement... c'est un grand...

GENEVIÈVE.

Un grand...

DUFOURAGE, à mi-voix à Geneviève.

Oui, pour les dérouter...

JULIEN.

Il est brun...

GENEVIÈVE.

Oui... il a l'air d'un poltron, mauvaise tournure. ( *à mi-voix à Dufourage.* ) Ça ne vous fâche pas ?

DUFOURAGE, lui fesant signe.

Ça me rend service.

GENEVIÈVE.

Cependant il est joli garçon... une manière d'esprit.

DUFOURAGE, lui fesant signe.

C'est peut-être imprudent, ce quelle dit là !

GENEVIÈVE, avec malice.

Faut dire tout le contraire, voyez-vous.

JULIEN, aux Paysans.

Et si vous le retrouvez...

GENEVIÈVE.

Arrangez-le, comme il le mérite.

PREMIER PAYSAN.

Soyez tranquille : un grand brun, joli garçon, mauvaise tournure.. J'lui répondons de son affaire... allons merci... Vous autres suivez-moi. Adieu Geneviève. ( *Ils sortent en levant leurs bâtons devant la maison.* )

GENEVIÈVE.

Les voilà partis...

DUFOURAGE, regardant.

Chut donc ! elle ne peut pas garder un silence de situation.

JULIEN.

Ils sont déjà loin.

DUFOURAGE.

Ah ! mes enfans, que je vous remercie !

( *Il prend la main de Julien et veut embrasser Geneviève.* )

GENEVIÈVE.

Eh ben ! qu'est-ce que vous faites donc ?

DUFOURAGE.

Rien, ma belle... c'est de la reconnaissance en action.

## SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LATULIPE, SCHABRAQUE, LAVALEUR, *et quelques* SOLDATS ; *ils portent des pains de munition et deux bouteilles avec des verres.*

SCHABRAQUE.

Allons, camarades... on va bientôt sonner le boute-selle... il faut boire le coup de l'étrier.

LATULIPE, à Geneviève.

Il s'est enfin décidé à nous envoyer du pain, ce coquin de fournisseur.

DUFOURAGE, à part.

Ah ! dieux, m'auraient-ils reconnu ?

SCHABRAQUE.

On nous a fait distribuer du *schnick*.... mais je gagerais deux jours de paie que le bon fournisseur l'aura fait baptiser.

DUFOURAGE, à part.

Je crois que je ferai bien de ne pas rester ici... je ne puis pas entendre ces choses-là de sang-froid.

( *Il va pour sortir.* )

LATULIPE, à ses camarades.

Ah !.. regardez-moi donc ce particulier déguisé en militaire.

LES AUTRES.

Ah ! ah !.. quelle tournure !..

LATULIPE, l'appelant.

Fantassin !.. eh ! fantassin !.. ( *lui frappant sur l'épaule.* ) Dis donc, camarade...

DUFOURAGE.

C'est à moi que vous parlez ?..

LES SOLDATS.

Ah ! ah !..

SCHABRAQUE.

Ecoute donc un peu ici, militaire de hazard !

DUFOURAGE, saluant.

Qu'est-ce que vous voulez ?..

LATULIPE.

Y a-t-il long-temps que tu sers, mon brave ?

DUFOURAGE.

Long-temps ?.. oh ! mon dieu, non, messieurs ; je suis un commençant.

SCHABRAQUE.

Oui, c'est un héros en apprentissage.

LAVALEUR.

Eh ben ! je crois qu'il n'a pas de dispositions... ( *Le faisant tourner de son côté.* ) Pourtant le physique y est.

LATULIPE, le faisant tourner aussi.

Oui, l'air martial.

SCHABRAQUE, le faisant tourner à son tour.

Dans quel corps es-tu ?.. Je serais bien aise de connaître l'instructeur qui forme des gaillards dans ton genre !.. ( *Il touche ses jambes avec sa canne.* )

DUFOURAGE.

Ah ! ça, laissez-moi donc tranquille.

LATULIPE.

C'est pour t'apprendre la manoeuvre et les demi-tours à gauche.

DUFOURAGE.

Ecoutez, camarades, je ne suis pas en train de rire ;.. laissez-moi, camarades !

SCHABRAQUE.

Camarades !.. ah ça, dis donc, pas de sottises, entends-tu !

DUFOURAGE.

Apprenez que je n'ai jamais insulté personne ;... mais enfin il me semble que tous les guerriers sont frères d'armes...

LATULIPE.

Il est facétieux le conscrit... Moi, je t'engage à prendre du service dans les bizets.

DUFOURAGE, riant forcément.

Ah ! ah ! vous êtes un drôle de corps, vous !.. mais il faut que je m'en aille... parce que, voyez-vous, on n'est pas gai à jeûn.

SCHABRAQUE.

Ah ! le fantassin n'a pas déjeûné ! voyons, faut l'inviter... Mets-toi là.

LATULIPE.

Oui, oui, et si nous avons le temps, tu nous chanteras une petite chanson, malin !

DUFOURAGE, à part.

Ciel ! déjeûner avec eux ! (*haut.*) Non, camarades, non, je vous remercie; vous êtes trop polis...

LAVALEUR, le forçant à s'asseoir.

Allons donc, allons donc... tu vas casser la croûte... C'est sans façon...

DUFOURAGE, à part, regardant le pain qui est sur la table.

Sans façon !.. je le crois bien... O mes perdreaux !

SCHABRAQUE, coupant le pain avec son sabre.

Tiens, voilà de quoi nourrir ton courage...

DUFOURAGE.

Oh ! vous m'en donnez trop ! ( *à part.* ) Et dire qu'il faut manger pour ne pas donner de soupçons.

( *Il goûte à son pain en faisant la grimace.* )

LATULIPE.

Eh bien, conscrit tu n'aimes pas le biscuit du soldat... C'est dur, heim ?

DUFOURAGE.

Ah ! ça, mais laissez donc, c'est une niche que vous voulez me faire... ce n'est pas mangeable !.. C'est une horreur ?..

SCHABRAQUE.

Eh ben, va te plaindre à M. le fournisseur... c'est lui qui nous traite comme ça !..

DUFOURAGE.

En vérité... Oh ! c'est épouvantable... encore vous me direz, vous y êtes habitués...

LAVALEUR.

Est-ce qu'il y en de meilleur dans ton corps ?..

DUFOURAGE.

Oh ! oui, mon corps n'est pas accoutumé...

LATULIPE.

C'est une infamie... il paraît qu'il a des préférences, le fournisseur... Tu ne peux pas aller, ça te coupe l'appétit...

SCHABRAQUE.

Bois un coup... v'là une ration d'eau-de-vie, ça va te refaire...

DUFOURAGE, buvant.

Bien obligé, mon ancien... pouah!.. que c'est mauvais.

LATULIPE, buvant.

Le fait est que cette eau-de-vie... on ne sait pas ce que c'est, ça ferait danser toutes les chèvres de mon village!..

SCHABRAQUE, appuyant.

Allez vous plaindre au fournisseur!!!... voilà comme il nourrit le soldat... et encore il ne permet pas les excès... bien souvent nous ne dînons que de deux jours l'un...

LAVALEUR.

Mille tonnerres!.. je voudrais, pour toute punition, qu'il fût condamné à faire un repas comme nous!..

DUFOURAGE, à part.

Quelle leçon morale!

LAVALEUR.

C'est tout ce que je lui souhaite; mais lui, il se régale, vois-tu, il fait bombance...

DUFOURAGE.

C'est à-dire il fait bombance!.. vous le flattez furieusement. Je le sais bien, je l'ai vu... aujourd'hui. On croit qu'il mange des perdrix, pas du tout ce pauvre homme... il a un morceau de pain tout sec, et il est de là... qui mange du fromage.

(*On entend la trompette et le tambour qui bat le rappel.*)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JULIEN.

LATULIPE, se levant.

Le tambour, la trompette!.. en avant, mes amis... l'affaire va commencer!

SCHABRAQUE, se levant.

Allons, trinquons.

TOUS.

A la santé de la France!

JULIEN.

Alerte, alerte!.. L'ennemi vient de surprendre un avant-poste!.. on se bat déjà...

LAVALEUR.

Et nous n'y sommes pas! ventrebleu.

LATULIPE.

Emmenons le fantassin... Il faut lui faire la politesse jusqu'au bout.

DUFOURAGE, tremblant.

M'emmener ?.. avec vous?.. me battre ! je vous remercie... (*On entend le bruit des coups de fusils.*) Ah !.. (*Il pousse un cri.*)

SCHABRAQUE.

En avant, marche!.. comment poltron! ce bruit-là ne t'échauffe pas ?..

DUFOURAGE.

Non, je ne voudrais pas vous faire du tort.. Vous êtes assez braves pour vaincre tout seuls ! .

LAVALEUR.

Tu n'es donc pas soldat, malheureux !

JULIEN, à mi-voix.

Mais allez donc, ou l'on va vous reconnaître !..

DUFOURAGE, à mi-voix.

Je n'oserai jamais aller au feu !

LATULIPE.

Tu veux donc déserter ! Il faut rejoindre ton régiment.

DUFOURAGE, troublé au dernier point.

Qu'est-ce que ça vous fait? laissez moi en dépôt...je va rejoindre tout-à-l'heure... quand ça sera fini.

(*Le bruit du combat redouble.*)

LATULIPE.

Le bruit semble se rapprocher.. courons !

(*Il saisit Dufourage.*)

DUFOURAGE, criant.

Au secours!.. laissez-moi !..

# SCENE XV.

LES MÊMES, GUILLAUME, *il paraît un fusil à la main; sa veste est en lambeaux.*

GUILLAUME.

Courez donc!... courez donc!... un retranchement vient d'être enfoncé ; je me suis mis dans les fantassins ; mais nous étions en trop petit nombre... nous avons fait ce que nous avons pu... nous n'avons plus de cartouches... mille bombes!...

LES SOLDATS.

Volons à leur secours !...

(*Ils sortent.*)

JULIEN.

Seriez-vous blessé?

GUILLAUME, avec bonhommie.

Si je suis blessé?... je n'en sais rien... mais mon pauvre dolman y a passé.

JULIEN, à Dufourage.

La bonne idée!... donnez-lui votre habit!

DUFOURAGE, quittant sa redingotte.

Ah!... tenez, brave homme, tenez... prenez mon habit.

GUILLAUME.

Le fournisseur!... qui portait un habit de soldat! .. (*prenant la capotte.*) Je cours le réhabiliter!

(*Il sort précipitamment.*)

DUFOURAGE.

Allez! du courage, mon brave.

JULIEN.

Vous en échappez d'une belle!

DUFOURAGE, frappé d'un souvenir.

Ah! grands dieux!... mes billets de banque, mes papiers, que j'ai laissé dans mon uniforme!... Eh! M. le hussard, dites donc, hussard!

JULIEN.

Il est déjà bien loin...

DUFOURAGE, tombant sur un banc.

Malheureux que je suis!... mes billets de banque... et cette lettre!... ah! j'en mourrai, c'est sûr!...

JULIEN.

Pouvez-vous penser à cela dans un pareil moment!... peut-être allons-nous tomber au pouvoir des ennemis...

DUFOURAGE.

Je t'en prie, cours, tâche de le retrouver... et tu épouseras ma sœur!...

JULIEN.

Y songez-vous... le retrouver, c'est impossible!

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Ah! mon dieu!... queu tintamarre... je n'en peux plus!... c'est-il effrayant! ..

DUFOURAGE.

L'avez-vous vu?. .

GENEVIÈVE.

Quoi? la bataille... je vous en réponds!

DUFOURAGE.

Non... ce vieux hussard!

GENEVIÈVE.

Oh! dieux... de la fenêtre de mon grenier, je l'ai vu comme je vous vois.

DUFOURAGE.

J'espère qu'il ne s'est pas exposé?

GENEVIÈVE.

Lui... il était comme un enragé!

DUFOURAGE.

Quelle imprudence!...

GENEVIÈVE.

Comment... vous ne lui en voulez donc plus?

DUFOURAGE.

Moi! je n'ai jamais porté à personne autant d'intérêt qu'à lui. ( *à lui-même.* ) Il en a pour dix mille francs!

GENEVIÈVE.

Eh bien, s'il en revient, il aura bien du bonheur.

DUFOURAGE.

Ah! le malheureux!... si on allait le tuer!

GENEVIÈVE.

Je l'ai vu s'élancer au-devant de la barricade .. il ne fesait que charger son fusil, pif! paf!...

JULIEN.

Il est si brave!

DUFOURAGE.

Dis donc si imprudent!

GENEVIÈVE.

Mais tout-à-coup... les autres ont fondu sur lui... et il y avait tant de fumée, que je n'ai plus rien vu du tout!

DUFOURAGE.

C'est un héros!... si je pouvais ravoir quelque chose de ce brave homme... quand ce ne serait que son habit!...

JULIEN, prêtant l'oreille.

Ecoutez... il semble que le feu se ralentit...

( *On entend dans la coulisse des cris joyeux, des fanfares de trompettes, des roulemens de tambours.* )

Victoire! victoire!...

DUFOURAGE, avec éclat.

Nous sommes vainqueurs!

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GUILLAUME, LATULIPE, LAVALEUR, SCHABRAQUE, SOLDATS.

TOUS.

Victoire! victoire!...

DUFOURAGE.

Ah! vous n'êtes pas tué! ah! dieux que ça fait de bien de voir revenir un brave... Ah! ah!

GUILLAUME.

Ma foi, ce n'est pas ma faute !

DUFOURAGE.

Je vous en fais mon compliment.

JULIEN.

L'ennemi est repoussé?

GUILLAUME.

Ceux-là ne nous attaquerons plus ! j'en réponds.

DUFOURAGE.

Mon ami, mon cher ami... mon brave, que je suis content de vous revoir. ( *mettant la main sur sa poche* ) Qu'avez-vous fait de mes papiers?

GUILLAUME.

Des cartouches.

DUFOURAGE.

Malheureux!..... des cartouches; c'étaient des billets de banque.

TOUS.

Des billets !

DUFOURAGE.

Il y en avait dix !

GUILLAUME.

Ils ont tué vingt ennemis! c'est à cinq cents francs par tête... vous voyez que ce n'est pas de l'argent perdu.

DUFOURAGE.

Pas possible! et tout y a passé? mon portefeuille, mes lettres ?

GUILLAUME.

Tout. Ah ! cependant il y avait un papier... qui m'a paru plus dur que les autres, et que j'ai conservé.

DUFOURAGE, à part.

C'est sans doute la lettre du feld-maréchal. ( *haut.* ) Vous allez me la rendre.

GUILLAUME, lui prenant le bras, et d'un ton sérieux.

Non, non !

DUFOURAGE.

Comment, non ?

GUILLAUME.

Nous avons à causer...

DUFOURAGE, criant.

Qu'est-ce que cela signifie? vous ne pouvez pas garder ces papiers qui m'appartiennent !

GUILLAUME, tranquillement.

Vous avez raison, mais je puis les remettre au général, et le général peut vous faire...

DUFOURAGE, *effrayé, à mi-voix.*

Taisez-vous donc... ne criez pas comme cela!... Vous avez donc lu cette lettre. . mais je n'ai rien à me reprocher! je le prouverai!...

GUILLAUME.

Ne criez donc pas comme cela... vous feriez croire que vous avez tort!... Je vous dis que je peux vous faire pendre, et c'est tout ce que je demande... Vous avez bien voulu me laisser mourir de faim!

JULIEN ET LES AUTRRS.

Que se passe-t-il donc?

GUILLAUME.

Rien, mes amis... nous causons d'affaires.

DUFOURAGE.

Il appelle cela des affaires. (*à Guillaume.*) Mais écoutez-moi... vous vous imaginez que cette lettre me compromet, il n'en est rien... cependant comme vous êtes un bon soldat, et qu'il faut toujours récompenser les braves, rendez-moi ce chiffon-là... et vous serez content de moi...

GUILLAUME.

Je ne veux rien pour moi, vous m'avez refusé ce que l'on ne refuse pas à un mendiant; c'est fini entre nous... mais vous avez bien des torts à réparer... avec ce brave jeune homme, d'abord, et ensuite avec les régimens que vous faites souffrir depuis long-temps. Il faut que vous indemnisiez ces gens-là.

DUFOURAGE.

Indemniser des régimens!... vous voulez donc me ruiner?

GUILLAUME.

Il pourrait vous arriver quelque chose de plus désagréable... vous ferez un peu de bien, ce sera votre pénitence.

JULIEN.

Vous voyez qu'il est généreux.

DUFOURAGE, *à part.*

Je crois bien, c'est moi qui paie.

GUILLAUME.

Ecoutez mes conditions... Ce jeune homme aime votre sœur... elle l'aime aussi... vous la lui donnerez... elle sera heureuse, et ils vous béniront; ça ne peut pas vous nuire.

DUFOURAGE, *tendant la main.*

Eh! bien, accordé... mais...

GUILLAUME.

Vous avez gagné un procès contre une pauvre femme, la

veuve d'un soldat; vous voulez faire abattre sa maison, pourquoi? pour vous faire bâtir un château... Vous pouvez vous passer de château, elle ne peut se passer d'une chaumière.

DUFOURAGE.

Ah! mais.. vous me rançonnez. Lui rendre sa chaumière... j'y mettrais du mien...

JULIEN.

Ah! je vous en supplie.

GUILLAUME.

Non, non, morbleu!... il le sera. ( *à mi-voix.* ) Si vous refusez, le quartier-général n'est pas loin.

DUFOURAGE.

Ah! vous abusez bien de l'amitié que je porte aux militaires... méchant! Ces diables-là font tout ce qu'ils veulent de moi. Donnez.

( *Il tend la main.* )

JULIEN.

Vous consentez? quel bonheur!

GUILLAUME, lui remettant sa lettre.

Vivat! j'ai attendri un fournisseur, rien ne manque à ma gloire!

LATULIPE.

Camarade, je te ferai donner un brevet d'invention!

GUILLAUME.

Ah! ça, pour que la journée se termine gaîment... vous donnerez un bon dîner, servi par votre maître d'hôtel, à tous ceux ici présens.

DUFOURAGE.

Un bon dîner... y pensez-vous.

GUILLAUME.

Vous leur devez bien ça pour le carême que vous leur avez fait faire. Maintenant, voilà vos billets... Je ne voulais que vous donner une leçon!...

DUFOURAGE, ravi.

Qu'entends-je?... Elle ne sera pas perdue!... Je veux être surnommé le père du soldat. ( *à part* ) Ils dîneront avec le déjeûner que je n'ai pas pu manger.

LES SOLDATS.

Vive notre fournisseur!

FIN.

---

Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, N° 7.

LES

# INCONSOLABLES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

**PAR M. SCRIBE.**

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE FRANÇAIS,
LE 8 DÉCEMBRE 1829.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS.
**BEZOU, LIBRAIRE,**
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29.
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique
1830.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| Mme DE BLANGY, jeune veuve .... | Mlle Mars. |
| M. DE COURCELLES, receveur-général.......................... | M. Michelot. |
| Le Comte DE BUSSIÈRES.......... | M. Armand. |
| SOPHIE, femme de chambre de Madame de Blangy ................. | Mlle Demerson. |

*La Scène se passe dans un pavillon du bois de Meudon.*

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, *rue Gît-le-Cœur*, N° 7

LES

# INCONSOLABLES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon de campagne. — A gauche du spectateur, une table. — A droite, un piano. — Porte au fond, donnant sur des jardins. — Porte latérale, conduisant dans d'autres appartemens.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE COURCELLES, SOPHIE.

SOPHIE.

Enfin vous voilà, Monsieur; qu'il y a long-temps que vous n'êtes venu... trois mois pour le moins.

M. DE COURCELLES.

Huit jours tout au plus.

SOPHIE.

C'est possible! Mais au milieu des bois de Meudon, dans ce pavillon isolé où l'on ne voit personne...

M. DE COURCELLES.

Cela fait événement! Comment se porte ta maîtresse?

SOPHIE.

Toujours de même. Conçoit-on une chose pareille! Une si jolie femme se désoler, à vingt-cinq ans, pour un mari, et un mari qui est mort encore! Je vous demande à quoi cela sert? Vous qui l'avez connu, Monsieur, il était donc bien aimable?

M. DE COURCELLES.

Rien d'extraordinaire. De son vivant, c'était un mari comme un autre; mais depuis qu'il est mort, c'est bien différent! avec le temps, et dans l'éloignement, les défauts

s'effacent, les bonnes qualités ressortent, et il en résulte un portrait qui ne ressemble plus qu'en beau... Les grands hommes, les artistes et les maris gagnent cent pour cent à mourir.

SOPHIE.

Je ne conçois pas alors qu'ils tiennent à vivre.

M. DE COURCELLES.

Par habitude. Notre jeune veuve est donc toujours bien désolée?

SOPHIE.

Je crois que cela augmente, ce qui est terrible, parce que nous autres femmes ne pouvons en voir pleurer une autre sans nous me tre de la partie, et cela me gagne malgré moi, sans que j'en aie envie.

M. DE COURCELLES.

Pauvre Sophie!

SOPHIE.

Que voulez-vous? cela fait plaisir à Madame, et je pleure vaguement, sans but déterminé, et pour les chagrins à venir : sans compter que la maison est bonne; avec ma maîtresse, on fait ce qu'on veut, la douleur n'y regarde pas de si près; mais je dis néanmoins que pleurer toute la semaine c'est trop fort, et que si on avait seulement le dimanche pour rire...

M. DE COURCELLES.

Cela viendra. Comment se sont passés ces huit derniers jours?

SOPHIE.

Lundi, Madame a rêvé que son mari revenait...

M. DE COURCELLES.

Quelle folie!

SOPHIE.

Pourquoi donc? Il y a si loin d'ici en Amérique... Il ne nous est pas encore prouvé qu'il soit défunt.

M. DE COURCELLES.

Quand, depuis plus d'un an, nous l'avons appris par les lettres du commerce et les journaux du pays.

SOPHIE.

Vous qui êtes un homme de finances, vous savez bien que le commerce se trompe quelquefois.

M. DE COURCELLES.

Bien rarement.

SOPHIE.

Oui, mais les journaux ?

M. DE COURCELLES.

Ah! je ne dis pas non.

SOPHIE.

Voilà ce qui nous donne de l'espoir. Mardi et mercredi, Madame ne savait que faire, elle a passé toute la journée dans un désœuvrement et un ennui continuels, j'en baille encore de souvenir.

M. DE COURCELLES.

Tant mieux.

SOPHIE.

Comment, tant mieux?

M. DE COURCELLES.

Les grandes douleurs n'ont pas le temps de s'ennuyer, et cela annonce un mieux sensible.

SOPHIE.

C'est ce mieux là qui me rendrait malade. Jeudi, même état. Je conseillai à Madame de se mettre à son piano... impossible.

M. DE COURCELLES.

Pourquoi?

SOPHIE, *montrant le violon qui est sur le piano.*

Parce que son mari n'est plus là pour l'accompagner. Vendredi elle a mis un chapeau neuf.

M. DE COURCELLES.

De la toilette! c'est bien.

SOPHIE.

Du bien perdu; car c'était pour son homme d'affaires, avec qui elle a eu une grande conférence.

M. DE COURCELLES.

Je le sais; au sujet de cette maison qu'elle veut quitter.

SOPHIE, *avec joie.*

Nous quitterions un lieu si triste?

M. DE COURCELLES.

Ta maîtresse le trouve trop gai, trop près de Paris; et j'ai loué pour elle, dans la forêt de Fontainebleau, au milieu des rochers, une habitation affreuse dont elle raffolle.

SOPHIE.

Et vous trouvez qu'elle va mieux ?

M. DE COURCELLES.

Sans contredit. Pour bien s'affliger, tous les lieux sont bons, même les lieux les plus gais ; car tant qu'elle existe, la douleur se suffit à elle-même ; mais dès qu'elle éprouve le besoin du changement, dès qu'elle cherche à s'entourer d'objets tristes et lugubres, c'est qu'elle se sent faiblir et qu'elle appelle à son secours.

SOPHIE.

Savez-vous, Monsieur, que pour un receveur-général vous connaissez bien les femmes.

M. DE COURCELLES.

C'est que nous autres financiers nous avons plus que personne l'occasion de les étudier.

SOPHIE.

Tenez, voici Madame... toujours en grand deuil.

M. DE COURCELLES.

Laisse-nous.

SOPHIE, *la regardant.*

Déjà à soupirer ! et il n'est encore que neuf heures du matin ! la journée sera bonne.

( *Elle sort.* )

## SCÈNE II.

M. DE COURCELLES, Mme DE BLANGY.

Mme DE BLANGY, *l'apercevant.*

M. de Courcelles ! c'est vous, mon ami ?

M. DE COURCELLES.

Et quoi ! toujours de même ?

Mme DE BLANGY.

Toujours. ( *Après un moment de silence.* ) Vous venez de Paris ?

M. DE COURCELLES.

Oui, Madame.

Mme DE BLANGY.

Quelle nouvelle ?

M. DE COURCELLES.

Aucune.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Vous craignez de me le dire : avouez-le moi franchement, on y blâme mes projets de retraite et de solitude, l'on pense comme vous qu'ils ne dureront pas?

M. DE COURCELLES.

C'est ce qu'on a dit d'abord.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Et maintenant que dit-on?

M. DE COURCELLES.

Rien; on n'en parle plus.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Ah! je suis déjà oubliée?

M. DE COURCELLES.

Excepté de vos amis. Mais les événemens se succèdent avec tant de rapidité... l'hyver a été brillant, les bals très-nombreux... vous seule y manquiez, et, en conscience, si vous étiez raisonnable...

M$^{me}$ DE BLANGY.

Raisonnable; vous n'avez jamais d'autre mot, comme si cela dépendait de moi. En vérité, Monsieur, vous êtes désolant.

M. DE COURCELLES.

Désolant! l'expression est charmante, il n'y a que moi qui cherche à vous faire oublier vos chagrins, à vous consoler...

M$^{me}$ DE BLANGY.

Voilà justement ce qui me met en colère contre vous! vous savez que je n'ai qu'un plaisir, qu'un bonheur au monde, celui de m'affliger, et vous voulez le troubler.

M. DE COURCELLES.

Encore faut-il de la modération, même dans ses plaisirs, et quand depuis une année entière...

M$^{me}$ DE BLANGY.

Quoi, Monsieur, après une perte pareille, vous ne croyez pas à une douleur profonde, éternelle?...

M. DE COURCELLES.

Profonde, oui; éternelle, non.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Et pourquoi?

M. DE COURCELLES.

Parce que... heureusement ce n'est pas possible; le Ciel est trop juste pour le permettre. La santé, la jeunesse, le plaisir, rien n'est stable dans la nature humaine; aucune de nos affections n'est durable. Pourquoi la douleur le serait elle? Il n'y aurait pas de proportions. Bien plus, je lisais l'autre jour, dans La Bruyère, cette pensée que voici, ou à-peu-près : « Si, au bout d'un certain temps, » les personnes que nous avons aimées et regrettées le » plus, s'avisaient de revenir au monde, Dieu sait souvent » quel accueil on leur ferait! »

Mme DE BLANGY.

Quelle indignité!

M. DE COURCELLES.

Ce n'est pas moi, Madame, qui dis cela, c'est La Bruyère, et vous voyez donc bien...

Mme DE BLANGY.

Je vois, Monsieur, que vous êtes le cœur le plus froid, le plus égoïste, le plus insensible...

M. DE COURCELLES.

Insensible! non pas, et vous le savez bien; car longtemps avant qu'Édouard, votre mari, s'offrît à vos yeux, je vous aimais déjà, c'est même moi qui vous l'ai présenté comme mon meilleur ami, confiance qu'il a reconnue en se faisant aimer de vous.

Mme DE BLANGY.

Ce n'était pas sa faute.

M. DE COURCELLES.

C'était peut-être la mienne?

Mme DE BLANGY.

Ce pauvre Édouard!

M. DE COURCELLES.

Il me semble que, dans cette occasion là, il n'était pas le plus à plaindre; aussi depuis ce temps, j'ai pris en haine les grandes passions; j'ai prudemment battu en retraite, moi qui ne pouvais vous offrir qu'un amour raisonnable, et jamais je n'aurais pensé à faire revivre mes anciennes prétentions, s'il ne s'agissait aujourd'hui de vos intérêts.

Mme DE BLANGY.

Que voulez-vous dire?

M. DE COURCELLES.

Édouard n'était pas riche, et je le suis beaucoup, ce qui ne vous a pas empêché de me le préférer, parce que l'amour ne calcule pas; mais en allant au-delà des mers chercher la fortune, il vous a laissé des affaires très-difficiles, très-embrouillées, auxquelles votre douleur ne vous permettait pas de songer, et, en votre absence, c'est moi qui me suis chargé de la liquidation.

Mme DE BLANGY.

Ah! mon ami!

M. DE COURCELLES.

Je ne dis pas cela pour qu'on me remercie, mais pour qu'on m'écoute. Tout compte fait, tout le monde payé, il vous reste à peine trois ou quatre mille livres de rente.

Mme DE BLANGY.

C'est plus qu'il ne m'en faut pour vivre dans la solitude, et pour pleurer Édouard.

M. DE COURCELLES.

Oui, tant que vous le pleurerez; mais si vous venez à sécher vos larmes?

Mme DE BLANGY.

Jamais! ce n'est pas possible.

M. DE COURCELLES.

Vous le croyez; mais malgré vous, et sans que vous vous en doutiez, un matin ou un soir vous serez toute étonnée de vous trouver consolée... c'est affligeant, mais c'est comme cela.

Mme DE BLANGY.

Plutôt mourir!

M. DE COURCELLES.

Vous ne mourrez pas, et vous vous consolerez.

Mme DE BLANGY.

Je ne me consolerai pas.

M. DE COURCELLES.

Je vous dis que si.

Mme DE BLANGY.

Je vous dis que non.

M. DE COURCELLES.

Eh bien! ne vous fâchez pas, vous voilà justement au point où je voulais en venir: Si vous restez renfermée dans votre douleur, rien de mieux; mais si vous devez en sortir,

que ce soit pour vous acquitter envers moi, pour accepter ma main et les soixante mille livres de rente que je vous offre. Souscrivez-vous à mon traité?

Mme DE BLANGY.

A quoi bon?... Je sens là que je n'oublierai jamais Édouard.

M. DE COURCELLES.

Soit. Je demande seulement la préférence, et j'attendrai tant que vous voudrez. Me donnez-vous votre parole?

Mme DE BLANGY.

Oui, je vous la donne, et je voudrais pouvoir reconnaître autrement tant d'amitié et de dévouement.

M. DE COURCELLES.

C'est moi maintenant que cela regarde, c'est à moi de tâcher de vous consoler, de vous égayer. Chaque éclat de rire avancera mon bonheur, et sera presqu'une déclaration.

Mme DE BLANGY, *souriant.*

Vraiment?

M. DE COURCELLES.

Et voici déjà un demi sourire que je regarde comme un à-compte.

## SCENE III.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

Quand Madame voudra, son déjeûner est servi.

Mme DE BLANGY.

Il suffit; je n'ai pas faim.

SOPHIE.

C'est tous les jours de même... Le moyen de vivre ainsi!

Mme DE BLANGY.

Que veux-tu? L'air qu'on respire ici ne vaut rien, tout m'y déplaît.

SOPHIE.

Une forêt charmante! Depuis Montalais jusqu'à Chaville, des promenades délicieuses!

Mme DE BLANGY.

Justement, c'est pour cela. Quand je vois passer dans nos bois ces habitans de Paris, ces heureux du jour...

SOPHIE.

Ces couples qui vont se promener le dimanche?

Mme DE BLANGY.

Cela m'impatiente.

SOPHIE, *à part.*

Moi, il n'y a que cela qui m'amuse.

Mme DE BLANGY.

Heureusement nous n'avons pas long-temps à rester ici. (*A M. de Courcelles.*) Vous êtes vous occupé de ma maison de Fontainebleau?

M. DE COURCELLES.

C'est une affaire terminée.

Mme DE BLANGY.

Tant mieux! Je pourrais donc dès demain m'y établir.

M. DE COURCELLES.

Il faut que la maison soit vacante; ce qui, malgré mes instances, n'aura peut-être lieu qu'à la fin de la semaine. Du reste, on doit vous en écrire aujourd'hui ou demain...

Mme DE BLANGY.

Voilà qui me contrarie beaucoup.

M. DE COURCELLES.

Pourquoi donc?

Mme DE BLANGY.

C'est que celle-ci est déjà louée.

M. DE COURCELLES.

Vraiment?

Mme DE BLANGY.

Le jour même où j'en avais parlé à mon homme d'affaires, un Monsieur s'est présenté chez lui, qui l'a louée sur-le-champ toute meublée et telle qu'elle est... le comte de Bussières, le connaissez-vous?

M. DE COURCELLES.

M. de Bussières, un jeune pair de France, je le connais fort peu; mais des relations d'affaires m'ont lié avec son père, a qui j'ai eu le bonheur de rendre service. Pour le fils, on en parle dans le monde comme d'un charmant jeune homme! je croyais même qu'il était marié; car il a

épousé ou dû épouser, il y a six mois, Mademoiselle Hortense de Rinville.

Mme DE BLANGY.

Je ne connais pas cette famille.

M. DE COURCELLES.

Moi non plus : mais cela a fait du bruit, l'hyver dernier, il y a eu un duel...

Mme DE BLANGY.

M. de Bussières? en effet, cette affaire où il s'est si noblement conduit... Ah! c'est lui!

M. DE COURCELLES.

Oui, Madame; un fou, un étourdi, dont on vante l'esprit et la gaîté;... jouissant du reste d'une fortune immense.

Mme DE BLANGY.

Ce qui m'étonne alors, c'est qu'il se contente d'un séjour aussi modeste.

M. DE COURCELLES.

Peut-être a-t-il des idées...

Mme DE BLANGY.

Comment?

M. DE COURCELLES.

Les jeunes seigneurs de son âge et de son caractère, ont souvent des habitations qu'ils n'habitent point... par eux-mêmes... et celle-ci par sa position mystérieuse...

Mme DE BLANGY.

Il sufit, Monsieur, il suffit; je ne vous demande point de détails...

SOPHIE.

Par exemple, je sais bien qui sera étonné d'entendre rire... ce sera l'appartement de Madame.

Mme DE BLANGY.

Que dites-vous?

SOPHIE.

Rien du tout. Sinon que le déjeûner sera froid, et que si Madame ne veut pas en entendre parler, voilà Monsieur qui sera peut-être de meilleure composition.

M. DE COURCELLES.

Elle a raison, car je tombe de faiblesse; et j'espère bien que vous me tiendrez compagnie.

Mme DE BLANGY.

A quoi bon? Je ne trouve rien d'absurde et d'humiliant comme cette obligation de soutenir des jours qui vous sont insupportables. Trop faible, ou trop timide pour m'ôter la vie, j'ai formé vingt fois le projet de me laisser mourir de faim, et ce projet là, autant vaudrait peut-être l'exécuter dès aujourd'hui.

SOPHIE.

O ciel!

Mme DE BLANGY.

Qu'en dites-vous?

M. DE COURCELLES.

Je dis, Madame, que si vous ne devez plus jamais manger, à la bonne heure; mais si vous devez manger un jour, je vous conseille de commencer tout de suite.

Mme DE BLANGY.

Ah! Monsieur, qu'il y a en vous peu d'illusions.

M. DE COURCELLES, *lui presentant la main.*

C'est vrai, je suis pour le positif, surtout quand j'ai faim; et j'espère bien, si le déjeûner est bon, vous faire revenir à mon avis.

( *Ils sortent.* )

## SCÈNE IV.

SOPHIE, *seule.*

Allons, c'est toujours çà de gagné, elle va déjeûner; cela soutiendra sa douleur. Mais la forêt de Fontainebleau, et les rochers en perspective, c'est terrible, et je suis bien plus malheureuse que ma maitresse, car enfin elle a perdu son mari. Elle est veuve, c'est bien; mais moi, je ne le suis pas, et à vivre ainsi loin du monde et des humains, je n'ai pas l'espoir de jamais l'être un jour. ( *Ecoutant.* ) Ah! mon dieu! j'entends le bruit d'une voiture. Oui, vraiment, un jeune homme en descend. Un jeune homme! quel bon-

heur! Mais d'où vient-il? car Madame n'attend ni ne voit personne. C'est sans doute ce nouveau locataire dont on parlait tout-à-l'heure. Est-ce qu'il voudrait déjà prendre possession? ma foi, tant mieux; car un jeune homme, qui est la folie et la gaîté même, ça ne peut pas faire de mal. Il y a si long-temps que je n'ai vu de physionomie joyeuse, et la sienne du moins...

## SCÈNE V.

SOPHIE, M. DE BUSSIÈRES, *en grand deuil, pâle, et le mouchoir à la main.*

SOPHIE.

Ah! mon dieu! quel air sinistre. Il est impossible qu'une figure comme celle-là annonce de bonnes nouvelles... Monsieur... Il soupire et s'arrête, maintenant le voilà qui se promène, et l'on dirait d'un enterrement qui se met en marche. Monsieur, que demandez-vous?

M. DE BUSSIÈRES, *d'un air distrait et égaré.*

Moi... rien... Vous êtes de la maison?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. DE BUSSIÈRES.

Alors... (*Il a l'air de réfléchir.*) Laissez-moi.

(*Il se jette sur un fauteuil, et cache ses yeux dans son mouchoir.*)

SOPHIE.

Il n'est pas bavard; et le voilà déjà établi comme chez lui. Est-ce que Monsieur serait le comte de Bussières, celui qui a loué cette maison?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, mon enfant.

SOPHIE.

Ce n'est pas possible.

M. DE BUSSIÈRES.

Et pourquoi?

SOPHIE.

Ce jeune homme qu'on disait si gai, si étourdi?

M. DE BUSSIÈRES, *souriant, avec amertume.*

Oui, autrefois je l'étais.

SOPHIE.

A moins que ce ne soit déjà l'air de la maison... Tenez, Monsieur, sans vous connaître, je m'intéresse à vous; et s'il y a moyen de revenir sur votre marché, je vous le conseille, c'est bien l'endroit le plus triste et le plus solitaire...

M. DE BUSSIÈRES.

C'est ce qu'on m'a dit, et je suis content qu'on ne m'ait pas trompé.

SOPHIE.

Oui; mais c'est humide, c'est mal sain.

M. DE BUSSIÈRES.

Tant mieux, le temps de l'exil y sera moins long.

SOPHIE.

Et puis il y a à peine un arpent; c'est très-petit.

M. DE BUSSIÈRES.

Il y a toujours assez de place pour un tombeau.

SOPHIE.

Ah! mon dieu! qu'est-ce que ça signifie? vous qu'on disait si heureux et si riche? Est-ce que vous auriez perdu votre fortune?

M. DE BUSSIÈRES.

Ma fortune... hélas, non! Ces trésors, ces richesses... me restent encore.

SOPHIE.

A la bonne heure.

M. DE BUSSIÈRES.

Mais celle à qui je devais les offrir... il y a cela six mois... à la veille de l'épouser... cette pauvre Hortense, au moment de la conduire à l'autel... la perdre pour jamais.

SOPHIE.

Et vous l'aimiez ?

M. DE BUSSIÈRES.

Plus que la vie!... et j'ai juré de l'aimer toujours... Je lui ai juré de mourir de douleur.

SOPHIE.

Pauvre jeune homme!

M. DE BUSSIÈRES.

A présent, montrez-moi la maison; conduisez-moi dans la chambre à coucher... j'ai la tête pesante; je ne serais pas fâché de me jeter sur mon lit.

SOPHIE, *troublée*.

Tout de suite?

M. DE BUSSIÈRES.

Eh oui! sans doute... Qu'avez-vous donc?

SOPHIE.

C'est que dans ce moment... ce lit est celui de Madame.

M. DE BUSSIÈRES.

Madame!... Qu'est-ce que cela veut dire?

SOPHIE.

Madame de Blangy, celle qui vous a loué.

M. DE BUSSIÈRES.

On m'avait dit que la maison était libre, que je pouvais y entrer sur-le-champ.

SOPHIE.

Cela ne tardera pas; mais si, en attendant, Monsieur veut parler à ma maitresse?

M. DE BUSSIÈRES

Lui parler! le Ciel m'en garde. Madame de Blangy... Qu'est-ce que c'est que cela? une vieille douairière?

SOPHIE.

Non, Monsieur; elle est jeune et jolie.

M. DE BUSSIÈRES.

Jeune ou vieille, peu m'importe; je suis venu ici pour ne voir personne, encore moins pour m'occuper d'affaires. Dites à votre maitresse qu'elle en agisse à son aise, quand elle voudra, le plutôt sera le mieux; seulement qu'elle me fasse savoir le jour, je viendrai alors.

SOPHIE.

Et mais, Monsieur, vous pouvez le dire vous-même à Madame ; car la voilà qui sort de déjeûner.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, chargez-vous de cela ; je vais demander mes chevaux. En attendant qu'ils soient attelés, puis-je faire le tour du parc ?

SOPHIE.

Oui, Monsieur, ça ne sera pas long.

M. DE BUSSIÈRES, *sortant en soupirant.*

Ah !

( *Il sort.* )

## SCENE VI.

SOPHIE, *puis* Mme DE BLANGY.

SOPHIE.

Il est bien malheureux qu'un si joli cavalier ait des chagrins. Ah ! Madame, vous voici, apprenez un événement...

Mme DE BLANGY.

Quel est-il ?

SOPHIE.

L'événement le plus étonnant, le plus singulier, et qui ne nous était pas arrivé ici depuis long-temps.

Mme DE BLANGY.

Qu'est-ce donc ?

SOPHIE.

Un jeune homme... une physionomie charmante, M. de Bussières, qui veut prendre possession...

Mme DE BLANGY.

Déjà ! quand j'y suis encore !

SOPHIE.

C'est ce que je lui ai dit ; mais il m'a répondu qu'il ne voulait point gêner Madame, qu'elle y resterait tant qu'elle voudrait ; car il est impossible d'avoir des procédés plus gracieux, et surtout des manières plus distinguées.

M^me^ DE BLANGY.

Tant pis, me voilà désolée d'être son obligée.

SOPHIE.

Et pourquoi?

M^me^ DE BLANGY.

Parce que, pendant le peu de temps que j'ai à rester ici, il sera impossible, s'il se presente, de ne pas le recevoir; et l'apparence même d'une visite est pour moi une chose si ennuyeuse...

SOPHIE.

Oh! si ce n'est que cela, rassurez-vous, il a été au-devant de vos vœux, et vous n'aurez pas même ce désagrement là à redouter de lui.

M^me^ DE BLANGY.

Comment cela?

SOPHIE.

Il va partir pour Paris, et ne reviendra que quand vous n'y serez plus.

M^me^ DE BLANGY.

A la bonne heure; mais je vais lui expliquer...

SOPHIE.

Impossible! car, à votre approche, il s'est hâté de s'éloigner; il ne veut voir personne au monde, et m'a chargée de vous le dire.

M^me^ DH BLANGY.

Il en est bien le maître; mais il me semble que cela s'accorde mal avec cette politesse et ces manières distinguées dont tu me parlais tout-à-l'heure.

SOPHIE.

Comme il ne vous connaît pas... Il croyait d'abord que Madame était une douairière.

M^me^ DE BLANGY.

Je comprends.

SOPHIE.

Mais quoique je lui aie répété que vous étiez jeune et jolie, ça n'y a rien fait; et je n'ai jamais pu le décider à se présenter chez Madame.

M^me^ DE BLANGY.

A quoi bon, s'il vous plaît? et de quoi vous mêlez-vous?

Je vous trouve bien singulière de vouloir me forcer à recevoir des gens dont je ne me soucie pas, et plus étonnant encore de vous croire obligée de leur faire les frais de ma personne, et de leur donner mon signalem e t. Ce Monsieur vient pour voir des appartemens, des meubles, un jardin ; il fallait donc lui parler de la maison, et non pas de moi; car je ne pense pas que je sois comprise dans le mobilier.

SOPHIE.

Je ne croyais pas fâcher Madame en disant qu'elle est jolie, cela ne m'arrivera plus; et, si je rencontre M. de Bussières, je lui dirai tout le contraire.

Mme DE BLANGY.

Et qui vous parle de cela? et à quoi cela ressemble-t-il? Je vous prie en grâce, qu'il ne soit question de moi ni en bien ni en mal; car je vous répète que je ne veux pas entendre parler de cet étranger, et que je ne veux p ae voir.

SOPHIE, *avec impatience.*

Eh bien, Madame, ni lui non plus.

Mme DE BLANGY.

Tant mieux, c'est ce que je désire.

SOPHIE.

Eh bien, vous voilà d'accord, et vous n'aurez pas de dispute ensemble; car il est comme vous dans les larmes, dans les soupirs, et il ne pense à rien qu'à se désoler.

Mme DE BLANGY.

Vraiment! Que me dis-tu?

SOPHIE.

Il a perdu une jeune personne charmante qu'il allait épouser et qu'il adorait.

Mme DE BLANGY.

Qu'il adorait! Ah! que je le plains! qu'il doit être malheureux! Je ne lui en veux plus de son impolitesse; au contraire, cela prouve que, tout entier à sa douleur, le reste n'est rien pour lui : qu'il s'éloigne, qu'il me fuie, je le lui permets.

SOPHIE.

Tenez, tenez, Madame, le voilà qui revient par cette allée.

Mme DE BLANGY, *restant à la même place.*

Eloignons-nous, respectons son chagrin; car, je m'y connais, et il a l'air bien triste et bien malheureux.

SOPHIE.

Déjà! à son âge; car il a tout au plus trente ans.

Mme DE BLANGY.

Crois-tu qu'il les ait?

SOPHIE.

Oh! oui, Madame.

( *Pendant ce temps, M. de Bussières est arrivé jusque sur le devant du théâtre; il aperçoit Sophie et madame de Blangy, qui sont toujours restées à la même place; il s'incline respectueusement, mais sans les regarder.* )

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DE BUSSIÈRES.

Mme DE BLANGY.

Pardon, Monsieur, de vous déranger dans votre promenade.

M. DE BUSSIÈRES.

A qui ai-je l'honneur de parler?

SOPHIE.

A la maîtresse de la maison, à Madame de Blangy.

M. DE BUSSIÈRES, *la regardant.*

Madame de Blangy! Eh! mon dieu! ces vêtemens de deuil! je vois que vous aussi, Madame, vous avez quelque perte à déplorer?

Mme DE BLANGY.

Oui, Monsieur, et quand j'ai appris le motif qui vous faisait rechercher la solitude, je l'ai trouvé si naturel, que j'ai été désolée de mon séjour en ces lieux, et je ne sais comment vous en demander excuse.

M. DE BUSSIÈRES.

Vous ne m'en devez aucune, Madame.

Mme DE BLANGY.

Ce sera pour très-peu de temps; j'ai loué moi-même

une campagne qui, d'un instant à l'autre, peut être libre; demain, aujourd'hui j'espère en recevoir la nouvelle.

M. DE BUSSIÈRES.

Que cela ne vous gêne pas, Madame, je puis attendre maintenant.

Mme DE BLANGY.

Et comment cela?

M. DE BUSSIÈRES.

Tout-à-l'heure, en franchissant la haie du jardin, j'ai vu à cinquante pas, en face, au milieu des rochers, une maisonnette où je suis entré, et comme ce pays me plaît beaucoup, je m'y établirai en attendant.

Mme DE BLANGY.

Y pensez-vous donc? une maison de paysan; vous y serez horriblement mal.

M. DE BUSSIÈRES.

Tant mieux, on ne viendra pas m'y trouver, on m'y laissera seul, et quand je suis seul, je suis avec elle.

Mme DE BLANGY.

Je le conçois, et ce n'est pas moi qui vous enleverai cette consolation, j'en connais trop le prix.

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi! votre cœur a connu comme le mien le malheur sans espoir et les regrets éternels?

Mme DE BLANGY.

Jugez-en, Monsieur, j'ai perdu tout ce que j'aimais.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est comme moi.

Mme DE BLANGY.

J'en étais adorée.

M. DE BUSSIÈRES.

Comme moi.

Mme DE BLANGY.

Ma vie entière se passera à le pleurer.

M. DE BUSSIÈRES.

Eh bien, Madame, ce sera aussi ma seule occupation.

Mme DE. BLANGY.

Je ne reviens pas de ma surprise! Une telle rencontre! une situation aussi exactement pareille!...

M. DE BUSSIÈRES.

Pareille! Oh! non, elle ne peut pas l'être. On n'a jamais

vu de fatalité égale à la mienne! perdre ce qu'on aime la veille d'un mariage!

Mme DE BLANGY.

Le perdre une année après, est bien plus cruel encore.

M. DE BUSSIÈRES.

Vous avez beau dire, il n'y a pas de comparaison, c'est moi qui souffre le plus, Madame.

Mme DE BLANGY.

C'est moi, Monsieur.

SOPHIE, *à part, travaillant.*

S'ils pouvaient se disputer! cela les distrairaient.

M. DE BUSSIÈRES.

Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que tous deux nous sommes bien à plaindre.

Mme DE BLANGY.

Bien malheureux!

M. DE BUSSIÈRES.

Et vous le dirai-je? voilà le premier soulagement que j'ai trouvé en ma douleur, c'est de penser qu'il y a quelqu'un qui l'éprouve...

Mme DE BLANGY.

Et surtout qui peut le comprendre; car, jusqu'à présent, je n'ai trouvé que des cœurs froids, indifférens, qui me reprochaient ma tristesse, qui semblaient m'en faire un crime. Quelle folie! quelle extravagance! disaient-ils, comme si c'était ma faute, à moi, si je suis malheureuse! Mais on fuit la douleur, on la craint; il est plus facile de blâmer ses amis que de pleurer avec eux.

M. DE BUSSIÈRES.

Votre histoire est exactement la mienne. Parmi tous ces jeunes gens à la mode, tous ces intimes à qui je donnais à dîner, je n'en ai pas trouvé un seul qui eût le temps de s'affliger avec moi... Ils s'éloignent tous, sous pretexte qu'ils ont leurs affaires, leurs plaisirs, leurs maîtresses... (*Pleurant.*) Moi je n'en ai plus, j'ai tout perdu.

Mme DE BLANGY.

Pauvre jeune homme!

M. DE BUSSIÈRES.

Aussi j'ai pris le séjour de Paris en horreur; j'ai juré dès aujourd'hui de n'y plus rentrer.

Mme DE BLANGY.

Ici du moins vous trouverez des cœurs qui sauront compâir à vos maux. Nous parlerons d'elle. C'est facile, puisque nous serons voisins.

M. DE BUSSIÈRES.

En effet, je n'aurai qu'à franchir la haie de votre jardin.

Mme DE BLANGY.

Dites du vôtre; car il vous appartient.

M. DE BUSSIÈRES.

Eh bien! Madame, du nôtre.

Mme DE BLANGY.

C'est mieux. Nous voici à l'automne, et les soirées sont si longues...

M. DE BUSSIÈRES.

Nos souvenirs les abrégeront... Nous causerons, nous lirons ensemble.

Mme DE BLANGY.

C'est à deux surtout qu'on peut bien apprécier le charme de la douleur.

M. DE BUSSIÈRES.

Et de la solitude. Ah! que j'ai été bien inspiré en cherchant cet asile.

Mme DE BLANGY, *avec impatience.*

Qui vient là?

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

( *Sophie se lève, va à lui, prend une lettre qu'il tenait à la main. Le Domestique sort.* )

Mme DE BLANGY.

Qu'est-ce donc?

SOPHIE.

Une lettre qu'on apporte; elle est timbrée de Fontainebleau.

Mme DE BLANGY, *qui a pris la lettre, et qui l'ouvre.*

De Fontainebleau! serait-ce la réponse que j'attendais? ( *Lisant.* ) « Madame, pressé par les instances de M. de

» Courcelles, qui se plaignait en votre nom de notre lenteur et de nos retards, etc., etc. » ( *Elle achève de lire à voix basse.*) Ah! la maison que j'avais retenue est entièrement vacante.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! mon dieu!

Mme DE BLANGY.

Et elle peut me recevoir dès demain.

SOPHIE.

Madame doit être bien contente, car c'est tout ce qu'elle désirait.

Mme DE BLANGY.

Certainement; mais M. de Courcelles, qui n'a de tact ni de mesure en rien, aura pressé ces braves gens, avec une rigueur dont je vais être responsable; on croira que je n'ai nul égard, nul procédé...

SOPHIE.

Les procédés d'un locataire qui arrive; vous ferez à Fontainebleau ce que Monsieur fait ici.

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi, Madame, votre intention serait de partir dès demain?

Mme DE BLANGY.

Mais oui, Monsieur, il le faut bien; je ne puis abuser de votre complaisance, ni rester plus long-temps chez vous.

M. DE BUSSIÈRES.

Chez moi?

Mme DE BLANGY.

C'est le mot. Dès demain cette maison sera à votre disposition; et pour les arrangemens à prendre...

M. DE BUSSIÈRES.

Rien ne presse; nous pourrons en parler à loisir.

Mme DE BLANGY.

A loisir, c'est-à-dire aujourd'hui... Mais je me mêle peu de mes affaires, auxquelles du reste je n'entends rien; c'est un ami de mon mari, M. de Courcelles, qui veut bien prendre ce soin.

M. DE BUSSIÈRES.

M. de Courcelles, le receveur-général?

Mme DE BLANGY.

Oui, Monsieur. Vous le connaissez?

M DE BUSSIÈRES.

Un excellent homme, qui a rendu à ma famille d'importans services; et je serai charmé de cette occasion de renouer avec lui.

Mme DE BLANGY.

Sophie, priez-le de venir, et dites-lui que M. de Bussières l'attend.

SOPHIE.

Oui, Madame, j'y vais. C'est donc demain que décidément nous partons?

Mme DE BLANGY, *sèchement.*

Sans doute!... Est-ce que cela ne vous convient pas? Est-ce que vous avez quelque chose à dire?

SOPHIE.

Rien, Madame. ( *A part.* ) Je dis seulement que c'est dommage, et que voilà, selon moi, une lettre bien maladroite.

( *Elle sort.* )

## SCÈNE IX.

Mme DE BLANGY, M. DE BUSSIÈRES.

M. DE BUSSIÈRES.

Vous le voyez, Madame, je suis né pour être malheureux! dès qu'il s'offre un adoucissement à mes peines, le sort semble me l'envier.

Mme DE BLANGY.

Que voulez-vous? il faut se résigner... Après tout, dans notre situation, qu'est-ce qu'un chagrin de plus?

M. DE BUSSIÈRES.

Vous avez raison... c'est bien prendre la chose.

Mme DE BLANGY.

Depuis long-temps j'y suis habituée.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est comme moi, le bonheur ne me semble plus possible, je n'y crois plus, même quand il existe; et tout-à-l'heure, pendant que nous formions ces projets si séduisans, je ne sais quelle voix intérieure me disait que l'instant d'après devait les détruire.

Mme DE BLANGY.

Vous croyez donc comme moi aux fatalités, aux pressentimens?

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai tant de raisons d'y ajouter foi. Tenez, Madame, la veille du jour où elle est tombée malade...

Mme DE BLANGY, *distraite.*

Qui donc?

M. DE BUSSIÈRES.

Hortense...

Mme DE BLANGY.

Pardon!

M. DE BUSSIÈRES.

J'étais près d'elle dans un bal charmant; elle venait de danser avec un autre, et à ce sujet là même nous avions eu une querelle...

Mme DE BLANGY, *d'un air satifait.*

Ah! vous vous disputiez donc quelquefois?

M. DE BUSSIÈRES.

Nous nous aimions tant! Et puis, elle avait un peu de coquetterie, bien innocente sans doute; car elle était si bonne! Et me voyant sombre et rêveur, poursuivi de je ne sais quelle vague inquiétude... elle me disait, en me pressant la main : Édouard. Édouard!...

Mme DE BLANGY.

Ah! l'on vous nomme Édouard?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, Madame.

Mme DE BLANGY.

C'est singulier!

M. DE BUSSIÈRES.

Qu'avez-vous donc?

Mme DE BLANGY.

Moi? rien.

M. DE BUSSIÈRES.

Si vraiment, vous êtes troublée. Pour quelle raison?

M$^{me}$ DE BLANGY.

Je ne puis vous le dire.

M. DE BUSSIÈRES.

Pardon, Madame, de mon indiscrétion.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Il n'y en a aucune.

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai cependant lieu de le croire; car je vous vois d'au-d'aujourd'hui seulement, et par un charme que je ne puis rendre, j'éprouve auprès de vous une confiance qui est plus forte que moi, et dont vous, Madame, savez si bien vous défendre.

M$^{me}$ DE BLANGY, *avec un sourire aimable*.

Vous m'accusez à tort.

M. DE BUSSIÈRES, *avec joie*.

Vrai?

M$^{me}$ DE BLANGY.

Mais quelle que soit l'estime, ou si vous l'aimez mieux, la confiance que nous inspirent les gens... les connaître davantage serait souvent se préparer un regret, surtout quand on doit se séparer, ne plus se revoir.

M. DE BUSSIÈRES.

Qu'importe l'éloignement, entre personnes que les mêmes chagrins, les mêmes sentimens unissent et rapprochent? ne peut-on pas, quoique séparés, se communiquer ses pensées, ses souvenirs, les vœux que l'on forme l'un pour l'autre? Accordez-moi cette permission, elle seule, dans ces lieux où je vous ai vue, me dédommagera de votre absence, je vous le demande au nom de nos malheurs et de notre nouvelle amitié.

M$^{me}$ DE BLANGY.

N'est-ce pas là une amitié bien prompte?

M. DE BUSSIÈRES.

Faut-il donc tant de jours pour se juger, pour s'apprécier? L'amour, dit-on, peut naître d'un coup-d'œil, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'amitié? pourquoi n'aurait-elle pas les mêmes privilèges, elle qui vaut

mieux? ce serait bien injuste, et ces projets que tout-à-l'heure nous formions ici, nous les réaliserons de loin. Les confidences, les souvenirs, les épanchemens du cœur en sont plus doux et plus faciles; le papier est discret, et c'est causer avec soi-même qu'écrire à son ami.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Eh bien, soit; mais vous me promettez de tout me dire, de tout me confier?

M. DE BUSSIÈRES.

Je le jure. Vous aussi?

M$^{me}$ DE BLANGY, *s'asseyant à gauche, près de la table.*

Sans cela, il y aurait trahison, et, pour commencer, voyons, mon nouvel ami, que ferez-vous dans cette solitude où je vous laisse?

M. DE BUSSIÈRES, *va prendre une chaise près du piano, et vient s'asseoir près d'elle.*

Mais d'abord je penserai à vous.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Oh! non, d'abord à elle.

M. DE BUSSIÈRES.

Cela va sans dire. Et vous à lui.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Certainement, les souvenirs qu'elle vous a laissés doivent être si doux!

M. DE BUSSIÈRES.

Moins que les vôtres, j'en suis sûr. Songez donc que je l'ai perdue à la veille d'un hymen, lorsqu'elle ne m'appartenait pas encore, lorsque son cœur m'était presque inconnu, tandis que vous, qui avez passé plusieurs mois près d'un époux adoré, quelle différence!

M$^{me}$ DE BLANGY.

Peut-être est-elle à votre avantage. Le bonheur qu'on espère est plus doux que celui qu'on possède. Plein d'amour et d'avenir tout était bien, tout était beau à vos yeux, et, malgré votre malheur, l'espèce d'enivrement que vous éprouviez alors, vous l'éprouvez encore; un plus tard peut-être, le rêve pourrait se dissiper, l'illusion se détruire; car le ménage, même le meilleur, n'est pas tel que l'amour se le représente. L'amour, c'est le ciel, et l'hymen, c'est la terre. Vous y retrouvez toutes les imperfections de

de bas monde, les petits momens de vivacité, d'humeur, ce querelle...

M. DE BUSSIÈRES, *souriant.*

Ah! vous vous disputiez donc aussi?

Mme DE BLANGY.

Quelquefois... il le fallait bien, ne fut-ce que pour se raccommoder.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! c'est vrai. Je n'aime pas cette idée là.

Mme DE BLANGY.

Pourquoi?

M. DE BUSSIÈRES.

Je ne sais... j'aimais mieux l'autre. Vous dites donc qu'il y avait des momens de brouille? C'est bien, mais cela m'effraie. Si, nous aussi, nous allions nous brouiller?

Mme DE BLANGY.

Pour quel motif? puisque nous sommes convenus de tout nous dire franchement.

M. DE BUSSIÈRES.

Mais il pourrait arriver tel événement...

Mme DE BLANGY.

Lequel?

M. DE BUSSIÈRES.

Une veuve, telle que vous, est bientôt entourée, malgré elle, de tant de gens qui aspirent à l'emploi de confident en chef et sans partage.

Mme DE BLANGY.

Ah! quelle idée! Je croyais que mon nouvel ami avait meilleure opinion de ses amis.

M. DE BUSSIÈRES.

Celle-ci n'a rien qui doive vous offenser.

Mme DE BLANGY.

Si vraiment; car vous devez croire à ma promesse, et j'ai juré, je jure à vous-même de conserver toujours ma liberté.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est comme moi, j'en ai fait le serment, et je renonce à votre estime, à votre amitié, si j'y manque jamais.

Mme DE BLANGY.

Moi de même.

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait vrai ?

M^me DE BLANGY.

Je vous l'atteste.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah ! que je suis heureux ! me voilà rassuré, et maintenant, certains l'un de l'autre, nous pouvons, sans crainte et sans danger, croire à une amitié que rien ne viendra troubler.

M^me DE BLANGY, *se lève.*

Oh ! non, rien au monde.

M. DE BUSSIÈRES, *rapporte la chaise près du piano qui est ouvert, et jette les yeux sur un papier de musique.*

Ah ! mon dieu !

M^me DE BLANGY.

Qu'est-ce donc ?

M. DE BUSSIÈRES.

Cet air que je viens d'apercevoir sur votre piano : un air de la *Muette de Portici.*

M^me DE BLANGY.

Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant, et d'où vient votre trouble ?

M. DE BUSSIÈRES.

C'était celui que je lui ai entendu chanter au dernier concert où nous avons été ensemble.

M^me DE BLANGY.

Combien je suis fâchée que le hasard vous ait offert un pareil souvenir.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, non, il n'est pas pénible, au contraire ; car depuis elle, je ne l'ai pas entendu une seule fois, sans éprouver une émotion délicieuse et indéfinissable. ( *Pendant qu'il parle, madame de Blangy s'est mise à son piano, et a joue les premières mesures.* ) Ah ! que je vous remercie, que votre amitié est ingénieuse... Oui, c'est elle que je crois entendre ; c'est mieux d'exécution... mais c'est égal, c'est toujours le même air, et j'éprouve un bonheur...

( *Pendant qu'elle joue, il prend le violon qui est sur le piano, et l'accompagne.* )

Mme DE BLANGY, *continuant à jouer, et le regardant.*

Comment, Monsieur, mais c'est fort bien ; je ne vous aurais pas cru un pareil talent.

M. DE BUSSIÈRES, *jouant toujours.*

Qu'est-ce donc auprès de vous ?

Mme DE BLANGY, *s'arrêtant.*

Prenez garde, vous vous trompez ; c'est un *si* naturel.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, Madame, *si bemol.*

( *En ce moment entre M. de Courcelles, qui s'arrête au fond du théâtre.* )

Mme DE BLANGY.

Mais regardez donc.

M. DE BUSSIÈRES, *riant.*

C'est vrai, c'est vrai; je ne regardais pas le papier.

Mme DE BLANGY, *de même.*

Vous êtes distrait.

M. DE BUSSIÈRES.

Je tâcherai de ne plus l'être.

Mme DE BLANGY.

Recommençons, et faites attention.

( *Ils jouent ensemble. M. de Courcelles s'assied au fond du théâtre, les bras croisés et écoutant.*)

M. DE BUSSIÈRES.

Le mouvement est plus vif.

Mme DE BLANGY.

Du tout.

M. DE BUSSIÈRES.

Je vous l'atteste, c'est un air de danse; on danse sur l'air de la princesse Espagnole, et il serait impossible de danser aussi lentement.

Mme DE BLANGY.

Rien n'est plus facile, la mesure est si marquée.

M. DE BUSSIÈRES.

Non, Madame.

( *Tout en chantant, il forme quelques pas.* )

Mme DE BLANGY.

Et si Monsieur. ( *Chantant en s'accompagnant.*) Tra la la la la.

## SCENE X.

LES MÊMES, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES, *applaudisant.*

Bravo! bravo!

Mme DE BLANGY ET M. DE BUSSIÈRES, *s'éloignant l'un de l'autre.*

Ah! mon dieu!

M. DE COURCELLES.

Continuez, de grâce; que je ne vous dérange pas.

Mme DE BLANGY.

Est-ce qu'il y a long-temps que vous étiez là?

M. DE COURCELLES.

Depuis le *si bemol*, et je vous demande pardon de mon indiscrétion, car je n'étais pas invité au concert ni au bal.

Mme DE BLANGY.

Monsieur...

M. DE COURCELLES.

Je venais pour parler d'affaires... avec Monsieur, mais nous pouvons remettre...

Mme DE BLANGY.

Non, Monsieur; et quant à ce que vous venez d'entendre, quand vous saurez dans quelle intention...

M. DE COURCELLES.

Eh! mon dieu! Madame, vous n'avez pas besoin de justifier auprès de moi un oubli... de douleur; et je ne puis trop remercier Monsieur, dont l'entretien, dont l'aimable gaieté a contribué à vous distraire.

M. DE BUSSIÈRES.

Monsieur...

Mme DE BLANGY.

Vous avez à parler affaires, à renouveler connaissance, je vous laisse; j'espère que Monsieur nous restera à dîner.

M. DE BUSSIÈRES.

Je n'ai garde de refuser.

M. DE COURCELLES.

A merveille, à condition que ce soir on achèvera le morceau que j'ai interrompu ; j'y tiens.

Mme DE BLANGY, *souriant.*

Comme Monsieur voudra.

M. DE BUSSIÈRES, *s'inclinant.*

Je suis à vos ordres.

Mme DE BLANGY.

A ce soir.

M. DE COURCELLES.

Vous êtes charmante.

Mme DE BLANGY.

Vous trouvez?

M. DE COURCELLES.

Le sourire vous va si bien, ( *A demi - voix.* ) qu'il y a long-temps que vous devriez être consolée, ne fût-ce que par coquetterie.

Mme DE BLANGY.

Voilà en effet un motif déterminant; j'y songerai.

( *Elle le salue, et sort.* )

## SCÈNE XI.

M. DE BUSSIÈRES, M. DE COURCELLES.

M. DE BUSSIÈRES.

Que je suis heureux de vous retrouver chez madame de Blangy! vous, Monsieur, un ami de mon père ; car il me parlait souvent de vous, de sa fortune qu'il vous devait; et j'ai pu paraître bien ingrat en vous négligeant ainsi.

M. DE COURCELLES.

En aucune façon; vous êtes plus jeune que moi, et à votre âge, les plaisirs... Car vous avez été long-temps absent?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, Monsieur, ce qui ne m'excuse point.

M. DE COURCELLES.

Si vraiment; en amitié, il est toujours temps de com-

mencer, et si vous vous croyez en retard, vous me rendrez tout à-la-fois, intérêt et capital... Je vous parle là en style de receveur-général.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est le plus solide.

M. DE COURCELLES.

N'est-il pas vrai? Ah! ça, il s'agit d'affaires. Vous louez donc la maison de madame de Blangy?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, Monsieur. (*Avec un peu d'embarras.*) Y a-t-il longtemps que vous la connaissez?

M. DE COURCELLES.

Cette propriété?

M. DE BUSSIÈRES.

Non. Celle qui l'habitait.

M. DE COURCELLES.

J'étais l'ami de sa famille et de son mari. Une femme adorable, qui mériterait les hommages du monde entier. Si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel charmant caractère, que de vertus, que de talents, et comme elle s'est conduit envers son mari. Un excellent garçon, j'en conviens; mais qui après tout, n'était pas aimable tous les jours.

M. DE BUSSIÈRES.

On me l'avait dit.

M. DE COURCELLES.

Bon cœur, mais une tête chaude; un homme terrible quand il était en colère, et il avait tant d'occasions de s'y mettre. Des fausses spéculations, de mauvaises affaires...

M. DE BUSSIÈRES.

Que dites-vous là... Et nous souffririons que madame de Blangy...

M. DE COURCELLES.

Avec son caractère, avec sa fierté, elle n'a besoin de rien, elle ne veut rien. Sans cela, Monsieur, je vous prie de le croire, qu'elle ne manquerait pas d'amis qui seraient trop heureux... Mais revenons à notre affaire... Vous avez loué combien?

M. DE BUSSIÈRES.

Ce que vous voudrez... ce qu'il vous plaira... le plus sera le mieux.

M. DE COURCELLES.

Non, Monsieur, le prix qu'elle en donnait elle-même : douze cent francs.

M. DE BUSSIÈRES.

Soit; je vous les remettrai... Mais vous disiez que ses amis... elle en a beaucoup?

M. DE COURCELLES.

Tout ceux qui la connaissent. Quand à ses adorateurs, tous ceux qui la voient, et il n'aurait tenu qu'à elle d'accepter les partis les plus beaux, les plus riches...

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait possible?

M. DE COURCELLES.

J'en sais quelque chose; car c'est toujours à moi que les soupirans s'adressent... Il faut croire qu'il y a dans ma physionomie quelque chose de paternel qui les attire et les encourage; mais elle les a tous refusés.

M. DE BUSSIÈRES, *gaiement.*

Quoi! tous?

M. DE COURCELLES.

L'un après l'autre... elle ne veut aucun de ces Messieurs.

M. DE BUSSIÈRES, *riant.*

C'est charmant!

M. DE COURCELLES, *confidentiellement.*

Car si elle se prononce, je sais en faveur de qui...

M. DE BUSSIÈRES, *avec émotion.*

Ah! vous savez?...

M. DE COURCELLES.

Oui, mon jeune ami, quelqu'un qui a sa parole, sa promesse formelle, et elle n'y a jamais manqué.

M. DE BUSSIÈRES, *troublé.*

Vous connaissez cette personne?

M. DE COURCELLES.

C'est moi.

M. DE BUSSIÈRES.

Que me dites-vous là?

M. DE COURCELLES.

Je dois l'épouser dès qu'elle sera consolée, et déjà cela va mieux; déjà, grâce au Ciel, sa douleur éternelle a des absences : témoin, tout-à-l'heure à ce piano où elle ou-

bliait de s'affliger ; c'est à vous que je le dois, je le sais ; mais je voudrais vous devoir plus encore, et puisque vous avez daigné me parler d'amitié... je viens vous en demander une preuve.

M. DE BUSSIÈRES.

Monsieur...

M. DE COURCELLES.

Il n'y a que moi, auprès d'elle, qui plaide en ma faveur, et on a toujours l'air gauche quand on parle à la première personne. J'ai beau lui répéter que je suis un honnête homme, que j'ai quelques bonnes qualités, un bon caractère, elle peut croire que je suis seul de son avis ; mais si ma proposition était appuyée, si j'avais une voix de plus... la vôtre, par exemple !

M. DE BUSSIÈRES.

Moi ! Monsieur ?...

M. DE COURCELLES.

Le tout est de la décider... Elle y viendra, j'en suis sûr ; car elle m'aime au fond, elle me le disait encore ce matin.

M. DE BUSSIÈRES.

Ce matin ?

M. DE COURCELLES.

Mais les convenances... le respect humain...

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi ! cette retraite, ce deuil qu'elle s'était imposée...

M. DE COURCELLES.

Voilà la seule chose qui l'arrête, je le parierais.

M. DE BUSSIÈRES, *avec dépit.*

Croyez donc après cela aux douleurs éternelles ?... Cela ne m'étonne pas, les femmes sont toutes ainsi.

M. DE COURCELLES.

Et nous aussi.

M. DR BUSSIÈRES.

Non, Monsieur, non, ne le croyez pas ; il est des hommes chez qui les sentimens profonds ne s'effacent point aussi aisément.

M. DE COURCELLES, *avec indifférence.*

C'est possible ! mais cela m'est égal. ( *Avec chaleur.* ) Pour en revenir à Madame de Blangy, elle ne me croira

peut-être pas, j'y suis trop intéressé... vous, c'est différent... et puis un grand avantage que vous avez, c'est que vous l'amusez, vous la faite rire, et cela avance mes affaires.

M. DE BUSSIÈRES.

Je suis trop heureux d'être bon à quelque chose, et s'il ne tient qu'à hâter les bonnes dispositions où l'on est pour vous, je tâcherai de me tirer avec honneur de la mission que vous voulez bien me confier.

M. DE COURCELLES.

Je ne sais comment vous remercier.

M. DE BUSSIÈRES.

En aucune façon... cela m'amusera.

M. DE COURCELLES.

Je crois que le moment est favorable, elle est seule, et, si avant de vous mettre à table, vous obteniez pour moi une bonne réponse, il me semble que je dînerais mieux.

M. DE BUSSIÈRES.

Il est de fait que voilà une raison...

M. DE COURCELLES.

Positive, n'est-il pas vrai? Adieu, mon jeune ami, du courage. ( *Lui donnant une poignée de main.* ) Et à charge de revanche dans l'occasion.

( *M. de Bussières sort.* )

## SCÈNE XII.

M. DE COURCELLES, *seul.*

Je crois que j'ai eu là une bonne idée! En affaire, en diplòmatie, tout dépend du choix de l'avocat ou de l'ambassadeur! c'est peut-être pour cela que depuis quelques temps il s'est perdu tant de bonnes causes, et c'est pour cela que je gagnerai la mienne! Madame de Blangy tient à l'opinion du monde; mais pour une jolie femme, le monde, ce sont les gens à la mode, c'est la jeunesse... corps respectable dont je ne suis plus; mais c'est égal, la jeunesse est pour moi, je l'ai pour alliée, elle parle en ma faveur, cela revient au même!

## SCÈNE XIII.

M. DE COURCELLES, SOPHIE.

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Sophie?

SOPHIE.

C'est aujourd'hui le jour aux visites; en voici une nouvelle.

M. DE COURCELLES.

Pour madame de Blangy?

SOPHIE.

Ou pour vous, si cela vous convient.

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SOPHIE.

Qu'il y a chez Duval, le jardinier, un Monsieur, un jeune homme...

M. DE COURCELLES.

Encore un! nous sommes déjà ici assez de jeunes gens. Qui l'amène?

SOPHIE.

Il ne voudrait pas déranger Madame, mais il désirerait parler à quelqu'un de la maison; et comme c'est probablement pour affaires, si vous vouliez voir...

M. DE COURCELLES.

Des affaires! je n'ai pas le temps. J'en ai une en ce moment qui m'intéresse personnellement, une réponse que j'attends de madame de Blangy.

SOPHIE, *regardant de côté.*

Justement elle vient de ce côté; elle salue M. de Bussières qui vient de la quitter.

M. DE COURCELLES.

Il vient de la quitter, allons lui demander ce qui s'est passé.

*( Il sort par la porte du fond. )*

# SCÈNE XIV.

SOPHIE, Mme DE BLANGY.

SOPHIE, *regardant sortir M. de Courcelles.*

Eh bien! eh bien! lui qui voulait parler à Madame, s'en va quand elle arrive. Est-il singulier? et lui aussi qui a des caprices.

Mme DE BLANGY, *entrant de l'autre côté, et sans voir Sophie.*

Je ne reviens pas de ma surprise! quel changement dans son ton et dans ses manières; cet air d'ironie en me parlant de mes chagrins, de ma douleur... Eh mais, sans doute, j'en ai beaucoup, de m'être ainsi trompée sur son compte.

SOPHIE.

Madame...

Mme DE BLANGY, *sans l'entendre.*

Et puis quel ton d'amertume, et presque de reproches, en me rappelant la promesse que j'ai faite ce matin à M. de Courcelles, qui, à coup sûr, est plus aimable que lui, qui a un meilleur caractère. Un homme excellent!

SOPHIE, *de même.*

Madame...

Mme DE BLANGY.

Et me parler en sa faveur! me presser d'un air si leste, si dégagé, comme s'il suffisait de sa recommandation pour me décider, ce qui serait peut-être après tout, le parti le plus sage; mais qui lui demandait son avis? personne. Je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai pas besoin que l'on règle ma conduite ou mes sentimens.

SOPHIE, *plus haut.*

Madame...

Mme DE BLANGY, *avec impatience.*

Qu'est-ce que c'est?

SOPHIE.

Voilà trois fois que j'ai pris la liberté de vous adresser la parole.

Mme DE BLANGY.

Qu'y a-t-il?

SOPHIE.

Quelqu'un demande à vous parler.

Mme DE BLANGY, *avec dépit.*

M. de Bussières... tant pis!

SOPHIE.

Non, Madame.

Mme DE BLANGY, *avec impaetince.*

Ah! M. de Courcelles?

SOPHIE.

Non, Madame.

Mme DE BLANGY.

Tant mieux!

SOPHIE.

C'est une autre peısonne, un étranger.

Mme DE BLANGY.

Je n'y suis pas, je ne puis recevoir.

SOPHIE.

C'est qu'il attend... là bas, chez le jardinier.

Mme DE BLANGY, *avec impatience.*

Voyez alors ce que c'est; parlez-lui, répondez-lui, pourvu que je ne le voie pas, car tout le monde m'excède, et il me tarde d'être seule.

SOPHIE.

Madame sera satisfaite, car il paraît que M. de Bussières a demandé sa voiture.

Mme DE BLANGY.

Ah!

SOPHIE, *regardant par la porte du fond.*

Du moins les chevaux sont attelés.

Mme DE BLANGY.

C'est bien, laissez-moi.

## SCÈNE XV.

Mme DE BLANGY, M. DE BUSSIÈRES.

M. DE BUSSIÈRES.

Je viens, Madame, de faire part à M. de Courcelles de vos bonnes intentions à son égard.

Mme DE BLANGY, *froidement.*

Vous avez bien fait.

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai ajouté que vous n'étiez pas du tout éloignée de tenir la promesse que vous lui aviez faite ce matin.

Mme DE BLANGY.

Moi!

M. DE BUSSIÈRES.

Du moins vous me l'aviez dit.

Mme DE BLANGY.

Allons, me voilà engagée avec lui.

M. DE BUSSIÈRES.

Et dans sa joie, dans son ravissement, il vous demande la permission de se présenter devant vous pour vous remercier.

Mme DE BLANGY, *à part.*

Me remercier! il ne manquait plus que cela. ( *Haut.* ) Eh! Monsieur, qui vous avait chargé de ce soin?

M. DE BUSSIÈRES.

Mon amitié pour lui et pour vous, Madame.

Mme DE BLANGY.

Je vous suis obligé.

M. DE BUSSIÈRES.

C'est ce que je voulais vous annoncer, avant d'avoir l'honneur de prendre congé de vous.

Mme DE BLANGY.

Ah! vous partez?

M. DE BUSSIÈRES.

Une affaire importante me rappelle à Paris.

Mme DE BLANGY.

Liberté entière.

M. DE BUSSIÈRES, *salue madame de Blangy, qui lui fait la révérence.*

Adieu, Madame. ( *Il reste à la même place, et après un instant de silence, il salue une seconde fois, et. prêt à partir, il s'arrête.*) Madame n'a pas d'ordre à me donner?

Mme DE BLANGY.

Aucun. J'avais des lettres, que je n'ai pas encore écrites, croyant que vous nous resteriez à dîner.

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai dû changer d'avis : j'étais venu chercher ici la solitude et la douleur, je dois fuir quand la joie et le bonheur arrivent. Pauvre Hortense, jamais je n'ai senti plus vivement la perte que j'ai faite.

Mme DE BLANGY.

Et moi donc! *Lui*, du moins, savait *autrement* reconnaître mon estime et ma confiance.

M. DE BUSSIÈRES.

Ce n'est pas elle qui m'eût abandonnée !

Mme DE BLANGY.

Ce n'est pas lui qui se fût conduit ainsi! qui m'eût traitée avec tant d'injustice!

M. DE BUSSIÈRES.

Moi, injuste? Rappelez-vous que ce matin encore nous jurions ici que notre vie entière se passerait dans un éternel veuvage : notre amitié était à ce prix. Eh bien! ce serment, qui de nous deux y a manqué?

Mme DE BLANGY.

N'est-ce pas vous, en me parlant en faveur d'une personne à laquelle je n'aurais jamais pensé.

M. DE BUSSIÈRES.

Et cependant cette promesse vous la lui avez faite?

Mme DE BLANGY.

Dans le cas où je renoncerais à ma liberté; mais comme j'y tiens plus que jamais...

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait possible?

Mme DE BLANGY.

Oui, Monsieur, et j'y tiendrai toujours; car tous les hommes me sont odieux, à commencer par vous. Êtes-vous content maintenant?

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! que vous êtes bonne! et que je suis coupable!

Mme DE BLANGY.

Bien coupable, sans doute; car enfin, entre amis, on parle franchement, on demande des explications... Est-ce que je vous les aurais refusées?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, vous avez raison; mais je ne puis vous exprimer

ce que j'éprouvais... ce qui s'est passé en moi, quand j'ai entendu M. de Courcelles se vanter d'une préférence que l'ancienneté de son amitié lui méritait peut-être ; mais enfin, moi aussi, j'étais votre ami, j'espérais que personne au monde ne l'était plus que moi, et voir un autre me disputer ce titre!... L'amitié a aussi sa jalousie.

M^me^ DE BLANGY.

Encore faudrait-il qu'elle ne ressemblât pas à de la tyrannie... Vous, que ce matin encore je trouvais si bon, si aimable!...

M. DE BUSSIÈRES.

Que dites-vous?

M^me^ DE BLANGY.

Je ne vous reconnaissais plus... c'était du dépit, de la colère, de l'impatience, on aurait dit d'un mari!

M. DE BUSSIÈRES.

Vraiment! c'est inconcevable!... comme l'amitié nous change! jusqu'à ce pauvre M. de Courcelles que, sans savoir pourquoi, je détestais intérieurement! mais en revanche, je vais l'aimer, je vais l'adorer, je lui voue dès ce moment une affection!...

M^me^ DE BLANGY.

Qui va me faire du tort, et c'est moi qui, à mon tour, serai jalouse...

M. DE BUSSIÈRES.

Oh! non, ce que j'éprouve pour vous est un sentiment à part, qui ne peut se définir, qui ne ressemble à rien... cela est si différent de ce que j'éprouvais pour Hortense!

M^me^ DE BLANGY, *sévèrement.*

Je l'espère bien.

M. DE BUSSIÈRES.

Il n'y a aucune comparaison. c'est quelque chose de... de bien mieux encore!

M^me^ DE BLANGY.

A la bonne heure! Sans cela, songez-y bien, je le dis à vous comme je le dirai à M. de Courcelles, il faudrait à l'instant même se quitter, ne plus se voir! De l'amitié, rien que de l'amitié! et comme la mienne n'est pas exigeante, je vous rappellerai que votre voiture vous attend.

M. DE BUSSIÈRES.

Ah! Madame!

M$^{me}$ DE BLANGY.

Il ne faut vous gêner en rien, et puisque vous avez à Paris des affaires importantes...

M. DE BUSSIÈRES.

Ma seule affaire, c'était d'être fâché avec vous... et comme, grâce au ciel, elle est terminée...

M$^{me}$ DE BLANGY.

Vous restez?

M. DE BUSSIÈRES.

J'en ai bien envie; et si vous le désiriez...

M$^{me}$ DE BLANGY.

Est-ce que je ne vous l'ai pas dit?

M. DE BUSSIÈRES, *vivement.*

Que vous êtes bonne! Dieu! M. de Courcelles qui vient de ce côté! quel ennnui!

M$^{me}$ DE BLANGY.

Vous qui deviez tant l'aimer...

M. DE BUSSIÈRES.

Pas quand il vient. Ah! mon dieu! c'est pour vous remercier de ce que je lui ai dit.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Voyez ce dont vous êtes cause... Comment faire à présent?

M. DE BUSSIÈRES.

Je n'en sais rien. Songez que s'il y a de la justice, vous devez, comme à moi, lui ôter tout espoir.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES, *bas à M. de Bussières.*

Puis-je entrer?

M. DE BUSSIÈRES.

Oui, sans doute; je vous laisse.

( *Il sort en faisant, à Madame de Blangy, des signes d'intelligence.* )

# SCÈNE XVII.

Mme DE BLANGY, M. DE COURCELLES.

M. DE COURCELLES.

Ah ! Madame, comment m'acquitter jamais de ce que je dois à vous et à M. de Bussières ?

Mme DE BLANGY, *à part.*

Pauvre homme !

M. DE COURCELLES.

Je suis si ému que, pour vous remercier, je ne puis trouver de phrases... d'ailleurs, je n'ai jamais su en faire, et j'irai droit au but. Quand la fin du deuil ? quand notre mariage ? le jour est-il fixé ?

Mme DE BLANGY.

Pas encore.

M. DE COURCELLES.

Est-ce bientôt ?

Mme DE BLANGY.

Non, mon ami, avec vous je dois parler avec franchise, et je sens là, quoiqu'on ait pu me dire, que je ne suis pas du tout déterminée...

M. DE COURCELLES.

Il ne faut pas que cela vous fâche, j'attendrai...

Mme DE BLANGY, *avec embarras, et d'un air suppliant.*

Non, n'attendez pas...

M. DE COURCELLES.

Et pourquoi ?

Mme DE BLANGY.

Parce que, *décidément*, j'ai idée que je ne me *déciderai* jamais.

M. DE COURCELLES.

Vous vous trompez.

Mme DE BLANGY.

Je ne le pense pas.

M. DE COURCELLES.

Je vous dis que si... je m'y connais... d'aujourd'hui.

déjà, et sans que vous vous en doutiez, il y a dans votre état un mieux sensible.

Mme DE BLANGY.

Vous croyez?

M. DE COURCELLES.

J'en suis sûr; et quoique vous refusiez d'en convenir, votre conversation avec M. de Bussières a avancée mes affaires.

Mme DE BLANGY.

Au contraire.

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que cela signifie?

Mme DE BLANGY.

Cela m'a confirmée plus que jamais dans l'idée de rester libre.

M. DE COURCELLES.

Comment, lorsqu'il vous parlait... et de si près.... ce n'était pas pour mon compte?

Mme DE BLANGY, *avec embarras.*

Il l'avait fait d'abord... et puis...

M. DE COURCELLES.

Il a parlé pour le sien?

Mme DE BLANGY.

Pas comme vous l'entendez.

M. DE COURCELLES, *brusquement.*

Il me semble qu'il n'y a pas deux manières de s'entendre.

Mme DE BLANGY, *vivement.*

Si vraiment, vous êtes dans l'erreur; vous ne savez donc pas qu'il a perdu aussi quelqu'un qu'il aimait, et qu'il aimera toujours?... et la même situation, le même malheur... c'était charmant! De sorte que du premier moment, du premier coup-d'œil, il semblait que depuis longtemps nous nous connaissions tous deux.

M. DE COURCELLES.

Vraiment?

Mme DE BLANGY.

Le malheur vieillit si vite! et puis la douleur dispose à l'amitié.

M. DE COURCELLES.

De l'amitié ! Vous en êtes déjà là ?

Mme DE BLANGY.

Eh ! pourquoi pas ?... Rien que de l'amitié, je vous l'atteste, jamais autre chose.

## SCENE XVII.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah ! par exemple ! si je sais ce que cela veut dire...

Mme DE BLANGY.

Qu'est-ce donc ?

SOPHIE.

Je viens du logement du jardinier où, depuis un quart-d'heure, attendait ce Monsieur, dont on vous a parlé, une trentaine d'années, une figure agréable ; mais moins bien cependant que notre visite de ce matin, que M. le comte de Bussières...

Mme DE BLANGY, *avec impatience.*

Après ?

SOPHIE.

Beaucoup moins bien certainement... — Madame de Blangy est donc ici ? — Oui, Monsieur. — Êtes-vous à son service ? — Depuis trois mois. — Alors, je vous prie, prévenez-la... Puis il s'est arrêté en ajoutant : Non, je crains pour elle la surprise, l'émotion... il vaut mieux lui écrire. Il trace à la hâte quelques lignes, puis il les a rayées, en a écrit d'autres, s'est levé, a déchiré le papier, s'est promené en long, en large, en répétant : En vérité, je ne sais que faire. Puis, s'adressant à moi : attendez, m'a-t-il dit, je reviens... Et il s'est élancé vivement dans l'autre pièce...

M. DE COURCELLES.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme DE BLANGY.

Voilà qui commence à m'inquiéter... Achevez...

SOPHIE.

Il est sorti quelques temps après en me disant : Décidément, portez cette lettre à votre maîtresse, j'attendrai ici qu'elle l'ait lue avant de me présenter chez elle. J'ai pris ce billet, je l'apporte, et le voici.

Mme DE BLANGY.

Et donnez donc. ( *Jetant les yeux sur l'adresse.* ) Dieu!

M. DE COURCELLES, *la voyant prête à se trouver mal, et courant à elle.*

Qu'avez-vous donc?

Mme DE BLANGY.

Ce que j'ai?... Tenez, tenez, voyez plutôt...

( *Elle lui donne la lettre.* )

M. DE COURCELLES, *poussant un cri.*

O ciel! c'est lui! c'est son écriture! c'est M. de Blangy!

SOPHIE.

Cet époux si chéri! si long-temps regretté!... Madame, vous vous trouvez mal!...

Mme DE BLANGY, *se levant vivement.*

Moi!... du tout... Mais la joie, l'émotion... ( *A M. de Courcelles.* ) Mon ami, conseillez-moi... que faire?...

M. DE COURCELLES.

Courons au-devant de lui!... Ce cher ami!

Mme DE BLANGY, *hors d'elle-même.*

Oui, vous avez raison... courons... venez... soutenez-moi... ( *Elle fait quelques pas pour sortir.* ) Dieu! M. de Bussières!

## SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. DE BUSSIÈRES, *entrant d'un air agité.*

M. DE BUSSIÈRES, *vivement, à madame de Blangy.*

Je n'y tiens plus, il faut que je connaisse mon sort.

M. DE COURCELLES.

Qu'y a-t-il donc?

M. DE BUSSIÈRES.

J'ignore ce que Madame vous a dit, ce que vous avez décidé; mais pendant ce temps, je me suis rendu compte de ce que j'éprouvais; j'ai vu clair dans mon cœur. Oui, Madame, dussiez-vous me bannir de votre présence, vous connaîtrez la vérité. Cette amitié dont je me vantais n'était qu'un vain mot, un prétexte; je l'avoue ici devant vous, devant Monsieur... Je vous aime!

M$^{me}$ DE BLANGY.

Monsieur!

M. DE BUSSIÈRES.

De l'amour le plus tendre, le plus ardent; je vous offre ma main, ma fortune, tout ce que je possède... ne me réduisez pas au désespoir. De grâce, Monsieur, parlez en ma faveur.

M. DE COURCELLES.

Moi?

M. DE BUSSIÈRES.

J'ai bien parlé pour vous.

M. DE COURCELLES.

Eh! Monsieur, ce n'est plus à moi qu'il faut vous adresser, c'est à son mari.

M. DE BUSSIÈRES.

Son mari?

SOPHIE.

Il est de retour, il est ici.

M. DE BUSSIÈRES, *atterré.*

M. de Blangy!

M. DE COURCELLES.

Lui-même.

M$^{me}$ DE BLANGY, *avec émotion.*

Oui, Monsieur, il est des devoirs qui me sont imposés, devoirs que je respecte, que je chéris... Et vous sentez que votre présence en ces lieux...

M. DE BUSSIÈRES, *après un moment de silence.*

Je suis anéanti, frappé de la foudre; mais puisque je suis voué au malheur, puisque le sort s'acharne à me poursuivre, je mériterai du moins sa rigueur. Adieu.

M$^{me}$ DE BLANGY.

Où allez-vous?

M. DE BUSSIÈRES.

Je n'ai plus rien à perdre, rien à ménager; la vie m'est importune.

M. DE COURCELLES, *l'arrêtant.*

Jeune homme, y pensez-vous?

Mme DE BLANGY.

Je vous en supplie, Edouard! Ah! qu'ai-je dit? pas ce nom là. Mon ami, mon ami, daignez m'écouter.

M. DE BUSSIÈRES.

Je suis trop malheureux!

Mme DE BLANGY.

Eh! Monsieur, ne le suis-je pas moi-même?

M. DE BUSSIÈRES, *avec joie.*

O Ciel!

Mme DE BLANGY, *vivement.*

Du désespoir où je vous vois. Mais voulez-vous me perdre, me compromettre, m'ôter le seul bien qui me reste? Vous qui prétendez m'aimer, ( *Geste de M. de Bussières.* ) je le crois, Monsieur, je veux bien le croire; le Ciel m'est témoin que je n'y suis pour rien, et j'ignore encore comment cela a pu arriver; enfin ce n'est pas votre faute, je veux bien vous le pardonner, à une condition, c'est que vous partirez à l'instant même, et que jamais je ne vous reverrai.

M. DE BUSSIÈRES.

Quoi, Madame!

Mme DE BLANGY.

C'est tout ce que je puis faire pour vous, c'est beaucoup encore... Mon ami, venez, guidez-moi. ( *Ils vont pour sortir.*) Partons.

SOPHIE.

Mais si avant de le voir, vous lisiez ce qu'il vous écrit?

M. DE COURCELLES.

Elle a raison, tenez.

Mme DE BLANGY.

C'est vrai... Je ne sais plus où j'en suis; lisez, mon ami, lisez vous-même.

M. DE COURCELLES, *décachetant la lettre.*

« Ma chère Elise, ma femme. » C'est bien de lui.

Mme DE BLANGY.

C'est de lui !

M. DE COURCELLES, *à part, et regardant madame de Blangy.*

Elle a frémi... Ce mari que ce matin encore... O ! La Bruyère ! (*Haut.*) Lisons : « Ma chère Elise, ma femme, » toi qui aimais tant un époux qui le méritait si peu; toi, » que mes emportemens, mon caractère et mes folles dis- » sipations ont dû rendre si malheureuse... Quand tu re- » cevras cette lettre, je n'existerai plus. »

TOUS.

O Ciel !

M. DE BUSSIÈRES.

Achevez.

SOPHIE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DE COURCELLES, *qui a parcouru la lettre.*

Que la lettre est datée de New-Yorck, écrite par lui, à ses derniers momens.

M. DE BUSSIÈRES.

Il serait vrai ?

M. DE COURCELLES.

Et qu'il en a chargé le fils de son associé; un jeune homme qui, plus tard, doit se rendre en France, pour régler et liquider avec vous ses affaires de commerce.

M. DE BUSSIÈRES, *hors de lui.*

Ah ! Sophie ! ah ! Monsieur ! que je suis heureux !

Mme DE BLANGY, *à M. de Courcelles.*

Et moi, mon ami, je n'ose lever les yeux sur vous... Qu'allez-vous penser du trouble, où tout-à-l'heure vous m'avez vue ?

M. DE COURCELLES.

Je penserai qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, cela devait être ainsi. Quand je vous disais ce matin, qu'un beau jour, et sans que vous vous en doutiez, vous vous trouveriez consolée; j'avais raison, mais je croyais que vous le seriez par moi, et j'avais tort.

Mme DE BLANGY, *vivement*

Je vous jure cependant que j'ignore encore ce que je erai, ce que je déciderai.

M. DE COURCELLES.

Oui, c'est possible, mais nous... (*Regardant M. de Bussières.*) N'est-il pas vrai, nous le savons? et quelque peine que j'en éprouve, il y a si long-temps que je suis votre ami, que c'est une habitude dont je ne pourrai pas me défaire, et qui mourra avec moi.

M. DE BUSSIÈRES, *à M. de Courcelles.*

Ah! Monsieur, comment reconnaître tant de générosité... je vous dois le bonheur de ma vie; car s'il avait fallu renoncer à elle, rien au monde ne m'en aurait consolé.

M. DE COURCELLES, *à part, et secouant la tête.*

Peut-être.

M. DE BUSSIÈRES ET Mme DE BLANGY.

Que dites-vous?

M. DE COURCELLES.

Rien, rien, mes amis; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et je me le répéterai chaque fois que je reverrai ces lieux.

M. DE BUSSIÈRES.

Nous y reviendrons souvent, car je veux l'acheter; y établir un château, un parc.

M. DE COURCELLES.

Et, à cette place, j'éleverai un pavillon consacré à deux divinités.

Mme DE BLANGY.

Lesquelles?

M. DE COURCELLES.

Le Temps et l'Amour, avec cette inscription :

AUX DEUX CONSOLATEURS!

FIN.

## Extrait du Catalogue

# DE BEZOU, LIBRAIRE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N. 29.

ROCHESTER, mélodrame en trois actes, par MM. Antier et Nezel . . . . . . . . . . . 2

LE FORÇAT LIBÉRÉ, mélod. en trois actes, par MM. Charles-Hubert et Maréchalle . . . . . . . . . . . . 1 50

LA FIANCÉE, opéra-comique en trois actes, par M. Scribe . . . . . . . . . . . . 3

LA MAISON DU REMPART, vaudeville en trois actes, par M. Mélesville . . . . . . . . 2

L'ART DE SE FAIRE AIMER DE SON MARI, vaud. en trois actes, par MM. Dupeuty, Villeneuve et Xavier . . . . 2

HENRI IV EN FAMILLE, vaud. en un acte, par MM. Villeneuve et Vander-Burch . . . 2

LE MARIAGE IMPOSSIBLE, vau. en deux actes, par MM. Mélesville et Carmouche . . 2

Le Défunt et l'Héritier, vaudeville en un acte, par MM. Mélesville et Dumersan. . . . . . . . . . . . . . 1 50

Le Voile Bleu, vaudeville, par MM. Jules Dulong et Léopold. . . . . . . . . . . . . 1 50

Desrues, mélodrame en trois actes, par MM. Jules Dulong, Saint-Amand et Léopold. . . . . . . . . . . . . 2

La Maison du Rempart, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Mélesville. . . . . . 2

La Demoiselle et la Paysanne, comédie en un acte, par MM. Varez et Théodore. . 1 50

Le Comte Ory, opéra en deux actes, par MM. Scribe et Poirson. . . . . . . . . . 2

La Grande Duchesse, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Villeneuve, Xavier et Dupeuty. . . . . . . . . . . 1 50

Roc l'Exterminateur, mélodra. en trois actes, par M. Théodore. . . . . . . . . . . . . 1 50

Avant, Pendant et Après, esquisses historiques, en trois actes, par MM. Scribe et Rougemont. . . . . . . . . . 3

La Place et le Dîner, vaudev. en un acte, par MM. Carmouche et de Courcy. . . . 1 50

Les Poletais, vaudev. en deux actes, par MM. Xavier, Dupeuty et Villeneuve. . . . . 2

L'Enfant et le Vieux Garçon, vaudeville en un acte, par MM. Desvergers et Villeneuve. . . . . . . . . . . . 1 50

Les Enfans Trouvés, vaudev. en deux actes, par MM. Dupeuty et Duvert. . . . . . 2

Le Chasseur Noir, mélodrame en trois actes, par MM. Antier et Théodore. . . . . . . 1 50

La Reine de Seize Ans, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Bayard. . . . . . . 2

Les Dix Francs de Jeannette, vaudeville en un acte, par M. Jouslin de Lasalle. . . . 1 50

# FLORE ET ZÉPHYRE,

A-PROPOS VAUDEVILLE EN UN ACTE;

De MM. EUGÈNE S.... ET DELESTRE-POIRSON.

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le jeudi* 8 *Février* 1816.

DÉDIÉ PAR LES AUTEURS A LEUR AMI DÉSAUGIERS.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1816.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| LE GRAND OPÉRA *sous le nom de Somno.* | M. Edouard. |
| UN MAITRE DES BALLETS. | M. Seveste. |
| NINA, *fille de Somno.* | M.mes Desmares. |
| FLORE, *sa sœur.* | M.mes St.-Aulère. |
| L'AMOUR. | M.lle Betzy. |
| DÉMÉTRIUS. | M. Laporte. |
| GULLIVER. | M. Guenée. |
| UN JONGLEUR INDIEN. | M. Fichet. |
| M. BARON, *escamoteur.* | M. Philippe. |
| Le marcheur Anglais WILLSON. | M. Joly. |
| ZEPHYRE, *amant de Flore.* | M.lle Lucie. |
| L'ENDORMI, *donneur de contre-marque.* | M. Justin. |
| UN PETIT SATYRE. | M.lle Gougibus. |
| PREMIÈRE DANSEUSE. | M.lle Virginie. |
| GÉANT et GÉANTE: | MM. Carle. Charles. |
| VÉNUS. | M.lle Chapelle. |
| *Les Ris, les Jeux, les Graces,* etc. | |

La scène se passe sur un Théâtre en désordre.

# FLORE ET ZÉPHYRE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAITRE DES BALLETS, L'AMOUR, DANSEURS, DANSEUSES, *achevant une figure.*

LE MAITRE DES BALLETS.

Tra là là. Une, deux, une deux; c'est cela, mais nous allons recommencer, s'il vous plait.

I.re DANSEUSE.

En voilà bien assez.

LE MAITRE DES BALLETS.

Vous savez qu'il faut que cet ouvrage se monte rapidement.

I.re DANSEUSE.

Eh! bien, qu'a-t-on à dire il n'y a que quinze mois qu'il est à l'étude.

LE MAITRE DES BALLETS.

Je sais que cette fois-ci vous y avez mis de l'activité; mais les auteurs s'impatientent.

L'AMOUR.

Eh! bien qu'ils attendent, le grand mal!

AIR : *Jai vu le parnasse des dames.*

Le souffleur attend la replique
L'acteur attend les directeurs;
Le chanteur attend la musique
Et l'orchestre attend les chanteurs.

I. DANSEUSE.

J'attends moi-même la première.

LE MAITRE DES BALLETS.

Fort bien! mais grâce à ce trafic
Voilà près d'une année entière,
Que nous attendons le public.

Allons en place.

I.re DANSEUSE.

Ah! Je suis lasse.

I.er DANSEUR.

Et moi, dès que j'ai dansé un quart d'heure mon asthme me prend (*il tousse*).

LE MAITRE DES BALLETS.

Pardi, à votre âge.

I.er DANSEUR.

Comment, à mon âge?

II.me DANSEUSE.

Les grâces n'ont pas d'âge, monsieur.

LE MAITRE DES BALLETS.

AIR *Vaudeville du petit courrier.*

C'est l'usage, le fait est clair ;
Et parmi nos acteurs, personne
Ne veut être dans son automne,
Encor bien moins dans son hiver.
Enfin, sur leurs têtes caduques
S'accumulent tant de printems,
Qu'on voit les grâces en perruques,
Et les Zéphyrs en cheveux blancs.

Aussi, sans la réforme.

II.me DANSEUSE.

Comment, la réforme!

LE MAITRE DES BALLETS.

Eh! sans doute.

AIR : *Sous les drapeaux des Ris et des Amours.*

A la raison ayez enfin recours :
Vous avez vu vieillir tous nos amours.
Et depuis quarante ans, fidèle à Therpsycore,
Vous faites les Vénus.

II.me DANSEUSE.

Je veux les faire encore ;
Je les ferai toujours.

L'AMOUR.

même AIR :

Pour n'être plus au matin de ses jours
Faudrait-il donc renoncer aux amours?
A cet emploi charmant livré dès mon aurore,
J'ai déjà fait l'amour, je veux le faire encore;
Je le ferai toujours.

LE MAITRE DES BALLETS.

En ce cas, à votre rôle. Vous êtes-là caché dans le Bosquet. Nous en sommes (*à l'orchestre*), commencez.... Attendez..... Attendez..... où donc est mademoiselle Flore ?

I.er DANSEUR.

Elle était là.

L'AMOUR.

Eh! non, je viens de la voir dans le corridor des troisièmes, qui causait avec le débutant.

LE MAITRE DES BALLETS (*appelant*).

Mademoiselle Flore, votre entrée.

---

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FLORE.

FLORE.

Eh! Mon Dieu! que de bruit.

LE MAITRE DES BALLETS.

C'est à vous.... Vous entrez avant l'hymen.

FLORE.

Je n'arrive qu'après.

LE MAITRE DES BALLETS.

Avant.

FLORE.

Après.

L'AMOUR.

Eh! mon Dieu! Que l'hymen vienne avant ou après ça, revient au même.

LE MAITRE DES BALLETS.

C'est ça, nous n'en sommes pas moins à la noce, et il faut danser.... à vous.

FLORE.

Ah! toujours des noces.

AIR *de Marianne.*

Depuis les noces de Gamache,
Jusques aux noces de Thétis,
On m'a vu danser sans relâche
Aux noces de tous les pays.

Je danse aux noces
Un peu précoces
Des fiers Romains,
Et des tendrons Sabins;
Vénus marie
Fille jolie
Avec l'Amour,
C'est encor à mon tour.
Ma foi, c'est prendre trop de peines:
Ces noces donnent des regrets
Et je me promets désormais,
De ne danser qu'aux miennes.

LE MAITRE DES BALLETS.

Vous savez que votre père, monsieur Somno, ne demande qu'à vous établir.

Ire. DANSEUSE.

Je le crois bien.... Il ne marie pas une de ses filles qu'il n'y invite tout Paris.

LE MAITRE DES BALLETS.

Malheureusement tout le monde ne se rend pas à l'invitation.

L'AMOUR.

Pardi, ce sont ceux qui viennent qui payent la dot.

FLORE.

Ma sœur Nina, par exemple, quelle fortune elle a faite l'an dernier! J'ai manqué en perdre l'esprit.

L'AMOUR.

Ça ne vous aurait peut-être pas aussi bien réussi qu'à elle.

FLORE.

La voilà maintenant bien heureuse. Un mariage avantageux, un établissement solide, la direction de l'hospice de Charenton.

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Elle ne méritait pas moins que cela.

L'AMOUR.

AIR: *Vaudeville de Turenne.*

A ce choix là, je le parie,
Chacun soudain applaudira.
Qui pourrait en fait de folie;
S'y connaître mieux que Nina?

LE MAITRE DES BALLETS.

Quoiqu'on trouve en cette retraite
Le local le plus spacieux,
Pourra-t-elle y loger tous ceux
Qui pour elle ont perdu la tête. *bis.*

Allons, mesdames, en place. Si monsieur Somno venait.... L'orchestre, je vous en prie.... avant le dernier ensemble. (*L'orchestre reprend. On se dispose à danser.*)

---

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, NINA *en douillette verte, en cachemire.*

NINA.

Bonjour, mes toutes belles.

TOUTES.

C'est Nina.

NINA.

Moi-même, mes bonnesamies, depuis mon mariage, j'ai couru les pays étrangers. Vous savez qu'étant demoiselle, j'aimais déjà à battre la campagne; et puis on n'est pas fâchée de voir du nouveau. Ah! mon dieu! ce nouveau là, c'est toujours la même chose, autant ne pas sortir de chez soi. (*Aux vieilles danseuses.*) Et vous, à propos de nouveautés, comment vous portez-vous?

L'AMOUR.

L'à-propos est juste.

NINA, *apercevant l'Amour.*

Eh!.... eh!.... C'est lui, pauvre amour! Je le trouve un peu pâle, un peu défait.

L'AMOUR.

Quand on ne sort pas des coulisses.

NINA.

Oui, le grand air lui fera du bien, je l'emmène avec moi.

TOUTES.

Non pas.

NINA.

Eh! bien, donc gardez le... pauvre garçon! c'est que nous sommes d'anciennes connaissances, n'est-ce pas?

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Mais, mesdames...

NINA.

Ah ! pas de répétition aujourd'hui, je donne congé.... mon père ne me démentira pas.

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Mais, madame....

NINA.

Eh bien, n'ai-je pas parlé ?

L'AMOUR.

Ah ! mon dieu ! ne la contrariez pas, vous savez quelles scènes elle fait quand on n'est pas de son avis.... tenez....

( *Nina fait un geste de folie.* )

LE MAÎTRE DES BALLETS.

Non, non, accordé.

AIR *du ballet de l'épreuve villageoise.*

La séance est terminée.
Quand on a pour tout plaisir
Dansé toute la journée
On peut s'aller divertir.

L'AMOUR.

L'auteur, pour la réussite
A coup sûr ne craindra rien,
Car voilà vingt fois de suite
Que l'on répète aussi bien.

TOUS.

La séance etc.

( *Tout le monde sort, excepté Flore et Nina.* )

---

## SCÈNE IV.

### FLORE, NINA.

NINA.

Enfin, nous voilà seules, parlons de toi.... Je croyais te trouver mariée, est-il possible que tu sois encore demoiselle.

FLORE *soupirant.*

Ça n'est pas ma faute.

NINA.

Je ne voulais pas le croire, et Zéphyr ?

FLORE (*faisant des battemens.*)

Hélas ! il est parti pour mériter ma main.

NINA.

Ah ! J'entends..... quand le bien aimé reviendra.

FLORE (*dansant.*)

Oui, si le bien aimé revenait, on ne le laisserait pas entrer. C'est peut-être le seul qui puisse rétablir nos affaires. Eh ! bien, mon père ne veut pas entendre parler de lui.

NINA.

Eh ! pourquoi donc ?

FLORE.

Pourquoi ! parce qu'il a du mérite.

NINA.

Est-ce que c'est une raison pour rester à la porte ?

FLORE (*battant un entrechat.*)

Apparemment.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Après une absence cruelle
S'il revenait dans son pays,
S'il revenait tendre et fidèle
A peine serait-il admis ?

NINA.

Moi, je n'agis pas de la sorte ;
Et jamais, je puis l'assurer,
Je n'ai pu voir le mérite à la porte
Sans lui dire d'entrer.

FLORE.

Eh bien, tâche de faire entendre cela à mon père.

NINA.

Mais comment ne paraît-il pas ? est-ce qu'il n'est pas prévenu de mon arrivée ?

FLORE.

Il dormait sans doute. C'était hier notre vendredi.... C'est un reste de la soirée.

NINA.

Eh, le voici, l'éternel papa.

## SCÈNE V.

FLORE, NINA, SOMNO. ( *le premier tiers de son habillement est en titres de poëmes. Le second en notes de musique, les jambes et les cuisses en pantalon couleur de chair, souliers de danseur.* )

SOMNO.

( *Grand récitatif d'Œdipe.* )

Est-ce toi que je vois, ô ma chere Antigone?

FLORE.

Eh! non, c'est Nina.

SOMNO.

Comment cela va-t-il, mon enfant?

NINA.

Assez bien, mon père, depuis que le bien aimé est parti; il est allé faire un tour dans les départemens, et je suis veuve depuis quelque temps.

SOMNO.

Pauvre petite! on s'est ressenti ici de ton absence.

NINA.

Il paraît que depuis que je ne fais plus des miennes...

SOMNO.

Je suis obligé d'y mettre du mien... C'est vrai; pauvre enfant, tu as tout fait pour prolonger les jours de ton vieux père. ( *Il chante.* )

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins.

AIR *du Vaudeville du procès.*

Qu'est devenu ce temps heureux
Où grâce à ton extravagance
Tu m'attirais les curieux;
Maintenant quelle différence!
Comment m'arracher à la mort!

FLORE.

Comptez sur vos filles chéries.

NINA.

Pour vous sauver je suis encor
Prête à faire des folies.

SOMNO

Ça ne conviendrait peut-être pas à ton mari.

NINA.

Mais enfin, mon père, n'est-il aucun moyen.... vos chanteurs?..

SOMNO.

Ils déchantent tous, mon enfant, et impossible de les remplacer.

NINA.

Eh! quoi! les *chants auraient cessé*?

SOMNO.

Non pas.... mais la tragédie de mon voisin de la rue de Richelieu accapare tout. Ses dames surtout ont renoncé à la parole.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Andromaque chante son rôle,
Zaïre chante ses amours,
Junie, en chantant, se désole,
Et Chimène chante toujours.
Et si Manlius sur la scène,
Ne venait pas nous consoler,
Dans son temple, hélas! Melpomène
Ne trouverait à qui parler.

Ainsi tu e vois. *( Il chante. ) Le ciel et les enfers sont ligués contre moi.*

Mais j'ai trouvé un moyen victorieux.... il réussira. S'il ne réussissait pas.... je n'ai plus qu'à fermer boutique et à retourner en Italie ma patrie.

FLORE ET NINA.

Quel est ce moyen?

SOMNO.

J'ai fait publier par les cent voix.... des employés de mon établissement, que j'accordais ma fille, ma céleste Flore, à celui qui, par une invention quelconque, bonne ou mauvaise, ramènerait la foule à mon théâtre.

FLORE.

Qu'entends-je! et Zéphyre?

SOMNO (*il chante.*)

« Je refuse Zéphyre et sa main et ses vœux,
» Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

FLORE.

A la bonne heure, voilà la première fois que vous me donnez des raisons.

SOMNO.

Ah! tu veux des raisons.... Un petit-maître des ballets qui courait après toutes mes figurantes.

FLORE.

Il revenait toujours à Flore.

SOMNO.

Taisez-vous, petite sotte.

---

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

SOMNO.

Eh! voici l'Endormi, domestique pendant le jour; ouvreur de l'orchestre le soir.... ( *à l'Endormi.* ) Qu'as-tu donc, tu dors je crois?

L'ENDORMI.

Dam! depuis quinze jours que je n'ai pas reçu une contremarque.

SOMNO.

Cela viendra... hier encore, mon parterre était d'un plein..

L'ENDORMI.

Ça n'est pas malin! on connaît ces recettes là!....

SOMNO.

Je dis ce que j'ai vu.

AIR : *l'artiste à pied voyage.*

Aucunes places vides
Aucuns sièges vacants!
Et des hommes solides
Remplissant tous les bancs!

L'ENDORMI.

Point de place à la pièce,
Les faits sont avérés;
Mais allez à la caisse
Et vous en trouverez.

J'oubliais de vous dire, il y a là un monsieur. ( *Il baille.* ) Qui demande à vous parler.

NINA.

Quel est cet homme?

L'ENDORMI.

Ah! dam! c'est un monsieur qui n'a pas l'air amusant du tout... (*il baille à se démonter la mâchoire.*) Je le prenais d'abord pour un habitué.

SOMNO.

Son nom.

L'ENDORMI.

Démétrius.

SOMNO.

Je ne connais pas....

NINA.

Ni moi.

FLORE.

Ni moi.... mais qu'il se fasse connaître.

L'ENDORMI.

Il ne demande que cela, et tenez le voici.

( *L'orchestre joue l'air cahin caha.* )

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN-DÉMÉTRIUS.

SOMNO.

Ah! mon dieu! quelle triste tournure.

NINA.

C'est la route qui l'aura fatigué.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai pas été loin.... ( *à Somno.* ) Vous savez ce qui m'amène.

SOMNO.

C'est un prétendant! Mais vous êtes incommodé! serait-ce une indisposition.... soutenez-le un peu....

ARLEQUIN.

Oui, ça ne fera pas de mal.... je tombe de faiblesse.

SOMNO.

Vîte un siége. ( *On lui donne une chaise.* )

ARLEQUIN.

Vous n'auriez pas de fauteuil.... Je n'aurais pas été fâché d'avoir le fauteuil; mais je vois qu'il faut y renoncer.

NINA.

Oh ! oui, ne songez pas à ça....

ARLEQUIN *la regardant.*

C'est là votre aimable fille.... elle est incomparable.

SOMNO *lui montrant Flore.*

Eh ! non, c'est l'autre.

ARLEQUIN.

Ah ! elle est bien jolie.

FLORE.

Mon dieu ! le vilain costume.

ARLEQUIN.

C'est pourtant ce que j'ai de mieux.

FLORE.

AIR *du Vaudeville de partie carré.*

De cet habit la forme singulière,
Je l'avoûrai, n'est pas trop de mon goût.

ARLEQUIN.

J'ai cependant de quoi vous satisfaire ;
En moi l'on trouve un peu de tout !
Voyez... J'en ai de toutes les espèces
Et les morceaux les plus marquants
Je les ai tous pris dans les pièces
Des meilleurs fabricans.

SOMNO.

Mais puis-je savoir ce qui vous a déterminé à vous présenter.

ARLEQUIN.

C'est que.... j'aime la compagnie, et de vivre tout seul comme je le faisais là bas.... il y a de quoi périr d'ennui; je ne me suis pas montré.... parce que ce n'est pas dans mon caractere.... mais je suis disparu.... sans que personne s'en soit aperçu.... et me voilà.

SOMNO.

Eh ! quels secours pouvez-vous m'offrir.

ARLEQUIN.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Vous devinez en ce moment
Quel espoir près de vous me guide,
Vous êtes un peu chancelant
Et je ne suis pas trop solide !

Pour braver le sort rigoureux,
A vous souffrez que je m'allie,
Alors on se soutient tous deux.

FLORE (*à part*).

Ou l'on tombe de compagnie.

SOMNO.

Ça n'est pas de refus.... un peu d'aide fait grand bien, et si ça convient à ma fille.

FLORE.

Mais mon père, songez donc qu'il est....

SOMNO *en récitatif.*

Il est homme, il est malheureux,
C'est vous en dire assez, le reste est inutile.

FLORE.

Je ne dis pas non.... mais il faudra voir.... est-ce que monsieur est le seul de sa famille.

ARLEQUIN.

Non, j'ai un frère aîné; mais il est établi depuis long-temps, et très-avantageusement.

FLORE.

Ah! tant pis.... et son nom ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas parce qu'il est mon aîné; mais vrai il a du bon, il vaut mieux que moi.

NINA.

Son nom.

ARLEQUIN.

C'est Artaxerce, c'est un beau nom. Il est vrai qu'il a été long-temps en pension chez un professeur italien de chez qui on l'a retiré tout fait, tout formé... et ça n'a pas peu contribué à ses succès dans le monde.

SOMNO.

Voyez-vous ça.

ARLEQUIN.

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Oui, mon cher frère est en effet
Un homme d'esprit, de génie
Mais je prétends qu'il n'eut rien fait
S'il eût chez lui passé sa vie.
Les voyages, moi je l'ai lu,
Rendent la jeunesse accomplie.

NINA.

Hélas ! monsieur aurait bien dû
Faire un voyage en Italie !

ARLEQUIN.

Enfin si le papa veut m'accueillir et m'égayer avec un peu de danse et de musique, vous verrez que je ne suis pas plus ennuyeux qu'un autre.

SOMNO.

Je ne dis pas le contraire ; mais si vous voulez vous donner la peine d'entrer, nous allons délibérer en famille.

ARLEQUIN.

Allons, priez, pressez cette aimable enfant de fixer son choix en ma faveur...... vous n'en serez pas fâché.

Tous les deux, prêtons-nous un mutuel appui !
*Il combattra pour moi ; je régnerai pour lui.*

( *Il sort.* )

---

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Encore des visites ! deux ou trois messieurs, et de taille ?

SOMNO.

Sans doute des prétendans.

FLORE.

Comment ! encore des prétendans ? Est-ce qu'il est décent que nous restions là ?

SOMNO.

C'est juste.... rentrez ! C'est à moi de choisir et à vous d'épouser ! rentrez.

NINA.

Vous voulez donc qu'il arrive des malheurs...... on vous répète que son cœur est engagé.

SOMNO.

AIR : *Courons aux prés St.-Gervais.*

Apprenez qu'à l'Opéra
Le cœur ne fait rien à l'affaire ;
Celui qui saura me plaire
Sera celui qu'elle aimera.

FLORE.

Quelle tyrannie!

NINA.

Il est bien dur, en effet,
D'avoir un cœur, mon père,
Et de ne pouvoir en faire
Ce qu'on voudrait.

ENSEMBLE.

NINA.
Apprenez qu'àl'Opéra
n peut encor aimer, mon pére;
éphyr seul a su me plaire
est le seulqui me plaira.

SOMNO.
Apprenez qu'a l'Opéra
Le cœur ne fait rien, etc.

SOMNO.

Ainsi, Flore, soyez résignée, et vous, Nina, ne faites pas ıire de folies à votre sœur.

FLORE.

e suis assez grande pour me passer d'elle.

NINA.

Viens, ma sœur. ( *Flore et Nina sortent.* )

---

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GULLIVER.

GULLIVER.

AIR *de la contredanse du Diable à quatre.*

A moi venez auteurs,
Directeurs,
Qui voulez un succés facile.
Par mon art habile
Et mes couleurs
J'éblouis tous les spectateurs.

SOMNO.

Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler?

GULLIVER.

Vous voyez un étranger qui, instruit de votre détresse, a ıit force de voiles pour venir à votre secours.

SOMNO.

Comment, monsieur, vous espérez me rendre cet éclat ont je brillais autrefois?

GULLIVER.

Moi, monsieur, je réussis toujours.

SOMNO.

Monsieur n'est pas auteur, à ce que je vois.

GULLIVER.

Non, monsieur; je suis machiniste. J'étais autrefois un voyageur connu par mon esprit et mon originalité; mais maintenant je suis comme je vous l'ai dit, machiniste et pas autre chose.....prêt à vous rendre mes services!

SOMNO.

Hélas! ce n'est pas de machines que je manque, c'est même ici le triomphe des machines.....car c'est à cela que j'ai employé tous mes fonds!

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Mais tout nous accable à la fois
Dés que le sort nous est contraire
La France n'a pas, je le crois,
De plus fameux propriétaire.
J'ai les bocages les plus beaux,
De palais je ne suis pas chiche,
J'ai des fermes et des châteaux....
Et je n'en suis pas plus riche!

GULLIVER.

C'est que vous ne savez pas faire valoir tout cela....Si vous l'aviez employé dans quelque cause célèbre?

SOMNO.

Comment, des causes célèbres?

GULLIVER.

Il n'y a que cela qui prenne maintenant.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Voyez la famille d'Anglade,
La servante de Palaiseau....
Que leur succés vous persuade.
Prenez vos sujets au barreau.
Sitôt qu'une cause prospére
On la met en piéce.... Et l'auteur
Finit par gagner dans l'affaire
Presqu'autant que le procureur!

Mais avec moi, vous pouvez même vous passer de ces moyens..... car il y a machine et machine.... et tout le monde ne peut pas s'élever à la hauteur des miennes........Venez, venez....

SOMNO.

Que faites-vous donc ?

GULLIVER.

J'appelle mes moyens de succès....... Venez, mes petits amis.

---

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DEUX GÉANTS *montés sur des échasses.*

AIR *de la veillée villageoise.*

Berlic, berlic, berloc, berlic berloc,
Berlic, berlic, berlic, berlic, berloc.
Berlic, berlic, berloc, berlic, berloc,
Berlic, berlic, berlic, berlic, berloc,

SOMNO.

Est-ce qu'ils ne disent pas autre chose ?

GULLIVER.

Si vous voulez.... mais attachez-vous à cela..... le reste n'est que du remplissage.

*Chœur.*

Berlic, berloc, berlic, berloc.
etc.

SOMNO, *les interrompant.*

Assez, assez. Eh! que voulez-vous que je fasse de ces figures.

GULLIVER.

C'est de l'or qui vous arrive..... Montez-moi bien vite un petit ouvrage avec une douzaine de ces messieurs et de ces dames, et je vous garantis l'effet.

SOMNO.

Comment, il ne faut pas autre chose.

GULLIVER.

Pas autre chose.

SOMNO.

AIR : *Colin disait etc.*

Eh! quoi pour plaire il suffirait
De ces acteurs d'un haut étage !

Pas un seul mot, pas un couplet
Pas un seul trait dans un ouvrage.

GULLIVER.

Monsieur apprenez
Que nos abonnés.
N'en demandent pas davantage.

SOMNO.

même Air.

Vous croyez donc que l'on pourra
Accueillir un semblable ouvrage.

GULLIVER.

Son succés vous enrichira.

SOMNO.

J'accepte cet heureux présage.

GULLIVER.

On y baillera,
Mais on y courra.

SOMNO.

Moi je n'en veux pas davantage !

( *Aux Géans, leur présentant une chaise.* )

Donnez-vous la peine de vous asseoir.... mais que dira-t-on si mon théâtre.....

GULLIVER.

Bah ! faites comme nous ! moquez-vous du qu'en dira-t-on ? On nous critique, et c'est à qui nous imitera.

Air : *Le vin est l'âme de l'amour.*

Des grands ouvrages de nos jours,
Jusqu'au plus mince mélodrame,
On contrefait nos calembourgs
On contrefait ces niais qu'on blâme.
Plus d'un grand auteur en crédit
A contrefait jusqu'a nos bêtes;
Mais aucun d'eux n'ont eu l'esprit
De contrefaire nos recettes.

SOMNO.

Ça ne laisse pas que d'être assez séduisant.

LE GÉANT.

Monsieur, nous pouvons donc espérer...

GULLIVER.

Chut !....

LA GÉANTE.

Vous nous promettez donc, monsieur....

GULLIVER.

Voulez-vous bien vous taire.

LE GÉANT.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Au silence nous réduire.

GULLIVER.

De plaire c'est le moyen
Votre aspect seul doit tout dire.

LA GÉANTE.

C'est un fort triste entretien.

GULLIVER.

Vous voyez qu'on vous admire
Mais si vous parlez.

LE GÉANT ET LA GÉANTE.

Eh ! bien ?

GULLIVER.

Je ne réponds plus de rien.

SOMNO.

En vérité, si je ne craignais de me faire une querelle avec les habitans des Landes....

LE GÉANT.

Nous sommes du même pays.

LA GÉANTE.

Enfans du même père.

SOMNO.

Famille aussi nombreuse que respectable....

---

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Monsieur, il y a là une personne qui veut vous parler. C'est tout ce que j'ai pu comprendre à son langage qui n'est pas moins singulier que sa personne.

SOMNO.

Faites entrer.

GULLIVER.

Eh ! bien, monsieur, puis-je me flatter que ma découverte...

SOMNO.

Elle mérite considération, et si vous voulez attendre là dedans, je vous promets une prompte réponse.

LES GÉANTS *en sortant.*

Berlic, berloc, berlic, berlic, berloc,
Berlic, berlic, berlic, berlic, berloc !

---

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÈDENS, UN INDIEN.

L'ENDORMI.

Entrez, monsieur, entrez.

L'INDIEN.

Knif, knaf, gli, gli, gli, li, li, li.

SOMNO.

Plait-il ?

L'INDIEN.

Knif, knaf ..... ( *Après avoir hésité.* ) Vous êtes étonné de ne pas me comprendre.

SOMNO.

Mais non..... ici on n'entend jamais les paroles, c'est l'usage..... Cependant je ne serais pas fâché....

L'INDIEN.

Vous avez entendu parler de ces deux célèbres jongleurs qui promènent d'une partie du monde à l'autre leurs talens et leurs succès, auxquels les élémens semblent obéir, qui broyent l'acier sans se casser les dents..... avalent des lames d'épée comme on boit un verre d'eau, que l'on cite partout pour leur dextérité, leur vivacité, leur agilité et surtout la pureté de leur langage, en un mot, apprenez, monsieur, que vous voyez en moi les deux Indiens.

SOMNO.

Comment ! vous êtes seul ?

L'INDIEN.

C'est que mon associé est indisposé pour le moment.

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Ses exercices, je vous jure,
Souvent fatiguent à périr.
Pour vivre la chose est bien dure,
Il risque souvent de mourir.
Devant cent personnes citées
Hier il mangea, sans respirer,
Vingt livres de fer bien comptées.

SOMNO ( *à part.* )

C'est un peu dur à digérer.

( *haut.* ) Mais enfin, monsieur, à quoi puis-je vous être utile.

L'INDIEN.

C'est moi qui viens vous tirer d'embarras ; accueillez-nous, et vous en verrez de belles ; il faut avant tout du singulier, du bizarre.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Mon art en ce point consiste,
J'escamote lestement.

SOMNO.

Bien des gens en font autant

L'INDIEN.

Mon talent d'équilibriste
Étonna le grand Lama.

SOMNO.

Chez nos bateleurs déjà,
On a vu tous ces tours là;
Aucun pourtant ne les cite.

L'INDIEN.

Oui ; mais je suis Indien,
Eux Français; et songez bien
Qu'on a toujours du mérite
Et du talent à Paris....
Quand on n'est pas du pays!

SOMNO.

Et de quelle partie de l'Inde êtes vous ?

L'INDIEN.

Je suis né entre le pays des Marattes et celui des Bayadères.

SOMNO.

Des Bayadères ! j'ai déjà eu de vos compatriotes qui ont fait bien du tapage chez moi.

L'INDIEN.

Je vous promets bien plus encor : si vous voyiez mon agilité! je vous escamoterais tout un public!

SOMNO.

Eh ! mon dieu ! c'est déjà fait, il n'y en a pas besoin. C'est de le ramener que je vous demande.

L'INDIEN.

Bagatelle.

---

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Encore un étranger, un gascon qui s'appelle Baron.

L'INDIEN.

Bah, quel conte !

L'ENDORMI.

Et qui se dit le plus grand escamoteur des quatre parties du monde.

L'INDIEN.

Des quatre parties du monde, et moi donc ?

SOMNO.

Ah ! mon dieu ! voilà la Gascogne aux prises avec les grandes Indes.

---

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BARON.

BARON.

AIR : *Vaudeville de jadis et aujourd'hui.*

A vos désirs je suis fidèle
Et me fais fort en peu de temps
Par mes talens et par mon zèle
De vous ramener les chalands.
Sur moi c'est en vain que l'on glose
Les spectateurs sont satisfaits
Leur argent est la seule chose
Que je n'escamote jamais.

En un mot, monsieur, je suis gascon ; on m'appelle Baron ; vous voulez gagner de l'argent.... moi aussi... vous avez une fille nubile, je suis à marier.... Eh donc je m'empare de votre logement, j'en fais le temple de la magie, nous gagnons des monceaux d'or, et voilà, cela vous convient-il ?

SOMNO.

Cela me paraît très-convenable, mais quel que soit votre talent, vous n'êtes pas le premier ; monsieur vous a précédé.

L'INDIEN.

Sans doute.

BARON.

AIR : *Vaudeville des Gascons.*

Quel est ce rival incivil
Dont l'audace
Usurpe ma place?
Et de quel droit espére-t-il
Se donner pour le plus subtil?

L'INDIEN.

Les Indes furent mon berceau.
Mon nom sur le Gange résonne.

BARON.

Votre Gange n'est qu'un ruisseau
Que je noirais dans la Garonne.

SOMNO.

Quel est ce rival incivil
Dont l'audace
Usurpe une place, etc.

BARON.

Quel est ce rival incivil? etc.

---

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, NINA, FLORE, GULLIVER, DÉMÉTRIUS, *figurantes.*

NINA, FLORE, GULLIVER, DÉMÉTRIUS, *figurantes,*

( *Suite de l'air.* )

Quels sont ces messieurs incivils?
Qui donc s'emporte
De la sorte!
Quels sont ces messieurs incivils?
Tous deux à qui donc en ont-ils!

FLORE.

Ah! mon dieu! que de bruit, et qui occasionne ce tapage?

BARON.

Vous seule, belle Hélène! Nous faisons de ces lieux une nouvelle Troye! mais puisque le rival est ténace.... crac, je vous en débarrasse, et l'envoye sur le dôme des Invalides.

L'INDIEN.

C'est ce que je voudrais voir.

BARON.

Ou plutôt je vous le fais manger à votre repas.

AIR : *Vaudeville du Sorcier.*

Pour votre dîner, je vous jure,
Cet Indien sera servi;
Et d'avance je vous assure
Qu'il doit être excellent rôti.

(*Il le couvre de la grosse caisse servant pour faire le canon.*)

Disparaissez on vous l'ordonne,
Puis reparaissez à l'instant,
Puis changez à mon commandement.

SOMNO.

Vraiment vous nous la donnez bonne.

NINA.

Sur nous il prétend s'égayer.

(*Baron lève la caisse; l'Indien a disparu, et à sa place est un dindon.*)

TOUS.

C'est un sorcier, c'est un sorcier.

SOMNO.

Eh! non, c'est un dindon, et de fort bonne apparence.

BARON.

C'est un naturel du pays. [*à L'endormi.*] Petit, mettez ce Maratte à la broche.... voilà comme je m'annonce, et d'un.... je passe à un autre. Voyez, sentez, admirez cette liqueur que j'ai pris plaisir à composer moi-même. Sandieu! quel parfum!

AIR : *Ce mouchoir.*

Cette liqueur est mêlée
Des philtres les plus parfaits.

[*Il tourne le vase du côté du public.*]

Je l'envoye à l'assemblée.

[*Il jette le vin au milieu du parterre, et le vin se change en fleurs.*]

TOUS.

Ciel ! des roses ! des œillets!

BARON.

Ce tour est certain de plaire ;
Ses effets sont enchanteurs;
Car c'est au nom du parterre

[ *Montrant le parterre , puis les loges.* ]

Que j'offre aux dames ces fleurs.

BARON.

Je passe à un autre. [ *à Somno.* ] Voyons, monsieur, vous qui paraissez incrédule. Je vous préviens avant tout que je déteste les tours de compère. Prenez ces oiseaux, et quand vous les tiendrez, nous verrons s'ils connaissent encore la voix de leur maître.

AIR : *Monseigneur vous ne voyez rien.*

Sous ce vase tous ces oiseaux
Seront placés l'un après l'autre.
Deux, quatre, six et des plus beaux...
Vous les tenez.

SOMNO.

Le bon apôtre.

BARON ( *à Nina.* )

Madame, ils vont tous à ma voix
Passer ailleurs à votre choix.

( *Nina indique du doigt le casque de Démétrius. Baron s'adresse à Somno.* )

Vous les tenez bien ?

( *Il lève le casque de Démétrius, et les oiseaux s'envolent.* )

Regardez, vous ne tenez rien.

[ *Somno lève le vase sous lequel il ne se trouve plus d'oiseaux.* ]

SOMNO.

Ma foi, c'est un homme étonnant.

BARON.

Un moment : je vous en dois un quatrième et dernier. Mademoiselle, voulez-vous bien choisir une de ces cartes ?

FLORE.

C'est fait. ( *Elle prend le roi de cœur, et le montre au public, en le cachant à Baron.* )

BARON.

AIR : *Il n'y a que Paris.*

Avez vous choisi, dites-moi ?

FLORE.

Mon choix est arrêté, vous dis-je.

BARON.

Oui; votre carte était un roi.

[ *Montrant une rose posé sur la table.* ]

Regardez bien sur cette tige
Et vous trouverez dans ces fleurs

[ *Une rose s'ouvre, et laisse voir le portrait de Louis XVIII.* ]

Le roi des cœurs.

SOMNO.

Voilà le meilleur.

BARON.

Maintenant, passons au sublime de mon art..... à la fantasmagorie. Vous allez voir les ombres de vos amis, de vos connaissances, de vos maris.... Ne vous effrayez pas, mesdames ; nous allons commencer par évoquer les ombres de toutes les piéces mortes dans l'année, de toutes les réputations évanouies. ( *Au public.* ) Messieurs et dames, on vous prie, lorsque les figures arriveront près de vous, de ne pas les repousser avec les mains, de peur de les endommager ; nous avons entr'autres des ombres de réputations qui se réduisent à rien dès qu'on y touche ; mais il me faut le plus grand silence et surtout une obscurité totale.

SOMNO [*on baisse larampe.*]

Laurent, baisse la rampe.

BARON.

Oh ! ce n'est pas assez, on y voit trop. Levez le lustre.

SOMNO.

Non pas, non pas, diable !

BARON.

Il faut pourtant de la nuit, pour que mon talent brille dans tout son jour.

SOMNO.

Impossible ! songez donc que dans l'obscurité.... ( *Il lui parle bas à l'oreille.* )

BARON.

Oh ! vous croyez ; nous remettrons à un autre moment les

expériences de fantasmagorie ; en tous cas, messieurs et dames, si vous ètes contens, vous êtes priés d'en faire part à vos amis et connaissances. (*A Somno.*) Eh bien, monsieur, suis-je votre gendre ?

SOMNO.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai......

---

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

Monsieur, voilà encore une visite ; c'est un Anglais.

FLORE, *vivement.*

Qui vient m'épouser ?

NINA.

Apparemment.

SOMNO.

AIR : *Fidèle ami de mon enfance.*

J'aime assez un gendre semblable;
Il me plairait fort, j'en convien.

FLORE.

Pour éopux l'Anglais est aimable ;
Il parle peu, mais aime bien.

NINA.

Je gagerais qu'il va te plaire.
Messieurs les Anglais, on sait ça,
Ont toujours réussi, ma chère,
Auprès des chœurs de l'Opéra.

---

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, WILSON.

WILSON.

AIR : *J'arrive à pied de Province.*

J'arrive à pied d'Angleterre
Par le grand chemin;
On admirera, j'espère,
Mon talent divin;
Je puis répondre d'avance
D'un succès certain.
Et je compte bien en France
Faire mon chemin.

Monsieur, j'étais enchanté de vous saluer.

SOMNO.

Je vous en livre autant; j'ai l'honneur de parler à un milord.

WILSON.

Au contraire .... Je étais artiste.

SOMNO.

Monsieur veut sans doute établir un spectacle anglais à Paris.

WILSON.

Monsieur, ce était la vérité.

SOMNO.

Monsieur est chanteur?

WILSON.

Pas chanteur du tout.

BARON.

Monsieur est auteur?

WILSON.

Non, monsieur, pas auteur du tout.

NINA.

Monsieur est compositeur?

WILSON.

Non, mademoiselle, je étais marcheur.

SOMNO.

Comment?

WILSON.

Yes, je étais le marcheur Wilson.

NINA.

Cet infatigable voyageur?

WILSON.

Yes, marcheur pour le voyage.

SOMNO.

Je ne vois pas quel rapport....

NINA.

Monsieur vient peut-être pour faire marcher nos opéra.

WILSON.

J'ai été forcé de quitter London, parce que chez nous autres Anglais, qui sommes tous libres, on ne marche pas comme on voulait, et je venais finir ma course dans le France.

WILSON.

AIR : *De oui et non.*

Wilson, ce piéton merveilleux.
Qui fit courir le Angleterre

Aupres d'un peuple curieux
Doit être bien certain de plaire.

NINA.

De votre erreur, moi j'ai pitié.
Dans notre pays, je vous jure,
On estime les gens à pié
Bien moins que les gens en voiture.

WILSON.

Je crois: c'était de même à London ; mais, moi, quand je fais une promenade, tout le Angleterre il avait les yeux sur moi ; la nation Britannique, il était sur pied pour me voir marcher.

Air : *Du premier pas.*

Mon premier pas
Est rempli d'assurance;
Chacun d'avance
Y trouve des appas.
Pour m'admirer, tous nos milords s'assemblent ;
Et cependant mes autres pas ressemblent
Au premier pas.

SOMNO.

Ma foi, chez nous on n'a pas tant d'esprit, et l'on ne s'amuserait pas à si bon compte.

GULLIVER.

Marcher ! belle malice....

WILSON.

C'était pourtant le seul moyen d'arriver ; mais moi, je ne marche pas comme un autre. J'ai fait une étude particulière du marcher ; et, si vous voulez, je vais donner à vous un échantillon des talens de le illustre et Incomparable Wilson, le premier marcheur de le Angleterre.

SOMNO.

Mais je crains que vous ne soyez fatigué.

FLORE.

Quand on a fait une longue route....

WILSON.

Bah! je avais déjeuner cette matin ici près à Calais. (*Il ôte son sur-tout et paraît en veste blanche, une large ceinture, chapeau de paille, etc.*) Je commençais ; volez-vous bien regarder le horloge, la cadran, parce que je faisais la course à l'here.

AIR : *De l'anglaise.*

Je puis, Dieu merci,
Vous faire ainsi
Dans cet espace
Autant de chemin
Qu'il en est de Rome à Pékin.
Voyez-vous ces pas ?
Admirez mon air et ma grâce....
Voyez-vous ces pas,
Ne croyez pas
Que je sois las.
J'en donne ma foi;
Et sans jamais changer de place,
Nul n'avait, je crois,
Fait autant de chemin que moi.

Je puis, Dieu merci, etc.

NINA.

Il n'y a pas de raison pour que cela finisse ?
(*On parvient à l'arrêter.*)

WILSON.

Attendez, je vais montrer à vous dans le longueur.

SOMNO.

Je vous avoue que cet exercice pourrait lasser le spectateur.

WILSON.

Comment ! si je faisais dix mille dans une heure, le spectateur serait fatigué.

SOMNO.

Sans contredit.

WILSON.

J'avais cru que c'était moi. Eh ! bien ! monsieur, que direz-vous de mon invention ? puis-je avoir le espérance pour le mariage de mademoiselle.

SOMNO.

Voyons, qui te convient de tous ces messieurs ; parle.

WILSON.

Yes, parlez ; car je ne voudrais pas avoir perdu mes pas.

FLORE.

Mais, mon père....

SOMNO.

Mais... que te faut-il donc ? car cette petite fille là me fera damner.

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Ah ! monsieur Somno, c'est lui ; je viens de le voir : que de grâces ! que de légèreté ! il n'a pas l'air de toucher la terre : il veut voir mademoiselle Flore ; il a embrassé toutes nos figurantes, en leur demandant des nouvelles de mademoiselle Flore.

FLORE.

Toujours fidèle, je le reconnais là.

NINA.

C'est Zéphyre.

SOMNO.

Zéphyre..... Qu'on ferme toutes les portes ! je ne veux pas le recevoir ; je ne veux pas qu'il entre.

FLORE.

Quelle injustice ! comme s'il n'avait pas ses entrées.

## SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ZÉPHYRE, *paraissant à une fenêtre.*

SOMNO.

AIR : *De la croisée.*

Oh ! ciel ! Que vois-je ? C'est Zéphyr.

ZÉPHYR *à Somno.*

Oui, j'implore votre clémence.

NINA.

Le bien aimé doit revenir.

SOMNO.

Entrer avec cette arrogance !

ZÉPHYR.

Votre colère, j'en convien,
Qui maintenant s'est appaisée,
Me défendit la porte. Eh ! bien,
J'entre par la croisée. ( *bis.* )

[ *Il embrasse Flore.* ]

Ma chère Flore.

FLORE.

Zéphyre!

SOMNO.

Peut-on savoir, monsieur, ce que vous venez faire ici.

ZÉPHYR.

AIR : *De la sentinelle.*

Des bords glacés que baigne la Néva
J'arrive enfin dans notre belle France
Tous les honneurs dont le nord me combla,
N'ont pu bannir sa douce souvenance.
Et je reviens, Zéphyr joyeux,
Portant mes pas ( *il fait une pirouette* ) dans ma patrie.
Danser et voler en ces lieux
Pour la gloire et pour mon amie.

SOMNO.

Fort bien; mais quelle est cette nouvelle manière de s'introduire chez les gens?

WILSON.

Yes, je présume que monsieur n'était pas venu à pied par la croisée.

GULLIVER.

Monsieur avait sans doute des échasses ?

ZÉPHYR.

Non, messieurs, je suis venu à tire d'ailes. ( *A Somno.* ) Et c'est même par cette nouvelle manière de voyager, que j'espère enlever ma femme, ravir tous les suffrages et remonter vos finances.

SOMNO.

Eh! eh! il est de fait qu'avec une semblable invention, on est certain d'aller aux nues; mais voilà un succès qui ne tient qu'à un fil.

ZÉPHYR.

Sans doute, si je n'avais que cela; mais comptez-vous pour rien les talens de Flore? j'espère d'ailleurs vous offrir les tableaux les plus gracieux; et voici mon plan.

AIR : *De l'allemande du vaudeville en vendanges.* (D'Alex. Piccini.)

L'Aurore
Qui dore

La cîme des forêts,
Dans l'ombre
Moins sombre
Lance ses premiers traits;
Bacchante
Piquante,
Et Nymphes d'alentour
Sommeillent!!...
Mais veillent
Et Zéphyre et l'Amour.
Que de beautés!
Quels amans seraient fidèles!
De tous côtés
Mes regards sont enchantés;
Plus je les vois,
Plus je balance entre elles
Et je fais choix...
De toutes à-la-fois.
On résiste en vain
Car l'Amour est d'intelligence.
Mais ce Dieu malin
N'est pas le Dieu de la prudence.
O cruel destin!
Flore s'approche en silence
Et s'enfuit soudain
En m'accablant de son dédain.
D'une aîle
Fidèle
Je la suis en tous lieux;
J'implore
De Flore
Un oubli généreux.
Ma belle
Chancelle
Et pardonnant tout bas
D'ivresse
Se laisse
Tomber entre mes bras.
D'un vol vainqueur
J'enlève ma douce amie,
Et sur mon cœur
Je sens palpiter son cœur.
Monter aux cieux,
C'est voler vers ma patrie:
L'amant heureux
N'est-il pas l'égal des dieux?

D'ici voyez vous
Autour de nous
La salle entière,
De tous ces tableaux
Admirant la grâce légère.
J'entends les bravos
Qui s'élèvent du parterre
Et leurs doux concerts
Me suivent encor dans les airs.
Je pense
D'avance
Que si j'ai réussi,
Un père
Sévére
Doit m'accueillir aussi.
J'adore
Ma Flore ;
Daignez à votre tour,
Plus tendre
Entendre
La nature et l'amour.

SOMNO.

Ma foi cela me paraît fort séduisant ; je ne doute pas que vos noces n'attirent tout Paris. Reste à savoir s'il convient à ma fille d'être ainsi enlevée tous les soirs.

FLORE.

Oui, mon père, cela me convient ; mais à condition qu'il n'enlèvera que moi.

ZÉPHYR.

Peux-tu en douter?

AIR : *De Piccini.*

Comment, en voyant tant d'attraits,
Voler encor de belle en belle !
Mais je veux m'ôter désormais
Tous les moyens d'être infidèle ;

*( Il lui présente ses aîles. )*

Flore ne peut, par ces présens,
Acquérir des grâces nouvelles ;
Tout Paris croit depuis longtemps
Que Zéphyr lui prêta ses aîles.

FLORE.

Non pas. Je n'abuserai pas de tant de générosité, chacun y perdrait trop !

WILSON.

Il fallait donc dire à moi, s'il ne tenait qu'à se envoler. (*Il a l'air de vouloir s'enlever; on l'arrête.*)

ZÉPHYR.

Ce n'est pas tout, je vous ai amené de la société.

SOMNO.

Comment ?

ZÉPHYR.

Vous allez voir.... ent'rautres un petit garçon qui est venu pour se griser à mes noces ; je vais vous chercher tout cela.

SOMNO.

Ce n'est pas par-là.

ZÉPHYR.

Oh ! je ne marche pas comme tout le monde.

[*Il s'envole et disparaît.*]

---

## SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, *hors Zéphyr.*

SOMNO.

Allons.

OEdipe a pardonné, le ciel pardonne aussi.

BARON.

AIR : *Du verre.*

Mes tours vous avaient plu, je crois.

DÉMÉTRIUS.

Vous aviez prisé mon génie.

GULLIVER.

Mes échasses ont quelques droits.

WILSON.

En marchant je crains peu l'envie.

SOMNO.

J'estime fort votre talent ;
Mais convenez, en hommes sages,
Que mon Zéphyr en s'envolant
Doit enlever tous les suffrages.

(*Le théâtre change et représente une campagne riante et les noces de Zéphyr et de Flore. Le petit Satyre mime les pas du ballet de Zéphyr et de Flore.*)

## VAUDEVILLE.

AIR : *De Mme. Pauline V.*

SOMNO.

Pour moi quel doux pronostic !
Zéphyr en bon drille
Me raméne le public
Et me prend ma fille.

FLORE.

Oui, tout Paris voudra voir
D'aprés le programme,
Un mari qui chaque soir
Enléve sa femme !

GULLIVER.

Au Parnasse, on me verrait
Aux premiéres places
Si jamais on y montait,
Avec des échasses

L'AMOUR.

Ici j'ai vu bien des tours
Mais je sais les taire.
Mon flambeau brûle toujours
Et jamais n'éclaire.

DÉMÉTRIUS.

Tomber tout seul c'est bien dur,
Tout seul on s'ennuie.
Quel bonheur ! voilà qu'Arthur
Me tient compagnie.

UNE JEUNE NYMPHE.

Toujours enfant, cet emploi
M'ennuie et pour cause.
Je suis assez grande, moi.
Pour faire autre chose.

L'ENDORMI.

Ah ! s'il est vrai qu'en dormant
La fortune vienne
Nul n'est mieux placé vraiment
Pour faire la sienne.

BARON.

J'aurais bien plus grand espoir
En mon savoir faire
Si le parterre ce soir
Était mon compére.

LE MAITRE DES BALLETS

Monsieur est des plus adroits;
Moi des plus ingambes.
L'esprit qu'il a dans les doigts
Je l'ai dans les jambes.

LE PETIT SATYRE *gris.*

Aux noces, saus examen,
L'ivresse est permise,
On est ivre avant l'hymen !
L'hymen vous dégrise.

WILSON.

Le monde est, sans le fâcher,
Plein de bons apôtres,
Qui se servent pour marcher
Des jambes des autres.

NINA.

Nina, du Français charmé,
Partage la fête ;
Le retour du bien aimé
M'a tourné la tête.

ZÉPHYR *au public.*

Mes aîles veulent soudain
Etre soutenues !
Ah ! messieurs, un coup de main
Zéphyr est aux nues.

FIN.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

# LE TIR
# ET LE RESTAURANT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

THÉODORE N***, ARMAND OV*** ET ADRIEN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE LA GAITE,
LE 11 SEPTEMBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS,
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18;
ET CHEZ BARBA,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES,
derrière le Théâtre-Français.

1831.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| LE GÉNÉRAL VALBRUN......... | M. JULIEN. |
| EMILIE, sa fille.................... | Mme THIBAUT. |
| FRÉDÉRIC, son neveu............ | M. MAILLARD. |
| AUGUSTE, amis de Frédéric..... | M. GUSTAVE. |
| GUSTAVE, amis de Frédéric..... | M. RAYMOND. |
| LEDOUX, flâneur,................ | M. LEMÉNIL. |
| JOLICOEUR, restaurateur ......... | M. SALLERIN. |
| L'ESSOUFFLÉ, chef de cuisine..... | M. THÉODORE. |
| UNE SERVANTE. | |
| GARÇONS DU RESTAURANT. | |

*La scène se passe au bois de Boulogne, près Paris.*

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

LE

# TIR ET LE RESTAURANT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'entrée du bois de Boulogne. — A gauche, la façade du restaurant, avec deux fenêtres au rez-de-chaussée et la porte principale au milieu ; et, en retour d'équerre, l'entrée du tir, indiquée par une inscription.

## SCÈNE PREMIERE.

L'ESSOUFFLÉ, GARÇONS, UNE SERVANTE.

*( Les garçons nétoient des pistolets, et rangent la salle du rez-de-chaussée. — La servante plume un dindon. )*

CHŒUR.

*Air du Maçon.*

Dépêchons,
Apprêtons
Pistolets,
Poulets,
Fleurets;
Que l'on ouvre à l'instant
Le tir et le restaurant !

## SCENE II.

LES MÊMES, JOLICOEUR.

JOLICOEUR, *entrant.*

Vite ! vite ! l'enseigne en place !

L'ESSOUFFLÉ.

L'enseigne ?... elle est placée ; regardez plutôt.

JOLICŒUR.

C'est bien. Mais la cuisine est-elle en ordre ? a-t-on fondu des balles ? les provisions sont-elles arrivées ?

L'ESSOUFFLÉ.

Ne vous tourmentez donc pas, monsieur Jolicœur ! Les fricandeaux sont piqués, les pistolets sont nétoyés, le dindon est presque plumé, toutes les poupées sont préparées, et la salle d'armes est balayée.

JOLICŒUR.

A la bonne heure.

L'ESSOUFFLÉ.

Attention ! voilà un chaland qui se dirige de ce côté.

JOLICŒUR.

Un chaland !... Je vais tâcher de le faire entrer ici. Vous, à la cuisine en trois temps.

TOUS, *sortant.*

Que l'on ouvre à l'instant
Le tir et le restaurant !

## SCÈNE III.

JOLICOEUR, LEDOUX.

LEDOUX, *entrant par la droite avec un plaisir à la main, il le mange en chantant.*

Ma foi, vive le plaisir !

AIR : *Comme il m'aimait !*

C'est le plaisir, (*Bis.*)
Qui séduit la timide enfance ;
Vers le plaisir (*Bis.*)
On voit la jeunesse accourir.
La vieillesse parfois y pense...
Enfin le but de l'existence
C'est le plaisir. (4 *fois.*)

Ah ! quel plaisir ! (*Bis.*)
J'ai donc ma liberté complète !
Mon voisin voulait en jouir ;
Mais sa femme vint le saisir.
Quatre marmots sont de la fête...
Le pauvre homme ! je lui souhaite
Bien du plaisir ! (4 *fois.*)

JOLICŒUR, *à part.*

Ce particulier là me fait l'effet d'un bon vivant! (*Haut.*) Si Monsieur cherche un restaurant, j'aurai l'honneur de lui recommander l'établissement que voilà.

LEDOUX.

Mon ami, plus tard, je ne dis pas; mais, pour le quart-d'heure, je me contenterai d'admirer la belle nature : le pittoresque seul me réclame.

JOLICŒUR.

Monsieur est peintre?

LEDOUX.

Du tout.

JOLICŒUR.

Alors, Monsieur est poète?

LEDOUX.

Mieux que tout ça : je suis flâneur.

JOLICOEUR.

Ce n'est pas un état ça, flâneur.

LEDOUX.

Oh! mon brave homme, comme vous êtes dans les arriérés! Je vous demande bien pardon. Prenez-moi les premiers fonctionnaires d'un Etat, depuis les ministres jusqu'aux garçons de bureaux, et faites-moi le plaisir de me dire ce qu'ils font pour la plupart du temps?

JOLICŒUR.

Vous croyez qu'ils flânent?

LEDOUX.

Non, ils n'osent pas!... La différence qu'il y a entre eux et moi, c'est qu'ils sont payés pour ça, et que moi... je suis surnuméraire.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'ESSOUFFLÉ.

L'ESSOUFFLÉ.

Monsieur Jolicœur! monsieur Jolicœur!

JOLICŒUR.

Qu'est ce qu'il y a, l'Essoufflé?

L'ESSOUFFLÉ.

Un équipage vient d'entrer par la grande porte; une jeune dame et un vieux monsieur en descendent.

JOLICŒUR.

Une jeune dame et un vieux monsieur?... je ne vois que cela depuis quelques temps. C'est bien, je cours les recevoir. ( *A Ledoux.* ) Monsieur, je vous demande bien pardon si je vous quitte.

LEDOUX.

Comment donc, Monsieur?... faites comme chez vous, je vous en prie. ( *Jolicœur et l'Essoufflé rentrent.* )

## SCENE V.

LEDOUX, *restant seul à la porte du restaurant.*

Hum! quelle odeur! l'atmosphère en est embaumée!... Je saisis au passage le parfum du champignon... Oh! maintenant, c'est de la truffe!... Mais risquez-vous donc à pénétrer dans un restaurant du bois de Boulogne, quand vous n'avez en caisse qu'un franc cinquante centimes; car c'est tout ce que ma femme m'a donné. Il me faudrait un petit endroit bien modeste... un prix fixe... enfin un de ces dîners copieux à vingt-deux sous. Je commence à croire que j'ai eu tort de ne pas dîner chez moi; mais ma femme, qui veut me pousser, prétend que je la gêne quand il y a du monde. Pauvre bichette! se donne-t-elle du mal pour faire quelque chose de moi!... Mais je suis sûr qu'elle y parviendra, et tôt ou tard je ne peux manquer d'être...

UNE VOIX, *dans le bois.*

V'là l' coco!... A la fraîche, qui veut boire?

LEDOUX.

Tiens! ça fera joliment mon affaire; voilà un rafraîchissement qui entre parfaitement dans mes moyens... avec ça que le plaisir m'avait desseché le gossier. Hé! marchand de coco!... Est-ce qu'il est sourd?... Marchand de coco!... Ah! il s'arrête... Un grand verre, mon bon homme, et pas de mousse!

( *En disant ces derniers mots, il s'est acheminé du côté du bois, et disparaît.* )

## SCENE VI.

ÉMILIE, VALBRUN, JOLICOEUR.

( *Emilie tient sous son bras un portefeuille de dessin.* )

VALBRUN.

Comment, c'est toi, mon vieux camarade?... Par quel hasard te trouves-tu ici à la tête d'un semblable établissement?

JOLICŒUR.

Vous savez bien que j'étais maître d'armes, général: j'avais commencé par établir un tir dans les environs; mais ayant remarqué qu'en fait de duels, les restaurateurs me faisaient un tort sensible, j'ai pris un restaurant, et je m'en suis bien trouvé.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Deux rivaux d'humeur guerrière
Arrivent-ils en ces lieux,
Rien n'égale leur colère...
Il faut la mort de l'un deux;
L'enseigne du restaurant
Frappe leurs yeux à l'instant...
Et voilà, (*Bis.*)
La colère qui s'en va. (*Bis.*)

( *Parlant bas au général.* ) J'ai joint à mon établissement des cabinet particuliers, et ça m'a encore réussi...

*Même air.*

Une gentille grisette
Suit un riche séducteur:
Le grand jour qui l'inquiète
Effarouche sa pudeur;
Moi soudain de m'écrier:
Cabinet particulier!
Et voilà, (*Bis.*)
La décence qui s'en va. (*Bis.*)

VALBRUN.

C'est très-bien pensé.

JOLICŒUR.

Cet établissement existait déjà ; mais personne ne le visitait. Moi qui avais exercé avant d'être soldat, j'ai remis tout sur un nouveau pied ; l'ancien propriétaire n'y entendait rien.

VALBRUN.

Reçois mon compliment.

JOLICŒUR.

Général, si vous voulez faire un essai de mon savoir en gastronomie ?...

VALBRUN.

Volontiers... Sers-nous un petit repas délicat.

JOLICŒUR.

Soyez, tranquille, général. ( *En rentrant.* ) Vite à la cave ! à la broche !

## SCÈNE VII.

ÉMILIE, VALBRUN.

VALBRUN.

Ce brave Jolicœur !... En vérité, j'ai bien fait de compter sur ce voyage pour dissiper ma mauvaise humeur ; sa rencontre me l'a fait oublier un moment... Ah ! M. Frédéric ! M. Frédéric !

ÉMILIE.

Mon père, ne jugez pas mon cousin avant de l'avoir entendu ; ses torts sont peut-être moins graves que vous ne pensez.

VALBRUN.

Oh ! j'ai pris mes informations : je sais qu'il n'est point méchant au fond, et que, sans les mauvais exemples... Mais, morbleu ! n'est-ce pas déjà une grande faute que de mal choisir ses amis ? En ce moment, son intime, son inséparable, est un certain Auguste, un de ces hommes qu'on appelle *bons enfans*, vrais pillers de salles d'armes et d'estaminets, qui fomentent des querelles, et spéculent sur les réconciliations ; aussi ma première entrevue avec M. Frédéric sera-t-elle consacrée à une leçon dont il se souviendra, je l'espère.

ÉMILIE.

Non, je me charge de le gronder.

AIR *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je serai son instituteur...
Doutez-vous de mon éloquence?
Près de lui je saurai, je pense,
Mieux réussir par la douceur
Que vous avec un ton grondeur.
Pour conseiller avec adresse,
Une femme a plus de talent
Que l'orateur le plus brillant,
Et l'on fait aimer la sagesse
Quand on la prêche... en souriant. (*ter.*)

VALBRUN.

Eh bien, soit... tu commenceras l'attaque... je serai là en corps de réserve, et je ne donnerai que lorsque tu faibliras; d'ailleurs, je pense comme toi que rien n'est désespéré. Eloigné de nous depuis l'âge de dix ans, Frédéric n'a eu personne pour le guider à son entrée dans le monde; mais à l'avenir, je serai là : car nous ne retournerons plus au fond de la Bourgogne, si toutefois le séjour de Paris peut te paraître agréable.

ÉMILIE.

Ah! d'avance, votre résolution m'enchante! Il y a si long-temps que je soupire après Paris et ses plaisirs!... ça date de la pension.

VALBRUN.

Nous ne serons pas privés des plaisirs de la campagne; Bérard, à qui j'avais écrit, m'a trouvé une terre qu'il dit charmante! il a même poussé la complaisance jusqu'à me choisir un intendant. Nous passerons l'été dans ce domaine; nous recevrons du monde, les amis de mon neveu, du-moins ceux qui sont dignes de ce nom... M. Gustave de Belleville par exemple.

ÉMILIE, *baissant les yeux.*

Monsieur Gustave...

VALBRUN.

A propos, j'ai bien peur que tu n'aies deux leçons à faire au lieu d'une.

ÉMILIE.

Comment ?

VALBRUN.

Son père, mon vieil ami, m'a prié d'appuyer son fils auprès du ministère pour une place qu'il sollicite, et m'a témoigné en même temps le désir de le voir devenir ton époux... Tu sens bien que je l'ai compris dans mes informations, et comme il ne quitte pas Frédéric...

ÉMILIE.

Mon père, on vous a mal instruit. J'ai été à même de juger des qualités de M. Gustave, et quand on danse *la Galoppe* comme lui...

AIR : *Ah! qu'ils sont heureux de danser!* ( de Panseron. — Le Proces du baiser. )

Si vous voyiez comme il s'élance!
Que de grâce dans tous ses pas!
Chacun le regarde en silence...
Ou bien on l'admire tout bas.
Ainsi que lui quand on veut plaire,
Combien d'études il faut faire!
C'est toujours a recommencer !
Ah ! l'on n'a pas l'humeur légère
Quand on sait aussi bien danser! (*ter.*)

VALBRUN.

Le raisonnement est excellent; mais nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Je viens d'écrire à Bérard, qui demeure dans les environs, et qui m'a promis de nouveaux renseignemens sur nos étourdis... J'attends ici même une note détaillée sur M. Auguste. Quant à M. Gustave, je ne puis rien dire sur son compte, j'étais absent lorsqu'il vint passer quinze jours chez son père; vous vous êtes trouvés au bal ensemble; moi je ne l'ai pas vu danser, et je n'ai pu, comme toi, juger de ses qualités.

ÉMILIE.

Soyez persuadé qu'en prenant sa défense, je ne suis animée par aucun sentiment personnel : c'est à vous de me choisir un époux.

VALBRUN.

Oh ! sans doute.

*Air des Femmes.*

Oui, sur vos cœurs nous avons tout pouvoir,
Nous autres pères de famille,
L'expérience, à coup sûr nous fait voir
Que d'après nous pense une jeune fille;
Notre système a toujours réussi,
Et quand, pour elle outrant la complaisance,
Nous choisissons celui qu'elle a choisi,
Nous sommes sûrs de son obéissance.
En choisissant, etc.

## SCENE VIII.

LES MÊMES, JOLICOEUR.

JOLICOEUR.

Mon général, un Monsieur, qui prétend que vous lui avez donné rendez-vous, demande à vous parler; il s'appelle Bérard.

VALBRUN.

Allons, viens, mon Emilie; nous allons savoir au juste à quoi nous en tenir sur le compte de M. Frédéric et de M. Gustave.

ÉMILIE.

Oh! non, mon père, je ne voudrais pas être présente à cet entretien: je souffrirais trop si j'entendais mal parler de mon cousin.

VALBRUN.

Et de son ami? Comme tu voudras. Cependant tu ne me laisseras pas déjeûner seul?

ÉMILIE.

Non. Je vous rejoindrai tout-à-l'heure... quand votre ami sera parti.

VALBRUN.

A ton aise.

JOLICŒUR.

Par ici, mon général.

( *Valbrun et Jolicœur entrent dans le restaurant.* )

## SCÈNE IX.

ÉMILIE, *seule.*

Que mon cousin Frédéric fasse des folies, c'est tout naturel; un étudiant en médecine... Mais M. Gustave, lui qui a fait son droit, ne se permettrait certainement pas... Oh! je me rappelle son serment.

*Air Polonais de Panseron.* ( Procès du baiser. )

M'inquiéter serait folie;
Je ne puis douter de sa foi;
Oui, je le juge d'après moi :
Quand on aime, c'est pour la vie.

Jamais on ne doit oublier
Le doux serment que l'on fit à sa belle.
A qui faudrait-il se fier,
Si Gustave était infidèle?... (*Bis.*)
Mais bientôt je le reverrai
Toujours épris, toujours sincère; (*Bis.*)
Et si vous conservez, mon père, } *bis.*
Un soupçon qui me désespère, }
A l'instant je vous répondrai :

M'inquiéter serait folie;
Je ne puis douter de sa foi;
Oui, je le juge d'après moi :
Quand on aime, c'est pour la vie.

## SCENE X.

JOLICOEUR, ÉMILIE.

JOLICŒUR.

Mademoiselle, maintenant que monsieur votre père est seul, il vous attend.

ÉMILIE

J'y cours!

( *Elle reprend son portefeuille, qu'elle avait posé en entrant sur un banc à droite, et entre en courant dans la maison.*)

## SCÈNE XI.

JOLICOEUR, *seul.*

Dieu! que c'est leste une jeune fille... ( *Il regarde dans le bois.* ) Quels sont ces jeunes gens?... Parbleu! ce sont nos convives d'habitude, les trois inséparables!... ça fait de bons vivans.

*Air des Amazones.*

Bien vivre est leur unique étude ;
Ils sont aimables... Cependant
Ils ont la mauvaise habitude
De ne jamais avoir d'argent ;
Ils prétendent que c'est gênant.
De ce systême aucun d'eux ne s'écarte,
Et jusqu'ici j'ai dû les défrayer ;
Oui, ces Messieurs font honneur à la carte ;
Mais ce n'est pas à la carte à payer.

Au surplus, ils m'ont promis de ne pas revenir sans m'apporter ce qu'ils me doivent. Il paraît qu'ils sont fidèles à leurs engagemens.

( *Pendant le couplet, on a vu passer au fond du bois les trois jeunes gens, qui ont disparu pour rentrer sur les derniers mots de Jolicœur.* )

## SCÈNE XII.

JOLICOEUR, FRÉDÉRIC, AUGUSTE, GUSTAVE.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

AIR :

Amis, pour se divertir,
Vive le bois de Boulogne!
Le Champagne et le Bourgogne
Sauront nous y retenir.

TOUS.

Bonjour, monsieur Jolicœur.

JOLICŒUR.

Il y a long-temps qu'on ne vous a vus par ici, Messieurs.

FRÉDÉRIC.

C'est vrai; mais que voulez-vous ? des affaires plus importantes les unes que les autres... Courses de chevaux, bals, spectacles... que sais-je? Tout cela nous a fait négliger le tir du papa Jolicœur, et nous a un peu rouillés... Nous venons nous refaire la main.

JOLICŒUR.

Il ne faut pas se négliger, Messieurs; l'art de bien viser est plus difficile qu'on ne pense.

FRÉDÉRIC.

A qui le dites-vous? Pourquoi échoue-t-on si souvent dans ses entreprises ?... c'est qu'on vise mal.

AIR : *Vaudeville de madame Frontin.*

Que de gens, malgré leur peine,
N'atteignent jamais leur but!
Pour une gloire trop vaine
Le poète prend son luth.
Il dit : soyons immortel!
Bientôt, descendant du ciel,
Poussé par l'astre fatal,
Il expire à l'hôpital.
Le guerrier couvert de rides
Vise au rang de général;
Mais, hélas! aux Invalides
Il entre... il est caporal.
Ce vil courtisan qui fut
Pendant trente ans à l'affut,
Avait la grandeur pour but...
C'est le mépris seul qu'il eut.
Jeune amant qui vise à plaire
Souvent en est pour ses frais;
L'auteur déplait au parterre
Lorsqu'il visait au succès.
Tel qui vise à la santé
Rencontre la Faculté.
Le faux brave vise au bruit;
Le sot vise au bel esprit.
Point de bonheur qui ne cloche...
Au bonheur nous visons tous,
Ce but que nous croyons proche
S'éloigne, et fuit devant nous;

On croit l'atteindre... on n'a rien.
Pour nous consoler, eh bien !
Visons toujours au plaisir,
Du moins on peut le saisir.
Si parfois il nous échappe,
N'en soyons pas trop surpris,
Car si peu qu'on en attrappe,
C'est toujours autant de pris. (*ter.*)

AUGUSTE.

Je suis parfaitement de ton avis. Ainsi donc, à déjeûner, grande chair surtout, nous sommes en appétit.

JOLICŒUR, *à part.*

Il commande trop bien pour ne pas avoir d'argent... ( *Haut.* ) Vous savez ce dont je suis capable, eh bien! je veux me surpasser aujourd'hui.

TOUS.

Ce cher Jolicœur!

JOLICŒUR, *rentrant chez lui. — A part.*

Je serai payé, c'est sûr.

## SCÈNE XIII.

AUGUSTE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

AUGUSTE, *à part.*

Encore un déjeûner qui passera sur leur compte. ( *Haut.*) Allons, mes amis, vive la gaîté!

FRÉDÉRIC.

Oui, vive la gaîté! Quand je dis vive la gaîté, vous voyez en moi un homme au désespoir.

GUSTAVE.

Ah! mon dieu! quel grand malheur te menace donc?

FRÉDÉRIC.

Vous savez que je vous ai souvent parlé de mon oncle, le général... Eh bien! une lettre de lui m'apprend qu'il quitte la Bourgogne, pour venir avec sa fille, habiter Paris.

AUGUSTE.

Je ne vois rien là de bien effrayant.

FRÉDÉRIC.

Certainement, j'aurai le plus grand plaisir à voir mon oncle... et surtout ma cousine... qu'on dit être fort jolie.

Mais vous savez... les parens, c'est gênant; avec cela que mon oncle est d'une sévérité... Un général, voyez-vous; il voudra me mettre sur un pied de discipline, se mêler de mes affaires...

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

Tous les ans, dans la capitale,
J'en reçois, très-exactement,
De beaux préceptes de morale,
Et mille écus, argent comptant...
Il me croit riche et sage à l'avenant ;
Or voilà d'où vient ma tristesse :
S'il éprouve un désir subit
D'examiner mes vertus et ma caisse,
Je tremble pour le déficit !
Dans mes vertus et dans ma caisse
Il existe un grand déficit.

AUGUSTE.

Sois tranquille... je te soutiendrai, moi; et je me charge de te faire des mémoires à partie double, et si bien embrouillés, qu'il sera trop heureux de s'en débarrasser, en acquittant bien vite le total.

GUSTAVE.

Quant à moi, je vous apprendrai une excellente nouvelle : Vous savez, que dans le voyage que je fis chez mon père, j'ai remarqué une jeune personne charmante.

FRÉDÉRIC.

Dont tu n'as jamais voulu me dire le nom.

GUSTAVE.

Vous êtes par trop mauvais sujets pour recevoir, sans rire, une pareille confidence.

FRÉDÉRIC.

Pauvre Gustave!

GUSTAVE.

Ne pouvant bannir de mon cœur son doux souvenir...

FRÉDÉRIC.

Comme c'est ça.

GUSTAVE.

Veux-tu que j'achève? Je me suis décidé à la faire demander en mariage, et je sais que la jeune personne arrive, au premier jour, avec son père.

FRÉDÉRIC.

*Bravissimo!*... c'est touchant, attendrissant... Allons nous mettre à table, nous boirons à ton bonheur futur.

AUGUSTE.

Et nous rédigerons les mémoires à partie-double.

FRÉDÉRIC.

Avant tout, Messieurs, vous n'avez pas oublié, sans doute, que nous devons de l'argent à ce bon, à cet excellent Jolicœur, et que nous avons promis de le payer au premier repas?

GUSTAVE.

J'y ai songé.

AUGUSTE.

Et moi aussi.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure.

AUGUSTE.

Mais depuis huit jours, je suis d'un malheur à l'écarté! je ne sais plus retourner les rois, et je suis volé à tous les coups... Mais nous avons Gustave.

GUSTAVE.

Quelle mauvaise plaisanterie! Compter sur un surnuméraire en herbe... Cela regarde Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Très-volontiers.... Quand mon oncle sera là pour acquitter mes comptes embrouillés.

GUSTAVE.

Allons, il paraît, Messieurs, que nous sommes tous à peu près aussi bien dans nos affaires.

AUGUSTE.

Je ne pense pas que ce désagrément doive en amener un plus grand, celui de nous en retourner sans déjeûner.

FRÉDÉRIC.

C'est aussi mon avis... Mais cependant cet aimable Jolicœur, il faut au moins tâcher de payer ce déjeûner.

GUSTAVE.

Puisque nous n'avons pas d'argent.

AUGUSTE.

Parleu! si nous en avions, où serait la difficulté?... Cherchons un moyen de payer sans argent... Attendez .. je suis en verve.. Oui, félicitez-moi, le déjeûner est payé.

GUSTAVE et FRÉDÉRIC.

Comment?

AUGUSTE.

Ecoutez : Entrons dans le petit salon, au rez-de-chaussée, dont voici les fenêtres; la première bonne tête qui paraît, l'un de nous sort, entame la conversation, lui cherche querelle, se prétend insulté, demande réparation... les autres arrivent; habiles négociateurs, ils proposent d'arranger l'affaire, le premier crie plus fort, on fait sentir à notre homme la nécessité d'un petit déjeûner... il offre, et ma foi!... Qu'en dites-vous?

GUSTAVE.

Le moyen est un peu fort.

AUGUSTE.

Comment des scrupules pour une étourderie?

FRÉDÉRIC.

Et qui se chargera d'être le provocateur?

AUGUSTE.

La mission est délicate, je l'avoue, mais le sort en décidera..... En trois balles, le plus maladroit sera le diplomate chargé de négocier cette importante affaire; entrons au tir, et ensuite, plaçons-nous à l'affut.

*Air de Fernand Cortez.*

Entrons dans la maison...
D'un sot espérons la rencontre,
Le premier qui se montre
Est notre Amphytrion.

FRÉDÉRIC.

Des sots
Toujours dispos,
En ce monde
L'espèce abonde,
S'il n'en vient pas, d'honneur,
Nous aurons du malheur.

TOUS.

Entrons, etc.

## SCENE XIV.

LEDOUX, *seul.*

Allons! me voilà encore revenu devant ce sanctuaire inaccessible. Les vapeurs odoriférantes qui s'en échappent, produisent sur moi l'effet de l'aimant sur le fer... ça m'attire! ça m'attire!... Mais patience, un jour viendra où je pourrai m'en taper tout à mon aise... Ah! si j'étais seulement député... Quand je songe à cette place que M. Bérard a promise aux instances de ma tendre épouse. O femme aimable! je pourrais même dire femme trop aimable... Non, elle n'est pas trop aimable; mais ce n'est pas sa faute, si je ne suis pas placé, elle fait bien tout ce qu'il faut pour ça! Enfin, le général Valbrun arrive au premier jour; M. Bérard me présentera... Et si tu deviens intendant, mon cher Ledoux, tu te referas, tu t'arrondiras; tu en as besoin, pauvre ami!... ( *On entend successivement trois coups de pistolet.* ) Qu'est-ce que j'entends? Ah! mon dieu, c'est peut-être un duel. Ils sont bien heureux, ils vont déjeûner!

## SCÈNE XV.

AUGUSTE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, *dans le restaurant, au rez-de-chaussée*, LEDOUX, *au-dehors.*

LEDOUX.

Voyons, établissons le menu de mon dîner : Un pâté de quinze sous, une demi-bouteille de vin de huit... 15 et 8 font 23; deux sous de pain, 25; un dessert, trois sous, 28. C'est cela, ça fait mon compte.

AUGUSTE, *à la fenêtre du rez-de-chaussée.*

C'est moi que le sort a désigné.

FRÉDÉRIC.

Messieurs, attention! voilà un amateur.

GUSTAVE.

Quelle tournure!

AUGUSTE.

Elle promet. Je vais commencer l'attaque.

( *Il sort du salon.* )

LEDOUX.

En voilà encore un qui sort de faire un bon repas..... Comme il me regarde.

AUGUSTE.

(*A part.*) Tâchons de ne pas rire. (*Haut.*) Parbleu, Monsieur, je bénis le hasard qui me fait vous rencontrer; il y a assez long-temps que je vous cherche.

LEDOUX.

(*A part.*) Qu'est-ce qu'il dit donc? je ne le connais pas du tout, moi. (*Haut.*) Monsieur, je suis enchanté, certainement, mais je n'ai pas l'honneur de vous remettre.

AUGUSTE.

De la dissimulation! Je vous préviens que cela ne prendra pas avec moi, Monsieur.

LEDOUX.

Monsieur, je vous assure bien que je n'ai pas l'habitude de dissimuler.

AUGUSTE.

Quant à moi, Monsieur, je vous reconnais parfaitement; et je me rappelle très-bien aussi ce qui s'est passé entre nous, dimanche soir.

LEDOUX.

Dimanche soir! Eh bien! Monsieur, dimanche soir, j'étais à Tivoli; on avait donné deux billets à ma femme...

AUGUSTE.

A Tivoli.... précisément.... c'est ce que j'allais vous dire... Vous vous rappelez sans doute cette querelle que vous m'avez cherchée?

LEDOUX.

Comment, Monsieur, c'est vous? Soyez persuadé que je ne suis pas un tapageur, au contraire... C'est madame Ledoux, qui a prétendu que vous lui aviez serré la main... Je me suis permis, en qualité de mari, de vous faire quelques observations, auxquelles vous avez répondu par un soufflet.

AUGUSTE.

Oui, Monsieur, et je vous en demande réparation.

LEDOUX.

Mais, Monsieur, j'ai l'honneur de vous prier de remarquer que c'est moi qui ai reçu le soufflet.

AUGUSTE.

Eh bien! Monsieur, c'est précisément pour cela que j'ai une réparation à vous demander... Le lieu est convenable, suivez-moi.

LEDOUX.

Comment, vous suivre?

AUGUSTE.

Oui, Monsieur.

LEDOUX.

Du tout, Monsieur, je ne vous suivrai pas.

AUGUSTE, *le prenant par le bras.*

Je vous y forcerai!

LEDOUX, *criant plus fort.*

Laissez-moi donc, Monsieur... Qu'est-ce que cela veut dire?

## SCENE XVI.

LES MÊMES, GUSTAVE ET FREDÉRIC, *en scène.*

GUSTAVE et FRÉDÉRIC, *accourant.*

AIR :

Quel est ce bruit ?
D'où vient ce tapage étrange
Qui nous dérange
Et trouble notre appétit ?

LEDOUX.

Pour un autre, Monsieur me prend.

GUSTAVE et FRÉDÉRIC.

Vous avez tort assurément.

AUGUSTE.

Monsieur est un impertinent.

GUSTAVE et FRÉDÉRIC, *à Ledoux.*

Vous avez tort; c'est différent.
Mais plus de bruit,
Cessez ce tapage étrange,
Qui nous dérange
Et trouble notre appétit.

LEDOUX.

Parbleu! Messieurs, vous arrivez fort à propos; vous allez être juges.

AUGUSTE.

Oui, Messieurs, entendez-nous, et prononcez ; voici le fait :

*Air du Verre.*

J'étais dimanche à Tivoli,
Je suis vif et j'ai la main leste ;
Monsieur, par un mot impoli,
Me contraignit à certain geste :
Mais il doit venger son honneur,
Et quand à moi, je vous l'avoue,
J'ai ce soufflet là sur le cœur...

LEDOUX.

C'est bien moi qui l'ai sur la joue.

AUGUSTE.

Eh bien! croiriez-vous que Monsieur refuse de me rendre raison?

LEDOUX.

C'est qu'il n'en démordra pas..... Mais puisque c'est moi qui l'ai reçu, le soufflet... Il me semble que je crie assez fort.

AUGUSTE.

Mais, Messieurs, c'est son procédé qui m'a forcé d'agir ainsi; c'est son procédé qui m'a fait sortir de mon caractère; c'est son procédé qui m'a fait outrager, dans sa personne, le citoyen le plus paisible. l'époux le plus tendre, le père de famille le plus précieux...

LEDOUX.

Monsieur, je n'ai pas d'enfans.

AUGUSTE.

C'est égal, vous pouviez en avoir... Voyez, Messieurs, les suites qui pouvaient résulter de la conduite de Monsieur : Il pouvait se prétendre insulté par le soufflet qu'il a reçu, il pouvait m'appeler en duel... Alors, quel tableau! Voyez-vous deux hommes faits pour s'estimer, prêts à en venir aux mains... D'un côté, la mort, l'impitoyable mort, menace de borner, à vingt - cinq ans, la carrière d'un jeune homme intéressant; de l'autre côté, voyez-là promener sa faulx sur la tête d'un époux, d'un père, et supposez qu'elle le frappe; voyez l'épouse infortunée, plongée dans le plus affreux désespoir; voyez des enfans... je suppose toujours

que Monsieur est père ; voyez des enfans qui... des enfans que... Ah !

LEDOUX.

En vérité, il m'attendrit.

GUSTAVE.

Ah! Monsieur, quels torts sont les vôtres...

LEDOUX.

Oui, Messieurs, je les reconnais... Mais je vous le répète, je ne suis point un tapageur... Arrangeons cette affaire à l'amiable.

GUSTAVE.

Ma foi, Monsieur, il n'y a, je crois, qu'un déjeûner qui puisse amener une réconciliation entre vous et Monsieur.

LEDOUX.

( *A part.* ) Un déjeûner!... ô Providence!... ( *Haut.* ) Messieurs, j'accepte la proposition. ( *A Auguste.*) Que pensez-vous du déjeûner ?

AUGUSTE.

Puisque vous le voulez...

GUSTAVE.

Justement nous sommes près d'un restaurateur... Hola ! garçon!...

## SCENE XVII.

LES MÊMES, L'ESSOUFFLÉ.

L'ESSOUFFLÉ.

Voilà ! voilà ! voilà !... Qu'y a-t-il pour le service de ces Messieurs ?

GUSTAVE, *à Ledoux.*

Allons, Monsieur, commandez.

LEDOUX.

Comment vous voulez encore que ce soit moi... O généreux jeunes gens ! (*A l'Essoufflé.*) Donnez-nous un petit déjeûner soigné... Entendez-vous, un joli petit déjeûner, bien soigné.

L'ESSOUFFLÉ.

Vous serez contens. ( *Rentrant.* ) Volaille au suprême ! vol-au-vent à la financière!...

# SCENE XVIII.

LES MÊMES, *hors* L'ESSOUFFLÉ.

LEDOUX, *à part.*

Il me fait venir l'eau à la bouche.

AUGUSTE.

J'ai bien trouvé notre homme ; c'est un gaillard qui fera bien les choses.

LEDOUX.

Ma foi, Messieur, maintenant que nous allons déjeûner ensemble, il ne doit plus y avoir de mystère entre nous : Jugez comme c'est heureux pour moi, d'avoir insulté Monsieur aussi grossièrement, en le forçant à me donner un soufflet...

AUGUSTE.

Ah! c'est excessivement heureux!

LEDOUX.

Sans doute ; sans cela, j'étais réduit à un ordinaire plus que modeste, tandis que, grâce à votre honnêteté...

GUSTAVE.

Où diable veut-il en venir ?

LEDOUX.

Oui, grâce à votre honnêteté, je vais me permettre un *extrà*... Mais soyez sans inquiétude, je saurai faire honneur au repas que vous voulez bien m'offrir.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que vous dites donc ? Mais c'est vous qui nous avez invités.

LEDOUX.

Moi!

GUSTAVE.

Sans doute ; vous deviez une réparation à Monsieur, vous la lui refusez... il est trop juste alors...

LEDOUX.

Eh bien! en voilà encore une bonne.

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.*

Ma foi, je n'y comprends plus rien,
Et cette idée est sans pareille ;

Je suis insulté, c'est fort bien,
Et souffleté... c'est à merveille...
Nous déjeûnons, c'est convenu;
Mais, Messieurs, je vous le demande,
Quand c'est moi qui suis le battu,
Est-ce à moi de payer l'amende ?

Jugez, Messieurs, si j'ai pu risquer une invitation semblable; voilà ma bourse, vingt-huit sous!

AUGUSTE.

Ah! mon dieu, quelle maladresse! Comment, Monsieur, avec vingt-huit sous, vous vous permettez... C'est affreux, retirez-vous, Monsieur.

L'ESSOUFFLÉ, *paraissant.*

Le déjeûner de ces Messieurs est servi.

LEDOUX.

Vous l'entendez, le déjeûner est servi... et c'est maintenant que vous prétendez m'éloigner? Non, Messieurs, une telle barbarie n'a pu entrer dans des cœurs de votre âge... J'en appelle à vos sentimens, trop aimables jeunes gens.

AUGUSTE.

Eh! Monsieur, que nous importe le déjeûner? puisque, comme vous, nous sommes dans l'impossibilité de le payer.

LEDOUX.

Il se pourrait! Eh bien! raison de plus..... je ne vous abandonnerai pas dans une circonstance aussi critique... (*Il entre dans le salon, au rez-de-chaussée. — A la fenêtre.*) Je ne sors d'ici.... je reste fidèle au malheur, (*A part.*) surtout au malheur qui déjeûne.

(*Il boit un verre de vin.*)

FRÉDÉRIC.

Il paraît que c'est un amateur; nous ne sommes pas plus avancés maintenant, et vous conviendrez qu'il est fort désagréable d'avoir fait d'inutiles frais d'imagination...

AUGUSTE.

Il me vient une nouvelle idée..... Puisqu'il tient tant à déjeûner, il faut qu'il nous trouve un Amphytrion; c'est lui que ce soin doit regarder désormais..... Dites donc, monsieur l'Affamé!...

LEDOUX, *à sa fenêtre.*

Je m'appelle Ledoux.

AUGUSTE.

Ledoux, soit! Nous avons deux mots à vous dire.

LEDOUX.

Parlez, je vous entendrai bien d'ici.

AUGUSTE.

Vous déjeûnerez, nous y consentons.

LEDOUX.

Je déjeûnerai... Touchante éloquence!

AUGUSTE.

Mais à une condition.

LEDOUX.

La condition est acceptée.

AUGUSTE.

A la bonne heure! Ainsi donc, pour que le déjeûner soit payé, vous vous chargerez d'aller chercher querelle au premier individu qui se présentera; nous serons là pour vous soutenir... Enfin vous ferez ce que j'ai fait; seulement je vous engage à être un peu meilleur physionomiste.

LEDOUX.

Comment, Messieurs, vous voulez que moi, le citoyen le plus pacifique...

AUGUSTE.

Je vous conseille de vous plaindre... C'est vous qui êtes le seul coupable, car enfin, pourquoi n'avoir que vingt-huit sous en caisse? Vous étiez bien l'homme qu'il nous fallait. Allons, décidez-vous promptement; si vous refusez, pas de déjeûner.

LEDOUX.

Mon choix est fait... Vous ne m'abandonnerez pas?

FRÉDÉRIC.

Comptez sur nous.

LEDOUX.

AIR : *Fanfare ! fanfare !*

A table! à table!
Et là nous nous concerterons;
A table! à table,
Nous trinquerons.
(*A part.*) Le repas sera délectable,
Et le vin m'a semblé potable...
L'affaire est délicate; mais
Comment résister à ces mets?
Je me risque et me mets

TOUS.

A table! à table! etc.

(*Ils entrent dans le salon du rez-de-chaussée.*)

## SCÈNE XIX.

LEDOUX, ET LES JEUNES GENS, *dans le salon*, VALBRUN, *sortant par la porte du jardin.*

VALBRUN.

Jolicœur ne nous avait pas trompés, le point de vue est délicieux; et tellement même, que ma fille ne veut point quitter ses crayons, et qu'il n'aurait tenu qu'à moi de déjeûner une seconde fois.

## SCENE XX.

VALBRUN, L'ESSOUFFLÉ.

L'ESSOUFFLÉ.

Monsieur, voici la réponse que vous attendez.

VALBRUN.

Lisons bien vite. *( L'Essoufflé sort. )*

## SCENE XXI.

LEDOUX, LES JEUNES GENS, *dans le salon*, VALBRUN.

AUGUSTE, *à la fenêtre.*

Messieurs, attention! voici notre affaire. Allons, monsieur Ledoux, en avant! il est temps de vous montrer.

LEDOUX, *à la fenêtre, la serviette à la boutonnière.*

Comment, avant d'avoir commencé; j'aurais plus de dispositions après.

AUGUSTE.

Et qui sait si l'occasion se présenterait encore?

LEDOUX, *à la fenêtre.*

O quelle position! cruelle situation! Avec ça qu'il n'a pas l'air facile.

AUGUSTE, *le poussant dehors.*

Allons!...

*Air du Maçon.*

Agissez en homme de tête :

LEDOUX.

Je ne puis vaincre mon effroi.

AUGUSTE.

Mais allez donc! Qui vous arrête?

LEDOUX.

Surtout ayez les yeux sur moi.

AUGUSTE.

Rembrunissez votre visage,

Echauffez-vous, faites tapage.

*Ensemble.* La victoire vous restera.

LEDOUX.

Dieu sait ce qui m'arrivera !

AUGUSTE, *le poussant.*

Du courage !

LEDOUX, *tremblant.*

Du courage !

AUGUSTE.

Allez donc, nous sommes là.

LEDOUX, *parlant.*

Tiens, je n'y pensais pas... Alors du moment qu'il n'y a pas de danger...

Du courage, (*Bis.*)
Ma valeur se montrera,
Puisque les amis sont là.

## SCÈNE XXII.

VALBRUN, LEDOUX, *sortant du restaurant. — Frédéric, Gustave, Auguste, se montrent de temps en temps au rez-de-chaussée.*

VALBRUN, *après avoir lu la lettre qui vient de lui être remise.*

Fort bien... nos jeunes gens n'ont été qu'imprudens, et je n'aurai qu'un mot à dire pour ôter à M. Auguste l'envie de reparaître... Allons prévenir Emilie...

LEDOUX, *à part.*

Si je sais comment m'y prendre, par exemple! Ma foi, je vais faire tout bonnement comme celui qui, tout-à-l'heure... (*Haut à Valbrun, qui va pour entrer.*) Monsieur, il me semble que j'ai eu l'honneur de vous voir dimanche dernier à Tivoli.

VALBRUN, *à part.*

Que me veut cet original? (*Haut.*) Je crois pouvoir vous assurer, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur, et la preuve, c'est que j'arrive à Paris aujourd'hui même.

LEDOUX, *à part.*

Diable! ces choses-là ne sont faites que pour moi. (*Haut.*) Si ce n'est vous, c'est donc votre frère?

VALBRUN.

Je n'en ai plus.

LEDOUX, *à part.*

Le malheur m'en veut. (*Haut.*) En ce cas, Monsieur, c'est vous; il faut absolument que ce soit vous.

VALBRUN.

Au fait, Monsieur, où voulez-vous en venir ?

LEDOUX, *à part.*

Allons, Ledoux, mon ami... ( *Haut.* ) Il est inutile de dissimuler, Monsieur, c'était bien vous; je vous reconnais à merveille.. Vous vous êtes permis de pincer le bras à ma respectable épouse, et vous pensez bien que ça ne se passera pas comme ça... ( *A part.* ) Ils tardent bien à se montrer... Hum !

VALBRUN.

Décidément, Monsieur, êtes-vous fou?

LEDOUX.

Fou! moi, fou!... ( *Se retournant du côté du restaurant.* ) Hum! hum!... Je vous le répète, ça ne peut pas se passer comme ça... Hum!

VALBRUN.

Allez au diable, vous et vos histoires!

LEDOUX.

Que j'aille au diable! Non, Monsieur, je n'irai pas... je ne veux pas y aller, au diable.... Hum! hum! Qu'est-ce que cela signifie donc?.... Hum! hum! hum!... Ah! les voilà, je respire.

## SECNE XXIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, AUGUSTE, *sortant du salon.*

LES TROIS JEUNES GENS.

AIR :

Quel est ce bruit?
D'où vient ce tapage étrange?
Qui nous dérange
Et trouble notre appétit?

VALBRUN.

Pour un autre, Monsieur me prend.

TOUS, *à Ledoux.*

Vous avez tort assurément.

LEDOUX.

Monsieur est un impertinent.

TOUS, *à Valbrun.*

Vous avez tort, c'est différent.
Mais plus de bruit,
Cessez ce tapage étrange,
Qui nous dérange
Et trouble notre appétit.

LEDOUX.

Monsieur me traite de fou, et me donne au diable.

VALBRUN.

Sans doute, un vieil entêté qui veut absolument m'avoir vu dimanche à Tivoli, tandis que j'étais à plus de cent lieues de Paris.

AUGUSTE.

Une erreur est excusable, et il me semble qu'il était plus convenable d'assurer à Monsieur qu'il se trompait, que de lui prodiguer des invectives, qui le mettront sans doute dans la nécessité de vous demander une satisfaction que vous lui devez, et l'affaire me paraît difficile à arranger.

VALBRUN.

Et qui vous a chargé d'être ici notre médiateur? qui vous a dit que nous voulussions arranger l'affaire? J'ai offensé Monsieur, eh bien! je suis prêt à lui offrir la réparation qu'il exigera.

LEDOUX.

Mon dieu, Monsieur, je ne suis qu'une mauvaise tête, sans rancune, je suis tout disposé à vous excuser; je n'exigerai pour cela qu'un petit déjeûner.

VALBRUN.

Qu'est-ce que j'entends? Auriez-vous eu l'intention de me prendre pour dupe? Et ces Messieurs, si empressés de remplir le rôle de conciliateurs, n'auraient-ils pas eu le projet de vous seconder? Si je le pensais, Messieurs...

AUGUSTE.

Hé, Monsieur, pensez tout ce que vous voudrez...

VALBRUN.

C'en est assez, Messieurs; après une insulte aussi manifeste, je n'ai plus à balancer,

*Air des Frères de lait.*

Avec ardeur j'ai servi ma patrie,
J'ai versé mon sang pour l'Etat...
(*Ouvrant son habit.*)
Ce ruban vous le certifie,
Et vous verrez qu'un vieux soldat
Ne craint pas l'heure du combat.
L'honneur ne vieillit pas en France;
Mon cœur est jeune et sens que je puis
Faire aujourd'hui, pour laver mon offense,
Ce que j'ai fait pour venger mon pays.

Et puisque voilà un tir, allez choisir deux pistolets, que je

donne sur-le-champ à Monsieur, une preuve de mon adresse.

AUGUSTE.

C'est ce qu'il faudra voir. ( *Il entre au tir.* )

LEDOUX, *voulant l'arrêter.*

Du tout, du tout, n'y allez pas; je suis content des excuses que Monsieur veut bien me faire.

VALBRUN.

Moi? je vous ai fait des excuses?

LEDOUX.

Comme vous voudrez. Je vous en ferai alors, si vous le préférez.

VALBRUN.

Il est trop tard!

AUGUSTE, *revenant avec deux pistolets.*

Sans doute, et voici des armes.

LEDOUX.

Voulez-vous bien les cacher!

VALBRUN, *qui a pris les pistolets.*

Allons, Monsieur, choisissez.

LEDOUX.

Jamais!.... Que j'attente aux jours de mon semblable! moi, Ledoux?... Ah! Dieu! pour qui me prend-t-on?... Et puis, ce n'était qu'une plaisanterie.

VALBRUN.

Je vous attends, Monsieur.

LEDOUX.

Vous le savez, Messieurs... Mais dites donc que ce n'était qu'une pure plaisanterie.

VALBRUN.

Ma patience se lasse, à la fin.

LEDOUX, *à part.*

Dieu! est-il chaud!

AUGUSTE.

Quoi! vous hésitez?

LEDOUX.

Un peu... Il n'y a peut-être pas de quoi?

AUGUSTE.

Mais vous n'avez rien à craindre; car si vous succombez, je jure de venger votre mort.

LEDOUX.

Merci! ça me fera une jolie jambe!

VALBRUN, *impatienté.*

Si vous ne choisissez à l'instant...

LEDOUX.

Ah ça, Monsieur, est-ce que vous croyez me faire peur? Eh bien! oui, je choisis!

VALBRUN.

C'est fort heureux! Et lequel?...

LEDOUX, *prenant les pistolets, et les armant.*

Tous les deux!.... Et pour n'avoir à me reprocher la mort de personne, voilà comme j'agis.

*( Il tire les deux coups en l'air; deux pigeons tombent. )*

AUGUSTE, *les ramassant.*

Bravo!... Ah! c'est comme cela que vous ne voulez la mort de personne?

LEDOUX, *prenant les pigeons, et les mettant dans ses poches.*

Ma foi, Messieurs, je ne me croyais pas si adroit.

## SCENE XXIV.

LES MÊMES, JOLICOEUR.

JOLICŒUR.

Qu'est ce que j'entends-là? on se bat ici?... Comment, c'est vous, Général?

TOUS

Un général!...

JOLICŒUR.

Mille bombes! si je savais qu'on eût manqué au général Valbrun...

FRÉDÉRIC.

C'est mon oncle!

GUSTAVE.

C'est le père de mon Emilie!

LEDOUX.

Et mon intendance!

JOLICŒUR.

Assurément, ce n'est ni monsieur Frédéric, ni monsieur Gustave...

VALBRUN.

Frédéric! Gustave!

JOLICŒUR.

Serait-ce vous, monsieur Auguste?

VALBRUN.

Auguste! Plus de doute...

FRÉDÉRIC.

Mon oncle...

TOUS.

Son oncle!...

VALBRUN.

Oui, Messieurs, voilà mon neveu... Il a appris mon arrivée, et s'est empressé de venir à ma rencontre... C'est fort bien.

FRÉDÉRIC.

Oh! ne m'accablez pas.

VALBRUN.

Et monsieur Gustave s'est fait un plaisir de l'accompagner, c'est charmant, en vérité.

GUSTAVE.

Monsieur...

LEDOUX.

Moi, monsieur le général, je suis Ledoux... Ledoux, que M. Bérard, votre respectable ami, doit vous présenter comme intendant.

VALBRUN.

De mieux en mieux... Le choix est excellent.

LEDOUX, *à part.*

Je crois qu'il se moque de moi.

JOLICŒUR.

Mais enfin, général, vous avez été insulté, et ventrebleu!...

VALBRUN.

Voici ma fille, silence!

GUSTAVE.

Emilie!... Je suis perdu!

## SCENE XXV.

LES MÊMES, EMILIE.

ÉMILIE.

Tenez, mon père, voyez mon dessin... Ciel! monsieur Gustave!...

GUSTAVE.

Mademoiselle...

VALBRUN.

Et ton cousin Frédéric... Je viens de les rencontrer à l'instant, et tu me vois encore enchanté de la manière dont ils m'ont accueilli. Eh bien, Frédéric, tu n'embrasses pas

ta cousine? et vous, monsieur Gustave, vous ne renouvelez point connaissance avec ma fille? Qu'avez-vous? vous paraissez confus, embarrassés... Remettez-vous, ou nous pourrions croire que vous êtes coupables.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle...

GUSTAVE.

Monsieur...

VALBRUN.

Par bonheur, je sais qu'il n'en est rien... je sais que vous n'avez à vous reprocher que quelques étourderies bien pardonnables à votre âge, et que votre seul tort est d'avoir accordé, trop légèrement, votre confiance et votre amitié à un homme...

AUGUSTE, *à part.*

Aie! aie! aie!

VALBRUN.

Ceci vous regarde, monsieur Auguste.

AUGUSTE.

Moi?... Cette offense...

JOLICŒUR

Hein?...

VALBRUN.

Tais-toi. (*A Auguste.*) Ah! je sais que vous maniez l'épée avec beaucoup d'adresse; mais vous trouverez bon que je ne mette point votre talent à l'épreuve... A ce langage, vous songez que votre réputation est venue jusqu'à moi.

AIR : *S'il m'est permis d'en convenir.* (du Mari confident.)

Allons, Monsieur retirez-vous,
Désormais craignez ma présence;
Je retiens ici mon courroux,
J'aurais plus tard moins d'indulgence.
Si quelquefois, l'homme d'honneur,
Quand la raison veut qu'il sévisse,
N'est qu'indulgent en excusant l'erreur,
Il est coupable en pardonnant au vice.

AUGUSTE, *avec audace.*

Monsieur!...

(*Jolicœur est sur le point d'éclater. — Valbrun l'arrête.*)

VALBRUN, *présentant à Auguste la lettre de Dorlis.*

Lisez...

AUGUSTE, *après avoir lu.*

Ah! diable! je suis connu! ( *A Valbrun.* ) Monsieur, j'ai bien l'honneur... ( *A Jolicœur.* ) Brave homme, y a-t-il des voitures par ici?

JOLICŒUR.

Oui, Monsieur, des cabriolets, à la porte Maillot.

( *Il se retire confus.* )

## SCENE XXVI ET DERNIERE.

LES MÊMES, *excepté* AUGUSTE.

VALBRUN, *à Ledoux.*

Pour vous, monsieur Ledoux, avant de prendre le titre de mon intendant, vous voudrez bien attendre que je vous l'aie confirmé.

LEDOUX, *à part.*

Je vois qu'il faudra que ma femme s'en mêle encore... Pauvre femme! elle ne se reposera donc jamais!

VALBRUN.

Allons, mes enfans, ne parlons plus de cela. Frédéric, je veux te servir de père... Auguste, je serai votre protecteur; je ne désapprouve pas tout-à-fait certaines espérances... nous en reparlerons un jour. Mais, pour être plus sûr de votre ,esse, je veux être maintenant de toutes vos parties de plaisir; et de temps en temps, nous visiterons en famille le tir et le restaurant.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR: *Amis, voici l'heureux moment.* ( de Louise )

TOUS.

Allons, que tout soit oublié,
Il faut de l'indulgence:
Allons, que tout soit oublié
Au sein de l'amitié.

LEDOUX.

Je fus toujours déterminé
A punir qui m'offense;
Mais je dis, quand on m'a donné
Un joli déjeûné:

Allons, que tout soit oublié, etc.

FRÉDÉRIC.

Femme s'écrie avec dépit :
Monsieur, quelle insolence!
Mais qu'on s'y prenne avec esprit,
Et bientôt elle dit :

Allons, que tout soit oublié, etc.

GUSTAVE.

Tel financier spécule en grand :
Il emprunte, il dépense;
Puis à Bruxelles il se rend,
Et répète en courant :

Allons, que tout soit oublié, etc.

VALBRUN.

Pendant long-temps bien des partis
Ont divisé la France;
Que maintenant ils soient unis
Par l'amour du pays !

Allons, que tout soit oublié, etc.

JOLICŒUR.

L'enn'mi qu' nous canonnions l' matin,
V'nait-il à l'ambulance,
Au pauv' blessé j' disions soudain,
En lui pressant la main :

Allons, que tout soit oblié, etc.

ÉMILIE, *au public.*

L'auteur a commis, entre nous,
Mainte faute, je pense :
Aujourd'hui, Messieurs, puissiez-vous
Lui dire sans courroux :

Allons, que tout soit oublié;
Il faut de l'indulgence :
Que ce vœu, par nous essayé,
Par vous soit appuyé!

TOUS.

Allons, que tout soit oublié, etc.

FIN.

# LES OUBLIETTES

OU

# LE RETOUR DE PONTOISE,

POCHADE DU XIIIe SIÈCLE,

EN DEUX ACTES MÊLÉS DE COUPLETS;

**PAR MM. BAYARD ET MASSON,**

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 6 MARS 1830.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29.
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.
1830.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| Le Sir DE BRULARD, seigneur de Pontoise................ | M. LEPEINTRE, aîné. |
| AMBROISE, son précepteur... | M. LEPEINTRE, jeune. |
| OLIVIER, un de ses pages.... | Mme WILLEMIN. |
| RAYMONT, maçon........... | M. ARNAL. |
| BLANCHE DE CRESSY, pupille du sir DE BRULARD. ........ | Mme THÉNARD. |
| YOLANDE, sa gouvernante.... | Mme GUILLEMIN. |
| UN ÉCUYER................ | M. JULES. |
| HOMMES D'ARMES. | |
| VARLETS, PAGES, VASSAUX. | |

*La Scène se passe au premier acte dans le château du sir de Brulard. — Au 2eme acte dans le château de Cressy.*

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour, Paris, le 18 janvier 1830.

Signé TROUVÉ.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, *rue Gît-le-Cœur*, N° 7

# LES OUBLIETTES,

POCHADE DU XIII[e] SIÈCLE.

## Acte premier.

Le Théâtre représente un intérieur gothique. — A gauche une table chargée d'outres et de coupes. — A droite l'appartement de Blanche. — Dans le fond grande porte donnant sous le vestibule du château.

### SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMONT, *seul.*

( *Au lever du rideau une trappe, qui doit se trouver vers le milieu du théâtre, est soulevée ; Raymont passe la tête au-dessus du trou.* )

Personne, je n'entends rien... ma foi, tant pis, je me risque. ( *Se frottant les yeux.* ) Eh bien ! qu'est-ce qui me passe devant les yeux ? je suis tout ébloui ; au fait, ce n'est pas étonnant ; depuis un mois, l'obscurité, c'est mon élément..... il ne m'est permis de voir le jour que la nuit. Mais courage, ma besogne avance... et je me remettrai bientôt à voir clair en plein midi... Chut, j'entends marcher... Non... Si fait... Ah ! si c'était la dame Yolande ! On approche... Eh ! vite...

( *Il baisse la trappe.* )

## SCÈNE II.

OLIVIER, *puis* RAYMONT.

OLIVIER, *accourant.*

Oh! cette fois-ci, je ne me suis pas trompé, le plancher a tremblé, et je saurai... (*S'arrêtant.*) Ah! mon dieu! rien; si c'était par magie... Bah! le diable est bien malin, mais mon bon ange l'est plus que lui. (*Frappant du pied.*) Holà! hé! qui que vous soyez, répondez, ou j'enfonce avec ma dague. (*Frappant plus fort.*) Je vous ai vu, ouvrez. Voulez-vous que je donne l'alerte dans le château?

RAYMONT, *levant la trappe.*

Chut, taisez-vous.

OLIVIER.

De par Notre-Dame, je ne me trompe pas, c'est Raymont!

RAYMONT.

C'est le page Olivier!

(*Il veut baisser la trappe.*)

OLIVIER, *le retenant.*

Non pas, non pas; hors du trou, manant. Eh! que diable fais-tu là?

RAYMONT.

Grâce! grâce! si vous ne gardez pas mon secret, je suis perdu.

OLIVIER.

Mais pour le garder, il faut le connaître.

RAYMONT.

Impossible.

OLIVIER.

Alors, je dirai que tu habites le château en secret; que tu travailles sous terre, comme le diable; enfin je dirai tout, même ce que je ne sais pas, et si cela peut te faire pendre...

RAYMONT.

Miséricorde! y pensez-vous? Moi, votre ancien compagnon de maraude, au prieuré de Saint-Denis, quand vous

demeuriez chez votre oncle le chanoine, dont mon père était jardinier?

OLIVIER.

Raison de plus pour que tu me dises ton secret.

AIR *de l'Ours et le Pacha.*

J'ai bonne mémoire!... Souvent,
Quoique noble, j'étais ton frère;
Nous volions les fruits du couvent,
Au bon vin nous faisions la guerre.
En te voyant, je me suis rappelé
Nos jeux innocens de l'enfance...
Ah! lorsqu'ensemble on a volé,
On se doit de la confiance. ( *Bis ensemble.* )

Pour moi, tu vois... Depuis que mon oncle est mort d'une indigestion, je suis entré au service du sir de Brulard, seigneur de Pontoise, et autres lieux.

RAYMONT.

Oui, le gentilhomme le plus puissant, le plus brutal et le plus laid. Dieu! l'est-il, laid!

OLIVIER.

Mais toi, que fais-tu ici? voyons, parle, et ne crains rien. Mon seigneur et maître n'est pas au château; comme il s'est levé de bonne humeur, il s'amuse en ce moment à regarder sa meute et ses chevaux, qui ravagent le champ d'un voisin; ainsi, tu as le temps de me dire par quel hasard...

RAYMONT.

L'hasard n'y est pour rien; voilà ce que c'est... Vous savez que je suis le neveu de mon oncle Bonaventure, le maçon; quand je dis son neveu, c'est-à-dire son élève, et je lui fais honneur, je m'en vante! il n'y a pas de Saint-Denis à Pontoise, un maçon qui puisse m'en remontrer... Mon père, qui avait de l'ambition, voulait faire de moi le jardinier de l'abbaye; mais le beau plaisir de vivre entre quatre murailles, avec des choux, des navets, des carottes, et quelques sournois qui vous font enrager... Au lieu qu'un maçon, ça vit avec tout le monde; ça travaille, ça boit le petit coup, ça ne va pas à la corvée; heureusement, ça n'en est pas plus libre;... moi, par exemple, depuis deux mois...

OLIVIER.

Comment cela ?

RAYMONT.

Eh ben oui ! voilà toute la manigance Il y a deux mois, le sir de Brulard me fait l'honneur de m'enlever ; bien, il en a le droit; je suis son serf, son vilain, tout ce que vous voudrez. Il me renferme dans son château, pour mettre mon talent à l'épreuve ; très-bien, il est toujours dans son droit, mais il m'est défendu de voir personne, de parler à personne, sous peine de la corde, et, en ce moment, il me semble que je sens le nœud coulant.

OLIVIER.

Mais enfin quel est cet ouvrage ?

RAYMONT.

Ce sont les oubliettes de son château qu'il me fait réparer. Comme c'est travaillé !... Il n'y a pas de suzerain parmi les vassaux de notre bon roi Louis IX, qui puisse se vanter d'avoir des oubliettes aussi bien maçonnées ; et dire qu'il faut que je me taise, si je ne veux pas être... C'est dur, quand on a de l'amour - propre !... mais c'est égal, je vis là-dedans, et je me contente de ma satisfaction intérieure.

OLIVIER.

Mais ces oubliettes, à quel propos les réparer ?

RAYMONT.

Qui sait? Il a peut - être, auprès de sa pupille, quelque rival dont il voudrait se défoire.

OLIVIER, *tremblant.*

O Ciel !

RAYMONT.

Il en a toujours le droit... Mais qu'avez-vous donc, beau page ?

OLIVIER.

Ah ! mon pauvre Raymont... C'est que ce rival... Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines.

RAYMONT.

Est-ce que ce serait ?...

OLIVIER, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut ! malheureux, tais-toi.

RAYMONT.

Bonté divine! la noble damoiselle Blanche de Cressy, la pupille, et, dit-on, la future du sir de Brulard.

OLIVIER.

Sa future! jamais ; je mourrai plutôt.

RAYMONT.

Ça pourrait bien vous arriver; vous ferez l'étrenne de mes oubliettes.

OLIVIER.

Ah! pourquoi dis-tu cela? pour m'effrayer encore. Si tu savais, quand je vois le sir de Brulard, je sens un tremblement... J'ai toujours envie de me sauver.

RAYMOND.

Ah! vous êtes brave... comme moi. Décidément, vous êtes donc amoureux?

OLIVIER.

Comme un fou!

RAYMOND.

Moi, c'est ordinairement comme une... aussi, quand ça me tient, je ne ris plus, je ne dors plus, je ne mange... si fait, je mange toujours, et beaucoup même, mais ça m'étouffe.

OLIVIER.

Et dire que je ne puis pas lui faire savoir quel nouveau danger... Ah! Raymont, mon cher Raymont, tu sais écrire?

RAOMONT.

Non, je n'ai jamais pu... mais je sais lire... Dam'! il l'a bien fallu... nos satanés maîtres m'ont donné tant de taloches sur toutes les faces. Aussi, grâce à mes dispositions naturelles, en moins de dix ans, j'ai su épeler couramment. Mais vous, je m'en souviens, vous y avez mis de l'obstination, et vous avez bien fait! Un gentilhomme ça doit faire sa croix.

OLIVIER.

Mais Blanche, comment lui apprendre?...

RAYMONT.

Bah! si l'on ne peut pas s'écrire, on se parle, c'est mon fort à moi. Dieu! suis-je bavard!

AIR : *Comme il m'aimait !*

Il faut causer ! ( *bis.* )
Quand une femme vous inspire,
Il faut causer ! ( *bis.* )
Et sans jamais se reposer ;
Car on ne peut pas tout s'écrire...
Tant qu'on a quelque chose à dire,
Il faut causer !

OLIVIER.

Eh ! je ne demanderais pas mieux; mais il y a toujours là, près d'elle, une gouvernante inattaquable.

RAYMONT.

Oui, je sais, la dame Yolande.

OLIVIER.

Si elle avait le moindre soupçon...

RAYMONT.

Eh bien ! rassurez-vous. Quand vous verrez votre belle, avancez toujours, ne craignez rien.

OLIVIER.

Et si la dame Yolande se fâche ?

RAYMONT.

Vous me nommerez.

OLIVIER.

Toi ! Comment, drôle que tu es, tu fais la cour à la vertu la plus vieille et la plus laide ?

RAYMONT.

Ah ! sir Olivier, si vous saviez quelles bonnes confitures elle me fait manger ! et j'aime tant les confitures !

OLIVIER.

Parbleu ! et moi aussi... Et cette sévère Yolande s'humanise à ce point ! Ah ! en effet, tu es assez joli garçon.

RAYMONT.

Mais oui, j'ai quelque chose d'agréable. Tiens, parce qu'on est vilain, ce n'est pas une raison pour être laid... Eh ! mais j'entends le bruit des chiens, des chevaux et des varlets. .. c'est le sir de Brulard qui rentre. S'il soupçonnait la confidence que je vous ai faite... Vous m'avez promis le secret... à charge de revanche.

OLIVIER.

Je te le jure.

AIR *du Crédit et de la Fortune.*

ENSEMBLE.

Sur le secret il faut se taire,
{ En vos mains vous tenez mon sort,
{ Car en tes mains tu tiens mon sort.
Agissons, mais avec mystère ;
Oui, c'est à la vie, à la mort.

OLIVIER.

Mais apprends-moi si la dame Yolande
Est informée ?...

RAYMONT.

Oh ! de rien sur ma foi
D'peur qu'on entende,
Faut que j'descende.

*( Il rentre dans le trou. )*

OLIVIER.

Où vas-tu donc?

RAYMONT.

Vous l'voyez, j'rentr' chez moi.

ENSEMBLE.

Sur ce secret il faut nous taire, etc.

*( A la fin de l'ensemble la trappe se referme sur Raymont. )*

OLIVIER.

Comment, Yolande, cette vieille folle qui parle toujours de sa vertu... Ah ! le sir de Brulard...

## SCÈNE III.

OLIVIER, BRULARD, AMBROISE, HOMMES D'ARMES, VASSAUX, VARLETS.

*( Tout le monde entre avant Brulard ; les vassaux se mettent à genoux. )*

CHŒUR.

AIR *de la Barrière du Combat.*

De monseigneur célébrons la puissance !
Que le courroux de notre châtelain,

De ses vassaux punissant l'insolence,
Fasse trembler le serf et le vilain!

BRULARD, *tout bardé de fer.*

Holà! mes hommes d'armes, mes chevaux et mes amis, je suis content, je dirai même plus, je suis satisfait; je vois qu'au besoin je puis compter sur vous. Quant à mes chiens, c'est différent, il n'y allaient pas de si bon cœur. Aussi, pour leur apprendre à respecter ma sacrée autorité, je veux qu'on pende trois dogues et deux lévriers de ma meute; et surtout qu'ils soient accrochés haut et court. Allez, et qu'on m'apporte à boire.

TOUS LES GENS DU CHATEAU.

Vive le sir de Brnlard!

BRULARD, *se tournant de l'autre côté.*

Et vous, mes serfs, car vous êtes mes serfs, ce sont mes serfs, souvenez-vous que je ne vaux pas le diable quand je m'y mets... et comptez toujours sur les bonnes grâces de votre seigneur et maître.

LES VILAINS, *se relevant.*

Vive le sir de Brulard!

UNE JEUNE FILLE, *seule.*

Vive le sir de Brulard!

BRULARD, *la prenant par la main.*

Eh! cette petite, elle n'est pas mal, la vilaine. Jeune fille, en attendant que je te marie, ce qui sera fort agréable ponr moi, tu vas me servir à boire... Mon grand verre, et verse plein.

( *Elle prend une outre et une coupe sur la table à gauche. — Brulard s'assied. — Elle lui sert à boire.* )

AMBROISE.

Monseigneur, veut-il rendre la justice?

BRULARD.

Approche, père Ambroise, approche, mon sage précepteur. Hein! quelle tête! quelle barbe! ce n'est qu'à Pontoise qu'on en trouve comme ça! Parle, mon vieux, parle... je veux rendre la justice, je suis en bonne dispostion pour ça. A boire!

(*La jeune fille verse à boire.* )

AIR : *Sous vot' bon plaisir, monseigneur.*

Des soins de ma châtellenie,
Je veux bien m'occuper un peu ;
Condamnons donc puisqu'on m'en prie,
Pour moi la justice est un jeu.
Devant mon tribunal auguste
Je permets à tous d'avoir peur...
Tremblez, car je vais être juste ;
Oui je serai juste, tout juste...
Sous mon bon plaisir de seigneur !

( *A Ambroise.* ) Parle.

AMBROISE.

Les serfs de Pierre-Fite refusent le service de la glèbe.

BRULARD.

Ces bonnes gens ! On leur enverra cinquante de mes hommes d'armes pour les mettre à la raison comme des Albigeois.

AMBROISE.

Le moine et le chevalier, que vous avez détroussés, de votre auguste main, sur la grand' route, demandent qu'on leur rende ce qui leur a été pris.

BRULARD.

Qu'est-ce qu'on leur a pris ?

AMBROISE.

La liberté et la bourse.

BRULARD.

Ah ! ils demandent... C'est juste, qu'on leur rende la liberté, et qu'on garde la bourse. A boire !

( *On verse.* )

AMBROISE.

Le mari de cette grosse brune que vous retenez de force dans le château...

BRULARD.

Comment, cette grosse brune ?... elle est rousse.

AMBROISE.

Elle est brune.

BRULARD.

Elle est rousse !

AMBROISE.

Elle est... Au fait, vous devez le savoir mieux que moi. Eh bien! son mari ose la réclamer.

BRULARD.

Comment, il a l'insolence!... Pauvre cher homme!... qu'on lui donne cinquante coups de bâtons sous la plante des pieds... ou plutôt, non... quelque chose de mieux... qu'on lui rende sa femme. A boire!

( *On verse.* )

AMBROISE.

Les moines de...

BRULARD.

Au diable! c'est assez pour aujourd'hui... je n'ai plus soif. ( *On apporte un grand portrait. — Olivier précède ceux qui le portent.* ) Qu'est-ce que c'est que ça? quelle est cette figure bête que j'aperçois?

OLIVIER, *le genou en terre.*

C'est votre portrait, mon gracieux maître, que ce célèbre peintre vénitien a terminé.

BRULARD.

Ah! je ne m'étonne plus si j'effraie tout le monde!

AIR *du Vaudeville du Charlatanisme.*

C'est bien moi, je me reconnais,
Un chevalier des plus ingambes;
Voilà mes yeux, voilà mes traits.

AMBROISE.

Et surtout voilà bien vos jambes.

BRULARD.

Là, tout est grand comme chez moi.

AMBROISE.

Oui, c'est une grandeur farouche!
Et sans compliment, je n'y voi
Que les oreilles, sur ma foi,
Qui soient plus grandes que la bouche.

( *On place le portrait à droite.* )

Et à quoi cela vous servira-t il?

BRULARD.

Ça ne me servira à rien. C'est une petite surprise que je veux faire à ma femme.

OLIVIER.

Grand dieu !

BRULARD.

Mon page Olivier, va trouver, de ma part, ma pupille, Blanche de Cressy, c'est-à-dire la dame Yolande sa gouvernante, et dis leur que je les attends dans la salle d'honneur.

OLIVIER.

Oui, Monseigneur. ( *A part* ) Ah! je vais la voir!

( *Il sort.* )

BRULARD, *à Ambroise, le tirant par la barbe.*

Et toi, père Ambroise, as-tu pensé au testament du sir de Cressy?

AMBROISE.

Certainement; mais je n'ai pas trouvé de moyen pour l'éluder.

BRULARD.

Et moi, j'en ai trouvé un... une bonne perfidie, je suis unique pour ça... Blanche restera en mon pouvoir.

AMBROISE.

Vous l'aimez donc?

BRULARD.

Oh! oh! c'est-à-dire depuis cinq ans, c'est moi qui tiens sa fortune, et je ne voudrais pas la lui rendre, c'est bien naturel.

AIR *du Vaudeville de Haine aux hommes.*

Ses domaines touchent au mien,
J'en respectai peu les barrières,
Et sur son cœur si je ne gagnai rien,
Je gagnais beaucoup sur ses terres.
Tu comprends que je ne peux pas
Reculer jusqu'à ma frontière;
Un homme de mon caractère
Ne revient jamais sur ses pas.

( *On entend du bruit sous terre.* )

TOUS, *reculant.*

Quel bruit!

AMBROISE.

Ah ! mon dieu !

BRULARD.

Chut ! ( *Bas à Ambroise.* ) C'est le maçon qui travaille à mes oubliettes... Que personne ne sache... Plus tard nous en causerons.

OLIVIER , *rentrant.*

Monseigneur , voici la comtesse et sa gouvernante.

BRULARD.

Ah ! mon père Ambroise, reste à mes côtés ; et vous, mes hommes d'armes, mes varlets et mes vilains, sortez tous, et allez voir dans la cour du château si j'y suis encore. Allez.

TOUS , *en sortant.*

Vive le sir de Brulard !

BRULARD.

C'est agréable d'être le maître, on est dispensé de faire des politesses. Vous m'ennuyez, à la porte ; vous résistez ? pendu ; je ne connais que ça.

## SCENE IV.

### AMBROISE, BRULARD, OLIVIER, BLANCHE, YOLANDE.

BRULARD.

Permettez , noble dame , que votre chevalier...

( *Il met un genou en terre , et lui baise la main.* )

AMBROISE.

Que mon élève est beau comme ça !

OLIVIER , *à part.*

Que va-t-il lui dire ?

BRULARD.

Olivier , remonte , mon ami , remonte , et tiens-toi là... Maintenant, ma belle cousine , à nous deux ; quand je dis à

nous deux, (*Montrant Ambroise.*) c'est-à-dire à nous trois; (*Montrant Yolande.*) à moins que ce ne soit à nous quatre.

BLANCHE.

Comme vous voudrez. Vous désirez me parler, j'ignore la raison...

BRULARD.

Elle est fort simple! c'est que j'ai quelque chose à vous dire. Ecoutez-moi, Blanche, ma pupille; vous voilà jeune et jolie......

BLANCHE.

Ah! de grâce...

BRULARD.

Si fait, si fait, vous êtes jolie.

AMBROISE.

Oh oui! très-jolie.

BRULARD.

Je veux vous donner un mari.

BLANCHE.

Avec plaisir, mon beau cousin.

BRULARD.

C'est le moment où vous devez en choisir un.

BLANCHE.

J'y pensais.

BRULARD.

Ah! vous y pensiez. (*A part.*) Pauvre innocente, va!... (*Haut.*) Eh bien! mon aimable pupille, demain vous aurez un mari. D'après le testament de votre père, mon beau cousin; car dans la famille, nous sommes tous beaux, vous pouvez vous marier à seize ans, et vous avez seize ans.

AMBROISE.

C'est un bien bel âge!

BLANCHE.

Mais, vous le savez aussi, le testament porte qu'on me conduira dans le château de Cressy, afin que je désigne librement mon époux; ainsi, mon beau cousin, rendez-moi la liberté.

AMBROISE.

La liberté! quelle bouffonnerie!

BRULARD, *le poussant.*

Tais-toi donc!

BLANCHE.

Renvoyez-moi dans mon château, et c'est là, que je ferai savoir ma volonté.

OLIVIER, *à part.*

C'est bien, courage!

BRULARD.

Certainement, c'est comme cela que je l'entends. (*Bas à Ambroise.*) Je fais de la politique. (*Haut.*) Ce soir vous choisirez un époux... parmi vos chevaliers; mais n'oubliez pas que j'en suis un, que je vous aime; et... votre cœur est libre? à moins que je n'aie un rival.

OLIVIER, *à part.*

Je tremble.

BRULARD, *observant Blanche.*

J'ai peut-être un rival!... Songez-y bien, si j'avais un rival; je ne suis pas méchant, je suis doux comme un agneau; mais il serait haché menu, menu, comme chair à pâté.

OLIVIER, *se sauvant.*

Ah!

BRULARD.

Hein! qui est-ce qui a dit: *Ah?* on a dit *ah?*

AMBROISE.

C'est le page Olivier, qui a pris la fuite.

BRULARD.

Le page Olivier! Est-ce que, par hasard, ma pupille...

BLANCHE.

Non, non; mon beau cousin.

BRULARD.

Si c'était lui, il ferait l'essai des oubliettes.

YOLANDE et BLANCHE.

Les oubliettes!

AMBROISE, *bas.*

Prenez donc garde; vous parlez des oubliettes... Et le secret?

BRULARD.

C'est juste, j'ai dit une bêtise; je n'en fais jamais d'autres. Blanche, je veux bien croire qu'il n'y a rien eu. (*Bas à Ambroise.*) Je fais encore de la politique. (*Haut.*) Ainsi, je lui pardonne. (*Bas.*) Qu'on l'arrête, et qu'on l'amène pieds et poings liés. (*Haut.*) Vous serez reconduite au-

jourd'hui même dans votre château. ( *Bas.* ) Mais j'en serai le maître. ( *Haut.* ) Je vais ordonner qu'on vous y présente un coffre rempli des plus belles étoffes, des étoffes superbes! c'est mon présent de noces.

AIR *de Figaro.*

Mais adieu, je m'en vais, je vous laisse;
Songez bien que, grâce à ma tendresse,
En tous lieux vous serez la maitresse,
( *A part.* ) Sous ma loi...
Car le maître c'est moi.

( *Montrant le portrait.* )

Mais admirez cette figure...
C'est la mienne... elle n'est pas mal...
Acceptez-en la portraiture,
En attendant l'original.

BLANCHE.

Merci, mon beau cousin.

BRULARD, *à part.*

Ton beau cousin... Ah! traîtresse de beauté! ( *A Ambroise.* ) Songe à Olivier.

REPRISE DU CHŒUR.

BRULARD.

Mais adieu, etc

BLANCHE.

C'est en vain qu'il menace, qu'il presse!
Qu'en ces lieux une autre soit maitresse,
Olivier, toi seul as ma tendresse...
Oui, ma foi,
Mon cœur, tout est à toi.

YOLANDE, *bas à Blanche.*

Ah! cédez à l'amant qui vous presse,
De ces lieux vous serez la maitresse,
De son cœur acceptez la tendresse...
Ah! pourquoi
Ne bat-il pas pour moi?

AMBROISE.

Quel honneur il fait à ma vieillesse!
Qu'il est beau quand il peint sa tendresse!

Mon élève, aux pieds de sa maitresse,
Est ma foi,
Plus éloquent que moi!
( *Brulard et Ambroise sortent.* )

## SCÈNE V.

BLANCHE, YOLANDE, *ensuite* OLIVIER, *et puis* RAYMONT.

YOLANDE.

Eh! quoi, Madame, est-ce que vous hésiteriez à l'accepter pour mari?

BLANCHE.

Ah! dame Yolande, il est si laid!

YOLANDE.

Quand on a de la vertu, un mari est toujours assez beau.

OLIVIER, *paraissant.*

Ah! Blanche!

BLANCHE.

Olivier!

YOLANDE.

Eh bien! eh bien! que venez-vous faire?

AIR : *C'est moi!* ( de Léocadie. )

OLIVIER.

C'est moi! ( *bis.* ) le tyran est parti,
J'ose à peine un instant me présenter ici....
Je tremble, mais du moins je vous vois.... Pour mon cœur
C'est encor du bonheur!

BLANCHE.

C'est lui! ( *ter.* ) Quoi? vous osez ainsi,
Malgré notre tyran, vous présenter ici?
Je tremble; mais du moins je le vois... pour mon cœur
C'est encor du bonheur!

YOLANDE, *se plaçant entr'eux.*

Sortez! ( *ter.* ) Quoi? vous osez ainsi,
Devant moi, sans rougir, vous présenter ici?
Imprudent! gardez-vous d'outrager la pudeur
D'une dame d'honneur!

OLIVIER, *passant de l'autre côté, à Blanche.*

Si vous saviez comme j'ai tremblé pour vous et pour moi.

BLANCHE.

Ah! je connais tout votre amour.

YOLANDE, *se plaçant entr'eux.*

Madame...

BLANCHE.

Dame Yolande.

YOLANDE.

Apprenez qu'on m'a nommée votre chaperon, et que votre honneur m'est aussi cher que le mien; aussi je ne souffrirai pas...

OLIVIER.

Dame Yolande, Raymont le veut!

YOLANDE.

Raymont!

OLIVIER, *à part.*

Le nom produit son effet. (*A Blanche.*) Vous ne pouvez consentir à épouser votre tuteur.

BLANCHE.

Oh non! jamais; et quelque désir que j'aie de prendre un époux, j'aime mieux m'en passer.

YOLANDE.

Et voilà ce que je ne puis souffrir! et je cours prévenir mon seigneur et maître.

BLANCHE.

Grand dieu!

OLIVIER, *la retenant.*

Yolande! Raymont ne le veut pas!

YOLANDE.

Est-ce qu'il saurait? n'importe, je dois...

OLIVIER,

Vous n'irez pas; et s'il le faut, pour vous arrêter, Raymont viendra lui-même. (*Très-haut.*) Raymont, Raymont! (*Il frappe du pied.*)

RAYMONT, *levant la trappe.*

*Même air.*

C'est moi! (*ter.*) n'allez pas me trahir?
Vous m'avez appelé, je viens pour vous servir!...

J'entendais tout de là... Je vais à la douceur
Ramener sa pudeur.

BLANCHE.

O ciel! que vois-je ici?... l'effroi vient me saisir!...
D'où vient-il? de quels lieux le faites-vous sortir?
Pourra-t-il d'Yolande, appaisant la fureur,
Protéger mon bonheur!

OLIVIER.

C'est lui! (*ter.*) Raymont, viens secourir
Deux malheureux amans qu'elle voudrait trahir.
Tu pourras mieux qu'un autre, appaisant sa fureur,
Protéger mon bonheur.

YOLANDE.

O ciel! Raymont! c'est lui! je n'en puis revenir!
Silence! devant eux ne vas pas me trahir!
Sois discret, et surtout ménage la pudeur
D'une dame d'honneur!

OLIVIER.

Ah! Raymont; elle veut nous perdre.

RAYMONT, *sortant du trou.*

Soyez tranquille; la dame Yolande est trop bonne personne, elle a le caractère si doux... comme ses confitures.

YOLANDE.

Silence!... Ah! ma fleur de vertu, que va-t-on dire de moi?

RAYMONT.

Eh bien!... on dira que je suis un bon enfant... voilà tout. (*Il la retient sur le côté de la scène.*)

BLANCHE.

M'expliquerez-vous par quel hasard?...

OLIVIER.

Plus tard vous le saurez, mais ne parlons que de notre amour. Vous retournez au château de Cressy?

BLANCHE.

Oui; là je serai la maitresse. Une fois entourée de mes hommes d'armes et de mes vassaux, je fermerai mon château, comme mon cœur, au sir de Brulard.

OLIVIER.

Et à moi?

BLANCHE.

A vous !

OLIVIER.

Me sera-t-il permis de vous revoir, si je puis m'échapper d'ici ?

BLANCHE.

Prenez garde, le sir de Brulard a des soupçons.

YOLANDE.

Oh ! c'en est trop, laissez-moi ; mon devoir...

BLANCHE.

Dame Yolande !

OLIVIER.

Je vous en supplie !

RAYMONT, *la retenant.*

Allez, allez toujours ; je me dévoue.

( *Il se jette à ses pieds.* )

OLIVIER, *à Blanche.*

Oh ! le Ciel nous protégera. Je pénétrerai au château de Cressy, jusques sous vos fenêtres ; et, pour signal, je chanterai cette romance que vous m'avez donnée, mais que je ne puis lire. Vous la chantiez hier.

BLANCHE.

Partez, Olivier ; ma tourelle vous sera ouverte.

YOLANDE.

Qu'entends-je ?

AIR : *Le luth galant.*

Un rendez-vous !

RAYMONT.

Vous m'y verrez aussi.

BLANCHE et OLIVIER.

N'en dites rien !

YOLANDE.

Moi ! me conduire ainsi !

RAYMONT.

De sa discrétion, notre amour est le gage,
( *A Yolande.* ) Pourquoi les chagriner,
Je serai du voyage...
Le péché qu'on a fait, le plaisir qu'on partage,
Il faut le pardonner.

OLIVIER.

Eh ! mais écoutez... j'entends... N'est-ce pas le félon ?

YOLANDE.

Je suis perdue !

RAYMOND.

Et moi donc ; s'il me trouve là, mon affaire est faite.

BLANCHE.

Olivier, éloignez-vous ; sortez.

OLIVIER.

Au château de Cressy !

AIR *de la Servante justifiée.*

Je pars ! à ce soir !
De vous revoir
J'ai l'espérance !

BLANCHE.

Mais hélas ! mon cœur,
De mon tuteur,
Craint la vengeance.

OLIVIER.

Près de moi,
Calmez votre effroi !
Mon cœur d'avance
Répond du secret ;
Le bonheur est
Toujours discret.

ENSEMBLE.

Je pars, }
Partez, } à ce soir !
De vous revoir
J'ai l'espérance ;
{ Mais hélas ! mon cœur,
{ Bravant de grand cœur,
De mon }
Votre } tuteur,
Craint la }
Et sa } vengeance.

( *Olivier sort par la droite, et Blanche par la gauche.* )

RAYMONT.

{ Hors du trou, ce soir
{ Il va me voir !
{ Quelle imprudence !

Je suis mort de peur !
Mon pauvre cœur
Craint sa vengeance.

YOLANDE.

Il vient... plus d'espoir !
Il va nous voir !
Quelle imprudence !
Adieu mon honneur ;
Mon pauvre cœur
Craint sa vengeance.

YOLANDE.

Ah ! Raymont ! Raymont.

RAYMONT, *à la trappe.*

Il vient par ici... impossible ! comment faire ? Ah !

( *Il se jette derrière le portrait du sir de Brulard.*)

YOLANDE.

C'est lui, je me meurs !

( *Elle est près du portrait, toute tremblante.* )

## SCÈNE VI.

BRULARD, YOLANDE, RAYMONT, *caché*, AMBROISE.

BRULARD, *il entre en rêvant.*

Je me promène lentement... avec toutes mes idées ; ce n'est pas lourd, heureusement ;... mais... ( *Apercevant Yolande.*) Ah ! dame Yolande, que fais-tu ici ?

YOLANDE.

Monseigneur, je...

BRULARD.

Sors ; et va-t-en dire à ta maitresse qu'elle se prépare à partir pour le château de Cressy ; dans un instant sa litière sera prête, et mes hommes d'armes vous suivront. Laissez-moi.

YOLANDE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! s'il le découvre...

BRULARD, *fait un mouvement.*

Eh bien !

YOLANDE.

Je sors, Monseigneur. ( *A part.*) Sainte Yolande, veillez sur nous!

( *Elle sort lentement, en regardant toujours le portrait.* )

RAYMONT, *à part.*

Voilà la peur qui me galoppe.

BRULARD.

Oui, Blanche sera ma femme... certainement, je ne serai pas assez bête pour lui rendre ses domaines et ses paysans qui sont d'un excellent rapport.

AMBROISE, *à la cantonade.*

Qu'on lui lie les pieds et les mains.

BRULARD.

Le page Olivier?...

AMBROISE, *arrivant en scène.*

Je ne sais où il est... mais je viens de donner des ordres...

BRULARD.

Ah! mon aimable page, comme tu vas la danser. En attendant, voici le moment où Raymont doit avoir terminé le travail des oubliettes.

AMBROISE.

Vous me parlez toujours de vos oubliettes... je les approuve, c'est une jolie invention.

BRULARD.

Oui, pour me défaire de mes amis, de ceux qui ont quelque chose à me redemander... mes voisins, par exemple.

AMBROISE.

Mais où sont-elles donc? je ne sais pas...

BRULARD.

Tant mieux pour toi; car si tu les avais vues d'un œil, je te ferais crever l'autre. Je veux que ce soit un secret pour tout le monde, excepté pour ceux qui feront la culbute.

AMBROISE.

Bah! et le maçon qui travaille sous terre, s'il allait répandre la chose.

BRULARD, *montrant la trappe.*

Chut! il est là... Écoute par ici. ( *Il le fait passer devant*

*lui, et le conduit près du tableau.* ) C'est justement de cela qu'il s'agit. Que me conseilles-tu de faire du maçon?

RAYMONT, *à part.*

Ah! tout mon sang se fige!

AMBROISE.

Moi, je vous conseille de... une bonne corde!

RAYMONT, *à part.*

Ah! vieux coquin!

BRULARD.

C'est l'ancienne méthode, c'est la bonne; mais j'ai encore une meilleure idée... Il attend que je le paie...

AIR *du premier Prix.*

A Raymont je dois un salaire...
Mais je crains qu'il soit indiscret,
Et ma foi!... je vais m'en défaire,
Afin d'être sûr du secret.
C'est, puisque j'ai des oubliettes,
Un moyen pour les essayer...

RAYMONT, *à part.*

Et puis, lorsque l'on a des dettes,
C'est un moyen pour les payer!...

BRULARD.

Heim?... pan!... jusqu'au fond... Qu'en dis-tu?

AMBROISE.

C'est le Ciel qui vous inspire.

RAYMONT, *à part.*

Que le Ciel te le rende, va!

BRULARD.

Ainsi, c'est convenu... il va me livrer son ouvrage, et son compte est fait.

RAYMONT, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

BRULARD.

Après lui, le page. Va voir s'il est arrêté... Et moi, je donne le signal pour appeler Raymont.

( *Ambroise va pour sortir.* )

RAYMONT, *à part.*

Ah! mon dieu! il va me trouver absent.

BRULARD, *le rappelant.*

Ou plutôt, écoute. ( *Ils se trouvent de l'autre côté.* ) Une

autre idée ! si je l'enivrais?... ( *Montrant la table.* ) Voilà du vin, une coupe...

RAYMONT, *à part.*

Je n'entends plus rien.

AMBROISE.

Il est certain que le moyen n'est pas mauvais. Ah ! voici la litière de la comtesse de Cressy.

BRULARD.

Chut! qu'elle ignore surtout mes projets de vengeance. Je veux qu'elle me trouve toujours charmant... Heim! me trouves-tu un peu charmant?

AMBROISE.

Peut-on demander une chose comme ça?

( *La porte du fond est ouverte, et l'on voit une litière portée par des paysans.*

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, HOMMES D'ARMES, PAYSANS, *et ensuite* BLANCHE, YOLANDE, DAMES.

CHOEUR.

AIR : *Entrée du roi au troisième acte du* Hussard.

Partout sur son passage
Suivons la, pressons-nous !...
Qu'au terme du voyage
Elle trouve un époux!...

BRULARD, *à ses hommes d'armes.*

Silence! Ecoutez-moi tous. ( *A demi-voix.*) Mes preux, accompagnez la comtesse jusqu'au château de Cressy, et là, emparez-vous de toutes les portes... que personne n'y pénètre que moi et ma suite... ce soir... ( *Haut, à Blanche, qui paraît suivie de Yolande.*) Vous voyez, ma jolie pupille, la litière vous attend, une litière toute fraîche ! ( *Montrant les paysans.* ) Je vous donne vingt bêtes de somme, comme vous voyez, qui vous porteront tour-à-tour jusqu'à votre manoir ; et voici mes hommes d'armes, des figures superbes, qui ont ordre de vous protéger, et d'avoir pour vous des égards... oh ! mais des égards!...

RAYMONT, *à part.*

A faire trembler!

BRULARD.

Voulez-vous accepter ma main?

BLANCHE.

Il le faut bien.

BRULARD.

Comme c'est aimable!

( *Il lui offre la main, et l'accompagne avec sa suite jusqu'en dehors.* )

REPRISE DU CHŒUR.

Partout, etc.

( *Tout le monde sort par le fond.* )

## SCÈNE VIII.

RAYMOND, *seul et tremblant.*

Par exemple! me faire essayer mes oubliettes... Quel saut je ferais là!... ( *Se ranimant.* ) Non pas, non pas..... Monseigneur a tous les droits, c'est vrai, nous lui appartenons... Je suis vilain, mon père est vilain, mes enfans seront vilains, des petits vilains... Nous sommes tous serfs de père en fils, à la bonne heure; mais que j'aille là-dedans... au fond... Allons donc! c'est traître... et s'il a ce droit là, moi j'ai celui de me sauver, et je me sauve... Ah! c'est lui!

## SCÈNE IX.

RAYMONT, BRULARD, LE GRAND JUSTICIER, DEUX VARLETS.

BRULARD, *entrant.*

Holà! mon Grand-Justicier! mes varlets!... Eh! te voilà, mon bel ouvrier!

RAYMONT.

Pardon, Monseigneur, je...

BRULARD.

Eh bien! as-tu fini?

RAYMONT.

Oui, Monseigneur, oui... et je sortais pour vous le dire.

BRULARD.

Ainsi, tu n'as rien à faire là-dedans? tu en a retiré...

RAYMONT.

Tout, Monseigneur. ( *A part.* ) Ne lui disons pas...

BRULARD, *après avoir fait signe au justicier de rester au fond.*

Montre-moi un peu...

RAYMONT, *levant la trappe.*

Voici, Monseigneur. ( *A part.* ) Pourvu qu'il ne voie pas...

BRULARD.

Dieu! que c'est noir! mais c'est d'un beau noir!

RAYMONT, *tenant la trappe.*

Et dire qu'en passant par là... ( *Montrant le dessous de la trappe.* ) à cinquante pieds, on roule dans les fossés, où l'on disparaît pour toujours.

BRULARD.

Pour toujours! c'est admirable! ( *A part.* ) C'est le moment de l'expédier. ( *Haut.* ) Holà! varlets, versez-lui de ce bon vin de Gisors.

( *Les varlets se placent près de la table à gauche, et lui offrent à boire.* )

RAYMONT.

Du vin, à moi?... avec plaisir. ( *A part.* ) Comme il est aimable! est-ce qu'il aurait changé d'avis? ( *Il boit.* )

BRULARD, *à part.*

Il donne dans le piège. ( *Haut.* ) Encore, mon garçon.

RAYMONT, *buvant.*

Volontiers.

BRULARD, *à part.*

Il y redonne.

RAYMONT.

Pardon, Monseigneur, si j'accepte... mais le vin est si rare chez nous... avec ça que c'est vous qui buvez celui que nous fesons.

BRULARD.

Tu dis donc que je puis envoyer là-dedans quelqu'un... le premier venu... un ennemi... un ami... n'importe, la tête la première, et cela en forme de conversation...

RAYMONT.

Sans doute... je vais vous expliquer... il est là...

(*Il lui montre la trappe qui est à côté de celle d'où il est sorti.*)

BRULARD.

Il!... qui ?...

RAYMONT.

Il!... Eh bien, celui que vous voulez expédier.

BRULARD.

Ah! oui, l'autre... je comprends... Versez à mon ouvrier.

RAYMONT.

Oui, versez donc à son ouvrier; c'est-à-dire à l'ouvrier de Monseigneur. Ma foi, le vin est bon!... A la grâce de Dieu! (*Il boit.*) Et vous, vous êtes ici. (*Il le place au bord de la trappe.*) Et au moment qu'il s'y attend le moins... pan! vous donnez un coup de pied sur ce bouton. (*Il lui montre un petit bouton qui est dans le plancher.*) Crac, la trappe s'ouvre, et celui qui est dessus, votre serviteur de tout mon cœur.

BRULARD.

Un coup là-dessus?

RAYMONT.

Oui, un coup par là-dessus.

(*On lui donne à boire. — Les varlets sortent. — Le Grand-Justicier est toujours au fond.*)

BRULARD.

Ainsi, il suffira de donner un coup .. pan...

(*Il donne un coup de pied sur le pied de Raymont, qui se trouvait près du bouton. — La trappe s'enfonce et remonte aussitôt.*

RAYMONT, *levant le pied.*

Aie!... Ne faites pas attention.

BRULARD.

Et la trappe est ouverte. Oui, ma foi! Noble invention! ingénieux mécanisme! Et dire que, grâce à mes aïeux, les ressorts n allaient plus. Voilà comme les belles institutions se rouillent! Mais, de par Dieu! je sauverai les privilèges

de ma maison ! Je suis très-content ; et toi, pour tes peines, bois ferme !

RAYMONT.

Oui, Monseigneur, je bois ferme.

(*Il va près de la table, se verse du vin et boit.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE.

Monseigneur, le page Olivier est pris.

BRULARD.

Ah ! enfin...

RAYMONT, *buvant.*

Vive le sir de Brulard, et ses oubliettes !

BRULARD.

Te tairas-tu !... Mes oubliettes !... Il l'irait dire partout.

RAYMONT.

Moi, je ne dis rien ; je bois.

(*Il boit.*)

AMBROISE.

On va vous amener Olivier ; mais d'abord, voici ce qu'on a trouvé sur lui.

BRULARD, *prenant le parchemin.*

Qu'est-ce que cela ? de l'écriture.

AMBROISE.

Il paraît que c'est de la main de votre pupille.

BRULARD.

Voyons... je ne peux pas. Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas appris à lire ?

AMBROISE.

Je vous ai appris tout ce que je savais.

BRULARD.

C'est vrai... Et toi, vilain, sais-tu déchiffrer ?

RAYMONT, *buvant toujours.*

Attendez que celui-là soit passé... Si je sais déchiffrer, je crois bien ; je déchiffre comme un moine.

AMBROISE.

Lis donc, manant.

RAYMONT.

Oh! oh! le grossier.

BRULARD.

Liras-tu, enfin?

AMBROISE.

Il faut lui donner cinquante coups...

RAYMONT.

Par exemple... Attendez... Voilà. C'est étonnant, je vois trouble.

(*Il lit.*)

Songe d'amour! rends-moi mon damoisel,
C'est Olivier de Francastel.

BRULARD, *avec fureur.*

Olivier de Francastel! c'est lui!

AMBROISE, *qui se trouve sur la trappe.*

C'est le page!

BRULARD, *frappant du pied.*

Damnation! c'est lui qu'elle aime.

(*En trépignant, il fait partir le ressort de la trappe; elle s'ouvre, et Ambroise crie en disparaissant:*)

AMBROISE.

Miséricorde!

(*La trappe se referme.*)

BRULARD.

Qu'est-ce que j'ai fait? Ambroise!

RAYMONT.

Le bouton... Là, j'en étais sûr; il y est. Hein! quel saut!... à sa santé!

BRULARD, *riant.*

Comment c'est lui qui a fait l'essai? ah! ah! ah!

RAYMONT, *riant aussi.*

Oui... n'est-ce pas, c'est drôle?

BRULARD.

Comme il a disparu! crac!... Ah! mon dieu, que c'est commode, et amusant, surtout.

RAYMONT.

Pauvre cher homme! il est bien heureux que...

BRULARD.

Qu'est-ce que tu dis?

RAYMONT.

Moi? je dis que voilà un fameux travail. Comme le ressort a joué. ( *Il boit.* )

BRULARD.

Tu trouves. ( *A part.*) A ton tour, manant. (*Haut.*) Mais non, ça va tout de travers.

RAYMONT.

Ah! Monseigneur, vous avez vu le père Ambroise, s'il a bien passé.

BRULARD.

Non, la trappe se voit trop.

RAYMONT, *s'approchant de la trappe.*

Bah! laissez donc, quand on est là...

( *On entend des cris au dehors.* )

BRULARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?

## SCENE XI.

LES MÊMES, OLIVIER, HOMMES D'ARMES.

OLIVIER, *poursuivi par les hommes d'armes, et se jetant aux pieds de Brulard.*

Monseigneur, pardon, pardon.

AIR : *Sortez, sortez!* ( de la Fiancée. )

BRULARD.

C'est toi, page Olivier qui, près de sa future,
A fait le damoiseau...

OLIVIER.

Monseigneur, je vous jure...

BRULARD.

Je te jure, mon bel ami,
Que tu vas la danser ici.

OLIVIER.

Pardon! pardon! pardon! hélas!
Monseigneur, ne me tuez pas.

CHŒUR DES HOMMES D'ARMES.

C'est lui! c'est lui! suivons ses pas,
Et surtout ne l'épargnons pas.

RAYMONT, *ivre et placé sur la trappe, une coupe à la main.*

Monseigneur, je vous prie de me dire en conscience, si on se douterait...

BRULARD.

De rien. (*Il donne un coup sur le bouton, la trappe s'ouvre, et Raymond disparaît en criant.*) Adieu, mon bel ouvrier. (*Montrant Olivier à son Grand-Justicier.*) A lui! comme les autres, dans le trou.

(*On saisit Olivier, il se débat; et le rideau tombe au moment où l'on va le jeter dans les oubliettes.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

# Acte second.

Le Théâtre représente un pavillon gothique , ouvert sur la cour d'honneur du château , et où l'on voit les remparts ; le pont-levis , etc. etc. , et au loin la campagne. Des deux côtés de la scène , sur le devant , il y a deux petites colonnes supportant des armes du temps. — A l'une d'elles , à gauche , il y a une tête de saint. — Un grand fauteuil à droite , fermé par un large ressort. )

## SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, YOLANDE.

( *Au lever du rideau* on *entend dans la coulisse un chœur de buveurs. — Blanche , assise à gauche , est rêveuse. — Yolande regarde avec inquiétude dans le fond.* )

CHOEUR. ( *du Comte Ory.* )

Buvons , chantons ( *bis.* ) gaîment.
Rien n'est si bon vraiment ,
Que le vin du manant.
De vin , fille craintive ,
Enivre-nous le jour ,
Et , quand la nuit arrive ,
Enivre-nous d'amour ;
Oui , chommons tour à tour ,
Et le vin et l'amour !

BLANCHE.

ROMANCE.

D'un tuteur félon , prisonnière ,
Je dois souffrir ses aveux chaque jour ;

Mais dès que j'ai clos ma paupière,
Un autre alors vient me parler d'amour.
Songe d'amour ! rends-moi mon damoisel,
C'est Olivier de Francastel !

( *Reprise du Chœur en dehors.* )

BLANCHE.

Qu'est-ce donc, Yolande ? Ces hommes d'armes...

YOLANDE.

Ce sont les démons du sir de Brulard. Ah ! Madame, ils se sont emparés de tous les postes, et ils ont fait entrer avec eux...

BLANCHE.

Qui donc ?

YOLANDE.

Dix outres pleines de vin qu'ils ont enlevées, en votre nom, à un vilain du voisinage ; et de plus, toutes les jeunes filles qui se sont trouvées sans défense, et il y en avait beaucoup... Et moi-même, Madame, ils m'ont presque manqué de respect... J'aurais bien voulu voir ça !

BLANCHE.

Quelle trahison ! Il me renvoie dans mon château, mais il m'y fait prisonnière. Et dis-moi, tu n'as pas entendu le signal ?

YOLANDE.

Non, Madame.

BLANCHE.

Est-ce qu'Olivier manquerait à sa parole ?

YOLANDE.

Vous y pensez encore ?

BLANCHE.

C'est mon chevalier ! il me délivrerait peut-être !

( *Chœur en dehors.* )

Vive le sir de Brulard !

BLANCHE.

Ah ! mon dieu ! ils ne s'en iront pas !

YOLANDE.

C'est une indignité ! troubler ainsi des jeunes femmes dans leurs méditations !

BLANCHE.

Va, Yolande, va leur dire de s'éloigner encore.

YOLANDE.

Ah ! Madame, si vous saviez à quoi on est exposé... N'importe, je me dévoue.

( *Le bruit redouble. — Elle sort.* )

## SCENE II.

BLANCHE, *seule.*

Que faire ? Mes domaines sont en son pouvoir... Si j'étais au milieu de mes hommes d'armes, de mes serfs et de mes varlets, derrière les crénaux de ce manoir, je soutiendrais un siège comme tant d'autres... Mais quel chevalier viendra combattre pour moi ?

AIR *de Caleb.*

O vous qui prenez la défense
De l'honneur et de la beauté !
Accourez, Chevaliers de France,
Et rendez-moi la liberté !
Ici je vous appelle ;
Vous avez du trépas
Sauvé plus d'une belle
Qui ne me valait pas !...
Pour payer un si beau zèle,
Je promets à mon Chevalier
Tout... excepté ce cœur fidèle
Que je garde pour Olivier !...

## SCENE III.

BLANCHE, YOLANDE.

YOLANDE, *rentrant tout éperdue.*

Ah ! Madame !... Madame !... je n'en puis plus, je me meurs.

( *Elle va pour s'asseoir sur le fauteuil à droite.* )

BLANCHE, *poussant un cri.*

Ah ! malheureuse, ne t'assieds pas dans ce fauteuil.

YOLANDE, *s'éloignant avec effroi.*

Pourquoi donc?

BLANCHE.

Je t'expliquerai cela; mais dis-moi d'abord, que viens-tu d'apprendre? qu'as-tu à m'annoncer?

YOLANDE.

J'ai trouvé tous ces soudarts, la coupe en main; il y avait au milieu d'eux un des varlets du château de Pontoise, qui leur annonçait l'approche du sir de Brulard.

BLANCHE.

Ah! Dieu!

YOLANDE.

On l'aperçoit de loin au milieu de ses hommes d'armes, c'est-à-dire, on aperçoit un nuage de poussière; mais il est dedans, le traître!... Si vous saviez ce que j'ai appris! le sir de Brulard a fait saisir...

BLANCHE.

Le page Olivier!

YOLANDE.

Oh! lui, ça m'est égal; mais ce pauvre Raymont.

BLANCHE.

Qu'est-ce que ça me fait! Et que sont-ils devenus?

YOLANDE.

On n'en sait rien; mais on parle de fossés, de trappe, d'oubliettes.

BLANCHE.

O ciel!

YOLANDE.

Maintenant que deviendrons-nous?

BLANCHE.

Hélas! l'innocence a si peu de protecteurs!

YOLANDE.

Aussi, comme on la traite!

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

L'innocence est comme un vilain,
Chacun lui fait payer la dime;
Du chevalier, du châtelain,
Tour à tour elle est la victime.
On la poursuit, on la défend,
On combat d'estoc et de taille,

Et c'est elle qui bien souvent
Reste sur le champ de bataille.

( *On entend le son du cor.* )

Le son du cor !...

BLANCHE.

C'est mon tuteur ! ô ciel!

YOLANDE.

Oui, j'aperçois les hommes d'armes... ils entrent en foule...

BLANCHE.

Je suis perdue... Mon tyran vient de ce côté.

RAYMONT, *dans la coulisse à gauche.*

( *Chantant.* )
Songe d'amour ! rends-moi mon damoisel,
C'est Olivier de Francastel.

YOLANDE.

Qu'entends-je ! Madame, écoutez donc.

BLANCHE.

C'est le signal.

YOLANDE.

C'est singulier... cette voix m'a tout émue... c'est Raymont !

BLANCHE.

Que dis-tu?... c'est Olivier!... je l'attends.

YOLANDE.

C'est que moi aussi... j'attends l'autre.

BLANCHE.

Va, Yolande, sauve ce malheureux.

( *Elle sort à gauche.* )

## SCÈNE IV.

BLANCHE, BRULARD, HOMMES D'ARMES

( *Brulard est en costume de chevalier.* )

CHOEUR.

AIR *de Doche.*

De Brulard, la troupe fidelle,
Des pages et des écuyers,
Vient annoncer à la plus belle,
Le plus brave des chevaliers !...

BRULARD, *en habit de chevalier, un faucon sur le poing.*

Restez sous les armes, baissez le pont-levis... Ah! c'est elle! Voyons un peu quel effet je vais produire sous mon habit de chevalier. (*A Blanche, qui lui tourne le dos.*) Blanche, j'ai un peu tardé à vous rejoindre, je voulais paraître en ces lieux avec un costume digne de vous. ( *A part.* ) Elle ne regarde pas mon habit de chevalier... ( *Appuyant.* ) Avec un costume digne de vous.

BLANCHE, *à part.*

Il est encore plus laid comme ça !

BRULARD, *à part.*

Elle a vu mon habit de chevalier!

BLANCHE.

Sir de Brulard, vous m'avez trompée! le testament de mon père...

BRULARD.

Il est exécuté. Vous êtes dans votre château, mais je suis toujours votre tuteur; aussi mes hommes d'armes vous entourent; je commande pour vous; vous ferez ce que je voudrai; vous choisirez l'époux qui me plaira; et du reste, vous jouissez d'une liberté entière, pour ne pas dire illimitée.

BLANCHE.

Mais cet époux, comment le choisir, puisque vous êtes seul?

BRULARD.

C'est vrai, je suis seul!

BLANCHE.

Eh bien!

BRULARD.

Eh bien! c'est beaucoup plus commode; quand on a un choix à faire entre plusieurs chevaliers, plusieurs beaux chevaliers, on est embarrassé; mais quand il n'y en a qu'un, c'est fait tout de suite, on peut même choisir les yeux fermés; ainsi me voilà.

BLANCHE.

Mon beau cousin, vous êtes un tyran.

BRULARD.

Oh! laissez donc, méchante.

BLANCHE.

Mais si je ne veux pas me marier, si je veux rester damoiselle comme je suis?

BRULARD.

C'est difficile, ma chère amie.

BLANCHE.

Je m'adresserai à la reine Blanche, ma noble marraine.

BRULARD.

Je m'en moque.

BLANCHE.

Encore, si vous disputiez mon cœur dans un combat, dans un tournois!

BRULARD.

Dans un tournois! quelle folie! Je pourfendrais tous mes rivaux, et je reviendrais peut-être le corps fracassé, les côtes enfoncées, le nez cassé... vous en seriez bien plus avancée et moi aussi! J'aime mieux vous donner un époux en bon état, et un époux si doux, si tendre, un habitant de Pontoise enfin... Et vous savez que Pontoise est le pays de la sensibilité... c'est là que les hommes pleurent comme des...

BLANCHE.

Je sais... mais je ne crois pas à votre bonté... Ces malheureux... ce page, ce maçon qui ont disparu...

BRULARD, *à part.*

Oh! dieu! est-ce qu'elle saurait?...

BLANCHE.

Où sont-ils, mon beau cousin?

BRULARD.

Je n'en sais rien... foi de chevalier!

BLANCHE.

Si vous aviez attenté à leurs jours, je vous abhorrerais.

BRULARD.

Alors, vous ne m'abhorrerez pas. (*A part.*) Ils ne reviendront pas lui dire... ( *Haut.* ) Vous m'aimerez, ma jolie pupille.

BLANCHE.

Vous croyez?

BRULARD.

Oui, vous m'aimerez.

(*Yolande entre en scène et fait des signes à Blanche.*)

BLANCHE, *observant Yolande.*

Que veut-elle me dire ?

BRULARD, *à Blanche, avec douceur.*

Vous seriez si heureuse avec moi! Il n'y a pas de gentilhomme plus facile à mener.

BLANCHE, *observant toujours Yolande.*

Vous me feriez croire que vous serez...

BRULARD.

Votre esclave, votre serf; tout ce que vous voudrez, ma chère amie. (*A part.*) Gueux de calin que je suis!

BLANCHE, *à part.*

Le renvoyer!

BRULARD.

Le prieur est sans doute arrivé à la chapelle; voulez-voulez-vous que j'aille faire hâter la cérémonie?

(*Yolande fait signe à Blanche.*)

BLANCHE.

La cérémonie?... eh bien, oui, je verrai; donnez des ordres. Allez, mon beau cousin.

BRULARD.

Ah! que de bien vous me faites. On va vous apporter ma portraiture, et le petit coffre qui renferme mon cadeau de noces. Je vais donner des ordres pour que vos vassaux viennent danser, et vous fêter toute la nuit.

BLANCHE.

Ah! respectez leur sommeil!

BRULARD.

Leur sommeil!... est-ce que ces gens-là ont un sommeil à eux? est-ce qu'ils ont quelque chose... Par exemple, avec ces idées-là, on ne s'y reconnaîtrait bientôt plus. Je vais donner mes ordres. Holà!... ma suite, marchez devant moi; chantez mes vertus, et soyez contens comme des vilains que vous êtes.

CHOEUR.

De Brulard, compagnons fidelles,
Nous pages, varlets, écuyers,
Chantons la plus belle des belles,
Et le plus beau des chevaliers!

(*Ils sortent.*)

## SCÈNE V.

BLANCHE, YOLANDE, RAYMONT.

BLANCHE.

Eh bien! je l'ai renvoyé; que me veux-tu?

YOLANDE.

Il est là, Madame.

BLANCHE.

Mon page?

YOLANDE.

Non, l'autre. Viens, mon petit, viens.

RAYMONT, *entrant.*

Ah! je suis tout tremblant!... S'il me découvrait!...

BLANCHE.

Mon ami, dis-moi où est Olivier?

RAYMONT.

Rassurez-vous... nous sommes sauvés tous les trois.

BLANCHE, *regardant Yolande.*

Tous les trois!

YOLANDE.

Je vous jure, Madame, que je n'en attendais qu'un.

RAYMONT.

Ah! oui, c'est que vous ne savez pas... le plus drôle de l'histoire... le père Ambroise...

BLANCHE et YOLANDE.

Ambroise!

RAYMONT.

C'est lui qui a fait le premier saut dans les oubliettes que j'avais réparées, et moi le second... C'est le bon Dieu qui m'a puni.

YOLANDE.

O ciel! vous êtes tombé!...

RAYMONT.

Dans le trou. C'est le paiement que m'a fait le sir de Brulard... Scélérat de sournois, va!

BLANCHE.

Est-ce qu'Olivier aurait aussi?...

RAYMONT.

Certainement, puisque je l'ai reçu sur mes épaules.

BLANCHE.

Et comment vous êtes-vous échappés? par quel miracle?...

YOLANDE.

C'est ma patronne...

RAYMONT.

Non; il ne faut pas la flatter... il n'y a pas eu de miracle. ( *Prenant le milieu de la scène.* ) C'est grâce au plancher mobile qui m'aidait dans mon travail, et qui se trouvait disposé de manière à adoucir la chûte, et à m'arrêter en chemin : c'est là que nous nous sommes retrouvés tous les trois... après nous être un peu remis du coup qui avait été solide, et qui m'avait dégrisé.

YOLANDE.

Vous étiez donc?...

RAYMONT.

J'étais dedans. Nous parvînmes, en nous aidant tous les trois, à gagner le fond des oubliettes; et en nous glissant avec précaution jusqu'aux fossés, nous nous sommes abandonnés aux eaux de l'Oise qui baigne le château... Le page nageait en avant; je le suivais, traînant par la barbe le révérend père Ambroise, à qui je faisais boire un coup de temps en temps, pour les bons conseils qu'il donne à son maître.

AIR *de Marianne.*

Tout en voyageant de la sorte,
La force nous manque, et soudain
Nous enfonçons; l'eau nous emporte;
J'implorais nos patrons!... en vain!...
Mais Olivier
De s'écrier :
« Blanche! »... et voilà
Soudain qu'à ce nom là
Le cœur revient,
L'eau nous soutient,
Et sans effort
Nous nageons vers le port...
Nous arrivons, l'un portant l'autre!...
En faisant au ciel, de grand cœur,
Des r'merciemens pour notr' bonheur,
Et des vœux pour le vôtre!....

BLANCHE.

Enfin, Dieu soit beni, vous voilà sauvés!

RAYMONT.

Pas du tout; car le sir de Brulard se mettait en route... et, pour échapper aux hommes d'armes qui passaient près de là, nous nous jetâmes dans les bois environnans.

BLANCHE.

Et Olivier?...

YOLANDE.

Et le père Ambroise?...

RAYMONT.

Je ne sais ce qu'ils sont devenus. Je me rappelle seulement qu'Olivier avait trouvé un moyen d'arriver jusqu'à vous.

BLANCHE.

Et lequel?

RAYMONT, *regardant autour de lui.*

Oui, lequel? c'est ce que je me demande; mais j'étais si fort étourdi du coup, que ma mémoire... Eh mais! où suis-je? quel est ce pavillon?... Est-ce un rêve!... non, je ne me trompe pas...

BLANCHE.

C'est le pavillon qui tient au château de Cressy.

RAYMONT.

Oui, c'est cela; j'y ai travaillé... avec mon oncle. Il doit y avoir ici une trappe. (*Il va à la colonne à gauche.*) Ah! cette colonne, oui... il faut tirer.

(*Il tire la tête de saint. — La trappe sur laquelle est le fauteuil, baisse et remonte aussitôt.*)

YOLANDE et BLANCHE.

Qu'est-ce donc?

RAYMONT.

Eh! laissez-moi. Ce fauteuil...

BLANCHE.

N'y touchez pas! il y a un ressort, un secret, que sais-je!... On l'appelle le fauteuil du sorcier. Prenez garde.

RAYMONT, *faisant partir le ressort.*

Ne craignez rien, ça me connaît; c'est mon oncle qui a établi... Dam'! il avait du talent. (*Le fauteuil est ouvert.*)

YOLANDE.

Expliquez-vous.

RAYMONT.

Mille idées se croisent, se confondent dans ma pauvre tête; si je pouvais... pourquoi pas? Le sir de Brulard est mon seigneur, mais je suis dans vos domaines, noble dame; il n'a plus de droits ici, vous les avez tous; et avec votre permission... Oui, je me vengerais, je vous vengerais, je nous vengerais tous;... et je serai... je serai peut-être pendu.

BLANCHE et YOLANDE.

Grand dieu!

RAYMONT.

AIR : *Mon mari m'appelle, je gage.*

Le même intérêt nous rassemble,
Il le faut, conspirons ensemble...
Mais mon projet peut me perdre... je tremble!...
N'importe! mon cœur s'y résout.

BLANCHE.

Pour ta récompense demande
De l'or... des présens... Yolande...

YOLANDE.

Oui, le cœur et la main d'Yolande!...

RAYMONT.

Vous me gâtez!... Ah! gardez tout.

( *Pendant le chant, des varlets ont apporté le portrait qu'on a vu au premier acte, et un grand coffre.* )

YOLANDE.

Madame, on vous apporte les présens du sir de Brulard.

BLANCHE.

Eh! que m'importe. ( *Aux Varlets.* ) Retirez-vous; je ne recevrai rien de lui.

RAYMONT.

Ces présens.. Attendez donc... oui, je me rappelle; c'est ce coffre...

BLANCHE.

Eh bien! ce coffre? achevez...

RAYMONT.

Peut-être qu'Olivier... ( *Il lui parle bas.* )

BLANCHE.

Olivier!... C'est bien, mes amis, c'est bien... Déposez cela ici.

YOLANDE, *à Raymont.*
Où vas-tu, Raymont?

RAYMONT.
Me perdre, ou vous sauver.

ENSEMBLE.

REPRISE EN CHŒUR.

Le même intérêt nous rassemble;
Il le faut, conspirons ensemble...
Mais mon/son projet peut nous perdre... je tremble...
N'importe! mon cœur s'y résout!

( *Il sort par la gauche. — Les varlets sortent d'un autre côté.* )

BLANCHE.
Moi, j'ouvre ce coffre; mais la clé, où est-elle?

# SCÈNE VI.

YOLANDE, BRULARD, BLANCHE, *ensuite* AMBROISE.

BRULARD, *paraissant.*
La voici, ma jolie pupille.

YOLANDE, *à part.*
Ciel!

BLANCHE, *à part.*
Je suis morte!

BRULARD.
Tiens, Yolande, ouvre ce coffre. ( *A Blanche.* ) J'ai voulu vous présenter moi-même...

BLANCHE, *arrêtant Yolande.*
C'est inutile... de grâce... Je n'ai pas besoin....

BRULARD.
Bon! ça vous fera plaisir.

BLANCHE.
Mais je ne veux pas.

BRULARD.
Quelle bêtise! si je le veux. Je vous préviens que j'ai la

tête un peu dure, et que lorsque j'ai quelque chose là... du reste, je ferai tout ce que vous voudrez... Ouvrez le coffre.

BLANCHE.

Mais si j'aime mieux, quand je serai seule...

BRULARD.

Non, ouvrez donc, je veux jouir de votre surprise; d'ailleurs il faut vous parer, on nous attend dans la chapelle, et... (*Le coffre s'ouvre.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

BLANCHE.

Grâce, grâce pour lui.

AMBROISE, *dans le coffre.*

Ah! Monseigneur! ne me tuez pas.

TOUS.

Ambroise!

BRULARD, *le tirant du coffre.*

Comment c'est toi! et d'où viens-tu comme ça?

AMBROISE, *tremblant.*

Monseigneur, je reviens de Pontoise.

BRULARD.

Par exemple, c'est un peu fort; lui qui doit être mort depuis hier. Et pourquoi n'es-tu pas mort?

AMBROISE.

Monseigneur, ce n'est pas ma faute, ni la vôtre non plus. Ces maudites oubliettes...

BRULARD.

Tais-toi.

BLANCHE.

Ah! les oubliettes!

BRULARD.

Laissez donc, c'est une plaisanterie, une pure plaisanterie.

AMBROISE.

Je n'osais reparaître devant vous, dans la crainte de retourner là-bas; et je venais ainsi, demander à Madame asyle et protection.

BRULARD.

C'est bien, c'est bien; je te pardonne de ne pas être mort, pourvu que les autres y soient restés.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, OLIVIER, *en frère quêteur*, VARLETS, HOMMES D'ARMES, *ensuite* RAYMONT.

UN HOMMES D'ARME.

Monseigneur...

BRULARD.

Eh bien! quoi?... qu'est-ce?.. que me voulez-vous encore?

L'HOMME D'ARMES.

C'est un frère quêteur, qui rôdait autour du château, et cherchait à y pénétrer; on l'amène devant vous, selon vos ordres.

BRULARD.

Qu'on le pende!

OLIVIER, *s'élançant vers lui.*

Me pendre! Ah! miséricorde!

BRULARD.

Qu'on l'entraîne, je suis en colère; il paiera pour tout le monde.

OLIVIER.

Ah! Monseigneur, je vous en supplie, laissez-moi continuer ma route.

BLANCHE, *à part.*

Cette voix...

BRULARD.

Tu voulais entrer dans le château, me désobéir; tu seras pendu.

OLIVIER.

Seigneur traître et félon, tu n'es pas le maître ici; c'est à Blanche de Cressy que j'en appelle.

BRULARD, *le prenant par la barbe.*

Je crois que tu m'insultes... Je t'arracherai la barbe.

OLIVIER.

Laissez-moi.

BRULARD.

Non, je veux... (*La barbe lui reste à la main.*) Que vois-je!

OLIVIER.

Je suis perdu.

BLANCHE.

Olivier !

BRULARD.

Mon page ! Et d'où viens-tu ?

OLIVIER.

Monseigneur, je reviens de Pontoise.

BRULARD.

Malédiction ! je suis trahi ; mais ça vous coûtera cher à tous, je vais... (*Il se trouve nez à nez avec Raymont.*) Grand dieu!... Manant, que fais-tu là ? d'où viens-tu ?

RAYMONT.

Monseigneur, je reviens de Pontoise.

OLIVIER.

Comme moi.

AMBROISE.

Comme moi.

BRULARD.

Je n'en reviens pas.

AIR : *Fragment de la Gazza.* ( Marie Mignot. )

Quelle surprise !... est-ce de la magie ?
Ils étaient morts !... je les retrouve en vie !...

ENSEMBLE.

Oser paraître en ma présence !
Je punirai votre insolence !
Sur vous
Tombera mon courroux !...

BLANCHE, YOLANDE, OLIVIER.

Ah malheureux ! quelle imprudence !
Fuyons, redoutons sa vengeance ;
Sur nous
Tombera son courroux !

RAYMONT.

Du courage ! de la prudence !
Il faut éviter sa vengeance !
Echappons tous
A son courroux...

BRULARD.

Ressusciter sans que je le commande !
Ils remourront!...

TOUS.

Monseigneur !...

BRULARD.

Qu'on les pende !

ENSEMBLE.

Oser paraître en ma présence !
Je punirai votre insolence !
Non, laissez-moi, vous mourrez tous !
Quelle colère !
Bientôt, j'espère,
Vous ne pourrez échapper à mes coups !

RAYMONT.

Du courage ! de la prudence !
Il faut éviter sa vengeance !
A le punir préparons-nous.
Laissons le faire,
Et sa colère
Va dans l'instant le livrer à nos coups.

BLANCHE, OLIVIER, YOLANDE.

Ah malheureux ! quelle imprudence !
Comment éviter sa vengeance ?
Ah ! monseigneur, épargnez-nous.
Quelle colère !
Et comment faire
Pour échapper ensemble à son courroux ?...

BRULARD, *à Olivier.*

Tu seras accroché au plus bel arbre de la route.

BLANCHE.

Ah ! mon beau cousin ! j'embrasse vos genoux.

BRULARD.

C'est encore une bêtise, ma chère amie ; voulez-vous que je fasse grâce à un drôle qui veut me... allons donc ! ça n'a pas le sens commun ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous épouser une heure plutôt. (*A Raymont.*) Pour toi, mon cher ami, mon bon ouvrier, je te ramène à Pontoise ; et nous verrons si tu en reviens.

YOLANDE, *pleurant.*

Ah !...

RAYMONT.

Je n'y suis pas encore.

BRULARD.

Tu résistes... Holà! que mes varlets m'entourent, que mes soudards soient sous les armes, et que mon grand justicier vienne ici recevoir mes ordres. Qu'on m'approche un siège, et qu'on me verse à boire, car j'étouffe de colère; c'est là comme un poids.

AMBROISE, *prend une coupe et verse à boire à Brulard, près du fauteuil à droite.*

Voici Monseigneur.

TOUS.

Nous sommes perdus!... Monseigneur...

BRULARD.

Non, mes petits amis, non; vous la danserez tous... Et par la barbe de mes ancêtres...

( *Il s'assied.* )

BLANCHE.

Ciel! le fauteuil!

BRULARD.

Hein! plaît-il? ( *Raymont touche le ressort du fauteuil, qui presse tout-à-coup le sir de Brulard.* ) Oh! la, la, lâchez-moi donc; vous m'enfoncez les côtes... Aie!

RAYMONT.

Je vous demande bien pardon, Monseigneur; mais j'ai l'honneur de vous tenir, à votre tour.

AMBROISE.

Ah! mon dieu!

BRULARD.

Lâche-moi, ou tes oreilles...

OLIVIER.

Prenez garde aux vôtres.

BRULARD, *cachant ses oreilles.*

Pas de mauvaises plaisanteries.

RAYMONT.

Soyez tranquille, je les couperai avec tout le respect qui vous est dû.

BRULARD.

Ce fauteuil...

RAYMONT.

Ah! ce sont des oubliettes qui sont plus sûres que les vôtres.

BRULARD.

Des oubliettes dans ce château!

RAYMONT.

Vous êtes sur la trappe, et si je tire ce ressort, elle s'enfonce avec le fauteuil et vous.

OLIVIER.

Ah! Raymont, tire un peu.

BLANCHE.

Grâce pour lui!

BRULARD.

Au secours! trahison!

RAYMONT, *faisant jouer le ressort.*

Si vous dites un mot, avec votre permission, je vous envoie au fond.

(*Le fauteuil s'enfonce.*)

BRULARD.

Ah! je suis mort. (*En suppliant.*) Mon petit maçon...

RAYMONT.

Voilà vos hommes d'armes et votre justicier. Vous allez avoir la bonté, car vous êtes si bon, de confirmer tous les ordres que nous donnerons, sinon le ressort...

BRULARD.

Grâce!... Tout ce que vous voudrez, mais qu'on me remette sur mes jambes.

OLIVIER, *faisant arrêter tous les gens du sir de Brulard, qui paraissent au fond.*

Arrêtez tous, et écoutez les ordes de votre seigneur et maître, le sir de Brulard. Il veut que ses hommes d'armes quittent à l'instant même le château de Cressy, et le remettent aux vassaux de la Comtesse.

BRULARD.

Par exemple, me faire dire une pareille... ( *Le fauteuil s'enfonce.* ) Oui, allez tous m'attendre à Pontoise, si j'y retourne... Ambroise, prie pour moi.

AMBROISE, *pleurant.*

C'est ce que je fais...

BLANCHE.

Et moi je déclare que, selon le testament de mon père, et le consentement de mon tuteur, je choisis librement pour époux Olivier de Francastel.

BRULARD.

Ah! c'est trop fort. ( *Le fauteuil s'enfonce.* ) Non, non... ce n'est pas trop fort... au contraire.

OLIVIER.

Beau sir, consentez-vous ?

BRULARD.

Avec plaisir, mon beau cousin, avec beaucoup de plaisir. ( *A part.* ) Ah coquin! si j'en réchappe...

RAYMONT.

Et moi, oublierez-vous le salaire qui m'est dû, mon noble et honoré maître ?

BRULARD, *à part.*

Oui, ton honoré maître ; il est joli comme cela!

RAYMONT.

Pour avoir rétabli vos oubliettes, ma liberté et vingt écus d'or, est-ce trop ?

( *Il porte la main au ressort.* )

BRULARD.

Comment donc? elles vont si bien! Qu'on le paie sur-le-champ, à moins qu'il n'aime mieux venir à Pontoise.

RAYMONT.

Non, non, ce n'est pas la peine.

OLIVIER.

Maintenant sortez tous.

BRULARD.

Et moi... (*Le fauteuil s'enfonce tout-à-fait.*) Sortez!... sortez!...

(*Les hommes d'armes et le justicier sortent à gauche; ceux de la comtesse entrent à droite.*)

(*On entend le son du cor.*)

RAYMONT.

Vos hommes d'armes sont dehors, (*A Blanche.*) et voici les vôtres! Monseigneur, vous êtes libre, et vous pouvez partir.

BRULARD, *se levant.*

Tout de suite... Enfin me voilà debout... O damnation! je l'ai échappé belle... Partons!

RAYMOND.

Pardon, Monseigneur, si je me suis permis...

BRULARD, *avec effroi.*

Comment donc, mon ami, il n'y a pas de mal. Je suis très-content; c'est très-commode un fauteuil comme ça... c'est gentil; et je vais en avoir un tout pareil pour recevoir mes amis intimes.

BLANCHE.

Mon beau cousin, quand vous reviendrez nous voir, mon noble époux et moi serons trop heureux.

BRULARD.

Certainement, je reviendrai. (*A part.*) Je te conseille de bien défendre ton château.

BLANCHE.

AIR : *Un jeune grec.*

Nous vous garderons le secret;
Mais vous vous souviendrez, j'espère,
De tout le bien qu'ici vous avez fait...

BRULARD.

Oui... mais surtout du mal qu'on m'a pu faire.
Partons Ambroise... mon ami!

TOUS.

Eh quoi! sitôt...

BRULARD.

Oui, ma petite Blanche;
Mais j'ai des vassaux, Dieu merci!
Et si j'ai fait quelques heureux ici,
Là bas je prendrai ma revanche!...

( *Il s'éloigne suivi d'Ambroise.*)

TOUS, *en chœur.*

AIR: *De Brulard, la troupe fidèle, etc.*

Honneur au chevalier fidèle!
Honneur au noble chatelain!
Toujours galant près d'une belle,
Toujours juste pour le vilain!

FIN.

LA

# FILLE UNIQUE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

De MM. de Rougemont, St.-Amand et Armand Ov...

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,

LE 24 OCTOBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.

Paris.

BEZOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

1831

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| BONNARD, médecin. | M. DORMEUIL. |
| EMMA, sa fille. | M^lle^ AGLAÉ. |
| ÉDOUARD, ses fils. | M. AUGUSTE. |
| EUGÈNE, ses fils. | M. VICTOR. |
| BOULIN. | M. SAMSON. |
| MADAME LAMBERT. | M^me^ THÉODORE. |
| FINOT. | M. PALAISEAU. |
| UNE NOURRICE. | |

La scène se passe à Paris.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

# LA FILLE UNIQUE,

## VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon ; l'entrée principale au fond.

## SCENE PREMIERE.

M. BONNARD, MADAME LAMBERT.

BONNARD.

Eh bien ! ma charmante cousine, comment trouvez-vous ma femme, ce matin ?

MADAME LAMBERT.

Encore bien faible, docteur ; mais pourtant mieux que ces jours derniers.

BONNARD.

J'ai eu des craintes sérieuses ; cet événement l'a affectée à un point !... Aussi, pour lui épargner des souvenirs trop pénibles, je ne me suis pas borné à quitter la Chaussée d'Antin pour le faubourg Saint-Honoré... j'ai voulu encore changer mon personnel.

MADAME LAMBERT.

Comme une excellence qui emménage... mais là, docteur, êtes-vous bien sûr que ce pauvre Édouard soit mort ?

BONNARD.

Les lettres que j'ai reçues de la Havane ne me laissent aucun doute... Un enfant si intéressant... dont les études m'avaient fait tant d'honneur !... qui semblait appelé à me succéder dignement !

MADAME LAMBERT.

Et ce n'est pas peu dire... car, Dieu merci, votre réputation est bien établie.

BONNARD.

Ma réputation, sans doute, mais ma fortune ?

MADAME LAMBERT.

Votre clientelle est superbe.

BONNARD.

Oui, j'ai beaucoup de malades... mais des charges, une fille à marier, de la représentation, le cabriolet de rigueur.

MADAME LAMBERT.

Voilà... du charlatanisme.

BONNARD.

Ne faut-il pas en revenir toujours là ?

Air *des Scythes.*

Il éblouit, et le talent lui-même
Doit rechercher ses effets protecteurs.
Frapper les yeux est un fort bon système.
Voyez plutôt tous nos anciens docteurs. (*bis.*)
Ils imposaient par leur mise caduque;
Mais, autres temps, autres mœurs! en effet,
Ce qu'ils devaient jadis à leur perruque,
Moi, je le dois à mon cabriolet. (*bis.*)

## SCENE II.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA.

Ma cousine, on vient de me dire que vous étiez ici, et j'ai quitté ma leçon de piano pour venir vous embrasser.

MADAME LAMBERT.

La voilà, cette chère Emma : mais voyez donc, de jour en jour plus jolie; docteur, il faut absolument nous marier cet enfant-là.

BONNARD.

La marier!... et le moyen? Mademoiselle rejette tous les partis qui se présentent.

EMMA.

Ah! ma cousine, je vous en fais juge... Croiriez-vous qu'on voulait me faire épouser M. Dangeot, ce vieux banquier?

MADAME LAMBERT.

Tu serais à présent une riche veuve.

EMMA.

Est-ce qu'on peut deviner cela?

BONNARD.

Songe donc que tu as bientôt dix-neuf ans.

EMMA.

Eh! mon Dieu, je le sais bien... voilà deux ans que vous me le dites.

MADAME LAMBERT.

Ne la grondez pas : peut-être avons-nous quelque secret... Je m'en charge.

BONNARD.

Soit, je vous laisse... Adieu, cousine. (*à Emma, en l'embrassant.*) Quand te verrai-je raisonnable et mariée?

Air *du Siége de Corinthe.*

Loin de vous mon devoir m'appelle,
A sa voix je dois obéir;

Mais je vais redoubler de zèle,
Pour être enfin tout au plaisir.

MADAME LAMBERT.

A vos cliens rendez visite ;
Mais un mot, un seul mot suffira.
Chez vous après revenez vite,
Et tout le monde y gagnera.

*ENSEMBLE.*

Loin de vous/nous le devoir m'appelle,/l'appelle,
A sa voix je dois/il doit obéir ;
Mais je vais/il va redoubler de zèle
Pour être enfin tout au plaisir.

(*Bonnard sort.*)

# SCENE III.

## MADAME LAMBERT, EMMA.

EMMA.

Mariée !... Je ne demande pas mieux ; mais le moyen ?

MADAME LAMBERT.

C'est de prendre un mari.

EMMA.

En effet, c'est bien facile ?...

MADAME LAMBERT.

La preuve, c'est qu'il se fait des mariages tous les jours... Là, franchement, tu n'aimes donc personne ?

EMMA.

Ah ! mon Dieu ! non, personne ; il y a bien un jeune homme...

MADAME LAMBERT.

Allons donc !

EMMA.

Mais je ne sais si je dois vous dire...

MADAME LAMBERT.

Dis toujours ; nous autres veuves, nous sommes de bon conseil.

EMMA.

C'était au dernier bal de madame Vambelle : un jeune homme de province, mais ayant des façons toutes parisiennes ; il m'a invitée à danser plusieurs fois de suite, et à la dernière contredanse, pendant la chaîne anglaise, il m'a serré la main.

MADAME LAMBERT.

Tu t'es fâchée ?

EMMA.

Non ; j'ai ri comme une folle, parce que, en me regardant, il a manqué de tomber ; et puis il me faisait un mal, il me serrait d'une force... C'est un jeune homme plein de douceur... depuis ce jour-là, je ne l'ai pas revu.

MADAME LAMBERT.

Et te plaisait-il?

EMMA.

Comme cela...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Son air sent un peu la province ;
Il est complaisant à l'excès :
Je crois son esprit assez mince...

MADAME LAMBERT.

C'était un mari fait exprès.

EMMA.

De mes désirs toujours esclave,
J'aurais pu le bien diriger.

MADAME LAMBERT.

Mais il s'est conduit en faux brave
Qui fuit au moment du danger.

## SCENE IV.

LES MÊMES, FINOT.

FINOT.

Mam'zelle ! mam'zelle !

EMMA.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME LAMBERT.

C'est Finot, votre nouveau domestique.

FINOT.

Moi-même, qui viens, de la part de madame, prier mademoiselle de passer chez elle, parce que madame étant au lit...

EMMA.

J'y vais.

MADAME LAMBERT.

Eh bien ! Finot, croyez-vous que votre service conviendra à ma cousine ?

FINOT.

Dam!... madame, elle m'fait l'effet d'avoir été enchantée, rien qu'en me voyant ! Quant à moi, c'n'est pas pour dire, je

suis déjà assez content d'elle... d'abord, j'ai vu toute d'suite qu'elle n'haïssait pas de jaser, et ça m'va.

MADAME LAMBERT.

Avant de juger vos maîtres, Finot, il faudrait les respecter.

FINOT.

Ça n'empêche pas, madame, on les respecte et on jase.

MADAME LAMBERT, *à Emma.*

Viens, Emma, viens. (*Elles sortent.*)

## SCENE V.

FINOT, *seul.*

Oh! ben sûr que je me plairai mieux ici que dans mon autre condition. M. Bonnard est un bon homme; sa femme est malade, mais comme c'est lui qui la traite, ça ne peut pas être long; mademoiselle est gentille, elle s'marira, c'est sûr, et bientôt il y aura du plaisir et du profit.

## SCENE VI.

FINOT, BOULIN.

BOULIN, *entrant.*

M. Bonnard?

FINOT.

C'est ici, monsieur.

BOULIN.

Annoncez-moi, s'il vous plaît; M. Boulin.

FINOT, *l'examinant.*

Hein?... M. Boulin, de Caen... un cannais... le neveu de mon ancien maître!

BOULIN, *le reconnaissant.*

Comment, c'est toi, Finot? par quel hasard te trouvé-je ici?

FINOT.

Je suis au service de M. Bonnard.

BOULIN.

Du docteur?... parbleu! cela se rencontre à merveillle; tu vas me donner des renseignemens sur lui.

FINOT.

Impossible, monsieur.

BOULIN.

Pourquoi? depuis que tu as quitté le chef-lieu du Calvados, serais-tu devenu discret, par hasard?

FINOT.

Non, monsieur, Dieu merci; mais que voulez-vous que je vous apprenne? il n'y a qu'un quart-d'heure que je suis ici.

BOULIN.

Je disais aussi...

FINOT.

Ah! çà, vous ne connaissez donc pas monsieur Bonnard?

BOULIN.

Si fait!... c'est-à-dire, nous ne sommes pas intimement liés, je crois même qu'il ne me connaît pas du tout, lui; mais j'ai vu quelquefois sa femme, sa fille, dans le monde.

FINOT.

Ah! çà, pourquoi que vous prenez des renseignemens?

BOULIN.

Écoute, Finot; tu es un bon garçon.... je puis me fier à toi... tu sais, ou tu ne sais pas, que mon oncle... mon respectable oncle Duclos, de qui je tiens tout, veut absolument que je me marie ou que je prenne un emploi... C'est son idée, à ce cher homme! Il est charmant, mon oncle; il croit qu'à Paris les femmes et les places... on n'a qu'à se baisser... Encore les places, on en trouve... par exemple, tiens, on m'offre en cas de guerre, un fort joli emploi dans les fourrages... existence assurée.

FINOT.

Pourquoi que vous n'acceptez pas?

BOULIN.

Ah! voilà... tant qu'il n'est question que des appointemens, ça va encore, mais c'est le travail... c'est ce diable de travail... Enfin, puisqu'il faut que je sacrifie ma liberté, de deux grands inconvéniens je choisis le moindre... et je prends une femme; seulement, je tiens essentiellement à épouser une fille unique: remarque bien, je te prie, que je dis... essentiellement.

FINOT.

Oui, monsieur, j'entends bien.

BOULIN.

Mais c'est comme un fait exprès; dès que je me risque dans une famille, je suis tout étonné de voir arriver à la file une ribanbelle de sœurs, frères ou beaux-frères, qui n'en finit plus. Quelquefois, ce sont des veuves... et comme on les rencontre toutes seules dans le monde, on s'imagine... n'est-ce pas?

FINOT.

Oui, oui, monsieur.

BOULIN.

Oui... eh bien! non, elles ont des enfans... ça m'est encore arrivée dernièrement... une veuve très gentille, de la fortune, mais deux mioches, deux bambins jouissant de la meilleure santé. Quand j'ai appris cela... votre serviteur très humble; j'ai tiré ma révérence.

FINOT.

Pourtant, c'est si agréable d'avoir des parens!

BOULIN.

Oh! je sais bien ce que tu vas me dire.

AIR *du Château perdu.*

Entre parens il n'est qu'une espérance,
Car chacun d'eux reçoit également
Ce que le ciel en commun leur dispense;
Et j'en conviens, ce partage est charmant.
Est-ce un plaisir, il sourit davantage;
Est-ce un chagrin, il semble plus léger.
Mais un beau jour survient un héritage,
Il est alors moins doux de partager.

FINOT.

Il n'y a qu'en Normandie qu'on raisonne de cette force-là.

BOULIN.

Mais, non; je t'assure qu'à présent on calcule très bien aussi dans la capitale. J'ai donc rencontré plusieurs fois dans le monde mademoiselle Bonnard, j'ai pris quelques informations, et j'ai acquis la certitude que cette intéressante personne possède toutes les qualités que je désire; la principale surtout.

FINOT.

Fille unique!

BOULIN.

Fille unique! tu y es... Tu as de l'intelligence, Finot.

FINOT.

C'est ce que m'a dit monsieur votre oncle, le jour où je l'ai quitté.

BOULIN.

De plus, le père est une supériorité médicinale; c'est pourquoi, voulant m'assurer de la vérité, je viens le consulter sous le prétexte de maladie. Tandis que je vais le faire jaser, toi, Finot, tu interrogeras les domestiques, s'il y en a.

FINOT.

Oui, parce que s'il n'y en avait pas...

BOULIN.

Tu ne pourrais pas les interroger, c'est parfaitement juste; mais j'y pense; dans tous les cas, n'avons-nous pas le portier?

FINOT.

Non, c'est une portière.

BOULIN.

Raison de plus.

FINOT.

Oui, parce que, comme dit la chanson:

C'est notre portière
Qui sait tout,
Qui voit tout, etc.

Pourvu qu'elle soit à sa loge... allons-nous en savoir!

# SCENE VII.

## BONNARD, BOULIN, FINOT.

BONNARD; *il parle au-dehors.*

Plus tard, après dejeuner, je ferai mes autres visites. (*Il voit Boulin.*) Que désire monsieur?

FINOT.

Not' maît', c'est un malade qui vient vous consulter.

BONNARD.

C'est bien, donnez des siéges et laissez-nous. (*Finot obéit, et sort en faisant des signes à Boulin. — à Boulin.*) Mes soins vous sont nécessaires?

BOULIN.

Oui, docteur, et je ne doute pas que votre talent ne soit à la hauteur de ma maladie.

BONNARD.

Trop bon, en vérité. (*Ils s'asseyent.*) Qu'est-ce que nous ressentons?

BOULIN, *embarrassé.*

Ce que nous ressentons?

BONNARD.

Oui, les symptômes?

BOULIN.

Monsieur, c'est une espèce de... je ne sais comment vous exprimer cela... c'est une espèce d'irritation... langoureuse.

BONNARD.

Système nerveux.

BOULIN.

Justement, ce qui fait que sans être précisément malade, on n'est pas précisément bien portant; cela fait qu'on n'est jamais sûr de sa santé.

BONNARD.

Nous sentons-nous des forces?

BOULIN.

Je ne suis pas un [illegible]cide, mais...

BONNARD.

L'appétit?

BOULIN.

Ça varie; il y a des momens où j'en ai beaucoup!... je mange! je mange!... et puis après je n'en ai plus du tout.

BONNARD.

Le sommeil?

BOULIN.

Le soir... oui, je me couche, je dors, je dors bien!.. mais le matin, une fois que je suis réveillé, impossible de me rendormir.

BONNARD.

Tout cela est assez rassurant.

BOULIN.

Vous trouvez, docteur ?

BONNARD.

De la distraction... beaucoup de distraction, il ne vous faut pas autre chose; une société gaie...pas de faubourg Saint-Germain.

BOULIN.

Docteur, si vous guérissez vos malades avec des sociétés aimables, vous devriez alors prendre des pensionnaires. (*à part.*) Pas maladroit, vu la circonstance.

BONNARD.

Trop honnête... Y aurait-il de l'indiscrétion à demander le nom de monsieur ?

BOULIN.

Boulin... Boulin de Caen.

BONNARD.

Boulin de Caen... je connais beaucoup votre famille... Vous êtes parent de Duclos, l'ancien homme de loi ?

BOULIN.

Je suis son neveu.

BONNARD.

Son neveu... c'est juste, il avait épousé une Boulin... Vous voyez en moi son plus ancien ami; je l'ai connu au collége.

BOULIN.

C'est du bonheur, il n'y est resté que huit jours.

BONNARD.

Ce cher Duclos! et comment se porte-t-il?

BOULIN.

A merveille !

BONNARD.

Il faut venir nous voir, jeune homme! venir très souvent; le neveu de mon meilleur ami doit se regarder ici comme chez lui.

BOULIN, *à part.*

Par métaphore !

BONNARD.

Je suis fâché... ma femme est légèrement indisposée, sans cela, je me serais fait un plaisir de vous présenter à elle.

BOULIN.

J'ai déjà l'honneur de connaître vos dames.

BONNARD.

Bah!

BOULIN.

Madame Bonnard, femme très spirituelle et fort respectable; mademoiselle Bonnard, jeune personne charmante, parfaitement élevée.

BONNARD.

Que voulez-vous, quand on n'a qu'une fille...

BOULIN, *cherchant à s'assurer.*

Plaît-il?

BONNARD.

Je dis quand on n'a qu'une fille...

BOULIN, *enchanté, à part.*

Il l'a dit deux fois.

BONNARD.

Il est naturel d'avoir un faible pour elle.

AIR : *Voltaire chez Ninon.*

Combien de qualités elle a !
C'est au point que je m'en étonne ;
Rien de plus doux que mon Emma,
De plus gentil que sa personne ;
Elle a tout appris sans efforts :
Histoire, peinture, musique,
Danse, géographie.

BOULIN.

Alors,
C'est vraiment une fille unique. (*bis.*)

BONNARD.

Comme vous dites, je l'aurais mariée vingt fois pour une, mais je veux choisir.

BOULIN, *à part.*

Pourvu qu'il ne soit pas trop difficile.

BONNARD, *à part.*

Si je pouvais... le père Duclos est riche, il n'a pas d'autre héritier... excellent parti pour Emma !

## SCENE VIII.

LES MÊMES, MADAME LAMBERT.

MADAME LAMBERT.

Docteur!... docteur, venez vite... votre femme... il vient de lui prendre une faiblesse.

BONNARD.

Encore!... la troisième d'aujourd'hui !

BOULIN, *à part.*

Pourvu que ça ne soit pas une maladie de famille ?

BONNARD.

J'y cours! pardon, mais le devoir avant tout... Cousine, ayez la bonté de me remplacer auprès de monsieur.

MADAME LAMBERT.

Volontiers, docteur. (*Elle le reconnaît.*) Que vois-je! M. Boulin ?

BOULIN, *à part.*

Ma veuve aux mioches !

BONNARD, *à madame Lambert.*

Vous le connaissez ?

MADAME LAMBERT, *souriant.*

Beaucoup.

BONNARD.

Tant mieux, parce que ma fille et ce jeune homme... elle a tant manqué de mariages ! plus tard, cousine, nous parlerons de tout cela. ( *à Boulin.* ) Je suis à vous dans l'instant.

## SCENE IX.

BOULIN, MADAME LAMBERT.

BOULIN.

Nous voilà seuls, c'est ici qu'il faut de l'adresse.

MADAME LAMBERT.

Savez-vous, monsieur, que je devrais être courroucée contre vous ?

BOULIN.

Contre moi, belle dame !

MADAME LAMBERT.

Comment ? me faire consentir à vous recevoir, me rendre assidûment quelques visites, et puis disparaître tout d'un coup, sans que je puisse m'expliquer les motifs !...

BOULIN.

Vos petits enfans sont toujours en bonne santé ?

MADAME LAMBERT.

Toujours.

BOULIN.

Eh bien ! moi, j'ai été malade, et voilà justement le motif.

MADAME LAMBERT.

Monsieur Boulin, vous connaissez ma cousine ?... on vous avait dit qu'elle était ma parente, que j'avais quelque influence sur son père, et vous vous êtes fait présenter chez moi afin de solliciter ma protection... Allons, je me fâche si vous n'en convenez pas.

BOULIN.

Ne vous fâchez pas, je conviendrai de tout ce que vous voudrez.

MADAME LAMBERT.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Voyez l'amour-propre de femme,
Un instant j'ai douté, je croi,

Si cet aveu de votre flamme
Était pour une autre ou pour moi.

BOULIN.

Mais cette erreur, je la concoi.

MADAME LAMBERT.

Non, je rougis de ma folie;
Peut-elle encore m'occuper?

BOULIN.

Je désignais la plus jolie, } *bis.*
Et vous deviez vous y tromper. }

( *à part.* ) Tiens, pas mal!... j'ai vraiment de l'esprit aujourd'hui; on a des jours!

MADAME LAMBERT.

Vous avez feint une maladie pour avoir accès dans la maison.

BOULIN.

Vous ne me trouvez donc pas l'air malade?

MADAME LAMBERT.

Vous avez le teint d'une fraîcheur...

BOULIN.

Ce diable de teint, je ne peux pas m'en défaire.

MADAME LAMBERT.

Et que vous a dit M. Bonnard?

BOULIN.

Dans une première visite, vous sentez que je n'ai pas osé déclarer à la fois mon amour et ma maladie.

MADAME LAMBERT, *souriant.*

Monsieur n'a pas toujours été aussi discret, et certains coups d'œil, certains seremens de mains...

BOULIN.

Comment vous savez?...

MADAME LAMBERT.

Je sais qu'on n'a pas pour vous une haine bien prononcée.

BOULIN.

Il se pourrait! heureux Boulin! Ah! çà, ne confondons pas, c'est bien mademoiselle Emma, la fille du docteur?

MADAME LAMBERT.

Il n'a que celle-là?

BOULIN.

Il n'a que celle-là, uniquement que celle-là? J'en suis fou!..

MADAME LAMBERT.

Voulez-vous que je parle à mon cousin?

BOULIN.

Quoi! vous seriez assez bonne...

MADAME LAMBERT.

Restez ici. Le docteur est auprès de sa femme, je vais le trouver. C'est l'affaire d'un moment.

Air : *Au plaisir, à l'amour.*

Le succès est certain,
Je connais ce bon père;
Avant peu, je l'espère,
Vous serez mon cousin.
Voyez pourtant comme je suis aimable,
Ce tendre cœur, je croyais l'obtenir;
De cette erreur c'est moi qui suis coupable,
Et je veux bien ne pas vous en punir.

BOULIN, *lui baisant la main.*

Que de bonté!

*ENSEMBLE.*

MADAME LAMBERT.

Le succès est certain,
Je connais ce bon père;
Avant peu, je l'espère,
Vous serez mon cousin.

BOULIN.

Mon bonheur est certain,
Si dans ce jour prospère
Une épouse si chère
Me vient de votre main.

(*Madame Lambert sort.*)

# SCENE X.

BOULIN, *puis* ÉDOUARD.

BOULIN.

Allons! allons! voilà l'affaire en bon train. (*Il aperçoit Édouard.*) Un étranger! qu'est-ce que c'est que ça?

ÉDOUARD, *à lui-même.*

Pas un visage de connaissance; je me trompe sans doute. (*à Boulin.*) Je viens de l'ancien logement de M. Bonnard, on m'a indiqué celui-ci, et...

BOULIN.

On ne vous a pas trompé. (*à part.*) Serait-ce un malade, ou bien un amoureux? je crois plutôt que c'est un amoureux; l'âge, le physique... (*haut.*) Monsieur désire parler au docteur?

ÉDOUARD.

Oui, monsieur.

BOULIN.

Il est absent pour le moment. Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire...

ÉDOUARD, *souriant.*

Non, monsieur, j'attendrai.

BOULIN.

A votre aise, monsieur; ce sera peut-être un peu long, vu qu'il est sorti pour affaire majeure.

ÉDOUARD.

En son absence, ne pourrais-je au moins parler à ma... à madame Bonnard?

BOULIN.

Impossible! elle est malade.

ÉDOUARD, *vivement.*

Malade!

BOULIN.

Indisposée.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! si je ne craignais pas que ma présence lui causât une trop vive émotion ...Non, décidément, il vaut mieux que j'attende. (*à Boulin.*) Il paraît que monsieur est un ami de la maison?

BOULIN.

Oui, monsieur, ami, très ami! intime, j'oserai dire, et peut-être encore quelque chose de plus!

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

BOULIN, *à part.*

Voyons comment il prendra cela. (*haut.*) Vous n'ignorez pas que le docteur a une fille...

ÉDOUARD.

Charmante! le meilleur caractère... d'une douceur, d'une bonté angéliques.

BONNARD, *à part.*

Comme il s'échauffe! (*haut.*) La jeune personne est en âge d'être mariée.

ÉDOUARD.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une excellente femme de ménage, une épouse accomplie.

BOULIN, *à part.*

C'est un rival. (*haut.*) Eh bien! monsieur, je crois superflu de m'expliquer davantage.

ÉDOUARD, *vivement.*

Quoi, vous allez devenir l'époux de ma chère Emma?

BOULIN, *à lui-même.*

Sa chère Emma! c'est positif, j'espère.

ÉDOUARD.

Et dites-moi, les choses sont bien avancées?

BOULIN, *appuyant.*

Très avancées.

ÉDOUARD.

Le contrat est-il signé?

BOULIN.

Pas encore; mais...

ÉDOUARD, *à lui-même.*

Ah! tant mieux! je cours chez madame Lambert la prier de m'annoncer, et je reviens aussitôt qu'il me sera permis de paraître. (*à Boulin, en lui tendant la main.*) Nous nous reverrons, monsieur, nous nous reverrons plus tôt que vous ne pensez.

BOULIN, *à part.*

C'est cela... provocation. (*haut en appuyant.*) Quand vous voudrez! (*regardant Édouard qui s'apprête à sortir.*) Ça l'intimide, quoique ça. Il s'en va.

ÉDOUARD, *s'arrêtant.*

Ah! j'y songe...

BOULIN, *surpris de le revoir.*

Encore!

ÉDOUARD.

Promettez-moi de ne rien terminer avant mon retour.

BOULIN.

Il est joli, celui-là.

ÉDOUARD.

AIR: *J'ai de l'argent.*

Au revoir! (*bis.*)
Ce jour comble mon espoir.
Au revoir! (*bis.*)
Attendez jusqu'à ce soir,
Ensemble nous serons là.

BOULIN.

(*à part.*)
Fort bien. Compte sur cela.

ÉDOUARD. *à lui-même.*

Ah! que ne puis-je déjà
Embrasser ma chère Emma!

BOULIN.

Sa chère Emma! il y tient.

*ENSEMBLE*

ÉDOUARD

Au revoir, etc.

BOULIN.

Au revoir! (*bis.*)
Ce mot trouble mon espoir.
Au revoir !
Terminons avant ce soir.

(*Édouard sort.*)

BOULIN.

Oui, cours, cours; je t'attendrai aussi. Diable! il y a des amateurs. Au fait, fille unique, il n'y a pas que moi qui calcule... On vient... pas un mot de mon rival, et droit au but.

## SCENE XI.

BOULIN, BONNARD, *une lettre à la main.*

BONNARD.

Comment, jeune homme, vous aimez ma fille et vous n'osez le dire à son père?

BOULIN.

Monsieur...

BONNARD.

Au surplus, cet amour-là ne devait pas long-temps rester un secret pour moi; et sans parler de madame Lambert qui vient de plaider votre cause avec toute la chaleur de l'amitié, je reçois à l'instant même une lettre de Caen.

BOULIN.

De mon oncle Duclos ?

BONNARD.

Vous n'avez pas été aussi discret avec lui.

BOULIN.

Il a la bonté de vous parler de moi?

BONNARD.

Écoutez. (*Il lit.*) « Mon vieil ami, j'apprends par mon neveu que tu as une fille charmante dont il est amoureux. Une alliance entre nos deux familles resserrerait les liens de notre ancienne amitié, et je suis persuadé que tu y consentiras de grand cœur; en conséquence, j'écris par le même courrier à Boulin... »

BOULIN.

La lettre est chez moi.

BONNARD.

« Je lui donne mon consentement, en le prévenant que si ce mariage manque par sa faute, je lui retire sa pension et je le déshérite. »

BOULIN.

En bâtarde, pour que cela fasse plus d'effet... et tout cela dans l'intention d'assurer mon bonheur. Il me déshérite! excellent oncle, ma reconnaissance égalera tes bienfaits. (*se frottant les*

*mains.*) Nous voici donc tous les trois d'accord... vous, mon oncle, et moi...

BONNARD.

Il reste encore une personne à consulter.

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME LAMBERT, EMMA, *qui sont entrées déjà.*

MADAME LAMBERT.

Et je vous réponds de son consentement. Emma connaît déjà monsieur Boulin, ils se sont vus chez madame de Vambelle.

BOULIN, *à part.*

J'étais bien sûr qu'elle m'avait remarqué.

BONNARD.

Ainsi donc, cette fois tu n'apporteras pas d'obstacle à mes désirs?

EMMA.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

J'obéirai sans peine, je vous jure.

MADAME LAMBERT.

Vous le voyez, elle accepte un époux.

BOULIN.

Ajoutez, je vous en conjure,
Avec plaisir.

MADAME LAMBERT.

Que lui demandez-vous?
Faut-il donc que je vous l'apprenne?
D'un libre aveu fille a trop à rougir;
Mais lorsqu'elle obéit sans peine,
C'est qu'entre nous l'ordre lui fait plaisir.

BONNARD.

Mon notaire est à deux pas; écrivons-lui les noms des futurs, pour qu'il prépare le contrat, et demain... après-demain...

BOULIN.

Non, non, ce soir, ce matin même... il peut l'apporter et nous signerons, si toutefois mademoiselle veut bien le permettre.

EMMA.

Je n'ai d'autre volonté que celle de mon père.

BOULIN.

Charmante petite femme!... veuillez dicter, beau-père. (*Il s'assied.*)

BONNARD.

Vos noms... pour Emma, il suffira de l'acte de naissance.

BOULIN.

C'est juste. (*Il écrit.*)

BONNARD, *à Emma.*

Ma chère enfant! je n'ai qu'un regret, c'est que ton pauvre frère ne puisse être témoin de ton bonheur.

BOULIN, *s'arrêtant tout à coup.*

Plait-il?

BONNARD.

Rien... ce n'est rien, mon ami.

BOULIN.

Si fait!... si fait! je m'intéresse singulièrement à tout ce qui vous touche... Vous parliez...

BONNARD.

De mon fils, de ce pauvre Édouard...

BOULIN.

Un fils!!! (*se levant.*) Voilà une plume détestable, impossible d'écrire avec. Et ce fils...

BONNARD.

Hélas! il est mort!...

BOULIN.

Ah! il est!..pauvre jeune homme!.. Je crois que j'ai un canif dans ma poche.

BONNARD.

A peine reçu docteur après les études les plus brillantes, le désir d'observer la fièvre jaune l'a conduit à la Havane.

BOULIN, *s'essuyant les yeux.*

Je devine! dévouement sublime! père infortuné!...

BONNARD.

Ah!...

BOULIN, *achevant d'écrire.*

Voilà mes noms, prénoms, âge et qualités.

BONNARD, *appelant.*

Finot, Finot! (*Finot paraît.*) Portez cette note à M. Rondeau mon notaire, et dites-lui que nous l'attendons.

BOULIN.

Oui, c'est pressé, très pressé. (*Le domestique sort.*) Enfin je vais donc épouser une fille unique!

## SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

EUGÈNE, *entrant.*

AIR: *Ah! quel plaisir.*

Ah! quel beau jour que le jeudi! (*bis.*)
On joue, on se promène,
Des écoliers il doit être chéri.

BOULIN, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce bambin-là?

EUGÈNE.

Mais il faut reprendre sa chaîne,
Lorsqu'arrive le vendredi;
On n'aurait dû composer la semaine
Que du dimanche et du jeudi.
Ah! quels beaux jours (*bis.*)
Que le dimanche et le jeudi! (*ter.*)

BOULIN, *à part.*

Il a des dispositions dans mon genre, le petit bonhomme!...

EUGÈNE, *à Bonnard.*

Bonjour, bon ami; bonjour, Emma!

(*Il l'embrasse.*)

MADAME LAMBERT.

Voyons, monsieur, avons-nous été bien sage... avons-nous bien travaillé?

EUGÈNE.

Je crois bien, j'ai la croix d'honneur!

BOULIN.

C'est fort bien, mon petit ami... il faut que la jeunesse soit laborieuse... le travail, je ne connais que ça.

EUGÈNE, *à lui-même.*

Qu'iens! fait-il le capon ce grand-là!

BONNARD.

Je suis content de toi... j'aurais été contrarié de te voir en retenue ces jours-ci, et surtout le jour du mariage d'Emma.

EUGÈNE.

Comment, ma sœur se marie?...

BOULIN, *étourdi du mot.*

Sa sœur! Ah! çà, c'est donc...

BONNARD.

Mon fils, que la domestique vient de ramener de sa pension.

( *à Eugène.* ) Voyons, Eugène, embrasse donc ton beau-frère.

BOULIN.

Oui, embrassez donc votre... ( *à part.* ) Je ne pourrai jamais dire ce mot-là.

EUGÈNE, *à part, après l'avoir embrassé.*

A-t-il l'air bête!

BOULIN.

Mais, docteur, vous me disiez encore tout à l'heure je n'ai qu'une fille... je n'ai qu'une fille.

BONNARD.

Sans doute, je n'en ai qu'une.

BOULIN, *à lui-même.*

Imbécile! je n'ai qu'une fille... ça ne voulait pas dire je n'ai pas de garçon.

BONNARD.

C'est un charmant enfant! d'une gaîté, d'un enjouement...

BOULIN, *à part.*

Un petit vaurien, j'en suis sûr. Enfin, c'est égal... pour un...

BONNARD.

Avec cela, une santé de fer, jamais malade.

BOULIN, *à part.*

Dieu! que c'est heureux pour le beau-frère!

## SCENE XIV.

LES MÊMES, FINOT.

FINOT, *accourant.*

Not' maît', le notair' va venir tout à l'heure; mais dites donc, il y a là, dans l'antichambre, une bonne grosse paysanne qui demande à vous parler.

BONNARD.

Ah! ah! c'est Catherine; elle arrive à propos: faites entrer, Finot.

FINOT.

Oui, not' maît'.

( *Avant de sortir il s'approche furtivement de Boulin.* )

FINOT, *bas à Boulin.*

Monsieur, monsieur, il y a du nouveau; nous avons un frère en pension.

BOULIN.

Merci!

FINOT.

Vous le savez?

BOULIN.

Depuis une heure.

FINOT.

C'est égal ; si j'apprends aut' chose, je tâcherai de venir tout de suite. (*au fond.*) Par ici, par ici !... v'là monsieur Bonnard.

## SCENE XV.

BOULIN, BONNARD, EMMA, MADAME LAMBERT, EUGÈNE, FINOT.

BOULIN, *à part.*

Profitons de l'occasion pour prendre l'air ; j'étouffe. (*haut.*) Docteur, c'est sans doute une consultation, je me retire.

BONNARD.

Du tout, vous n'êtes pas de trop, au contraire ; ne faut-il pas que vous fassiez connaissance avec toute la famille ?

BOULIN.

Hein ! comment ?... (*montrant la nourrice.*) Est-ce que madame ?...

BONNARD.

Madame est la nourrice.

BOULIN.

La nourrice ?

EUGÈNE.

Oh !... comme il est gentil, mon petit frère !

BOULIN, *à part.*

Encore un frère !... je sens une sueur froide...

EMMA.

Comme maman va être contente de le voir !

BONNARD.

Nous allons passer chez elle... Mon cher Boulin, vous permettez ? je profiterai de cela pour lui confirmer une nouvelle qui lui fera plus de plaisir encore.

EUGÈNE.

Le mariage de ma sœur ?

BOULIN, *à part.*

Est-il bavard, cet enfant-là !

BONNARD.

En même temps j'écrirai à votre oncle.

BOULIN, *vivement.*

Ne vous gênez pas... si vous avez quelque chose de plus pressé.

BONNARD.

Rien de plus pressé que votre bonheur, mon gendre.

BOULIN, *à part.*

Mon gendre!... Il en a plein la bouche.

BONNARD.

Air *des Danaïdes.*

Venez tous, (*bis.*) madame Bonnard
Du plaisir (*bis.*) doit avoir sa part;
Ce tableau (*bis.*) peut, en vérité,
Lui rendre la santé.

BOULIN.

Que dois-je penser?
Quoi! pour commencer,
Deux garçons, une fille,
C'est, je le prévois,
Un père sournois...
En a-t-il la famille?

*ENSEMBLE.*

Venez tous (*bis.*)

(*Ils entrent tous chez madame Bonnard.*)

## SCENE XVI.

BOULIN, *seul.*

A-t-on jamais vu!... un encore, passe... mais deux, deux!... me voilà bien! Ce diable de contrat qu'on va m'apporter tout à l'heure... comment me tirer de là... comment... Si je trouvais un moyen ingénieux de forcer monsieur Bonnard à se rétracter, mon oncle Duclos ne pourrait pas alors me rendre responsable... C'est ça, cherchons d'abord le moyen ingénieux.

## SCENE XVII.

BOULIN, FINOT.

FINOT.

Monsieur!

BOULIN, *préoccupé.*

C'est encore toi?... Laisse-moi, Finot; je n'ai pas le temps de t'écouter.

FINOT.

Si fait! si fait... c'est très intéressant, d'abord, ce que j'ai à vous dire.

BOULIN.

Oui? Eh bien! voyons, parle... mais dépêche-toi.

FINOT.

Voilà !.. vous ne savez pas ?

BOULIN.

Quelle question !... Puisque tu ne m'as encore rien dit, comment veux-tu ?...

FINOT.

Tout à l'heure nous avions un frère en pension, maintenant nous en avons un en nourrice.

BOULIN.

Tu as découvert cela, toi ? Il est charmant avec ses nouvelles.

FINOT.

Ah ! çà, comment donc que vous faites pour savoir tout ça ?

BOULIN.

Suffit, que je le sais... Il vient me déranger, là.

FINOT.

N' vous fâchez pas, j' m'en vas... j' men vas dire à madame Lambert qu'il y a là, dans l'antichambre, un jeune homme qui la demande.

BOULIN.

Un jeune homme ?...

BOULIN.

Oui ! un petit blond, qui est venu tantôt, et qui ressemble à un amoureux.

BOULIN.

Quelle idée ! je n'y pensais plus à celui-là... O Finot ! c'est ma bonne étoile qui t'amène et lui aussi... Le voilà mon moyen ingénieux.

FINOT.

Lequel donc, de moyen ?

BOULIN.

Va-t-en, vas vite dire à ton jeune homme que je l'ai deviné ; que je vais parler pour lui.

FINOT.

Mais, monsieur...

BOULIN

Tantôt il regrettait de ne pas embrasser sa chère Emma... tu l'embrasseras tout à ton aise, ta chère Emma. J'entends monsieur Bonnard ; va-t-en, te dis-je... va-t-en.

FINOT.

Je crois, ma foi, qu'il devient fou. (*Il sort.*)

BOULIN.

Le voilà ! vite... la figure de circonstance.

# SCENE XVIII.

## BOULIN, BONNARD.

BONNARD.

Allons, allons, tout va bien, mon cher Boulin, ma femme est enchantée du mariage de sa fille, et j'ai fait porter à la poste la lettre que j'ai écrite à votre oncle.

BOULIN.

A la poste? quoi, déjà?

BONNARD.

Ah! çà, qu'avez-vous donc, mon gendre? vous avez l'air mal à votre aise... embarrassé?

BOULIN, *d'un ton pénétré.*

Ah! monsieur, je suis le plus malheureux des hommes!

BONNARD.

Eh! bon Dieu! que vous est-il donc arrivé?

BOULIN.

Vous me voyez au désespoir!

BONNARD.

Comment!

BOULIN.

Je me flatte que vous aurez apprécié mes sentimens; Dieu merci, ce n'est pas l'intérêt qui a dicté mon choix; non, mademoiselle Emma a des frères, c'est vrai... elle n'en aurait pas que je l'aurais épousé tout de même; aussi devez-vous être convaincu de la grandeur du sacrifice. Mais l'honneur, la délicatesse... le fait est que j'ai un rival.

BONNARD.

Un rival?

BOULIN.

Aimé!... adoré peut-être.

BOULIN.

Qui vous l'a dit?

BOULIN.

Je l'ai vu.

BONNARD.

Où?

BOULIN.

Ici.

BONNARD.

C'est impossible.

BOULIN.

Je vous demande, pour toute satisfaction, l'union de ces deux tendres amans.

BONNARD.

Du tout, du tout!... ma parole est sacrée... et le contrat?

BOULIN.

Père estimable, je ne vous quitte pas que vous n'ayez donné votre consentement au bonheur de mon rival... l'infortuné! il est là qui attend son sort, dans l'antichambre... Allons, docteur, pourquoi trois malheureux, quand un seul peut suffire... je me me dévoue, unissez votre fille à celui qu'elle aime.

BONNARD.

Mais monsieur...

BOULIN, *l'interrompant.*

Vous êtes attendri!

BONNARD.

Comment?

BOULIN.

Je vous dis que vous êtes attendri... (*à lui-même.*) Allons, frappons les grands coups.

BONNARD.

Ah! morbleu... il y a là-dessous quelque malentendu, et nous allons voir si devant ces dames... (*Il appelle.*) Emma!... madame Lambert!...

BOULIN, *au fond.*

Venez, jeune homme, accourez dans les bras de celui que vous pouvez maintenant nommer sans crainte votre père!

## SCENE XIX.

LES MÊMES, MADAME LAMBERT, EMMA, ÉDOUARD.

(*Au moment où madame Lambert et Emma sortent de l'appartement de madame Bonnard, Èdouard paraît à la porte du fond.*)

BONNARD, MADAME LAMBERT, EMMA, *surpris à la vue d'Édouard.*

Que vois-je? Édouard!

ÉDOUARD.

Mon père!

BOULIN.

Mon père!... c'est cela... le gaillard entend son affaire.

(*Bonnard, madame Lambert, Emma, se jettent au cou d'Édouard.*)

BONNARD, *suffoqué par son émotion.*

Est-il possible!... Mes enfans... un fauteuil!... vite un fauteuil!...

EMMA *et* ÉDOUARD.

Mon père!

MADAME LAMBERT.

Mon cousin!

BONNARD.

La joie, l'émotion...

BOULIN.

Il se trouve mal !.. Tenez, docteur, respirez ces sels...( *Il lui offre un petit flacon.*)

BONNARD, *respirant les sels.*

Ce ne sera rien. Ce pauvre garçon...

MADAME LAMBERT, *à Édouard.*

Si vous saviez que de chagrins vous nous avez causés à tous...

ÉDOUARD.

Si vous me revoyez, c'est un miracle... mille autres auraient péri à ma place. Chère Emma, je me félicite d'être arrivé à temps. . Le contrat n'est pas encore signé?

TOUS.

Pas encore.

BOULIN.

Jeune homme, me croyez-vous insensible aux peines de l'amour ?.. Vous connaissiez mademoiselle Bonnard avant moi... elle vous aimait avant moi, tout me porte à croire qu'elle vous aime encore, et c'est vous quelle épousera.

ÉDOUARD.

Moi ?

BOULIN.

Vous-même.

ÉDOUARD.

Que j'épouse ma sœur ?..

BOULIN, *à lui-même.*

Sa sœur !.

BONNARD.

Oui, mon cher Boulin, c'est mon fils, c'est ce pauvre Édouard.

BOULIN.

Mon flacon, monsieur... rendez-moi mon flacon, s'il vous plaît. (*Il se laisse aller sur un fauteuil.*)

TOUS.

Qu'avez-vous ?

BONNARD.

Je devine, c'est la joie. Si vous saviez combien sa conduite est noble et généreuse!... il était prêt à renoncer à ta main, ma fille, parce qu'il croyait que tu en aimais un autre... aussi c'est un motif de plus pour que je presse votre mariage... Heureux père !... je me vois déjà, sur mes vieux jours, entouré de mes cinq enfans !

BOULIN, *se levant vivement.*

Comment cinq ? c'est quatre que vous voulez dire ?

BONNARD.

Pardon, cinq.

BOULIN.

Ah ! fort bien ; c'est que vous me comptez déjà !

BONNARD.

Non, six en vous comptant.

BOULIN.

Six!.., pardon, il y a erreur dans le total... récapitulons... Monsieur (*montrant Edouard.*) que nous croyions mort, ou si vous aimez mieux, sur lequel nous ne comptions plus et qui revient...(*à part.*) On devrait défendre ces choses-là, mais enfin c'est comme cela. (*haut.*)Nous disons un, ma prétendue ici présente, et les deux mioches qui étaient là tout à l'heure!... de compte fait, et sauf erreur... je crois que c'est bien quatre.

MADAME LAMBERT.

D'accord... mais vous ne savez donc pas...

BONNARD, *à madame Lambert.*

C'est qu'il ne sait pas. (*à Boulin.*) Ma femme...

MADAME LAMBERT.

Son indisposition...

BOULIN.

Hein?.. (*Bonnard lui parle bas à l'oreille.*) voila le bouquet!.. (*à part.*) ah! par exemple... il en arrivera ce qu'il pourra... mais de ce coup-là, je vais lui déclarer positivement qu'il m'est impossible...

BONNARD, *à Édouard.*

A quoi pense-tu donc?

ÉDOUARD.

Je pense que tout le monde n'a pas la délicatesse du beau-frère... Imaginez-vous qu'un de mes amis apprend en arrivant que le jeune homme qui faisait la cour à sa sœur, trouvant la fortune de sa future au-dessous des espérances qu'il avait conçues, veut rompre le mariage... mais nous y sommes bien résolus... il épousera, ou... (*faisant le geste de donner un coup d'épée.*)

EMMA.

Vous le tueriez!

ÉDOUARD.

Demandez au beau-frère si ce n'est pas juste.

BOULIN.

C'est de toute justice... Il faut qu'il épouse, ou... et je me mets parfaitement à sa place.

## SCENE XX ET DERNIERE.

LES MÊMES, FINOT.

FINOT.

Monsieur! monsieur! le notaire vient d'entrer chez madame; il apporte le contrat de mariage.

BONNARD.

Allons parapher le bonheur de ces chers enfans.

BOULIN, *à lui-meme.*

Il n'y a pas à dire, il faut sauter le pas.

FINOT.

Dites donc, monsieur... j'espère bien que vous n'allez pas signer, vous ?...

BOULIN.

Pourquoi ?

FINOT.

Pourquoi !.. ah ! pour le coup, je vois bien que vous ne savez pas... Allons-nous manger des dragées après ce temps-ci !

BOULIN.

Va-t-en au diable avec tes nouvelles. (*à monsieur Bonnard.*) Beau-père, je suis à vous. (*à part.*) Cinq beaux-frères, encore je dis cinq !.. qu'est-ce qui sait... le dernier, celui qu'on attend là-dedans... ça n'a qu'à être deux jumeaux !.. avec ça que j'ai du bonheur ! épousez donc une fille unique !

*ENSEMBLE.*

BOULIN.

Air :

Pauvre Boulin, quelle folie !
C'est en vain que tu t'en défends ;
Il faut, hélas ! que je m'allie
A cette cohorte d'enfans.
Peut-on avoir autant d'enfans !

LES AUTRES.

Ah ! combien mon/son ame est ravie !
Qu'il est heureux sur ses vieux ans,
Celui qui peut finir sa vie
Entouré de nombreux enfans !
Nos vrais amis sont nos enfans.

*VAUDEVILLE FINAL.*

BOULIN.

Air : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Autrefois, grace au droit d'ainesse,
Les cadets de bonne maison
Passaient leurs jours dans la détresse ;
Un seul avait tout à foison :
Nos enfans sont égaux, je pense.
Ah ! pour n'en affliger aucun,

Maintenir entre eux la balance,
Et n'avoir pas de préférence,
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
Sages parens, il n'en faut qu'un.
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
C'est le plus sûr, il n'en faut qu'un.

MADAME LAMBERT.

Femmes, voulez-vous que sans cesse
La médisance épargne vos appas ;
Sur le chemin de la sagesse
Redoutez le premier faux pas,
Car c'est par lui que l'innocence
Se prépare un sort trop commun ;
Il conduit plus loin qu'on ne pense.
Dites-vous bien, quand le danger commence :
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
Prenez bien garde, il n'en faut qu'un.
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
De la prudence, il n'en faut qu'un.

MONSIEUR BONNARD.

Pour mieux chasser la maladie
Qui doit achever leurs destins,
Nos malades font la folie
De réunir deux ou trois médecins ;
C'est beaucoup trop, en conscience,
Un second même est importun ;
Pourquoi ce surcroît de dépense,
Quand pour terminer leur souffrance
Il n'en faut qu'un ? (*bis.*)
Je m'y connais, il n'en faut qu'un.
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
Pour tout finir il n'en faut qu'un.

ÉDOUARD.

Vous, dont la jeunesse caduque
Ne peut unir l'exemple à la leçon,
Vous qui traitez Voltaire de perruque,
Racine de... petit garçon,
Déjà l'enthousiasme enrage
De se trouver encore à jeun ;
Donnez-lui donc un bel ouvrage,
Petits géants, allons, courage !
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)

Pour nous convaincre il n'en faut qu'un.
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
C'est si facile! il n'en faut qu'un.

FINOT.

La coquett'rie est naturelle;
Aussi, quoi qu'elle ait des vertus,
En fait d'amans, un' demoiselle
Peut compter la douzaine, et plus,
Ell' peut donner avec mystère,
Des espérances à chacun;
Mais plus tard, ell' doit s'en défaire :
Car pour aller chez monsieur l'maire,
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
C'est de rigueur, il n'en faut qu'un.
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
Pour le moment il n'en faut qu'un.

EMMA, *au public.*

Quand nous finissons un ouvrage,
Que faut-il pour nous rendre heureux?
Des bravos, puisque c'est l'usage;
Jamais ils ne sont trop nombreux.
Que d'entre vous le moins sévère,
Saisissant l'instant opportun,
Donne le signal nécessaire
Pour entraîner la salle entière :
Il n'en faut qu'un. (*bis.*)
S'il est adroit, il n'en faut qu'un.
Il n'en faut qu'un, (*bis.*)
Allons, messieurs, il n'en faut qu'un.

FIN.

# L'ARTISTE,

## COMÉDIE - VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE ET PERLET;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 23 NOVEMBRE 1821.

SECONDE ÉDITION.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1825.

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
|---|---|
| ÉDOUARD, jeune amateur des arts. | M. *Perlet.* |
| RAYMOND, père d'Émilie. . . . . | M. *Bernard-Léon.* |
| ÉMILIE. . . . . . . . . . . . . . . | Mlle. *Fleuriet.* |
| ROUSSEL, maître de déclamation. | M. *Sarthé.* |
| BEMOLINI, } Créanciers. | M. *Narcisse.* |
| VERBOIS, } Créanciers. | M. *Provenchère.* |
| Autres Créanciers. | |

Imprimerie de J.-S. CORDIER Fils, rue Thévenot, N°. 8.

# L'ARTISTE,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

*Le théâtre représente une mansarde... à la droite de l'acteur, un piano chargé de papiers de musique... à gauche, un chevalet portant un petit tableau ébauché... sur une table à côté, la palette, les pinceaux, des bustes, des casques.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

### ÉDOUARD, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Comment, c'est vous, M. Édouard, vous voilà d'aussi bonne heure...

ÉDOUARD, *d'un air préoccupé.*

Oui... je voulais parler à votre père...

ÉMILIE.

Il vient de sortir.

ÉDOUARD, *de même.*

En effet; je l'ai aperçu dans la rue.

ÉMILIE.

Eh bien! alors pourquoi vous donner la peine de monter... il y a si loin du premier que vous habitez à notre sixième étage...

ÉDOUARD.

C'est justement là ce que je voulais vous dire... Tenez, Émilie, je n'y puis plus tenir; je suis le plus malheureux des hommes... et voilà une heure que je résiste à l'envie de me brûler la cervelle; mais j'ai mieux aimé venir causer un instant avec vous.

ÉMILIE.

Et vous avez très-bien fait... a-t-on jamais vu de pareilles idées, à votre âge, avec votre nom, votre fortune.

ÉDOUARD.

Belle consolation... un nom qui ne me sert à rien, une fortune qui m'empêche d'être à vous... encore, si l'on pouvait faire entendre raison à votre père.., l'homme le plus bizare, le plus infatué de ses préjugés... vous destiner au théâtre... et ne vouloir pas de moi parce que je suis trop riche!!

Air : *Ainsi que vous, mademoiselle.* (Somnambule).

D'où lui vient cette fantaisie,
Quel état va-t-il préférer?
Moi qui voudrais toute ma vie,
Etre seul à vous admirer.
De mes transports, comment être le maître?
Voir tant de gens partager mon bonheur!
Et dès que vous allez paraître,
Voir un rival dans chaque spectateur!

ÉMILIE.

Que voulez-vous, il est artiste... son cœur paternel sourit d'avance à l'idée que mes talens me tiendront lieu du patrimoine qu'il ne peut me donner, et que sa fille ne devra qu'à elle seule son bonheur et sa fortune.

ÉDOUARD.

Mais, cette fortune, si je vous l'offre dès à présent... ne suis-je pas maître de ma main, et de cinquante mille livres de rente.

ÉMILIE.

D'accord, monsieur; vous êtes riche; on sait cela... mais vous n'êtes pas artiste, et mon père ne veut prendre pour gendre qu'un individu déclamant, chantant, ou exécutant.

ÉDOUARD.

Si pour vous plaire, il ne faut qu'aimer les arts, ou les cultiver, qu'a-t-on à me reprocher? m'a-t-on jamais vu manquer un seul concert, ou une représentation extraordinaire?... n'ai-je pas eu des maîtres de chant, de danse, de peinture!... je ne fréquente que des artistes... je vais souvent dans l'atelier de Girodet.... je peux même dire que je lui ai vu composer ses meilleurs tableaux, ce qui est toujours quelque chose... et moi-même, n'ai-je pas plusieurs fois obtenu en société des succès dont je ne me serais jamais vanté; mais enfin, puisque l'on veut

que je sois artiste, il faut bieu que je commence par avoir de l'amour-propre.

ÉMILIE.

Oui, monsieur, vous dansez très-bien; vous déclamez à ravir, vous chantez même avec beaucoup d'expression la *romance*, ou le *nocturne*. ( *Baissant les yeux* ). Surtout lorque vous accompagnez les dames.. enfin, vous êtes ce qu'on appelle un amateur... mais vous n'êtes point un *artiste*.

ÉDOUARD, *avec impatience*.

En honneur vous me feriez damner!... Que faut-il donc, pour être *artiste?*... courir le cachet... crier sans-cesse à la cabale, déchirer ses rivaux, et ne pas payer le mémoire du tailleur... parlez, s'il ne faut que cela, dès demain je prends un brevet, et je cours m'installer dans quelqu'appartement aérien, puisqu'il paraît qu'on n'a du génie que sous la mansarde.

ÉMILIE.

Eh mais, c'est l'opinion de mon père.

Air : *De l'aimable Thémire.* (Romagnesi).

Plus qu'un millionnaire
Maint artiste est heureux;
D'abord pour l'ordinaire
Il sont voisins des cieux.
Sur les bois, la verdure,
Ils ont les yeux fixés :
Pour peindre la nature
Ils sont les mieux placés.

ÉDOUARD.

*Même air.*

Mais dites-moi, ma chère,
Par quel hasard fatal,
Le sort souvent contraire
Les traite-t-il si mal?
Le ciel devrait se rendre
A leurs vœux empressés;
Car pour s'en faire entendre
Ils sont les mieux placés.

Votre père surtout, lui qui loge au sixième... Mais à propos, j'oublie toujours que je suis votre propriétaire,

et que l'on me doit deux ou trois termes... vous verrez, Émilie, que je vous ferai saisir.

ÉMILIE.

Ne vous y trompez pas... vous feriez grand plaisir à mon père!... Il n'aime rien tant que les huissiers et les significations;... il prétend que c'est le cortège obligé de l'artiste... et tenez... avais-je tort?... regardez ces deux figures-là.

ÉDOUARD.

Oui... comme vous le disiez, je crois qu'il sont du cortège.

## SCÈNE II.

### ÉMILIE, ÉDOUARD, BEMOLINI, VERBOIS.

BEMOLINI.

Perdonnate, mademizelle... n'est-ce pas ici que demeure monsu Raymond... le célèbre mousicien.

VERBOIS.

Oui, et M. Raymond le fameux peintre.

ÉDOUARD.

Ils sont sortis tous les deux.

VERBOIS.

Oh! nous savons bien que c'est le même.

ÉDOUARD.

Eh! bien, que lui voulez-vous?

VERBOIS.

Je m'en vais vous le dire :

Air : *De la robe et les bottes.*

De la maison il occupe le faîte,
Et dans l'espoir de se faire payer,
Ses créanciers, dont je suis l'interprête,
Passent leurs jours sur l'escalier.
Oui, ces messieurs sont hors d'haleine,
Et tous les jours se lassent doublement
De monter avec tant de peine,
( *Montrant son gousset.* )
Et de descendre aussi légèrement.

ÉDOUARD.

J'entends... leur intention est de poursuivre...

BEMOLINI.

Au contraire... ils sont hors de combat ; et ils nous ont cédé leurs créances pour un gain modique.

VERBOIS.

Et nous venons annoncer à M. Raymond, que c'est nous qui désormais suivrons l'affaire... avec persévérance!.. moi d'abord, je ne me lasse jamais... parce qu'avec de la patience et des jambes... on finit toujours par arriver.

ÉDOUARD, *à part.*

Je ne sais qui me retient... (*haut*). Voyons vos mémoires.

ÉMILIE.

Que voulez-vous faire ?

ÉDOUARD.

Les payer, et vous en débarrasser.

ÉMILIE.

Gardez-vous en bien... mon père ne vous le pardonnerait jamais.

ÉDOUARD.

Comment! être toute la journée harcelé par ces misérables... quel plaisir peut-il trouver à une pareille situation ?

ÉMILIE.

Que voulez-vous! c'est son bonheur... il a été gêné toute sa vie et il tient à ses habitudes... (*On entend la ritournelle de l'air que chante Raymond*). Tenez, le voici ; vous voyez qu'il n'engendre point de mélancolie.

## SCÈNE III.

Les Précédens, RAYMOND.

RAYMOND.

Air : *Vivent les amours.*

Libre, dispos et bien portant,
Mais ne portant
Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant,
Et du présent il est toujours content.
Sans crainte, comme sans regrets,
Pour aujourd'hui seul je fais
Des projets.

Que m'importe le jour d'après,
Le lendemain n'arrivera jamais.
Libre, dispos et bien portant,
Mais ne portant
Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant,
Et du présent il est toujours content.

Bonjour, monsieur Édouard; bonjour, ma fille... (*Apercevant Verbois et Bemolini*). Quels sont ces messieurs? (*Voyant qu'ils tirent leurs mémoires*). Je devine... mais ce sont de nouveaux visages, car je ne les connais pas... c'est charmant, je suis toujours sûr, en rentrant chez moi, de trouver de la société.

Air : *Vaudeville de partie carrée*

Dans ce reduit qui fait seul ma demeure,
Chaque jour je suis visité;
Ici, morbleu, l'on fait cercle à toute heure,
En ministre je suis traité.
Mais de janvier jusqu'en décembre,
Honnêtement toujours je les reçoi;
Jamais chez moi l'on ne fait antichambre,
Et je sais bien pourquoi.

ÉDOUARD, *lui donnant le papier que tient Verbois.*

Ce billet vous expliquera le motif de leur visite... (*Bas aux créanciers, tandis que Raymond est occupé à lire*). Descendez à l'instant chez moi... le propriétaire de la maison, au premier, et nous nous entendrons.

BEMOLINI.

Ma signor....

VERBOIS.

Mais, monsieur...

ÉDOUARD, *de même.*

Taisez-vous, et partez... je suis désolé qu'il vous ait vus... mais c'est égal...

RAYMOND, *après avoir lu.*

C'est bon... M. Bemolini, musicien. (*Bemolini salue*). M. Verbois, marchand brocanteur et choriste de l'opéra... (*Verbois salue*). Qui tous les deux ont acheté toutes les créances... Diable, mauvaise affaire... pour eux.

BEMOLINI.

Comment, pour nous?

ÉDOUARD, *bas.*

Je vous réponds qu'elle est excellente, si vous partez à l'instant.

RAYMOND.

Je suis désolé, messieurs, de ne pouvoir m'entendre sur le champ avec vous... mais j'ai ce matin une visite... un artiste distingué.... (*à Émilie.*) Monsieur Roussel, professeur au conservatoire, qui a enfin répondu par écrit à mon invitation, et qui viendra ce matin pour déjeûner, et te donner leçon... (*bas*). Il faudra même tâcher que le déjeûner soit soigné... parce que... vois-tu... ces grands talens... ça mange...

Air : *Vaudeville de la visite à Bedlam.*

(*A Verbois*). Quant à vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD, *bas aux créanciers.*

Je promets de tout payer,
Même sans en rien rabattre,
(*Leur montrant la porte*).
Si vous prenez l'escalier.

VERBOIS ET BEMOLINI

Je les descends quatre à quatre.

*Ensemble.*

RAYMOND ET ÉMILIE.

Oui pour vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD.

Si vous voulez qu'aujourd'hui
L'on solde votre créance,
Descendez en diligence,
Messieurs, je descends aussi.

VERBOIS ET BEMOLINI.

Monsieur, pourvu qu'aujourd'hui
L'on solde notre créance,
Nous aurons la patience
D'attendre jusqu'à midi.

## SCÈNE IV.

### ÉMILIE, RAYMOND, ÉDOUARD.

RAYMOND, *à Édouard qui a poussé dehors les créanciers, et qui est prêt à les suivre.*

Eh bien, M. Édouard, où allez-vous donc? est-ce que vous ne déjeûnez pas avec nous?

ÉMILIE, *tirant son père par la basque de son habit.*

Mais mon père, il n'y a rien.

RAYMOND.

Comment, il n'y a rien... il y a M. Roussel.

ÉMILIE.

Cela n'ajoutera rien au déjeûner... au contraire.

ÉDOUARD.

J'accepterais avec plaisir; mais ne connaissant pas M. Roussel...

RAYMOND.

Est-ce que je le connais davantage... Mais qu'est-ce que cela fait? il est artiste, je suis artiste... il vient déjeûner chez moi... (*à Émilie*). Demain je te mènerai dîner chez lui... Voilà comment cela se pratique... (*à Édouard*). Ainsi, vous nous restez.

ÉDOUARD.

Désolé, vous dis-je... des affaires indispensables... de l'argent à toucher; mes loyers à recevoir.

RAYMOND.

Des loyers?... et mais en effet, nous voilà au quinze et c'est notre terme... (*A Édouard qui veut sortir*). Permettez donc... de l'ordre avant tout... moi je ne connais que cela; nous sommes entrés chez vous au mois de Janvier et nous sommes... nous sommes...

ÉMILIE.

En Octobre.

RAYMOND.

Comment en Octobre! (*Comptant sur ses doigts*). Janvier... Février... Mars... mais, à ce compte, il y aurait donc trois termes de passés... (*à Édouard*). Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?... et comment n'ai-je pas encore reçu une seule signification?

ÉDOUARD.

Ah! monsieur... il n'était pas nécessaire.

RAYMOND.

Eh! comment, sans cela, voulez-vous que je sache quand mon terme arrive; moi surtout qui suis fait aux huissiers.. j'attendais toujours.

Air : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Sachez que je ne pense guères
A mes paiemens, à mes loyers;
Et pour mieux gérer mes affaires,
J'en laisse le soin aux huissiers.
En mes intendans ils se changent,
Par eux seuls tout se fait chez moi;
Et quand je n'en vois pas, je croi
Que mes affaires se dérangent.

ÉDOUARD.

Eh bien, monsieur, que cela ne vous inquiète pas, nous en reparlerons.

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire, nous en reparlerons!.. croyez-vous que je consente à loger chez vous *gratis*? moi, Raymond, moi artiste! parce que monsieur habite le premier, il se croit peut-être au-dessus de moi... qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, *avec un sang-froid comique.*

Je ne vois pas, monsieur, parce que j'ai le malheur d'être riche, que cela vous donne le droit de me mépriser.

RAYMOND.

C'est juste... c'est juste, mon ami, et je vous prie d'excuser un mouvement d'orgueil bien pardonnable dans ma position; pourquoi diable aussi voulez-vous avoir l'air de me faire grâce?

ÉDOUARD.

Ce n'a jamais été mon intention, et la preuve, c'est que je vous demande votre loyer, et très-positivement.

RAYMOND.

A la bonne heure; au moins vous voilà dans votre rôle de propriétaire.. vous me demandez de l'argent... eh bien, moi... je vous répondrai en artiste... je ne vous en donnerai pas, parce que je n'en ai pas! mais le premier sera pour vous.

Air : *Du Vaudeville de la Somnambule.*

De vous payer bientôt j'ai l'espérance,
Mais sur le prix de mes loyers,
Vous devriez demander, quand j'y pense,
Quelque chose à mes créanciers.

ÉDOUARD.

Pour quel motif?

RAYMOND.

Avec eux tenez ferme!
Dans ce logis ils doivent sur ma foi,
Payer au moins la motié de mon terme,
Car ils y sont aussi souvent que moi.

ÉDOUARD.

Je leur en parlerai.... adieu, mademoiselle Émilie..... adieu, mon cher locataire. (*Il sort*).

## SCÈNE V.

### RAYMOND, ÉMILIE.

RAYMOND.

Un charmant jeune homme, ce M. Édouard... mais il finira mal.

ÉMILIE.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce qu'il n'a pas d'ordre... trois termes sans se faire payer!

ÉMILIE.

Oh! vous lui en voudriez bien davantage, si vous aviez entendu sa conversation de tout à l'heure... car il n'a pas abandonné ses projets de mariage.

RAYMOND.

Jespère que tu lui as répondu...

ÉMILIE.

Sans doute, je lui ai dit que vous étiez décidément brouillé avec la fortune.

RAYMOND.

Du tout; car j'ai passé ma vie à lui faire des avances auxquelles elle n'a jamais répondu... mais si jamais je deviens riche, je ne veux le devoir qu'à moi-même... je

n'entends pas que mon gendre rougisse de son beau-père; ou qu'il te reproche un jour de t'avoir épousée sans dot... toi qui en as une certaine, une réelle.

ÉMILIE.

Moi, mon père!

RAYMOND.

Sans doute... avant un an sociétaire... part entière.... trente mille livres de rente, hypothéquées sur ton talent.. voilà les fortunes que j'aime, les fortunes solides... et si M. Édouard en avait autant à t'offrir, je n'hésiterais pas un instant, parce que c'est un brave garçon, franc, loyal, sincère, et qui par son caractère était digne d'être artiste; mais pas d'élan, pas de feu créateur, il n'a pas surtout cet amour des arts et de la science qui rend capable de tout.

Air : *De la sentinelle.*

C'est pour lui seul qu'on brave les dangers :
C'est pour lui seul que les fils d'Esculape
Vont en héros, sur des bords étrangers,
Chercher la gloire et la mort qui les frappe.
De la science, ô sublime attribut!
A leur courage, à leur mémoire,
Deux peuples doivent un tribut;
De l'Espagne ils sont le salut,
Et de la France ils sont la gloire.

Mais ton M. Édouard... ce ne sera jamais qu'un millionnaire.

ÉMILIE.

Quoi! mon père, vous croyez...

RAYMOND.

C'est impossible autrement, le talent vois-tu bien, veut être excité par l'aiguillon du besoin!.. et le génie qui dîne, le génie qui est sûr de payer son terme, ne fera jamais rien qui vaille! Enfin, tu le vois par toi-même: est-ce que je peux travailler quand nous avons seulement cinquante écus devant nous.

ÉMILIE.

Cela n'arrive pas souvent.

RAYMOND.

Heureusement... que serait-ce donc si j'avais la fortune de M. Édouard... je serais ruiné.

ÉMILIE.

Oh! ruiné!

RAYMOND.

Oui, mademoiselle. ( *On sonne* ). Ah! mon dieu, qui est-ce qui sonne là? c'est peut-être M. Roussel, et rien n'est préparé... tu n'es seulement pas habillée.

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela fait?

RAYMOND.

Comment, ce que cela fait?... tu ne prendras pas ta leçon de déclamation dans ce costume-là... (*On sonne, criant à la porte* ). On y va, on y va. ( *Il appelle Émilie* ). Dis donc, ma fille, mets une robe à l'Iphigénie, cela lui fera plaisir.

ÉMILIE.

Oui, plus tard, je n'ai pas besoin d'être à ce déjeûner.

RAYMOND.

Au contraire. (*Il déclâme*). Vous y serez, ma fille. (*La sonnette recommence* ). Laissez donc la sonnette.

Air : *Du Ménage de Garçon.*

Ils vont me la casser, je pense,
Et mes chers créanciers, hélas!
Qui n'ont pas d'autre jouissance,
Demain que ne diraient-ils pas?
Du plaisir que cela leur cause,
Je ne puis les priver, je croi,
Car c'est presque la seule chose

( *Faisant le geste de compter de l'argent* ).

Qu'ils entendent sonner chez moi.

( *On sonne encore, il va ouvrir* ).

## SCÈNE VI.

RAYMOND, ÉDOUARD, *sous le costume de Bemolini.*

RAYMOND, *qui a été lui ouvrir.*

Mille pardons de vous avoir fait attendre!. . comment, c'est vous, M. Bemolini, je vous avais dit de ne revenir que sur le midi.

ÉDOUARD.

*Sanza dubbio*... Ma quand zé vas chez un débitour, zé

avé toujours l'habitoude d'ariver une heure d'avance; perché le temps de sonner et d'attendre à la porte, on se trouve zouste à l'heure... je connais ça... d'ailleurs, j'ai prévenu la signora qu'on me verrait souvent ici.

Air *De Voltaire chez Ninon.*

Oui, je vais chez mes débiteurs
Vingt fois par jour, c'est mon système.

RAYMOND.

Mais je vous plains, si ces messieurs
Comme moi, logent au sixième.

ÉDOUARD.

Le sixième, il me fait pas peur,
Ce trajet ne m'est pas pénible,
Et voyez-vous, comme chanteur,
Je monte aussi haut que possible.

RAYMOND.

Je m'en aperçois... eh bien! voyons, puisque la visite que j'attendais n'arrive pas, dépêchons...

ÉDOUARD.

Vi avez raison, dépézons... vi devez au marzand de musique, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs... vi devez au tailleur, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs... vi devez...

RAYMOND.

Eh! morbleu finissons; il s'amuse là à me faire des parties d'orchestre... Voyons le morceau d'ensemble.

ÉDOUARD.

Vi voulez dire le *final*... j'espère que vous ne le trouverez point trop surchargé d'accompagnemens... six cents cinquante francs... cela sonne à l'oreille, et c'est, j'ose le dire, harmonieux et facile.

RAYMOND.

Facile... facile... cela ne l'est pas à payer; mais enfin vous voilà réglé, et à la première occasion...

ÉDOUARD.

Plus, d'un autre côté...

RAYMOND.

Comment d'un autre côté.

ÉDOUARD.

Du silence et partons en mesure... nous avons d'autre part ce *concerto* que vi avez composé dans un moment d'inspiration.

RAYMOND.

Un morceau sublime, qui depuis trois ans reste dans la boutique de l'éditeur.

ÉDOUARD.

*Patienza*... le génie en boutique, il est comme le bon vin en bouteille... avec le temps, c'est du nectar.

Air : *Il était temps.*

Avec le temps, (*bis*).
Les difficultés s'applanissent,
Pour les beaux-arts et les talens,
Qu'importe la marche des ans.
Bien loin que les grâces vieillissent,
Que de beautés qui rajeunissent
Avec le temps.

RAYMOND.

Que voulez-vous dire?

ÉDOUARD.

Que votre *concerto* il fait fureur; il est parti, il est lancé, on le demande de tous côtés : pour l'Italie et pour l'Allemagne... et dernièrement la diligence de Strasbourg, celle qui a versé l'autre semaine, en portait à elle seule deux ballots... plus cent exemplaires que M. Spontini a fait demander pour le roi de Prusse... plus cent exemplaires.....

RAYMOND.

Permettez donc... je n'en ai déposé en tout que vingt-cinq chez l'éditeur.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! diable... (*haut*). C'est juste... ma n'y en eut-il qu'un seul, n'avons-nous pas la litographie qui multiplie les chefs-d'œuvre.

RAYMOND.

Ah! j'ai été litographié!

ÉDOUARD.

Plus, cette petite cavatine que vi avez faite en vous jouant.

RAYMOND.

Celle-là, je sais qu'elle ne se vend pas...

ÉDOUARD.

La vôtre!... oui : mais nous avons adroitement répandu dans le monde musical, que c'était une cavatine inédite de M. Rossini.

RAYMOND.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Eh bien!... le lendemain, il a fallu mettre deux gendarmes à la porte de la boutique, et un troisième à cheval, au coin de la rue. A l'heure que ze dis, on s'arrache la délicieuse cavatine; tous les pupîtres de piano, ils en sont tapissés... on en a vendu douze douzaines d'exemplaires à des auteurs de vaudevilles, qui l'ont mise en pont-neuf; quinze aux orgues de Barbarie, qui l'ont mise en harmonie; trente à M. Collinet et compagnie, qui l'ont mise en contredanse pour *Tivoli* et le *Ranelagh*, avec accompagnement de flageolet.

RAYMOND.

Toujours par la litographie.

ÉDOUARD.

Toujours par la litographie.

RAYMOND.

Dieux!... quel honneur! être joué, chanté, dansé, litographié!...

ÉDOUARD.

Et payé... car le total, pour le *concerto* et la *cavatine*, se monte à 1,250 francs; et si nous en déduisons les 650 francs du petit *final* (*montrant son mémoire*), il nous restera juste: vingt-cinq louis, que je vous apporte en or, dans cette bourse.

RAYMOND, *prenant la bourse.*

Comment! il serait possible... quel art que la musique! Je vais vous donner un reçu.

ÉDOUARD.

Fi donc!.. entre artiste... la seule favor que ze vi demande, c'est de nous faire beaucoup de Rossini.

RAYMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

ÉDOUARD.

Et même, ce ne serait que du Mozart, que nous le prendrions tout de même, voyez-vous.

RAYMOND.

A la bonne heure... j'espère que nous nous reverrons.

ÉDOUARD.

D'autant plus facilement, que ze donne des leçons tous les zours ici dans la maison, à un jeune homme qui demeure au premier.

RAYMOND.

Comment! monsieur Édouard cultive les arts? un jeune homme si riche!

ÉDOUARD.

Riche! il ne l'est pas tant que vous croyez... ze vi le dis en confidence... sa fortune elle est bien délâbrée, et il emploie les débris à acquérir des talens, afin d'exercer un jour lui-même.

RAYMOND.

Pauvre jeune homme! alors je le plains.

ÉDOUARD.

Vi devez plutôt le féliciter d'être tombé sur un professor tel que moi : un virtuose, qui depuis un demi-siècle, fait l'admiration de l'Europe.

RAYMOND.

Il y a donc bien longtemps que vous vous occupez de votre art?

ÉDOUARD.

Ma... j'ai quarante ans, et en voilà trente-six que j'exerce.

RAYMOND.

Qu'est-ce que vous me dites-là?

ÉDOUARD.

La vérité... mon père, chanteur sublime, il était à l'apogée de sa gloire, et tous les musiciens, tous les connaisseurs, ils disaient qu'il était impossible d'aller plus loin... Eh bien! moi, monsieur, à l'âge de quatre ans, pas plus haut que cela... j'écrâsais mon père, j'étais un colosse de talent. Ma ce n'était rien encore : ze composais, et ze peux vous chanter une scène musicale, délicieuse, que z'ai composée à l'âge de quatre ans.

RAYMOND.

Certainement, j'aurai grand plaisir à vous entendre ; mais je vous avoue que je préfèrerais quelque chose de plus nouveau, de plus récent.

ÉDOUARD.

Ah! ze m'en vais vous dire, c'est que ze n'ai rien fait depuis... Ecoutez... ze souppoze que l'orchestre il est là... n'avez-vous pas quelque chose per figurer le maître de mouzique... un buste... une tête à perruque, n'importe... ( *Il prend un buste, qu'il place sur le trou du souffleur* ). C'est un maître de chapelle qu'il fait exécuter une scène de sa composition... c'est tout ce qu'il y a de plus dramatique et de plus neuf; voici le sujet de la scène : un vieux tyran, il adore une jeune personne, belle comme les amours, et veut en faire sa femme... la jeune personne, elle ne peut pas souffrir le vieux tyran, vû que de son côté, elle aime un beau chevalier, qu'il est parti pour la Palestine.

RAYMOND.

Pour la Palestine!

ÉDOUARD.

Vi savez que les beaux chevaliers, ils sont toujours partis pour la Palestine, c'est de rigueur... Le vieux tyran, il fait faire une petite proposition à la jeune personne ; c'est de l'épouser, ou de la faire périr sur un bûcher. — La jeune personne, qui compte sur son beau chevalier, pour venir la délivrer, juste au bon moment, se résigne à la mort... elle marche au supplice à pas comptés... son moussoir à la main, comme au grand Opéra... elle pleure, la pauvre petite demiselle, perché ça lui fait pas plaisir. Alors, au moment où l'allumette fatale vient de mettre le feu au bûcher, elle chante un petit duo avec le vieux tyran.

## *SCÈNE BOUFFE.*

( *Édouard prend alternativement la voix de femme et celle de basse.* )

(*en voix de femme*). Amor
Amor
Faccia, faccia, faccia presto
Che *rivinga* il mio Alfredde.

*(voix de basse).* Amor
Amor
Che questo fuocco
Infiamma uore si fredde

*( S'adressant à l'interlocuteur. )*

Cap'te voi, in buon francesse
Qu'elle n'est pas fort à son aise.
*(voix de femme).* Même sur ce bûcher lui conservant ma foi,
Je brûlerai pour lui.
*(voix de basse).* Tu brûleras pour moi.
*(voix de femme).* Je brûlerai
*(voix de basse).* Tu brûleras
*(voix de femme).* Je brûlerai
*(voix de basse).* Tu brûleras
*(voix de femme).* Pour lui
*(voix de basse).* Pour moi
Belta crudel'
*(voix de femme)* Tiran barbar'.

*( L'orchestre joue faux. )*

Ahi, ahi!.. *( S'adressant au chef d'orchestre. )* Comment, mon ami, tu laisses faire de telles brioches à ton orchestre... Voyons, donne-moi le ton, et recommençons cela.

Cara, cara, tra la la la
La flû'e... mollo suave.
Carressez ce passage-là ;
Comme un ange nous y voilà.
Le basson, noble, grave,
Violini .. détachez,
Saccadez.... più moderato...
Piano... pianassimo,
En mourant... smorzando...
Evanouissez-vous sur vos instrumens.
A présent, crescendo,
Presto, prestissimo,
Fortissimo, rinforzando.
Ah! bravo, bravissimo.

Vous avez compris mon génie,
Quelle force, quelle harmonie!
Oui Rossini, je le parie,
Voudrait avoir fait ce morceau.
Bemolini, bravo, bravo,
On ne peut rien voir de plus beau.

( *A Raymond* ). Désespéré de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous, au revoir, mon cher ami... restez donc. ( *Il sort.* )

## SCÈNE XII.

### RAYMOND, puis ÉMILIE.

RAYMOND.

Dieux! quelle voix! et quels procédés! ma fille, ma fille.

ÉMILIE.

Eh bien! que voulez-vous?

RAYMOND.

Donne-moi la clef de mon piano... bon, la voilà. ( *Ouvrant le piano.* )

ÉMILIE.

Que voulez-vous faire?

RAYMOND.

Ce que je veux faire?... du Rossini première qualité.

Air : *De la légère*, ou *qu'un poète.*

En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui
C'est lui.
Paësiello dans son art
Certes, vaut bien qu'on le cite.
Haydn a du mérite,
Et j'estime assez Mozart;
Mais qu'on était dans l'enfance,
Et quelle pitié, bon dieu!
Lorsqu'on admirait en France
Grétry, Berton, Boyeldieu!

En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui
C'est lui.

ÉMILIE.

Eh! mon dieu! que vous a-t-il donc fait?

RAYMOND.

Ce qu'il m'a fait... attends donc... je crois que c'est dans son genre. ( *Il chante en s'accompagnant.* )

Troppo languir
Per una bella,
Mi fa morir
Tra, la, la, la.

ÉMILIE.

En vérité, je crois que mon père est devenu fou.

RAYMOND.

Troppo languir
Per una bella.

( *Il se met à écrire et parle en même temps.* )

A propos, tu ne sais pas... ton M. Édouard, ce jeune homme si riche... ( *Se mettant à chanter.* ) Troppo languir.

ÉMILIE, *vivement.*

Eh bien! mon père, M. Édouard?...

RAYMOND.

Aussi, tu m'interromps; tu me fais perdre mon motif... un thème magnifique.

ÉMILIE.

Que disiez-vous tout à l'heure de M. Édouard?

RAYMOND.

Je dis qu'il y en a tant qui s'enrichissent, qu'il n'est pas étonnant que d'autres se ruinent.

ÉMILIE.

M. Édouard, ruiné!.. cela n'est pas possible.

RAYMOND.

Non... un banquier... cela ne s'est jamais vu, il n'oserait pas... le voilà réduit à donner des leçons pour vivre.

Air : *Un motif plus puissant, je pense.*

Ce revenu pourra bien lui suffire,
S'il est vrai qu'il ait du talent.

ÉMILIE.

Oui, j'en conviens, il en a : c'est-à-dire
Il en avait, tant qu'il fut opulent.
Mais c'est ainsi dans cette grande ville,
Pour du talent... cent fois j'en fus témoin,

On en a trop, tant qu'il est inutile,
On n'en a plus, dès qu'on en a besoin.

*( Raymond chante la ritournelle de l'air, à demi-voix, puis très-fort, et dit à sa fille. )*

RAYMOND.

Tiens, ma fille, je t'en prie, fais un instant le second dessus... tra... la... la... la... la... et moi, la basse, vois-tu... pon, pon, pon, pon. ( *On sonne* ). Là, on vient encore m'interrompre au plus beau moment. ( *On sonne toujours* ). Assez, assez, ( *se bouchant les oreilles* ) assez... mon morceau qui est en *si*, et cette maudite sonnette qui me fait un *ut* continuel; si, ut, si, ut... drelin, drelin, drelin... c'est fini... il faut que je change ou ma sonnette ou mon morceau.

*( Émilie pendant ce temps a été ouvrir. )*

## SCÈNE VIII.

Les Précédens, ÉDOUARD, *sous les habits et la figure de Verbois.*

ÉMILIE.

Mon père, c'est M. Verbois, ce marchand brocanteur de ce matin.

RAYMOND.

C'est-à-dire, que je ne peux pas travailler un instant... Laisse-nous, que je me dépêche de m'en débarrasser. ( *Émilie sort, Raymond fait signe à Édouard d'approcher.* ) Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il?

*( Il fredonne. )*

Troppo languir
Per una bella.

*( Édouard se met à fondre en larmes, Raymond, étonné, s'arrête. )*

Eh bien, qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD.

C'est que votre voix m'a rappelé celle de madame Verbois, ma pauvre femme. Ah! je ne peux pas entendre chanter un seul air de basse-taille sans que... ( *Il se remet à pleurer* ).

RAYMOND.

Ah! monsieur, je suis désolé.

ÉDOUARD.

Il n'y a pas de quoi, monsieur... ( *Lui donnant un papier.* ) Voilà de quoi il s'agit.

RAYMOND.

Oui, je vois bien; c'est à vous qu'on a cédé mes créances; M. Verbois, marchand brocanteur.

ÉDOUARD.

Le matin... et choriste de l'Opéra le soir.

RAYMOND.

Ah! vous dansez.

ÉDOUARD.

Depuis quarante-cinq ans, et il est impossible d'avoir une existence plus agitée. ( *Pleurant.* ) Ah! ma pauvre femme.

RAYMOND.

Si vous voulez, nous parlerons d'affaires un autre jour.

ÉDOUARD.

Non, monsieur, cela me distrait. ( *Lui montrant les papiers.* ) Vous voyez de ce côté les quatorze cents francs que vous me devez.

RAYMOND.

Oui, mais je ne vois pas les tableaux qu'on a saisis chez moi, l'autre semaine, et qu'on a dû vendre...

ÉDOUARD.

En voici la note... 1°. le tableau d'histoire...

RAYMOND.

Oui, une bataille magnifique.

ÉDOUARD.

Vous savez que dans ce moment les tableaux de bataille...

RAYMOND, *à part.*

Ils l'auront laissé aller pour rien... c'est une bataille perdue.

ÉDOUARD.

Le tableau d'histoire neuf cents francs.

RAYMOND, *étonné.*

Neuf cents francs... je n'en ai jamais vendus ce prix-là.

ÉDOUARD, *à part.*

Je le crois... ( *Haut.* ) 2°. pour le tableau de genre... vous savez que tout le monde en fait, sans cela, on l'aurait mieux vendu. Le tableau de genre, quatre mille francs.

RAYMOND.

Qu'est-ce que vous me dites-là ?

RAYMOND.

Je n'en reviens pas... quel art que la peinture ! quatre mille francs, des tableaux de genre.

ÉDOUARD.

3°. Un portrait de femme... une figurante à l'Opéra... ( *Il se met à pleurer.* )

RAYMOND.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ÉDOUARD.

C'était celui de madame Verbois.

RAYMOND.

Comment, cette petite femme que j'ai peinte, il y a quinze jours.

ÉDOUARD, *pleurant.*

C'était la mienne, et le portrait était d'une ressemblance... vous sentez bien que je n'ai pas regardé au prix.

RAYMOND.

Quoi, c'est vous qui l'avez acheté.

ÉDOUARD.

Un portrait de femme, quinze francs.

RAYMOND.

Je ne le souffrirai pas, et au lieu de spéculer sur votre douleur, c'est à moi de réprimer les excès où elle pourrait vous conduire... je vous cède le portrait pour rien.

ÉDOUARD, *pleurant.*

Ah ! monsieur !

RAYMOND.

Comment, madame Verbois était figurante à l'Opéra !

ÉDOUARD.

Au côté gauche, et moi au côté droit. Nous avons été séparés pendant vingt-cinq ans, et nous ne nous réunissions que dans les morceaux d'ensemble, et aux tableaux finals... ah ! monsieur, quelle femme !

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Aimable autant que belle,
En moderne Ninon,
On ne voyait chez elle
Que des gens du bon ton ;
Maint et maint diplomate
Russe, prussien, anglais ;
Son boudoir, je m'en flatte,
Etait presqu'un Congrès.

Et quel talent ! comme elle dansait ! c'était une grâce... une vivacité... l'orchestre ne pouvait pas la suivre... ah ! ma pauvre femme, jamais je ne pourrai l'oublier.

RAYMOND.

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous faisiez bon ménage ?

ÉDOUARD.

Ah ! certainement ; aussi bon qu'on peut le faire à l'Opéra. Je me rappelle un tour qu'elle me fit une fois, ma pauvre femme... c'était un soir dans l'opéra d'Armide ; car il faut vous dire que j'adorais madame Verbois ; mais j'étais d'une jalousie... un petit tigre... je m'aperçus qu'elle causait avec M. Beljambe, quatrième danseur, et j'allais éclater, lorsque l'impérieuse ritournelle me força à partir du pied gauche ; je n'eus que le temps de lui dire en traversant : ( *Il traverse le théâtre en dansant.* ) « Je te défends de lui parler. » Et elle, entraînée par la mesure, me répondit à l'instant : ( *Il traverse encore.* ) « Ah ! tu me le défends ; eh bien, je ne causerai qu'avec lui. » Moi, saisissant un autre chassé-croisé... ( *Il le fait.* ) « Je vous prie au moins, de ne pas le recevoir, quand je n'y serai pas. » Et elle : « Que vous y soyez ou non, ce sera la même chose ; » — « C'est ce que nous verrons. » — « C'est ce que vous verrez !... » Enfin, monsieur, une scène très-pénible, d'autant que dans ce moment, nous représentions des bergers amoureux ; et vous sentez combien c'était gênant pour l'expression de la physionomie. ( *Prenant un air tendre* ). « Ah ! perfide. » — « Ah ! scélérate. » — ( *Se mettant à pleurer.* ) Ah ! ma pauvre femme !... Enfin, monsieur... je ne me reconnais plus... sa perte a développé en moi une sensibilité dont je ne

me croyais pas capable... J'avais ce matin une lettre de change de cinq mille francs, d'un jeune homme qui demeure au premier, dans cette maison. C'est en pleurant que je l'ai fait protester, et quand je pense que maintenant ce malheureux jeune homme...

RAYMOND.

Comment, M. Édouard serait en prison ?

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Grands dieux ! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret.

ÉDOUARD, *pleurant.*

Ah ! ma femme le connaissait.
Rempli d'égards, de politesse,
Chez nous on le voyait sans cesse;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux ! quel chagrin elle aurait.

RAYMOND.

Comment, il serait possible... Bemolini avait donc raison !... Monsieur, monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs ; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, *étonné, à part.*

En voici bien d'un autre!... ( *Haut.* ) Non pas, monsieur, s'il vous plaît ; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND.

Ah ! mes vingt-cinq louis de ma cavatine... ( *Prenant la bourse et la donnant.* ) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste, saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD.

Du tout, monsieur, je ne souffrirai point... ce n'es

pas votre dette... ( *Refusant la bourse.* ) Et je ne la prendrai pas.

RAYMOND.

Morbleu, vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire, monsieur, apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND.

De mon étage.

ÉDOUARD.

Oui, monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième, qu'on peut hasarder des plaisanteries, qui seraient tout au plus permises à l'entre-sol.

## SCÈNE IX.

Les Précédens, ÉMILIE, *accourant.*

ÉMILIE.

Ah ! mon dieu! qu'y a-t-il donc?

RAYMOND.

Rien... c'est monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE.

Il vous demande de l'argent.

RAYMOND.

Au contraire, il ne veut pas en prendre; mais il y viendra, ou morbleu...

ÉDOUARD, *à part.*

Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND.

Allons, monsieur, la bourse... ou la vie.

ÉDOUARD.

Puisqu'il le faut, je cède... mais c'est indigne d'abuser de ma situation, et de ne pas respecter ma douleur... vous savez que c'est cinq cents francs...

RAYMOND.

Quatre cents francs.

ÉDOUARD.

Ah! c'est vrai... je vous demanderai la permission de vous envoyer les huissiers... ( *Raymond le pousse vers la porte.* ) Demain de très-bonne heure. ( *Il sort.* )

## SCÈNE X.

### ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND.

Enfin, nous en voilà débarrassés. Mais ce pauvre Édouard, quand j'y pense, qui se serait jamais douté qu'il avait du goût pour la musique, et des dispositions pour les dettes... j'ai peut-être eu tort de le refuser ; c'était un jeune homme à ménager. ( *A Émilie.* ) J'en suis sûr, le pauvre garçon ne sait où donner de la tête. Ah! quelle idée... ôte-moi ma musique, et apporte-moi mes pinceaux... mon chevalet!

ÉMILIE.

Et que voulez-vous faire?

RAYMOND.

Ce que je veux faire?... des tableaux de genre! c'est si facile, et on devient homme de mérite à si bon marché!..

( *Il prend sa palette et ses pinceaux et se met à son chevalet.* )

Tiens, en deux temps, une petite esquisse, et voilà les dettes payées. Dieux! quels progrès a fait la peinture!.. quatre mille francs, des tableaux de genre! pauvre Émilie! deux ou trois petits tableaux par an, et ce sera ta dot. Je ne sais pas ce que j'ai... ce M. Verbois, avec ses doléances, a glacé mon génie... dis donc, ma fille, chante moi quelque chose., pour me remettre en verve.

ÉMILIE.

Moi, mon père, je ne suis pas en voix.

RAYMOND.

Qu'est-ce que cela fait? est-ce que tu crois que je t'é-

coute? je suis là à travailler. D'ailleurs, cela te fera passer le temps d'ici à l'arrivée de M. Roussel, et te disposera merveilleusement à prendre ta leçon de déclamation. Vas, vas toujours.

ÉMILIE.

A quoi bon? il n'y a pas besoin de savoir chanter pour jouer la tragédie.

RAYMOND.

Au contraire, mademoiselle, c'est ce qui vous trompe... c'est que c'est fort utile... ( *On frappe.* ) Hein, qui est-ce qui vient là?

## SCÈNE XI.

Les Précédens, ÉDOUARD, *en poudre et en habit à la française.*

ÉDOUARD.

J'ai trouvé la porte ouverte, et j'entre sans façon.

RAYMOND.

Quel est ce monsieur?

ÉDOUARD.

Vous ne devinez pas; M. Roussel, professeur au Conservatoire.

RAYMOND, *allant à lui et lui donnant la main.*

Comment, c'est vous, mon cher; asseyez-vous donc, je vous prie.

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Volontiers, car le mouvement ascensionnel raréfie l'air dans les poumons, et les empêche de se dilater.

RAYMOND.

C'est-à-dire que vous êtes essoufflé... ( *à part.* ) Dieu! comme il parle!... je vous avoue que nous vous attendions de bien meilleure heure.

ÉDOUARD.

C'est que je me suis arrêté au premier, chez le propriétaire, à qui je donne des leçons de déclamation, et je l'ai même attendu deux heures sans le voir paraître.

RAYMOND, *à part.*

Je crois bien, le pauvre jeune homme... ( *Haut.* ) Ah! M. Édouard est votre élève !... A-t-il des dispositions?

ÉDOUARD.

Il ne peut guère en être autrement : je lui donne des leçons à un louis le cachet... Il ne s'est encore essayé que chez *Doyen*... dans *Athalie et la Marchande de Goujons*.. Je tiens à ce que mes élèves ne s'exercent que dans les chefs-d'œuvre de la scène. ( *Apercevant Émilie.* ) Mais à propos, n'est-ce pas là la belle demoiselle à qui je dois donner des leçons ?

RAYMOND.

Elle-même; comment la trouvez-vous ?

ÉDOUARD.

Très-bien, beau caractère de tête, physionomie noble et majestueuse... profil grec... nous en ferons une charmante soubrette.

RAYMOND.

Une soubrette ! y pensez-vous? il me semble que son physique...

ÉDOUARD.

Il est bien question du physique : dans notre art, comme dans tous les autres, il s'agit de triompher en dépit de la nature... Ainsi, d'un petit homme, haut de quatre pieds deux pouces, vous croyez peut-être que je ferai un crispin, une caricature, détrompez-vous, j'en fais un roi, un *Agamemnon*, et il faut qu'il trouve, dans mes leçons, et dans son talent les huit pouces qui lui manquent... et ainsi de suite, dans les autres emplois. Voyons d'abord comment mademoiselle dit les vers... quel est ce livre que je vois-là.

ÉMILIE.

C'est un Racine.

ÉDOUARD.

Pas mauvais. Faute de mieux, voyons toujours Racine... ( *Il prend le livre, l'ouvre et le rend à Émilie, en lui indiquant un passage.* ) Lisez-moi ce passage-là. ( *On sonne, Raymond s'avance vers la porte, qu'il ouvre, et Roussel entre.* )

## SCÈNE XII.

Les Précédens, ROUSSEL.

RAYMOND, *voyant entrer Roussel.*

Que demande monsieur ? Que me veut-il ?

ROUSSEL.

Je suis Roussel, professeur de déclamation... j'espère que vous n'avez pas déjeûné sans moi.

RAYMOND, *étonné.*

M. Roussel!... mais, M. Roussel est déjà arrivé. (*Montrant Édouard.*) Le voilà.

ROUSSEL.

Qu'est-ce à dire ? voudrait-on usurper ici mon nom ? Monsieur, dites-vous, se nomme Roussel, et est...

ÉDOUARD, *vivement.*

Professeur de débit accentué, animé, propre au théâtre, au barreau, à la chaire et à la tribune.

ROUSSEL.

Je croyais, monsieur, être ici chef d'emploi, seul et sans partage; mais puisque j'ai des doubles, je peux me retirer; aussi bien l'on m'attend ailleurs.

ÉDOUARD.

Du tout, monsieur, c'est moi qui cède la place; aussi bien j'ai à midi mon cours de jeunes premières et d'ingénuités, auquel doivent assister un seigneur étranger et deux banquiers anglais.

RAYMOND, *les arrêtant.*

Eh! messieurs, pourquoi vous piquer ainsi ? ne peut-il pas y avoir Roussel aîné et Roussel cadet ?... Et puisqu'un hasard, que je ne puis comprendre, réunit chez moi deux professeurs aussi distingués, permettez-moi de profiter de cette bonne fortune, et daignez tous les deux donner leçon à ma fille.

ÉDOUARD.

Certainement, je ne demande pas mieux, ne fût-ce que pour montrer l'excellence de ma méthode.

ROUSSEL.

Et moi je suis loin de refuser. ( *A Émilie.* ) Quel est le rôle que mademoiselle préfère ?

ÉMILIE.

Il me semble que celui d'Iphigénie.

ROUSSEL.

Eh bien, soit... Iphigénie... vous ne paraissez qu'au second acte, et à la seconde scène... voyons votre entrée.

ÉMILIE, *déclamant.*

Seigneur où courez-vous, et quels empressemens...

ROUSSEL, *l'arrêtant.*

Permettez, vous n'êtes pas en scène. Je laisserais tomber le bras gauche, et je dirais, en avançant le bras droit, avec le mouchoir... car le mouchoir est l'ame de la tragédie. ( *Il déclame.* )

» Seigneur, où courez-vous?

ÉDOUARD.

J'en demande pardon à monsieur le professeur, mais je laisserais tomber le bras droit, et j'avancerais le bras gauche avec le mouchoir. ( *Il déclame.* )

» Seigneur, où courez-vous?

ROUSSEL.

« Seigneur, où courez-vous?

Avec le bras droit.

ÉDOUARD.

Le bras gauche.

ROUSSEL.

Le bras droit... comment, monsieur, vous ne sentez pas que dans une situation aussi vive, aussi animée... Iphigénie doit employer pour retenir son père, le bras dont elle se sert habituellement.

» Seigneur, où courez-vous?

RAYMOND, *étendant le bras droit.*

Il a peut-être raison.

» Seigneur, où courez-vous?

ROUSSEL.

Il n'y a pas de doute, à moins de supposer qu'Iphigénie était gauchère.

ÉDOUARD.

D'abord, le contaire n'est pas prouvé. Mais ensuite, c'est justement parce que la situation est vive et animée, que j'emploierais le bras gauche, le côté du cœur.

» Seigneur, où courez-vous?

RAYMOND, *étendant le bras gauche.*

Au fait... il se pourrait bien.

» Seigneur, où courez-vous?

ÉMILIE.

Permettez, messieurs, il me semble que l'intention d'Iphigénie, étant d'avoir un entretien avec son père, son premier mouvement doit être d'avancer les deux bras, comme pour le retenir.

ÉDOUARD.

Elle a parbleu raison.

ROUSSEL.

Parfait, admirable.

ÉDOUARD.

» Seigneur, où courez-vous?

Avec les deux bras..

ROUSSEL.

Continuons maintenant.

ÉMILIE, *déclame en avançant les deux bras.*

» Seigneur, où courez-vous? et quels empressemens
» Vous dérobent sitôt à nos embrassemens.

ROUSSEL.

A merveille, mais je placerais ici ce que nous appellons *le hoquet dramatique.*

» Seigneur, où courez-vous?... hen.
» Et quels empressemens....... hen.
» Vous dérobent sitôt.......... hen.
» A nos embrassemens........, hen.

ÉDOUARD.

Permettez, permettez, non pas que je ne sois comme vous partisan du hoquet dramatique, qui est d'un effet sûr, mais il me semble que « *non est hic locus*: » ce qui veut dire que je le réserverais pour une autre occasion. Je ferais à ces deux vers :

Seigneur, où courez-vous? etc.

Une heureuse application de cette diction, qu'en terme de l'art nous appellons *diction vaporeuse et lacrymatoire.*

» Seigneur, où courez-vous? et quels empressemens
» Vous dérobent sitôt à nos embrassemens.

ROUSSEL.

J'y suis maintenant, et rien qu'à ce systême... je devine à qui j'ai affaire... monsieur est de la grande école de déclamation.

ÉDOUARD.

Et de chant... oui, monsieur, je m'en vante... et vous?

ROUSSEL.

Moi, monsieur, professeur de la nature, ce qui est bien différent.

ÉDOUARD.

Je conçois alors que monsieur soit un de nos plus grands antagonistes; mais dans ce combat continuel de l'art contre la nature, on ne peut nier, je l'espère, la supériorité de notre systême : il n'y a qu'à regarder sur nos grands théâtres pour en voir les heureux effets... et pour commencer par ce qu'il y a de mieux, par le numéro 1.

» C'est moi, qui déjouant leur attente frivolle,
» Renversai les Gaulois du haut du Capitole.

J'espère que c'est là le triomphe de l'art.

ROUSSEL.

Du tout! c'est de la nature...

ÉDOUARD.

De l'art.

ROUSSEL.

De la nature.

RAYMOND.

Eh! messieurs, ne vous disputez point; de l'art, de la nature... c'est peut-être tous les deux.

ÉDOUARD.

A la bonne heure, mais j'ai d'autres échantillons. ( *Il déclame les vers suivans d'une manière boursouflée* ).

» N'accusez point les autres;
» Car les torts les plus grands, madame, sont les vôtres.
» N'étiez-vous pas d'un père et l'espoir et l'appui?
» Qui donc, si ce n'est vous, eût dû veiller sur lui?
» Accablé de travail, était-ce à moi, madame,
» A lui donner un temps que le public réclame?
» Ah! devaient-ils, des soins si tendres et si doux,
» Etre jamais remplis par d'autres que par vous?
» Mais l'éclat des grandeurs vous a tourné la tête,
« Et vous ne rêvez plus que spectacle, que fête;
» Oubliant vos amis et vos pauvres parens,
» Vous semblez ne pouvoir vivre qu'avec les grands;
» Et vous croiriez sans doute imiter le vulgaire,
» Si vous vous rappeliez que vous avez un père.

Si vous pouvez me prouver que c'est naturel cela.. c'est de l'art... partout le triomphe de l'art; et il y en a même dans la manière de porter une lettre, car il ne s'agit pas de remettre cela comme un facteur de la petite poste, voyez au contraire.

» Monsieur, c'est une lettre,
» Qu'entre vos mains on ma dit de remettre.

Voyez-vous ces syllabes tremblées et respectueuses, qui dénotent le valet de bonne compagnie, et je défie bien, monsieur, qu'avec votre naturel...

ROUSSEL.

Notez qu'il me défie.

ÉDOUARD.

Oui, certes, je vous défie.

ROUSSEL.

Et bien, nous allons voir! rien que l'entrée de *Britannicus*, si vous voulez.

ÉDOUARD.

Je ne demande pas mieux; monsieur et mademoiselle seront juges. ( *Émilie et Raymond s'asseyent, Roussel remonte le théâtre* ).

ROUSSEL.

Vous sentez bien que ce qui ôte de l'illusion, et nuit à l'effet, c'est que je n'ai pas une douzaine de Romains po· précéder mon entrée. ( *Marche sur laquelle entrent B. molini, Verbois et les autres créanciers* ).

## SCÈNE XII et dernière.

Les Précédens, BEMOLINI, VERBOIS, *et huit ou dix créanciers.*

ÉDOUARD.

Eh bien, de quoi donc vous plaignez-vous? en voilà des Romains. ( *Les regardant* ). Non, ce sont des Juifs.

BEMOLINI.

Depoui oune heure, nous attendons chez M. Édouard, qui ne vient pas.

VERBOIS.

Et cependant son portier dit qu'il n'est pas sorti.

RAYMOND.

Eh bien, est-ce que vous voulez encore le saisir.

BEMOLINI.

Non pas, ma nous sommes honnêtes, et comme il a acquitté toutes nos créances, il faut bien que quelqu'un ait nos reçus. ( *Il donne les reçus à Raymond* ).

ÉDOUARD, *faisant des signes pour l'empêcher.*

Ah! l'imbécille.

RAYMOND, *parcourant les papiers.*

Qu'est-ce que cela signifie... comment, M. Édouard aurait payé toutes mes dettes? M. Édouard se serait permis de payer mes dettes?...

ÉDOUARD, *ôtant sa perruque.*

Pourquoi pas? vous avez bien voulu payer les siennes.

RAYMOND.

Que vois-je?

ÉDOUARD, *prenant la voix de Verbois.*

Un homme qui est désolé d'avoir perdu sa femme...... (*Prenant l'accent de Bemolini*). Ma, un artiste enzanté d'avoir fait votre connaissance. (*Prenant le ton de Roussel*) Et un professeur, qui vous demande pardon (*à Roussel*). d'avoir osé entrer en concurrence avec vous.

RAYMOND.

Comment! il serait possible!.. ces trois rôles!.. ah! mon ami, faites-vous comédien, et ma fille est à vous.

ÉDOUARD.

Comédien!.. eh mais, je ne demande pas mieux... jusqu'à un certain point! vous savez que j'ai cinquante mille livres de rente et une maison de campagne charmante. Nous y établirons un théâtre d'amateurs, qui fera pâlir l'astre de la rue Chantereine... (*Montrant Émilie*). Mademoiselle nous aidera de ses talens. (*Montrant Roussel.*) Monsieur, de ses conseils, et vous jouerez tous les rôles d'artiste... Le FOUGÈRE de *l'intrigue épistolaire.*

RAYMOND.

Comment, vous croyez que je pourrais... mais, ma fille, un talent comme celui-là... (*A Émilie*). tu me reprocheras un jour de t'avoir sacrifiée.

ÉMILIE.

Non, mon père, je ne vous reprocherai rien.

ÉDOUARD.

Bien plus, vous conduirez l'orchestre, et ce sera vous qui peindrez toutes nos décorations.

RAYMOND.

Vrai!

ÉDOUARD.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

RAYMOND.

Allons donc, puisqu'il le faut; mais qui m'aurait jamais dit que ma fille, qui donnait de si belles espérances, finirait par épouser cinquante mille livres de rente... ce que c'est que de nous!!

## *VAUDEVILLE.*

Air : *Vaudeville de la Petite Sœur.*

ROUSSEL.

Braver la fortune et ses coups,
Aux froids calculs fermer son ame; (*bis*).
Ne se montrer jamais jaloux
De ses rivaux, ni de sa femme : (*bis*).
D'un front tranquille et paternel,
Des bons maris grossir la liste;
Et rendre toujours grâce au ciel,
Voilà le véritable artiste.

RAYMOND.

De nos grands hommes en tous lieux
Produire l'image chérie;
Retracer les faits glorieux
Dont s'honore notre patrie :
Réparant les torts du destin,
A celui qu'un revers attriste,
Tendre une secourable main,
Voilà le véritable artiste.

ÉDOUARD.

O! vous, qui du théâtre épris,
Briguez l'honneur d'être à la scène,
Interprète de Melpomène,
Ne pensez pas, qu'avec des cris,
L'on captive ou bien l'on entraîne;
Soyez autant qu'il se pourra,
De la nature heureux copiste :
Pour modèle prenez TALMA,
Voilà le véritable artiste.

ÉMILIE, *au Public*.

Dans son travail, dans ses talens,
Chercher toujours son seul refuge;
Se rappeler en tous les temps
Que le public seul est son juge;
Et lorsqu'un désastre nouveau
Vient l'accabler à l'improviste,
Se consoler par un *bravo*,
Voilà le véritable artiste.

FIN.

# L'INCOGNITO,

OU

# LE DINER D'AUBERGE,

## COMÉDIE-FOLIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. MÉLESVILLE ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 18 JANVIER 1816.

NOUVELLE ÉDITION.

PRIX : 1 FR. 25 C.

PARIS,
CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1824.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| SAINT-ERNEST, jeune colonel. . . . . | M. *Grévin.* |
| LÉON, son ami. . . . . . . . . . . . . . | M. *Christman.* |
| BONNEAU, aubergiste de village. . . . . | M. *Raffile.* |
| JOLIBOIS, garçon d'auberge. . . . . . . | M. *Klein.* |
| FANCHETTE, fille de Bonneau. . . . . | Mlle. *Adèle.* |
| ALAIN, son amant. . . . . . . . . . . . | M. *Adolphe.* |
| Plusieurs Paysans. | |

*La scène est dans un village.*

*Le théâtre représente une campagne; à gauche des spectateurs, l'auberge de Bonneau, à l'enseigne du* LION D'OR; *à droite, un berceau qui est censé conduire à un pavillon dépendant de l'auberge de Bonneau. Un banc de verdure, environné de buissons, occupe un coté du berceau.*

De l'Imprimerie de J.-G. CORDIER fils, rue Thévenot, N°. 8.

# L'INCOGNITO,

## COMÉDIE-FOLIE EN UN ACTE.

### SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE, JOLIBOIS, *sortant de l'auberge.*

JOLIBOIS.

Non, mam'selle, c' n'est pas ainsi qu'on en agit au vis-à-vis d'un futur.

FANCHETTE.

Tu m'impatientes!

JOLIBOIS.

C'est ça, j' vous impatiente! Croyez-vous donc que j' sois aveugle, ou ben que j' n'y voye pas clair! allez, vous d' vriez rougir. La fille unique d' M. Bonneau, aubergiste distingué, d'un homme connu dans tout c' canton, s' laisser enjoler par un p'tit mauvais sujet.

FANCHETTE.

Vas-tu recommencer tes disputes éternelles?

JOLIBOIS.

Vous verrez qu'all' soutiendra qu'all' ne l'aime pas.

FANCHETTE.

Qui, Alain? et quand j' l'aimerais, est-ce que cela te r'garde?

JOLIBOIS.

Tiens! si ça me r'garde! nous sommes à la veille d' nous marier!

FANCHETTE.

Ça n'est pas encore fait.

JOLIBOIS.

C'est vrai, mais vot' père a promis...

FANCHETTE.

Et moi, je n' promets rien.

JOLIBOIS.

C'est plus facile à t'nir. J' vois ben qu' vot' amour vous tourne la tête; mais M. Bonneau a pris son parti là-dessus, et faudra qu' vous preniez l' vôtre. Il ne veut plus entendre parler de c' vaurien d'Alain, qui n'a jamais eu ni père ni mère, qui n' tient à personne dans le village, et qui n' peut pas vous offrir dans le monde cette considération qu' vous trouverez avec un jeune homme comme moi.

FANCHETTE.

Jolie considération! un garçon d'auberge!

JOLIBOIS.

Oui ; mais il n'y a que c't'auberge-là dans tout l' village.

FANCHETTE.

Cela n'empêche pas mon père de s'y ruiner. Pour un dîner ou deux qu'il donne aux voyageurs qui s'arrêtent ici par hasard ou par accident, notre maison reste vide des mois entiers.

JOLIBOIS.

Il est vrai que nos bonnes fortunes nous viennent toujours des diligences versées ou des chaises brisées ; mais l' dîner d'aujourd'hui va payer les frais d' toute l'année ; c'est un grand seigneur, à c' qu'on dit.

FANCHETTE.

Bon ! ces gens-là paient encore plus mal que les autres.

JOLIBOIS.

Ah ben ! si vot' père vous entendait !

FANCHETTE.

Oh ! je connais sa manie, son respect pour tous les habits brodés. Parce qu'il a été cuisinier de l'ancien seigneur du lieu, et qu'il a vécu quelques mois au château, il se croit déplacé dans ce village, et ne soupire qu'après les cuisines de la cour.

JOLIBOIS.

Dam' ! il a d' l'ambition ; et moi aussi, mam'selle.

(*Il veut l'embrasser*).

FANCHETTE, *le repoussant.*

Finis donc, ou je vais crier.

JOLIBOIS.

C'est indigne, moi qui vous aime.

FANCHETTE.

Ce n'est pas ma faute.

JOLIBOIS.

Nous verrons si vous parlerez comme ça en face d' vot' père ; nous verrons, mam'selle. Le v'là, tenez.

## SCÈNE II.

Les Précédens, BONNEAU, *sortant de chez lui.*

BONNEAU.

Eh ! bien, avez-vous perdu la tête? Vous vous amusez à faire les doux yeux, quand je suis dans mon coup de feu !

JOLIBOIS.

Oui, les doux yeux d'une drôle d' manière. M. Bonneau, vot' fille me f'ra mourir d' chagrin.

BONNEAU, *à Fanchette.*

Finissons, s'il vous plait, mademoiselle ; toutes vos façons

commencent à me fatiguer. Je vous ai dit ce que je pensais de Jolibois ; c'est un garçon de mérite ; il sera votre mari, et pas plus tard que ce soir.

FANCHETTE.

Ce soir !

BONNEAU.

Ce seigneur étranger qui doit s'arrêter ici pour dîner, me fera l'honneur de signer le contrat, c'est la seule grâce que je solliciterai de lui. Si je l'obtiens, comme je n'en doute pas, je vous mène aussitôt chez le notaire, chez le curé, et demain il ne sera plus question de rien.

FANCHETTE.

Il faut que ce seigneur soit une fière protection. Depuis deux jours, vous ne cessez de parler des grâces que vous lui demanderez, et pourtant, s'il faut en croire son courrier, il ne s'arrêtera qu'une heure chez nous.

BONNEAU.

Cette heure-là, mes enfans, sera la plus glorieuse de ma vie! songez donc que si je puis m'illustrer aux yeux de ce noble étranger, il m'offrira sans doute quelque récompense, et j'ai pris mon parti ; je le suis en qualité de maitre-d'hôtel ; car, voyez-vous, les grands seigneurs et les grandes maisons, il n'y a que cela pour faire son chemin.

JOLIBOIS.

Vous connaissez donc ce voyageur ?

BONNEAU.

Pas du tout ; mais j'ai pris mes informations auprès du courrier, et par tout ce qu'il m'en a raconté, j'ai vu clairement que c'était un personnage de la plus haute importance.

JOLIBOIS.

Tout de bon !

BONNEAU.

D'abord, il voyage *incognito*... ce qui est un signe... *incognito*, c'est tout dire.

FANCHETTE.

*Incognito!* qu'est-ce que cela signifie?

JOLIBOIS.

*Incognito! incognito!*... Diable! il n'y a qu' les gens de la cour qui voyagent de cette manière.

BONNEAU.

Aussi j'ai voulu faire les choses magnifiquement ; j'ai accaparé toutes les provisions du voisinage ; je suis sûr qu'on ne trouverait pas une salade à deux lieues à la ronde... que sait-on! je vais peut-être traiter une Altesse !

JOLIBOIS.

Eh ! bien, l' village jeûnera pour aujourd'hui.

FANCHETTE, *malignement.*

C'est un léger inconvénient, pourvu que son Altesse ne manque de rien.

BONNEAU.

C'est à quoi nous devons veiller. Surtout, mes amis, la plus grande réserve, n'allez pas me compromettre. Si vous pouvez tirer adroitement quelque chose des gens de la suite, venez sur-le-champ m'en instruire ; mais point d'indiscrétions, je ne les aime pas. Allons, Jolibois, nos fourneaux sont allumés, à la cuisine, mon garçon. Toi, ma fille, cours au verger ; apporte les plus beaux fruits, toutes les fleurs du parterre... Le couvert est déjà mis dans le salon de verdure... Je descends à la cave ; de l'ordre, de l'activité ; je veux que l'on parle de mon dîner dans tout le canton.

(*Il rentre avec Jolibois*).

## SCÈNE III.

FANCHETTE, *seule.*

Décidément, mon père en deviendra fou ! il n'avait déjà la tête que trop remplie de ces idées de grande fortune, d'honneurs et de seigneuries ; mais le dîner de notre *incognito* l'achèvera. Il va demander sa signature ! voyez un peu la belle consolation pour moi ! ah ! quand un mari ne plaît pas, toutes les signatures du monde ne le rendent pas plus aimable.

## SCÈNE IV.

FANCHETTE, ALAIN.

ALAIN, *de loin.*

St ! st ! Fanchette ?.. es-tu seule ?

FANCHETTE.

C'est Alain !.. oui, oui, tu peux approcher.

ALAIN.

Oh ! c' n'est pas que j' craigne d' rencontrer ton père, j' viens justement lui parler ; mais j'étais bien aise de t' voir un instant tête-à-tête.

FANCHETTE.

Tu viens parler à mon père ?

ALAIN.

Oui, pour deux jeunes gens qui se sont égarés à la chasse ; je les ai laissés chez mon oncle ; ils sont accablés de fatigue, et m'envoient commander un bon dîner.

FANCHETTE.

A mon père! ah! ils peuvent chercher fortune ailleurs, toutes nos provisions sont retenues pour ce grand personnage.

ALAIN.

C'est bien ce que je leur ai dit; mais ils ne voulaient pas croire qu'en payant...

FANCHETTE.

Ils ne connaissent pas mon père; quand ils lui offriraient des sacs d'or, ils n'obtiendraient rien de lui.

ALAIN.

C'est pourtant dommage; car j' gagerais que ce sont deux jeunes seigneurs.

FANCHETTE.

A propos, tu ne sais pas c' qui nous menace?

ALAIN.

Est-ce qu'il y a du nouveau?

FANCHETTE.

Mon père n'attend plus, pour me marier avec Jolibois, que la signature de ce voyageur dont il prépare le dîner.

ALAIN.

Sa signature! tiens, les gens d' la cour font des cadeaux d' noce qui ne leur coûtent pas cher!

FANCHETTE.

On dit que c'est l'usage. Je n'ai plus qu'un moyen, je tâcherai de voir cet étranger avant tout le monde; je le prierai bien fort de refuser sa signature, et par ainsi, mon père ne sera plus si pressé de me faire épouser ce vilain Jolibois.

ALAIN.

Oh! la bonne idée! mon Dieu, que tu as donc d'esprit!

FANCHETTE.

Ecoute, Alain, tu viendras ce soir, aussitôt que les voitures seront parties, et j'espère que j'aurai de bonnes nouvelles à te donner.

BONNEAU, *dans la maison.*

Fanchette?

FANCHETTE.

Mon père! je me sauve; je vais être grondée. (*elle rentre*).

## SCÈNE V.

ALAIN, *seul.*

Voyez un peu cette ambition du père Bonneau, risquer le bonheur de sa fille pour une signature; faut être timbré

tout-à-fait. Voilà ces deux jeunes gens ; ma foi ! j' les avais oubliés.

## SCÈNE VI.

### SAINT-ERNEST, LÉON, ALAIN.

(*Saint-Ernest et Léon sont vêtus en chasseurs, mais avec une certaine élégance*).

ALAIN.

Messieurs, j' vous d'mande ben pardon ; mais j'allais vous r'joindre.

SAINT-ERNEST.

Dis-moi, mon ami, quelle est cette jolie fille qui causait avec toi, et qui s'est enfuie à notre approche ?

ALAIN.

C'est la fille de l'aubergiste dont je vous ai parlé.

LÉON, *à Saint-Ernest.*

Elle est charmante.

ALAIN.

Eh ! bien, monsieur, son père va la sacrifier ; il refuse de me l'accorder...

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Oui, je sais, mon cher Alain ; tu m'as raconté tes peines deux ou trois fois.

ALAIN.

Dam' ! j'en parle à tout le monde.

LÉON.

Nous nous y intéressons beaucoup; mais dans ce moment-ci le dîner demande tous nos soins. Est-on disposé à nous servir ?

ALAIN.

Impossible, monsieur.

SAINT-ERNEST.

Comment, impossible !

LÉON.

Tu me fais trembler !

ALAIN.

Je vous en avais déjà prévenu, et Fanchette vient de confirmer mes craintes. Tout est retenu pour le dîner de ce seigneur étranger, et vous n'auriez pas, au poids de l'or, une seule bouteille de vin.

LÉON.

Nous voilà bien, avec un appétit de chasseurs.

SAINT-ERNEST.

Quoi ! mon ami, tu crois qu'on nous refuserait ?

LÉON.

En lui disant que c'est pour le colonel Saint-Ernest et son ami le capitaine Léon...

ALAIN.

Quand ce serait pour un général !... Oh ! c'est un glorieux, l' père Bonneau ; et pour avoir l' plaisir de traiter une excellence, il se ruinerait jusqu'au dernier sou.

LÉON.

Au diable l'original ! Je n'ai plus la force de marcher.

ALAIN.

Je ne puis vous offrir que du pain bis et du vin de l'année.

SAINT-ERNEST.

Joli repas pour un gourmand comme Léon !.. eh ! mais, qui nous empêche... oh ! la bonne idée ! ce seigneur voyage, dit-on, *incognito*....

LÉON.

A quoi rêves-tu donc, Saint-Ernest ?

SAINT-ERNEST.

Je cherche ton dîner ; mais avant tout, occupons-nous des moyens de retourner ce soir au château. (*à Alain*). Sommes-nous loin de Bourgneuf ?

ALAIN.

A deux grandes lieues.

SAINT-ERNEST.

Un louis pour toi, si tu y portes un billet sur-le-champ.

ALAIN.

Ordonnez, je suis prêt.

SAINT-ERNEST, *écrivant sur ses tablettes.*

« Ma voiture dans deux heures... nous nous sommes » égarés à la chasse... qu'on ne nous attende pas pour » dîner. »

LÉON, *vivement.*

Au contraire, mon cher colonel, qu'on nous attende, cela est indispensable.

SAINT-ERNEST.

Laisse donc. (*à Alain*). Alain, tu demanderas l'intendant du château... je te promets de veiller ici sur tes intérêts ; je parlerai au père de Fanchette, et je serai bien malheureux si je ne contente pas tout le monde.

ALAIN.

Ah ! monsieur, que de reconnaissance !

SAINT-ERNEST.

Tu reviendras avec ma voiture.

ALAIN.

Pour ne pas perdre de temps, je vais prendre un cheval chez mon oncle. (*Il sort*).

## SCÈNE VII.

SAINT-ERNEST, LÉON, *assis sur le banc.*

SAINT-ERNEST.

Eh! bien, Léon, as-tu toujours de l'humeur?

LÉON, *avec humeur.*

J'ai tort, assurément, monsieur veut se mêler de conduire la chasse, et il ne connaît pas les environs de son château; il me fait faire dix lieues à jeûn, pour m'amener enfin dans un village, qu'un brutal prend par famine, et qui va devenir mon cercueil, s'il ne tombe un peu de mâne.

SAINT-ERNEST.

Je vais tout réparer.

LÉON.

Oui, en te jetant dans les amours de village. Pour Dieu, laisse ce M. Bonneau donner sa fille à qui bon lui semble, pourvu qu'il nous donne à dîner.

SAINT-ERNEST.

Il ne tient qu'à toi de faire un excellent repas.

LÉON.

Qu'est-ce que tu dis donc?

SAINT-ERNEST.

Ecoute. On attend un grand personnage, dont on ne connaît ni le nom ni le pays... Eh! bien, je suis ce grand personnage.

LÉON.

Toi!

SAINT-ERNEST.

Moi-même. On m'accueille, on me fête, on me sert un dîner délicieux!.. Je reçois les honneurs, j'accepte le dîner.

LÉON.

Quelle extravagance! mais le véritable voyageur arrivera; tout s'expliquera...

SAINT-ERNEST.

Eh! bien, si c'est un galant homme, il rira le premier de notre comédie. S'il est assez sot pour s'en fâcher, je me charge de l'explication.

LÉON.

Ma foi, j'ai un appétit de tous les diables; tu commences à me convaincre; mais comment veux-tu que, sans aucune suite, sans équipages, nous puissions leur persuader...

SAINT-ERNEST.

Ah ! mon Dieu ! pour un officier de hussards, que tu as peu d'imagination ! d'abord, notre voiture s'est brisée à une lieue du village, tous nos gens sont occupés à la faire réparer.

LÉON.

Pas trop mal. Ces vestes de chasse.

SAINT-ERNEST.

Servent au mieux notre *incognito*.

LÉON.

Ah ! ça, et de quel pays venons-nous ?

SAINT-ERNEST.

D'Allemagne, c'est plus commode ; il y pleut des gens de qualité.

LÉON.

Fort bien. Cachons nos fusils et nos carniers dans ces buissons, et hâtons-nous d'aborder le dîner : car je tremble que nous n'arrivions un peu tard.

SAINT-ERNEST, *ôtant son carnier.*

Je m'attends d'avance aux bouquets, à la musique... dis donc, Léon, je fais une réflexion.

LÉON.

Est-ce que tu veux de la musique pendant ton dîner ? tu n'as qu'à parler.

SAINT-ERNEST.

Pour mieux jouer nos rôles, il serait, je crois, convenable que je me misse seul à table.

LÉON.

Comment ? tu plaisantes, je crois ?

SAINT-ERNEST, *riant.*

Cela serait furieusement noble.

LÉON.

Non, je ne te quitte point : je serai ton capitaine des gardes, ton grand écuyer... ce que tu voudras, pourvu que je jouisse de la plus grande intimité... à table.

SAINT-ERNEST.

On vient: c'est la petite Fanchette.

LÉON.

Allons, Monseigneur, de la dignité, de l'à-plomb, et montrez-nous un visage d'excellence.

## SCÈNE VIII.

Les Précédens, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à la contonnade.*

Oui, je viendrai vous avertir si on apperçoit les voitures.

SAINT-ERNEST, *s'appuyant sur Léon.*

Tu vois qu'on nous attend.

FANCHETTE.

Des messieurs ! ce sont, peut-être, les valets-de-chambre.

LÉON, *à Saint-Ernest.*

Monseigneur, je vais m'informer si vos ordres ont été exécutés.

FANCHETTE, *à part.*

Monseigneur ! est-ce que ce serait ?.. Comment à pied ! ah! c'est, peut-être, ce qu'ils appellent voyager *incognito.*

SAINT-ERNEST, *s'asseyant sur le banc, et baragouinant.*

Major Ulric. faites dépêcher vîtement l'auberge... j'affre un appétit considérablement forte.

LÉON, *à Fanchette.*

Etes-vous de la maison, mon enfant ?

FANCHETTE.

Oui, monsieur.

LÉON.

C'est bien à l'auberge du Lion d'Or que l'on a commandé le dîner de Monseigneur ?

FANCHETTE, *vivement.*

Oui, monsieur, un courrier avec un habit brodé, un chapeau galonné ; pour deux heures précises... un dîner de douze couverts.

LÉON, *à part.*

Ouf ! douze couverts !.. nous n'en viendrons jamais à bout.

FANCHETTE.

Mais vous n'êtes que deux ?

LÉON.

Monseigneur a laissé ses officiers derrière lui... un accident les retient quelque temps.

FANCHETTE.

Un accident !.. ah ! mon Dieu !

SAINT-ERNEST.

Major, la dîner, je vous prie, pour la dîner.

FANCHETTE.

Tout de suite, Monseigneur.. ( *elle appelle* ). Mon père !. Jolibois ! venez donc.

## SCÈNE IX.

Les Précédens, JOLIBOIS.

JOLIBOIS.

Eh ! bien, mams'elle, n'criez donc pas comme ça... vous m'avez fait une peur !

FANCHETTE.

Voilà ce seigneur...

JOLIBOIS.

Il est arrivé ! ( *il appelle* ). M. Bonneau !

FANCHETTE.

Il ne vient pas.

JOLIBOIS.

Il y a au moins une heure qu'il est à la cave.

LÉON, *à part.*

Miséricorde ! il fait son vin !

JOLIBOIS, *appelant.*

M. Bonneau !

FANCHETTE, *appelant.*

Mon père !

SAINT-ERNEST, *riant.*

Voilà déjà toute l'auberge en désordre ! allons, monseigneur fait effet.

## SCÈNE X.

Les Précédens, BONNEAU.

BONNEAU.

On y va... on y va... vous êtes bien pressés.

JOLIBOIS.

Chût ?

BONNEAU.

Comment ?

FANCHETTE.

Vous ne voyez pas ?

BONNEAU.

Qui donc ?

JOLIBOIS.

Monseigneur qui est arrivé !

BONNEAU, *avec joie.*

Il est arrivé !

FANCHETTE, *montrant Saint-Ernest.*

Le voilà.

BONNEAU, *à Saint-Ernest.*

Ah ! monseigneur, permettez que je vous témoigne le bonheur, l'ivresse... votre Excellence n'est-elle point trop fatiguée.

FANCHETTE.

Après un accident comme celui-là !

BONNEAU.

Un accident, dites-vous ?

LÉON.

Une des voitures s'est brisée au bas de la montagne.

BONNEAU.

Et Monseigneur était dedans ?

LÉON.

Je l'ai cru perdu ! il a roulé pendant un quart de lieue.

BONNEAU.

Ah ! mon Dieu, cela fait frémir !

LÉON.

Tous nos gens sont occupés à faire réparer les ressorts, les glaces, l'essieu.

BONNEAU.

Au moins, son Excellence n'est point blessée ?

SAINT-ERNEST.

J'affre une petite douler... pas bien grand beaucoup à la jointire.

JOLIBOIS.

Et not' chirugien qui est parti pour ses vendanges.

SAINT-ERNEST.

Ah ! j'affre pas besoin de tout.

BONNEAU.

C'est égal, Monseigneur ; je puis, tout comme un autre, préparers des compresse... ( *à sa maison* ). De l'eau-de-vie camphrée.

SAINT-ERNEST, *avec impatience.*

Préparez mon dîner... c'est tout ce que je demande à vous.

BONNEAU.

Vous allez être servi... pardonnez, Monseigneur, à ma joie, à mes transports... ce jour est le plus beau de ma vie.

LÉON, *à part.*

Le pauvre homme devient fou !

BONNEAU.

L'honneur de posséder un moment une personne de votre rang, de votre mérite...

JOLIBOIS, *bas.*

Vous savez donc qui c'est ?

BONNEAU, *bas.*

Non, mais ça n'fait rien.

SAINT-ERNEST.

Monsieur le hôte, je vois qui vous êtes un honnête homme et je vous donne mon parole d'honneur qu'avant de partir vous recevrez une gache de mon estime.

BONNEAU, *enchanté.*

Ah! vous me comblez, Monseigneur; votre Excellence.. (*bas à Jolibois*). Mon ami, je n'y tiens pas, j'ai envie de risquer l'Altesse.

JOLIBOIS.

Ma foi, ça n'peut rien gâter.

LÉON.

Le dîner; mon ami.

SAINT-ERNEST.

La dîner, brave homme, la dîner.

BONNEAU.

Oui, Monseigneur.. mes enfans, courez donner des ordres. Moi, je vais conduire son Altesse.

LÉON, *à part.*

Son Altesse! ceci devient sérieux!

SAINT-ERNEST.

Major Ulric, marche en avant, et porte vous sur la dîner.

BONNEAU, *le bonnet à la main.*

Par ici, votre Altesse, par ici; je vais vous montrer le chemin... Fanchette, à la salle de verdure, le premier service est tout dressé. (*Il entre dans le pavillon, suivi d'Ernest et de Léon*).

JOLIBOIS, *courant à l'auberge.*

Allons, des serviettes, les potages, les entrées, les bouts de table, etc., etc. (*Il entre*).

## SCÈNE XI.

FANCHETTE, *seule.*

Ah! quel tapage pour un dîner! faut que ces grands messieurs-là aient plus d'appétit que les autres! je crois vraiment que je n'aurai jamais la hardiesse de parler à ce seigneur... Je ferai, peut-être, mieux de m'adresser à son ami, celui qu'on appelle le major... si j'pouvais consulter Alain... mais demandez-moi un peu ce qu'il fait à présent? s'il avait de l'esprit, il se serait tenu là aux environs; en passant et repassant on aurait pu se dire un p'tit mot; mais les amoureux, v'là comme ils sont tous! quand on y pense, on n'les voit jamais; chassez-les, vous les avez toujours sur vos talons.

## SCÈNE XII.

FANCHETTE, JOLIBOIS, *portant une soupière. Plusieurs paysans avec des serviettes sous le bras et des plats à la main.*

JOLIBOIS, *à Fanchette, en passant.*

Qu'est-ce que vous faites-là, m'ams'elle ? au lieu d'préparer vot' dessert.

FANCHETTE.

Ça n'te r'garde pas.

JOLIBOIS.

Ça n'me r'garde pas ! et puis j'irai arranger vos corbeilles pour vous ?

FANCHETTE.

Je n'veux pas d'tes services.

JOLIBOIS, *avec amour.*

Ah ! petite tigresse ! que n'est-ce là le repas d'nos noces !.. ouf !.. aye ! aye ! ( *il se brule* ).

FANCHETTE, *riant.*

Qu'as-tu donc ?

JOLIBOIS.

Je m'brûle... diable de soupe ! ( *aux paysans* ). Riez, vous autres, j'vous l'conseille ! voulez-vous bien marcher. ( *ils entrent dans le pavillon* ).

FANCHETTE, *seule.*

C'est décidé. Je vais vîte m'occuper d' mon dessert, et puis j'viendrai épier l'occasion d'parler à ce major, avant que mon père ait obtenu cette maudite signature. Sauvons-nous, j'entends Jolibois. ( *elle rentre dans l'auberge* ).

## SCÈNE XIII.

JOLIBOIS, *les paysans.*

JOLIBOIS.

Attendez donc, il faut que deux d'entre vous restent-là, pour donner des assiettes et verser à boire, parce que not' maître dit qu'ça s'fait comme ça à la Cour ; les autres peuvent retourner à la maison dresser le second service. V'là l'père Bonneau : allons, en avant marche ; à la cuisine. ( *les paysans sortent* ).

## SCÈNE XIV.

BONNEAU, JOLIBOIS.

BONNEAU, *sortant du pavillon.*

Ah ! mon ami, tu me vois transporté, hors de moi !

JOLIBOIS.

Vraiment !

BONNEAU.

Que d'amabilité ! que de grâce ! que de bonté !.. ces sci-

gneurs ont une manière qui n'est qu'à eux! as-tu remarqué, comme moi, ces traits nobles et distingués, cette démarche..

JOLIBOIS.

Jusqu'à son langage, qui a quelque chose d'extraordinaire.

BONNEAU.

Imbécille, tu ne vois pas que c'est l'accent du pays.

JOLIBOIS.

Je m'en suis douté; mais, enfin, avez-vous découvert quelque chose sur son rang: car il y a des seigneurs de différens étages.

BONNEAU.

Je jurerais que celui-ci est pour le moins un prince.

JOLIBOIS.

Un prince!

BONNEAU.

Mais un prince de la plus grande qualité! d'abord, en m'approchant de lui pour le servir, j'ai entrevu sous son habit quelque chose qui brillait... comme qui dirait un ordre de diamans.

JOLIBOIS.

Des diamans!.. oh! c'est un prince!

BONNEAU.

Tu sens bien que je me suis étudié à ne jamais lui dire moins que votre Altesse ou votre Grandeur; mais je crains de l'avoir offensé.

JOLIBOIS.

Au fait, si c'était un Roi!

BONNEAU.

Eh bien! tu me croiras si tu veux; mais vingt fois j'ai eu *Votre Majesté* sur le bout de la langue.

JOLIBOIS.

C'était un pressentiment.

BONNEAU.

Ah! j'oubliais le meilleur! tu ne sais pas, mon ami? il m'a serré la main.

JOLIBOIS.

Il vous a serré la main!

BONNEAU.

Oh! mais d'une force à me faire crier.

JOLIBOIS.

Par exemple, c'est ça qu'est flatteur.

BONNEAU.

Il n'y a pas jusqu'au major, qui, voyant que je plaisais au

Prince, m'a fait des amitiés! il me fappait sur l'épaule familièrement... avec une bonté... je suis sûr que j'en ai la marque.

JOLIBOIS.

Ma foi, vous pouvez prétendre à tout. Avez-vous sollicité quelque chose?

BONNEAU.

Non, et je t'avoue que je suis dans un terrible embarras. Tant que j'aurai des doutes sur le rang de cet auguste personnage, je crains de lui faire des demandes ridicules; si c'est un prince, je risque de demander trop peu : s'il ne l'est pas, j'ai peur d'être indiscret.

JOLIBOIS.

Diable! j' n'avais pas pensé à cela.

BONNEAU.

D'un autre côté, je tremble de laisser échapper une occasion si belle! ne parlent-ils pas de se mettre en route dans une heure?

JOLIBOIS.

Il me vient une idée.

BONNEAU.

Qu'est-ce que c'est?

JOLIBOIS.

Not' maître d' poste, qui d'meure au bout du village, n' manque jamais d' questionner les domestiques des voyageurs qui passent sur c'te route; les voitures du prince y sont p't être déjà, j'vais y courir; j' m'informerai auprès d' tous les valets, du nom, du pays, du rang d' monseigneur, et en deux sauts, j' r'viens vous dire tout c' que j'en aurai appris.

BONNEAU.

Ah! tu me rends la vie! ne perds pas un instant.

JOLIBOIS.

Veillez seulement sur mon rôti. (*Il sort*).

## SCÈNE XV.

BONNEAU, *seul.*

Quelle journée pour moi! quel éclat pour ma maison!.. un prince, peut-être un Roi qui me fait l'honneur de manger mon dîner! comme ça vous relève un homme qui tient à sa réputation! que sera-ce donc, si je parviens à être nommé officier de bouche de son altesse!

LÉON, *en dedans.*

Holà, hé! garçon, la fille?

BONNEAU.

C'est le major!

## SCÈNE XVI.

### BONNEAU, LÉON.

LÉON.

Allons donc, mon cher, vous nous abandonnez.

BONNEAU.

Que désirez-vous, M. le major? parlez.

LÉON.

Du vin, mon ami, du vin.

BONNEAU.

Comment, les coquins l'auraient oublié! j'en avais pourtant placé moi-même quatre bouteilles.

LÉON.

C'est vrai; mais la marche, la poussière ont tellement échauffé monseigneur... nous vous demanderons du même.

BONNEAU.

Dans la minute. Son altesse commence-t-elle à se remettre?

LÉON.

Il n'y paraît plus.

BONNEAU, *avec embarras.*

M. le major, pardon de mon indiscrétion... mais je serais si heureux de connaître cet auguste seigneur... si vous vouliez me confier...

LÉON, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut! ah! mon ami, que demandez-vous? je serais perdu!

BONNEAU, *troublé.*

Rien, rien.. je n'en veux pas savoir davantage. (*à part*). C'est un Roi, c'est certain... j'aurais parié ma fortune que c'était un Roi! (*Il rentre*).

## SCÈNE XVII.

### LÉON, *seul, riant.*

Ah! ah! ah! le pauvre homme n'y peut plus tenir! notre *incognito* le désespère; il est vrai que Saint-Ernest joue son rôle à ravir; il dévore avec une grâce! il faut convenir que les dîners de prince sont excellens, et que ce rôle a vraiment de beaux côtés. Mais, chut, voici la petite Fanchette.

## SCÈNE XVIII.

### LÉON, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à part.*

Il est seul, faut profiter du moment.

LÉON, *à part.*

Comme elle est jolie ! ma foi, ce coquin d'Alain est encore plus heureux qu'un prince.

FANCHETTE, *à part.*

Je n' sais par où commencer.

LÉON.

Approchez, mon enfant ; à votre embarras, à votre rougeur, je devine que vous avez quelque confidence à me faire.

FANCHETTE.

Mon Dieu ! M. le major, j' suis toute tremblante !

LÉON.

Il ne faut pas trembler, quand on a des yeux comme ceux-là.

FANCHETTE.

Dame ! excusez-moi si je n'vous parle pas avec toutes les cérémonies que l'on y met pour les grands seigneurs comme vous.

LÉON.

Au fait, ma belle enfant, au fait, je n'ai pas fini de dîner ; le prince m'attend, et je ne puis le laisser seul sans manquer à mon devoir.

FANCHETTE.

Rien qu'un mot, M. le major.

LÉON.

Allons, parlez.

FANCHETTE.

Mon père prétend me marier aujourd'hui même.

LÉON.

Je ne vois pas grand mal à cela.

FANCHETTE.

Non, sans doute ; mais je sais qu'il compte prier monseigneur d'avoir la bonté de donner sa signature sur mon contrat de mariage.

LÉON.

Et vous désirez que je parle à son Altesse pour qu'elle vous fasse cet honneur !

FANCHETTE.

Ben au contraire ; je voudrais que monseigneur me fit le plaisir de n' pas m' faire tant d'honneur.

LÉON, *souriant.*

Ah ! j'entends ; il faut réserver cette signature pour le mariage avec Alain, n'est-ce pas ?

FANCHETTE, *étonnée.*

Alain !... comment, monsieur, vous savez que je l'aime ?

LÉON.

Oui, belle Fanchette, le prince lui-même en est instruit, et je puis vous assurer qu'il s'intéresse à votre amour... je ne vous en dis pas davantage... voilà le vin que j'ai demandé... (*En ce moment des paysans passent avec des bouteilles qu'ils portent dans le pavillon*). Ma présence est indispensable auprès de son Altesse... bon courage, mon enfant, bon courage; nous nous reverrons après le dessert. (*Il rentre dans le pavillon*).

## SCÈNE XIX.

FANCHETTE, *seule*.

Le prince lui-même qui est instruit de mon amour!... ah! si c'était possible, comme Jolibois enragerait! et toutes les filles du village, elles en crèveraient de jalousie, de me voir épouser Alain par la protection d'un monseigneur!

## SCÈNE XX.

FANCHETTE, JOLIBOIS, *accourant et tout pâle*.

JOLIBOIS.

Not' maître... not' maître!

FANCHETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

JOLIBOIS.

Not' maître... not' maître!...

FANCHETTE.

Mais qu'as-tu donc?

JOLIBOIS.

J' n'ai pas l' temps d' vous parler, mam'selle.

FANCHETTE.

Comme il est pâle!

JOLIBOIS.

Il y a d' bonnes raisons pour cela. (*il appelle*). M. Bonneau.

FANCHETTE.

Laisse-le donc; il est occupé à son second service.

JOLIBOIS.

N'y a pas d' second service qui tienne... n'y a plus d' dîner, plus d' prince, plus d' voitures, plus d'altesse!... ah! mon Dieu! mon Dieu! se s'rait-on attendu à ça?

FANCHETTE.

Il est devenu fou. Mon père! mon père!

## SCÈNE XXI.

Les Précédens, BONNEAU.

BONNEAU.

Ah! c'est toi, mon garçon!

JOLIBOIS.

J' viens d'en apprendre d' belles !

BONNEAU, *se frottant les mains.*

Tant mieux ; j'étais d'une impatience...

JOLIBOIS, *baissant la voix.*

Imaginez-vous qu' ces deux seigneurs prétendus qu' vous avez reçus chez vous, qu' vous traitez avec tant d' distinction, ne sont pas plus princes que moi.

BONNEAU.

Allons donc, pas possible.

JOLIBOIS.

Parlez bas, ils pourraient nous entendre. J'étais chez l' maître d' poste... j'attendais les voitures pour prendre mes informations, comme nous en étions convenus. V'là qu' j'entends clique, claque, clique, claque... c'était l'ami Brindavoine, le postillon du relai voisin, qui venait ventre à terre, bride abattue, vous prévenir que l'étranger qu' vous attendiez, s'arrêtait avec toute sa suite à quatre lieues d'ici, et qu'il ne passerait que demain.

BONNEAU.

Quoi! cet étranger que je croyais chez moi...

JOLIBOIS.

Couche ce soir au château d'un d' ses amis.

FANCHETTE.

C'est une histoire.

JOLIBOIS.

Je vous jure que j'ai parlé à Brindavoine ; je me suis chargé de sa commission auprès de vous ; sans cela, il s'rait v'nu vous l' dire lui-même.

BONNEAU.

Tu commences à m'effrayer. Et ces deux voyageurs qui se sont annoncés ici...

JOLIBOIS.

Pour ce qu'ils n'étaient pas? Voulez-vous que je vous parle franchement? J' crois qu' ce sont deux voleurs déguisés.

FANCHETTE, *ironiquement.*

Des voleurs ! ils en ont bien la tournure !

BONNEAU.

Des voleurs! ah! je ne saurais penser... Cependant leur conduite est très-suspecte.

JOLIBOIS.

Suspecte! vous êtes bien honnête! des inconnus qui s' présentent dans une maison respectable, sous des noms supposés!

BONNEAU.

Quitro mpent la bonne foi du maître du logis!

JOLIBOIS.

Qui se font servir un dîner qui ne leur était pas destiné?

BONNEAU.

Qui boivent tout le vin!

JOLIBOIS.

Se donnent les airs de seigueurs!

BONNEAU.

Me frappent sur l'épaule!

JOLIBOIS.

Et me traitent d'imbécille!... Ces gens-là n' peuvent avoir que d' très-mauvaises intentions.

BONNEAU, *s'échauffant.*

Oui, sans doute; ce sont des intrigans.

JOLIBOIS.

Des escrocs!

BONNEAU.

Des fripons!

JOLIBOIS.

Peut-être pis encore.

FANCHETTE.

Mon père, je vous en prie, prenez bien garde de vous compromettre.

## SCÈNE XXII.

Les Précédens, LES PAYSANS, *sortant de l'auberge, avec des plats à la main.*

JOLIBOIS.

Eh ben! où vont-ils donc?

FANCHETTE.

Servir ces messieurs.

JOLIBOIS.

Un moment, s'il vous plait, ceci devient un peu trop sérieux. (*Il les arrête au milieu du théâtre*). Comment, père Bonneau, vous auriez la faiblesse de ménager ces deux aigrefins.

BONNEAU.

C'est fort embarrassant; car ils comptent sur le second service... et en paraissant les soupçonner, nous pouvons nous exposer... Voyons, mes enfans, que me conseillez-vous?

FANCHETTE.

Mon avis, à moi...

JOLIBOIS.

J' suis ben fâché d' vous interrompre ; mais les femmes ne doivent pas s' mêler des grands coups d'état.

FANCHETTE.

Le sot !

JOLIBOIS.

C' n'est pas là la question.

BONNEAU.

Quelle est ton opinion ?

JOLIBOIS.

Moi, je pense qu'il faut prendre des mesures de rigueur.

BONNEAU.

Des mesures de rigueur... oui, qu'on remporte le second service... ce sera toujours autant de sauvé.

JOLIBOIS.

Sans doute. ( *Aux paysans.* ) Allons, remportez tout cela à l'office. ( *Les paysans rentrent dans l'auberge* ).

## SCÈNE XXIII.

Les Précédens, excepté les PAYSANS.

BONNEAU, *troublé.*

Mais quel parti prendre ?

JOLIBOIS.

C'est c' que j'allais vous demander.

BONNEAU.

J'en ferai une maladie, c'est sûr ; le cœur me manque.

JOLIBOIS.

Il faut montrer du caractère, parce que vous entendez bien que si nous nous laissons effrayer... Qu'est-ce qui reluit donc là ? ( *Il apperçoit des fusils cachés dans le buisson* ). Ah ! par exemple, voici du nouveau !... des fusils ! v'là leur arsenal découvert.

FANCHETTE.

Des fusils !

JOLIBOIS.

Et à deux coups, encore ! c'est-y traitre ?

BONNEAU.

Des armes ! ah ! mon dieu, nous sommes perdus !

JOLIBOIS.

J'espère qu' ça explique leurs projets.

BONNEAU.

V'là la sûreté du village compromise.

JOLIBOIS.

Ils veulent nous dévaliser.

BONNEAU.

Mes enfans, il faut sonner le tocsin, ameuter le village.

JOLIBOIS.

Bah! ils se sauveront. Ecoutez, si nous voulons les faire arrêter, ne faisons semblant de rien; je vais chercher du secours, des armes : nous arrivons, nous les cernons, et nous les faisons pendre pour l'exemple.

BONNEAU, *tremblant.*

Comment, tu nous laisses seuls?

JOLIBOIS, *prenant les deux fusils.*

Vous ne risquez rien; j'emporte leurs fusils.

BONNEAU.

Ne sois pas longtemps, mon ami.

JOLIBOIS.

Amusez-les cinq minutes, et je réponds de l'affaire. (*Il sort*).

## SCÈNE XXIV.

## BONNEAU, FANCHETTE.

BONNEAU.

Me voilà bien! et ma place de maître-d'hôtel!

FANCHETTE.

Cet imbécille de Jolibois va faire encore quelque sottise. Moi, je ne puis croire que ces deux voyageurs soient des intrigans.

BONNEAU.

Comment, après tout ce que tu viens d'entendre! des fusils cachés, des seigneurs à pied, une voiture brisée... tout cela n'est que trop clair, et il ne faut que du jugement pour voir que nous avons affaire à des coupe-jarrets.

FANCHETTE.

Rien ne prouve qu'ils aient des desseins malhonnêtes. Ils ont l'air si doux, si poli!

BONNEAU.

Ah! tu vas les défendre!

FANCHETTE.

Vous-même, il n'y a pas un quart-d'heure que vous les trouviez charmans.

BONNEAU.

C'est vrai; mais, diable! je les croyais de véritables seigneurs; et depuis qu'ils ne le sont plus, cela change furieusement les choses.

FANCHETTE.

Vous admiriez leur grâce, leurs façons, leurs figures distinguées.

BONNEAU.

Oh ! leurs figures distinguées... il n'y a pas d'excès.

FANCHETTE.

Vous l'avez dit.

BONNEAU.

Oui, on dit ça, comme ça... parce que les seigneurs n'en doivent pas avoir d'autres ; mais la vérité est qu'ils ont des regards faux.

FANCHETTE.

Des regards faux !

BONNEAU.

Et puis.. ils avaient trop d'appétit pour des gens de qualité.

LÉON, *en dedans.*

Allons donc, hé, garçon.

BONNEAU, *tremblant.*

Ah ! mon Dieu, en voilà un ! Qu'allons-nous devenir !

FANCHETTE.

Mon père ! ne tremblez donc pas comme ça ; v'là qu'vous m'faites peur.

## SCÈNE XXV.

Les Précédens, LÉON.

LÉON.

M. Bonneau, c'est affreux ! Monseigneur attend depuis une heure.

BONNEAU, *tremblant.*

Monsieur... M. le major... je suis confus, désolé.

LÉON.

Est-ce que vos rôtis sont brûlés ?

BONNEAU.

Précisément, M. le major... précisément... les rôtis, les crêmes, les fraises, les pâtés... tout est brûlé !

LÉON, *riant.*

Quel incendie ! c'est jouer de malheur !

BONNEAU.

Il semble que ce soit un fait exprès.

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu ! oui !

BONNEAU, *à part.*

Jolibois ne revient pas ! ( *haut* ). Soyez sûr que, sans l'évènement de la circonstance... qui fait que .. certainement.. parce qu'enfin... l'honneur de recevoir des personnes aussi estimables, aussi vertueuses... mais, vrai, il n'y a pas de ma faute.

FANCHETTE, *à part.*

V'là qu'mon père bat la campagne.

LÉON.

Allons, allons, mon cher hôte, il ne faut pas vous désespérer pour si peu de chose. Vous ne nous connaissez pas.

BONNEAU, *à part.*

Que trop, pour mon malheur.

LÉON.

Nous savons nous contenter de ce que nous trouvons.

BONNEAU, *à part.*

Je le crois bien, dans leur métier.

LÉON.

Et nous prendrons tout simplement ce que vous aurez.

BONNEAU, *à part.*

Il parle de mon argent. ( *haut* ). Monsieur, je vous assure que je n'ai rien, rien du tout.

LÉON, *étonné.*

Mais ce trouble n'est pas naturel ; il y a vraiment quelque chose d'extraordinaire. Ma petite Fanchette, vous me direz peut-être...

FANCHETTE, *s'enfuyant.*

Moi, monsieur, je n'ai rien non plus.

LÉON.

Oh! décidément ceci cache un mystère qu'il faut éclaircir; et je veux... ( *On entend un roulement de tambour* ). Qu'est-ce que cela signifie?

## SCÈNE XXVI.

Les Précédens, SAINT-ERNEST, *sortant du pavillon.*

SAINT-ERNEST.

Quel tapache, major?

BONNEAU, *à part.*

Ah! voilà l'autre coquin, c'est fait de nous!

SAINT-ERNEST.

Eh bien! qu'avez-vous, bonnes gens? quel est ce timilte? est-ce encore quelque nouveau accident?

LÉON.

Ah! je devine... ce tambour, le trouble de notre hôte... c'est une surprise qu'on prépare pour Monseigneur.

SAINT-ERNEST.

Une surprise pour Monseigneur!

LÉON.

Sans doute, des bouquets, de la musique, une fête villageoise.

SAINT-ERNEST.

Ah ! fort bien ! fort bien !

BONNEAU, *à part.*

Tiens ! ils croyent qu'on va leur donner des fêtes, à présent!

*( On entend le tambour ).*

## SCÈNE XXVII.

Les Précédens, JOLIBOIS, *plusieurs paysans armés de fourches et de pieux, un tambour à leur tete.*

JOLIBOIS.

Suivez-moi, vous autres, suivez-moi. Bon! il est encore temps!

BONNEAU, *tout fier.*

Ah ! nous allons voir !

JOLIBOIS.

J'ai fait mettre tout l'village sous les armes.

SAINT-ERNEST.

C'est bien, mes enfans, c'est bien; je suis satisfait des honneurs que vous me rendez.

JOLIBOIS.

Ah ben ! il est bon là, des honneurs !

LÉON.

Oui, mes amis, Monseigneur est touché de votre empressement.

JOLIBOIS, *aux paysans.*

J'crois qu'ils s'moquent d'nous. Attendez, j'vais parler.

SAINT-ERNEST.

Voyons, voyons le harangue.

JOLIBOIS.

Messieurs, j'vous d'mande ben pardon; mais vous êtes arrêtés.

LÉON.

Arrêtés !

SAINT-ERNEST.

Voilà un harangue d'un nouveau genre, par exemple.

LÉON.

Comment ? misérable !

JOLIBOIS.

Oui, arrêtés comme vagabonds, suspects, intrigans et faussaires.

LÉON.

Ceci passe la plaisanterie !

BONNEAU.

Oui, faussaires. Ah ! ah ! messieurs, vous voyez qu'on vous connait.

SAINT-ERNEST, *oubliant de baragouiner.*

Quoi, mes amis, vous pourriez penser?..

JOLIBOIS.

Tenez, tenez, voyez-vous celui-ci qui parle français aussi ben qu'moi! v'là comme on s'coupe.

LÉON.

Mais je puis vous jurer...

JOLIBOIS.

En prison.

BONNEAU.

En prison.

LES PAYSANS.

En prison.

FANCHETTE.

Pauvres jeunes gens! ils me font de la peine!

SAINT-ERNEST.

Ecoutez-nous.

BONNEAU.

Ah! vous croyez qu'on peut se permettre impunément de s'introduire dans une maison!

JOLIBOIS.

De mettre toute une cuisine à feu et à sang!

BONNEAU.

De cacher des armes.

LÉON.

Comment! vous avez trouvé nos fusils?

JOLIBOIS.

Là, ils en conviennent! c'est clair, je crois.

SAINT-ERNEST, *riant.*

L'imbécille! ah! ah! ah!

LÉON, *riant.*

Le sot! ah! ah! ah!

JOLIBOIS.

Ils font semblant d'rire; mais ça n'prend pas.

SAINT-ERNEST.

Encore une fois, écoutez-nous.

JOLIBOIS.

Pour entendre des histoires.

FANCHETTE.

Mais, écoute-les donc.

BONNEAU.

Sans doute, on ne peut pas refuser cela.

JOLIBOIS.

Cest qu'ils vont vous enjeoler.

FANCHETTE.

Tais-toi.

SAINT-ERNEST.

Je vous assure que nous sommes deux chasseurs égarés.

JOLIBOIS.

Oui, des chasseurs de bourses.

SAINT-ERNEST, *lui donnant un soufflet.*

Faquin !

JOLIBOIS.

Eh ! ben, tenez-le donc, vous autres : vous m'laissez frapper, et dans mes fonctions encore !

FANCHETTE.

C'est bien fait.

JOLIBOIS, *furieux.*

Il n'y a plus d'rémission.

LÉON.

Le premier qui approche...

JOLIBOIS, *saisissant un fusil.*

Rendez les armes... si vous en avez.

SAINT-ERNEST ET LÉON, *faisant un mouvement.*

Rendre les armes, malheureux !

JOLIBOIS, *laissant tomber son fusil.*

Ah ! mon Dieu, ils ont peut-être des pistolets !.. prenez garde !.. prenez garde !

*(Fanchette se cache avec son tablier. Bonneau se met derrière un arbre. Jolibois derrière les paysans, qui reculent aussi au mouvement de Saint-Ernest et de Léon).*

## SCÈNE XXVIII et dernière.

Les Précédens, ALAIN.

ALAIN.

Me voilà ! me voilà !

FANCHETTE.

C'est Alain !

SAINT-ERNEST.

Alain ! nous sommes sauvés !

ALAIN.

Enfin, me v'là de r'tour ; j'suis v'nu d'un fier train ! M. l'colonel, quand vous voudrez r'tourner à vot' château, vot' voiture est arrivée.

BONNEAU ET JOLIBOIS.

Sa voiture !

ALAIN.

J'l'ai laissée à l'entrée du village, parce que la grande rue est trop étroite pour la faire passer.

BONNEAU.

Un colonel! un château! une voiture!.. miséricorde! qu'avons-nous fait?

FANCHETTE.

Quand j'disais que ce n'étaient pas des voleurs!

ALAIN.

Comment, des voleurs! le colonel de Saint-Ernest?

JOLIBOIS.

De Saint-Ernest!.. ah! ben, j'en ai fait d'belles!

BONNEAU, *à Saint-Ernest.*

Ah! M. le colonel, pardonnez-moi... je vous ai manqué, c'est vrai... mais aussi, c'est ce damné imbécille... (*montrant Jolibois*).

JOLIBOIS.

Vous verrez qu'c'est moi qui finirai par avoir tort!

LÉON.

Cela doit être.

SAINT-ERNEST.

Allons, M. Bonneau, si nous nous sommes un peu trop amusés à vos dépens, vous êtes le seul coupable; nous avions un appétit dévorant; on ne pouvait être reçu chez vous sans faire ses preuves de noblesse, et pour ne pas nous passer de dîner, nous avons eu recours à une espièglerie de garnison.

BONNEAU.

M. le colonel, c'est bien de l'honneur pour moi, assurément.

SAINT-ERNEST, *lui donnant une bourse.*

Tenez, voilà pour vous indemniser du trouble que nous avons causé.

BONNEAU, *bas, à Jolibois.*

Une bourse d'or pour un dîner! c'est vraiment digne d'un Roi!

JOLIBOIS, *de même.*

Ah! ça, est-ce qu'il ne m'indemnise pas aussi, moi! ce soufflet valait son pesant d'or, au moins!

SAINT-ERNEST.

Parlons de l'intéressante Fanchette. M. Bonneau, je ne suis n'y prince ni roi; c'est un petit inconvénient dont, pour ma part, je suis tout aussi fâché que vous; mais, enfin, c'est un mal sans remède. J'ai mérité le grade de colonel; je jouis

d'une grande fortune : c'est bien quelque chose ; et si vous ne tenez pas absolument à ce que votre fille soit mariée par un souverain, je vous offre pour elle un mari et une dot.

JOLIBOIS.

Un mari !.. un moment, s'il vous plaît ; il est tout trouvé le mari.

FANCHETTE.

Oui, mais mon père ne peut pas refuser M. le colonel.

BONNEAU.

Sans doute, et je suis prêt à accepter la dot et le mari.

LÉON.

Voilà ce qui s'appelle un bon père.

SAINT-ERNEST.

Allons, approche, Alain.

JOLIBOIS.

Alain !

BONNEAU.

Mais, M. le colonel, il n'a pas d'état, pas de fortune.

SAINT-ERNEST.

Qu'à cela ne tienne : je veux lui donner une place distinguée; je le nomme, dès aujourd'hui, mon premier garde...

BONNEAU, *enchanté.*

Votre premier...

SAINT-ERNEST.

Garde-chasse. Je l'installe le jour des noces, et je le loge au château avec Fanchette.

ALAIN.

Ah ! M. le colonel, que de reconnaissance !

BONNEAU.

Je consens à tout, à tout absolument.

JOLIBOIS.

J'étais sûr que vous finiriez par-là.

BONNEAU, *bas, à Jolibois.*

Ecoute donc, je ne puis pas désobliger un colonel ; mais, patience, mon ami, demain nous recevrons un véritable seigneur, et certainement on ne m'y trompera plus.

SAINT-ERNEST.

Ne jurons de rien, mon cher M. Bonneau ! croyez-moi, le plus sage, est de bien accueillir tout le monde, de servir également le voyageur modeste, le seigneur fastueux... (*En riant*). et surtout de respecter les *incognito*.

FIN.

# LES FRÈRES DE LAIT,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUVERT, NICOLE ET ***.;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 8 FÉVRIER 1823.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ FAGES, LIBRAIRE,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1823.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| PHILIPPE, sous-officier licencié, veste ronde et pantalon bleus, décoré de la croix de la Légion d'honneur. . . . . | M. *Gontier.* |
| THÉRÈSE, sa cousine. . . . . . . . . . | Mlle. *Fleuriet.* |
| JACQUES, paysan, frère de lait de Philippe. . . . . . . . . . . . . . . . . . | M. *Émile.* |
| MORIN. . . . . . . . . . . . . . . . . . | M. *Dormeuil.*(*) |

Un Sous-Officier, commandant un peloton de recrues.

(*) Ce rôle appartient à l'emploi des grimes.

S'adresser, pour la Musique des *Frères de Lait,* à Monsieur DUCHAUME-D'HAUTEL, au Théâtre du Gymnase Dramatique.

De l'Imprimerie de NOUZOU, rue de Cléry, n°. 9.

# LES FRÈRES
## DE LAIT,
### COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

*Le théâtre représente une place de village ; à droite du spectateur, une chaumière ; sur le premier plan, un banc de pierre.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

### MORIN, THÉRÈSE.

MORIN.

Oui, mademoiselle Thérèse, voilà mon dernier mot ; dans une heure il faut que j'aie mon argent.

THÉRÈSE.

Comment, monsieur Morin, pas seulement un jour de délai.

MORIN.

Pas un moment de plus, mademoiselle ; si votre tante ne me paye pas ces huit cents francs...

THÉRÈSE.

Huit cents francs ! je croyais qu'il s'agissait de cent écus environ.

MORIN.

Cent écus !.. cent écus !.. voilà bien comme vous êtes tous ; vous n'entendez rien aux affaires... c'est-à-dire, c'était trois cents soixante-sept francs, cinquante centimes... il y a onze ans... aujourd'hui, les intérêts, l'intérêt des intérêts... cela fait juste, sept cents soixante-dix francs, quatre-vingt-treize centimes... plus l'assignation, le coût du jugement, et autres menus frais ; en tout, huit cents francs bien ronds.

THÉRÈSE.

Huit cents francs, pour cent écus !

MORIN.

Ecoutez-donc, chacun son métier:

Air: *De Sommeiller encor ma chère.*

Du laboureur c'est la manière,
Il sem' pour recueillir, dit-on.
Quelq' grains de blé, qu'il prête à la terre,
Doivent lui rendre une moisson:
J'imite un exemple aussi sage,
Comme le laboureur prudent,
Si j' sem' un écu dans l' village,
C'est pour qu'il m'en rapporte cent.

D'ailleurs, le ciel sait qu'en prêtant cette somme, je n'avais que le désir d'obliger votre famille, que j'ai toujours aimée... mais ma patience est à bout, et si dans une heure, je ne suis pas soldé, demain, la vente de la maison et du mobilier... ce qui ne changera rien aux sentimens d'estime et d'amitié que je porte à la famille.

THÉRÈSE.

Auriez-vous bien ce cœur-là ?.. quand vous savez que ma pauvre tante est là, malade depuis deux mois, qu'elle ne quitte même plus son lit.

MORIN.

Ah! mon dieu! je le sais... je sais même que vous vous conduisez avec elle comme un petit ange... mais que voulez-vous, ma chère amie, chacun a ses devoirs, ses malheurs domestiques... elle a besoin d'argent, moi j'en ai besoin de mon côté; mais l'argent est à moi, et comme on dit, charité bien ordonnée... vous savez le reste.

THÉRÈSE.

Vous n'ignorez pas que Philippe, son fils et mon cousin, est revenu seulement hier soir dans le pays, après avoir obtenu son congé... laissez-lui le temps d'amasser cette somme.

MORIN.

Le temps, le temps... encore onze ans, n'est-ce pas ?.. je vous le répète, ça ne se peut pas. D'ailleurs, c'est à la mère que j'ai prêté... je ne me soucie pas d'avoir affaire au fils... c'est un militaire, et c'est tout dire, ça s'occupe plus de gloire que d'argent... au reste, s'il veut me payer, je ne l'en empêche pas... il est sept heures quarante-cinq minutes... à neuf heures précises, je suis ici... je vous donne le quart-d'heure de grâce... passé ce délai, j'en aurai tous les regrets du monde,

mais je me mettrai en règle... adieu, ma belle enfant... dans une heure vous me reverrez.

## SCÈNE II.

### THÉRÈSE, *seule.*

Le méchant homme!.. heureusement, ma tante repose encore... elle n'a rien entendu de ses menaces... si elle savait que demain peut-être, elle va être réduite à la plus affreuse misère... ah! gardons-nous de lui dire... mais Philippe ne revient pas... quand il saura... pauvre cousin... je vais aussi l'affliger... il aime tant sa mère!.. ( *à demi-voix* ). il m'aime aussi, je crois... je crois... car il est encore à me le dire.

Air : *Du vaudeville de la Somnambule.*

Ses seuls regards m'ont dévoilé sa flamme,
Mais pourquoi m'en faire un secret?
Ne sait-il pas que près de jeune femme,
Un tel aveu n'est jamais indiscret.
Oui, mille fois dans mon impatience,
J'aurais voulu... mais il ne disait rien...
Ah! pourquoi donc garde-t-il le silence,
Quand ses yeux s'expriment si bien?

## SCÈNE III.

### THÉRÈSE, JACQUES.

JACQUES.

Jarni, mademoiselle Thérèse, vous voilà levée de bon matin... c'est pas la peine de vous demander comment qu'ça va? toujours fraîche, morgué, ni plus, ni moins... mais la mère Simon, comment qu'elle se trouve ce matin?

THÉRÈSE.

Toujours souffrante.

JACQUES.

Quant à ce garnement de Philippe, je le quitte à l'instant.

THÉRÈSE.

Où est-il donc allé?

JACQUES.

Faut-il le demander? n'est-ce pas aujourd'hui le départ des recrues du village? en attendant votre réveil, et celui de

sa mère, il s'est levé à la hâte, et depuis quatre heures, il est là, sur la place, qui leur donne des avis, qui fait manœuvrer ces apprentis soldats, qui leur parle avec un feu... enfin c'est un enragé... quoi !

THÉRÈSE.

Je le reconnais là... il aime tant l'état militaire, qu'il n'a quitté que depuis huit jours.

JACQUES.

Oh! ça, c'est naturel, quand on a longtemps servi comme lui, et qu'on revient avec la croix et les galons de sergent, dam!.. il y a de quoi être fier... et moi donc, moi, j'suis tout orgueilleux de ce qu'il est mon frère de lait : c'est pourtant vrai, c'est mon frère... c'est drôle comme on se trompe; il y a des gens qui vous disent : oh! vous avez sucé le même lait, vous devez avoir le même caractère... joliment... moi, quand j'entends le tambour d'un côté, je me sauve de l'autre... et le meilleur, c'est que j'ai toujours été comme ça... on n'a jamais vu deux frères aussi peu ressemblans... t'nez, je me rappelle quand j'étais petit, que nous jouyons avec les aut' bambins, s'il y avait quelques torgnoles à donner, ou à recevoir, moi, j'étais d'là... (*il fait mine de s'enfuir*). Philippe était toujours de là (*il se met en garde*). Et le jour donc, où je me laissai tomber dans le canal, près du moulin au père Jérôme, en voulant rattrapper ma belle ligne de dix pieds... tout l'monde lui criait : Philippe, reste-donc, ne t'expose pas, tu vas te faire moudre sous la grosse roue... ah! ben, oui, il était déjà dans l'eau, à me ramener au bord, contre vent et marée... c'pauvre Philippe, il y a gagné une fière estafilade à la tête... sans lui je n'aurais plus le plaisir de vous voir... mais aussi, depuis c'temps-là, je l'aime... je l'aime autant que vous, et c'est tout dire... et dam, faudrait pas qu'on vînt parler mal de lui devant moi... oh! oh! celui qui s'en aviserait... je lui dirais bien son fait. Enfin c'est un brave, là dans la force du terme... aussi dans ce village, c'est à qui le fêtera!.. c'est à qui lui fera queuqu' agacerie... on sait ben pourquoi... ces petites filles... ça ne demande que des maris... n'y a que vous qui n'en voulez pas; c'est pourtant pas faute qu'il s'en présente, car enfin... on en vaut un autre... voyez plutôt.

THÉRÈSE.

Allons, Jacques, te voilà encore sur ce chapître-là... je t'ai déjà dit de ne plus m'en parler.

JACQUES.

Vous êtes donc décidée à ne pas m'épouser... vous ne savez pas ce que vous refusez... oh! non, vous ne le savez pas... je vous rendrais si heureuse.

THÉRÈSE.

Mais toi?

JACQUES.

Eh bien!.. si vous êtes heureuse, c'est tout ce qu'il m'en faut.

THÉRÈSE, *à part.*

Excellent cœur!.. (*haut*). Mon pauvre Jacques, ma résolution est prise; quelqu'avantage que j'y trouve, je n'épouserai jamais un homme dont je ne pourrais pas faire le bonheur.

JACQUES.

Prétexte, mamzelle, prétexte, et pas autre chose.

Air : *Va d'une science inutile.*

C'est donc ainsi, qu' tout à votre aise,
Vous vous moquez de mon amour;
Mais apprenez, mamzell' Thérèse,
Qu' je n' suis pas dupe d' vot' détour.
Ne m' trouvant pas assez aimable,
C'te défait' là vous convient mieux,
Et vous me rendez misérable,
Dans la craint' de n' pas m' rendre heureux.

THÉRÈSE.

La mauvaise humeur te rend injuste, réfléchis.. tu sais que je suis orpheline, sans fortune.

JACQUES.

Et moi donc! est-ce que je ne suis pas propriétaire... deux grands arpens... tout ça planté en pommiers d'une venue magnifique... avec ça que c't'année nous avons eu une récolte superbe... des pommes grosses comme ma tête... dieu! la bonne année! les belles pommes! encore une vendange comme celle-là, et ma fortune est faite.

THÉRÈSE.

Encore une fois, mon ami, je ne puis t'écouter.

JACQUES.

Et c'est là ce que vous m'annoncez, après deux ans de soupirs?

THÉRÈSE, *malignement.*

Comment! il y a deux ans?

JACQUES.

Oui, mamzelle... faut pas qu'ça vous étonne... il y deux ans... mais après ce que vous me dites là....

THÉRÈSE.

Cela te fait donc de la peine?

JACQUES, *dépité.*

Moi!.. ben du contraire, vous me faites plaisir, et beaucoup de plaisir encore... je cherchais l'occasion de vous haïr... je suis ben aise de l'avoir trouvée.

THÉRÈSE.

Tu pourrais me haïr?

JACQUES.

Je ne dis pas ça... mais pourtant j'y ferai tous mes efforts.

THÉRÈSE, *en s'en allant.*

Alors, c'est toi qui seras un ingrat; car je t'aimerai toujours... adieu, Jacques... adieu, mon ami.

JACQUES.

Adieu, mamzelle.

## SCÈNE IV.

### JACQUES, *seul.*

Arrangez cela... elle m'aimera toujours... et elle en aime un autre... je voudrais bien savoir qui c'est... attendez donc... c'est peut-être le petit Blaisot, celui qui a toujours ses cheveux en cadenettes... non, il n'est pas assez bel homme... je suis sûr qu'elle me préférerait... si c'était Philippe! ah! bien oui; il n'est ici que d'hier soir... il est vrai qu'il est venu en semestre il y a deux ans... mais depuis deux ans, elle aurait eu le temps de l'oublier... enfin, elle m'aimera toujours; et elle en aime un autre, c'est là que j'en suis... c'est-à-dire, que si je l'épousais... c'est ça... eh! bien!.. mais elle a joliment bien fait de m'en prévenir.

Air : *Du vaudeville de l'écu de six francs.*

De l'aveu que Térès' vient de m' faire,
Bien loin que je sois irrité,
J' dois m'en réjouir au contraire :
Faut voir les chos' du bon côté.
J'ai du moins l'heureux avantage,
Sur beaucoup d'honnêtes maris,
D' savoir d'avance c' qu'à Paris
On n' sait jamais qu'après l' mariage.

Mais elle a peut-être bien voulu m'éprouver... c'est si rusé ces petites femmes !.. tatigué, faut que j'en ayons le cœur net... faut... v'là son cousin, avouons-lui tout franchement ce qui en est : il m'a toujours bien aimé, lui... mettons-le en avant pour moi... en avant ! n'y a que ça à lui dire : c'est un soldat.

## SCÈNE V.

### JACQUES, PHILIPPE.

PHILIPPE, *à la cantonnade.*

Je ne vous dis pas adieu, mes camarades ; dans une heure nous nous reverrons... ( *à Jacques* ). Quelle belle et vaillante jeunesse ! quel enthousiasme !.. comme ça servira bien son Roi !.. ah ! mon pauvre Jacques, cela me rappelle mon départ !.. t'en souviens-tu ? sais-tu qu'il y a longtemps ?

JACQUES.

Pardi ! si je m'en souviens ! comme si c'était hier : il me semble encore te quitter là, au bout de l'avenue, au pied de ce gros peuplier ! quel cidre nous y avons bu ! je n'ons jamais repassé depuis à c't'endroit-là, sans songer à toi... t'étais pas trop gai, au moins !

PHILIPPE.

Je pensais à ma mère, à mon pauvre père... hélas, je ne devais plus le revoir.

JACQUES.

Air : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, j' m'en souviens, tu montras du courage,
Quand de ces lieux il fallut t'exiler ;
Mais cependant au bout de ce village,
J' vis dans tes yeux quelques larmes rouler.

PHILIPPE.

J'abandonnais mes parens, ma chaumière,
Ah! l'on peut bien excuser mes douleurs!
Peut-on quitter son pays, son vieux père,
Et ne pas répandre des pleurs!

JACQUES.

Mais enfin, te voilà revenu, c'est l'essentiel.

PHILIPPE.

Revenu, oui... mais sans la promesse que j'avais fait à ma bonne mère de retourner au village pour la consoler, vivre près d'elle, et lui fermer les yeux; malgré tant d'années de service, je serais resté soldat, et j'aurais conservé à mon pays un défenseur de plus. Mais d'autres vont me remplacer... ainsi va le monde, mon vieux camarade...

Air : *Du Magistrat irréprochable.*

Ils vont, en reprenant nos armes,
Rajeûnir nos vieux bataillons,
Quand du repos, goûtant les charmes,
Maints vieux guerriers retournent aux sillons.
De ses enfans la France peut attendre
Le dévouement qu'ils doivent lui prouver;
C est à leur tour de la défendre,
Au nôtre, de la cultiver.

JACQUES.

Ah! te voilà toujours, je te reconnais bien là... et quand ces jeunes gens-là reviendront, ça fera de jolis cadets... jurer, boire, fumer, avoir des moustaches...

PHILIPPE.

Tu en veux bien à nos pauvres moustaches!

JACQUES.

C'est plus fort que moi... je n'aime pas à les regarder... Brrr...

PHILIPPE, *riant.*

Tu as toujours été poltron!

JACQUES.

Poltron n'est pas le mot... mais dis-moi, je t'en prie, à quoi que ça te sert? si j'étais de toi, j'aurais bientôt fait... vas... crac...

PHILIPPE, *avec force.*

Les couper! mille bombes!

JACQUES.

Là... là... ne te fâche pas!.. c'est un avis que je te donne ; mais tu n'es pas obligé...

PHILIPPE.

Air : *Du vaudeville du Code et l'Amour.*

A les conserver je m'attache,
Apprends donc ici, mon ami,
Que s'il le fallait nos moustaches
F'raient encor trembler l'ennemi.

JACQUES.

Pourtant, j' sais qu' dans plus d'un' bataille,
Où l'on admira nos soldats,
Parmi ceux qu' frappa la mitraille,
Y en avait qui n'en avaient pas.

PHILIPPE.

C'est vrai ; mais tu me fais oublier là, tout en jasant, que je n'ai pas encore vu ma mère aujourd'hui... au revoir.

JACQUES.

Un instant!.. avant que tu ne rentres, je voudrais te dire un mot, j'ai besoin de toi.

PHILIPPE.

De moi!.. et pourquoi faire?

JACQUES, *avec mystère.*

Il est bon que tu saches que je suis amoureux.

PHILIPPE, *surpris.*

Ah! bah!

JACQUES.

Eh! mon dieu, oui, malheureusement.

PHILIPPE.

Comment!.. tu n'es donc pas aimé?

JACQUES.

Oh! vois-tu... l'histoire de la coquetterie... on est bien aise de me faire enrager, on me rebute.

PHILIPPE.

Eh bien! que puis-je faire pour toi?

JACQUES.

Il faut lui faire des reproches sur la manière dont elle agit avec moi... car, vois-tu, je crois que j'ai...

PHILIPPE.

Un rival.

JACQUES.

Juste.

PHILIPPE.

On lui coupe les oreilles.

JACQUES.

Bah ! bah ! couper les oreilles ! v'là de tes moyens.. et puis je ne vois pas à quoi ça pourrait m'avancer, quand j'aurai un rival qui n'aura plus d'oreilles... d'ailleurs, elle ne m'a pas dit qui c'était qu'elle me préférait ; c'est pour ça que je veux que tu la fasses jaser.

PHILIPPE.

Et c'est un vieux soldat que tu charges de négocier une affaire d'amour... crois-tu que j'inspirerai plus de confiance que toi ?

JACQUES.

Oh ! beaucoup plus ; parce que moi, c'est unique comme j'ai l'air bête, à parler de ces choses-là.

PHILIPHE.

Allons, si cela peut te faire plaisir, touche-là, je parlerai.

JACQUES.

Ta parole !

PHILIPPE.

Tu peux y compter.

JACQUES.

*DUO.*

*Musique de M. Heudier.*

Tu commenceras par lui dire
Que j' brûlons d'être son mari.

PHILIPPE.

Mais d'abord, il faudrait m'instruire
Du nom de cet objet chéri.

JACQUES.

C'est Thérèse.

PHILIPPE.

O surprise extrême.
Thérèse !

JACQUES.

Oui, c'est elle que j'aime,
J' me repos' sur toi, mon cher ami,
Mais qu'as-tu donc?

PHILIPPE, *à part, et douloureusement.*

Il l'aime aussi.

ENSEMBLE.

JACQUES.

Dans mon cœur renait l'espérance,
En toi, je mets ma confiance.
Ami, je compte sur ta foi,
Tu parleras comme pour toi.

PHILIPPE.

S'il est aimé, plus d'espérance,
Dois-je trahir sa confiance?
Non. l'amitié m'en fait la loi,
Je parlerai comme pour moi.

JACQUES.

Dis-lui bien, dis-lui, mon ami,
Qu' si son cœur répond à ma flamme,
On n' trouv'ra pas dans c' pays-ci
D' mari plus soumis à sa femme.

PHILIPPE, *à part.*

Grand dieu! s'il savait quel souci,
Quelle peine il me cause ici.

ENSEMBLE.

JACQUES.

O! doux espoir! bonheur extrême!
J'épouserai celle que j'aime,
Puisqu'un ami doit aujourd'hui
Doit lui parler comme pour lui.

PHILIPPE.

O chagrin! ô douleur extrême!
Il aime aussi celle que j'aime,
Mais il le faut, dès aujourd'hui,
Je vais parler, parler pour lui.

## SCÈNE VI.

PHILIPPE, *seul.*

Suis-je assez malheureux!.. j'aime ma cousine... en apprenant qu'elle n'était pas mariée, je me flattais encore... mais non... un rival se présente, et c'est Jacques, mon bon frère, mon ami, le compagnon de mon enfance... n'en doutons pas, elle le paye de retour... au fait, cet amour n'est-il pas naturel?

ils ne sont jamais quittés eux ! tandis que moi, absent depuis deux ans... mais aussi pourquoi ne pas lui avoir parlé plutôt de mon amour ? pourquoi cette maudite timidité ? moi qu'une batterie ne ferait pas reculer !.. une femme !.. il n'est plus temps, il faut oublier cet amour-là... l'oublier ! oublier Thérèse !.. lui parler pour un autre ! oui, je le dois, je l'ai promis.

Air : *Nouveau de M. D. P.*

Elle s'avance,
Que d'attraits de candeur !
En sa présence,
Faisons taire mon cœur.
Ah ! d'un devoir sévère,
Je me sens accablé !
Mais l'amour doit se taire,
Quand l'honneur a parlé.

## SCÈNE VII.

### PHILIPPE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Cousin, je vous cherchais.

PHILIPPE.

Et moi aussi : j'allais rentrer, car j'ai deux mots à vous dire.

THÉRÈSE.

A moi !

PHILIPPE.

Parlez-moi franchement, Thérèse, vous savez combien je vous aime.

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire ?

PHILIPPE.

Pendant mon absence, vous êtes grandie, embellie, et jolie comme vous l'êtes, vous avez eu, n'est-ce pas, le désir de vous marier ?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Pendant votre absence, non, mon cousin, je n'y ai jamais pensé.

PHILIPPE.

Mais, s'il se présentait un parti convenable ; si un homme

plein d'honneur, jeune encore, capable de vous rendre heureuse, et qui vous adore... aspirait à votre main...

THÉRÈSE, *à part.*

Voilà où je l'attendais... ( *haut* ). Mais...

PHILIPPE.

Vous l'accepteriez... hé! bien, Thérèse, cet homme, c'est mon meilleur ami.

THÉRÈSE.

Votre ami!

PHILIPPE.

C'est Jacques.

THÉRESE.

Jacques!.. ( *à part* ). Ah! dieu... je me suis trompée.

PHILIPPE.

Vous ne répondez pas.

THÉRÈSE, *avec embarras.*

C'est de votre amitié, que j'attends un conseil.

PHILIPPE.

De moi!

THÉRÈSE, *de même.*

Oui, cousin, et je ne vous consulterais pas, si je connaissais quelqu'un qui m'aimât plus que vous.

PHILIPPE, *vivement.*

Oh! personne... personne, chère Thérèse.

THÉRESE.

C'est votre cœur que je dois consulter... Jacques peut-il me convenir?

PHILIPPE.

Air : *A soixante ans.*

Si c'est mon cœur que le votre interroge,
Oui, cet hymen pourrait vous convenir.

THÉRÈSE, *à part.*

Ah! dieu! c'est lui, qui me fait son éloge.

PHILIPPE.

Ainsi que moi, Jacques sait vous chérir;
Tout son bonheur est de faire le vôtre,
Dans l'infortune il serait votre appui.

THÉRESE, *à part.*

Pourquoi faut-il qu'il parle pour un autre?
J'aimerais tant qu'il me parlât pour lui.

PHILIPPE.

Eh! bien! Thérèse, vous gardez le silence!.. Que dire à Jacques?

THÉRESE.

Dites-lui qu'il a mon estime... mon amitié... mais que mon amour...

PHILIPPE.

Eh! bien?

THÉRÈSE, *timidement.*

Est pour un autre.

PHILIPPE.

Pour un autre!.. Ah! Thérèse! quel chagrin pour ce pauvre Jacques... et pour vos amis!.. car Jacques n'est pas le seul à plaindre... vous nous quitterez...

THÉRESE.

Je n'ai pas dit cela, cousin, c'est au contraire pour ne pas me séparer des personnes qui me sont chères...

PHILIPPE.

Mais celui que vous avez choisi, partagera-t-il votre amitié pour nous?

THÉRÈSE.

Oh! j'en réponds... et si vous le connaissiez...

PHILIPPE.

Thérèse n'a pu faire un choix indigne d'elle.

THÉRÈSE.

Oh! non... et j'avais l'intention de le faire connaître à Jacques, j'ai pensé qu'un billet...

PHILIPPE.

Vous lui avez écrit?

THÉRÈSE.

J'avais compté sur votre complaisance... un mot de votre main...

PHILIPPE.

De ma main!.. y songez-vous?

THÉRÈSE.

Vous me refusez !...

PHILIPPE.

Moi ! vous refuser... seulement je voulais vous dire... ( *à part* ). Grand dieu !.. ( *haut* ). Mais parlez, Thérèse... que dois-je écrire à ce pauvre Jacques ?

THÉRÈSE.

Air : *Il m'en souvient, longtemps ce jour.*

Dites-lui pour l'affliger moins,
Et si cet avis est le vôtre,
Que pourtant, sensible à ses soins,
J'avais déjà fait choix d'un autre...
Que son rival, ( *à part* ). ingrat, ou non,
De mon cœur hélas! est le maître...

PHILIPPE, *avec embarras.*

Et s'il me demande son nom ?

THÉRÈSE, *les yeux baissés.*

Ne signerez-vous pas la lettre?
Oui, s'il voulait savoir son nom,
N'aurez-vous pas signé la lettre?

PHILIPPE.

Quoi ! chère Thérèse ! je serais assez heureux !..

THÉRÈSE.

Qu'allez-vous penser de moi ? vous faire un tel aveu...

PHILIPPE.

Air : *Du Vaudeville de Michel.* ( avec la ritournelle chantée ).

Pour mon cœur,
Quel moment enchanteur!
Tes aveux,
Thérèse, comblent tous mes vœux.

THÉRÈSE.

A celle que ton cœur préfère,
Promets-tu bien amour constant ?

PHILIPPE.

J'en jure, foi de militaire,
Thérèse, reçois mon serment.

THÉRÈSE.

A ta promesse, ah ! mon cœur s'abandonne,
Mais ce serment qui va nous réunir,
Songe, Philippe, à ne pas le trahir.

PHILIPPE, *vivement.*

Je n'ai jamais trahi personne.

ENSEMBLE.

Pour mon cœur, etc.

THÉRÈSE.

Mais, nous parlons de bonheur, et peut-être, hélas! sommes-nous à la veille d'être bien malheureux.

PHILIPPE.

Comment?

THÉRÈSE.

Monsieur Morin est venu ce matin.

PHILIPPE.

Pour ces huit cents francs que lui doit ma mère?

THÉRÈSE.

Oui... et si aujourd'hui même, ma tante ne lui compte pas cette somme...

PHILIPPE.

Ne pleurez-pas, Thérèse... eh! bien, que fera-t-il?

THÉRÈSE.

Il fera vendre demain, la maison et tous les meubles.

PHILIPPE, *avec force.*

Le misérable! vendre la maison de ma mère?

THÉRESE.

Il doit revenir.

PHILIPPE.

Je l'attends.

THÉRESE.

Je vous en conjure, mon ami, ne le fâchez pas! c'est un méchant homme.

PHILIPPE.

Vendre la maison de ma mère!

THÉRESE.

Contraignez-vous, Philippe, le voici.

PHILIPPE.

J'ai peine à contenir mon indignation.

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MORIN.

MORIN.

Me voici exact à ma parole, comme vous voyez.. eh! bien, mademoiselle Thérèse ?

PHILIPPE, *avec fierté.*

Eh! bien, monsieur Morin ?

MORIN.

Vous savez...

PHILIPPE.

Je sais tout, monsieur... et vous croyez que j'endurerai un pareil affront ?

MORIN.

Ce n'est pas de vous dont il s'agit... c'est votre mère qui me doit... et quand on doit... il faut payer, autrement... ma foi...

THÉRÈSE, *d'un ton suppliant.*

Monsieur Morin, par pitié.

MORIN, *froidement.*

Eh! bien, oui... la pitié... c'est fort bon... quand on a le moyen d'attendre ou envie de perdre... moi je n'ai ni l'un, ni l'autre... et mon jugement est exécutoire.

PHILIPPE.

Air: *Le magistrat irréprochable.*

Quoi! sans remords, vous vendrez sa chaumière!
Sur votre cœur, la pitié perd ses droits;
Bien mieux que vous, un pauvre militaire,
Sut donc toujours obéir à sa voix?
J'aurais cent fois, au milieu du carnage,
Pu m'enrichir par un honteux butin;
Mais j'ai toujours respecté l'héritage
De la veuve et de l'orphelin.

MORIN.

C'est fort bien penser... mais...

THÉRÈSE.

Monsieur Morin, vous ne perdrez rien avec nous... de grâce, accordez-nous du temps pour vous payer.

PHILIPPE, *avec dignité.*

Laissez, laissez Thérèse.

MORIN.

Du temps!.. impossible... mon fils est désigné par le sort pour rejoindre l'armée... il doit partir aujourd'hui; et cette somme est destinée à lui acheter un remplaçant... ainsi vous voyez bien que...

PHILIPPE.

Et vous ne pourriez pas différer...

MORIN.

Pour la vingtième fois, non.. les conscrits vont se mettre en route... à la rigueur.. je pourrais trouver ailleurs de l'argent; mais celui-ci m'est dû, mon jugement est en règle... et il faut absolument...

PHILIPPE.

Et vous seriez assez barbare pour chasser une veuve octogénaire du dernier asile qui lui soit resté!

MORIN.

Barbare!.. quand il s'agit d'emprunter, tous les prêteurs sont des hommes charmans... quand il faut les solder, tous les créanciers sont des barbares; mais cela ne m'effraye pas.

PHILIPPE.

Misérable!.. eh! bien, si rien ne peut t'attendrir, malheur à toi... (*Il se saisit d'un banc, et en menace Morin*).

THÉRÈSE, *se jettant entr'eux.*

Philippe! Philippe! . que faites-vous, mon ami?.. Monsieur Morin, je vous conjure, pardonnez... il aime tant sa mère...

PHILIPPE, *hors de lui.*

Oui, M. Morin, je m'égare... cette somme .. oui... vous avez le droit de l'exiger... hélas! nous n'avons rien... mais j'ai ma liberté... (*Il regarde sa décoration avec douleur, et croise sa veste pour la cacher*). Recevez-moi, au nombre de vos valets... je vous servirai fidèlement!.. Ah! répondez... répondez... vous avez eu aussi une mère que vous avez chérie .. ne me refusez pas cette grâce... c'est un fils... c'est un vieux soldat, qui vous supplie de conserver un asile à sa mère.

THÉRESE.

Bon Philippe!.. M. Morin!..

MORIN, *froidement.*

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous rendre ce petit service-là, mais je n'ai besoin de personne... et j'ai besoin d'argent... vous en savez le motif... ainsi je suis forcé d'user de tous mes droits.

THÉRÈSE, *pleurant.*

Nous n'avons plus qu'une ressource... il nous reste quelques amis... je vais implorer leur secours.

PHILIPPE.

Des secours! quand on est malheureux!

THÉRÈSE, *à Morin.*

Au moins, monsieur, vous attendrez mon retour.

MORIN.

Si vous n'allez pas trop loin. ( *Thérèse sort* ).

## SCÈNE IX.

### PHILIPPE, MORIN.

PHILIPPE. *à part.*

Oui... j'y suis résolu... ( *Haut* ). M. Morin, il me reste à faire un dernier sacrifice... celui-là du moins, vous ne le refuserez pas... cet argent... vous le destinez à donner un remplaçant à votre fils... eh! bien, ne cherchez pas plus loin... je partirai pour lui.

MORIN.

Vous!

PHILIPPE.

Moi-même... ô ma mère... ô Thérèse!

MORIN.

Eh! mais, si cela peut vous faire plaisir.

PHILIPPE, *à part, avec mépris.*

Plaisir.

MORIN.

J'y consens volontiers... mais vous savez que c'est aujourd'hui que le départ doit avoir lieu.

PHILIPPE.

Je le sais... allez, monsieur, gardez, gardez votre fils... plus heureux que moi, il peut rester près de sa mère... moi, je vais quitter la mienne... la quitter... quand après deux ans d'absence, je l'ai à peine entrevue hier soir .. hélas! séparé d'elle depuis si longtemps, il faudra donc la quitter encore.

MORIN.

En ce cas, je cours chercher les pièces.

PHILIPPE.

M. Morin!.. j'ai une grâce à vous demander.

MORIN.

Pourvu qu'il ne soit pas question d'argent... tout ce que vous voudrez.

PHILIPPE.

Eh! bien... si par hasard vous rencontrez Thérèse, promettez-moi le secret : c'est la dernière faveur que je sollicite de vous.

MORIN.

Je suis si touché de votre action, que je vous l'accorde, vous pouvez y compter... c'est drôle comme je me laisse attendrir... je vous le promets... (*A part en s'en allant*). Je ne me croyais pas tant de sensibilité.

## SCÈNE X.

### PHILIPPE, *seul*, ensuite JACQUES.

PHILIPPE.

Allons... le sort en est jeté... ce sacrifice, je dois le faire... oui... mais que ma mère l'ignore... jusqu'après mon départ... elle repose; hâtons-nous de profiter de son sommeil, pour l'embrasser encore... je sens que je ne pourrais résister à ses larmes. (*Il fait quelques pas vers la maison, et apercevant Jacques*). Tu étais là!.. tu connais ma résolution.

JACQUES.

Comment! ta résolution?

PHILIPPE.

N'en dis rien à ma mère... n'en dis rien à Thérèse... elles l'apprendront assez tôt.

JACQUES.

Qu'est-ce que tu me contes-là ? t'as du chagrin... je crois que tu pleures... allons donc... est-ce qu'un homme doit pleurer ? faut avoir du courage... c'est moi qui te le dis... tu me fais de la peine... dis-moi... qu'est-ce qui t'afflige ?.. tu sais bien que je suis ton ami.

PHILIPPE.

Laisse-moi.

JACQUES.

T'as des secrets pour moi.

PHILIPPE, *égaré.*

Non... non, mon ami, mais ne me trahis pas.

JACQUES.

Te trahir, Philippe... tu ne me connais donc plus !.. eh ! mais mon dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ? ( *Il appelle* ). Thérèse.

PHILIPPE, *répétant machinalement le dernier mot de Jacques.*

Thérèse... oui... oui.... tu seras heureux.... tu avais un rival... mais... il va s'éloigner pour toujours.

JACQUES.

Explique-toi donc. ( *Philippe rentre dans la maison* ).

## SCÈNE XI.

### JACQUES, *seul.*

Eh ! bien, le v'là qui rentre, sans me dire seulement un mot de raison. Ah ! ça... mais est-ce que la tête n'y serait plus !.. il est fou, c'est sûr... c'te diable d'estafilade qu'il a reçue pour moi à la tête, je me suis toujours douté que ça lui jouerait quelque mauvais tour.. un instant !.. je pense.. ce matin quand je lui ai parlé de Thérèse, il me semblait qu'il ne se chargeait pas trop volontiers de ma commission... s'ils s'aimaient !.. si ça datait de son voyage de il y a deux ans... comment ça aurait brûlé si longtemps ! cependant il faut qu'il y ait quelque chose comme ça... au surplus, il faut que j'éclaircissions tout ça... ils jasiont là, lui et le père Morin. N'y a que ce vieux renard-là qui pourra me donner le mot de *l'égue-*

*nime*... oui... il n'y a que lui... allons le trouver... c'est ça... il me dira peut-être ce qui en est. ( *Il sort* ).

## SCÈNE XII.

PHILIPPE, *le havresac sur le dos, un bâton à la main, fermant avec précaution la porte de sa chaumière.*

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Oui, mes regrets sont superflus,
C'en est fait... adieu ! bonne mère !
Thérèse ! ô ! toi, qui m'es si chère,
Demain, je ne vous verrai plus.
Quand mon bonheur allait renaître,
Je le vois fuir en un instant ;
Puissiez-vous ne jamais connaître
Ce que j'éprouve en vous quittant.

Adieu... adieu pour longtemps, peut-être pour toujours... idée affreuse !.. elle repose encore... mais quel réveil !.. elle appellera Philippe... son fils chéri, qu'elle a eu à peine le temps de presser dans ses bras... hélas ! il n'y sera plus... ô mon dieu ! veille sur ses jours... permets qu'à son retour, son fils puisse encore la revoir.

( *Il porte la main sur ses yeux, puis paraissant se résigner tout-à-coup* ).

Bonne mère !.. adieu ! adieu ! ( *au moment de sortir il aperçoit Thérèse, et reste interdit* ). Thérèse !..

## SCÈNE XIII.

THÉRÈSE, PHILIPPE.

THÉRÈSE.

Philippe, pourquoi ce bagage ?

PHILIPPE.

Rassurez-vous, tout est arrangé.

THÉRÈSE.

Mais encore que signifie ?..

PHILIPPE, *embarrassé.*

Je vais à la ville.

THÉRESE.

Quel motif?

PHILIPPE, *à part.*

Que lui dire?. (*haut*). Les titres étant entre les mains d'un homme de loi...

THÉRÊSE, *avec inquiétude.*

Philippe... serez-vous longtemps absent?

PHILIPPE, *hésitant.*

Je l'ignore... (*on entend battre la caisse et l'orchestre exécute pianissimo, pendant le reste de la scène, la marche suivante*). Dieu! le signal du départ.

THÉRÈSE, *de même avec une inquiétude croissante.*

Vous l'ignorez... ah! ne me trompez pas.

PHILIPPE.

Ma chère Thérèse, vous m'avez toujours aimé?

THÉRESE.

Vous me le demandez.

PHILIPPE, *lui prenant la main.*

C'est aujourd'hui que j'en attends la preuve.

THÉRÈSE, *avec effroi.*

Quel langage!.. vous m'effrayez!

PHILIPPE.

Eh! bien, oui... ce signal est celui du départ... oui, mon amie... il faut nous séparer.

THÉRÈSE, *avec explosion.*

Nous séparer!

PHILIPPE.

Il fallait payer Morin... mais j'emporte l'espoir, si jamais vous vous mariez, que vous n'abandonnerez pas ma mère... que si je ne dois plus la revoir, vous recueillerez pour moi sa dernière bénédiction... et que vous penserez quelquefois encore à celui... adieu, Thérèse.

(*Le tambour bat de nouveau; les recrues, diversement habillées, défilent et s'arrêtent au fond du théâtre*).

CHOEUR

*De recrues, descendant de la colline, à gauche de l'acteur, qui conduit au village.*

Air : *Musique de M. Heudier.*

Pour le régiment,
Partons tous gaîment,
Notre bon Roi nous appelle,
A ses lois fidèle,
Que chacun gaîment,
Rejoign' son régiment.

( *Thérèse se laisse tomber sur un banc de gazon, Philippe s'approche pour la secourir, et la soutient pendant le chœur précédent* )..

## SCÈNE XIV et dernière.

Les Précédens, JACQUES.

JACQUES, *accourant, tout essoufflé.*

Ouf, je n'en puis plus... arrête Philippe.

PHILIPPE.

Ah ! mon ami... tu viens à propos pour recevoir mes adieux... ( *montrant Thérèse* ). Prends soin d'elle... prends soin de ma chère Thérèse.

JACQUES.

Ta chère Thérèse !.. ( *à part* ). Ce n'est donc plus un mystère. ( *haut* ). Et c'est toi qui l'abandonne.

THÉRÈSE, *revenant à elle.*

Jacques... mon ami !.. aide-moi à le retenir.

PHILIPPE.

Non, c'est envain, l'honneur m'ordonne de partir.

JACQUES, *fièrement.*

Eh ! bien, c'est moi qui t'ordonne de rester.

PHILIPPE.

Toi !

JACQUES.

Oui... d'abord, écoute mes reproches. ( *à Thérèse* ). Et vous aussi... après tu seras libre de nous quitter.

PHILIPPE.

Explique-toi.

THÉRÈSE, *à part.*

Que veut-il dire ?

JACQUES, *brusquement.*

Vous n'avez pas eu de confiance en moi... vous m'avez caché vos secrets.. fi ! c'est indigne de votre part... mais je me suis vengé.

THÉRÈSE ET PHILIPPE.

Comment ?

JACQUES, *à Thérèse.*

Ce matin, je vous offrais ma main.. ma petite fortune.. vous m'avez tout refusé... c'est mal à vous... et toi aussi Philippe, tu m'as trompé !.. tiens, voilà ma vengeance.

PHILIPPE.

Grand dieu ! le billet de ma mère !

THÉRESE.

Le billet !

JACQUES.

J'avais deviné la moitié de votre secret... monsieur Morin m'a appris le reste .. et ma foi quand j'ai vu que mon argent ne pouvait plus servir à faire mon bonheur, je l'ai employé à faire le vôtre... ah dam !.. toute ma vendange y a passé... mais la récolte sera bonne cette année... (*montrant un recrue*) Tiens, tu vois bien, voilà Jean Claude, c'est lui qui part à ta place... adieu... Jean Claude.

PHILIPPE.

Ah ! Thérèse.

JACQUES.

Eh ! bien... veux-tu encore partir à présent ?

PHILIPPE.

Généreux ami !.. tu as pu te dépouiller pour nous de tout ce que tu possédais !.. comment m'acquitter ?

JACQUES, *avec sensibilité.*

Ne parlons plus de cela ; ne sommes-nous pas frères? d'ailleurs, tu travailleras... c't' argent-là, tu nous l' rendras si tu

peux... et si tu ne peux pas... eh ! bien, je te donne quittance; et je serai encore ton débiteur.

PHILIPPE.

Comment !

JACQUES, *ôtant le chapeau de Philippe.*

Parbleu, et c'te estafilade qui se perd là, au milieu de tes autres blessures... est-ce que tu crois que je l'ai oubliée ; non, mon bon frère, je vivrais cent ans, vois-tu, qu'elle ne s'effacerait pas plus de mon cœur, qu'elle ne s'effacera de ta tête... allons ma pauvre Thérèse, soyez bien heureuse avec lui... je vous aimais bien aussi, c'est vrai, mais au bout du compte, sans lui je ne vous aurais jamais vue... tout ce que je vous demande maintenant, c'est de hâter votre mariage, parce que quand ça sera fait, il me semble que je serai plus tranquille... ( *serrant contre lui Philippe et Thérèse* ). nous nous séparerons jamais... n'est-il pas vrai ? nous vivrons comme de bons frères ; et si j'entends dire encore quelquefois : *Jacques est un imbécille, Jacques est un poltron,* au moins je n'entendrai pas dire... « *Jacques était un ingrat..* » et j'aime mieux ça.

## *VAUDEVILLE.*

JACQUES.

Air : *Du Vaudeville de l'Album.*

Le vrai bonheur habite nos campagnes,
L' chercher ailleurs, vos soins s'raient superflus.
De vrais amis, de fidèles compagnes,
Dans vos cités.... ah ! l'on n'en parle plus ;
Mais pour trouver c' t'amitié, c'te franchise
De ce bon temps qu' vous nommez l'âge d'or,
Rappelez-vous toujours, quoiqu'on en dise,
Qu' c'est au villag' que l'on en parle encor.

PHILIPPE.

Si les frimats, aux champs de Moscovie,
Ont moissonné nos soldats invaincus,
Ah ! respectons le deuil de la patrie,
De ce revers, Français, ne parlons plus;

Mais qu'un guerrier montre son blanc panache,
Si des combats il faut tenter le sort,
Chacun de nous, relevant sa moustache,
De sa valeur fera parler encor.

THÉRESE, *au Public.*

Pour le succès de ce léger ouvrage,
Mes vœux, messieurs, seront-ils superflus?
Si nos essais n'ont pas votre suffrage,
Quoiqu'à regret, nous n'en palerons plus;
Mais, si pour nous, montrant de l'indulgence,
De nos auteurs, vous protégez l'essor,
Par un *bravo* rendez-nous l'espérance,
Pour que demain nous en parlions encor.

FIN.

LES

# DEUX MÉDECINS,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR Mrs. DE ROUGEMONT ET MÉLESVILLE;

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase Dramatique, le 23 Janvier* 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ FAGES, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

1822.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| FILERIN, vieux médecin. . . . . . . . . | M. *Perlet.* |
| CÉCILE, sa fille. . . . . . . . . . . . . . | Mlle. *Duparc.* |
| GUSTAVE, jeune médecin. . . . . . . . | M. *Perrin.* |
| Le Général VALMON. . . . . . . . . . . | M. *Dormeuil.* |
| BERNARD, élève de Filerin. . . . . . . | M. *Émile.* |
| MARGUERITTE, vieille servante de Gustave. . . . . . . . . . . . . . . . . | Mme. *Kuntz.* |
| Un Domestique de Gustave. . . . . . . . | M. *Ludovic.* |

*Le Théâtre représente deux corps-de-logis, séparés par un jardin. A gauche, celui habité par Filerin; à droite, celui de Gustave; dans le fond, une grille.*

# LES DEUX MÉDECINS,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

### CÉCILE, MARGUERITTE.

MARGUERITTE.

Déjà levée mamzelle Cécile !

CÉCILE.

Ah ! c'est vous, bonne Margueritte... Est-ce que monsieur Gustave va descendre ?

MARGUERITTE.

Brrr !... il est sorti dès six heures du matin... un jeune médecin ça ne peut se donner de bon temps... c'est bon pour monsieur Filerin votre père... un doyen de la médecine... son affaire est faite à lui, aussi il se soigne, il s'dorlotte... faut voir... il choisit ses malades... n'ayez pas peur qu'il mette le pied dans une maison où il y a du danger...

Air : *Adieu, je vous fuis bois charmant.*

Dans ses visites on prétend
Que l' moindre contact l'épouvante ;
Il craint la rougeol' d'un enfant,
Il craint la fièvre intermittente.
Plus d'un' fois il en a pâli,
Et je crois malgré ses bravades,
Qu' si ses malad's ont peur de lui.
Il a bien plus peur d' ses malades.

CÉCILE.

Margueritte...

MARGUERITTE.

Dam, mamzelle, c'est vrai... pour un médecin, vot' père craint toutes les maladies...

CÉCILE, *souriant.*

C'est qu'il les connaît...

MARGUERITTE.

Il ne devrait pourtant pas en faire fi ! car ce sont elles qui lui ont donné de bonnes rentes... de belles maisons ; témoin

celle-ci dans laquelle il nous loue cet appartement, un peu cher à la vérité, vu que c'est un confrère....

CÉCILE.

Il n'osait loger monsieur Gustave...

MARGUERITTE.

A cause de son amour pour vous... faut pas rougir de ça, mamzelle.... monsieur Gustave mérite bien votre amitié.

CÉCILE.

Il est si aimable... si généreux?

MARGUERITTE.

Et du talent!... et du courage!... quand il partit des eaux de Bagnères pour l'Espagne, tout le monde disait c'est un fou...moi-même la première...

CÉCILE.

Ah! ma bonne Margueritte... quel voyage!

MARGUERITTE.

Avons-nous tremblé!... et pleuré ensemble!... Ah! il le sait... je le lui avons dit!...

CÉCILE.

Je crois que vous n'aviez pas besoin de le lui dire!...

MARGUERITTE.

Mais à présent que le voilà de retour, c'est à qui chantera ses louanges... il est cité dans le journal...

CÉCILE.

Qui n'admirerait pas sa conduite, et celle de ses généreux compagnons.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Un peuple entier dans sa reconnaissance,
Bénit leurs soins et leurs noms révérés.
Ils ont trouvé leur récompense
Dans les maux qu'ils ont réparés.
Si tant de fois aux rives étrangères,
Ils ont bravé les dangers ennemis;
Que feraient-ils donc pour leurs frères?
Que feraient-ils pour leur pays?

MARGUERITTE.

En vérité, je ne sais pas comment votre père peut balancer à en faire son gendre; ah! si monsieur Gustave le voulait bien!... il n'aurait qu'à dire un mot... parce qu'après tout, quand on a des obligations aux gens... faut les reconnaître!...

CÉCILE.

Des obligations à monsieur Gustave!.. expliquez-vous, Margueritte?

MARGUERITTE.

Ah! si j'étions sûre que vous fussiez aussi discrète que moi...

CÉCILE.

Parlez?

MARGUERITTE.

Vous souvient-il d'une certaine nuit, il y a aux environs de six mois qu'on carillonnait, c'était une bénédiction! Monsieur votre père était si furieux le lendemain contre ceux qui avaient troublé son sommeil!

CÉCILE.

Eh! bien?

MARGUERITTE.

C'était une chaise de poste qui venait le chercher de la part de madame de Sainville de Chartres, dont la fille était au plus mal.

CÉCILE.

Madame de Sainville!.. Chartres... mon père ne connait pas!...

MARGUERITTE.

C'était peut-être... un de ses amis qui l'avait indiqué à cette dame, ou bien sa réputation... tant y a que monsieur Gustave revenait du bal, ce bon jeune homme sachant que monsieur Filerin ne sort jamais de nuit, fit cesser le carillon, et sans rien dire monta à sa place dans la chaise de poste.

CÉCILE.

Cher Gustave!

MARGUERITTE.

Je voulais m'y opposer... mais pas moyen... si l'on venait à savoir dans le monde, que le père de Cécile a préféré son repos à la santé de ses malades, me dit-il, cela lui ferait un grand tort... je pars, et si j'ai le bonheur de sauver mademoiselle de Sainville, c'est lui qui en aura tout l'honneur....

CÉCILE.

Quoi, c'est sous le nom de mon père... et moi qui lui ai tant de fois reproché cette absence.

MARGUERITTE.

Ah! vous m'avez bien fait donner au diable avec votre jalousie.

CÉCILE.

Je ne m'étonne plus si mon père reçoit tant de cadeaux de cette ville là.

MARGUERITTE.

Ça me fait assez de mal de les voir passer... des paniers de vin... des caisses de liqueurs... des pâtés... des bourriches grosses comme moi?

CÉCILE.

Air : *De Folie et Raison.*

Quel généreux silence!
Ah! j'éprouve en ce jour
Que la reconnaissance
Peut accroître l'amour.

MARGUERITTE.

Songez que la moindre imprudence
Près d' monsieur Gustav' me perdrait,
Et cachez cette cofidence
Comme il a caché le bienfait.

*Ensemble.*

CÉCILE.

Quel généreux silence!

MARGUERITTE.

Gardez bien le silence;
Vous voyez en ce jour
Que la reconnaissance
Peut accroître l'amour.

## SCÈNE II.

Les Mêmes, GUSTAVE, *costume noir élégant*, Un Domestique, *avec des papiers.*

GUSTAVE, *à Margueritte.*

Te voilà descendue, ma bonne Margueritte?

MARGUERITTE.

Faudrait-y pas rester au lit, tandis que vous êtes à courir?

GUSTAVE, *appercevant Cécile.*

Et Cécile aussi!... (*Il lui baise la main*).

CÉCILE.

Vous avez été matinal aujourd'hui!

GUSTAVE.

J'étais inquiet... quelques malades... mais grâce au ciel!... ils vont beaucoup mieux!

MARGUERITTE.

Allons! nous voilà tout en nage!

GUSTAVE.

C'est que je sors d'une consultation!

MARGUERITTE.

Et vous vous êtes encore disputés?

GUSTAVE.

Non, j'étais tout seul. C'était lord Tristaire, ce jeune anglais qui se croit mort dès qu'il manque d'appétit; je le trouve ce matin au plus mal, à ce qu'il disait, je ne contrarie jamais un malade, mais tout en convenant du danger du jeune lord, je le fais monter à cheval, je l'emmène au bois de Boulogne; je le tiens trois heures toujours au galop.

Air : *Vers le Temple de l'hymen.*

Au lieu d'être fatigué
De sa longue promenade,
J'ai vu prendre à mon malade
Un air satisfait et gai.
J'ai prescrit à lord Tristaire
Une volaille légère,
Quelques flacons de Madère,
Et je viens de le quitter
A l'instant où, raisonnable,
Milord se mettait à table
Pour finir de se traiter.

CÉCILE, *souriant.*

Il y a du plaisir à suivre vos ordonnances.

GUSTAVE.

Ah! je ne les donne pas toutes au galop... vous permettez?..

CÉCILE.

Certainement!

GUSTAVE.

C'est que j'ai à vous parler sérieusement! (*le domestique lui donne un paquet*). Une invitation de bal chez la Baronne?

CÉCILE.

Comment, monsieur, encore un bal?

GUSTAVE.

C'est moi qui le lui ai ordonné pour ses nerfs... ses vapeurs, le remède est sûr.

MARGUERITTE.

Oh! nous avons déjà guéri madame la duchesse d'Olbreuse comme ça.

GUSTAVE, *ouvrant plusieurs lettres.*

Ah! monsieur le comte d'Orgeville, c'est grave; il est revenu des élections très-mécontent, nous ne pouvons pas guérir ces maladies là. (*ouvrant d'autres billets*). Un concert pour

ce soir, oh ! j'irai. ( *il ouvre encore* ). A sept heures, le bureau des consultations gratuites ; ma foi, adieu le concert... André, mettez tout cela sur mon bureau. ( *André sort* ).

CÉCILE.

Si mon père était ici, il ne comprendrait rien à votre méthode, des bals, des concerts.

MARGUERITTE.

Il ne faut pas être trop malade pour prendre ces remèdes là.

GUSTAVE.

Croyez-vous, chère Cécile, que je puisse maintenant renouveler ma demande auprès de monsieur Filerin ; il ne m'a jamais reproché que de ne pas m'occuper assez de ma fortune.

CÉCILE.

Mon père a raison, monsieur Gustave ; vous ne pensez qu'à vos malades... et ce n'est pas comme ça qu'on fait son chemin aujourd'hui... pourquoi ne pas vous présenter chez le ministre.

MARGUERITTE.

Monsieur votre père dit qu'on y trouve d'excellens malades.

GUSTAVE.

Qu'irais-je y faire ?

CÉCILE.

Solliciter, monsieur.

GUSTAVE.

C'est un métier !...

MARGUERITTE.

Ah ! oui, les commencemens en sont durs, mais on ne s'en souvient plus quand on a réussi... enfin monsieur, il n'est pas défendu de se faire valoir.

CÉCILE.

Sans doute !... avez-vous envoyé votre ouvrage au ministre?

GUSTAVE.

Ma foi je l'ai oublié... mais son excellence doit en avoir entendu parler.

CÉCILE.

Allons, il y a de l'espoir, l'auteur est moins modeste que le médecin. ( *On sonne* ). Ah ! mon dieu, c'est mon père... il est d'une humeur ce matin... on aura oublié de lui porter sa tasse de tilleul.

Air : *De la Clochette.*

Je l'entends, je l'entends,
Il faut que je vous quitte.

GUSTAVE.

Un moment!

CÉCILE.

Je l'entends.

( *On sonne plus fort* ).

Je m'esquive au plus vîte,
Voyez, voyez, voyez comme il s'irrite!

*Ensemble.*

GUSTAVE.

Je l'attends,
Ah! qu'il vienne au plus vîte.
Je l'attends,
Je l'attends.

CÉCILE.

Je l'entends,
Il faut que je vous quitte.
Je l'entends,
Je l'entends

*Elle sort* ).

MARGUÈRITTE.

Je l'entends,
Il faut qu'elle nous quitte.
Mes enfans,
Je l'entends.

GUSTAVE, *regardant.*

Quel est donc le jeune homme qui l'accompagne.

MARGUERITTE.

C'est monsieur Bernard, un nouvel élève en médecine, qu'il a pris pour faire ses courses!

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, FILERIN, BERNARD, *Filerin est en costume noir antique, Bernard costume simple de couleur, visage pâle, il porte plusieurs gros volumes sous son bras.*

FILERIN, *à la cantonnade.*

Que diable, Babet, fermez donc la fenêtre de votre cuisine, cela donne des courans d'air quand on passe dans le corridor.. il n'y a rien de pernicieux comme cela. ( *Appercevant Gustave* ). Ah! ah! bonjour, mon cher confrère, enchanté de vous voir... j'ai à vous parler.

GUSTAVE.

Monsieur Filerin, je suis à vos ordres.

FILERIN, *à Bernard.*

Ah! ça tu n'oublieras pas mes commissions.

BERNARD.

Aller savoir des nouvelles de...

FILERIN.

Il n'est pas question de malades; tu vas remettre ces dix exemplaires de mon traité sur la digestion, à leur adresse... surtout je te recommande celui du ministre.

BERNARD.

Doré sur tranche.

FILERIN.

Avec ma demande de la place de médecin en chef.

BERNARD.

La voilà... après l'épitre dédicatoire.

FILERIN.

Tu connais l'hôtel du ministère.

BERNARD.

Pardi, monsieur, depuis que j'étudie la médecine chez vous je ne sors pas des bureaux. ( *Il va pour sortir* ).

FILERIN.

Ah! informe-toi chez monsieur le Marquis, si c'est bien la rougeole que ses enfans ont dans ce moment, parce que je n'y mettrais pas les pieds.

BERNARD.

Oui, monsieur. ( *Il sort* ).

## SCÈNE V.

### FILERIN, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Comment, mon cher confrère, vous avez peur de la rougeole.

FILERIN.

C'est une faiblesse, si vous voulez... mais c'est avec ces précautions là que je suis arrivé à soixante-dix ans sans la plus légère indisposition.

GUSTAVE.

Je conçois qu'à votre âge!...

FILERIN.

Non, non, mon cher ami, j'ai été comme cela toute ma vie... on n'est pas médecin pour rien... les précautions... les précautions!... vous autres jeunes gens... vous allez... vous allez, vous passez les nuits à travailler... vous sortez par tous

les temps, vous ne pensez pas que le brouillard est mal sain... que l'humidité amène des cathares... les chaleurs des pleurésies!... moi, voyez-vous, je sors aujourd'hui... je vais voir quelques malades, pourquoi?... parce qu'il fait beau... l'air est sec... cela ne peut que me faire du bien... mais aussi je ne m'amuse pas à en aller voir une douzaine... je rentre de bonne heure... je dîne légèrement... je me couche à dix heures, et il n'y a pas à venir me chercher une fois que je suis au lit... pour tout l'or du monde je ne me dérangerais pas. Quand on se doit au public, il faut se soigner.

GUSTAVE.

C'est une manière de voir comme une autre.

( *Filerin prend des pastilles* ).

MARGUERITTE.

Mon dieu, monsieur Filerin, est-ce que vous êtes enrhumé?

FILERIN.

Non, ma chère Margueritte... mais ça peut venir... un rhume arrive... il vous tombe sur la poitrine: la péripneumonie se déclare, et puis votre serviteur de tout mon cœur... et un médecin qui meurt, ça fait toujours mauvais effet... ça décrédite la médecine... A propos de ça, jeune homme, je suis furieux contre vous...

GUSTAVE.

Contre moi!

FILERIN.

A peine entré dans la carrière, vous vous avisez de publier un livre sur les moyens de traiter les maladies les plus simples, sans le secours des médecins.

GUSTAVE.

Comment, me serais-je écarté des principes...

FILERIN.

Je n'en sais rien, mais il est très-dangereux de mettre la science à la portée de tout le monde; quand on fait de ces livres là, monsieur, on les garde pour soi.

MARGUERITTE.

Comment, monsieur Gustave, c'est pour ça que vous avez passé tant de nuits! ( *à Filerin* ). Mais après tout, monsieur, je ne vois pas le grand malheur que les pauvres gens puissiont se passer de médecins.

FILERIN.

C'est qu'on ne doit pas s'en passer... C'est qu'il ne faut pas qu'on puisse s'en passer!..

Air : *Vaudeville des Gascons.*

Jadis il n'en fallait pas tant
Pour faire interdire un confrère.

MARGUERITTE.

L'interdir', peut-on à présent
Faire interdire le talent!

GUSTAVE.

Silence!

FILERIN.

Eh! mais quelle colère.

MARGUERITTE.

Je sors... mais il faut qu' ça soit vous
Pour je consente à me taire.

*Ensemble.*

MARGUERITTE.

Oui, je crois qu' plus d'un ignorant
Faisait interdir' son confrère;
Mais on ne peut plus à présent
Faire interdire le talent.

*( Elle sort ).*

FILERIN.

Jadis il n'en fallait pas tant
Pour faire interdire un confrère.
Jadis il n'en fallait pas tant
Pour décréditer le talent.

GUSTAVE.

Oui, jadis plus d'un ignorant
Devait redouter la lumière;
Mais on ne craint plus maintenant
De voir succomber le talent.

## SCÈNE VI.

### FILERIN, GUSTAVE.

FILERIN.

Ce que j'en dis. . c'est par intérêt pour vous, mon cher ami... je vous aime du fond de l'âme.

GUSTAVE.

Ah! que vous me faites plaisir de me parler ainsi; vous m'enhardissez à vous ouvrir mon cœur.

FILERIN.

Ouvrez, mon ami... ouvrez, est-ce une consultation?

GUSTAVE.

Depuis longtemps je vous ai fait connaître mes sentimens pour l'aimable Cécile.

FILERIN.

Ah ! je vous en prie, mon cher confrère, ne touchons pas cette corde là, si vous voulez que nous restions amis...

GUSTAVE.

Je suis jeune, j'ai une belle clientelle.

FILERIN.

Oui, un moment de vogue !.. quelques cures heureuses... votre voyage en Espagne qui a électrisé les esprits... Eh ! mon dieu, on sait ce que c'est !.. j'ai eu aussi mon temps, l'année de la grippe a été heureuse pour moi... j'avais une vogue !.. je n'y concevais rien... Trente malades par jour.... Eh ! bien, que sont devenus ces gens-là ? je n'en ai plus entendu parler...

GUSTAVE.

C'est un malheur !

FILERIN.

Et puis, avec votre caractère, je suis sûr qu'il y en a les trois quarts qui ne vous payent pas.

GUSTAVE.

Air : *Ce Magistrat irréprochable.*

Mon cher docteur tout se compense;
Mes soins, j'en conviens franchement,
Coûtent fort cher à l'opulence,
Et jamais rien à l'indigent.
Par ce calcul, avec adresse,
Ménageant les infortunés,
Je fais payer à la richesse
Les soins qu'au pauvre j'ai donnés.

FILERIN.

Eh ! bien, moi, monsieur, je fais payer tout le monde.... pas de partialité... voilà comme je suis... je vous le dis tout net, vous avez de très-mauvais principes ; je ne vous parle pas de ceux que vous adoptez en médecine... vous donnez dans toutes les idées nouvelles.

GUSTAVE.

Je m'éclaire des leçons de l'expérience, j'étudie la nature...

FILERIN.

Est-ce aussi par amour pour la nature, que vous appliquez à notre art des amusemens frivoles.

GUSTAVE.

J'égaye mes malade.

FILERIN.

Vous envoyez l'un au concert.

FUSTAVE.

La musique est un remède souverain.

FILERIN.

L'autre au bal, à l'Opéra...

GUSTAVE.

Cela leur procure un sommeil agréable!

FILERIN.

Eh! monsieur, dix grains d'opium les feraient encore .. dormir!... du moins cela ferait plaisir à l'apothicaire... car enfin monsieur, vous qui voulez que tout le monde vive... vous ne songez pas aux apothicaires!... j'ai toujours été leur providence, moi!... demandez-leur les mémoires qu'ils font avec moi!... comment voulez-vous qu'ils s'y retirent, ces pauvres apothicaires, avec un concerto, une gavotte et toutes ces drogues là!...

GUSTAVE.

Air : *Du vaudeville du Méléagre champenoïs.*

Oui, dans mon art ma seule boussole
Est la nature et la saine raison.
Eh! que m'importe un moyen frivole,
Dès qu'avec lui j'obtiens la guérison.

FILERIN.

Quoi, sans frémir, je verrais à ma barbe
L'art avili, le quina détrôné,
Abandonner notre antique rhubarbe
Et supplanter la casse et le séné.
Qu'ordonnez-vous à la jeune fille
Dont chaque jour semble accroître l'ennui?
Je crois, monsieur, qu'un peu de camomille,
De laudanum...

GUSTAVE.

Moi, j'ordonne un mari.

FILERIN.

Aux vaporeux?

GUSTAVE.

Il faut de la musique.

FILERIN.

Puis aux bilieux?

GUSTAVE.

J'ordonne un peu d'amour.

FILERIN.

Mais aux nerveux?

GUSTAVE.

Jamais de politique.

FILERIN.

A l'hypocondre?

GUSTAVE.

Une walse par jour.

*Ensemble.*

FILERIN.

Vit-on jamais près de leurs malades,
Pour leur guérir la rate ou le cerveau,
Notre Hypocrate essayer des roulades
Et Galien danser le fandango.

GUSTAVE.

Mon premier soin, près de mes malades,
Fut en tout temps d'égayer leur cerveau
S'il le fallait j'essayerais des roulades
Et danserais jusques au fandango.

FILERIN.

C'en est assez, monsieur... comment voulez-vous que moi, qui exerce depuis quarante-six ans, j'aille donner ma fille à un homme qui dédaigne la vieille école.

GUSTAVE.

Monsieur Filerin!

FILERIN.

A un insouciant qui se contente de guérir ses malades, comme s'il y avait là de quoi se vanter! à un homme qui fait des voyages sans en tirer parti.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous dites?

FILERIN.

Je vous connais, je suis sûr que votre voyage d'Espagne lui-même ne vous sera d'aucune utilité.

GUSTAVE.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Si dans ce pénible voyage,
J'ai sauvé quelques malheureux,
Ou si du mal maîtrisant le ravage,
J'arrêtai ses progrès affreux;
Enfin, monsieur, de notre belle France
Si j'éloignai ce fléau destructeur,
Est-il donc une récompense
Qui puisse valoir ce bonheur.

FILERIN.

Il me paraît que vous vous en contentez, car je ne vous ai pas rencontré une seule fois chez les ministres.

GUSTAVE.

J'y vais quand ils sont malades!

FILERIN.

Oui... eh! bien, voilà la différence, monsieur, c'est que je n'y vais pas quand ils sont malades, parce que quand ils sont malades, ils sont de mauvaise humeur; ils refusent toujours...

## SCÈNE VII.

Les Mêmes, le Domestique de Gustave.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Gustave!

GUSTAVE.

Que veux-tu?

LE DOMESTIQUE.

Eh! vîte... eh! vîte, monsieur le duc d'Ambrefeuille vous envoye chercher... il a la migraine.

GUSTAVE.

J'y passerai dans la journée!

FILERIN.

Comment, le duc d'Ambrefeuille vous fait appeller, et vous n'y volez pas sur le champ.

GUSTAVE.

Une migraine!

FILERIN.

Il n'y a point de petites maladies chez un grand seigneur.

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MARGUERITTE.

MARGUERITTE.

Monsieur Gustave?...

GUSTAVE.

Qu'est-ce donc, Margueritte?

MARGUERITTE.

Ce pauvre Jérôme, notre porteur d'eau, qui loge là haut, v'là deux jours qu'il ne peut pas travailler.

GUSTAVE.

J'y cours.

FILERIN.

Eh ! bien, et monsieur le duc ?

GUSTAVE.

Il attendra.... Une migraine...

FILERIN.

C'est affreux ! abandonner ses meilleurs malades !... Eh ! bien, monsieur, à votre refus, j'irai en me promenant voir monsieur le duc d'Ambrefeuille !

GUSTAVE.

Eh ! bien, vous le voyez... j'étais bien sûr que monsieur le duc aurait trente médecins pour un... Et mon pauvre porteur d'eau n'a pas à choisir... (*à Margueritte*). Margueritte, faites porter du bouillon, du vin, chez Jérôme, le besoin est une terrible maladie... (*à Filerin*). Docteur, vous permettez, les malades avant tout !.. (*Il sort avec Margueritte*).

## SCÈNE IX.

FILERIN, *seul.*

Du bouillon... du vin... Encore un charlatanisme de la nouvelle école !.. Ces jeunes médecins ça fait plus d'attention à la maladie qu'au malade... Le malade d'abord, c'est à cela qu'il faut s'attacher ! Cinquante fièvres bourgeoises ne vous rapportent pas la moindre considération !.. tandis qu'une migraine d'Altesse, dont vous venez à bout, vous fait tout de suite une réputation... A propos de migraine... n'oublions pas le duc d'Ambrefeuille... je ne sais si je me trompe... mais je crois que le temps se brouille un peu... je me proposais de rendre mes visites à pied ; mais décidément je vais faire mettre mon cheval à ma demi-fortune... j'ai mes deux gilets de flanelle... ma douillette... je crois que je puis me risquer.

## SCÈNE X.

FILERIN, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

C'est bon, c'est bon !.. à droite, au rez-de-chaussée, au fond du jardin... j'y suis.

FILERIN.

Encore un importun qui vient me déranger !

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Filerin ?

FILERIN.

C'est moi, monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! mon cher monsieur, que je suis enchanté de vous trouver ! il y a longtemps que j'aurais eu le plaisir de vous voir, si je n'avais pas été en tournée.... le général Valmon.... beau-frère de madame de Sainville de Chartres.

FILERIN, *à part*.

C'est l'homme aux bourriches !.. (*haut*). Monsieur, très-flatté que...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! pas de complimens, mon cher ami, vous avez sauvé ma nièce.

FILERIN.

J'ai sauvé !...

LE GÉNÉRAL.

Une cure magnifique à ce qu'on m'a écrit !

FILERIN.

C'est très-possible, il m'en passe tant par les mains.

LE GÉNÉRAL.

Une jeune fille de vingt ans !... il y a six mois... environ, assez bien de figure... très-malade.

FILERIN.

Fort pâle !... oui... j'ai traité une jeune fille ; ah ! c'était....

LE GÉNÉRAL.

Ma nièce, docteur.

FILERIN.

Et depuis que je l'ai quitté... elle va de mieux en mieux.

LE GÉNÉRAL.

Jugez de notre joie... c'est à vous, à vos soins que ma belle-sœur doit l'existence de sa fille.... de la mienne.... car je n'ai pas d'enfant, et je la regarde comme à moi !... aussi n'espérez pas vous soustraire à notre reconnaissance... on ne m'oblige jamais impunément ! docteur...

Air : *De Turenne.*

Je sais, tel est mon caractère,
Garder le souvenir discret

Du bien qu'un ami m'a pu faire,
Du mal qu'un ennemi m'a fait :
Dans le cours de mon existence
Je n'ai jamais laissé, j'en fais serment,
Ni l'injure sans châtiment,
Ni le bienfait sans récompense.

»

FILERIN.

Voilà la différence, général, c'est que nous... nous sommes bien obligés d'oublier les injures.

LE GÉNÉRAL.

Docteur, vous m'avez réconcilié avec la médecine!.. Il faut absolument que nous fassions une plus ample connaissance.... j'espère que vous ne refuserez pas de venir dîner chez moi.... Ces dames y seront....

FILERIN.

Ma foi, général, je vous avouerai qu'il y a vingt-cinq ans que je n'ai diné en ville... c'est comme ça qu'on perd son estomac... mais je serais enchanté de revoir ces dames.

LE GÉNÉRAL.

Elles ne tarissent pas sur vos éloges .. sur votre amabilité... vos talents de société...

FILERIN.

Quand on est avec des dames... la petite partie de boston... il faut se rendre utile.

LE GÉNÉRAL.

Je crois en vérité que ma vieille belle-sœur est amoureuse de vous... quant à ma nièce... elle a pour vous une reconnaissance! Ce n'est pas étonnant, vous l'avez sauvée dans un moment!.. elle allait s'établir?.. un mariage d'inclination qui va se faire.

FILERIN.

Ah! vous la mariez!... Quoique je ne fasse pas les accouchemens... je serais flatté...

LE GÉNÉRAL.

Oui... vous serez de la noce!.. je veux vous présenter à toute la famille!.. au ministre mon allié.

FILERIN.

Comment! le ministre!

LE GÉNÉRAL.

Si je cherchais bien, il serait mon parent.

FILERIN.

Cherchez-donc, général...

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous avez besoin de lui?.. vous sollicitez peut-être... Hein?

FILERIN.

Général, vous agissez avec tant de franchise.... je vous avouerai que j'ai bien envie de la place de médecin en chef des hôpitaux.

LE GÉNÉRAL.

Vous la méritez!... Nous emporterons la place d'assaut!..

FILERIN.

J'ai aussi demandé la croix!...

LE GÉNÉRAL.

Où sont vos titres?

FILERIN.

Je ne pourrais pas trop vous dire... Je crois qu'ils sont dans les cartons du ministère.

LE GÉNÉRAL.

Nous allons y aller ensemble.... Ma voiture est à votre porte... Le ministre est juste... je vous réponds du succès.

FILERIN.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que va dire ma fille, quand elle saura?...

LE GÉNÉRAL.

Vous avez une fille?

FILERIN.

Oui, général... une jeune personne charmante que je songe aussi à marier...

LE GÉNÉRAL.

La marier!... Docteur ne vous en inquiétez pas, je m'en charge... (*à part*). C'est une excellente occasion de reconnaître... (*haut*). Mon cher ami, nous marierons votre fille.

(*Marguerite a paru*).

## SCÈNE XI.

Les Mêmes, MARGUERITTE.

MARGUERITE, *qui a entendu les derniers mots.*

Marier mademoiselle Cécile, ah! mon dieu!..

FILERIN, *à part.*

Et les incrédules diront encore que la médecine n'est bonne à rien. (*au général*). Général, je suis confus, mais puisque vous voulez bien me présenter à son excellence.

Air : *Du Renégat.*

Je vais mettre un habit décent
Pour cette visite importante?

LE GÉNÉRAL.

On accueille bien le talent
Sous quelqu'habit qu'il se présente.

FILERIN.

Dieux!.. le bonheur me poursuit aujourd'hui.
J'aurai la croix et ma fille un mari!..

*Ensemble.*

LE GÉNÉRAL.

Non, jamais je ne sollicite,
Pour moi je n'ai rien demandé;
Mais le prix qu'on doit au mérite
Lui sera sans peine accordé!
Oui, tout vous doit être accordé. (*bis*).

MARGUERITTE.

Un complot aussi noir m'irrite!
Vit-on un pareil procédé!
Si le prix était au mérite,
A mon maîtr' il s'rait accordé!
Pauvres enfans! quel procédé!
Ah! leur malheur est décidé.

FILERIN.

Depuis trente ans, je sollicite
Sans que l'on m'ait rien accordé,
Et dans un seul jour mon mérite
Obtient plus qu'il n'a demandé.
Quand le mérite est secondé,
Oui, tout lui doit être accordé.

FILERIN.

En ce cas, je vais seulement dire deux mots à ma fille.

LE GÉNÉRAL.

Docteur, je suis à vous dans la minute; j'ai quelques ordres à donner à mon domestique.

## SCÈNE XII.

### LE GÉNÉRAL, MARGUERITTE.

MARGUERITTE, *à part.*

Mon pauvre Gustave!... aussi c'est sa faute!...

LE GÉNÉRAL, *l'appercevant.*

Ah! ma bonne... voulez-vous dire à mon cocher que je...

MARGUERITTE, *avec humeur.*

Ma bonne... ma bonne... je m'appelle Margueritte, monsieur, je n'appartiens pas à monsieur Filerin... et je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas.

LE GÉNÉRAL.

C'est fort bien fait, madame Margueritte.

MARGUERITTE.

Je ne suis pas de ces gens qui veulent marier les jeunes filles, sans savoir si cela convient à tout le monde.

LE GÉNÉRAL.

Ah! diable... mais c'est à moi que cela s'adresse. Ça ne vous convient pas par hasard...

MARGUERITTE.

Pas plus qu'à mademoiselle Cécile, je vous en avertis.

DE GÉNÉRAL.

Comment... est-ce que nous aurions un amoureux?

MARGUERITTE.

Oui, monsieur, un amoureux, et qui vaut dix fois tous ceux qu'on lui présentera, quand ça serait des généraux, dés colonels, des capitaines.

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est donc...

MARGUERITTE.

Un jeune médecin!...

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est un élève de monsieur Filerin...

MARGUERITTE.

Du tout, monsieur, du tout, monsieur Gustave est un jeune homme plein de talent... qui ne court ni après les places, ni après les protecteurs... s'il en voulait... il en aurait de reste... il y a de par le monde, un certain pays de Chartres, et dans ce pays là, une certaine famille de Sainville...

LE GÉNARAL.

La famille de Sainville...

MARGUERITTE.

Oui, monsieur, une excellente famille, si vous voulez bien le permettre... qui lui doit assez pour être enchantée de faire quelque chose pour lui!...

LE GÉNÉRAL.

Monsieur Gustave a rendu des services à la famille de Sainville...

MARGUERITTE.

Le grand miracle!... oui, monsieur, oui... des services essentiels, de ces services qui... et c'est monsieur Filerin qui reçoit les porcelaines, les pâtés... que sais-je?

LE GÉNÉRAL.

Comment... venez donc, ma bonne, que nous causions ensemble.

Air : *De la légère.*

Venez vîte (*bis*).
Venez, bonne Margueritte,
Venez vîte,
Parlez-moi
De bonne foi.

MARGUERITTE.

En vain vous me presserez.

LE GÉNÉRAL.

Expliquez-moi ce mystère.

MARGUERITTE.

Non, monsieur, je dois me taire.

LE GÉNÉRAL.

Oh! morbleu, vous parlerez.
( *A lui-même* ).
Eh! quoi, ce vieil Esculape
Aurait voulu me tromper?

MARGUERITTE.

Je fuis... le secret m'échappe.

LE GÉNÉRAL, *la suivant.*

Je cours pour le rattraper.

*Ensemble.*

MARGUERITTE.

Je vous quitte. (*bis*).
Je me trahirais trop vîte,
Je vous quitte. (*bis*).
Je parlerais malgré moi.

LE GÉNÉRAL.

Venez vîte. (*bis*).
Venez, bonne Margueritte,
Venez vîte. (*bis*).
Parlez-moi de bonne foi.

( *Il sortent* ).

## SCÈNE XIII.

FILERIN, *sortant de chez lui, à la cantonnade.*

Je te conterai tout cela à mon retour.... ( *Croyant que le général est encore là* ). Général... ah! il parait qu'il n'a pas fini de donner ses ordres... c'est-il unique que je ne puisse pas me rappeller positivement la personne de sa famille que j'ai sauvée. ( *cherchant* ). Une personne que j'ai sauvée... cela aurait dû me frapper!... ( *se frottant les mains* ). C'est toujours fort heureux pour moi!... parce que j'ai presque maintenant la certitude d'obtenir...

## SCÈNE XIV.

FILERIN, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Eh! bien, mon cher confrère?... et monsieur le duc?...

FILERIN.

Qui?

GUSTAVE.

Monsieur le duc?

FILERIN.

Quel duc?

GUSTAVE.

Eh! parbleu, monsieur le duc d'Ambrefeuille, que vous vous proposiez de voir...

FILERIN, *se frappant le front.*

Allons... je l'ai oublié, mais c'est bien pardonnable dans ma position... si vous saviez ce qui m'est arrivé... Eh! bien, monsieur le philosophe, vous qui prétendez que le mérite doit rester les bras croisés, qui me blâmiez de faire ma cour aux ministres!...

GUSTAVE.

Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire?

FILERIN.

Je suis médecin en chef des hôpitaux!

GUSTAVE.

En vérité.

FILERIN.

Et la croix... elle m'était bien due; il y a assez longtemps

que je la demande... Allons, j'ai oublié de dire à ma fille de faire mettre une boutonnière à tous mes habits.

GUSTAVE, *avec affection.*

Ah! je partage votre joie de bien bon cœur.

FILERIN.

Du moins, il respecte le mérite!

## SCÈNE XV.

Les Mêmes, BERNARD, *accourant.*

BERNARD, *criant.*

Monsieur, monsieur!...

FILERIN, *effrayé.*

Qu'est-ce que c'est... je t'ai déjà dit de ne pas me faire des révolutions.

BERNARD.

J'ai cru bien faire... je vous apportais une bonne nouvelle!

FILERIN.

Eh! bien.

BERNARD.

Vous allez être bien surpris, vous êtes en tête du travail.

FILERIN, *à Gustave.*

Eh! bien, qu'est-ce que je vous disais... je suis en tête du travail... médecin en chef des hôpitaux... la croix... l'académie va de suite.. qui sait où cela peut mener.. doucement.. doucement... ne nous livrons pas trop à la joie... ça peut devenir dangerenx... on a vu des exemples de ça...

BERNARD.

Oui, monsieur, mais le secrétaire-général dit que vous alliez tout de suite au ministère... parce que c'est un autre qui va être nommé.

FILERIN.

Comment, un autre!

BERNARD.

Oui, un concurrent qui a tout plein de mérite.

FILERIN

Encore une injustice... mais qu'il ne se flatte pas de l'emporter. Voilà nos intrigants qui sont toujours à harceler nos pauvres ministres... je cours chez son excellence...

BERNARD.

Dépêchez-vous, monsieur, vous savez bien... les enfans du ministre... c'est décidément la fièvre scarlatine qu'ils ont.

FILERIN, *s'arrêtant.*

La fièvre...

BERNARD.

Scarlatine.

FILERIN.

Miséricorde !

GUSTAVE.

Qu'avez-vous donc ?

FILERIN.

Ces enfans... et moi qui les ai vus hier !...

BERNARD.

C'est à quoi je pensais.

GUSTAVE.

Allons, docteur, songez que les places se donnent si rapidement.

FILERIN.

Oui, mais les maladies se gagnent si vîte... et cet imbécille qui ne me prévient pas qu'ils ont la fièvre.

BERNARD.

Monsieur, vous les avez examinés.

FILERIN.

Qu'est-ce que cela dit... il faut toujours m'avertir, je ne t'emmène avec moi que pour cela... aussi toute cette nuit j'ai ressenti des inquiétudes... et puis ce matin... la joie !... la contrariété, il n'en faut pas davantage pour faire une maladie...

GUSTAVE.

Eh ! bien, n'allez-vous pas vous persuader...

FILERIN.

Eh ! mon dieu !... je sais bien ce que je sens...

BERNARD.

Ah ! mon dieu vous voilà tout rouge !

FILERIN.

Vous voyez bien... je suis tout rouge...

BERNARD.

Et puis vous pâlissez...

FILERIN.

Je pâlis... quand je le disais... donne moi une chaise.

GUSTAVE.

Allons, mon cher confrère... ( *Filerin s'assied* ).

BERNARD.

Ne vous frappez donc pas comme ça, monsieur, ce n'est peut-être rien du tout.

## SCÈNE XVI.

### Les Mêmes, CÉCILE, MARGUERITTE.

CÉCILE.

Mon père qu'avez-vous donc ?

MARGUERITTE.

Est-ce que monsieur se trouve mal.

GUSTAVE.

Ce n'est rien... l'imagination frappée...

FILERIN, *à Bernard.*

Tâte-moi le pouls... et dis-moi ce que j'ai. ( *Tendant l'autre bras à Gustave.* Docteur ne m'abandonnez pas.

GUSTAVE, *lui prenant le bras.*

Soyez tranquille...

FILERIN.

Non, c'est que cela peut devenir sérieux, et je ne veux pas me traiter moi-même...

BERNARD, *tâtant le pouls de Filerin.*

Moi, je dis... d'après les symptômes... ( *à Gustave* ). Qu'est-ce que monsieur pourrait bien avoir !

GUSTAVE, *de même.*

Un pouls excellent.

FILERIN.

Du tout, du tout. (*Se tâtant le pouls*). Je sens au contraire.

GUSTAVE.

Un peu de pesanteur que le moindre exercice dissipera.

FILERIN, *vivement.*

Du tout... il y a irritation... il faut du repos...

GUSTAVE.

De l'exercice...

FILERIN, *à demi-voix souffrante.*

Du calme... du calme, au moment où je devrais... et quel est ce concurrent?

BERNARD.

Je n'ai pas osé devant monsieur Gustave.

FILERIN.

Pourquoi?

BERNARD.

Dame, monsieur.

FILERIN, *avec humeur.*

Dame, monsieur...

BERNARD.

C'est que c'est lui-même.

GUSTAVE.

Moi.

FILERIN.

Lui.

CÉCILE.

Ah! que ce serait heureux.

FILERIN.

C'est une horreur, une trahison!... mais ne nous laissons pas trop emporter..... ça peut devenir dangereux, on a des exemples...

GUSTAVE.

Mais, monsieur Filerin, je n'ai rien demandé.

FILERIN.

Laissez donc, monsieur... j'y vois clair maintenant... vous agissez en dessous... oh! les amis, les amis... ayez en donc!

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Espérez une belle place,
Un ami vient et vous la prend.
Un autre ami vous débarrasse
Du superflu de votre argent.
Dans ce monde, faux et volage,
A l'amitié tout est permis.
Enfin, jusques dans son ménage,
On rencontre encor des amis.

Il ne vous manque plus, monsieur que de me prendre mes malades et de les guérir pour moi!

## SCÈNE XVII.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL, *qui a entendu les derniers mots.*

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, mon cher docteur... C'est ce qu'il a fait...

FILERIN.

Le général Valmon... ah ! il arrive à propos.

GUSTAVE, *voulant se retirer.*

Le général Valmon...

LE GÉNÉRAL.

Restez donc... restez donc, jeune homme.

FILERIN.

Oui, monsieur, restez pour entendre les justes reproches... (*au général*). Vous savez déjà, général, que la place qui m'était promise...

LE GÉNÉRAL.

Il n'y faut plus penser... elle est donnée...

FILERIN.

Donnée !.. et à monsieur Gustave...

LE GÉNÉRAL.

Grondez-le docteur... grondez-le bien fort, je m'unis à vous de bon cœur..

CÉCILE.

Mais qu'a-t-il donc fait enfin ?

LE GÉNÉRAL, *à Gustave.*

Ce qu'il a fait... Comment, monsieur... vous osez secourir un malade à la place de M. Filerin... vous quittez tout pour consoler une mère désespérée... Enfin, ce qui met le comble à vos torts, pour sauver toute espèce de reproche à votre confrère, vous gardez son nom et vous laissez croire à toute la famille que c'est à monsieur Filerin qu'elle doit le salut d'un enfant adoré.

GUSTAVE, *vivement.*

Monsieur, je me serais nommé si le sort avait trompé mon espoir...

FILERIN.

Ah ! ça... qu'est-ce que vous dites donc... si j'y comprends un mot...

LE GÉNÉRAL.

Vous ne devinez pas... c'est lui... docteur c'est lui qui a sauvé ma nièce...

FILERIN.

Là... j'étais bien sûr que je n'étais pour rien là dedans...

GUSTAVE, *regardant Margueritte.*

Mais, monsieur le général... qui a donc pu vous instruire...

MARGUERITTE, *vivement.*

Ce n'est pas moi d'abord... je n'ai pas causé cinq minutes avec monsieur... il est là pour le dire...

LE GÉNÉRAL, *souriant.*

Non... non... j'ai tout appris sans le secours de personne... Jeune homme, je m'étais promis d'assurer une partie de ma fortune à celui qui avait sauvé ma nièce... Mais le ministre m'a prévenu... il admire votre conduite honorable en Espagne... Il connait vos droits à la reconnaissance publique, et il a pensé que des services tels que les vôtres ne pouvaient être noblement récompensés que par la patrie et le souverain!

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Tant de courage...

GUSTAVE.

Ah! cessez, je vous prie...
Pourquoi vanter un pareil dévouement?
Nous avons fait pour une autre patrie
Ce que pour nous vous fites constamment,
La mort n'est rien dans le siècle où nous sommes,
Dans les combats vous l'avez su prouver...

LE GÉNÉRAL.

Nous la bravions pour détruire les hommes,
Et vous pour les sauver.

FILERIN.

Tout cela est fort bien... mais cette place... vous avouerez qu'il est cruel pour moi, après vingt ans de démarches et un quart d'heure d'espérance...

GUSTAVE.

Rassurez-vous... je vais chez le ministre, et puisqu'il me témoigne quelqu'estime, j'obtiendrai pour vous le titre honorifique de la place... je ne garderai pour moi que le travail.

FILERIN, *serrant Gustave dans ses bras.*

C'est trop juste... d'autant que j'avais déjà pensé à vous pour mon adjoint... Mais voilà un trait... Eh! bien, général, voilà comme nous sommes nous autres médecins... (*à Gustave*). Mon ami, à ton retour de chez son excellence nous signons le contrat. (*Aux autres personnages*). Ah! ça... ne restons pas plus longtemps au jardin.... l'humidité me gagne et voilà comme on attrape des rhumatismes.

LE GÉNÉRAL.

Croyez-moi, docteur, n'exagérons pas les précautions.

## *VAUDEVILLE.*

Air : *Vaudeville d'Athènes à Paris.*

LE GÉNÉRAL.

Le destin souvent trompeur
Trahit notre prévoyance,
Quand une heureuse imprudence
Peut nous conduire au bonheur.

*On reprend en chœur.*

Le destin souvent, etc.

LE GÉNÉRAL.

Faut-il tenter un long voyage
Pour conquérir d'autres climats ?
Ou faire admirer un courage
Que n'ont point lassé les combats ?
Agrandir l'industrie,
Le domaine des arts,
Ou loin de sa patrie
Planter ses étendards.
Dans ses projets le français
Plein d'audace et de vaillance,
Par une heureuse imprudence
Sait enchaîner le succès.

CHOEUR.

Dans ses projets, etc.

MARGUERITTE.

Lorsque j' dus entrer en ménage,
Je pris du temps pour mieux choisir.
L'un était trop vif, l'aut' trop sage ;
Mais quand je voulus en finir,
Précautions perfides !
Alors tous mes galans
Avaient les invalides
Et moi mes cinquante ans...
Ainsi le destin trompeur
A trahi ma prévoyance ;
Mieux valait une imprudence
Qui m'eut conduite au bonheur.

CHOEUR.

Ainsi le destin, etc.

GUSTAVE.

Un des nobles enfans d'Hygie,
Victime d'un sublime effort,
A l'Espagne rendit la vie
Et lui même y trouva la mort.
Cher Mazet, si la France
Pleure ton sort cruel,
Pour la reconnaissance
Ta tombe est un autel!
En sauvant l'humanité,
Si tu perdis l'existence,
Ta généreuse imprudence
Te vaut l'immortalité.

CHOEUR.

En sauvant, etc.

FILERIN, *au Public.*

Je suis, messieurs, je le confesse,
Le médecin des deux auteurs,
A leur santé je m'intéresse :
Je soigne aussi l'un des acteurs.
Mais malgré ma science,
Je sais qu'ils ont compté
Plus sur votre indulgence
Que sur la faculté.
C'est traiter la faculté
Avec quelqu'irrévérence;
Voyons si cette imprudence
Va leur rendre la santé!

CHOEUR.

C'est traiter, etc.

FIN.

LE

# FAT DE VILLAGE,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR M. ****

*Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 23 Janvier 1817.*

---

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1817.

| PERSONNAGES. | *ACTEURS.* |
| --- | --- |
| THOMAS, marinier. | M. *Raffile.* |
| ADÈLE, sa fille. | M.lle *Éléonore.* |
| HYACINTHE, son neveu. | M. *Klein.* |
| FIRMIN, brigadier de chasseurs. | M. *Grévin.* |
| DENISE, jeune veuve, amie d'Adèle. | M.lle *Palmyre.* |
| *Paysans.* | |

*La Scène est dans un village.*

# LE
# FAT DE VILLAGE.

*Le Théâtre représente une rue ou place de village; à gauche une maison un peu plus apparente que les autres, avec une fenêtre au premier.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

ADELE, DENISE.

(*Elles sont assises près de la maison de Denise, et préparent des bouquets.*)

ADÈLE.

Je te dis qu'il n'en sera rien.

DENISE.

Voilà de belles raisons! et si ton père le veut?

ADÈLE.

On ne me forcera jamais à l'épouser.

DENISE.

Tu t'y prends un peu tard pour te dédire, puisqu'on signe le contrat ce soir, et que demain......

ADÈLE, *vivement.*

Demain! ah! j'espère bien, avant ce temps-là, faire voir au beau monsieur Hyacinthe qu'il me déplaît, que je ne lui conviens pas, et que par ainsi nous ne nous épouserons pas.

DENISE.

Que tu es simple, ma pauvre Adèle! tiens, je suis veuve depuis dix-huit mois, j'ai de l'expérience, et je vois qu'aujourd'hui n'y a que les écus qui décident les mariages. On se déplaît, on ne se convient pas, et l'on se marie.... Suffit que tu sois riche, pour que rien ne fasse déguerpir ton futur.

Air: *Tout ça passe.*

Quand il s'agit d'faire un choix
Quand on parl' de mariage
De tous côtés, moi, je vois
Qu'on n'accord' l'amour ni l'âge

Aujourd'hui c'est la richesse
Qui décide les Amans.
(*Parlant.*) Et une fois marié
Notre dot et leur tendresse,
Tout ça file (*ter*) en même tems.

ADÈLE.

Mais comment mon père s'est-il laissé enjôler par ce benêt d'Hyacinthe ?

DENISE.

Dam, c'est son neveu, c'est ton cousin; il a fait un voyage à Paris, de quinze jours ; il chante comme à l'Opéra, et nous débite de grandes phrases qu'il pernd dans les romans nouveaux. Oh ! c'est un savant !... Hyacinthe, qui n'a pas un écu, s'est mis en tête de t'épouser; il sait que son oncle, le plus riche marinier du port, te laissera tout son bien.... Il l'a flatté, cajolé, caressé... Tout cela a séduit le père Thomas.

ADÈLE.

Eh bien, ça ne me séduit pas du tout. Je connais mon cousin; malgré son ton sentimental, ses soupirs, ses regards langoureux, il n'est épris que de not' fortune.... Mon père a-t-il déjà oublié les folies de Hyacinthe ? n'a-t-il pas fait la cour à toutes les filles du canton qui avaient de grosses dots? à Louison, à Catherine, à Lucette, ma meilleure amie après toi, ma chère Denise..... Tu sais bien ?

DENISE.

Sans doute, la fille de Simonin, ce riche fermier de la grange.

ADÈLE.

Il voulait l'épouser: Lucette s'est moquée de lui, et s'est mariée l'an passé à un jeune marchand de Paris..... C'est depuis ce temps-là que M. Hyacinthe a jetté les yeux sur moi; n'est-ce pas bien flatteur ?

DENISE.

Ton père a tort; mais enfin il le veut.

ADÈLE.

Patience ! il me traite toujours comme une enfant! je vais pourtant avoir dix-huit ans ! ah ! je lui montrerai bien que j'ai aussi une volonté, et que je veux me marier à ma fantaisie.

DENISE.

Au cher Firmin, n'est-ce pas ? ce jeune brigadier de hussards.

ADÈLE.

Pourquoi non?

Air: *Il me faudra quitter l'Empire.*

Firmin est rempli de courage,
De talens, d'esprit, et d'honneur;
Il est à-peu-près de mon âge,
Et sa gaîté répond de son bon cœur.
Près de lui mon âme attendrie,
D'un vrai guerrier admirait la valeur.
Je suis française et j'aim' tant ma patrie,
Que malgré moi, j'aimai son défenseur.

DENISE.

Dame, pourquoi Firmin est-il venu trop tard?

ADÈLE.

Pourquoi mon père s'est-il décidé trop tôt?.

DENISE.

Est-ce qu'il écoute quelqu'un quand il a comme ça ses idées?.... Il ne m'écoute pas moi, moi sa voisine! une veuve de vingt ans! certainement, en fait de conseil, je puis me vanter d'avoir une tête!

ADÈLE.

Tu devrais bien lui parler, ma bonne Denise.

DENISE.

Lui parler! si je lui parlerai!... Ah! tu verras, et de la bonne manière. Je lui dirai que.... qu'est-ce que tu veux que je lui dise?

ADÈLE, *d'un ton décidé.*

Que j'aime Firmin, que je déteste son Hyacinthe, et que je suis bien décidée.... Oh! mon dieu, je l'entends.

DENISE.

Te voilà déjà toute tremblante! joli début, pour tenir tête à ton père!

---

## SCÈNE II.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS, *parlant à la coulisse.*

Allons, allons, préparez la grande chambre, nettoyez les bancs, mettez la nappe blanche, le notaire pour quatre heures, le crin crin pour cinq, le souper, les chandelles.....

ADÈLE, *à part.*

Le notaire! que je suis malheureuse!

DENISE, *bas.*

Ne te désole donc pas.

THOMAS, *entrant.*

Jarni! quel tintoin qu'une noce de mariage! eh ben! vous autres vous n' vous remuez pas pus qu'un bachot engravé!

ADÈLE.

Mon père.....

THOMAS.

Faut que j' fasse tout, moi! ce futur qui n'arrive pas! et les parens qui s' font attendre!.... Eh ben, Adèle, tu n' dis rien? te v'là comme une audomade! d' la gaîté, morbleu, d' la gaîté!.... Que diable, le jour d' son mariage, faut pas faire une figure d'enterrement.

Air: *Reçois dans ton galetas.*

Faut nous montrer aujourd'hui
Une mine épanouie;
D'la gaîté, jamais d'ennui,
Le beau jour où l'on se marie!...
Mais la douleur, le chagrin;
Garde ça pour le lendemain.

J'crois, dieu m' pardonne, qu' t'as les yeux rouges.

ADÈLE, *embarrassée.*

Moi!....

THOMAS.

T'as pleuré, j'te dis.

ADÈLE.

C'est que......

THOMAS.

C'est que.... Est-ce que t'es muette à présent? ça s'rait du fruit nouveau!

ADÈLE.

C'est que j'ai fait un rève.

THOMAS, *vivement.*

Un rêve! ah! mon dieu, conte-nous ça.

ADÈLE.

Vous vous moquerez de moi.

THOMAS.

Eh! non, non, v'là Denise qui nous dira tout d'suite le dessous des cartes.

ADÈLE.

Tenez, mon père, il me semblait que j'étions sur la grande place à danser avec mon cousin Hyacinthe; v'là que mon cousin faisait les doux yeux à la petite Fanchette......

THOMAS.

Voyez-vous ça!

ADÈLE.

V'là que Fanchette lui faisait des mines.

DENISE.

La coquette!

ADÈLE.

Et v'là que mon cousin me plante là, et m'dit qu'il n'veut plus de moi.

THOMAS.

I' n'veut plus de toi! ah! sarpejeu! j'voudrais ben voir qu'i' bronchit d'vant moi!..... Oh! ça, dis donc; est-ce que je n' l'y sautis pas au cou pour l'étrangler?

ADÈLE.

Non, mon père : vous causiez avec un autre jeune homme qui me regardait souvent.

THOMAS.

Eh bien, qu'est-ce qu'il dit, ce jeune homme qui nous tombe des nues.

ADÈLE.

Ah! mon père, il était bien mieux que mon cousin; il avait un air honnête, poli.....

THOMAS.

Vraiment?

ADÈLE.

Air : *vaud. de partie carrée.*

Oui, ce jeune homme avait tout en partage :
Aimable et doux, sensible et prévenant :
De sa candeur, ses yeux offraient l'image,
Et son regard jurait d'être constant.
D'un bon époux je voyais le modèle,
Et mon cœur était captivé :
Je le voyais soumis, tendre et fidèle....

THOMAS.

J'vois bien qu'tu l'as rêvé. *(ter.)*

ADÈLE.

Enfin, mon père, il s'approcha de vous d'un air ben respectueux; il vous dit qu'il m'aimait, qu'il désirait m'épouser, et que puisque mon cousin m'abandonnait.....

THOMAS, *à part.*

Il y a quelque chose. ( *haut.*) Et qu'est-ce que je répondis au jeune homme.

ADÈLE.

Oh! mon dieu, vous lui dites que.....

THOMAS, *sévèrement.*

Hein?

ADÈLE, *timidement.*

Mon père, je me suis éveillée au moment que vous alliez répondre.

THOMAS.

T'as fort bien fait de te réveiller: car tu allais me faire dire quelque sottise. Sois tranquille au surplus, m'n'enfant, Hyacinthe ne fera pas les yeux doux à la p'tite Fanchette....

ADÈLE.

Moi, je crois aux pressentimens.

THOMAS.

Pas possible.

ADÈLE.

Mais enfin, s'il me refusait?.... Je crois bien que je serais libre.

THOMAS.

Certainement j'serions libres.

DENISE.

Et vous la laisseriez maîtresse de son choix.

THOMAS.

Oh! pour ça je n' risque rien de l'promettre..... Hyacinthe te refuser! un jeune homme aimable, sensible, prévenant, qui t'adore.....

ADÈLE.

Oh! qui m'adore!....

THOMAS, *se fâchant.*

Oui, mam'zelle, qui vous adore. Jarni! que de raisons! mais tout ça n' sert de rien; j'veux qu'vous soyez heureuse, et vous serez heureuse.

ADÈLE.

Oh! j'dis heureuse!.....

THOMAS, *la menaçant.*

Ah! ça, veux-tu finir!... j'te dis qu'tu s'ras heureuse. Et quant au jeune homme si respectueux, comme il est probable que tu ne le verras jamais....

---

## SCÈNE III.

LES MÊMES, FIRMIN, *entrant et se cachant.*

ADÈLE, *à part, le voyant.*

C'est Firmin!

DENISE, *le voyant aussi.*

C'que c'est qu'un rêve pourtant, ça vous laisse des idées!

THOMAS.

Allons, vous êtes folles toutes deux. ( *à Adèle.* ) Vous;

mam'zelle, dépêchez d'finir vos bouquets; la compagnie peut arriver d'un instant à l'autre; et une fois mariée, n'vous avisez plus de rêver; ça n'plairait peut-être pas à vot' mari.

FIRMIN, *bas, s'approchant d'Adèle.*

Ma chère Adèle, j'ai mille choses à te dire.

THOMAS, *prenant Denise à part.*

Et vous, ma chère Denise, surveillez ma fille plus que jamais.... Ce jeune homme, ce rêve, c'est sérieux, très-sérieux!

DENISE.

Eh! mon dieu, soyez tranquille; j'en réponds comme de moi-même.

THOMAS.

Moi, je vous connais; vous êtes d'une faiblesse.... Je soupçonne Firmin, ce jeune hussard.... Il rôde souvent autour de notre maison.... prenez-y garde, au moins.

Air: *de M. Guillaume.*

Surveillons bien ce jeune militaire,
Il est adroit; il paraît amoureux......
Ces lurons sav' tromper un père,
Sous sa barbe, et même à ses yeux. (*bis.*)

(*Firmin fait tout ce que Thomas annonce dans le couplet.*)

En tapinois il s'approch'roit ds'a belle,
Qui le second' peut êtr' trop bien.
Il pourrait ben baiser la main d'Adèle,
Que vous n'y verriez rien. (*ter.*)

DENISE, *finement.*

Au lieu que vous......

( *Adèle cache Firmin avec son tablier.* )

THOMAS.

Oh! oh! c'est différent, j'ai de l'expérience... Ah ça, mes enfans, je m'en vais un peu sur le port, rassembler nos amis, nos parens..... Ah! jarni, quel moment! j'enpleure d'avance, parce que.... le choc des sentimens.... vrai, ça m'fait mal à moi..... Adieu, mes enfans.

(*Il sort en chantant.*)

Les bateliers d' la Grenouillière,
Vantez qu' ça fait d' jolis garçons! *etc.*

---

## SCÈNE IV

LES MÊMES, excepté THOMAS.

FIRMIN.

Ouf! le voilà parti!

DENISE.

Ah! ah! monsieur l'étourdi, vous vous avisez donc de nous faire rêver.

ADÈLE.

Ah! mon cher Firmin, que mon père est cruel!

FIRMIN.

J'ai tout entendu; mais, morbleu, il ne sera pas dit qu'un imbécille, qu'un fat de village, l'emporte sur un brigadier de hussards! je t'épouserai malgré ton père, ton futur, et malgré toi-même s'il le faut.

ADÈLE.

Doucement, s'il vous plait.

FIRMIN.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour! d'honneur, je suis capable de faire l'impossible pour t'obtenir. Vrai, tu n'as qu'à parler.

Air : *J'avais pris femme laide.*

Faut-il ne jamais boire?
Passez d'vant l'cabaret
Comme un trait.
On r'noncer à la gloire,
D'changer d'belle et d'amour
Chaque jour?
Faut-il jurer d'être fidèle?
Faut-il souffrir, languir,
Et mourir?
Bagatelle! Bagatelle! Bagatelle!

ADÈLE.

Jolie manière de prouver ta tendresse!

FIRMIN.

Dame, je ne puis pas offrir davantage. Tu ne veux pas que je me propose à ton père, tu m'empêches de rosser ton prétendu.

ADÈLE.

Je veux que tu imagines, que tu trouves un moyen de rompre mon mariage, sans battre ni tuer personne.

FIRMIN.

Bon! j'ai déjà pris mes mesures.

DENISE.

Voyons un peu.

FIRMIN.

D'abord, j'ai prévenu tous mes amis, qui doivent complimenter Hyacinthe, et l'enivrer de façon, que ce soir il sera plus pressé de dormir que de signer le contrat.

ADÈLE.

A la bonne heure.

FIRMIN.

Et puis, comme il n'est jamais défendu de ruser avec l'ennemi, j'ai si bien fait, que ton cousin ne peut plus se passer de moi; il m'a pris dans une amitié incroyable; je suis son confident, son consolateur.

DENISE.

Allons donc.

FIRMIN.

Il vient me raconter ses peines, se plaindre de tes rigueurs et me prier de te parler pour lui.

DENISE.

On ne peut mieux choisir.

ADÈLE.

Eh bien! à quoi cela nous mènera-t-il?

FIRMIN.

Je compte profiter d'une confidence qu'il m'a faite dans un moment d'effusion sentimentale; je veux qu'il rompe lui-même son mariage avec toi, et se perde tout-à-fait dans l'esprit de ton père.

ADÈLE.

Très-bien imaginé.

DENISE.

Quelle est donc cette confidence?

FIRMIN.

Avant de songer à ma chère Adèle, Hyacinthe s'était pris de belle passion pour Lucette, la fille de Simonin, espiègle de dix-neuf ans, jolie comme un petit démon, et de plus, fille unique du richard de ce canton.

ADÈLE.

Je sais cela aussi bien que toi.

FIRMIN.

Hyacinthe, très-amoureux de la ferme de Simonin, voulut parler de mariage. Lucette s'amusa quelque temps de notre imbécile, et finit par épouser un nommé Duclos qu'elle aimait, et qui l'emmena à Paris.

ADÈLE.

Je ne vois pas encore à quoi ce mariage peut nous servir.

FIRMIN.

Tu ne devines pas? je tue le mari de Lucette.....

DENISE.

Miséricorde!

FIRMIN.

N'ayez pas peur, ce n'est que pour la forme. Lucette est veuve, elle aime toujours Hyacinte, et je la fais arriver ici.

ADÈLE.

J'entends ; l'idée est excellente : mais où trouveras-tu quelqu'un qui se charge de faire notre veuve ?

FIRMIN.

Bah ! la première personne venue.

DENISE.

Vous n'y pensez pas ; Hyacinthe reconnaîtra les traits.....

FIRMIN.

Bon ! avec un grand voile, de longs habits de deuil.... Et puis ce pauvre garçon est si facile à duper !...... Eh ! tenez, le voyez-vous là-bas, dans l'allée des tilleuls.... la plaisante tournure !

ADÈLE, *le regardant.*

Ah ! bon Dieu, quels gros soupirs !

FIRMIN.

Il est tout sentiment : il ne fait plus autre chose que chanter des romances et contempler la lune.

ADÈLE.

Mariez-vous donc à un homme qui passera son temps à contempler la lune.

DENISE.

Il vient de ce côté.

ADÈLE.

Je me sauve !

DENISE.

Rentre vite chez moi.

FIRMIN.

J'irai bientôt te rejoindre, pour mieux concerter notre plan. Mille bombes ! je n'ai pas oublié mon métier, et tu verras comment je traite l'ennemi.

Air : *Remplissons notre destinée.*

Nous allons nous couvrir de gloire,
Mon cœur est certain du succès :
Oui, je réponds de la victoire,
Je suis amoureux et Français.
Puis-je concevoir des allarmes,
Quand tout me seconde en ce jour ?
Dans tes beaux yeux je trouv' mes armes,
Pour Colonel j'ai mon amour.

TOUS TROIS.

Nous allons nous couvrir de gloire,
Mon / Son — cœur est certain du succès.

Oui, je réponds } de la victoire.
Il peut répondr' }
Je suis } amoureux et Français.
Il est }

*( Elles rentrent toutes deux. )*

---

## SCÈNE V.

FIRMIN, *seul.*

Allons, morbleu, vive la guerre et vive l'amour!....... Me voilà dans mon centre!.... attention, Firmin : de l'esprit, de l'activité ; tu serais le premier hussard à qui l'on aurait osé souffler une jolie fille !... mais mon rival s'avance... qu'est-ce que j'entends donc?... des soupirs!... une romance!... ah! c'est bien lui!

---

## SCÈNE VI.

FIRMIN, HYACINTHE.

HYACINTHE *entre avec un gros bouquet au côté, des gants blancs, mise ridicule, perruque bien poudrée, ton sentimental, chantant la fin de l'air de Jean de Paris:* ALLONS, MA BELLE, PAYE A TON TOUR, D'UN PEU D'AMOUR, LE TROUBADOUR.

FIRMIN.

Toujours triste, mon brave.

HYACINTHE.

Ah! c'est toi, mon ami!... Je te cherchais. Tu es ma seule consolation, mon appui, mon conseil, le meilleur de mes amis ; cette petite Adèle me désespère!

FIRMIN.

Comment! elle n'est point touchée de toutes les preuves d'amour.. ..

HYACINTHE.

C'est un cœur de roche!... Tu ne l'as pas vue ce matin?

FIRMIN.

Pardonnez-moi, nous avons eu une querelle épouvantable. Si vous m'aviez entendu, je prenais vos intérêts comme...... comme s'il eût été question de moi.

HYACHINTHE.

Estimable garçon!

FIRMIN, *d'un ton pathétique.*

Ah! mam'zelle, lui disais-je voulez-vous donc causer le malheur de cet intéressant jeune homme? il vous épouse demain, il est bien tems de vous accoutumer à sa figure. Vous me direz qu'il est un peu froid, j'en conviens; qu'il à l'air avantageux, cela est vrai; que son caractère n'est pas des plus heureux, à la bonne heure: mais....

HYACINTHE.

Qu'est-ce que tu dis donc?

FIRMIN.

C'était pour la mieux persuader.

HYACINTHE.

Y es-tu parvenu?

FIRMIN.

Hélas! non. Elle ma dit que tout cela était vrai; mais qu'elle ne vous aimait pas davantage.

HYACINTHE.

Ah! quelle insensibilité! quelle âme glacée!

FIRMIN.

Aussi c'est votre faute.

HYACINTHE.

Comment donc? je suis d'un respect....

FIRMIN.

Vous avez tort.....

HYACINTHE.

D'être respectueux?

FIRMIN.

Sans doute: c'est passé de mode. Les femmes, à présent, aiment un peu de témérité.

Air : *C'est le gros Thomas.*

Près d'un' bell' jadis,
On soupirait toute une année,
Et l'amant soumis,
Aimait, de loin, sa Dulcinée;
Mais aujourd'hui l'on va
Un peu plus vite que ça:
On risque d'abord un' œillade,
On reçoit après l'embrassade;
Quenqu' soufflets bien doux....
Puis la belle est à vous!

HYACINTHE.

Pardi! s'il ne fallait que recevoir quelques soufflets......

FIRMIN.

C'est que, voyez-vous, auprès des jeunes filles, il y a un certain jargon, certaines mines.... Moi qui vous parle, en arrivant au régiment, j'étais d'une timidité, d'une gaucherie.... un de mes camarades eut pitié de moi; il me donna quelques leçons..... huit jours après, je ne pouvais plus trouver une seule cruelle.

HYACINTHE, *vivement.*

Vraiment?.... Mon ami, il faut que tu me rendes le même service.

FIRMIN.

A vous, monsieur; allons donc!

HYACINTHE.

Ma sotte timidité m'a fait manquer plus de vingt occasions..... Cette jeune Lucette par exemple, qui m'adorait, et qui en a épousé un autre; cette Louison, qui m'aimait, dans le fond, et qui s'enfuit maintenant dès qu'elle me voit... tout cela, c'est ma faute.... Je veux que tu me donnes des leçons de témérité.

FIRMIN.

Là, sérieusement?

HYACINTHE.

Je t'aurai la plus grande obligation.

FIRMIN.

Puisque vous le voulez.... (*à part.*) Ma foi amusons-nous du sot.

HYACINTHE, *l'embrassant.*

Ah! le brave garçon!

FIRMIN.

Justement, c'est Adèle... Je vais vous donner ma première leçon. Allons, prenez un air décidé.

HYACINTHE, *faisant des mines.*

Un air décidé.... C'est ça.

FIRMIN.

Ayez bien soin de m'imiter.

HYACINTHE.

Je ne perdrai pas un mot.

---

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADELE.

ADÈLE, *à part.*

Cet imbécile est encore là!

HYACINTHE, *bas à Firmin.*

Elle m'a vu, je crois.

FIRMIN, *bas.*

Faites attention : tout ce que je vais dire est pour vous.

HYACINTHE.

Voilà un service d'ami.

FIRMIN, *bas à Adèle.*

Aidr-moi à berner le cousin.

ADELE, *à part.*

Encore quelque folie.

FIRMIN, *à Hyacinthe.*

Remarquez bien ce ton léger. ( *Haut.* ) Enfin, ma chère Adèle, c'est bien assez me faire languir, et m'accabler de tes rigueurs; laisse-là les grimaces. Je t'aime de bonne foi, il faut m'aimer de même : si non, avant huit jours je suis un homme mort.

ADELE.

Comment, monsieur, qu'est-ce que cela signifie ?

HYACINTHE.

Ah ! ma cousine, ne le rebutez pas, je vous en conjure. Si vous saviez le service qu'il me rend !....

ADELE.

Quoi ! vous voulez....

HYACINTHE.

Que vous l'écoutiez sans colère.

ADELE.

De bonne foi ?

HYACINTHE.

Je vous le demande à genoux.

ADÈLE, *à part.*

Celui-là est nouveau ! ( *haut.* ) Soit, mon très-cher cousin, puisque cela vous plaît.

HYACINTHE, *sautant de joie.*

Elle y consent !.... Voilà la première fois qu'elle ne me refuse pas ! ( *à Firmin..* ) Continuez, mon ami, j'écoute et je profite.

FIRMIN, *à Adèle.*

Tu vois enfin, ma chère, que les façons ne servent à rien; décide-toi de bonne grâce.

Air : *Je suis en tout heureux, mademoiselle.*

( *Hyacinthe imite gauchement les gestes de Firmin.* ).

Il faut parler, et si j'ai su te plaire,
Répét' sans mystère
Cet aveu sincère,
Ce joli serment !

Ne crains jamais que je sois infidèle.
Près d' toi, mon Adèle,
Si douce, si belle,
L'amour d'vient constant !

ADELE.

Je n' sais quel troubl' je sens là!

HYACINTHE, *enchanté.*

Ah!

ADELE.

Mon cœur palpite déjà.

HYACINTHE, *de même.*

Là!

FIRMIN, *à Hyacinthe.*

Vous, mon cher, ne dites rien.

HYACINTHE.

Rien.

FIRMIN.

Vous voyez comm' ça va bien !

HYACINTHE.

Bien!

FIRMIN.

Son cœur va répondre au mien.

HYACINTHE.

Bien !

TOUS DEUX.

Son cœur va répondre au mien.

ENSEMBLE.

ADELE, *à part.*

Mais, quel est donc cet étrange mystère?
L'un cherche à me plaire ;
L'autre, sans colère,
Voit prendr' ce baiser.
Mon cher cousin a perdu la cervelle,
Pour sauver Adèle,
L'Amour, d'un coup d'aile,
A su l'abuser.

HYACINTHE et FIRMIN.

Parle de grâce, et si j'ai su te plaire,
Sur ta main, ma chère,
Je puis bien, j'espère,
Prendre un seul baiser?
Cette faveur, pour un amant fidèle,
Veux-tu, mon Adèle,
Si douce, si belle,
Me la refuser?

HYACINTHE, *avec joie.*

C'est ça!... c'est ça!... Il lui baise la main!... A moi, à moi, tu vas voir. ( *à Adèle, d'un ton léger.* ) Enfin, ma chère Adèle......

ADÈLE, *sèchement.*

Ah! laissez-moi.

FIRMIN, *bas à Hyacinthe.*

Ce n'est pas assez gai.

HYACINTHE, *d'un air riant.*

Enfin, ma chère Adèle.....

ADÈLE.

Vous m'excédez!

FIRMIN, *bas.*

C'est trop gai.

HYACINTHE, *d'un ton pleureur.*

Enfin, ma chère Adèle.....

ADÈLE.

Encore!

FIRMIN, *bas.*

Allons, courage.

HYACINTHE, *avec dépit.*

C'est le diable qui s'en mêle!

Air: *N'y a que Paris.*

( *à Adèle.* )

Ah! laissez-moi donc, à mon tour,
Fléchir un peu vot' barbarie,
Je veux prendre un baiser d'amour
Sur une main aussi jolie.

ADÈLE, *lui donnant un soufflet.*

Quelle insolence!

( *Elle rentre chez Denise.* )

HYACINTHE, *stupéfait*

Ah! qu'est-c' que c'est?

FIRMIN, *avec un grand sang-froid.*

C'est un soufflet! c'est un soufflet.

---

## SCÈNE VIII.

FIRMIN, HYACINTHE.

FIRMIN.

Eh bien! j'espère que vous me remercierez?....

HYACINTHE.

Pour ce soufflet?

FIRMIN.

Sans doute!

HYACINTHE.

Celui-là est un peu fort!

FIRMIN.

Vous ne sentez donc pas les suites de ce soufflet?

HYACINTHE, *se tenant la joue.*

Les suites! il faudrait être insensible, pour ne pas les sentir.

Air: *Jeunes beautés au regard tendre.*

La chose est facile à comprendre,
On y voit clair, sans êtr' bien fin:
Adèl' peut avoir le cœur tendre,
Mais j' n'en dis pas autant d'sa main.
Cet hymen, je le vois d'avance,
Ne me promettra rien de bon:
Si par un soufflet on commence,
Comment diable finira-t-on?

FIRMIN.

Que vous êtes simple!.... comment, vous avez déjà oublié mes leçons? ne voyez-vous pas qu'elle cherche à cacher son amour sous une feinte colère?

HYACINTHE.

Tu crois?

FIRMIN.

Cela crève les yeux. Avez-vous remarqué son trouble, son émotion?

HYACINTHE.

Elle avait pourtant la main assez sûre.

FIRMIN.

Elle ne vous a pas quitté des yeux.

HYACINTHE.

Vraiment?

FIRMIN.

Je vous dis qu'il y a un mieux sensible.

HYACINTHE.

Et ce soufflet.....

FIRMIN.

N'est qu'un reste de pudeur.

HYACINTHE.

Oui.... Oui, soufflet d'usage.

FIRMIN.

Petites façons....

HYACINTHE.

Simagrées!...

FIRMIN.

On le donne....

HYACINTHE.

On le reçoit......

FIRMIN.

Et l'on s'adore.

HYACINTHE.

C'est cela ; on s'adore.... Ah ! le brave garçon ! le brave garçon !.. Je cours chercher mes amis, mon oncle, le notaire, pour leur apprendre que *nous nous adorons*. Mon cher Firmin, je n'oublierai jamais ce service-là, et si je puis te rendre la pareille....

FIRMIN.

Non, non, ce n'est pas la peine.

HYACINTHE, *faisant des mines à la fenêtre.*

Adieu, cousine ; adieu, petite cousine... petite dissimulée.

Air: *verse encore.*

A demain, demain, demain, demain,
Nous fixons not' destin
Devant un bon notaire.
A demain, demain, demain, demain,
De vos façons, ma chère,
Je compte voir la fin.
J' cours chez les parens
J' rassemble le village ;
Vieux, petits et grands,
Amis, cousins, enfans....
Nous nous unirons
Pour v'nir lui rendre hommage ;
Et d'main nous dans'rons.....

FIRMIN, *à part.*

Tu payeras les violons.

ENSEMBLE.

A demain, demain, etc.

(*Hyacinthe sort.*)

---

## SCÈNE IX

FIRMIN, *seul.*

Eh vite, eh vite !... faisons arriver Lucette : il n'y a pas un moment à perdre ! une veuve désolée, une amante bien éprise.... Le pauvre garçon ne saura plus où donner de la tête. (*il appelle.*) Adèle ! Adèle !

## SCÈNE X.

### FIRMIN, ADELE, DENISE.

ADÈLE.

Il est parti

FIRMIN.

Enchanté de toi, et de tes preuves d'amour.

ADÈLE, *riant*.

Il est bien bon.

FIRMIN.

Voici l'instant d'agir. Hyacinthe va presser le notaire pour le contrat; il rassemble ses parens, ses amis.... Il faut que Lucette vienne traverser son mariage, qu'elle réclame sa foi, qu'elle confonde son infidèle.

DENISE.

Vous croyez qu'il donnera là dedans?

FIRMIN.

Assurément. Le cher cousin n'aime Adèle que pour sa fortune, et Lucette étant beaucoup plus riche.....

DENISE.

Mais qui vous fera cette Dame-là?

FIRMIN.

Eh! parbleu, ma chère Adèle, toi-même.

ADÈLE.

Moi!

FIRMIN.

Pourquoi pas?

Air: *vous chantiez sur votre route.*

Prends l'attirail du veuvage,
Le voile blanc, l'habit noir;
Avec grâc', suivant l'usage,
Tire à propos le mouchoir.
Quoiqu'un' fill' soit un peu neuve,
Pour jouer l' rôl' qu'on t' donne ici,
Tu n' s' ras pas la premièr' veuve
Qui n'ait jamais eu d' mari.

DENISE.

Quelle idée! Hyacinthe ne s'y laissera pas tromper. Songez donc que Lucette est plus grande qu'Adèle, et que.....

ADÈLE.

Sans doute.

FIRMIN *rêvant*.

Oh! Diable, c'est dommage!... Il me faut pourtant une

veuve à tout prix.... Eh! mais, vous, ma bonne Denise.... qui vous empêche.....

DENISE.

Oh! grand merci!

FIRMIN.

Justement vous avez la démarche, et la taille de Lucette, il vous sera facile d'imiter le son de sa voix......

ADÈLE.

Ah! ma chère, je te prierai tant.....

FIRMIN.

Vous aurez assuré mon bonheur!

ADÈLE.

Tu me sauveras la vie!

FIRMIN, *la cajolant.*

Ma chère Denise!.....

ADÈLE, *de même.*

Ma bonne amie!.....

DENISE.

Ma chère Denise!.... Ma bonne amie!..... Ne voilà-t-il pas mes étourdis qui vont me faire partager leur folie?

ADÈLE.

Ah! tu consens?..... Que je t'embrasse!

DENISE.

Un moment, s'il vous plaît: et si j'allais être victime de ma complaisance?

FIRMIN.

Comment, que craignez-vous?

DENISE.

Que notre imbécille se passionne aussi pour moi, et ne veuille m'epouser.

FIRMIN.

Non! je vous en débarrasserai avec quelqu'autre veuve plus riche que Lucette. Songez seulement à bien contrefaire le jargon sentimental qui plaît tant à Hyacinthe.

DENISE.

Ce n'est pas le plus difficile.

FIRMIN.

Prenez un voile bien épais; moi je cours chercher notre dupe, et lui apprendre l'arrivée de sa belle. Bon courage, mon Adèle. ( *il sort.* )

---

## SCÈNE XI.

ADELE, DENISE.

ADÈLE.

Ah! ma chère Denise, je n'oublierai jamais le service que tu me rends!

DENISE.

Quelles têtes ! .. Quelles têtes !... Vous méritez bien de vous épouser. Allez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

ADÈLE.

Ne perdons pas une minute.... vite, la robe, le voile, le chapeau noir.

DENISE.

J'ai tout ce qu'il me faut. Marton, la femme-de-chambre de la dame du château, m'a précisément chargée de vendre les habits que sa maîtresse a portés à la mort de son oncle, et qu'elle vient de lui donner en quittant le deuil. Je vais choisir dans les cartons ma toilette de veuvage.

ADÈLE.

C'est délicieux ; mais dépêche-toi. Je tremble que Hyacinthe ne nous surprenne.

DENISE.

Attends-moi ici un moment ; tu jugeras bientôt si j'ai bonne grâce en veuve désolée. ( *Elle rentre.* )

---

## SCÈNE XII.

ADELE, *seule.*

Pauvre Firmin ! que de soucis, que de peines ; depuis que je t'aime, je suis malheureuse, je pleure. Eh bien ! je sens là que je préfère être malheureuse avec lui, qu'heureuse avec tout autre.

Air : *nouveau.* ( *Boléro.*) ou air : *Un Page aimait la jenne Adèle*
( Des Pages du duc de Vendôme. )

L'Amour se plaît dans les alarmes,
Il rit, en déchirant les cœurs ;
Et nous trouvons encor des charmes
Dans ses soupirs et dans ses pleurs.
Loin de vouloir briser des chaînes
Que l'on désire avec ardeur,
On aime en lui jusqu'à ses peines ;
Avec l'Amour tout est bonheur !

II.me COUPLET.

Mais si l'amant que l'on adore
Devient volage et vous trahit,
Hélas ! on veut aimer encore,
Même alors que l'e poir s'enfuit.
Cruel Amour ! voilà les chaînes
Dont on chérit tant la dou eur :
On aime en toi jusqu'à tes peines ;
Avec l'Amour tout est bonheur !

## SCÈNE XIII.

DENISE, ADELE.

DENISE, *avec un habit de deuil et un grand voile.*

Me voilà ! que dis-tu de cet équipage?

ADÈLE.

Charmant ! je ne t'aurais pas reconnue moi-même.

DENISE, *lui donnant le voile.*

Attache le voile à mon chapeau.

ADÈLE.

Attends; le fichu un peu plus élevé.

DENISE.

Dépêche-toi : si ton père revenait.....

ADÈLE.

Conçois-tu mon bonheur ? Si tu peux parvenir à rallumer ses feux pour sa chère Lucette !.... Ah ! ma bonne Denise, j'aurais été bien à plaindre avec lui !

DENISE.

Je conviens qu'il est d'un caractère....

ADÈLE, *remettant le chapeau.*

Le chapeau un peu de travers.

DENISE.

Il est sot, entêté.

ADELE.

Hypocrite, bizarre.

DENISE.

Avare, intéressé.

ADELE, *attachant le voile.*

Là ; mettons le voile là-dessus.

DENISE.

Quelqu'un vient.

ADELE.

Ce sont eux.

DENISE.

Rentrons dans ma maison ; il ne serait pas décent que la veuve se trouvât la première au rendez-vous.

( *Elles rentrent.* )

## SCÈNE XIV.

FIRMIN, HYACINTHE.

HYACINTHE, *un peu pris de vin.*

Ah ! mon ami, que viens-tu de m'apprendre ?... Lucette.... Quoi ! Lucette, cette femme adorable et cruelle serait ici ?

FIRMIN.

Je vous dis que je l'ai parfaitement reconnue ; d'ailleurs, le cocher de la diligence l'a nommée devant moi ; elle est descendue chez Denise, son ancienne amie.

HYACINTHE.

Ah! Dieu, quel événement!.... Tu dis qu'elle est en noir?

FIRMIN.

Le conducteur m'a assuré qu'elle était veuve.

HYACINTHE.

Veuve!.... vous verrez que son mari sera mort.

FIRMIN.

Ça se pourrait bien. Mais que vous est-il donc arrivé ?

HYACINTHE.

Ne m'en parle pas. En te quittant, je trouve un de mes amis intimes, que je n'ai jamais vu, qui me fait compliment sur mon mariage, et me force d'entrer dans un cabaret. A deux pas de là, je trouve deux autres amis intimes, qui me font aussi leur compliment : si bien que, de complimens en complimens, nous avons visité tous les cabarets du village.

FIRMIN.

Comment donc! cela vous donne un air entreprenant qui vous sied à merveille!

HYACINTHE.

Tu crois donc, mon cher Firmin, que c'est pour moi que Lucette fuit Paris, le monde, les plaisirs?

FIRMIN.

La chose est assez claire : elle vous aimait, on l'a sacrifiée ; elle redevient libre, et toujours aussi tendre ; elle accourt vous offrir sa main et sa fortune.

HYACINTHE, *chancelant.*

Sa fortune!.... ah! mon ami!.... l'émotion.....

FIRMIN.

D'abord, en entrant chez Denise, elle n'a rien eu de plus pressé que de parler de vous.

HYACINTHE.

Vraiment!.... pauvre petite!

FIRMIN, *avec la voix de femme.*

Comment se porte M. Hyacinthe?.... que fait M. Hyacinthe?.... M. Hyacinthe ne songe-t-il pas à se marier?

HYACINTHE.

Je te l'avais bien dit: cette femme-là m'aime, comme on n'aime pas! si je pouvais la voir un seul instant?

FIRMIN.

Pas d'imprudence, au moins; Songez qu'une veuve a des ménagemens à garder.

HYACINTHE.

Certainement : la vertu, la pudeur ! Diable !.... pourvu que mon oncle ne l'ait pas aperçue.

FIRMIN.

Il est sur le port, occupé de ses bateaux, de ses filets ; à votre place, je craindrais davantage cette petite Adèle. Que va-t-elle devenir, en apprenant votre changement ?

HYACINTHE.

Au fond, j'en suis navré ; mais de bonne-foi, puis-je désespérer une femme qui se jette à ma tête ?

FIRMIN.

Fi donc, ce serait barbare !

HYACINTHE.

Puis-je repousser une fortune qui va me donner une existence, un rang ?... là... le puis-je ?

FIRMIN.

Il n'y a pas à balancer. .... Chût ! tenez, tenez, on ouvre la porte ; on vous a sans doute entendu.

HYACINTHE.

Quel moment ! mon ami, ne m'abandonne pas.

FIRMIN.

Cachons-nous d'abord, pour ne pas l'effrayer.

( *Ils se retirent au fond.* )

---

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, DENISE, *voilée.*

DENISE, *à part.*

Prenons bien garde de ne pas nous trahir.

FIRMIN, *bas.*

Eh bien, la reconnaissez-vous.

HYACINTHE, *de même.*

Attends donc un moment.

DENISE, *haut et contrefaisant sa voix.*

Que cette solitude a de charmes pour mon cœur ! ce tableau de la nature répand au fond de l'âme je ne sais quel trouble délicieux !

HYACINTHE, *bas.*

Justement, voilà bien sa taille, son port, sa figure... c'est-à-dire sa figure.... je ne la vois pas trop bien.

FIRMIN, *de même.*

Cependant on distingue à travers son voile....

HYACINTHE.

Toute sa physionomie.... Ah ! c'est bien elle.

DENISE.

Malheureuse ! que dira ma famille d'une démarche aussi inconsidérée, après un mois de veuvage..... Ingrat Hyacinthe !.....

HYACINTHE.

Elle m'a nommé !.... Je n'y tiens pas, mon ami !

FIRMIN, *le retenant.*

Vous allez tout gâter : un peu plus de retenue.

DENISE.

Hélas ! pour te revoir j'ai tout quitté ; et tu m'oublies ; peut-être !

HYACINTHE, *s'avançant.*

Non, femme divine, ne le croyez pas ; Hyacinthe revient à vos pieds, plus enivré que jamais.

---

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ADELE, *à la fenêtre de Denise.*

DENISE.

Que vois-je, ô Ciel ! c'est lui, c'est ce monstre, l'auteur de tous mes maux !

HYACINTHE.

Ah ! madame, est-il possible que la vue de ma présence vous irrite à ce point ?

ADÈLE, *à part.*

Bon ! il s'enflamme déjà !

DENISE, *plus tendrement.*

Hyacinthe, venez-vous jouir de ma douleur ?

HYACINTHE.

Moi je serais assez barbare !... Ah ! non, ne voyez en moi qu'un amant, que l'amant le plus tendre, le plus soumis, le plus.....

DENISE.

Vous m'aimeriez encore ?

HYACINTHE.

Si je vous aime !.... Demandez à mon ami Firmin ? il sait ce qui en est.

FIRMIN.

Oh ! pour cela, il ne cesse de me parler de vous.

DENISE.

Mais comment justifier votre oubli ?

HYACINTHE.

Je n'avais plus d'espoir.

DENISE.

Ingrat! avez-vous pu le croire!

HYACINTHE.

Vous m'aviez dit que vous ne m'aimeriez jamais.

DENISE.

Hélas! mon cœur vous disait le contraire!

HYACINTHE.

Vous m'aviez défendu votre porte.

DENISE.

Cruel! je craignais de céder au tendre sentiment que vous m'inspiriez.

HYACINTHE.

Enfin, vous avez épousé M. Duclos.

DENISE.

Je voulais éprouver votre tendresse.

FIRMIN, *bas.*

Vous l'entendez!

HYACINTHE.

Ah! vous me ravissez.... De grâce, levez ce voile qui vous dérobe à mon amour.

DENISE, *jouant le dépit.*

Lever mon voile, perfide! le méritez-vous! Je sais tout, monsieur, je sais tout.... Malheureuse que je suis! la mort de M. Duclos me rend maîtresse de mon sort. Je pars aussitôt, je vole, j'arrive; j'apprends qu'oubliant vos promesses, vous allez épouser une petite fille, une villageoise!

HYACINTHE.

Ah! ne le croyez pas! c'est une petite paysanne d'une figure fort commune, sans esprit, sans grâce, sans tournure.

ADÈLE, *à part.*

Oh! le monstre!

FIRMIN, *bas.*

Courage! je suis sûr qu'elle est enchantée!

DENISE.

Ce qui me déplaît le plus, c'est qu'on croira peut-être que je suis venue vous éblouir par ma richesse; mais combien on se tromperait! De toute la fortune de mon mari, il ne me reste plus que dix mille écus à-peu-près.

HYACINTHE.

Dix mille écus!

DENISE.

Oui, et le peu d'attraits que j'ai, voilà toute ma dot.

HYACINTHE, *avec feu.*

Et comptez-vous pour rien la bonté, la douceur, ce caratère heureux?.....

DENISE.

Oh! pour le caractère, j'en conviens.

Air : *Ma fortune est assez mince.*

Je suis d'un bon caractère,
Chacun vante ma douceur;
Mais coquett', vive ou legère,
J'e change souvent d'humeur.
Pour peu que l'on me raisonne,
Je m'emporte à tout instant;
Et jamais je ne pardonne
Une offense, un mot piquant.

HYACINTHE.

Quel bon cœur!
Qu'ell' candeur!
C'est un modèl' de douceur! (*bis.*)

DENISE.

Cette petite Adèle était sans doute mieux partagée?

HYACINTHE, *se passionnant.*

Que dites-vous?... Ah! qu'elle est loin de posséder tant de charmes!...,. Non, elle ne peut avoir cette taille élégante et majestueuse, cette tournure mélancolique, cette bouche aérienne, ces bras romantiques, ces yeux, ce teint, ces dix mille écus, ce caractère égal..... Enfin tous les agrémens!

DENISE.

Vous me jurez donc que vous ne l'épouserez jamais?

HYACINTHE.

Je le jurerai devant l'univers, s'il le faut. (*à part.*) Elle est à moi!

DENISE, *à part.*

Il est pris!

FIRMIN, *à part.*

Nous le tenons!

ADELE, *à Firmin.*

Cours chercher tout not' monde.

FIRMIN, *en sortant.*

J'y vole. Oh! pour cette fois, il sera bien fin s'il s'en tire.

---

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, *excepté* FIRMIN.

HYACINTHE.

Mais, à votre tour, vous me promettez.....

DENISE.

Tout, puisque vous n'épouserez pas Adèle.

HYACINTHE, *à genoux.*

Ah ! vous me ravissez, et je veux.....

ADELE, *voyant son père.*

Ciel ! mon père vient de ce côté ! ( *Elle ferme brusquement la fenêtre.* )

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, *excepté* ADELE.

DENISE, *jouant la pudeur.*

Que faites vous?.... Ah ! mon Dieu, vous me perdez, monsieur ; si l'on nous surprenait... ( *à part.* ) C'est Thomas, sauvons-nous.

( *Elle rentre.* )

## SCÈNE XIX.

HYACINTHE, THOMAS *ensuite.*

HYACINTHE, *toujours à genoux.*

Non, c'est en vain que vous vous en défendez, charmante... ( *Il lève les yeux et ne la voit plus.* ) charmante.... charmante.... Eh bien ! qu'est-ce qu'elle est donc devenue ? Bel ange, vous ne répondez pas ?... Est-ce qu'elle serait incommodée ?

THOMAS, *dans la coulisse, chantant.*

L'Amour est un chien de vaurien,
Qui fait plus de mal que de bien !

HYACINTHE.

Ouf ! c'est le Diable !

THOMAS, *entrant.*

Habitans de galères,
N' vous plaignez pas d' ramer...

( *Il voit Hyacinthe.* )

Ah ! ah ! c'est toi, mon drôle !

HYACINTHE, *à part.*

Comment lui apprendre ?.... Oh ! il va être d'une colère....

THOMAS.

Eh ben ! jarnigoi, vous n'êtes pas plus avancés que ça ? j'croyais trouver ici l'notaire, les parens, le violon, le souper.... Où est ma fille ? pourquoi n'es-tu pas avec elle ?

HYACINTHE.

Avec elle !... et la décence, les mœurs !

THOMAS.

Ah! laisse-moi là ta décence, tes mœurs! j't'en prie. Ne dirait-on pas qu' tu n'oses approcher d'Adèle, avec ton respect, tes soupirs... Tu me la bailles belle, ma foi! sarpejeu! c' n'est pas comme ça qu'on fait l'amour: faut rire, faut êtr' gai, jovial! eh! morgué, c' n'est pas avec des complaintes qu'on prend la place d'assaut.

HYACINTHE.

Mon Dieu, mon oncle, je sais mieux que vous.....

THOMAS.

Eh! non, jarni, tu n' sais rien: tiens, crois-moi.....

Air: *Flon flon flon.*

Laisse-là ta Romance,
Tes soupirs et tes pleurs;
Il ne nous faut, en France,
Pour charmer tous les cœurs:
Qu'un flon, flon, flon, larira dondaine,
Qu'un gai, gai, gai, larira dondé.

II.me COUPLET.

Cont' gaiment ta fleurette,
Mon ami, j' m'y connais:
Grand' dam' comme fillette,
Ne résiste jamais,
Au flon, flon, flon, etc.

HYACINTHE, *avec ironie.*

C'est-ça comme si on faisait des passions avec des flon, flon, des gai, gai.....

THOMAS.

Enfin, où en es-tu auprès de ma fille? est-elle résignée?.. Eh bien! qu'est-ce que tu as à me regarder d'un air bête?

HYACINTHE, *piqué.*

Tiens, d'un air bête!

THOMAS.

Allons, va m'chercher Adèle, que nous en finissions.

HYACINTHE, *riant.*

Adèle, toujours Adèle!.. mais vous donnez à gauche, père Thomas. Dans tout ceci, il n'est pas plus question d' vot' fille, que du Grand Turc.

THOMAS.

Ah! ça, dis donc, t'as l'air de t' moquer d' moi! ça commence à m' chiffonner, et j'veux savoir.....

FIRMIN, *accourant et appelant.*

Par ici, mes amis, par ici. Les violons, le tambourin, des bouquets, des chansons, comme s'il en pleuvait.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, FIRMIN, Paysans et Paysannes.

CHOEUR DE BLAISE ET BABET.

Nous venons, selon l'usage,
Fêter l'hymen et l'Amour;
Oui, ce brillant mariage
Nous rend heureux à not' tour.
(*à Hyacinthe.*)
J' vons fair' sonner le gros bourdon,
Vous entendrez not' carillon;
Puisqu'à la fin, au gré d' votre espérance,
La bell' Lucett' couronn' votre constance;
En bons voisins, charmés d'un' telle alliance,
Nous voulons tous jouir
De votre plaisir.

HYACINTHE.

Je vous rends bien grâces, messieurs,
Mais, sans trop vous déplaire,
Pour goûter ces instans heureux,
Je dis qu' c'est mon affaire.

CHOEUR.

Din, din, din,
J' vons fair' sonner le gros bourdon,
Vous entendrez not' carillon;

TOUS.

Din, din, din, din, din, din,
Vous entendrez le gros bourdon,
Le carillon,
Din, din, din, din, don.

THOMAS.

Que diable veulent-ils dire avec leur mariage?..... la belle Lucette!.... ta constance!... Est-ce que tout le monde a perdu la tête?

FIRMIN.

Comment, père Thomas, vous ne savez pas? nous venons tous pour être témoins du triomphe de votre neveu.

THOMAS.

Son triomphe!

FIRMIN.

Il n'épouse pas votre fille.

THOMAS, *vivement.*

Il n'épouse pas ma fille!

HYACINTHE.

V'là l'gros mot lâché!

THOMAS.

Qu'est-ce que ça veut dire, jarni!

FIRMIN.

Ça veut dire qu'il a les vues plus élevées.

HYACINTHE, *derrière Firmin.*

Oui, les vues plus élevées.

FIRMIN.

Qu'il se marie à madame Duclos, une jeune veuve.... dix mille écus, une figure à faire tourner la tête, un caractère d'or, une bouche aérienne....

THOMAS; *avec colère.*

Oh! sarpéjeu, c'est-y possible?.... je t'assommerais plutôt sur la place. ( *Il donne un coup à Hyacinthe.* )

HYACINTHE.

Là, j'étais sûr qu'il me dirait quelques mauvaises raisons.

THOMAS, *le secouant.*

Allons, parle donc, répond-moi, explique-toi.

HYACINTHE, *criant.*

Oh! là, là! oh! là, là!

THOMAS.

Voyez s'il desserera les dents! Dis-moi donc, M. l'éveillé, quelle mouche t'a piqué? pourrai-je t'y savoir....

HYACINTHE.

Tenez, mon oncle, ne nous fâchons pas: vot' fille ne restera pas fille pour ça. Eh! justement, j'y pense: v'là mon ami Firmin, qui est capable de me rendre encore ce service-là. N'est-ce pas, mon ami, tu es si complaisant?

FIRMIN.

Ah, laissez donc, ne parlez pas de cela.

HYACINTHE.

Si fait, tu épouseras ma cousine; il faut que tu me fasses ce plaisir-là. ( *à son oncle.* ) D'abord, je lui cède tous mes droits, parce que je lui ai des obligations.

THOMAS.

Il ne s'agit pas de tout ça. Mais toi, qui a pu te forcer....

HYACINTHE.

Imaginez-vous une femme qui me tombe du ciel, elle m'adore.... C'est une jeune veuve accomplie, qui me rend maître de tout son bien; et en bon oncle, vous ne pouvez pas vous opposer à ce que je fasse fortune.

THOMAS.

Faire fortune, un benêt comme toi.

FIRMIN.

Pardi, n'y a pas besoin d'esprit pour ça.

THOMAS, *en colère.*

Ah! morgué! ventregué! tatigué! la veille du mariage, quand tout est convenu, me faire cet affront! et d'vant tout l' village encore!

HYACINTHE.

Pas d' colère ! et tenez, tenez, vous allez la juger ; elle sort de chez Denise. Hein ! quelle grâce !

## SCENE XXI.

LES MÊMES, DENISE, *voilée* ; *ensuite* ADELE.

THOMAS.

Elle a, ma fine, assez bonne tournure !

HYACINTHE, *lui donnant la main.*

Ne craignez rien, charmante veuve ; cessez de voiler tant d'attraits. Vous voyez un amant, un consolateur, un époux....

THOMAS.

Un sot !

HYACINTHE, *à ses genoux.*

Oui, je vous consacre ma vie, mon amour, ma fortune ; et c'est à vos pieds que je jure de ne jamais épouser Adèle. Êtes vous contente ?

ADELE, *conduite par Firmin.*

Oui, mon cousin, et je vous remercie. (*Elle ôte le voile de Denise.*)

TOUS.

C'est Denise.

THOMAS.

Denise !

HYACINTHE, *tombant à la renverse.*

Ah ! bon Dieu !

Air : *du Savetier et le Financier.*

(*Tous riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le bon tour que v'là !
Il perd sa maitresse,
Sa richesse.
Ah ! ah ! ah ! etc.
Le bon tour que v'là !
Monseigneur nous rest'ra
Comm' ça.

HYACINTHE, *confondu.*

Il est donc écrit qu'un' belle,
Toujours trompe et trompera,
Tant que le mond' dureia,
Jusqu' dans la vie éternelle.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

THOMAS.

Ah ! ça, mam'zelle, que signifie ?.....

ADELE.

Mon père, pardonnez.... C'est la suite du rêve de ce matin.

THOMAS.

La suite.... Ah ! friponne !

HYACINTHE.

Comment, madame Duclos ?....

DENISE.

Vous la voyez; à cela près de dix mille écus et de son amour pour vous, je ne lui ressemble pas mal.

THOMAS.

C'est ben fait, ventregué!

HYACINTHE.

C'est égal, c'est égal! ma belle cousine m'adore, et....

ADELE.

Ah! vous n'y pensez pas, cher cousin; un jeune homme comme vous, épouser une petite personne d'une figure commune!....

FIRMIN.

Sans esprit et sans grâces!....

THOMAS.

Comment, il a dit ça d' ma p'tite Adèle?

HYACINTHE.

Ne croyez pas.....

ADELE.

Vous l'avez dit.

HYACINTHE, *à part.*

Ah! comme je suis fait!

THOMAS.

Fi! monsieur l'intéressé! je n'aime ni les avares, ni les vaniteux.

HYACINTHE.

Eh! ben, n'allez-vous pas me retirer vot' parole, à présent?

THOMAS.

Comme tu dis, mon garçon.

HYACINTHE.

Par exemple, vous m'avouerez que c'est être ridicule jusqu'à un certain point.... Pour une plaisanterie de société!

ADELE.

Mon père, vous savez nos conditions, et Firmin.....

HYACINTHE.

Comment, Firmin?

FIRMIN.

Oui, mon ami, je vous rendrai encore ce service-là. Allons, père Thomas, un bon mouvement.

THOMAS.

Eh ben! soit, je n' demande pas mieux; ne fût-ce que pour punir ce maudit glorieux-là. Firmin, épouse ma fille, rends-là heureuse, et je n'aurai rien perdu au change. Eh ben! Adèle, que dis-tu de ce dénouement? rêveras-tu encore au jeune homme?

ADELE.

Ah! mon père, v'là l'rêve fini.

HYACINTHE.

Ah! les femmes!.... les femmes!.... je renonce au sentiment, à l'amour, et surtout aux veuves de vingt ans. Tenez mon oncle, trouvez-moi seulement une petite fermière,

jeune, gentille, sage, discrette, fille unique avec une bonne dot, et je me sacrifie. THOMAS, *avec ironie.*

Nous y songerons. ( *à Firmin.* ) Allons, mon gendre, à table ; et vive la joie, morgué !

Air : *d'une nuit de la garde nationale.*

Il faut boire, rire et boire ;
Le bon vin,
Est le vrai boute-en-train.
L'Amour est comme la gloire ;
Point de succès sans le bon vin.

TOUS.

Il faut boire, rire et boire, etc.

FIRMIN.

Quand je vois un pauvre hère
Trembler au moment d' l'assaut,
Quand il regarde en arrière,
Moi j' dis : c'est un buveur d'eau.

TOUS.

Il faut boire, rire et boire, etc.

THOMAS.

Lorsqu'en parlant d'amourette,
Un timide Damoiseau,
Craint d'offenser un' fillette,
Ça n' peut êtr' qu'un buveur d'eau.

TOUS.

Il faut boire, rire et boire, etc.

DENISE.

Un ivrogne est plein d' franchise,
Il parle, il pense tout haut ;
Mais s'ti là qui se déguise,
Ne peut êtr' qu'un buveur d'eau.

TOUS.

Il faut boire, rire et boire, etc.

HYACINTHE.

Lucas n'aim que la bouteille
Sa femme n'aime que l' pastoureau :
Et tandis qu' l' mari sommeille....

(*Parlant.*) Ah ! c'est affreux !

Les maris n' d'vraient boir' que d' l'eau.

TOUS.

Il faut boire, rire et boire, etc.

ADELE, *au public.*

Laissez la critiqu' sévère,
Pour juger c' faible tableau ;
D'un' muse folle et légère,
Ne brisez pas le pinceau.
Messieurs, un peu d'indulgence ;
D'un coup d' main
Sout'nez-nous en chemin,
N' forcez pas, par vot' sentence,
L'auteur à mettr' d' l'eau dans son vin.

TOUS.

Messieurs, un peu d'indulgence, etc.

FIN.

---

De l'Imprimerie d'Abel LANOE, rue de la Harpe.

+ Les petits appartemens
+ le loup garou
+ ~~le timide~~
× le fou de peronne
+ Monsieur et madame
× le soldat et le fournisseur
+ les inconsolables
+ flore et zephire
+ ~~le tier et le restaurant~~
+ les oubliettes
+ la fille unique
+ l'artiste
+ l'incognito
+ les frères de lait
× les deux médecins
× le fat de village